REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOMES I – II.

Seconde Edition.

PARIS,
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,
RUE DES BEAUX-ARTS, 10.

1831.

En réimprimant cette première année de la *Revue*, nous ne faisons que céder aux demandes fréquentes qui nous ont été adressées par nos lecteurs d'aujourd'hui, jaloux de compléter une collection qui augmente chaque jour de prix à leurs yeux. La *Revue des Deux Mondes*, dans cette année de début et d'essai, offre déjà les principaux caractères qu'elle a développés depuis, et qui lui assurent, nous osons nous en flatter, une place à part entre les revues et recueils périodiques tentés jusqu'à ce jour en France. Ces caractères sont à la fois de science positive et d'imagination : des voyages, des relations historiques exactes, des exposés philosophiques de systèmes célèbres, des appréciations critiques et des biographies d'écrivains, et à côté de cela, des compositions d'art, des drames, des nouvelles, des romans, des peintures de mœurs ou de nature. Les noms de poètes et de critiques qui reviennent plus fréquemment dans les volumes postérieurs, apparaissent déjà dans ceux-ci. Si le groupe d'écrivains qui a fini par se réunir à la *Revue des Deux Mondes*, ne constitue pas une école, à proprement parler, comme cela se pouvait dire exactement de l'ancien *Globe*, de la *Revue Française*, ce groupe libre et divers forme du moins une famille naturelle, dans laquelle il est aisé de noter quelques principaux traits. Nous venons déjà d'indiquer cette mesure de connaissances positives et d'imagination. En général, les hommes jeunes encore, dont la réunion de plus en plus apparente compose le fonds actuel de la *Revue*, ne sont pas à leurs premières armes en littérature, en poésie; ils ont tous, plus ou moins, passé déjà par l'état d'*école* et de croyance primitivement exclusive; ils en sont venus, dans l'art, au développement de plus en plus cultivé du talent libre et individuel, indépendamment de tout sys-

tème et de toute recette formelle ; dans la science et la critique, à l'intelligence de plus en plus impartiale et curieuse des idées et des œuvres de tous les temps. La *Revue des Deux Mondes* n'est pas purement critique (et elle ne l'est même peut-être pas autant qu'elle le doit devenir pour remplir toute sa pensée) ; elle a encore un côté d'art et de création, qu'elle sollicite de ses écrivains, et, sous ce rapport, l'influence d'un recueil de ce genre sur les œuvres qu'il provoque et qu'il fait naître, est plus grande que les lecteurs ne seraient portés à le croire. Combien de nouvelles charmantes, de vives et durables productions, publiées par la *Revue*, ne seraient pas venues, resteraient encore à l'état de projets vagues dans l'imagination de leurs auteurs, si le cadre existant ne les avait appelées! Cela est également très vrai pour les travaux d'histoire littéraire. La *Revue* a donc un double mobile de critique et d'art, qu'aucun recueil n'a jamais possédé en France à ce degré. Comme telle, dans son indépendance et sa diversité même, elle nous semble tout-à-fait convenir à ce moment, qui est, dit-on, de beaucoup de côtés, un moment de transition, mais qui, du moins, est certainement une époque d'intelligence ouverte, variée, fertile en essais, avide d'amusemens, d'émotions, sensée toutefois, et aucunement exclusive. A une semblable époque, c'est faire un noble emploi de la publicité, c'est servir à coup sûr la cause de la civilisation, que de grouper des talens trop portés à se répandre au hasard, de leur donner le nœud libre, mais réel, d'une collaboration fréquente, de les faire concourir, en les complétant, en les suppléant l'un par l'autre, à entretenir le goût des productions délicates, des émotions élevées, à augmenter la somme des connaissances qui joignent l'utilité à l'ornement. La *Revue* cherchera de plus en plus à se perfectionner dans cette voie d'art, de goût et de bon sens appliqué aux choses non-communes. C'est surtout lorsque de tels recueils ont disparu, qu'on en apprécie mieux l'utilité, et que la place qu'ils occupaient apparaît davantage. La *Revue*, grace à la position assurée que ses efforts et l'indulgence du public lui ont faite, tâchera d'être surtout appréciée en durant. Aucune fondation de ce genre n'a pu s'établir en France depuis la Révolution; nous tâcherons d'être la première. En reproduisant nos débuts, nous osons rappeler où nous en sommes maintenant, et, si l'on nous continue faveur, promettre mieux pour l'avenir.

26 juin 1835.

F. BULOZ,

DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

PREMIÈRE SÉRIE.

PREMIER SEMESTRE DE 1831.

(Dans cette réimpression les annonces et notices de moindre importance ont seules été négligées)

FIN DE LA TABLE.

LA GRÈCE

APRÈS

LA CAMPAGNE DE MORÉE.

La population grecque qui habite l'empire ottoman offre des nuances tellement nombreuses, qu'il est impossible de la représenter dans son ensemble par les mêmes traits. A chaque pas, on la voit varier non-seulement dans sa proportion avec la population musulmane, mais aussi avec elle-même. Les pays que nous comprenons sous le nom générique de GRÈCE sont d'abord d'une étendue trop vaste pour que la nature n'y ait point semé de fréquentes diversités; mais en outre, on en voit une foule d'autres, en nombre bien supérieur à celles qu'on remarque dans des pays d'égale étendue. Il serait bien difficile d'énumérer toutes les causes auxquelles elles tiennent. Nous pouvons cependant citer, comme les princi-

(1) Ce travail, qui donne peut-être les notions les plus exactes qu'on ait publiées dans ces derniers temps, a été écrit en partie sur les lieux, par l'auteur qui était aide-de-camp du général Maison pendant la campagne de Morée.

(*N. du D.*)

pales, la configuration physique du pays, et les grands mouvemens politiques auxquels il a été soumis depuis des siècles.

La Grèce comprend un *continent* et des *îles*. De là une première division dans la population. Les insulaires doivent forcément avoir des habitudes différentes de celles des continentaux; les mouvemens politiques qui se sont succédé ont dû exercer sur les uns et sur les autres une influence tout-à-fait contraire. Mais les îles elles-mêmes ne se ressemblent point entre elles. Celles-ci sont grandes et fertiles, celles-là ne sont que des rochers stériles; ici il y aura des ports, là il n'y en aura point; quoique la majorité professe la religion grecque, il en est cependant qui suivent la croyance romaine; toutes ces diversités établissent autant de subdivisions.

Passons sur le continent. Nous voyons en premier lieu la Morée. Sa forme péninsulaire a dû de tout temps diminuer la fréquence de ses rapports avec le reste de la terre-ferme; le grand développement des côtes qu'elle possède la rapproche davantage des îles, comme aussi, à la considérer isolément, cette même quantité de côtes, sa forme bizarre et découpée, la variété de montagnes et de plaines qui occupent l'intérieur, ont dû produire une variété correspondante de nuances dans la population. La *Morée* n'a point non plus, eu égard à sa configuration, participé toujours aux mêmes évènemens politiques que le reste du continent. C'est là par exemple (pour ne pas remonter plus haut dans l'histoire) que les Vénitiens ont défendu le plus long-temps leur puissance contre les conquêtes des Turcs.

Si nous sortons de l'isthme de Corinthe, nous trouvons à chaque pas des diversités frappantes dans la nature. En premier lieu se présente l'Attique. Ses plaines fertiles, entourées soit par la mer, soit par des montagnes d'un accès difficile, ont eu de tout temps des rapports bien plus fréquens avec le Péloponèse, qui est en face, qu'avec tout autre pays. C'est aussi avec cette contrée que sa population a le plus de ressemblance; cependant elle se ressent fortement de la différence des mouvemens politiques qui l'ont agitée.

Pénétrons-nous plus avant dans l'intérieur du continent, nous y voyons des chaînes de montagnes fort élevées, séparées entre elles par des vallées, ou embrassant de vastes bassins de plaines, telles que celles de la Thessalie et de la Macédoine. Des pays aussi montagneux offrent partout une population extrêmement variée; mais cette variété doit être surtout frappante dans ceux où une conquête aussi violente que celle des Turcs s'est opérée. Le peuple conquis a dû se retirer de préférence dans les lieux les plus inaccessibles, comme le peuple conquérant s'est répandu avec le plus de

facilité et n'a trouvé même d'intérêt à s'établir que dans ceux qui en valaient la peine, tels que les plaines et les villes. On conçoit aussi bien que la conquête n'étant venue que d'un seul côté, et ne s'étant faite que graduellement, elle a dû influer d'une manière différente sur la proportion respective des deux peuples et sur leurs habitudes.

A ces causes générales, auxquelles se rattache celle qui résulte de la diversité des populations, viennent s'en joindre beaucoup d'autres qui sont locales et n'en ont pas moins été influentes. Tels sont les changemens de religion, les émigrations ou les transplantations de colonies, qui ont mêlé les races. Ce n'est qu'à un hasard de cette espèce que la population d'Hydra et des côtes de l'Argolide, celles d'une partie de la Corinthie et de l'Achaïe doivent leur origine. Le type *albanais* que nous y retrouvons nous explique l'espèce de barrière qui règne entre elles et le reste de la population moréote. A l'exception de la religion seule, la ressemblance est frappante entre l'Albanais chrétien et l'Albanais musulman. Cette parenté qui nous paraît étrange quand nous voyons partout ailleurs la ligne profondément tracée qui sépare le mahométan du chrétien, s'est dessinée en traits remarquables dans la guerre actuelle.

Je viens de dire quelles sont les principales divisions qu'on distingue dans la population grecque; elles serviront de base aux observations qui vont suivre.

§ Ier. — ARCHIPEL.

L'Archipel renferme des îles de grandeur et d'importance très différentes. La première de toutes est Candie; mais ce riche pays mérite par lui-même assez d'attention pour qu'il en soit question d'une manière spéciale. D'ailleurs les évènemens qui s'y sont passés n'ont eu d'autre rapport avec la révolution de la Grèce que la coïncidence du temps et de la direction donnée par le gouvernement grec. Les Candiotes n'ont jamais paru directement à cette époque dans l'histoire de la Grèce. Je consacrerai à Candie un article à part.

Dans le reste de l'Archipel, les îles les plus importantes par le rôle qu'elles ont joué dans les derniers évènemens, ainsi que par la prospérité à laquelle elles étaient parvenues avant le commencement de ces troubles, sont Hydra, Spetzia et Ipsara.

HYDRA.

Cette île et celle de Spetzia ont une origine commune. Leur population est de sang albanais, comme celle de toute la côte de l'Argolide. On la

reconnaît encore au langage, qui est l'albanais, et à une physionomie différente de celle du reste de la Grèce et même de l'Archipel. Le teint y est moins brun, les proportions du corps sont moins grandes, mais dénotent en même temps plus de souplesse et d'agilité; les traits sont moins prononcés, mais aussi plus ouverts; en somme, le sang y est plus beau. Il est difficile, dans un pays dont l'histoire moderne a été complètement négligée, de préciser l'époque où cette colonie albanaise est venue se fixer en Morée. Cependant il est probable que cette émigration a eu lieu pendant la courte occupation de la Morée par les Vénitiens, à la fin du XVIIe siècle, et qu'alors des chrétiens de l'Albanie abandonnèrent leur pays pour venir se réfugier en Morée. Ils se répandirent sur les côtes de l'Achaïe, de la Corinthie et de l'Argolide; et de cette dernière ils vinrent peupler Hydra et Spetzia.

Il y a quarante ans, ces deux îles n'étaient encore que des rochers nus, où les chèvres trouvaient à peine quelque pâture, et où l'on voyait tout au plus quelques barraques de pêcheurs. Hydra, la plus petite des deux, manque d'eau, et n'a qu'un port qui ne donne accès qu'aux plus faibles bâtimens. Sa rade est fort peu sûre avec les vents d'ouest et de nord, et quand ils sont violens, il faut chercher un abri sur la côte de l'Argolide, qui est en face.

SPETZIA.

Spetzia vaut mieux, est plus grande, moins stérile, et possède une assez bonne rade. Néanmoins, elle serait toujours restée, comme Hydra, le domaine exclusif des chèvres et des pêcheurs, si l'esprit industrieux du Grec, mêlé à la hardiesse de l'Albanais, ne savait triompher de tous les obstacles. Les désavantages de ces positions ont été précisément la cause de leur richesse. Comme les Turcs n'attachaient aucune importance à ces deux îlots abandonnés, les habitans des côtes voisines ont pu s'y fixer sans qu'on y fît attention, et se livrer peu à peu au commerce. Pas un Turc n'y paraissait, et ils s'étaient organisés en petite république parfaitement libre, dont le seul acte de dépendance vis-à-vis la Porte était un léger cadeau et une pelisse offerte au capitan-pacha, lors de sa tournée annuelle dans l'Archipel. A la faveur de la liberté, ces îles prospérèrent rapidement. Je dirai plus loin par quelle réunion de circonstances et d'avantages elles s'emparèrent de presque tout le cabotage du Levant et de l'immense commerce de la mer Noire. Bientôt une troisième île se lança dans la même carrière, c'était Ipsara.

IPSARA.

Située à la sortie du golfe de Smyrne, Ipsara possède un bon mouillage. Sa position est excellente pour le commerce, et, comme elle est aussi stérile que les deux autres, les mêmes causes devaient y produire les mêmes résultats. Avec plus d'avantages encore qu'Hydra et Spetzia, elle aurait bientôt fini par les égaler; mais comme elle avait commencé plus tard, elle n'était point encore parvenue au même degré de splendeur quand la révolution éclata. Les Ipsariotes sont des Grecs : cette cause, mais bien plus encore la rivalité de commerce, semait de la jalousie entre eux et les habitans des deux autres îles. On s'en est aperçu lorsque les Turcs les ont attaqués; leurs rivaux les ont abandonnés à leurs propres forces, et ils ont succombé. Ceux qui ont pu s'échapper se sont répandus dans tout l'Archipel ; mais la plus-grande partie est réunie à Egine.

Hydra et Spetzia se jalousent presque autant, leurs rivalités ont plusieurs fois compromis l'intérêt général; cependant l'imminence du danger commun les a le plus souvent réunis. J'aurai fréquemment occasion de le remarquer : cette jalousie de ville à ville, de canton à canton, est la plus grande maladie peut-être qui afflige la Grèce.

Au commencement de la guerre, Hydra comptait environ vingt-cinq mille habitans, Spetzia dix-huit mille, et Ipsara quinze mille.

Commerce

J'ai dit quelle était l'espèce de population qui avait formé ces trois îles. Intelligente, pauvre, habituée à une vie dure, s'augmentant chaque jour des populations voisines, qui ont la même origine qu'elle, elle devait être une mine inépuisable d'excellens matelots. Se contentant de peu dans un pays où la construction est au meilleur marché possible, ces insulaires devaient avoir pour la navigation des avantages immenses sur tous les autres. A cette époque, le cabotage du Levant, dont la France avait presque le monopole, lui fut enlevé par la guerre; les Grecs s'en emparèrent. Ils vinrent jusqu'à Marseille recueillir des hommes et des capitaines qui fuyaient une patrie déchirée. Ils durent y faire de grands bénéfices, et en profitèrent aussi pour saisir le fil de toutes les relations qu'avait Marseille avec le Levant. Dans le même temps, les nouvelles possessions des Russes sur la mer Noire commençaient à offrir un vaste marché pour le commerce.

Il n'y avait plus de marine dans la Méditerranée. Gênes, Venise et Livourne, englobées dans le système de la France, avaient vu leur pavillon disparaître de dessus les mers, et le pavillon anglais ne pouvait suffire à les remplacer partout.

Les Grecs surent obtenir de l'ambassade de Russie à Constantinople la protection de cette cour, et l'autorisation d'en porter le pavillon. Cette protection était lucrative pour l'ambassade; elle l'était bien plus encore pour les Grecs, qui, tour à tour sujets russes ou sujets ottomans, suivant leurs intérêts, profitaient des avantages des uns et des autres. Partout protégés, payant partout les droits les moins forts, grace à l'éternelle insouciance des Turcs, ils se trouvaient dans la position la plus avantageuse. Le commerce des grains de la mer Noire prit bientôt un développement immense. Les Grecs approvisionnaient Constantinople, tout le Levant, l'Italie, la mer Adriatique, et la plus grande partie de l'Espagne, qui a toujours tiré ses subsistances de l'étranger.

Avec tant de causes réunies, il n'est pas étonnant que leur prospérité se soit accrue dans une progression extrêmement rapide. Mais la base sur laquelle elle reposait était la continuation de l'ordre de choses auquel elle devait son origine. Les classes éclairées à Hydra et Spetzia le sentaient si bien, que l'insurrection ne s'est faite que *malgré* elles. Leur avis était d'attendre, avant de se décider, la tournure qu'elle prendrait dans le reste de la Grèce. Mais la populace les a entraînées. Alors, une fois le parti pris, il a fallu qu'elles le soutinssent pour leur propre conservation, et les plus riches ont dû consentir aux plus grands sacrifices dans l'intérêt commun. Cependant il en est beaucoup qui ont fait passer une partie de leur fortune à l'étranger.

Leur prévoyance n'a pas tardé à être justifiée. Ipsara n'est plus; Hydra et Spetzia, qui n'existaient que par le commerce, sont aujourd'hui dans la misère la plus profonde; et nous avons vu trois cents Hydriotes, pressés par le besoin, émigrer en Egypte, pour y chercher de l'emploi auprès du pacha. Il est hors de doute que, si l'ordre ne renaît au plus tôt, ces îles retomberont avec plus de rapidité encore qu'elles ne se sont élevées, et redeviendront avant peu des rochers déserts. Mais si les troubles cessent, elles peuvent encore être heureuses. Elles ne doivent cependant pas se dissimuler qu'elles ne retrouveront jamais les avantages dont elles jouissaient précédemment. Elles n'auront plus celui d'avoir deux pavillons et deux protections. Déjà Trieste, Gênes et Livourne se sont emparées du commerce si lucratif de la mer Noire; elles s'y sont établies sur de trop bonnes bases pour qu'il soit facile de les supplanter. Elles possèdent aussi, conjointement avec les Anglais, tout le cabotage de la Turquie; je ne

parle pas de celui de l'Archipel, car les îles qui le composent ont trop peu d'importance pour attirer les regards du commerce; et, pour les rapports fort restreints qui ont lieu d'île à île, leurs barques et leurs petites goëlettes sont plus que suffisantes.

Telles sont les redoutables rivales contre lesquelles Hydra et Spetzia auront à lutter avant de songer à reprendre dans le commerce la place qu'elles occupaient il y a huit ans. Encore supposons-nous ici que le nouveau pavillon grec soit assuré de trouver toujours réception amicale dans les ports turcs et au passage du Bosphore.

Aujourd'hui, il est vrai, la Porte l'a formellement reconnu; néanmoins il est encore permis de conserver quelques craintes pour l'avenir : nous avons assez d'exemples de la manière dont les Turcs exécutent les traités auxquels ils ont été contraints par la force, pour ne nous abandonner qu'avec réserve aux promesses faites à Andrinople.

Quoi qu'il en soit de cette défiance, qui nous paraît surtout justifiée par la position respective des Turcs du nouvel état grec, toujours est-il qu'Hydra et Spetzia rencontreront dans le commerce du Levant d'immenses obstacles, qu'elles ont peu d'espérance de pouvoir entièrement surmonter.

Quant au commerce de la Grèce avec l'Europe, il est bien loin de suffire à maintenir une prospérité factice comme la leur. Il faudrait alors que la population et les capitaux qui sont à Hydra et à Spetzia prissent une autre direction, et fussent rapportés dans l'intérieur du pays. Ce serait loin, à mon avis, d'être un malheur pour la Grèce. Ce qu'il lui faut aujourd'hui, par-dessus tout, c'est que le pays se réorganise, et que des capitaux viennent y faire refleurir l'agriculture. Ces soins sont bien autrement importans que ceux de la navigation extérieure, qui n'est bonne pour un pays que lorsqu'il a de quoi échanger avec les autres, et qui, si elle enrichit un port ou une ville isolée, n'enrichit pas tout un peuple, lorsque la prospérité n'est pas fondée sur une base indigène. Les Grecs n'ont déjà que trop de disposition pour le négoce, qui est plus dans leurs goûts que le travail pénible du cultivateur; et décourager, autant que possible, cette disposition est le plus grand service qu'on puisse leur rendre aujourd'hui.

Quelques personnes pourraient craindre que la Grèce ne fût en danger, si elle perdait sa marine, qui l'a soutenue dans la guerre actuelle mieux que tout le reste. Une pareille appréhension suppose l'ignorance de ce que nous voulons et pouvons faire aujourd'hui de la Grèce. Il ne s'agit nullement d'en faire un état à opposer à l'empire ottoman. D'abord la question de l'indépendance n'est pas résolue (1), et, le serait-elle, le nouvel état

(1) On ne doit pas oublier que ceci a été écrit en 1829.

formé par la protection des cours de l'Europe doit rester sous cette protection. C'est là sa garantie, sa meilleure sauve-garde, et elle en éloignera tous les dangers bien autrement qu'il ne pourrait le faire lui-même. La Grèce l'a d'ailleurs éprouvé : sa marine n'a pas suffi pour la défendre, et si nous n'étions intervenus, Hydra et Spetzia ne seraient elles-mêmes que des monceaux de ruines. Ce qui convient le mieux aux Grecs, c'est d'éviter, autant que possible, d'avoir des points de contact avec les Turcs. Or c'est par leur marine qu'ils en auront nécessairement le plus. D'après toutes ces raisons, on peut juger si ce serait une grande perte pour eux que d'en être privés.

Marine.

Les ressources d'Hydra, de Spetzia et d'Ipsara, sont les seules que possède la Grèce. Au commencement de la guerre, Hydra comptait cent bâtimens, Spetzia quatre-vingts, et Ipsara une cinquantaine. C'est d'après ces nombres qu'on calculait leur richesse. Ces bâtimens sont des bricks et des goëlettes qui possèdent en général de grands avantages. La construction en est fort peu coûteuse. Des forêts du Pinde et de la Caramanie descendent des bois en abondance; la mer Noire, où les Grecs trafiquaient, fournit les chanvres, les résines, les suifs, les fers et les mâtures. Ils trouvent sur leur propre sol le coton qui leur sert à fabriquer des voiles; ces voiles légères conviennent parfaitement à de petits bâtimens qui ne font jamais de longues traversées. Dans un pays où la main-d'œuvre est au plus bas prix, tous ces matériaux sont bien facilement utilisés. Les matelots grecs sont excellens; pêcheurs dès leur enfance, la mer est leur élément, et l'Archipel, dont la navigation est souvent dangereuse pour des étrangers, leur est connu dans tous ses recoins. Actifs, entreprenans, économes et surtout avides, leurs équipages, qui naviguent toujours *à la part*, devaient s'enrichir promptement; ils devaient surtout ne négliger aucune des chances de gain qui pouvaient se présenter. Les basses classes firent, comme je l'ai dit, la révolution, et en un instant tout fut organisé pour la guerre de courses, qui est devenue bientôt piraterie. Quelques petites pièces de canons armèrent leurs bâtimens; les matelots ne manquaient point, et ils prirent les Turcs au dépourvu. Ceux-ci étaient alors dans le plus grand embarras; leur marine n'existait déjà plus avant de combattre.

Le Turc, dont le caractère est apathique dans l'habitude de la vie, et qui n'a de bonheur que dans le repos, a la mer en horreur. Aussi le sul-

tan n'a-t-il jamais trouvé de matelots que parmi ses sujets grecs. Les officiers seuls et quelques troupes embarquées étaient Turcs, et n'ayant jamais vu la mer, ils étaient obligés de s'en rapporter aveuglément à l'équipage qui était grec. Aussi le moindre danger était-il, à bord de ces bâtimens, le signal de la plus grande confusion. Au milieu des vociférations des Turcs, qui s'écriaient qu'ils étaient trahis, sous la menace du poignard et du pistolet, c'était sur le pilote seul que reposait le salut de tous; c'était lui seul qui ordonnait les manœuvres les plus délicates. Cependant la marine impériale se montrait encore chaque année dans l'Archipel. Le 23 avril, jour de la fête de saint George, révéré aussi comme un saint chez les Turcs, le capitan-pacha sortait des Dardanelles. Pour plus de sûreté, il laissait ordinairement à Ténédos son vaisseau, dont il répondait sur sa tête, et avec quelques frégates et bâtimens légers, il faisait sa tournée dans l'Archipel, pour y recueillir les tributs d'usage. Une pareille marine devait, comme on pense, être bien peu propre à se mesurer en ligne, et elle l'a prouvé à Tchesmé, en 1770. Mais qu'est-elle devenue quand tous les matelots l'ont désertée tout à coup, et quand les Turcs se sont trouvés livrés à eux-mêmes sur un élément tout nouveau pour eux? Incapables de diriger leurs bâtimens, l'ennemi qu'ils redoutaient par-dessus tout était la mer. Comment auraient-ils été en chercher d'autres, tels que ces terribles brûlots? De leur côté, les Grecs, bons manœuvriers, observaient de loin des masses qui les auraient écrasés de près; ils n'osaient même pas en approcher à une distance où ils auraient cependant pu conserver la liberté de leurs mouvemens, même en combattant. Aussi toutes les rencontres entre les deux flottes se sont-elles bornées à des canonnades qui se passaient à des distances considérables. C'est ce qu'on appelait une bataille. Elles se terminaient toujours à l'avantage des Grecs. Faisaient-ils mine de diriger un brûlot sur les Turcs, la confusion se mettait soudain parmi ceux-ci; ils fuyaient en désordre vers les Dardanelles, ou se jetaient à la côte. C'est seulement ainsi que les Grecs sont parvenus à prendre quelques bâtimens de guerre sur leurs ennemis.

Telle est, en deux mots, l'histoire de toute la guerre maritime entre les Turcs et les Grecs, et à part quelques actes isolés, en petit nombre, tels que ceux de Canaris avec ses brûlots, c'est à cela que se réduisent les hauts faits d'armes dont ces derniers se sont si fort vantés. Quoi qu'il en soit, ils leur ont été profitables : c'est tout ce qu'ils pouvaient désirer; mais ils n'ont pas eu aussi bon marché des Egyptiens. Ceux-ci savaient tenir la mer, et voulaient se battre; mais à leur tour ils n'ont plus trouvé les Grecs, qui ont préféré se disperser pour aller faire la piraterie. Lord Cochrane lui-même n'a pu obtenir qu'ils restassent unis dans les circon-

stances les plus avantageuses, et la belle frégate *l'Hellas* est demeurée jusqu'à présent inutile, comme tout le reste de l'emprunt, dont une partie a servi à sa construction, et qui a été si complètement perdu pour la cause de la Grèce. Cette frégate, la corvette *Hydra*, et quelques bricks qui viennent des Turcs, sont les seuls bâtimens qui appartiennent au gouvernement grec. Tout le reste n'a jamais été, comme je l'ai dit, qu'une réunion de corsaires. On voit que cela est bien loin, comme quelques personnes se l'imaginent, de pouvoir s'appeler une marine militaire. En revanche, c'est une marine marchande qui peut prendre de grands développemens. Il ne dépend que de nous de les lui donner; mais ce sujet soulève une question tout entière, et mérite d'être traité à part.

SYRA.

A la faveur des derniers troubles, une rivale dangereuse s'est élevée à côté d'Hydra et de Spetzia.

Syra est située au centre de l'Archipel. Le sol y est stérile, le mouillage médiocre. On n'en entendait point parler avant la guerre, car la population, qui est catholique romaine, vivait séparée et en mauvaise intelligence avec le reste de l'Archipel, et n'avait aucun moyen de se recruter hors d'elle-même. Lorsque la guerre éclata, Syra n'entendit point prendre part aux efforts des autres Grecs; ceux-ci firent même quelques tentatives sur elle pour l'y contraindre, mais les marines neutres les obligèrent à s'en désister. La neutralité qu'observait Syra en fit le refuge de beaucoup de populations fugitives des environs, et surtout du commerce. Aussi s'est-elle prodigieusement accrue, et elle compte aujourd'hui quarante mille habitans, tandis qu'il y a six ans elle en avait quatre ou cinq mille au plus. Tout le commerce de la Grèce se fait maintenant à Syra; de l'Europe, de la Turquie et de l'Egypte, c'est là qu'il vient aboutir; et comme la guerre a presque complètement détruit en Grèce toutes les ressources de subsistances, Syra est devenue l'entrepôt de celles qu'on apporte du dehors pour nourrir la Grèce. Je parlerai plus loin de l'organisation de piraterie qu'on avait étendue avec tant d'audace sur tout le Levant. Syra en était aussi l'entrepôt; les marchandises enlevées par les pirates y arrivaient pour être vendues et renvoyées souvent aux lieux mêmes qui les avaient vues partir, peu de jours auparavant, pour une autre destination. Les négocians de Syra ont fait à ce trafic infâme des profits plus considérables encore que les pirates. A la faveur de toutes ces causes, Syra est devenue l'échelle la plus importante de l'Archipel,

et, sous quelques rapports, il y a même plus d'activité qu'à Smyrne, par exemple, pour le commerce des grains. Cette importation ne se fait encore que par navires étrangers; aussi les causes de la prospérité de Syra commencent-elles à décroître. A mesure que l'ordre renaîtra, la population qui s'y est réfugiée retournera dans sa patrie; elle commence déjà à le faire, et quand la guerre sera terminée, Hydra et Spetzia doivent reprendre l'avantage que leur marine, les liaisons commerciales et des capitaux accumulés leur assurent.

Les autres îles de l'Archipel diffèrent entièrement par leur importance de celles que je viens de citer. Les plus grandes, telles que Zéa, Andros, Tine, Naxie, etc., n'ont point de ports. En revanche, elles sont fertiles et riches par elles-mêmes. Le peuple ne s'y occupe que de la culture, surtout de celle de l'olivier et de la vigne. Elles ont pris peu de part à la révolution, et n'y ont contribué que par quelques sacrifices pécuniaires. Elles ont aussi secoué la domination des Turcs, quoiqu'elle s'y fît à peine sentir auparavant, la population y étant entièrement composée de chrétiens. Pendant la guerre, la flotte ottomane n'a jamais songé à les attaquer; comme elles n'ont point de ports, et que ce n'était pas d'elles que partait la résistance, il n'y avait aucun motif pour y penser. Aussi sont-elles restées intactes, et la population s'y est même accrue de beaucoup de réfugiés du continent.

Les îles les plus riches sont situées le long de la côte d'Asie : Rhodes, Cos, Samos, Chio, Metelin, Lemnos et plusieurs autres. Elles sont toutes restées entre les mains des Turcs, à l'exception de Samos. Les Grecs ont deux fois essayé de s'emparer de Chio, et ces tentatives ont amené sur cette belle terre les plus grands malheurs.

CHIO.

Chio était jadis la reine de l'Archipel. Elle renfermait quatre-vingt mille Grecs, qui vivaient parfaitement tranquilles en présence d'un petit nombre de Turcs. Agriculteurs intelligens, ils s'enrichissaient à la culture de la vigne, de l'olivier et du mastic. C'était le peuple le plus doux du Levant, comme leur pays passait pour en être la plus belle partie. Les Samiens tentèrent de la soulever en 1822; on sait quel en fut le résultat. Une nuée de Turcs fondirent sur eux de Tchesmé, et plus de trente mille ames expièrent par la mort ou par l'esclavage une rébellion bien courte, que des mains étrangères avaient soulevée. Tel a été pourtant le résultat

de ces excitations criminelles, qui fomentaient des troubles dans des populations paisibles, pour les livrer ensuite sans défense à la vengeance d'un maître irrité. Les Chiotes commençaient à se relever de la catastrophe de 1822, quand une seconde expédition fut entreprise sur leur île en 1828. Le gouvernement informe qu'avait alors la Grèce décida cette expédition sans aucun motif raisonnable, et la conduisit avec une légèreté encore plus coupable. Elle ne pouvait avoir d'autre effet que de renouveler les scènes d'horreur dont ce malheureux pays avait été la victime : dans aucun cas, on ne pouvait espérer que Chio restât à la Grèce, et on consumait ainsi des ressources bien précieuses qu'un danger pressant réclamait ailleurs. Aussi paraît-il certain qu'on doit chercher le véritable motif qui la fit décider dans les intrigues de quelques Chiotes réfugiés, à la tête desquels était un aventurier nommé Rally, grand organisateur de piraterie, et peut-être aussi dans la tentation de s'emparer de la riche récolte du mastic.

Cependant l'expédition était entamée, elle était même sur le point de réussir, quand l'insouciance des meneurs qui l'avaient décidée la priva des ressources dont elle avait besoin pour être achevée. On sait comment elle se termina. Heureusement que la population du pays, instruite par le passé, n'y prit point de part; elle se tint à l'écart. Quelques malheureux seulement qui redoutaient la fureur des Turcs cherchèrent à fuir quand les Grecs eurent été défaits. Cependant les Turcs, en rentrant à Chio, surent gré aux habitans de la conduite qu'ils avaient tenue, et ne les traitèrent pas avec rigueur. Ce trait suffit pour caractériser l'état actuel de la Grèce. Nous pouvons ajouter que Smyrne voit tous les jours arriver des Grecs, qui viennent de la Morée même y chercher des moyens d'existence, et qu'enfin des habitans de l'Attique, qui s'étaient réfugiés à Egine ou dans les environs, retournent dans leur pays, toujours occupé par les Turcs, pour y reprendre leurs anciens travaux.

SAMOS.

Samos est bien moins fertile que Chio : c'est une suite de hautes montagnes, sans aucun port; les Grecs seuls en formaient la population. Depuis long-temps les Samiens passaient pour être la peuplade la plus turbulente de l'Archipel. Aussi se sont-ils hâtés de secouer la domination des Turcs, et ils en ont profité pour étendre leurs courses sur tous les environs. Outre la piraterie, qu'ils ont exercée avec grand succès, ils faisaient sans cesse des incursions sur la côte d'Asie, qui est située en face :

on a bien voulu les décorer du nom d'expéditions militaires, mais ce n'était réellement que du brigandage. Pendant la nuit, quelques barques samiennes abordaient à la côte; on enlevait tout ce qu'on trouvait, bestiaux, objets transportables, et habitans qu'on mettait ensuite à la rançon. Ce brigandage se faisait sans aucune exception de nation; Grecs, Francs et Turcs y étaient également exposés. Dans leurs courses nocturnes, les Samiens se sont quelquefois avancés très-près de Smyrne, et ont hasardé des tentatives sur les campagnes environnantes. D'ailleurs Samos n'a rien eu de commun avec la Grèce, et n'a pris aucune part aux événemens. Si, comme il est plus que probable, cette île n'est point comprise dans la délimitation du nouvel état grec, il est très facile de concilier son retour sous la domination turque avec les garanties que l'humanité peut demander. Il s'agit de stipuler seulement une amnistie et le rétablissement des choses sur l'ancien pied. Les Samiens rentreront dans l'ordre, et se trouveront, comme ils le sont maintenant, seuls chez eux.

Il est dans l'Archipel plusieurs îles qui possèdent d'excellens ports. Telles sont St.-George de Skyro, Myconi, Delos, Paros, Milo, Santorin, Stampalie, etc. Malgré les avantages qu'elles tiennent de la nature, ces îles sont restées sans importance commerciale ou politique, et leur population ne diffère en rien de celle du reste de l'Archipel.

Sur les îles comme sur le continent, le caractère grec est le même, à quelques nuances près. La vivacité, l'intelligence, la ruse, l'amour du gain, la haine et la défiance pour tout ce qui est étranger, en sont les signes distinctifs; le système qui a pesé sur eux les excuse, du reste, en ce point. Leur grand mobile est l'argent; c'est vers ce but qu'ils concentrent toutes leurs facultés, et avec la plus grande intelligence qui leur est départie; il n'est point d'expédient, il n'est aucun moyen qu'ils n'emploient pour réussir. Habitués à vivre sous un régime précaire, on conçoit aisément qu'amasser de l'argent soit pour eux un besoin, et la plus puissante de toutes les habitudes. Mais ce qu'on ne saurait assez admirer, c'est l'étonnante adresse qu'ils possèdent pour arriver à ce but. L'art du diplomate ne renferme point de mystères qui échappent à l'instinct du paysan ou du pêcheur grec. L'échelle seulement sera différente : chez l'un, c'est une question de haute politique; chez l'autre, c'est le gain d'une piastre qui provoquera le développement de toutes les ressources de l'esprit. Mais, d'un côté comme de l'autre, autant de ruse sera certainement déployée. Avec ces qualités communes à l'habitant des îles et à celui du continent, le premier a cependant un avantage sur l'autre, qu'il doit à sa position; il est plus civilisé, plus habitué au travail et à vivre sous un

régime légal; l'autre aime mieux le vagabondage, il est plus fait à la misère, et conçoit moins comment il peut en sortir par le travail et le respect des lois. Telles sont les principales nuances qui les distinguent. On pourrait perfectionner le portrait; mais ce que j'ai dit suffit à toutes les conséquences, et expliquera dans leur entier leur caractère, leurs mœurs, en un mot, ce qu'on peut espérer d'en faire.

Piraterie.

C'est ici le lieu de dire quelques mots d'un des principaux incidens de la révolution grecque. Pendant cinq années, tout le commerce du Levant a été pillé par des pirates. Il était devenu impossible à un bâtiment non escorté de les éviter; c'est ainsi qu'on a vu à Alexandrie *cent* bâtimens arriver les uns après les autres; tous, à l'exception d'un seul, avaient été dévalisés en route. La piraterie s'exerçait de deux manières, sur de grands bâtimens, bricks ou goëlettes, et sur des barques; cette dernière n'était pas la moins dangereuse. La piraterie en grand tenait à plusieurs causes; les gouvernemens provisoires qui se sont succédé en Grèce, lui ont les premiers donné l'essor; la suspension du commerce, qui réduisait à la misère toutes les populations commerçantes, l'a encouragée; enfin, la tentation d'un gain facile l'a perfectionnée, pendant que le désordre et l'absence de toute loi la protégeaient.

C'est le gouvernement qui en a fait le premier essai. Dès que la guerre éclata, les Grecs s'empressèrent de déclarer en état de blocus toutes les côtes de l'Archipel. Cette prétention pouvait être admise à la rigueur pour les parties dans lesquelles l'insurrection avait pris un caractère de fixité. En réalité, les Grecs n'étaient que des sujets révoltés, et rien ne devait s'opposer à ce que les puissances amies de la Porte continuassent à communiquer avec tous les ports qui lui appartenaient. Néanmoins le caractère religieux de l'insurrection dut la faire considérer sous un jour différent, et les nations même dont le commerce y était intéressé, ont fini, les unes après les autres, par se conformer dans cette guerre au principe du droit des gens qui règle la conduite des neutres dans une querelle régulière d'état à état. Cependant, avant que les gouvernemens en fussent venus là, des bâtimens isolés tentèrent plusieurs fois de forcer la ligne de blocus établie par les Grecs. On a beaucoup reproché, dans ces derniers temps, aux Autrichiens les liaisons qu'ils avaient conservées avec les Turcs, et il n'est sorte d'épithètes qu'on ne leur ait prodiguées. Il faut observer cependant que tant que l'insurrection n'avait pas pris un

caractère qui la fit respecter, et qui la mit sur le rang d'une guerre régulière, on ne pouvait trouver mauvais que le commerce continuât à suivre ses anciennes relations avec une puissance amie, et ceux qui connaissent le Levant ont dû ne voir, dans le commencement de la lutte actuelle, qu'une de ces insurrections qui y ont été si communes. De quel droit un gouvernement, lié avec la Porte par des traités, aurait-il donc pu interdire à son commerce ses relations habituelles? Si une insurrection éclatait aujourd'hui sur les côtes de France, de quel œil verrions-nous le commerce des puissances amies interrompre ses rapports avec les places qui se seraient maintenues fidèles? et si une pareille interruption avait lieu, ne crierions-nous pas à la trahison de nos alliés? Pour qu'une insurrection prétende à être traitée comme une puissance belligérante, il faut qu'elle ait pris auparavant une consistance respectable, que le soulèvement des Grecs était loin d'avoir à son début. Si on a parlé des Autrichiens plus que des autres, c'est que leur commerce est à beaucoup près le plus considérable dans le Levant, et que, sur quelque point qu'on le cherche, on y voit son pavillon en immense majorité. Enfin ce commerce a besoin d'alimens, et il ne faut pas s'étonner que, lorsque les troubles de l'Orient paralysaient toutes les affaires, il se soit porté où il trouvait de l'emploi.

Je me suis permis cette digression au sujet des Autrichiens, parce que, dans toutes ces circonstances, l'esprit de parti a singulièrement dénaturé les questions, et que, par une étonnante aberration, ce même esprit, qui se fait gloire de son indifférence religieuse, qui repousse si hautement le principe de l'intervention dans les affaires d'autrui, a voulu qu'un traité conclu avec les Turcs ne fût point un traité sacré, et que dès que leur gouvernement, qui nous accorde dans son propre pays des avantages dont le commerce ne jouit nulle part ailleurs, se trouverait dans l'embarras, ses alliés répondissent à sa confiance en épousant la cause de ses sujets révoltés (1). Enfin la cause des Grecs a prévalu. Ils se sont constitués en nation, et ont réclamé, pour la guerre qu'ils avaient avec les Turcs, les égards de la neutralité. On a été au-devant de leurs vœux, et on y a même obtempéré bien avant qu'ils fussent ce qu'ils prétendaient être. Les Autrichiens n'ont pas été sans doute les premiers à proclamer cette indépendance. Mais faut-il s'étonner si le gouvernement prévoyant qui les régit

(1) C'est le renversement de tous les principes que d'avoir fait un crime à des bâtimens ioniens et autrichiens de ce qu'ils avaient été porter des vivres à Patras et à Napoli, lorsque, depuis quelques jours seulement, les Grecs, révoltés sur quelques points de la Morée, bloquaient ces places, et lorsque ces bâtimens ne faisaient en cela que continuer un commerce établi depuis long-temps.

embrasse avec moins de prédilection que les autres une cause pour laquelle il avait peu de sympathie, et qu'il jugeait mieux qu'eux devoir porter un jour une atteinte funeste à son commerce (1)? Quoi qu'il en soit, il a suivi les autres gouvernemens à son tour, et les Grecs ont bientôt vu reconnaître le blocus qu'ils cherchaient à établir. Leurs prétentions étaient exagérées. Les principes avoués par toutes les puissances continentales de l'Europe en matière de blocus, et pour lesquelles la France a soutenu plus d'une guerre, veulent que, d'une part, le blocus ne s'étende, pour les pavillons neutres, qu'aux articles qu'on appelle contrebande de guerre, c'est-à-dire munitions de guerre et de bouche, et de l'autre, qu'il ne s'étende également qu'aux pays pour lesquels une force effective protége la déclaration de blocus; hors de là, *le pavillon doit couvrir la marchandise.*

De plus, dans la circonstance actuelle, toutes les puissances étaient intéressées à ce que l'insurrection grecque n'anéantît pas le commerce de l'Orient. Elles pouvaient consentir à reconnaître le blocus pour les côtes de la Grèce, pourvu cependant que les Grecs le protégeassent par une force effective; mais non à ce que, sous ce prétexte, ils infestassent de leurs courses les mers du Levant. L'Angleterre était dans une position différente des autres puissances : elle a toujours refusé de reconnaître les principes de blocus que j'ai rappelés plus haut; et, puisqu'elle s'efforce de faire prévaloir les principes contraires, elle devait donc en permettre l'exercice aux Grecs, quoique ses intérêts s'en trouvassent momentanément blessés (2). Les Grecs, à qui cette observation n'échappait point, s'enhardirent à pousser leurs courses bien au-delà des limites où elles auraient dû être restreintes. Ils essayèrent de visiter des bâtimens sous

(1) J'ai, sans qu'il soit besoin de le dire, peu d'amour pour les Autrichiens; ce n'est, je le répète, que pour présenter cette affaire sous son véritable jour que j'en ai tant parlé, et aussi parce que je crois qu'ils l'ont mieux comprise que nous.

(2) La station anglaise était alors commandée par le commodore Hamilton, dont les opinions philhelléniques étaient fort prononcées. On lui reproche avec raison d'avoir le plus contribué à donner cette hardiesse aux Grecs. Il était à Syra en 1825, lorsqu'une goëlette grecque, appartenant même à Fabvier, et commandée par un nommé Decroze, vint lui demander la permission de visiter un navire anglais, mouillé à côté de lui, et qui, disait-on, avait à bord des vivres destinés aux Turcs. Le commodore le permit; le bâtiment fut visité, emmené à Egine et déclaré de bonne prise. On conçoit combien la réussite de cette tentative encouragea les Grecs. C'est à cette époque qu'on a vu la piraterie prendre son plus grand essor.

escorte anglaise : on le leur permit. Ils tentèrent alors les mêmes essais sur les autres pavillons; mais notre marine le leur a toujours positivement refusé. Quant à celle de l'Autriche, elle n'a pas osé prendre l'attitude ferme qui convenait. Les commandans de cette marine craignaient de se compromettre; et quoiqu'ils eussent plus d'intérêt encore que nous à protéger leur commerce, leur conduite a toujours été timide. Cependant ce que les Grecs n'osaient hasarder en présence de nos bâtimens de guerre, ils le faisaient avec succès quand ils rencontraient des navires de commerce isolés. D'ailleurs ils comptaient sur la sympathie qui s'était manifestée en Europe en leur faveur, pour leur assurer l'impunité. Ils avaient organisé des *tribunaux de prises*, et il est bon, en passant, de remarquer que, jusqu'à l'arrivée du président, ces tribunaux ont été les seuls qui fussent en activité en Grèce. Ils ne manquaient jamais de condamner tout ce qu'on leur amenait. Rien n'était sacré pour eux; on arrêtait tout et partout, articles de commerce comme de contrebande de guerre, en pleine mer comme près des côtes; le tribunal de prises sanctionnait tout (1).

Cependant, quand ces déprédations devenaient par trop criantes, les commandans des forces navales étaient bien obligés, au risque de tout ce que pourrait en dire l'opinion égarée de l'Europe, d'aller en demander raison. Ils n'y réussissaient que par l'appareil de la force, et encore le peu qu'ils arrachaient ainsi était-il bien loin de compenser les pertes que le commerce éprouvait tous les jours. Si ce système de courses, organisé par les Grecs, fut une conception dont le but était de contraindre les gouvernemens de l'Europe à s'occuper d'eux, elle aurait été assez habilement conduite, puisqu'elle a réussi; mais cette pensée, si elle a quelque chose de réel, n'a existé que dans bien peu de têtes : l'avidité du gain en a été le seul mobile.

Lorsque le gouvernement grec, ou, pour parler plus exactement, lorsque le fantôme qui prenait ce titre, donnait si bien l'exemple, il ne faut point s'étonner qu'il ait été promptement suivi; tous les bâtimens d'Hydra, de Spetzia et d'Ipsara se mirent en course. Quelquefois, pour en colorer le prétexte, on simulait une émeute : on voyait les matelots se réunir en tumulte, se porter sur les maisons des armateurs, les contraindre par la violence à leur livrer leurs bâtimens avec des lettres de marque.

(1) Voici un échantillon des jugemens de ce tribunal : un bâtiment capturé est amené devant lui; il est condamné sur le motif qu'il avait à bord des munitions de guerre et des armes. Quelles étaient ces munitions et ces armes? Les unes étaient une boîte de capsules, les autres un *rotissoir*, adressé à un négociant d'Alexandrie.

Ils revenaient bientôt chargés de butin, qui était partagé entre les équipages et les armateurs dont était composé le tribunal de prises. Par ce subterfuge, on espérait échapper aux réclamations des commandans de marines neutres, qui viendraient ensuite demander raison de ces pirateries. Je crois bien que quelques-unes de ces émeutes ont été réelles; que la misère à laquelle la cessation du commerce avait réduit les classes pauvres, qui n'avaient que ce moyen de subsistance, les a occasionées quelquefois; mais il est de fait qu'il y a eu connivence de toutes les classes. En ne distribuant rien aux matelots de l'argent qui leur venait de l'étranger, soit des emprunts, soit des comités philhelléniques, les primats ont augmenté cette misère. L'ordre qui se rétablissait chez eux immédiatement après ces émeutes passagères, l'organisation des tribunaux de prises, enfin des faits notoires et avérés relativement à plusieurs d'entre eux, ne permettent pas de douter qu'ils n'aient aussi pris part à la piraterie; car tel est le seul nom qui convienne à ce renversement de tous les principes, et à ces abus scandaleux de la bienveillance que l'Europe témoignait aux Grecs.

Un fait positif qui doit bien diminuer la valeur des excuses qu'on allègue en leur faveur, c'est que cette habitude de piraterie a très souvent mis en danger la cause nationale. Je pourrais citer plusieurs circonstances où des armées navales, qui étaient chargées de s'opposer à quelque opération importante des Turcs, se sont dispersées au moment décisif, pour se livrer à la piraterie. C'est ce qu'on a vu, entre autres, au fameux siège de Missolonghi. La flotte grecque était réunie dans ces parages, et communiquait avec la place; mais la croisière n'était guère profitable; la piraterie l'était au contraire beaucoup : en un instant l'armée se dissipe. Les renforts et les provisions qu'on envoyait à la place tombent entre les mains des Turcs, et Missolonghi succombe à son tour peu de jours après.

Le genre de piraterie que je viens de signaler portait des coups bien funestes au commerce; mais il eût encore été heureux que le désordre se fût arrêté là. A la faveur de tant de troubles, les insulaires de l'Archipel armèrent des barques pour piller sans distinction tout ce qu'ils pouvaient rencontrer. Il était extrêmement difficile de les atteindre. Dans les lieux de passage obligés pour les bâtimens, les forbans se mettaient en observation sur une montagne; apercevaient-ils un navire de commerce retenu par le calme, ils se dirigeaient sur lui avec leurs barques à avirons; ils profitaient, s'ils le pouvaient, des ombres de la nuit, cherchaient à l'attaquer par la poupe, afin d'éviter le feu des petites pièces d'artillerie qu'il pouvait avoir, et l'enlevaient à l'abordage. Il n'est sorte d'horreurs que ces brigands ne commissent. Ils massacraient

les équipages avec des recherches de cruauté inouies, coulaient bas le navire, ou, s'ils étaient plus humains, se contentaient de mettre leurs captifs à la torture, pour les forcer d'indiquer l'endroit où l'argent était caché, de les dépouiller de tout ce qu'ils possédaient, vivres, habits, agrès de bâtiment, et les abandonnaient ainsi à la merci des flots. Ces détails sont bien loin d'être exagérés; ils sont tous avérés, non par quelques faits isolés, mais par une foule d'exemples. Je les rappelle ici en peu de mots; leur énumération comprendrait des volumes (1).

On conçoit qu'il était extrêmement difficile d'atteindre des pirates de cette espèce. Ils ne se lançaient à la mer que lorsqu'ils n'apercevaient aucun bâtiment de guerre, et ne s'éloignaient jamais de la côte. Essayait-on de les détruire dans leurs repaires, les barques étaient tirées à terre et cachées dans les broussailles, pendant que les hommes, embusqués derrière des rochers, s'opposaient au débarquement à coups de fusil; puis ils se sauvaient dans les montagnes, et le seul trophée qui restât d'une expédition où on avait sacrifié un sang précieux était tout au plus un mauvais bateau. Réussissait-on à prendre à la course quelques-uns de ces bandits, il fallait les envoyer en Europe pour être jugés, et il est sans exemple qu'ils y aient reçu la punition due à leurs crimes. Les Anglais en ont condamné sept à mort l'année dernière à Malte. Cette peine leur a été remise par le roi, et quatre seulement ont été envoyés à Botany-Bay. C'est encore beaucoup de rigueur, en comparaison de la manière dont leurs pareils ont été traités en France, puisqu'on les y a pleinement acquittés.

Voici, entre autres, ce qui s'est passé l'année dernière à Toulon. Un bâtiment pirate avait été pris sur la côte de Syrie; plusieurs navires l'avaient reconnu pour avoir été pillés par lui. A peine arrivés à Toulon, les corsaires ont été bientôt acquittés par le singulier motif qu'ils étaient nantis d'une commission de l'évêque grec de Scarpento. On est presque honteux de faire observer, 1° qu'à Scarpento *il n'y a pas d'évêque*, et qu'*il*

(1) Pour savoir des gens de l'équipage dans quel endroit l'argent était caché, il n'est pas de tortures qui n'aient été employées, telles que de brûler la plante des pieds, d'enfoncer des éclats de bois entre les ongles et la chair, etc., etc., jusqu'à ce que la douleur arrachât l'aveu qu'on voulait avoir. Des équipages ont été garottés à fond de cale, et le navire ouvert à coups de hache pour le faire couler; quelques-uns ont été trouvés dans cet état par des bâtimens de guerre qui survenaient inopinément avant que le crime fût consommé. Tous ces détails ont été certifiés par des centaines de témoins et de victimes, et *avoués* par les pirates eux-mêmes.

n'y en a jamais eu; 2° que, quand même il en existerait un, il n'aurait aucune qualité pour délivrer des lettres de marque, et que Scarpento n'a jamais fait partie de la cause de la Grèce; 3° que cette commission représentée par les pirates indique quelle doit être leur destination, qui est le nord de l'Archipel, tandis qu'ils ont été trouvés en flagrant délit sur les côtes de la Syrie; 4° enfin qu'il n'est aucune commission, quelle qu'elle soit, qui puisse autoriser la piraterie. Après cela doit-on encore s'étonner de l'audace des pirates?

On a prétendu, en faveur des Grecs, que beaucoup de bandits des îles ioniennes étaient venus prendre part à la piraterie. Il est vrai qu'il s'en est trouvé plusieurs, il a même dû s'y mêler le rebut de toutes les nations qu'on trouve en si grande abondance dans le Levant. Mais la chose a été beaucoup trop générale et organisée d'une manière beaucoup trop complète pour qu'il n'y ait eu que cette espèce de pirates. Au contraire, une foule de faits témoignent que la très grande majorité des corsaires étaient des Grecs. Quand on a vu des dixaines et un plus grand nombre encore de misticks pirates montés chacun par quarante ou cinquante hommes, réunis sur un seul point, on ne persuadera à personne qu'il y eût autre chose qu'une petite portion de ces bandits qui fût composée d'étrangers. Cette excuse est la seule qui mérite quelques mots de réfutation, car ceux qui ont prétendu que c'étaient des Turcs qui se livraient à la piraterie pour la rejeter sur le compte des Grecs, ont avancé une absurdité qu'on doit laisser sans réponse.

J'ai dit jusqu'à quel degré la piraterie était parvenue avant qu'on prît des mesures rigoureuses. Je dois ajouter qu'elle tenait à une organisation toute complète. De grandes entreprises de piraterie étaient montées sur les points principaux. Ceux qui les exécutaient ne touchaient que la plus faible portion des bénéfices; la plus considérable revenait aux entrepreneurs, qui recevaient les marchandises pillées, et en tiraient parti. Nous avons vu que Syra était le point central où les pirates les débarquaient; de là elles entraient dans le commerce, et les ports qui trafiquent avec le Levant ont souvent vu revenir des marchandises qui en avaient été expédiées peu de jours auparavant (1). Quand on a détruit le repaire de brigands qui s'était établi à Grabouza, on y a trouvé de vastes magasins remplis de toutes les marchandises de l'Europe. Un fait remarquable prouve d'ailleurs que la piraterie était une institution régulièrement orga-

(1) On a rapporté à Smyrne des marchandises que la douane a reconnues pour en avoir été expédiées huit jours auparavant. Il en a été de même dans beaucoup d'autres ports.

nisée. Lorsqu'on a sérieusement voulu la faire cesser, et que le gouvernement grec s'en est occupé, on l'a vue disparaître beaucoup plus promptement qu'on n'avait d'abord osé l'espérer. Cela démontre bien évidemment qu'elle était tout autre chose qu'une réunion de faits établis et indépendans les uns des autres.

Quoiqu'elle ait cessé aujourd'hui, on ne peut cependant se flatter de l'avoir entièrement extirpée. Les désordres qui régneront encore longtemps dans ce malheureux pays, l'impunité dont les pirates ont toujours joui, la tentation, qui est aussi vive que jamais, de reprendre un métier qui leur a été si profitable, et l'aversion pour le travail qui, déjà naturelle chez eux, a encore été augmentée par la facilité qu'ils ont trouvée de s'enrichir sans peine; enfin quelques actes de piraterie qui se commettent encore de loin en loin, toutes ces causes donnent lieu de croire qu'elle n'est que comprimée aujourd'hui, et qu'elle reprendrait bientôt, si les forces navales qui sont maintenant dans le Levant venaient à s'en éloigner (1).

Lorsque, dans le siècle dernier et dans celui qui l'a précédé, on vit quelques flibustiers ou boucaniers infester les mers des Antilles, toute l'Europe fut en émoi. Des escadres parcoururent dans tous les sens les parages où l'on redoutait leurs brigandages, et des forces imposantes furent de toutes parts dirigées contre eux. Ici c'est au centre de la Méditerranée, dans un pays que nous parcourons sans cesse, dont les nouvelles nous arrivent en peu de jours, avec lequel toutes les places commerçantes de l'Europe ont les relations les plus étendues, qu'un pareil brigandage règne pendant six années consécutives; c'est au moment même où notre intervention généreuse accourt pour sauver les Grecs, qu'il s'exerce avec le plus de fureur (l'année la plus terrible pour la piraterie a été celle de la bataille de Navarin), et pendant ce temps nous nous obstinons à rester aveugles, à ne pas y croire. Le commerce perd des millions, et quand il s'avise de s'en plaindre, nous lui crions qu'il est turcophile. Les pertes qu'il a éprouvées dépassent toute croyance; on évalue celles de la France à près de *vingt* millions, celles de l'Angleterre à près de *trente*. Nous n'avons pas de données pour préciser celles de Trieste, de Gênes et de

(1) Quand l'armée française était en Morée, des transports français qui s'y rendaient, et qui portaient le pavillon blanc, ont été poursuivis par des coureurs grecs, qui croisaient entre la Sicile et la Morée. Ils n'ont dû leur salut qu'à la proximité de la côte qui a arrêté la poursuite. La forme des bâtimens grecs est assez facile à reconnaître pour qu'on ne les ait point confondus avec des corsaires algériens.

Livourne; mais elles sont dans une proportion infiniment plus forte. J'ai vu à Livourne les assurances pour l'Orient dépasser 7 pour cent.

Le commerce sera long-temps à se remettre des coups funestes qui lui ont été portés par la piraterie, et aujourd'hui qu'il aurait besoin d'une longue tranquillité, il ne voit autour de lui que tempêtes. Une lutte opiniâtre a commencé au pied du Balkan; elle doit faire sentir au loin ses secousses violentes. Si elle devient plus générale, comme bien des probabilités portent à le croire, les intérêts du commerce seront écrasés dans un grand conflit, et de nouvelles calamités viendront rouvrir les plaies qui signalent malheureusement à l'histoire les premiers essais de la régénération de la Grèce.

§. II. — GRÈCE CONTINENTALE.

J'ai signalé les principales divisions qui se présentent dans la Grèce à l'œil de l'observateur, et les raisons d'après lesquelles ce continent est loin de former un tout homogène.

La première de toutes ces causes est la nature; elle a tracé partout des divisions profondes qu'une civilisation perfectionnée aurait seule pu affaiblir dans les populations grecques. Ce n'est pas de la barbarie et des bouleversemens politiques qui ont déchiré la Grèce depuis plusieurs siècles, qu'on pourrait attendre un tel résultat. A cette cause est venue se joindre une grande conquête, telle qu'aucune page de l'histoire ne nous en présente de pareille. L'invasion des Turcs en Europe a été longue et méthodique. A mesure qu'ils s'avançaient, ils changeaient entièrement la face des pays qu'ils occupaient. La religion était une barrière insurmontable qui prévenait tout mélange entre eux et ceux de leurs nouveaux sujets qui se refusaient à l'embrasser. La loi mahométane est essentiellement dominatrice; elle accorde protection aux infidèles qui paient le tribut, mais elle ne les admet en rien aux avantages réservés aux seuls citoyens (1). Aussi n'a-t-on point vu ces conquérans se fondre, comme ceux qui les avaient précédés, dans la masse des peuples qu'ils avaient soumis. Ceux-ci ont dû rester sujets ou adopter la loi des vainqueurs, et

(1) Il n'est point vrai que la loi de Mahomet ne laisse d'autre alternative aux infidèles que le Coran ou le sabre. Elle ordonne positivement au contraire de protéger les rayas qui paient exactement le tribut; mais elle les considère en tous points comme une espèce fort inférieure aux fidèles, et leur commande de rester dans la classe des sujets, tandis que les autres ont toutes les prérogatives des maîtres.

en l'adoptant, ils se sont entièrement associés à eux, car cette loi est rigoureuse; c'est un code national complet qu'il est possible d'abolir, mais non de modifier. Aussi ceux qu'elle a convertis n'ont-ils apporté aucune nuance nouvelle chez le peuple auquel ils sont venus se joindre; en embrassant ses dogmes, ils ont embrassé son esprit tout entier, et sont devenus à leur tour de la race des conquérans.

Cette courte digression servira à expliquer comment les changemens de religion n'ont modifié en rien les rapports mutuels des Turcs et des Grecs, et comment même ils ont été aussi restreints. S'ils n'avaient point violemment rompu toute liaison entre les nouveaux convertis et leurs anciens co-religionnaires, de proche en proche l'apostasie se serait infailliblement étendue. Mais à aucun instant la haine religieuse n'a cessé d'être vivace, et la barrière qui sépare les deux religions ennemies a toujours été difficile à surmonter. Il n'en a pas été de la Grèce comme des premières contrées dont les Mahométans s'emparèrent; on vit alors des populations entières s'empresser d'adopter leur croyance. Lorsqu'une religion est à son début et dans tout l'éclat d'une conquête brillante, qu'elle frappe fortement l'imagination des peuples et leur promet un long avenir de gloire, elle entraînera tout sur son passage, et les peuples se précipiteront à l'envi dans la carrière immense qu'elle ouvre devant eux. Tel est le merveilleux spectacle dont l'Orient a été le théâtre dans les premiers siècles du mahométisme. La Grèce, au contraire, a été la dernière conquête des Turcs; le peuple qu'ils subjuguaient avait bien moins de rapports avec eux que les populations de l'Orient n'en avaient avec les fondateurs du mahométisme. Ce peuple, qui survivait encore à une guerre de plusieurs siècles, était exaspéré par le souvenir des maux qu'il avait soufferts, et attaché plus que jamais à sa religion, qu'il voyait abattue. Il n'est pas étonnant que des causes aussi différentes aient produit des résultats également différens en Europe et en Asie.

Les Turcs, qui avaient passé pour la première fois les Dardanelles au XIVe siècle, sous Orkhan Ier, avaient conquis le continent de l'Europe jusqu'à la Thessalie exclusivement, à la fin du même siècle, sous l'empire de Bajazet. La Morée ne fut soumise que par Mahomet II, après la prise de Constantinople, qui eut lieu en 1453. Les Vénitiens la reprirent en 1685; le traité de Passarowitz la rendit de nouveau aux Turcs en 1718. Le simple rapprochement de ces dates indique déjà qu'il doit y avoir dans les diverses parties qui constituent la Grèce une grande différence pour la compositon de la population. La Morée a été le dernier asile des Grecs; pendant la courte occupation des Vénitiens, un grand nombre est venu s'y réfugier des parties voisines de la Roumélie; et c'est à ces émigrations

qu'on doit sans doute ces peuplades d'origine albanaise qu'on trouve en Achaïe, en Corinthie, en Argolide, et sur les îles qui l'avoisinent. Les Turcs, en y rentrant, n'y sont plus du reste venus comme à l'époque de leurs premières conquêtes. Ce n'était plus un peuple entier qui se précipitait comme un torrent, c'était une colonie militaire qui venait occuper un pays qu'on voulait maintenir. Aussi, tandis que les Turcs ne formaient guère, comme je l'ai dit, que le trentième de la population en Morée, on les trouve au-dehors dans une proportion toute contraire. Dans l'Attique, dont le sort a presque toujours été lié à celui de la Morée, les Turcs ne sont pas beaucoup plus nombreux. Ils le deviennent rapidement, dès qu'on entre dans la partie de la Roumélie désignée sous le nom de Grèce occidentale; enfin, dans la Thessalie, dans la Macédoine, dans l'Albanie, ils le deviennent de plus en plus jusqu'à ce qu'ils égalent ou surpassent même la population grecque. Je ne puis dire quelle est l'échelle que suit cette proportion; je crois même qu'il est extrêmement difficile de la préciser avec quelque espérance d'exactitude; j'ai simplement voulu signaler le fait. On sait que les Turcs ne font aucun recensement, ne tiennent aucun registre. Tout ce qu'on peut espérer d'apprendre à ce sujet ne peut se savoir que par les Grecs, qui n'ont eux-mêmes d'autre moyen que celui des évaluations. Une pareille source est toujours fort suspecte : elle l'est ici plus qu'ailleurs. Comme les Grecs ont intérêt à grossir leur nombre pour diminuer celui des Turcs, on doit s'attendre de leur part à l'exagération qui leur est habituelle : le travail fait à Poros par les trois ambassadeurs doit nécessairement s'en ressentir, et il a certainement besoin de grandes corrections.

Lorsque les causes que j'ai signalées plus haut ont produit dans la composition de la population des différences aussi marquées, elles devaient produire dans les élémens même dont elle se compose des dissemblances également sensibles. Elles auraient agi sur les Turcs, si, comme je l'ai dit, ce peuple n'était pas essentiellement un, et je dirai presque tout d'une pièce. Les Grecs qui étaient bien loin de posséder cet avantage, les ont profondément ressenties, et la nature y est venue joindre encore son immense influence. Des riches plaines de la Thessalie et de la Macédoine aux rochers du Pinde et de l'Albanie, le caractère des peuples devait se dessiner en traits bien opposés, lorsque surtout le défaut de civilisation empêchait tout rapport des uns avec les autres.

POPULATION DES MONTAGNES.

Les habitans des plaines sont tous cultivateurs; les montagnards aiment mieux la vie sauvage. Aucune espèce de culture n'apparaît entre leurs

rochers ; quelques troupeaux, ou bien la pêche pour ceux qui sont près des côtes, forment tout leur revenu. Les Turcs ne se sont établis que dans les pays riches, et ont abandonné à qui voudrait les prendre des montagnes pelées, rebelles à la culture. Les tribus grecques qui s'y sont établies, trouvant à peine de quoi subsister, ont toujours été insignifiantes par rapport au reste de la population, et se seraient probablement fondues dans la masse, sans cette force d'habitude qui attache, comme on sait, les montagnards, plus que tous les autres, à leur pays, et surtout sans l'aversion pour le travail, qui leur faisait préférer une vie rude, mais indépendante, aux habitudes laborieuses du cultivateur des plaines. Comme l'imagination se plaît à tout ennoblir, on a vu, dans ces hommes incultes, des patriotes qui, fuyant le joug étranger, avaient voué à leurs oppresseurs une haine éternelle, et aimaient mieux fouler les neiges d'un pied libre que de ramper servilement sous le sabre d'un maître. On est heureux de trouver dans l'humanité une pareille élévation d'idées; pourquoi faut-il qu'elle ne soit le plus souvent qu'une saillie brillante de l'imagination?..... Il est triste d'être forcé de convenir que la vie du montagnard grec est absolument celle d'un bandit. Il déteste le travail qui lui procurerait une honnête aisance ; mais il n'en est que plus avide d'argent, et pour parvenir à ce grand but, il n'est aucun moyen qu'il néglige. Toute l'activité de son esprit est concentrée vers le vol; tantôt il attend le voyageur au passage pour le dépouiller ; s'il est plus hardi, il descend la nuit dans la plaine pour piller tout ce qu'il rencontre, dérober les fruits, enlever les bestiaux, quel qu'en soit le maître. Tels sont les exploits racontés par les chansons nationales. On dit que chez un peuple, elles sont le type du caractère : à ne s'en rapporter qu'à elles, le vol serait celui du caractère grec, car elles le placent toujours parmi les hauts faits. S'il y a dans le voisinage quelque pacha qui récompense largement les services, on voit les patriotes grecs accourir à sa cour pour lui offrir les leurs à l'envi. Celle d'Ali-Pacha en était peuplée, c'est parmi eux qu'il choisissait ses sicaires les plus dévoués; c'est de là que sont sortis tous les capitaines rouméliotes qui se sont fait remarquer dans la guerre actuelle : Odyssée, Gouras, Karaïskaki, et une foule d'autres. Gouras se vantait hautement d'avoir été envoyé par Ali-Pacha à Athènes pour y assassiner un homme. Il montrait avec complaisance la place où il l'avait étendu mort d'un coup de pistolet tiré par derrière. Il se glorifiait surtout de l'adresse avec laquelle il avait attiré un malheureux dans le piége, en commençant par manger avec lui, jusqu'à ce qu'ayant gagné sa confiance, il se fût bien assuré qu'il n'était pas sur ses gardes. Aujourd'hui même, on trouve à chaque pas des Grecs au service des Turcs; le parti qui paie est

celui qu'ils préfèrent, et il n'a pas été rare de les voir en changer plusieurs fois dans cette guerre, où il est cependant question de leur indépendance. Ils l'avouent d'ailleurs avec beaucoup de franchise, et disent ouvertement qu'ils ne sont pas d'humeur à servir gratis; qu'ils resteront avec tel parti tant qu'il paiera, et qu'ensuite ils passeront à l'autre. Ces confidences, ils les ont faites nombre de fois à plusieurs de nos officiers qui les ont visités, et leur conduite y a été conforme. Je pourrais citer une foule de circonstances où ces Grecs ont trahi la cause de leur patrie. C'est ainsi qu'à la journée de Peta, Vasso abandonna par trahison le corps des malheureux et imprudens philhellènes, qui périt en entier. Dans le siége de Missolonghi, le fameux Suliote Tzavellas vendait aux Turcs l'approvisionnement de la place, que les comités philhelléniques avaient envoyé aux assiégés, et sans cette ressource les Turcs auraient été dans l'impossibilité de continuer le siége. Je tiens ce fait, avec la circonstance qui l'accompagne, d'Ibrahim lui-même; des Grecs à qui j'en ai parlé ont été obligés d'en convenir.

La réponse paraîtra facile, je le sais; on dira que les trahisons sont le crime de quelques individus seulement; que la masse les déteste; que même, malgré ces alliances momentanées avec leurs ennemis, les Grecs n'en restent pas moins Grecs; que ces monstruosités qui nous choquent ne sont que le fruit de leur extrême ignorance, comme cette ignorance et les vices qui l'accompagnent sont le produit de l'asservissement dans lequel ils ont été tenus; enfin qu'il ne faut point s'arrêter à des détails, mais qu'un grand événement, comme la régénération de la Grèce, doit être vu de haut, et considéré dans son ensemble. J'admettrai ces raisons tant qu'on voudra; je me bornerai seulement à faire observer, en premier lieu, que, lorsque nous voyons les mêmes faits se reproduire si souvent, la même conduite se répéter uniformément chez tous les hommes, à très peu d'exceptions près, c'est une bien forte présomption pour établir sur leur compte une opinion générale. Je veux croire que la masse y est étrangère; mais quel moyen avons-nous pour apprécier cette masse, et pour nous former une opinion contraire à celle que des faits patens concourent à établir? Tout se réduit à l'assertion de quelques philhellènes, qui veulent être crus sur parole; je qualifierai plus tard, comme elle m'a paru, d'après ce que j'en ai vu, cette nuée d'aventuriers qui est venue chercher fortune en Grèce. La discordance de leurs récits doit singulièrement prévenir contre ce qu'ils avancent, dans un sens comme dans un autre, et engager à rejeter un témoignage aussi suspect. Mais leur unanimité même affaiblirait peu dans mon esprit le témoignage des faits. C'est de faits que l'histoire se compose, et toute opinion qui s'établit sur

d'autres bases est bien près du vague et de l'erreur. Ici, ce sont les faits que j'invoque, et lorsque j'en vois une masse toute réunie dans un même faisceau, c'est à ces faits seuls que je m'adresserai pour asseoir mon jugement. Que la majorité des Grecs soit ou non étrangère aux crimes de ses chefs, c'est ce que je ne sais pas. Je me suis borné à les signaler; libre ensuite à chacun d'en tirer les inductions qu'il voudra. Quant à mon opinion personnelle, j'avoue que je ne me sens pas disposé à me fier aveuglément à des croyances ou à des enthousiasmes. J'avoue encore que ma foi n'est pas assez vive pour comprendre un patriotisme qui consiste à trahir sa patrie et à se vendre à l'ennemi, et que, à quelque degré d'ignorance qu'on veuille descendre, je ne conçois pas davantage que des actions aussi opposées puissent se concilier. Si on veut nous prouver que ce n'est point par amour pour les Turcs que les Grecs trahissent la Grèce, et qu'après la trahison ils ne les en détestent pas moins qu'auparavant, tout le monde le croira sans peine. Mais je demanderai encore, et pour la dernière fois, qu'on veuille m'expliquer comment cela peut être du patriotisme, et quelle espèce d'intérêt ce patriotisme peut nous inspirer.

Quant à cette raison banale, dont nous avons été si souvent fatigués, qu'il faut tenir compte aux Grecs d'un esclavage qui a dégradé leur caractère, et que ce ne sont pas eux, mais leurs oppresseurs, qui en sont véritablement coupables, elle est excellente pour un esprit spéculatif qui se contente de rechercher les causes et qui n'a point à s'occuper des faits. C'est un point de recherche historique, comme tout autre; mais telle n'est pas la question qui nous intéresse. Quand il s'agit d'un pays, il faut le voir dans son état actuel; peu importe ce qui l'y a amené. Pour faire de l'avenir, il faut partir du présent. Or tel est le présent en Grèce; c'est la seule base de laquelle nous puissions partir pour savoir ce qu'il est possible d'en attendre, et ce que nous pouvons vraisemblablement faire pour elle. Quant aux explications historiques, je les admettrai avec plaisir comme choses d'instruction, comme leçons de l'expérience; mais j'en reviendrai toujours, comme point de départ et comme règle de conduite, *au présent*.

La question actuelle, nous dit-on encore, doit être vue de haut, et de mesquins détails en sont indignes. Malheureusement cette réponse est bien vague. A rejeter tous les détails, on risque de ne rien connaître et de parler sans savoir. Aujourd'hui qu'il s'agit de la Grèce, d'en tenir compte en politique, et de la faire entrer dans la grande combinaison que des intérêts bien plus importans sont venus soulever, il est cependant de

quelque utilité de connaître ce qu'elle est; autrement on se trompera et on bâtira sur le sable.

Cette digression m'a paru indispensable, parce que les mêmes observations se reproduisent à chaque pas dans la question actuelle. Je me bornerai dorénavant à y recourir, quand elles se présenteront de nouveau. Elles m'ont été inspirées par le premier sujet qui s'est offert, le souvenir qui me reste des montagnards grecs qu'on appelle indépendans. Ils détestent sans doute les Turcs, mais cette haine est commune à tous les Grecs, et je ne vois point qu'elle leur ait inspiré des traits plus héroïques. Je n'ai point, à la vérité, assisté à leurs faits d'armes; mais j'ai suivi leur histoire par leurs propres récits, par ceux d'une foule de témoins oculaires et impartiaux, et, qui mieux est, par ses résultats; je m'en suis beaucoup plus rapporté à ces documens qu'à ce que j'en ai vu moi-même, quand je me suis trouvé dans leurs camps, lorsque j'en ai été entouré; ce qui m'arrivait tous les jours pendant le temps que j'ai passé en Grèce. J'aurais craint, à ne consulter que les opinions du moment, de ne les juger que trop superficiellement et d'en tracer un portrait infidèle.

Ce que j'ai raconté de leur caractère suffit pour expliquer la part qu'ils ont prise dans la révolution actuelle. Cette révolution n'est aucunement venue d'eux : elle a pris naissance dans la masse du peuple, qui, opprimé par les Turcs, et plus encore par les primats qui servaient d'intermédiaires à ceux-ci, a voulu changer un ordre de choses qui la ruinait. Les bandits des montagnes ont dû se jeter avidement dans des troubles qui étaient tout-à-fait de leur goût, puisqu'ils leur promettaient du butin. Ils étaient les seuls qui fussent aguerris, c'est-à-dire qui eussent l'habitude de porter un fusil et de tendre une embuscade; on les a reçus avec empressement comme les braves du pays, et l'armée qui a été improvisée les a nécessairement pris pour modèle, puisqu'on n'en connaissait aucun autre. Mais ce modèle apportait aussi une longue suite de vices; ils ont promptement jeté des racines, et lorsque tout le monde est devenu pallikare, le pays n'a présenté qu'une scène de désorganisation, de querelles et de pillages. Ils ont incontestablement causé un grand tort à la Grèce, et, sans eux, je suis convaincu qu'elle aurait tiré un parti bien différent de la révolution. Mais pendant six années le mal a fait des progrès immenses, et il devient de plus en plus difficile de rencontrer dans la nation une classe dont on puisse espérer quelque bien.

Cette classe se trouve, comme partout ailleurs, parmi ceux qui vivent de leur travail. A peine la distingue-t-on aujourd'hui, et il faut aller la chercher dans le cœur du pays, pour croire qu'il est possible d'en parler

autrement que par ouï-dire. Elle est devenue même si rare, que beaucoup de personnes judicieuses qui ont fréquemment abordé en Grèce, mais sans pénétrer dans l'intérieur, croient qu'elle n'existe déjà plus. Ceux qui ont fait partie de notre expédition, mais qui ne se sont point écartés de l'armée, en ont sûrement rapporté la même idée, car ils n'ont aperçu autour d'eux que ces pallikares dont j'ai déjà parlé, bandits chargés de fusils, de pistolets et de poignards, qui n'ont d'autre moyen de subsister que le vol, et dont nous avons plus d'une fois éprouvé la dextérité en ce genre; ou bien ils ont rencontré, dans le peu de villages qui ont conservé quelques maisons, des fainéans accroupis, la pipe à la bouche, devant quelques poignées de figues et d'ognons, gagnant à peine quelques paras à ce misérable commerce, mais s'estimant heureux de n'avoir rien à faire. Nulle part enfin ils n'ont vu du travail. Je n'aurais pas été plus heureux si je n'avais passé quelque temps dans l'intérieur, et si je n'y avais reconnu une classe bien différente de ces pallikares si méprisables, quoique la plupart de ceux que nous voyons aujourd'hui aient peut-être appartenu autrefois à cette classe, sur laquelle a pesé tout le fardeau de la guerre.

Les campagnes ont été ravagées, les maisons brûlées, la population réduite au désespoir. Lorsqu'elle prit les armes par un mouvement spontané, qui fut beau, elle n'avait, je l'ai déjà dit, d'autre modèle devant les yeux que les bandits des montagnes. Elle ne pouvait faire la guerre autrement qu'à leur façon, et aucun résultat n'en pouvait sortir; car cette guerre, dont je parlerai plus loin, n'est qu'une suite de pillages, de petites embuscades, d'actions isolées, où la ruse vient au secours de la lâcheté; en un mot, c'est une guerre de brigands incapables de tenir contre un ennemi tant soit peu organisé. Cependant les Turcs, pris au dépourvu, furent chassés de la Morée, à l'exception de quatre places qui eurent le temps de s'approvisionner; c'étaient le château de Morée, Patras, Coron et Modon; la famine fit justice du reste. C'est elle également qui a détruit l'armée de Drama Ali, venue au secours de Napoli de Romanie. Néanmoins on ne peut s'empêcher de reconnaître que les Grecs montrèrent alors de la constance. Quoiqu'ils se soient bornés à occuper les défilés sur les derrières de cette armée, et que ce ne soit pas la force des armes, mais la faim seule qui l'ait anéantie, c'était encore plus qu'on ne pouvait en attendre d'esclaves qui se relevaient à peine d'une longue oppression. Mais cette époque honorable de la révolution grecque fut de bien courte durée; s'il y avait eu, dans cette première levée de boucliers, un bel élan d'un petit peuple qui osait encore braver le colosse qui l'avait si souvent étouffé de son poids, ce peuple retomba bientôt

dans le chaos de désordres et de vices qui formaient malheureusement son entourage.

DÉVASTATION DU PAYS.

J'ai déjà dit tout le mal qu'avaient fait les pallikares. Le pillage marchait à leur suite: les chefs de bandes parcouraient le pays en le saccageant, et par ce moyen, ils recrutaient leur troupe; car ceux dont la maison avait été brûlée n'avaient rien de mieux à faire qu'à prendre un fusil pour chercher à se dédommager sur les autres du mal qu'ils avaient éprouvé. Ils devenaient brigands par nécessité, mais bientôt ils devaient prendre goût à un métier si commode. De jour en jour, la dévastation, la dépopulation, allaient croissant. C'est ainsi que le pays n'a bientôt présenté, dans toutes ses parties, qu'un monceau de ruines. La guerre contre l'ennemi a causé bien moins de mal. Les ravages des Égyptiens ont été bornés à un petit coin de la Messénie, tandis que, dans quelque partie de la Grèce qu'on pénètre, on la trouve entièrement ruinée. Demandez quels sont les auteurs de cette dévastation; partout on vous répondra que c'est telle ou telle bande, tel ou tel capitaine. Cette réponse m'a été faite à chaque nouvelle ruine auprès de laquelle je m'arrêtais. J'ai vu, entre autres, Mégare, qui était naguère une des villes les plus florissantes de la Grèce. Ses habitans industrieux jouissaient, sous les Turcs, de plusieurs immunités: ils étaient les seuls gardiens du grand Dervend, le passage qui conduit en Morée; à ce titre, ils ne payaient point d'impôts; aucun Turc n'habitait au milieu d'eux, et ils se régissaient seuls. Leur pays était riche et parfaitement cultivé; la ville comptait plus de douze mille ames. Dans la guerre actuelle, les Musulmans n'ont jamais pénétré aux environs de Mégare, et il y a deux ans encore, ce petit canton jouissait de toute sa prospérité. L'armée rouméliote y arriva alors, fuyant devant les Turcs, qui s'étaient enfin décidés à faire une attaque sérieuse: elle était à peine entrée, que déjà la ville n'existait plus; elle avait tout mis à feu et à sang; les habitans s'étaient sauvés. Quand j'ai visité moi-même Mégare, je n'y ai trouvé que des décombres, les maisons brûlées, les oliviers coupés, les terres sans culture; tout portait les traces de la désolation la plus complète. Voilà cependant des faits qu'il eût été bon de mettre en regard des dévastations qu'on a tant reprochées aux Égyptiens.

PRIMATS.

Si les pallikares ont causé un mal infini à la Grèce, il est une autre classe qui n'en a pas moins fait, et elle est encore moins excusable, puisqu'elle était plus éclairée : c'est celle des *Primats*, que nous appellerions la bourgeoisie. Sous la domination des Turcs, cette classe sert d'intermédiaire entre eux et la masse du peuple, et elle réunit dans toute leur perfection tous les vices de l'esclavage. Son contact avec les Turcs ne lui a donné que de la bassesse; habituée à ramper devant des maîtres, elle ne connait d'autres armes que la ruse et la perfidie; tout sentiment noble lui est inconnu : la soif de l'or les a tous remplacés. Les seuls rapports qu'elle ait avec le pays sont ceux d'une sangsue publique. Autant elle est humble et servile vis-à-vis des Turcs, autant elle est impitoyable vis-à-vis du peuple qu'elle est chargée de pressurer. Plus elle paie cher le privilége de recueillir les impôts, de présider les communautés du pays, plus elle s'en dédommage sur le peuple, et toutes les avanies qu'elle éprouve sont payées par la masse qui n'a pas droit de se plaindre. Peut-on s'attendre à ce qu'une classe aussi abjecte comprenne la liberté, et qu'elle ait vu dans la révolution autre chose qu'une belle occasion pour assouvir à son aise la cupidité qui a toujours été son idole? On pourrait tout au plus s'étonner que le peuple lui eût donné la moindre confiance, lorsqu'il s'est réveillé de son esclavage, si on ne savait jusqu'à quel point ce peuple est ignorant. Lors de la révolution de Saint-Domingue, tous les nègres étaient égaux; il n'existait parmi eux aucune classe qui pût prétendre à diriger les autres. Le soin de choisir ceux qui en étaient dignes a été laissé à la nature, qui a toujours le secret de faire surgir les hommes du sein des masses. Mais la Grèce ne possédait malheureusement pas cette égalité. Quoique vis-à-vis des Turcs tous les Grecs fussent égaux, ils ne l'étaient cependant pas les uns vis-à-vis des autres. Il y avait chez eux une masse *ignorante*, vouée au travail, et une classe *instruite*, la seule habituée aux affaires. Il a bien fallu qu'ils adoptassent cette dernière pour guide, quand il s'agissait d'une entreprise capable de faire reculer les esprits les plus intrépides, et les vices qu'elle apportait ont été le cortége obligé d'une révolution entreprise par d'autres qu'elle; elle s'est hâtée de l'exploiter à son profit. Tant que la révolution avait été pauvre, elle s'était faite, sinon avec honneur, du moins avec constance. On voulut avoir de l'argent, et l'Europe, en leur en envoyant, fit aux Grecs le présent le plus funeste : à cet appât, toutes les divisions éclatèrent; c'est pour l'ar-

gent qu'on se battit; ce n'était plus pour la patrie. L'or arrivait-il d'Europe, on se précipitait aussitôt à la curée. Les premières mains entre lesquelles il passait en retenaient tout ce qu'elles pouvaient, et à peine une faible partie entrait-elle dans les coffres du gouvernement. Alors le pillage recommençait avec plus de force parce qu'il était plus étendu.

J'expliquerai plus loin l'accord infame qui s'est fait entre les primats et les chefs des troupes pour voler l'état, sous le prétexte de l'entretien de l'armée. Ce pillage était public, et, loin de le cacher, tout le monde l'avouait ouvertement : on le regardait comme un moyen de faire fortune tout comme un autre.

GUERRE CIVILE.

Tant qu'il y a eu matière à voler, les primats et les chefs de bandes se sont entendus merveilleusement; mais la mine a fini par s'épuiser; alors les divisions ont éclaté. Il s'agissait de s'arracher les dépouilles; personne n'en avait eu assez, et chacun signalait des voleurs. Les primats, d'un côté, qui composaient le gouvernement nominal; les chefs de bandes, de l'autre, qui avaient la force réelle, se sont fait une guerre acharnée. Les premiers avaient besoin d'alliances, il a fallu les payer, de sorte que tout l'avantage du combat a été pour les seconds. C'était le pays qui en faisait les frais, bien moins encore par les sommes considérables qui, au lieu de servir à sa défense, ont été partagées entre les voleurs, que par le mal beaucoup plus grand qu'a excité cette guerre intestine, en divisant toute la nation, en ranimant avec plus de fureur que jamais cette soif de l'or pour laquelle les Grecs n'ont que trop de penchant, en étouffant tout ce qu'il y avait de sentimens honnêtes, pour y substituer les passions les plus viles, en sacrifiant enfin à ces passions les intérêts les plus importans de la patrie. Les Égyptiens étaient en Morée, et la parcouraient sans obstacle dans tous les sens; la cause de la liberté expirait sous les coups d'un ennemi auquel rien ne résistait, et la Grèce était déchirée par une guerre civile cent fois plus cruelle que la guerre étrangère. Les Turcs n'avaient qu'à demander des traitres pour qu'ils se présentassent en foule, et il est hors de doute que si Ibrahim eût continué le système qu'il avait suivi dans les premiers temps, s'il avait voulu employer, comme il le pouvait, l'arme si puissante de la corruption, la Grèce eût été entièrement asservie, bien avant le moment où nous sommes intervenus dans cette question. Mais par inclination il aimait mieux tout devoir à la force des armes; victorieux dans toutes les rencontres, l'ennemi lui échappait sans cesse : en

attendant, le temps se passait, les maladies décimaient son armée; enfin a eu lieu notre intervention qui a changé entièrement la face des choses. Quoiqu'elle soit venue bien tard, elle a heureusement encore trouvé une portion saine dans la population. Cette portion est bien peu nombreuse; à peine est-elle perceptible; cependant elle existe, et elle est digne de tout notre intérêt, car elle peut *seule* régénérer la nation.

POPULATION DES PLAINES.

Dans les plaines de l'Élide, sur les côtes de l'Achaïe, dans les environs d'Argos et de Tripolitza, dans la belle vallée de l'Eurotas, j'ai vu encore des cultivateurs qui s'efforcent de se relever de leurs désastres. Bien différens de ces palikares qui ne nous inspirent que du dégoût, ils ont l'air laborieux et honnête; ils sont propres, doux, bienveillans et hospitaliers; leurs armes sont des instrumens de culture. Il faudra sans doute bien du temps pour éclairer leur ignorance, mais au moins il y a de la ressource chez eux, parce qu'ils ne sont pas corrompus comme les primats, ni brigands comme les palikares. Une chose leur fait beaucoup d'honneur : c'est la rareté des crimes parmi eux. Elle est d'autant plus surprenante aujourd'hui, qu'on devrait s'attendre à tout le contraire, après six années de désordres, au sein d'une misère affreuse, et lorsque tant d'exemples de dépravation sont donnés par une classe supérieure. Cependant il n'y est presque jamais question de vols, d'assassinats et d'autres crimes assez communs dans les pays les plus civilisés. Leur organisation *communale* pourrait également être prise pour modèle; elle date probablement d'une époque ancienne et en a toute la simplicité. Le chef de la commune est choisi par les habitans et exerce gratuitement ses fonctions. Ils sont garans et solidaires les uns des autres; si un crime est commis dans l'intérieur de la commune, elle est responsable de ses suites; si un des habitans éprouve un malheur, si sa maison est brûlée, par exemple, la commune lui en tient compte et l'indemnise de la perte. Cette organisation fort simple avait quelque chose de paternel et dénotait des mœurs pures. Elle a été changée par le président du gouvernement actuel; il a pensé, sans doute, qu'elle n'était plus compatible avec l'état présent de la Grèce; qu'il était nécessaire que le gouvernement fît sentir partout et à chaque instant sa vigoureuse influence; que l'organisation ancienne pouvait être bonne dans un temps tranquille, mais que, la classe pour qui elle avait été faite ayant été presque entièrement détruite, il fallait que l'administration fût appropriée à une société divisée, et

qu'elle fût assez forte pour être à la fois protectrice et répressive. Il a organisé cette administration à peu près sur le pied où elle est en France; les démogérontes sont encore nommés par la commune, mais ils relèvent et reçoivent les ordres de l'autorité supérieure, suivant des degrés de hiérarchie établis ; la justice qu'ils exerçaient auparavant a également été retirée de leurs attributions et réservée à des tribunaux qui n'existent, à la vérité, encore qu'en projet. Je reviendrai sur ce sujet quand je parlerai du gouvernement.

Je me bornerai à signaler ici la plus grande difficulté que le président rencontre à relever un pays qui a été déchiré par tant de désordres. Il existe encore en Grèce une classe dont on peut espérer de tirer parti, mais le tout est d'arriver jusqu'à elle. D'abord elle est dans une profonde ignorance; elle n'a fourni que son sang dans la révolution, et elle est toujours restée étrangère à sa direction. Toutes les avenues du pouvoir sont occupées par les primats; ils sont encore aujourd'hui les intermédiaires obligés entre le gouvernement, et le peuple est forcé de s'en servir pour établir la chaîne qui communique de l'un à l'autre. Ce n'est que parmi eux qu'on peut trouver des administrateurs; la masse qui est habituée à recevoir leur impulsion, qui ne connaît qu'eux, est incapable de concevoir un gouvernement central et régulier. Tant qu'elle ne sera pas éclairée, et ce ne sera pas l'œuvre d'un jour, l'influence et la direction du pays doivent appartenir aux primats; et que d'obstacles s'opposent encore à ce qu'elle le soit! Sans parler de tous les préjugés de la superstition et d'une longue habitude, de la répugnance qu'ont les primats à voir la civilisation se répandre dans la classe inférieure, la misère de cette classe est si grande, qu'avant tout il faut songer à l'en tirer. On aura beau créer des écoles; tant que le peuple mourra de faim, elles seront désertes. On a été jusqu'à imaginer d'élever de jeunes Grecs en France, de leur donner une éducation élégante et soignée, comme si on ne devait pas s'attendre à ce que plus cette éducation serait perfectionnée, plus on les rendrait inutiles à leur pays. Quand ils auront pris les goûts et les habitudes de la civilisation avancée dont nous jouissons, retourneront-ils au milieu de peuplades presque sauvages, ou, s'ils en ont le courage, se feront-ils comprendre d'elles, surtout lorsqu'ils leur apporteront des idées d'un ordre élevé et des connaissances scientifiques? Qu'on instruise ces jeunes Grecs dans notre agriculture, qu'on leur apprenne à connaître le prix et à tirer parti de la terre, on leur aura rendu le plus grand de tous les services, et on aura fait des hommes utiles; toute autre éducation ne peut qu'être nuisible à eux et à leur pays.

MISÈRE.

Ainsi la première de toutes les nécessités est de soustraire le peuple à la misère qui le dévore. Le pays est ravagé de fond en comble : les maisons sont brûlées, les vignes et les oliviers sont arrachés, les troupeaux détruits, le peu de capitaux que possédait le pays absorbés et passés tout entiers entre les mains des voleurs. Au milieu de tant d'obstacles, il y a bien peu d'espérance qu'il puisse de long-temps se relever de ses ruines. On manque de semences pour féconder la terre; le gouvernement pourra en distribuer, mais le peuple, qui meurt de faim, les consommera au lieu de les employer à la culture. Un philantrope anglais avait imaginé d'introduire les pommes de terre en Grèce, il en avait planté sur plusieurs points; pendant la nuit, elles étaient déterrées et volées par les malheureux qui n'avaient rien pour subsister. Les bras manqueraient moins que le reste (1); car, s'ils sont insuffisans pour cultiver tout le pays, ils suffiraient du moins pour cultiver ce qui est nécessaire à sa subsistance: mais l'extrême misère est l'obstacle le plus pénible à surmonter. Toute culture demande des capitaux, quelque petits qu'ils soient; elle ne peut se passer d'instrumens, de bestiaux et de ces premières avances qui font vivre le cultivateur dans l'intervalle qui s'écoule avant qu'il puisse retirer de la terre ce qu'il lui a confié. Elle a également besoin de confiance et de sécurité; car quel est celui qui travaillera, s'il doit craindre que le fruit de ses peines lui soit ravi au moment où il pourrait espérer de le recueillir? Telles sont les causes qui s'opposent à ce que la Grèce puisse guérir ses plaies profondes. Le temps seul triomphe de la misère : il dépend de la fermeté du gouvernement de rétablir l'ordre, de ranimer le goût du travail, de faire que le plus profitable de tous les métiers ne soit pas celui du brigandage; car, tant qu'il en sera ainsi, on doit désespérer de mettre le travail en honneur. L'œuvre est à la vérité difficile; j'ai déjà signalé un des plus grands obstacles, l'obligation où est le gouvernement de se servir de la classe corrompue des primats. J'en indiquerai d'autres à mesure que je considérerai les divers aspects sous lesquels se présente la Grèce. C'est

(1) La population de la Morée était portée avant la guerre à 400,000 habitans; il est fort difficile aujourd'hui d'en faire même une évaluation approximative. On en a tenté plusieurs qui diffèrent beaucoup entre elles. Les Grecs veulent y retrouver l'ancienne population; d'autres ne la portent qu'à 80,000 ames. Je crois qu'elle s'élève tout au plus à deux cent mille.

ainsi qu'on peut compter dans ce nombre le manque d'accord, la défiance et même la haine mutuelle qui séparent les habitans en une multitude de partis et de rivalités ennemies.

ROUMÉLIOTES ET MORAÏTES.

J'ai déjà indiqué la principale division de la population grecque en deux nuances opposées l'une à l'autre, les habitans des *montagnes* et les habitans des *plaines*, ceux qui vivent de *pillage* et ceux qui vivent de *travail*; ils se détestent et se méprisent réciproquement. Quand j'ai vu les Rouméliotes, ils m'ont ouvertement témoigné leur mépris pour les Moraïtes qu'ils appellent des lâches, des Grecs dégénérés, tandis qu'eux seuls possèdent le courage et constituent la seule force de la patrie; eux seuls tenaient tête aux Turcs, s'immortalisaient par l'héroïque défense de Missolonghi, pendant que la Morée courbait humblement la tête sous le joug égyptien. Aussi la cause de la liberté n'est point dans la Morée; ce qu'on a fait pour elle n'est rien pour la Grèce; peu leur importe que la Morée redevienne ou non une province turque : elle est digne de l'être; la Roumélie seule est la terre de l'indépendance. Dans ces discours où se mêle toute l'exagération qui leur est propre, ils ne cachent pas qu'ils ne tiennent aucun compte de ce que l'Europe a fait jusqu'à présent pour la Grèce, et que tous les services rendus à une race différente de la leur sont autant d'injures dont on semble vouloir abreuver les véritables enfans de la liberté. D'un autre côté, les Moraïtes ne ménagent pas davantage les Rouméliotes. Ils ne voient en eux que des brigands qui ne sont braves que pour le pillage et qui fuient devant l'ennemi; ils leur rappellent le bombardement de Napoli par Grivas et la déroute honteuse de la journée d'Athènes; c'est alors qu'on a vu trois cents delhis disperser en un clin d'œil plus de dix mille Rouméliotes, et cependant Ibrahim était depuis quatre ans en Morée avec quarante mille hommes de troupes excellentes, sans avoir encore pu la soumettre. Si l'immense supériorité du nombre et de la tactique lui a donné la victoire dans le combat, les Moraïtes ne se sont pas soumis pour cela. Ils n'ont cessé de harceler leur formidable ennemi, ils ont épuisé ses forces par une guerre de détail, et déployé une constance dont les Rouméliotes n'eussent pas été capables. Ce sont ces dangereux auxiliaires qui ont ruiné la cause de la Grèce; ils n'y ont apporté que le trouble et le pillage, ils ont englouti toutes ses ressources et l'ont déchirée par leur anarchie sanglante. C'est pour la Roumélie que la Morée a prodigué ses trésors; elle a fait, à toutes les époques, les plus

grands efforts pour voler au secours de sa sœur menacée, et quand le moment du danger est venu pour elle, elle en a été lâchement abandonnée; elle n'a trouvé que des ennemis chez ceux qu'elle avait traités en frères.

J'ai longuement rapporté ces reproches réciproques, pour donner une idée de l'animosité qui règne entre les deux partis. J'ajouterai que ceux qui sont dans la bouche des Moraïtes me paraissent les mieux fondés. Il faut même dire une chose à leur louange; quand les Rouméliotes se montrent si indifférens sur le sort de la Morée, si mécontens même de ce qu'on a fait pour elle, les Moraïtes, au contraire, ne cessent de témoigner un vif intérêt pour le sort de la Roumélie. Dans leurs idées sur l'indépendance et l'état grec, ils trouvent que la Grèce ne peut être forte si elle est bornée à l'isthme de Corinthe, et ils souhaitent ardemment que les limites en soient étendues. Les Moraïtes sont beaucoup plus susceptibles d'organisation que les autres; il y a bien moins de palikares parmi eux, et l'on peut plutôt espérer de rétablir un gouvernement régulier dans leur pays que dans les rochers de la Roumélie, qui n'ont jamais servi de retraite qu'à des bandits. Il est très vrai que les principaux fauteurs des désordres ont été les Rouméliotes; que sans eux la Morée serait probablement venue à bout de s'asseoir et de se garantir d'une grande partie des maux que l'anarchie et la guerre civile ont traînés à leur suite.

Mais la Morée elle-même est bien loin d'être sans divisions. Il y a chez elle des montagnards et des cultivateurs des plaines. Les Arcadiens, et surtout les Maïnotes, ont toujours mené un autre genre de vie que les habitans de l'Argolide, de la Corinthie, de l'Achaïe, de l'Élide et de la Messénie, des environs de Tripolitza et de Mistra. Ce sont des palikares, comme les Rouméliotes; comme eux, ils ne vivent que de rapines et se sont montrés en hostilité constante avec les cultivateurs qu'ils appellent des esclaves. Un trait assez caractéristique de cette antipathie est ce propos d'un Maïnote qui, en me parlant des Moraïtes, les qualifiait en masse de lâches et de peuple sans honneur. Suivant lui, le Magne était seul la patrie des hommes de cœur, la Morée ne comptait que des esclaves et une race abâtardie. Dans ses invectives, il désignait la Morée comme si le Magne en était entièrement distinct, et ne voulait même pas qu'il en fît géographiquement partie.

MAÏNOTES.

On s'est beaucoup occupé des mœurs des Maïnotes; on a voulu voir en eux des descendans directs des Spartiates, et l'espèce de résistance qu'ils

ont faite aux Turcs a presque ennobli leurs brigandages. Il ne sera peut-être pas inutile de donner ici une courte description du Magne, tel qu'il m'a paru être lorsque je l'ai visité à la fin de 1828.

Le Magne comprend toute la chaîne du Taygète qui est renfermée entre les deux golfes de Kolokythia et de Coron, et dont l'extrémité forme le cap Matapan (le cap Ténare des anciens). Cette chaîne est complètement nue; la température y est tour à tour glaciale et brûlante, et les rochers décharnés dont elle est hérissée de toutes parts ne présentent aucune trace de verdure. Cependant on y découvre de nombreux villages. Tantôt ils sont perchés sur un pic élevé, tantôt ils se projettent au milieu de la mer, sur des rochers qui forment des anses nombreuses le long de ce grand développement de côtes. On conçoit avec peine qu'une population agglomérée sur ces rochers stériles puisse y trouver de quoi vivre; mais l'industrie des Maïnotes a su y pourvoir. Ils ont un trait frappant de ressemblance avec leurs illustres ancêtres, c'est le penchant au vol; nulle part on ne trouve une société de voleurs aussi bien organisée. Le Maïnote méprise le travail, ne vit que de rapines et de crimes; la trahison est son arme favorite, et on voit rarement chez lui ce noble élan du courage qui fait braver le danger à visage découvert. Voleur infatigable, il attendra le voyageur au bord du précipice, et il ira dépouiller le navire sans défense, que le calme retiendra près de ses côtes. D'autres fois, il descendra de ses montagnes pour enlever des troupeaux dans les riches environs de Mistra et de Calamata, et piller ses voisins qu'il regarde comme une race sujette. Au moment même où nous bloquions Coron, occupé alors par les Turcs, des barques venaient secrètement du Magne pour y apporter des vivres, et il fallut des exemples sévères pour les en écarter. Entre eux-mêmes le caractère turbulent et voleur des Maïnotes ne veut reconnaître le frein d'aucune loi. Avant la révolution grecque, ils obéissaient nominalement à des beys, dont la dignité appartenait à la famille des Mavro-Michali. Mais ces beys n'avaient d'autre autorité que celle que leur donnait la supériorité d'influence et de richesse sur les autres familles du pays, et elle devait être fort précaire. C'étaient eux cependant qui représentaient leur pays auprès de la Porte, et un de leurs fils y était toujours détenu comme ôtage. L'organisation à laquelle on peut le mieux comparer celle du Magne (autant que cette comparaison peut s'appliquer à un pays barbare) est une féodalité libre. Les familles auxquelles leurs richesses donnent de l'influence réunissent autour d'elles un nombre de bandits plus ou moins grand; c'est avec eux qu'elles portent le pillage au dehors, et se font la guerre entre elles. On remarque dans les villages leurs maisons fortifiées, comme elles l'étaient chez nous au moyen-âge. Les Maï-

notes n'ont jamais été positivement soumis par les Turcs, parce que ces derniers s'occupaient peu de la possession d'un pays d'aucune valeur; ils ne leur payaient qu'un léger tribut que recueillait la capitan-pacha dans sa tournée annuelle, et ils étaient assimilés aux insulaires de l'Archipel. Dans la guerre des Égyptiens, ils ont su se défendre contre Ibrahim, et une attaque qu'il tenta contre Cechriès, où un retranchement permanent a été élevé depuis nombre d'années, fut infructueuse. Il ne l'a pas renouvelée, parce qu'il fut distrait par d'autres soins, et aussi parce qu'il jugea inutile de s'obstiner à une attaque dont la réussite était indifférente pour ses vues, et ne le dédommagerait jamais de ce qu'elle pourrait lui coûter. Il préféra se servir des Maïnotes pour faire venir secrètement de Candie les approvisionnemens dont le blocus des escadres alliées empêchait l'arrivage à Navarin. Au moment du danger, l'autorité des beys avait quelque influence dans le Magne; dès qu'il cessait, l'anarchie recommençait avec plus de violence, et la guerre civile l'a presque toujours ensanglanté. Aujourd'hui il faudra plus de temps que dans toute autre partie de la Grèce pour que l'ordre vienne à s'y établir, et maintenant que le peu d'autorité qu'avaient les beys s'est tout-à-fait écroulé, celle d'un gouvernement central venant de Napoli ou d'Égine sera bien moins écoutée encore. Il est difficile de savoir, même par approximation, à combien se monte la population du Magne : comme toutes les peuplades des environs y ont cherché refuge, des plaines de l'Eurotas comme de celles du Pamisus, elle est plus forte que jamais; mais la renaissance de l'ordre et de l'agriculture doit la diminuer tous les jours. Malheureusement une partie des populations fugitives a dû prendre chez les Maïnotes le goût du brigandage; et là, comme dans toutes les autres portions de la Grèce, cette lèpre, presque impossible à guérir chez un peuple sauvage, rendra pour long-temps encore illusoire toute espérance de régénération.

Je viens de parler de la province de la Morée qui se distingue le plus de toutes les autres. Mais il est encore dans la population de cette péninsule des divisions nombreuses et fortement senties. Tout le long des côtes qui regardent l'Archipel, les habitudes du peuple tiennent beaucoup de celles des insulaires, et elles ont souvent servi d'asile aux pirates. J'ai déjà dit que les rives de l'Argolide et celles du golfe de Corinthe étaient habitées par une race albanaise qui a peu de rapport avec le reste des Grecs. Elle s'en distingue par un extérieur plus prévenant, plus de travail, plus d'entente de l'agriculture, et par conséquent plus de richesse. Elle se mêle peu avec eux, et la langue nationale, qu'elle parle toujours, lui conserve un caractère d'originalité.

Entre les Grecs cultivateurs des plaines on remarque également plu-

sieurs différences; dans un pays aussi étroit, il y a des nuances nombreuses d'idiomes, de mœurs et de caractères. L'ignorance, la superstition et l'amour de l'argent, sont les points de rapprochement les plus intimes. C'est le fruit de la barbarie et d'un long asservissement qui tenait les parties même les plus voisines sans rapport les unes avec les autres; aussi y a-t-il, de canton à canton, une foule de rivalités et d'animosités qui déchirent tout le pays, et le jettent dans un état continuel de disputes, de petites guerres et de vengeances. La misère leur donne aujourd'hui leur principal aliment, et à cette disposition bien malheureuse des esprits les primats sont venus joindre leurs intrigues, et les chefs de bandes leurs sanglans démêlés. On conçoit tous les désordres qui ont dû résulter, et la prodigieuse activité qu'a dû prendre la guerre civile chez un peuple où il y avait tant de germes de discorde.

CARACTÈRE.

L'ignorance et la superstition sont poussées, dans la masse du peuple grec, au plus haut degré possible; ce n'est pas que la nature ait été avare de ses dons envers lui. Elle lui a, au contraire, départi l'intelligence à un merveilleux degré, et, je l'ai déjà dit dans un autre endroit, c'est une étude fort instructive que d'observer la finesse et l'adresse que les Grecs déploient pour arriver à leurs fins. Avec eux, il faut être constamment sur ses gardes. Aucune parole, aucun geste n'est perdu; ils lisent dans vos regards jusqu'à vos pensées les plus secrètes, et en un clin d'œil ils vous auront deviné. Ils s'envelopperont des dehors de la bonhomie, de la stupidité même; mais sous cette écorce grossière est toute l'astuce du renard, et satisfaits de vous avoir trompé, ils triompheront de vos mépris. Il n'est pas un acte, pas un mot qui ne soit calculé chez eux; ils saisissent au premier abord et avec un rare instinct les détours les plus éloignés qui peuvent les rapprocher de leur but, et, pareils au vaisseau qui louvoie contre le vent, ils éviteront d'y marcher droit, pour marcher plus sûrement. Nul n'est plus habile pour trouver le côté faible, et ils réuniront pour l'attaquer tout ce que leur génie inventif leur fournit de ruse et d'adresse; la flatterie, l'imagination, la pitié, l'intérêt, la persuasion, ils manieront tout avec un égal bonheur. Si ces moyens sont insuffisans, ils auront recours à la persévérance, et à force de suivre l'objet qu'ils veulent atteindre, ils finiront par s'en emparer. Comme le prix du temps leur est inconnu, c'est une dépense qui n'entre pas dans leurs calculs, et s'ils voient quelques paras au bout de leur journée, ils attendront avec

patience, et la perdront tout entière à prier, solliciter, circonvenir par tous les moyens possibles, plutôt que de songer à un travail qui leur en vaudrait le décuple. C'est que dans leur ignorance ils ne conçoivent d'autre valeur que l'argent; c'est l'échelle à laquelle ils réduisent toute chose, et ce qui n'est point argent est sans prix à leurs yeux. Cette aberration d'idées, chez un peuple spirituel et qui raisonne avec une merveilleuse sagacité, est facile à expliquer. Sous la domination turque, les sujets ne possèdent rien qui soit à l'abri de la cupidité du maître; les fidèles eux-mêmes sont exposés tous les jours à voir leur fortune enlevée par le caprice d'un pacha : à plus forte raison, les rayas n'ont rien en propre, et la richesse qu'on pourrait leur supposer serait pour eux un arrêt de proscription. S'il leur a fallu de l'adresse pour l'acquérir, il leur en faut bien plus encore pour la cacher, et les dehors de la misère peuvent seuls la mettre à l'abri. Comme l'argent est la seule valeur qu'il soit possible de soustraire à des regards investigateurs, et d'emporter avec soi le jour où il faudra fuir la persécution, c'est aussi la seule qui soit utile; car toutes les autres auront besoin d'être converties en argent, pour que la possession n'en soit pas environnée de chances et de dangers. Ces idées, qu'une longue habitude a enracinées chez les Grecs, n'ont pu qu'être fortifiées par les troubles au milieu desquels ils ont vécu dans les dernières années. S'il est facile de remonter à leur source, il ne l'est pas moins de les suivre dans leurs conséquences, et nous pouvons être assurés que, tant qu'elles subsisteront, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on soit parvenu à vaincre tous les préjugés par la force de l'expérience, et à réformer entièrement le caractère et les habitudes de tout un peuple, elles seront un obstacle insurmontable à ce que les capitaux, sans lesquels le pays ne saurait être vivifié, sortent de la terre où ils sont enfouis. Il faut une longue période d'ordre, de tranquillité et de bon gouvernement pour leur inspirer de la confiance. Mais cette œuvre ne peut être que celle du temps; les mœurs, qui sont le fruit des siècles, pèsent d'un poids énorme sur les générations, et ce ne sont pas quelques années, bien moins encore des leçons et des théories, qui modifieront un ensemble dont l'ignorance et la misère ont consolidé toutes les parties.

§. III. — ÉTAT MILITAIRE.

J'ai réservé pour un chapitre à part le tableau de l'état militaire de la Grèce, des ressources dont elle dispose, et de l'emploi qu'elle en a fait dans la guerre contre les Turcs. Cette question embrasse plusieurs parties

que je passerai successivement en revue. Je parlerai d'abord de la composition des bandes irrégulières grecques, du genre de guerre qui leur est habituel, des essais qu'on a faits, à plusieurs reprises, pour organiser des corps réguliers, enfin de ce qu'a tenté le gouvernement actuel pour l'armée.

BANDES IRRÉGULIÈRES.

J'ai dit plus haut que, lorsque la révolution avait éclaté, les Grecs avaient été obligés d'adopter le genre de guerre des montagnards.

Le palikare, qui n'a aucune idée d'organisation sociale, ne voit dans la guerre qu'une occasion de licence. Il se regarde comme parfaitement libre de toutes ses actions, ne fait que ce qu'il veut, et ne connaît d'autre guide que ses caprices ou son intérêt. Il ne dépend de qui que ce soit, et s'il veut bien prendre un chef, il ne lui reste attaché que comme et autant que cela lui plait. Il s'en passerait volontiers, s'il ne sentait, pour son intérêt et pour sa propre conservation, la nécessité d'appartenir à une réunion d'hommes. Mais il la choisit et la quitte suivant les circonstances ou suivant son humeur. Le seul lien qui puisse la maintenir est la perspective de l'argent ou du pillage; celle du danger l'aura bientôt dissoute. Nous en avons eu mille exemples dans la guerre actuelle. On annonçait pompeusement une expédition militaire, une armée formidable. L'instant d'après, on était tout étonné d'apprendre qu'elle n'existait déjà plus; on aurait pu croire qu'une bataille l'avait anéantie. Cette désertion provenait tout simplement du caprice des soldats, de l'attrait du pillage, enfin de mille raisons dont aucune ne tenait à la guerre. Cependant les Grecs, qui savent fort bien tout ce qu'on peut faire avec des bulletins, n'en retraçaient pas moins à l'Europe une longue série de victoires. L'armée grecque avait conquis une province, c'est-à-dire qu'elle parcourait les montagnes, lorsque les Turcs étaient loin de là, ou se tenaient dans leurs villes; elle était entrée d'assaut dans une forteresse imposante, c'est-à-dire que les Turcs, réduits par la faim, avaient abandonné une bicoque; elle avait enlevé une position inexpugnable, sous un feu terrible, c'est-à-dire qu'elle avait mis des jours entiers pour forcer un méchant poste; les Grecs avaient opéré un mouvement de concentration, c'est-à-dire qu'ils se sauvaient; ils avaient pris des cantonnemens, c'est-à-dire qu'ils s'étaient dispersés pour piller. C'est sans aucune exagération que je donne ici le dictionnaire des bulletins grecs, et l'évènement a toujours prouvé que c'était ainsi qu'il fallait les entendre. Je pourrais en citer une foule d'exemples. Parlerai-je de ce qu'a fait l'année dernière l'armée du prince

Ypsilanti? Elle est entrée en Roumélie, au commencement de novembre 1828, au nombre de 6,000 hommes : elle s'est bien gardée de se porter sur Athènes, défendu par 2,700 Musulmans, Athènes dont la possession est si importante pour la Grèce; loin de là, elle s'est étendue dans les montagnes du Parnasse, où il n'y avait pas un seul ennemi. Une cinquantaine de Turcs qui étaient à Salone, mauvaise bicoque tout ouverte, se sont repliés sur Livadie; aussitôt un bulletin pompeux où on annonce la prise de cette forteresse, dans laquelle on a trouvé des canons, des munitions, etc. Cependant 4 ou 500 Turcs sont encore aux environs de Livadie et de Thèbes; ils ont suffi pour tenir jusqu'à présent toute l'armée grecque en échec, et quoiqu'ils ne puissent recevoir leurs vivres que de Négrepont, celle-ci n'a pu encore leur couper cette communication. J'entends dire aujourd'hui qu'il est fort à regretter que les Thermopyles n'aient pu être occupées. C'était cependant le plan qu'on avait tracé aux Grecs. Le but était d'empêcher l'arrivage des convois de la Thessalie dans l'Attique. Les Grecs n'y sont point parvenus, et ce sont les 500 Turcs de Livadie, qui ne peuvent avoir l'appui d'aucune place, qui les en ont empêchés jusqu'à présent.

Je vois des bulletins nous annoncer que les Grecs ont enlevé une position inexpugnable, qu'à la vérité il ne s'y trouvait point d'ennemis, mais que la valeur des troupes n'en est pas moins digne d'éloges. Une autre fois je vois qu'ils ont combattu pendant quatre heures, sous le feu le plus terrible; le résultat de cette bataille sanglante est un blessé.

Parlerai-je de la prise de Napoli de Romanie en 1825, qui a retenti dans toute l'Europe? Les Turcs, pris au dépourvu, avaient été réduits par la faim à de telles extrémités, que *neuf* hommes étaient restés seuls pour défendre la Palamide. Des milliers de Grecs n'en attendaient pas moins patiemment dans la plaine que la mort du dernier Turc vint leur ouvrir les portes de la citadelle. Une vieille femme s'en échappa, et vint annoncer aux Grecs l'extrémité où en était la garnison. C'est alors seulement qu'ils se hasardent à tenter une escalade de nuit. Les neuf malheureux, qui pouvaient à peine se mouvoir, sont égorgés sans se défendre, et l'intrépidité des Grecs ne tarde pas à être célébrée dans tous les journaux de l'Europe. Je tiens le fait que je raconte ici des Grecs eux-mêmes.

Parlerai-je encore de la célèbre bataille des Moulins, où une poignée de Grecs a arrêté toute l'armée d'Ibrahim? Les assaillans étaient un bataillon égyptien envoyé en reconnaissance. Les Grecs prirent position derrière les nombreuses coupures que présente la position resserrée des Moulins, pendant que leurs chaloupes canonnières les protégeaient de leur feu. Quelques coups de fusil furent échangés de part et d'autre, et en si petit

nombre, que le seul blessé du côté des Grecs eut la main percée d'une balle; un des tirailleurs égyptiens fut tué, et leur bataillon ne continua pas plus loin sa reconnaissance. Il eut tort, car s'il avait poussé la moindre pointe, il est hors de doute que les Grecs eussent été culbutés. Dans la soirée, ils se retirèrent à Napoli par la mer, et ne manquèrent pas de faire les plus beaux récits de leur résistance héroïque. Comment l'Europe n'y aurait-elle pas été trompée? L'agent qu'un des principaux comités philhelléniques entretenait à Napoli en rédigea un rapport magnifique, qu'il montra à un officier français qui avait aussi été témoin de l'affaire. Ce dernier crut d'abord que c'était une mystification, mais il fut bientôt détrompé : l'agent lui avoua ingénuement qu'il savait bien que son rapport contenait tout autre chose que la vérité; mais que, s'il la disait, on lui en saurait peu de gré, et qu'il préférait n'annoncer à ses commettans que ce qu'ils aimeraient à apprendre.

Enfin, rappellerai-je tout ce qu'on a dit en Europe au sujet du fameux siége de Missolonghi? J'ai déjà raconté par quel motif la flotte avait abandonné sa croisière, et avait laissé tomber entre les mains des assiégeans tous les convois qu'on y envoyait; comment ceux qui commandaient dans la place avaient vendu aux Turcs ses approvisionnemens, et leur avaient ainsi fourni les moyens de continuer le siége. Néanmoins les soldats tenaient bon et se défendaient avec vigueur; il est vrai qu'ils s'entendent assez bien à la défense des retranchemens, et que c'est dans ces seules occasions qu'ils montrent de la fermeté. Mais le défaut de vivres les obligea bientôt de céder. Ils formèrent alors deux colonnes : la première, composée de tous les hommes valides, fit, de nuit, une trouée à travers le camp des Turcs, et gagna les montagnes sans avoir perdu un seul homme; l'autre, composée des femmes, des enfans, des vieillards, des blessés, s'efforça de suivre la première, mais elle était abandonnée à elle-même; personne ne songea à protéger sa retraite, et elle tomba entre les mains des Turcs. Cependant quels beaux traits d'héroïsme n'avons-nous pas vus dans les journaux! Pour peu qu'il y eût eu alors vraiment de l'héroïsme, c'était le cas de laisser avec ces malheureux une escorte qui, en ralentissant la poursuite des Turcs, aurait permis à quelques-uns du moins de s'échapper. Mais les palikares s'en inquiétaient fort peu; ils étaient sûrs de se retirer sains et saufs, et ce n'était point pour des femmes et des enfans qu'ils se souciaient de s'exposer.

J'ai voulu citer avec détail ce petit nombre d'exemples, pour donner une idée du degré de confiance que nous devons dorénavant accorder aux bulletins grecs. Chaque jour écoulé depuis le commencement de la guerre jusqu'à ce moment aurait pu m'en fournir de pareils. L'exagération est

déjà un trait bien marqué du caractère des Grecs, et quand ils savent d'avance comment elle sera reçue, et l'effet qu'elle produira, nous devons nous attendre à ce qu'ils ne ménagent en rien notre goût pour le merveilleux.

Il est temps maintenant de dire comment l'armée grecque se compose, et comment elle s'est recrutée jusqu'à l'établissement du gouvernement actuel, qui ne date encore que de deux ans. Nous avons vu que les bandits des montagnes en ont été le premier noyau, et autour d'eux sont venus se grouper ceux qui avaient pris les armes pour la cause de l'indépendance, et ceux que la misère a ensuite obligés de les prendre comme dernière ressource. Prenons un corps d'armée à son origine. Un palikare veut être chef de bande; s'il a de l'audace, de l'impudence et quelques piastres, son chemin sera bientôt fait. Il commence par rassembler autour de lui quelques bandits, à qui il fait de petites avances; il se promène alors, précédé par son drapeau, dans les campagnes, fait publier ses hauts faits, les promesses qu'il prodigue à ceux qui voudront se réunir à lui, et invite tous les hommes de bonne volonté à se joindre à sa bande. Quand il a formé une petite troupe, il va se présenter au gouvernement, lui déclare qu'il a un millier d'hommes à sa disposition, en demande la solde, ainsi qu'une commission de *général* pour lui. La commission est facilement accordée; la solde éprouve plus de difficultés. Celui qui est chargé des recrues élèvera quelques doutes sur l'effectif du corps; on les apaisera facilement en le faisant entrer dans le partage. Celui qui est chargé de délivrer les fonds élèvera des doutes à son tour; on les fera taire par le même moyen, et, après tous ces sacrifices, le général aura encore pour lui une très belle part du butin. Mais il se gardera bien de donner à sa troupe ce qui lui est dû. Par compensation, il l'emmènera courir les villages, lui donnera libre permission de piller, lèvera partout des contributions, et, en peu d'instans, il aura si bien ruiné le pays, que les habitans n'auront plus aucune ressource. Ceux qui sont capables de porter un fusil se joindront à la bande, car ils aimeront bien mieux aller se dédommager ailleurs des maux qu'ils auront soufferts, que d'attendre chez eux de nouvelles exactions et de nouveaux pillages. La bande grossit ainsi rapidement; mais elle grossit bien plus encore dans les comptes du gouvernement. Les plus honnêtes se contentent de gagner le double ou le triple sur les finances; mais pour la plupart, il n'est pas d'exagération à laquelle ils ne se livrent, et ce scandale est parfaitement public; il n'est personne qui n'avoue les bénéfices qu'il a faits à ce trafic infame. C'est ainsi que la Grèce a payé jusqu'à 80,000 combattans, quand à aucune époque il n'y en a eu plus de 15,000 sous les armes. Encore aujourd'hui, les contrôles

de l'armée grecque comptent 16,800 officiers supérieurs, dans le nombre desquels se trouvent 3 à 400 généraux.

Le gouvernement actuel a fait cesser ces désordres. On ne voit plus de bandes parcourir l'intérieur du pays pour le piller à volonté, elles ne se recrutent plus comme elles le faisaient jadis, et ceux qui les composent aujourd'hui sont les mêmes hommes qui ont déjà pris le métier de palikares, et que l'habitude, la perspective du pillage sur les Turcs, le désœuvrement, la répugnance, peut-être même la difficulté de se remettre au travail, enfin pour le plus petit nombre, l'occupation de leur pays par l'ennemi, retiennent sous les drapeaux. Quand j'ai visité le camp des Rouméliotes à Mégare, ils étaient tous, à les entendre, dans cette dernière catégorie; proscrits de leur pays, pour avoir embrassé la cause de l'indépendance, c'était pour le délivrer du joug des Turcs, pour rentrer dans leurs familles, qu'ils se battaient. Les Grecs, qui sont pleins d'adresse, savaient très bien que c'était le langage le plus propre à apitoyer sur leur sort, et ils ne manquaient pas l'occasion d'exciter l'intérêt. Quoi qu'ils en disent, il est positif que la plus grande partie de l'armée rouméliote n'est point composée de Rouméliotes; il y en a 3,000 tout au plus dans toute cette armée qui compte plus de 8,000 hommes; le reste est composé d'habitans de la Morée ou de l'Attique. Leur cause est complètement distincte de celle des Rouméliotes; s'ils font la guerre, ce n'est plus par nécessité, c'est par caprice, et on voit à quoi se réduit le nombre de ceux qui se donnent pour proscrits, et font un appel à notre pitié pour nous intéresser aux folles expéditions, dont le seul mobile est le désordre et le pillage.

Malgré tous les efforts du gouvernement actuel, il n'a pu parvenir encore à établir partout une régularité complète, et il ne cesse de payer un plus grand nombre d'hommes qu'il n'y en a effectivement. Le sentiment du devoir ne retient pas plus qu'auparavant les soldats sous les drapeaux; ils se débandent comme ils l'ont toujours fait, et les corps ne comptent pas comme présens la moitié de ceux qui sont inscrits sur les contrôles. Ils se plaignent de ne point recevoir de solde, cependant le gouvernement la paie ou au moins une portion à leurs chefs; ceux-ci la retiennent à leur profit, et il faut bien que les soldats qui n'ont pas de quoi vivre courent de côté et d'autre pour s'en procurer. S'ils recevaient leur solde, il est très probable qu'ils ne quitteraient pas leur corps; car ils ne trouvent plus à piller comme auparavant, d'abord parce que le pays est trop dévasté pour qu'il y ait encore quelque chose à prendre, ensuite parce que l'administration n'est plus complice des désordres et s'y oppose. Ils ne se répandent plus en Morée, et on voit tout au plus quelques palikares aux environs de Corinthe ou d'Argos, les Turcs leur interdisent l'entrée de l'Attique; ils

sont donc réduits aux environs déjà ravagés de Mégare, Lepsina et Coulouri. La somme qui doit fournir à leur entretien en armes, munitions et vêtemens, et les vivres que l'administration distribue, suffiraient à leurs besoins. Mais lorsque la solde manque, le peu de vivres qu'on leur accorde n'est pas un attrait assez puissant pour les retenir sous les drapeaux. C'est un spectacle curieux de voir les préparatifs des revues qui se font de temps en temps. Alors tout ce qu'il y a d'hommes capables de porter un fusil dans les environs, à Coulouri, à Corinthe, à Egine, à Epidaure, etc., etc., part en masse pour le camp, afin de faire nombre à la revue. Leur course leur est payée, et quand ils ont fait acte de présence, ils repartent de nouveau, et rentrent chez eux attendre la prochaine revue. Ces désordres se passent sous les yeux du gouvernement, et il n'est pas assez puissant pour les empêcher; il faut cependant convenir qu'il a obtenu quelque chose en réprimant les scandales qui étaient naguère encore poussés au comble. Mais tant qu'il voudra maintenir son armée irrégulière, il doit s'attendre à ce qu'il lui sera impossible de détruire les abus; ils sont trop profondément enracinés, et l'administration serait-elle plus forte, elle les trouvera plus forts qu'elle.

La composition des bandes irrégulières, telle que je viens de la décrire, montre déjà ce qu'on peut en attendre. Comme les soldats n'ont aucune idée d'ordre et de discipline, chacun se bat à sa façon et ne suit que son caprice et son instinct. Ils sont excellens tireurs, et possèdent une adresse étonnante pour profiter des moindres accidens de terrain. Aussi ne se battent-ils jamais qu'à couvert, et ils sont incapables d'aborder l'ennemi en rase campagne. Voici comment ont lieu ordinairement leurs attaques. Un Grec apercevra une pierre, un sillon, un léger pli de terrain qui pourra l'abriter; il s'y traînera à genoux, à plat-ventre, en s'arrêtant fréquemment, de manière enfin à ne point être aperçu dans son trajet. Quand il y est arrivé, il commence par ramasser les pierres qui sont à sa portée, les élève peu à peu les unes au-dessus des autres, lentement et avec la plus grande précaution, car il a devant lui un ennemi qui tire aussi bien que lui, qui a sans cesse l'œil fixé sur les progrès de son travail, et qui est tout prêt à cribler de balles le moindre objet qu'il apercevrait un seul instant. Il n'est pas de ruses qu'il n'invente pour lui donner le change. Quelquefois il élèvera son bonnet au-dessus des pierres; d'autres fois il l'aura posé adroitement à quelques pas de lui, au bord d'un fossé ou sur une motte de terre, et pendant que tous les coups s'y dirigeront, il poursuivra son travail sans danger. Peu à peu le petit mur s'élève; dès qu'il peut abriter trois ou quatre hommes couchés de leur long, ils s'y rendent avec les mêmes précautions, et continuent l'ouvrage en y pratiquant de

petites meurtrières où peut passer le canon du fusil. Si on peut le perfectionner, on l'élèvera jusqu'à la hauteur d'homme; mais souvent on se contentera de lui donner la hauteur nécessaire pour qu'un homme puisse se tenir à genoux derrière : dans cet état, on l'appelle un *tambour*. Les tireurs se mettent alors derrière les meurtrières, et ils attendent patiemment l'ennemi qui est en face; on les voit quelquefois rester, en ajustant ainsi, des heures entières à épier le plus léger mouvement de l'ennemi. Après avoir construit une première ligne de tambours, on cherche à en établir une autre de la même manière en se portant un peu en avant, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on ait atteint la position que l'on veut obtenir. C'est ce qui s'appelle *avoir enlevé une position*. On voit avec quelle rapidité ce genre d'attaque peut marcher, et ce que peut être une guerre conduite de la sorte.

J'ai détaillé ici l'opération qui est la plus difficile, celle de l'attaque en rase campagne. Elle se réduit toujours à une défense derrière des retranchemens. Aussi la défense est-elle le genre de guerre qui leur est propre, et pour peu qu'ils aient un abri, quelque mauvais qu'il soit, ils y résisteront avec autant de ténacité qu'ils montrent d'incertitude et de crainte, lorsqu'il s'agit de prendre l'offensive. Pour la défense, ils retrouvent tous les avantages des Turcs, qui ont, comme on sait, une grande réputation à cet égard; mais pour l'attaque, ceux-ci ont toujours la supériorité, car ils sont plus braves, et savent, dans l'occasion, assaillir leur ennemi avec vigueur........ Mais les plus terribles de tous sont les Albanais.

Rien n'est, dit-on, redoutable comme leur manière de charger. Le fusil rejeté en bandoulière, brandissant le sabre ou le yatagan, ils se jettent en furieux sur la troupe qu'ils veulent enfoncer, et il lui faut bien de la fermeté pour résister à un choc aussi violent. Ils ont l'habitude de porter le bras gauche au-dessus des yeux, jusqu'à ce qu'ils aient joint l'ennemi, afin de ne pas voir le danger; les hurlemens qu'ils poussent ajoutent encore à leur irritation. S'ils joignent l'ennemi, la mêlée ne dure qu'un instant, mais elle n'est qu'un carnage; leurs armes sont terribles, ils les manient avec la plus grande dextérité, et les têtes tombent comme les épis sous la faux du moissonneur.

L'attaque des Albanais commence ordinairement par un porte-drapeau qui précède la troupe, et vient planter son étendard devant l'ennemi ou le jette dans ses rangs; c'est alors qu'ils se précipitent tous pour le reprendre. Les Grecs redoutent beaucoup ce fatal moment, et ils ne l'attendent presque jamais quand ils n'ont pas pu se mettre à couvert derrière des murailles ou des retranchemens; mais ce qui leur inspire sur-

tout la plus grande terreur est la cavalerie turque ; ils m'en ont souvent parlé avec l'accent de la frayeur, et se regardent comme perdus, lorsqu'ils l'ont en face. On sait que cette cavalerie est composée des hommes les plus déterminés, qu'on appelle *delhis*. Montés sur des chevaux excellens, ils les manient, ainsi que leurs armes, avec une adresse merveilleuse. Il n'y a pas de terrain, quelque coupé qu'il soit, qui puisse arrêter leur charge impétueuse. J'ai vu quelques-uns de leurs champs de bataille, tel que le sommet du mont Ithôme; on conçoit difficilement que d'autres animaux que des chèvres aient jamais pu y passer. De pareils hommes, qui se lancent partout, qui ne connaissent aucun danger, et dont la bravoure va jusqu'à la folie, sont très redoutables pour l'infanterie la plus solide et la plus aguerrie. Que doivent-ils être pour les Grecs, qui n'ont aucune idée de combattre en masse, et qui sont déjà vaincus quand ils n'ont pas une muraille pour leur servir d'abri ! Aussi ont-ils plus d'une fois éprouvé leur fureur d'une manière sanglante. C'est surtout à la journée d'Athènes que cette cavalerie a été le plus brillante; les Grecs y ont éprouvé une défaite qui leur a porté un coup mortel, et dont ils ne se sont jamais relevés. Les détails de cette affaire, qui sont fort courts, dépeignent parfaitement ce que sont les troupes grecques; c'est le meilleur tableau qu'on en puisse tracer.

BATAILLE D'ATHÈNES.

L'armée grecque, qui comptait plus de douze mille hommes sous les ordres de Cochrane et de Church, avait d'abord débarqué au port du Pirée, dans l'intention de débloquer Athènes. La première attaque fut dirigée sur le Pirée, où quatre cents Albanais s'étaient retranchés dans un couvent. La frégate *l'Hellas* s'embossa dans son port et les écrasa de son feu ; on avait aussi amené quelques pièces d'artillerie de campagne. En peu de temps, le couvent ne fut plus qu'un monceau de ruines; néanmoins les Albanais se défendaient comme des lions au milieu des décombres; personne n'osait se montrer pour monter à l'assaut, et le couvent, que deux heures auraient dû suffire pour enlever, résista pendant trois jours entiers. Enfin les défenseurs ayant presque tous été mis hors de combat, le peu qui restait, mourant de faim et de soif, se vit contraint de capituler. La capitulation fut signée, scellée de tous les sermens imaginables; mais à peine les Albanais s'étaient-ils rendus, qu'ils furent impitoyablement égorgés. Après cet exploit, les Grecs songèrent à se porter sur Athènes. Le plan du général Church consistait à embarquer ses trou-

pes au Pirée, à les débarquer de nouveau à Phalère, et à se diriger de là sur Athènes ; il tournait ainsi les retranchemens des Turcs, qui étaient en position sur la route du Pirée à Athènes, et il ne lui restait plus qu'une distance d'une lieue et demie à parcourir de Phalère à Athènes par un chemin superbe. Tout cela devait s'exécuter de nuit, de manière à surprendre les Turcs avant le jour; dans le même moment, la garnison d'Athènes aurait fait une sortie, et on avait tout lieu d'espérer accomplir la jonction désirée. Au lieu de cela, on commença par perdre un temps énorme à l'embarquement, puis au débarquement des troupes. Il était grand jour quand les Grecs prirent terre à Phalère, et sans attendre la nuit suivante, Church les lança de suite dans la plaine, en prenant cependant la précaution de rester à bord de sa goëlette. Karaïskaki avait été tué l'avant-veille; ainsi les Grecs, privés de chefs, se trouvèrent livrés à eux-mêmes, au milieu de la vaste plaine qui entoure Athènes. Bientôt ils furent en présence des avant-postes turcs, qui étaient sur leurs gardes, et retranchés derrière des tambours. Le simple bon sens voulait qu'ils les enlevassent par une attaque franche, et ils étaient assez nombreux pour que cette attaque ne les arrêtât pas un seul instant. Les officiers européens qui étaient parmi eux employaient tous leurs efforts pour les entraîner; mais le moyen de les faire agir contre leurs habitudes! La première colonne s'arrêta donc, et la tête se mit en devoir d'élever des tambours vis-à-vis de ceux des Turcs, pendant que la queue restait inactive. Pareils à l'autruche, qui croit avoir échappé à l'ennemi quand elle s'est enfoncé la tête dans le sable, ils se croyaient suffisamment protégés par quelques mauvaises pierres que ramassaient les hommes de l'avant-garde. D'ailleurs ils n'avaient aucune idée de la manière de se mettre en bataille, de placer des postes, de lancer des tirailleurs. C'est dans ce moment que quatre cents *delhis* chargèrent en flanc cette cohue; en un clin d'œil tout fut dispersé, on ne fit pas même ombre de résistance. Les Grecs jettent leurs armes pour se sauver plus vite, et les Turcs n'ont que la peine de sabrer ceux qu'ils peuvent atteindre. Dix-huit cents morts, étendus dans la plaine, marquaient le passage des delhis, qui s'étaient répandus en éventail. Tout ceci se passait sous les yeux des autres corps de l'armée, entre autres de celui de Vasso, qui était posté sur les hauteurs; aucun d'eux ne fit le moindre mouvemement pour sauver ces malheureux. Ainsi fut anéantie en un instant la plus belle armée qu'ait jamais possédée la Grèce. La faute en est incontestablement à ceux qui l'ont aventurée sur un terrain où l'on devait bien s'attendre à ce que l'affaire se passerait de la sorte. Ils devaient savoir que les Grecs n'avaient qu'une manière de se battre, et que, surtout vis-à-vis de la cavalerie turque, ils ne ressemblent plus qu'à un

troupeau de moutons. Ceux-là surtout sont coupables qui ont abandonné leur armée au moment décisif. A quoi pouvaient servir leurs plans pour des surprises, pour des attaques de nuit, s'ils se tenaient à l'écart, au lieu d'être sur les lieux pour les faire exécuter ?

Après la bataille, l'armée se retira dans la position de Phalère ; elle était excellente : environnée de trois côtés par la mer qui était au pouvoir des Grecs, d'un accès fort difficile, elle leur permettait de rester encore long-temps en observation devant l'armée qui bloquait Athènes, et de tenter de nouveau le sort des armes ; mais les Grecs étaient trop effrayés, et il fut impossible de les retenir. C'est alors que Tzavellas, pour obliger Church à décamper, vendit aux Turcs tous les approvisionnemens du corps qu'il commandait, et ne manqua pas de publier en même temps que c'était une frégate française qui vendait des vivres aux Turcs. Avec un tel concours de volonté, il était impossible que l'armée restât ; elle se rembarqua donc, et abandonna Athènes à son malheureux sort.

Pendant la bataille, la garnison était restée tranquillement spectatrice du haut de ses remparts. Fabvier, qui y était entré en forçant la ligne de blocus, avait voulu à plusieurs reprises faire des sorties ; mais les chefs grecs, qui partageaient le commandement avec lui, l'en avaient toujours empêché. Il leur avait apporté en entrant une lettre du gouvernement grec, par laquelle on recommandait aux chefs de garder Fabvier dans Athènes, et d'empêcher, à quelque prix que ce fût, qu'il en sortît. Ce n'est que plus tard que cette trame infame lui fut dévoilée ; et quand la bataille fut perdue, qu'il vit bien qu'il ne restait plus aucune ressource pour Athènes, et qu'elle serait infailliblement prise tôt ou tard, il contribua à faire signer la capitulation sous la garantie du commandant de la station française qui se trouvait alors dans le Pirée. Cette capitulation a sauvé la garnison, qui ne pouvait manquer sans cela de tomber entre les mains des Turcs. Les Grecs qui s'y trouvaient avaient intercédé avec la plus grande instance pour l'obtenir. Cependant à peine furent-ils délivrés qu'ils se retrouvèrent tous des héros. Ils se répandirent en invectives contre Fabvier et les Français, qui étaient, disaient-ils, les auteurs de la reddition d'Athènes, tandis que ces derniers l'auraient encore défendue des mois entiers, s'ils avaient été laissés à eux-mêmes. Ceux qui s'étaient montrés les plus lâches devinrent les plus vaillans, et crièrent plus fort que les autres ; c'est ce qui arrive toujours en pareil cas ; aussi je ne prétends point qu'il y ait lieu de s'en étonner.

Fabvier est du petit nombre des philhellènes (j'entends par ce nom les Européens qui sont venus prendre du service en Grèce) dont la conduite a toujours été honorable, si elle n'a pas toujours été conséquente. La

plupart sont des aventuriers qui quittaient leur pays, parce qu'ils y étaient mal, et venaient se donner en Grèce pour des victimes de l'injustice et des martyrs de la liberté. La France, l'Espagne et l'Italie en ont envoyé beaucoup de cette espèce; l'Allemagne a fourni plus d'enthousiastes que les autres; les illusions universitaires ont tourné la tête à beaucoup de jeunes gens, qui ont cru trouver en Grèce la terre classique de la liberté; mais ils ont dû être bientôt et bien cruellement désabusés. Enfin il est venu d'Allemagne, de France et de Russie, des officiers qui, impatiens de l'inaction où ils vivaient, cherchaient partout un théâtre où ils pourraient exhaler leur ardeur belliqueuse. Ces derniers auraient été fort utiles aux Grecs, si ceux-ci eussent pu les comprendre; mais ils sont restés confondus dans la foule des aventuriers; ils se sont dégoûtés, ou ils ont arrosé de leur sang une terre ingrate. Telles sont les diverses catégories dans lesquelles on peut ranger tous les philhellènes; je n'ai pas besoin de rappeler que la dernière a été, à beaucoup près, la moins nombreuse.

Les commotions politiques qui ont tourmenté l'Espagne et l'Italie, les mouvemens qui ont agité la France, ont jeté en Grèce beaucoup d'esprits inquiets qui y ont apporté des idées extravagantes, et ont fait beaucoup de mal à la cause des Grecs, par le vernis de carbonarisme qu'ils lui ont donné vis-à-vis des souverains de l'Europe. C'étaient tous, à les entendre, d'importans personnages. A leur suite sont venus des chercheurs de fortune, des sous-officiers renvoyés de leurs corps pour mauvaise conduite, des intrigans que de mauvaises affaires obligeaient à quitter leur pays; ils ont pris le langage des premiers, et ont été autant de patriotes défenseurs de la liberté, auxquels on ne saurait trop tôt donner des grades et des emplois : en attendant, ils se sont affublés des titres les plus pompeux; les uns étaient généraux, d'autres directeurs du génie et de l'artillerie, d'autres directeurs de l'instruction publique, etc., etc. Des échappés de collége débarquaient en Grèce pour prendre les préfectures et les sous-préfectures qu'on allait sans doute organiser. Je n'en finirais pas si je rappelais leurs prétentions ridicules. Heureuse eût été la Grèce, s'ils n'y eussent apporté que du ridicule! Mais avec eux sont venus les amours-propres, les mensonges, les querelles, les intrigues, dont la Grèce était, Dieu merci, déjà assez riche. Ils n'ont pensé qu'à se déchirer entre eux, ont organisé des partis français, anglais, allemand, russe, etc., partis auxquels le pays ne songeait pas, et qui ne se sont fait connaître que par leurs folles manœuvres; ils ont donné aux Grecs les idées les plus fausses, les ont leurrés d'illusions et de promesses fallacieuses; en un mot, ils n'ont semé que la division, ont fait beaucoup de mal, et ce n'est

qu'alors, malheureusement pour les Grecs, qu'ils ont fini par s'en faire mépriser. Puis ils repassaient en Europe, débitaient les contes les plus absurdes, publiaient des ouvrages, et exploitaient la crédulité publique au profit de leur gloire et de leur bourse.

Voilà les guides que nous avons eus jusqu'à présent pour nous diriger. On ne peut s'empêcher maintenant de demander comment les gouvernans, qui devaient cependant savoir la vérité par leurs agens, ne lui ont point donné toute la publicité qu'ils pouvaient si bien répandre; je ne puis me l'expliquer que par la crainte qu'ils ont eue de choquer l'opinion, qui s'était prononcée si fortement, et d'envenimer encore la lutte qu'ils soutenaient peut-être contre elle dans les affaires intérieures de leur pays. Si tel a été leur motif, cette pusillanimité de leur part a été vraiment coupable; car c'est grâce à elle que nous avons été entraînés hors de la route que nous devions raisonnablement suivre.

J'ai eu occasion de dire que les comités philhelléniques d'Europe avaient fait plus de bruit que rendu de véritables services à la Grèce. Tout ce qu'ils y ont envoyé, en effets comme en argent, y a été honteusement dilapidé, n'a enrichi que des voleurs, et n'a servi qu'à dégoûter de plus en plus les Grecs de combattre pour la liberté; dès qu'ils ont vu qu'il y avait de l'argent à gagner, ils n'ont plus pensé qu'à exploiter cette mine, n'ont plus compté sur eux seuls pour conquérir leur indépendance, s'en sont reposés sur la crédulité de l'Europe pour venir à leur aide, et ont consumé, en querelles pour le partage des dépouilles, des forces qui auraient suffi pour affranchir à jamais la Grèce, si elles avaient été constamment dirigées contre l'ennemi commun. La révolution n'y a été honorable que tant qu'elle a été pauvre, et ceux qui ont contribué à lui faire perdre ce caractère lui ont rendu bien involontairement, et avec les meilleures intentions sans doute, le plus mauvais de tous les services. Les agens que les comités envoyaient en Grèce ne s'y sont occupés que d'intrigues. Ils n'ont attisé que la discorde, et ont rempli la Grèce de partis étrangers, au milieu desquels il restait à peine de la place pour le parti grec. Il en est un surtout qui a fait le plus grand mal, et il n'a pas tenu à lui que le nom de son pays ne fût compromis de la manière la plus fâcheuse. Il est à désirer que ses intrigues restent, pour l'avenir, couvertes d'un voile épais; elles compromettraient, si elles étaient dévoilées, des noms trop illustres, et dont l'honneur nous est trop cher, pour que nous ne devions nous empresser de les ensevelir dans l'oubli le plus profond.

TROUPES RÉGULIÈRES.

Dès que la révolution grecque se fut donné un gouvernement, celui-ci sentit, quelque agité qu'il fût par les intrigues, qu'il n'aurait jamais de force tant qu'il n'aurait pas organisé un corps de troupes régulières, et que si les palikares avaient suffi, lors de la première levée de boucliers, pour chasser de la Morée le peu de Turcs qui s'y trouvaient mêlés à la population, ils étaient incapables de tenir à la longue contre les efforts redoublés de la Turquie. Tous les Européens qui voyaient les Grecs, et qui s'intéressaient à leur cause, le leur répétaient sans cesse; mais ces vérités ne pouvaient être comprises que par le plus petit nombre, et une foule d'obstacles s'opposaient à ce qu'elles fussent appliquées. On doit mettre en première ligne l'extrême ignorance des Grecs, qui, n'ayant aucune idée de ce qu'est une troupe régulière, et de ce qu'elle peut faire, ne concevaient pas qu'il pût exister un système de guerre différent de celui qu'ils avaient toujours eu sous les yeux, leur humeur en général fort peu soumise aux lois, le dégoût qu'ils devaient avoir pour une discipline qui enchaînait leur volonté, et l'attrait beaucoup plus grand que leur offrait la licence où ils vivaient, quand ils n'avaient à rendre compte à personne de leurs actions, enfin la force de l'habitude. A ces causes est venue se joindre la crainte qu'éprouvaient les chefs des palikares qu'une organisation ne détruisît toute leur puissance, ne leur enlevât toutes les occasions de rapine, et ne terminât trop tôt une guerre dont ils savaient tirer tant de parti; ils se sont par conséquent servi de toute leur influence sur l'esprit du peuple pour l'en dégoûter, et lui faire voir avec mépris toutes les tentatives que l'on essayait dans ce sens. Le pillage qu'ils laissaient commettre à leurs palikares était non-seulement bien plus de leur goût, mais leur était bien plus profitable que ne pouvait l'être la solde, quelle qu'elle fût, d'une troupe régulière, et dès qu'ils avaient le choix, il ne devait plus être un seul instant douteux. J'ajouterai encore le manque d'argent, car l'argent est indispensable pour l'entretien d'un corps régulier; les primats et les chefs de bandes aimaient bien mieux se le partager que le consacrer à la défense de la patrie.

Malgré tant d'obstacles, Fabvier, qui s'était placé à la tête de cette organisation, mit toute sa persévérance à les surmonter. Il était connu et aimé des Grecs, pour lesquels il avait noblement combattu, et il ne désespéra point de se faire entendre de la masse du peuple, qu'il distinguait fort bien des montagnards, dont les habitudes de brigandage étaient irréformables; il conçut la pensée de lui persuader que son salut était attaché

à cette mesure, et qu'il était plus digne de sa confiance que les chefs de brigands qui exploitaient la chose publique à leur profit. A force de ténacité, et secondé par le zèle de quelques officiers européens, Fabvier parvint en effet à organiser un petit corps qui compta jusqu'à trois mille hommes d'infanterie et deux cents de cavalerie. Il se félicitait déjà de la facilité avec laquelle il les avait instruits, de l'aptitude, de la docilité qu'il avait trouvées en eux, de la discipline, vraiment étonnante chez des Grecs, qu'il avait réussi à y introduire; mais il fallait en venir à l'épreuve, et là de nouvelles difficultés l'attendaient. C'était fort bien d'avoir appris aux Grecs nos manœuvres; mais Fabvier n'avait pu leur donner ce sentiment de la force et cette confiance en eux-mêmes qui font seuls une bonne troupe; le temps seul pouvait les leur donner, et il était indispensable qu'ils s'aguerrissent peu à peu, en ne se présentant devant l'ennemi qu'avec de grandes précautions, et avec la certitude de la victoire : autrement on devait s'attendre à ce que le premier revers renverserait un édifice trop peu solide; mais la chose n'était pas possible; les affaires pressaient, la Grèce était aux abois, et les Turcs étaient trop nombreux pour qu'on pût aguerrir le corps régulier dans une guerre de détails. Il fallut l'engager en entier dès la première affaire, et le résultat fut ce qu'il devait être. Les Grecs, que les raisonnemens de leurs officiers n'avaient pu guérir de la frayeur que leur avait toujours inspirée la cavalerie turque, ne tinrent pas beaucoup mieux que les palikares, et quelques succès partiels, remportés par des compagnies isolées, ne suffirent point pour rétablir leur moral, ébranlé par des revers bien plus importans. Une réunion de circonstances fâcheuses porta enfin un coup mortel au corps régulier. Soit malheur, soit mauvais calcul, Fabvier entreprit des expéditions qui eurent toutes la fin la plus funeste. Il se plaint amèrement que la faute en est au gouvernement grec, qui, après l'avoir engagé dans des positions fort périlleuses, l'abandonnait sans argent, sans vivres, sans secours, au moment le plus critique. Il est certain que dans plusieurs circonstances ce gouvernement s'est conduit de la manière la plus étrange, et que c'est au dénuement absolu dans lequel il a laissé les expéditions de Carysto et de Chio qu'on doit attribuer les revers sanglans qui les ont terminées, et ont anéanti en même temps le corps régulier. D'un autre côté, on pourrait peut-être reprocher à Fabvier de s'être hasardé trop inconsidérément dans ces entreprises aventureuses, et de ne pas avoir prévu ce qui lui est arrivé, car il devait assez connaître les Grecs pour prévoir que ce ne serait pas du côté de l'ennemi qu'il rencontrerait les principales difficultés. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas à juger ici cette question, je prends les faits comme ils se sont passés, et je signale des revers comme

ayant contribué encore plus que tout le reste à renverser une organisation que les succès seuls pouvaient soutenir. Les Grecs, associant dans leur esprit ces revers avec l'organisation elle-même, se sont entêtés de plus en plus à la regarder comme inexécutable et dangereuse; elle est tombée dans le mépris, et les palikares n'ont pas manqué d'en profiter pour se proclamer les seuls défenseurs de la patrie, et leur manière sauvage de faire la guerre comme la seule qui convienne au génie de la nation grecque. Et qu'on remarque bien que les obstacles que je viens d'énumérer, et contre lesquels toute l'opiniâtreté de Fabvier a été impuissante, ne sont pas d'une nature accidentelle; ils tiennent au fond même des choses. Quand on rencontrerait un gouvernement qui voudrait sincèrement créer et maintenir une armée régulière, qui ne détournerait point les richesses de la nation, et les emploierait avec scrupule à constituer ce qui peut seul faire sa force, il n'en resterait pas moins la répugnance, naturelle à tous les Grecs, pour un régime régulier, la préférence qu'ils donneront toujours à la vie indépendante des palikares; et si le gouvernement, s'obstinant de plus en plus à réformer ces habitudes, parvenait enfin à extirper cette race de bandits qui absorbe toute la richesse du pays, et le désorganise tous les jours sans donner le moindre appui à sa défense, il resterait encore la puissance de l'habitude et le cortége des préjugés qui inspirent aux Grecs une terreur profonde de leurs ennemis, qui font qu'ils n'ont aucune confiance dans leurs voisins, qu'ils ne comptent jamais que sur eux seuls, qu'ils ne voient de ressource que dans l'isolement; enfin qu'ils n'ont aucune idée de ce courage d'élan qui brave le danger ouvertement. C'est ce courage qui a toujours donné aux Turcs la supériorité sur eux, et du moment où il manque, il semble à peu près impossible d'organiser une armée dont on puisse attendre quelque chose. D'après tous ces motifs, j'ai l'intime conviction qu'on se trompe infiniment quand on veut organiser en Grèce une armée régulière dans le but de l'opposer aux Turcs. Ceux-ci ont, de leur côté, régularisé leurs armées, et leur résistance contre les Russes dans la campagne de 1828 a mis dans tout leur jour leurs qualités militaires que nous croyions éteintes. Ils ne cesseront, quelques moyens qu'emploient les Grecs, de conserver sur eux une immense supériorité, et si ces derniers n'ont, pour se défendre, que les ressources qu'ils tirent d'eux-mêmes, la lutte serait trop inégale pour se prolonger quelque temps. Si nous l'avons vue durer six années dans la révolution actuelle, on ne doit l'attribuer qu'à l'insouciance des Turcs, qui n'ont pas attaqué d'abord avec tous leurs moyens, et à la désorganisation intérieure qui ôtait à leur gouvernement toute sa vigueur. Dès que le sultan eut soumis les janissaires et

reconstitué son autorité, dès qu'il eut dirigé contre les Grecs des forces suffisantes, le résultat ne fut plus douteux. C'est une folie de croire que les Grecs puissent à eux seuls tenir tête à un colosse comme celui de la Turquie; leur unique défense est dans la protection que les cours de l'Europe leur ont accordée, et certes cette protection vaut bien des armées. C'est pourquoi, je le répète, ceux qui pressent aujourd'hui le gouvernement grec de créer une armée régulière tombent dans une grave erreur, lorsqu'ils motivent leurs instances sur la nécessité que la Grèce présente une force imposante à l'extérieur. La persévérance qu'ils y mettent suppose, en premier lieu, peu de connaissance du pays et de l'état de la question qui s'agite entre la Porte Ottomane et la Grèce; en second lieu, ces conseils sont à mes yeux les plus funestes qu'on puisse donner aux Grecs.

Une simple inspection de la carte, et la connaissance la plus légère du pays, doivent suffire pour convaincre que la Grèce, dans les limites qui lui sont assignées, ne peut et ne doit jamais prendre une attitude de puissance à puissance vis-à-vis de la Porte Ottomane; que la seule condition de son existence est la protection des trois puissances, dont le concours vient de la délivrer; que la déclaration de cette protection, faite par ces puissances à la Porte, assure désormais le sort des Grecs; qu'ils sont inattaquables tant que durera cette protection, et que si elle venait à être retirée, les armées les plus régulières qu'ils pourraient mettre sur pied ne les sauveraient pas. Donc ces armées sont inutiles; bien plus, elles seraient dangereuses. Nous connaissons tous l'humeur impatiente des Grecs, leur esprit remuant, la violente tentation qu'ils éprouvent d'étendre indéfiniment leurs limites, et de continuer à profiter, aux dépens des Turcs, de la bienveillance que l'Europe leur a témoignée jusqu'à présent. J'examinerai plus tard cette question des limites, qui est vivement débattue et peu comprise aujourd'hui. De quelque manière qu'elle soit résolue, quelque portion, large ou petite, qu'on leur accorde, le raisonnement sera le même. Les Grecs tiendront ces limites de la munificence des trois puissances; mais ces puissances, une fois qu'elles les auront posées, qu'elles les auront déclarées inviolables, voudront sans doute qu'elles soient respectées d'un côté comme de l'autre, et tant qu'une croisade générale n'aura pas été prêchée contre les Turcs, elles intimeront aux Grecs de s'en tenir à ce qui leur a été donné. Si les Grecs outrepassent ces défenses, s'ils s'obstinent à perpétuer une agitation et des troubles qu'il est de l'intérêt général de voir assoupir le plus tôt possible, ils doivent craindre que les puissances, fatiguées d'une protection onéreuse, n'abandonnent un peuple qui n'en est pas digne, et qu'ils ne se trouvent alors seuls, livrés

à eux-mêmes vis-à-vis d'un ennemi implacable, qui les écrasera bientôt de tout son poids. L'intérêt le plus pressant des Grecs est donc de s'attacher à ce qu'on leur a donné, et de s'en tenir scrupuleusement aux limites qu'on leur a fixées. Dans ce cas, est-il prudent de leur mettre les armes à la main, et d'exciter encore, en leur donnant les moyens de la satisfaire, l'impatience, déjà bien assez grande, qu'ils témoignent pour dépasser les barrières que nous avons posées à leur ambition? Nous nous plaignons déjà de leurs tentatives sur la Roumélie et sur Candie; que sera-ce quand ils auront une armée? Elle ne serait donc qu'un brandon de discordes, inutile pour la défense du pays, et propre seulement à provoquer la guerre. Ce n'est pas un pareil système que nous pouvons encourager, et l'organisation que nous voulons donner aux Grecs doit être toute conservatrice, toute pacifique de sa nature. C'est dans ce sens que je comprends une armée régulière en Grèce; c'est vis-à-vis du pays lui-même, c'est pour donner de la force au gouvernement, et en même temps de l'emploi à quelques hommes, qu'il serait peut-être trop difficile de rendre aujourd'hui à l'agriculture, que j'en presserai de tous mes vœux l'organisation.

Je voudrais donc, dans l'intérêt de la Grèce, que son gouvernement s'empressât de licencier toutes les bandes irrégulières, qu'il obligeât tous les jeunes gens qui en font partie à reprendre les instrumens de culture, et à déposer leurs armes, qui ne leur servent que pour le pillage; qu'il fermât l'entrée de la Grèce à ceux qui ne voudraient pas s'engager à vivre en paix et à obéir aux lois, et qu'il composât un petit corps régulier dont l'organisation fût forte, et qui fût entièrement dans sa main. Ce corps n'aurait d'autre mission (et certes c'est la plus utile de toutes) que de maintenir la tranquillité dans le pays, de donner de la puissance au gouvernement, et de le soutenir contre l'anarchie, qui menace sans cesse de bouleverser de nouveau la Grèce. Quant à l'espèce d'organisation qu'il faudra lui donner, aux institutions qu'il faudra fonder, telle, par exemple, qu'une colonisation militaire, que plusieurs personnes, et entre autres Fabvier, regardent comme exécutable et comme très avantageuse, c'est une question que je ne me permettrai pas de traiter; je laisse aux personnes qui ont l'expérience du pays et du caractère de ses habitans à la décider. Je ne m'occupe ici que de la pensée qui doit présider à la création d'une armée, et des bases sur lesquelles elle doit reposer. J'ai dit plus haut comment je la conçois; ainsi cette armée doit, à mes yeux, être peu nombreuse : l'état du pays le réclame du reste impérieusement, car l'entretien d'une armée est une chose impossible par le peu de ressources dont il dispose. Il a besoin, avant tout, d'ordre, de paix et de travail; si ces biens ne lui sont promptement rendus, la misère en aura bientôt

fait un désert. Je ne pense pas maintenant qu'il y ait une seule personne raisonnable qui veuille mettre en balance l'intérêt des Rouméliotes qui se trouvent dans l'armée irrégulière avec un intérêt aussi pressant. S'il en était encore qui éprouvassent de l'inquiétude sur le sort de tous ces hommes compromis aujourd'hui vis-à-vis des Turcs, quelques observations fort simples suffiraient pour les convaincre : on leur répéterait encore qu'il ne s'agit pas de les sacrifier; que la Grèce, constituée par les trois puissances, sera, dans tous les cas, bien assez vaste pour leur offrir un asile et des terres à cultiver; que ceux qui voudront y prendre droit de bourgeoisie, sous la condition de se livrer au travail et de devenir des hommes utiles au lieu d'être des bandits, sont sûrs d'y trouver protection; que ceux qui ne voudraient point accepter ces conditions sont tout-à-fait indignes qu'on leur porte le moindre intérêt, et que s'ils s'obstinent à guerroyer avec les Turcs, libre à eux de le faire, mais qu'ils ne peuvent exiger que la nation se sacrifie pour satisfaire leurs caprices; enfin que ce serait le comble de la déraison d'écouter leurs prétentions ridicules, qui ne tendent à rien moins qu'à enlever aux Turcs toute province qui a fourni un seul homme à l'armée grecque. Or, comme il en est venu de toutes les parties de la Roumélie, depuis la Morée jusqu'à la Thrace, il en résulterait qu'il faudrait les suivre jusqu'aux portes de Constantinople. De pareilles extravagances ne méritent pas qu'on s'y arrête, et ce n'est pas pour quelques centaines de bandits qu'on peut retarder de constituer enfin la Grèce. Les limites qui lui seront données ne sont pas encore fixées définitivement (1); mais, quelles qu'elles soient, le devoir impérieux de son

(1) On sait qu'elles l'ont été depuis par le protocole de Londres (art. 2). « En considération des avantages accordés au nouvel état, et pour déférer au désir qu'a exprimé la Porte d'obtenir la réduction des frontières fixées par le protocole du 22 mars, la ligne de démarcation des limites de la Grèce partira de l'embouchure du fleuve Aspropotamos, remontera ce fleuve jusqu'à la hauteur du lac d'Anghelo Castro, en traversant ce lac, ainsi que ceux de Vrachori et de Saurovitza; elle aboutira au mont Artolina, d'où elle suivra la crête du mont Axos, la vallée de Calouri et la crête du mont Olta jusqu'au golfe de Zeitoun, qu'elle atteindra à l'embouchure du Sperchios. Tous les territoires et pays situés au sud de cette ligne, que la conférence a indiqués spécialement, appartiendront à la Grèce, et tous les pays et territoires situés au nord de cette même ligne continueront de faire partie de l'empire ottoman. Appartiendront également à la Grèce l'île de Négrepont tout entière, les îles du Diable, l'île de Skyro, et les îles connues anciennement sous le nom de Cyclades, situées entre le 36e et le 39e degré de latitude N., et le 26e et le 29e degré de longitude E. du méridien de Greenwich. »

gouvernement n'en est pas moins de travailler dès à présent et sans relâche à constituer une force publique sur une base raisonnable, et à rendre à ce malheureux pays l'ordre et la stabilité dont il est privé depuis si long-temps.

Le principe que je viens d'énoncer, comme le seul qui me paraisse applicable à l'état de la Grèce, n'est pas celui qui dirige le gouvernement actuel dans la réorganisation qu'il essaie de faire de son armée; il veut la constituer pour faire la guerre. Je dirai plus loin ce que je pense de la ligne politique suivie par ce gouvernement; je me borne seulement à la signaler ici, et je raconterai ce qu'il a fait pour parvenir au but qu'il s'est proposé. La première idée qui s'est présentée a été de conserver les palikares : en effet, comme il y en a parmi eux un grand nombre qui ne voudraient, sous aucun prétexte, se soumettre aux règles de la discipline, on a pensé qu'ils pourraient encore être utiles en les enrégimentant, et qu'on éviterait en même temps à l'état des frais considérables qu'entraîne la formation d'une armée régulière complète, frais qu'il est dans l'impossibilité de supporter. On a pensé qu'en donnant aux palikares un ordre hiérarchique et un corps d'officiers nommés par le gouvernement, on n'aurait plus à craindre le retour des discordes, qui étaient jusqu'à présent inséparables des bandes irrégulières. On les a donc partagés en régimens, bataillons et compagnies, et on leur a donné des colonels, des chefs de bataillon, des capitaines, des lieutenans, des sous-lieutenans, des sous-officiers et un état-major. On s'imagine les avoir régularisés, comme s'il suffisait pour cela de créer des noms et des grades. En attendant, il n'y a pas parmi eux plus de discipline qu'auparavant, les soldats vont et viennent comme bon leur semble, ne font toujours que ce qui leur plaît; en un mot, ce sont toujours les mêmes bandits dont j'ai fait le portrait dans les pages précédentes. Je ne puis donc, malgré les noms pompeux dont on les a affublés, voir en eux autre chose que ce qu'ils ont toujours été, et je m'abstiendrai d'en parler, car tout ce que je pourrais dire ne serait qu'une répétition de ce que j'ai dit plus haut; la hiérarchie de leurs grades ne mérite même pas qu'on s'y arrête (1).

(1) Comme souvenir de ces palikares que j'ai vus à Mégare, et pour satisfaire ceux qui désireraient connaître ce fantôme d'organisation, je l'insère cependant ici en note.

L'armée rouméliote est divisée en chiliarchies ou régimens, qui sont censées être de 1000 hommes chacune. La chiliarchie comprend 2 pentacosiarchies (bataillons); chaque pentacosiarchie, 5 hécatonsiarchies (compagnies); chaque hécatonsiarchie, 2 penintarchies (lieutenances); chaque penintarchie, 2 eicosipentarchies (sous-lieutenances); chaque eicosipentarchie, 2 dodécarchies (commandées

La cavalerie irrégulière n'existe encore qu'en projet. A la fin de 1828, Hadji-Christo reçut du gouvernement 80,000 piastres pour acheter des chevaux, et il s'en occupait. Mais il n'y a point de chevaux en Morée, du moins la race y est trop misérable pour qu'on puisse y faire des remontes. Les seuls pays où on en trouve sont la Thessalie et la Macédoine ; mais

par un sergent); chaque dodécarchies, 2 exarchies (escouades). Le corps d'officiers et de sous-officiers dans chaque chiliarchie comprend par conséquent :

	Grade correspondant.	Commandement.	Solde par mois.
1 Chiliarque	Colonel.	1000	500 p.
2 Pentacosiarques.	Chefs de bataillons.	500	300
10 Hécatontarques.	Capitaines.	100	160
20 Penintarques.	Lieutenans.	50	120
40 Eicosipentarques.	Sous-lieutenans.	25	80
80 Dodekarques.	Sergens.	12	50
160 Exarques.	Caporaux.	6	40
1000 Palikares.	Soldats.	»	36

Sur les 36 piastres par mois qui forment la solde du soldat, 11 doivent se mettre à l'ordinaire, et 25 doivent lui être livrées en argent. C'est sur cette somme qu'il doit fournir à son entretien en habillemens, armes et munitions. La valeur de la piastre répond à 0,36 c^mes. En outre une ration de 1/2 oque (1 livre 1/4) de pain par jour est délivrée indistinctement aux officiers et aux soldats.

La chiliarchie a un état-major composé de

1 Grammatikos.	quartier-maître,	du grade d'hecatontarque.
2 *idem*.	*idem*.	du grade de penintarque.
1 Farnias.	trésorier,	du grade d'hecatontarque.
1 Phontistis.	commis. des viv.,	du grade de penintarque.
1 Epapistis.	adjudant,	du grade d'eicosipentarque.

Les commandans des huit chiliarchies dont est composée l'armée rouméliote sont :

1re. Kitzo Tzavellas.
2e. Cristodoulo Hadji-Petro.
3e. Jannaki Itrato.
4e. Giorgaki Diovounisti.
5e. Grisioti.
6e. Vasso.
7e. Folio Lazopoulo.
8e. Demorphopoulo.

comme ils ne sont pas au pouvoir des Grecs, il est douteux que Hadji-Christo puisse réussir dans ses projets.

Quant au corps régulier que le gouvernement grec a l'air de vouloir réorganiser, rien n'est plus misérable. Il a atteint son plus haut degré de splendeur lorsqu'il était sous les ordres du général Fabvier, il comptait alors plus de 3,000 hommes; mais les divers désastres qu'il a essuyés l'ont presque anéanti, et il ne s'y trouvait pas, au commencement de 1829, 1,800 hommes d'infanterie, répartis dans trois bataillons. Et quelle espèce de troupes est-ce encore? Qu'on se figure le rebut de la population grecque, des vieillards, des enfans, des gens débiles, des éclopés que la misère seule a conduits dans les rangs de l'armée; tel est l'espoir de la nation grecque. Comme le gouvernement n'a pu encore faire les frais de leur habillement, rien n'est plus bizarre que leur accoutrement: les uns auront un mauvais schako, d'autres une veste déchirée; ceux-ci une peau de mouton, ceux-là un pantalon en lambeaux; la seule uniformité qu'ils présentent est la saleté, car on n'a pu encore faire cette conquête sur leurs habitudes; leurs armes sont dans le même état que leurs personnes. Les dépenses que le gouvernement doit faire pour leur habillement sont, il faut en convenir, plus grandes que dans aucun autre pays; tous les objets sans exception doivent venir de l'étranger, et on manque d'ouvriers pour les confectionner. Les hommes, en entrant au service, sont absolument nus; il faut les pourvoir de linge, de chaussures, etc., en un mot, des vêtemens les plus indispensables, que les plus pauvres même possèdent dans les pays civilisés. La consommation qui s'en fait est souvent en pure perte, car ils vendent fréquemment, pour avoir quelques piastres, les objets qu'on vient de leur livrer; il est presque impossible de les en empêcher, il l'est plus encore de les leur faire remplacer, et pour ne pas les voir nus et sans chaussures, on est bien obligé de leur en délivrer d'autres. On essaie de leur apprendre l'exercice. D'après ce que j'en ai vu, les résultats en sont des moins satisfaisans. On ne s'en étonnerait point, si leur organisation ne remontait qu'à quelques semaines. Mais elle est déjà de longue date, et il faut qu'on s'y soit bien mal pris pour n'en avoir pas obtenu plus que ce que nous en voyons aujourd'hui. Lorsque j'ai vu l'armée grecque au commencement de 1829, le corps régulier était sous les ordres de M. Heydeck, officier bavarois, à qui le président avait remis le soin de l'organiser. Avec les meilleures intentions du monde, M. Heydeck était au-dessous d'une tâche aussi difficile; il se perdait dans des détails frivoles, et l'organisation du corps régulier n'avançait pas en raison des ressources qui étaient mises à sa disposition. Le ministère français envoya le colonel Fabvier au président, pensant que c'était l'homme qui pouvait

le mieux convenir à ce commandement. On ne pouvait, à la vérité, en trouver un qui réunit à un plus haut degré les avantages d'avoir rendu aux Grecs d'immenses services, de leur avoir donné, dans nombre d'occasions, des preuves d'une force de volonté inébranlable et du plus noble dévouement pour leur cause; d'être connu d'eux et de les connaître parfaitement. Mais le caractère de Fabvier, qui est peu flexible, ne peut s'accorder avec celui du comte Capo d'Istria, à qui il s'est annoncé comme se croyant plus fort que lui dans l'opinion de la Grèce, et il échouera dans sa mission (1). Enfin le commandement du corps régulier a été donné au général Trézel, officier d'un rare mérite; mais nous ne savons point encore quels sont les résultats qu'il a obtenus (2).

La composition du corps d'officiers de l'infanterie grecque est fort peu satisfaisante. Ces officiers sont, à part un petit nombre, des aventuriers de tous les pays, gens sans aveu comme sans ressources, incapables de rien constituer (3). Il s'y trouve aussi beaucoup de Corfiotes, qui sont accourus en Grèce pour y envahir toutes les places de l'ordre militaire comme de l'ordre civil, et n'ont d'autre titre que d'être compatriotes du président.

Le corps de l'artillerie, dont le service demanderait cependant des officiers instruits, est composé de la même manière que l'infanterie. Quant au matériel, il n'a consisté jusqu'à présent que dans les vieilles pièces vénitiennes qui formaient l'armement des forteresses, lorsqu'elles sont tombées entre les mains des Grecs. Ces pièces datent elles-mêmes de l'époque où les Vénitiens possédaient la Morée, et sont naturellement presque toutes hors de service. A peine en voit-on quelques-unes qui soient montées sur des affûts capables de résister au premier coup de canon; la plus grande partie est dressée sur des tas de pierres au niveau des embrasures, ou couchée le long des parapets. Il faut ajouter que, depuis que les Grecs s'en sont emparés, leur nombre a été considérablement réduit. Les chefs qui se sont succédé dans le commandement des forteresses, en ont volé tout ce qu'ils ont pu. C'est ainsi que, pendant que Colocotroni a occupé la Palamide, il a fait précipiter des remparts plus

(1) Les prévisions de l'auteur se sont complètement réalisées.

(2) Ces résultats ont été presque nuls.

(3) Les officiers les plus distingués sont des Russes, et on leur a donné les postes de confiance, tels que le commandement de la Palamide, etc. Il est permis de supposer que leur gouvernement n'est pas resté entièrement étranger au service qu'ils sont venus prendre chez les Grecs.

(*Note du D.*)

de 150 pièces de bronze qu'il faisait vendre à son profit. Le meilleur parti que le gouvernement pourrait tirer de ce qui reste, serait de le vendre, pour rétablir, avec ce qu'il en retirerait, un bon armement en pièces de fer; car dans l'état où cela se trouve aujourd'hui, c'est absolument sans valeur utile.

En recomposant le matériel de l'artillerie de place, il faudra s'occuper aussi de l'artillerie de campagne. Elle consistait seulement en trois mauvaises pièces, à la fin de la guerre de Morée. Depuis, nous avons donné aux Grecs une batterie de montagne complète. Ce genre de bouches à feu est le seul qui convienne à un pays très montagneux et dénué de routes comme la Grèce. C'est celui que les Grecs feront bien d'adopter.

La cavalerie régulière comptait, lorsque je l'ai vue à Argos, deux escadrons à pied et une trentaine de mauvais chevaux. Depuis nous avons pourvu nous-mêmes à sa remonte, en lui envoyant deux cents chevaux harnachés. Ce corps est celui de l'armée grecque dont l'organisation m'a paru la meilleure. Les officiers sont de tous les pays; mais la plupart du moins sortent des armées européennes, surtout de la nôtre.

Dans tous les cas, il est toujours heureux pour les Grecs d'avoir rencontré des hommes qui ont l'habitude du métier, et peuvent les former. Ce corps est aussi celui où il y a le plus de tenue et de discipline. Les officiers se louent de la docilité de leurs soldats, et de la facilité qu'ils trouvent à les instruire. La cavalerie grecque doit sa première organisation à M. Regnault de Saint-Jean d'Angely, le compagnon d'armes de Fabvier. L'enthousiasme de la liberté l'amena en Grèce, et il a consacré à sa cause une partie de sa fortune; mais ses généreux efforts ont été bien mal récompensés. Après avoir vu son corps détruit dans le désastre de Carysto, après n'avoir échappé que par miracle aux sabres des *delhis*, trouvant la Grèce en proie à l'anarchie, payé d'indifférence par ceux pour qui il s'était dévoué, et abreuvé de dégoûts de toute espèce, il a abandonné une terre ingrate. Il avait obtenu quelques bons résultats en écartant avec soin de son organisation tout ce qui avait été palikare, et n'y admettant que des hommes neufs.

Mais il faut en convenir, ces hommes étaient à cette époque bien plus faciles à trouver qu'ils ne le sont aujourd'hui. Depuis lors, tant de désordres ont bouleversé la Grèce, que le brigandage a étendu ses racines avec une effrayante rapidité, et l'habitude de la licence est maintenant le plus grand obstacle qui s'oppose à la formation d'une armée régulière. Tant que le gouvernement entretiendra des bandes irrégulières, telles que les chiliarchies de l'armée rouméliote, il doit s'attendre à n'avoir que le rebut de la population. Il aura beau favoriser les troupes régulières en leur don-

nant une solde plus forte (et celle qu'on leur donne aujourd'hui est vraiment exorbitante), le Grec préférera toujours l'indépendance du palikare à la discipline du soldat régulier; les bénéfices de la solde ne vaudront jamais pour lui ceux de la licence. Le corps régulier doit à la fois lutter contre l'intérêt, contre les préjugés et contre le mépris ; faut-il s'étonner qu'il succombe dans une épreuve aussi cruelle ?

Les reproches que mérite le gouvernement doivent porter sur la négligence qu'il met à favoriser la formation d'une armée régulière par le seul moyen qui puisse le faire réussir, la suppression de l'armée irrégulière, et sur l'insouciance avec laquelle il s'occupe de cette formation elle-même. N'est-il pas honteux, en effet, que, depuis que ce gouvernement est à la tête des affaires, le corps régulier, le seul qui puisse lui donner quelque force, soit plus désorganisé encore qu'il ne l'était à la suite d'une longue anarchie, et après tous les désastres qu'il avait essuyés ? En présence d'un ennemi dont l'invasion était sans cesse imminente, dans un temps de dilapidations et de désordres, en dépit des difficultés que le gouvernement d'alors était le premier à susciter, la volonté et la constance d'un seul homme ont beaucoup plus fait que l'administration actuelle, à la voix de laquelle l'ordre s'est rétabli, qui n'a plus d'ennemi à combattre, et que les plus grandes puissances de l'Europe soutiennent de leur influence, de leur présence et de leur argent, n'est parvenue à faire depuis qu'elle est au pouvoir. Je sais qu'elle a allégué pour excuse que les intentions manifestées par les hautes puissances étaient que les Grecs s'abstinssent de sortir des limites qu'elles leur ont données, et que les opérations militaires, qu'elles n'ont pas jugé à propos de pousser au dehors de ces limites, ne fussent point étendues par les Grecs plus loin qu'elles n'ont été elles-mêmes. Elle a donc cru devoir s'y conformer, en ne donnant point à son armée une organisation plus développée que ne le comporte le cercle dans lequel elle est restreinte. Cette excuse pourrait être admise, si le gouvernement grec lui-même n'avait pas été le premier à se priver de la possibilité de s'en servir. Mais que signifient alors ses expéditions sur Candie, sur la Livadie et sur l'Arta ? Pourquoi s'obstine-t-il à conserver les bandes des Rouméliotes ? Si le gouvernement grec tenait aujourd'hui la conduite mesurée que les hautes puissances lui recommandent, personne ne lui reprocherait de ne pas donner à ses troupes régulières une organisation plus étendue ; mais on a droit de le faire, quand on le voit ne rien créer pour la stabilité du pays, et se jeter en aveugle dans de folles tentatives qui ne peuvent que perpétuer le désordre. Quand l'armée française est venue en Morée, plusieurs amis lui ont donné secrètement le conseil de profiter de ce moment pour s'emparer de quelques pays au-delà de l'Isthme ; on pen-

sait que, si les Grecs parvenaient une fois à s'emparer de l'Attique, le traité qui interviendrait par la suite avec la Porte pour régler définitivement leurs limites, ne leur enlèverait point cette conquête. Le gouvernement grec a-t-il cru atteindre ce but en lançant ses hordes de palikares dans les montagnes de Livadie? Le rôle qu'elles ont joué jusqu'à ce jour devait faire prévoir aux moins clairvoyans quel serait le résultat de leur nouvelle campagne; et certes, avec toute la bienveillance que l'Europe porte aux Grecs, il leur sera, cette fois, impossible de lui persuader qu'ils possèdent réellement une seule lieue de terrain au-delà de Mégare. Si le corps régulier eût été alors bien organisé, si on eût dirigé une attaque sérieuse sur l'Attique, avec des moyens suffisans pour en chasser les Turcs, et réduire Athènes par un blocus rigoureux, on était disposé à pardonner aux Grecs ces nouvelles hostilités; les puissances les auraient désavouées, mais cependant elles n'en seraient pas moins parties du *statu quo*, lors du traité, pour arrêter avec les Turcs la délimitation de la Grèce. Maintenant, grâce à l'interprétation que les Grecs ont donnée à ce conseil amical, et à l'armée rouméliote, qui ne sait remporter de victoires que lorsqu'il n'y a point d'ennemi devant elle, la Grèce n'a rien gagné à ce simulacre de guerre, et cependant, tout ridicule qu'il a été, il n'aura pas moins épuisé ses finances, et il aura servi de prétexte pour prolonger l'entretien des bandes qui ruinent le pays et l'empêchent d'acquérir aucune force réelle.

GOUVERNEMENT GREC.

Le gouvernement grec se réduit aujourd'hui à une seule personne, son président. Lorsque le comte Capo d'Istria fut appelé, par l'assemblée nationale, à la tête de l'administration, il sentit que, dans un pays déchiré par les factions comme l'était la Grèce, toute autorité qui ne serait point concentrée dans des mains fortes serait impuissante pour faire le bien, et il exigea, comme condition de son acceptation, que tous les pouvoirs lui fussent remis, au moins pendant les premiers momens, et jusqu'à ce que de nouvelles assemblées nationales eussent statué définitivement sur la forme à donner au gouvernement, qui jusqu'alors n'était que provisoire. Le comte Capo d'Istria avait vieilli dans les fonctions les plus élevées de la diplomatie, et la carrière qu'il avait remplie était assez brillante; une longue expérience avait assez mûri ses idées pour qu'il ne fût point accessible aux illusions qui égarent trop souvent de jeunes têtes. Il avait une grande réputation à conserver, et certes il n'est pas permis

de croire que le vain titre de président de la Grèce eût séduit son ambition, s'il n'avait pas cru pouvoir y faire des choses utiles. Il ne devait pas ignorer tous les obstacles qu'il allait rencontrer, les fatigues et les dégoûts dont il serait abreuvé; mais il voyait une nation à fonder, son nom à attacher à une des grandes pages de l'histoire : il s'est cru assez fort pour se charger de cette immense entreprise, et certes il lui a fallu du courage pour abandonner une vie douce et brillante, le fruit des fatigues de toute sa carrière, et se lancer de nouveau au sein des orages, quitter l'Europe et sa haute civilisation, et se mêler parmi des barbares pour les sauver en dépit d'eux-mêmes. A peine était-il en Grèce, qu'il put mesurer les difficultés énormes qu'il avait devant lui; la plus grande était sans doute la présence de ces primats dont j'ai dépeint l'immoralité. Il trouvait ces hommes au pouvoir, en occupant toutes les avenues, exerçant partout l'influence; il était réduit à s'en servir, et cependant c'étaient ceux-là même qui pesaient sur le pays, et étaient les auteurs de tous ses maux; ils étaient incompatibles avec sa prospérité, et ce n'était que par eux qu'il était possible de la fonder. Leur caractère turbulent, leur esprit d'intrigue, leurs habitudes de vol et de désordre, ne pouvaient s'accommoder avec un gouvernement stable et régulier. Lorsque ce gouvernement avait été établi, le péril était si imminent, le cri de la nation était si unanime, qu'ils avaient été comprimés par l'élan général; mais le premier mouvement d'enthousiasme était à peine passé, qu'ils recommençaient déjà leurs intrigues, et en voulaient au pouvoir nouveau qui leur interdisait les rapines et la guerre civile. Le premier acte du président avait été de leur retirer le maniement des deniers de l'état, et de se le réserver pour lui seul; mais, quoi qu'il fît, il ne pouvait se dispenser d'avoir des agens, et c'était dans la caste même que son devoir était de combattre, qu'il était forcé de les prendre. Il ne voyait autour de lui que des partis, et nulle part la nation; c'était le parti des insulaires, des Moréotes, des Rouméliotes, des Fanariotes; c'étaient Condurioti, Colocotroni, Zaïmi, Coletti, Maurocordato, etc. Adopterait-il un d'entre eux? C'était gouverner le tout par la partie, et rallumer la guerre civile. Les écarterait-il tous également pour ne s'appuyer que sur la nation? Ils allaient tous se réunir contre lui, et le point d'appui qu'il cherchait n'existait même pas. Essaierait-il d'en opérer la fusion? La chose était impossible; les factions veulent toutes une domination exclusive. Placé entre tant d'écueils, le président s'est arrêté au second de ces moyens; il a pensé qu'il était le seul honorable, le seul qui promît pour l'avenir d'heureux résultats; et quoique l'exécution présente les plus grandes difficultés, quoiqu'il ait peut-être à craindre de succomber dans

une entreprise aussi hardie, il a cru de son honneur d'aborder le mal dans sa racine, il a refusé d'être complice de l'anarchie. Mais aussi que de haines n'a-t-il pas soulevées! Toutes les factions blessées au cœur se sont réunies d'un commun accord, et c'est un merveilleux spectacle aujourd'hui que de voir des hommes, jusqu'à présent divisés, acharnés les uns contre les autres, s'entendre d'un bout de la Grèce à l'autre dans leur haine contre le président. Plusieurs personnes qui ont parcouru récemment la Grèce ont pu être trompées par cette unanimité apparente; elles ont pu penser que tel était le vœu du pays, et qu'une administration qui est si violemment attaquée était décidément en opposition avec lui. Examinons de près et ces reproches et ceux de qui ils partent.

Il est digne de remarque que ceux qui les répètent avec le plus d'aigreur sont des hommes qui ont appartenu aux diverses factions qui se sont disputé le pouvoir, et qui le voient leur échapper avec dépit. Tels sont tous ceux qui entourent le gouvernement à Egine, les membres des conseils, des commissions, des ministères, et leurs créatures; les chefs de bandes et leurs palikares, les marins qui vivaient de piraterie, enfin toute la classe des primats. Si on descend jusqu'au peuple et qu'on l'interroge, on trouvera au contraire qu'il s'applaudit du rétablissement de l'ordre, qu'il déteste ces factions turbulentes dont les excès ont ruiné la Grèce, et qu'il ne désire rien tant que la continuation d'un système qui lui a donné la première tranquillité dont il ait joui depuis six ans. Si on en vient même à analyser les reproches, on se convaincra que ces reproches ne méritent guère plus de confiance que ceux qui les débitent. Les plus graves portent sur l'usage arbitraire que le président fait de son autorité, sur son humeur despotique, sur l'éloignement des affaires dans lequel il tient les hommes qui y ont figuré jusqu'à présent; ces hommes, répète-t-on avec emphase, qui se sont sacrifiés pour la cause de l'indépendance, et qui voient aujourd'hui des nouveaux venus et des étrangers passer avant eux dans la confiance du gouvernement.

Ce que j'ai dit précédemment suffit, ce me semble, pour réduire ces déclamations à leur juste valeur. Il ne faut pas une étude bien approfondie de la Grèce pour être convaincu que le gouvernement populaire, les assemblées, les conseils, la modération des pouvoirs, et tant d'autres belles théories empruntées à la haute civilisation, y sont la plus grande de tous les absurdités; qu'il faut une main forte, armée de tous les pouvoirs, qui déjoue les factions, étouffe l'anarchie, sauve la nation sans elle et malgré elle; qu'il faut un dictateur suprême, ferme, vigilant, inexorable, despotique même, sans quoi la Grèce est perdue à jamais. On reconnaîtra que le président a rendu à son pays le plus signalé de tous les

services, en restant seul dépositaire de toute son autorité, et en restreignant les agens qu'il emploie dans le cercle de leurs spécialités. Tous les ministères, les principaux postes de l'administration sont occupés par des hommes qui ont assez figuré dans la révolution; ce sont les Petro-Bey, les Condurioti, les Zaïmi, les Tricoupi, les Maurocordato, etc., qui occupent les places les plus éminentes : seulement ils sont renfermés dans leurs attributions, ils ne sont point admis au maniement des deniers de l'état; voilà le grand crime du président. On l'accuse d'avoir introduit dans l'administration et dans l'armée une foule de Corfiotes, gens sans aveu, sans garantie, entièrement inconnus à la Grèce. Ce reproche est le plus réel et le seul qui donne droit à des plaintes fondées. Le président a mis à la tête du département des finances, et investi des pouvoirs les plus étendus, son frère, le comte Viaro, homme incapable, et qui choque beaucoup les Grecs par sa hauteur; Augustin, le dernier de ses frères, jeune homme qui sort des bancs de l'école, a été envoyé par lui à l'armée de Livadie avec le titre de généralissime. Tant d'honneurs accumulés sur sa famille sont peut-être impolitiques; cependant il faut excuser le président, entouré qu'il était par des hommes dont il avait plus d'une raison de se méfier, d'avoir voulu placer sa confiance en des personnes dont il fût parfaitement sûr. Ce sont ses frères qui ont amené en Grèce cette nuée de Corfiotes dont on se plaint tant, et la faute en retombe tout entière sur le président, à qui il est cependant impossible de s'occuper de la distribution de tous les emplois. Il devrait en cela céder à l'opinion de la Grèce; c'est la blesser sans aucun profit que de soutenir ces aventuriers que l'intérêt seul y a conduits, qui ne lui apportent ni lumières, ni moralité, ni garanties : mais il faut aussi convenir que l'amertume du reproche de la part des Grecs est bien peu mesurée à l'erreur commise, et l'importance qu'ils lui donnent peut faire juger du degré de vérité qu'il faut accorder au reste de leurs accusations.

On reproche au président de n'avoir rien fait encore pour l'administration de la justice. Ce fait est vrai; mais cependant il convient de considérer depuis quelle époque il est à la tête du gouvernement, les travaux qui ont occupé tous ses momens, tels que le rétablissement de l'ordre, la répression de la piraterie et des bandes qui désolaient le pays, le soin des finances, qui était le premier et le plus nécessaire de tous, celui des subsistances qu'il fallait procurer à tout prix et distribuer à une population qui périssait de misère; enfin une foule de détails d'administration auxquels il était seul chargé de pourvoir. Il faut ajouter encore des relations difficiles et compliquées avec les puissances étrangères, le séjour des ambassadeurs à Poros, pendant quatre mois entiers qui se sont passés en

conférences, en négociations continuelles. Exiger d'un homme d'en faire plus, est certainement le comble de l'injustice de la part des Grecs, et il y a bien plutôt de quoi s'émerveiller que ses forces aient pu suffire à tant de travaux.

Enfin on l'accuse du défaut d'organisation de l'armée. J'ai déjà longuement discuté cette question; je ferai observer ici seulement que les Grecs sont loin de l'envisager de la même manière que nous. Ils veulent une armée pour faire des conquêtes. Que le président supprimât les troupes irrégulières pour reporter tous ses soins sur l'organisation du corps régulier, certes les cris eussent été bien autrement acharnés, tous les partis se seraient soulevés, et c'est bien alors qu'on aurait proclamé que la conduite du président était une horrible tyrannie, qu'il sacrifiait à ses systèmes les valeureux enfans de la Grèce, qu'il trahissait la nation dont les intérêts lui étaient confiés.

J'espère en avoir dit assez pour faire apprécier la valeur des accusations qu'on intente au président. Ces accusations de la part des Grecs me paraissent être la meilleure apologie. Pour nous, qui ne voyons pas les choses du même œil, nous avons peut-être aussi des reproches à lui adresser, et qui tombent précisément sur des points où notre opinion est en opposition directe avec celle des Grecs. Peut-être nos objections ne sont-elles pas mieux fondées; mais, dans tous les cas, elles ont le mérite d'être dictées par l'impartialité et de partir d'une position que n'atteignent ni l'intérêt, ni les passions locales.

Dans la Grèce, cet intérêt et ces passions soulèvent contre le président des difficultés sans nombre. Égine, le siége de son gouvernement, est rempli d'intrigans, dont la seule étude est de contrarier toutes ses mesures; ils se divisent en plus de vingt clubs, où on déraisonne sans cesse et sans relâche sur la politique de l'état; pendant ce temps, les campagnes sont négligées, le peuple reste face à face avec sa misère, et aucun de ces faiseurs d'opposition et de projets ne songe à tourner vers le bien et l'utilité du pays une activité qu'il emploie à entraver la marche de son gouvernement. Le conseil d'état ou *panhellenium* (1), que le président a

(1) Le panhellenium est un conseil consultatif qui donne son avis dans toutes les affaires de l'état. C'est là que se discutent les lois, les arrêtés et toutes les grandes mesures. Le président a eu une heureuse idée en créant un corps qui le rattachait à la nation, et si ce corps eût franchement voulu la marche du gouvernement, il aurait rendu les plus grands services : au lieu de cela, il s'est jeté dans des intrigues qui entretiennent l'irritation et la confusion. Mais le moyen d'empêcher un Grec d'intriguer! Le président y avait perdu dernièrement la majorité; il

composé de tous les hommes qui ont marqué dans la révolution, et qui est destiné à l'assister de ses conseils dans l'intervalle des assemblées nationales, renferme lui-même l'opposition la plus vive. Cette opposition se promettait bien, à la réunion de la première assemblée nationale, d'attaquer violemment le président; mais ses manœuvres ont été déjouées. Elle ne cesse de protester qu'elle a horreur de l'anarchie, qu'elle ne veut que l'exécution des lois, le respect de la constitution, et que ce n'est que pour les empiètemens qu'il s'est permis, qu'elle attaque le président (1). Déjà elle aurait éclaté sans la présence de l'expédition française, qui en impose aux agitateurs : ils disent hautement que, si elle n'avait été là, le président serait déjà renversé; mais comme ils pensent que l'expédition française ne resterait pas impassible à la vue des désordres qui accompagneraient cette nouvelle révolution, ils attendent son départ pour avoir alors un champ libre à leurs intrigues. De son côté, le président s'attendait bien à ce que tous ces complots éclateraient à la réunion du congrès; aussi ne l'a-t-il convoqué que lorsqu'il a été assuré d'avance d'y avoir la majorité. Parmi les moyens qu'il a employés, il en est, à la vérité, quelques-uns qui ne sont point parfaitement réguliers. C'est ainsi qu'il a appelé au congrès des représentans pour les diverses parties de la Grèce qui sont

a dû nommer de nouveaux membres pour se la rendre. Il est plus que probable qu'avant peu ils suivront la même pente.

(1) On cite Maurocordato comme un des chefs de l'opposition. Maurocordato est cependant un des hommes honorables de la Grèce. Il est du très petit nombre de ceux qui n'ont point participé à la corruption générale; il n'a point profité dans son intérêt des hautes fonctions qui lui ont été confiées : il est pauvre, c'est le plus grand éloge qu'on puisse en faire. Mais le désintéressement n'exclut pas le désappointement d'avoir vu ces hautes fonctions lui échapper pour passer entre les mains d'un autre, d'un étranger, et en descendant du rang de chef de l'état à celui de simple membre du panhellenium, il est permis de croire qu'il n'aura pu étouffer quelques regrets. Il veut le bien de la Grèce, et dans son opposition contre le président, il ne doit point être confondu avec des intrigans qui ne se plaisent que dans le désordre, et qui ne sont animés que par de viles passions. Il croit sans doute son opposition fondée sur des motifs honorables; il ne juge point assez qu'avant tout, il faut de l'unité à la Grèce, et que son gouvernement est déjà environné de trop de difficultés pour que toutes celles qu'on lui suscite encore ne soient point le coup le plus funeste qu'on puisse porter à la nation. Ainsi, pour le moment, c'est avec les fauteurs du désordre et de l'anarchie qu'il s'est allié. Telle est l'ambition, tel est l'esprit d'intrigue dont le caractère grec ne peut jamais se dépouiller.

encore occupées par les Turcs; l'élection n'ayant pu s'en faire, c'est lui-même qui les a désignés d'office. Il a dû répandre de l'argent parmi les membres du congrès, car c'est la seule manière de se faire entendre des Grecs; à l'aide de tous ces moyens, l'opposition a été étouffée, et le congrès s'est mieux passé qu'on ne s'y attendait. L'importance du résultat doit faire pardonner quelques irrégularités qu'il a bien fallu commettre pour y parvenir.

Le président a réussi, dans cette circonstance, à déjouer les projets des factieux. Mais sommes-nous assurés qu'il aura toujours le même bonheur? On ne peut, en y songeant, s'empêcher ici de déplorer la faute que le président a commise en négligeant d'organiser le corps régulier. Si ce corps existait, s'il était bien composé et bien commandé, ce serait la digue la plus forte à opposer au retour de l'anarchie. Bien loin de là, il est aujourd'hui dans un tel état de nullité, que, si le gouvernement venait à être menacé, c'est par lui que commencerait certainement la dissolution.

Telle est, en résumé, la situation intérieure du gouvernement grec. Le président est seul chargé d'en supporter tout le poids. Il a trouvé un pays tout entier à constituer, depuis les premiers élémens jusqu'au faîte de l'édifice. Il a trouvé un peuple en proie à la plus affreuse misère; ses soins les plus importans ont dû être de le faire vivre. Il a trouvé la Grèce déchirée par l'anarchie, les primats et les chefs de bandes s'arrachant les dépouilles de la nation, et ne s'entendant que pour sa ruine; il a dû, avant toutes choses, arrêter le désordre, et il y est parvenu. Il a cherché dans la nation des hommes qui voulussent le seconder dans son immense entreprise; il n'a trouvé que des intrigans qui sèment les difficultés sous ses pas, qui contrarient, par une opposition calculée, tous les efforts qu'il fait dans l'intérêt du bien public. Il a répudié des partis anarchiques; il a cherché la nation pour s'appuyer sur elle seule; cette nation, il ne peut la saisir; les mêmes hommes s'élèvent entre elle et lui comme une barrière insurmontable. Ainsi il reste seul en butte à tous les partis, ne tenant à rien, n'ayant même pas ce que possède tout chef de gouvernement, une force qui puisse le protéger; s'il résiste encore, c'est grâce aux puissances étrangères qui reconnaissent en lui le chef de la Grèce, et qui ont bien voulu le soutenir de leur présence et de leur argent. Cet appui vient-il à manquer? son pouvoir s'écroule, et la Grèce retombe dans une anarchie plus terrible que jamais.

POLITIQUE EXTÉRIEURE.

La politique extérieure du gouvernement grec est ce qui nous intéresse le plus immédiatement. Depuis le traité du 6 juillet, on a pu prévoir que la question grecque allait prendre une importance tout européenne ; mais depuis que la Russie a pris une direction séparée, et qu'elle a déclaré la guerre à la Porte, cette question s'est bien plus agrandie encore. Elle fait partie intégrante du grand drame qui occupe aujourd'hui tout l'Orient, et dans lequel les plus grandes puissances de l'Europe seront bientôt peut-être appelées à jouer un rôle. La situation de la Grèce vis-à-vis chacune d'elles est facile à saisir, d'après le genre d'intérêt qu'elles prennent elles-mêmes à cette grande lutte. La Russie doit chercher à maintenir dans la Grèce un point d'irritation qui forme une diversion utile à ses projets; aussi, lorsque la délimitation de la Grèce a été débattue entre les trois puissances, a-t-elle constamment proposé de lui donner la plus grande extension possible; elle entretient les Grecs dans ces idées, et les soutient de son influence, si ce n'est de son argent, dans leurs projets chimériques de conquêtes. L'Angleterre tient, par les mêmes raisons, une conduite absolument différente ; elle désire que la question grecque soit terminée le plus tôt possible, et veut la fixer de la manière la plus courte et la plus simple. Quant à la France, il est difficile de dire ce qu'elle a voulu depuis le commencement de l'insurrection grecque; son cabinet a long-temps flotté dans des incertitudes. L'opinion du pays le poussait à servir les Grecs, et lui a fait faire son expédition de Morée : mais en même temps il craignait de trop s'engager; il voulait éviter une rupture avec la Porte, rupture sans aucun avantage, et qui l'aurait fait sortir de la position d'expectative où il lui convenait de rester. Pour concilier des devoirs aussi opposés, il renfermait son armée dans les limites de la Morée, et en même temps il conseillait aux Grecs de profiter du moment pour faire eux-mêmes leurs conquêtes, il les a soutenus de son argent et de sa présence. J'examinerai plus tard cette conduite ambiguë dans l'intérêt de la France. Je ne m'occupe ici que de la ligne politique que doit suivre le gouvernement grec vis-à-vis des trois puissances (1) ; ce que je viens de dire suffit pour la tracer.

(1) Je ne parle pas ici de l'Autriche, parce qu'elle se tient en dehors. On sait avec quel déplaisir elle a vu la révolution grecque. Elle a prévu, dès le commencement, que l'irritation qui prenait naissance en Grèce s'étendrait bientôt sur un

Toutes les pensées du président sont dirigées vers l'augmentation du territoire de la Grèce ; à côté de ce but, toute autre considération n'est pour lui que secondaire ; il ne voit que ce qui peut l'y amener, et il cherche à profiter de toutes les circonstances qui peuvent la favoriser. Je dirai tout-à-l'heure jusqu'à quel point ce plan me paraît bien conçu et conforme aux intérêts de la Grèce. Quoi qu'il en soit, tel est le but avoué du président, et il le poursuit avec toute la persévérance et l'adresse d'un homme rompu aux grandes affaires et habile à calculer les chances. Comme il est en conformité parfaite de vues avec la Russie, tous ses efforts sont dirigés du côté des deux autres puissances ; mais cette conformité même est le plus grand obstacle qui s'oppose à l'accomplissement de ses désirs. C'est du cachet de la Russie que sont empreints tous ses actes, par la raison qu'ils veulent l'un et l'autre les mêmes choses ; on n'oublie pas d'ailleurs tous les liens qui attachent le comte Capo d'Istria à cette puissance, et on en conclut naturellement qu'il n'est en Grèce qu'un proconsul russe. Que ce soupçon soit ou ne soit pas fondé, il n'en est pas moins vrai que la conformité de vues que je viens de signaler suffirait à elle seule pour le faire naître, et qu'il n'est pas besoin de remonter à des personnalités pour expliquer ce qui est dans la nature des choses ; quand ce serait tout autre que le comte Capo-d'Istria, il n'en aurait pas moins la couleur russe.

Dans les efforts qu'il fait pour décider l'Angleterre et la France à accéder à ses désirs, le président fonde son principal espoir sur l'opinion publique de l'Europe. Il sait quelle influence elle exerce sur les gouvernemens, que c'est elle surtout qui a conduit le cabinet français à demander aux deux autres puissances à se réunir au protocole de Saint-Pétersbourg, et a par conséquent amené le traité du 6 juillet ; que c'est encore elle qui a décidé l'expédition de Morée. Il espère qu'elle saura encore l'emporter sur la résolution, que les cabinets ont annoncée, de borner ce qu'ils veulent faire pour la Grèce à ce qui a été déjà fait ; et, sous ce rapport, il a

théâtre beaucoup plus vaste, et sa diplomatie a fait les plus grands efforts pour retarder le moment de sa propagation ; mais elle n'est jamais intervenue directement, n'a jamais voulu paraître, d'une manière ou d'une autre, dans les affaires de la Grèce, et a poussé la réserve jusqu'à laisser son pavillon long-temps outragé par les pirates. Aussi son commerce a-t-il fait des pertes immenses ; elle n'a commencé que fort tard à le protéger efficacement, et l'expédition que son escadre a faite au mois de janvier 1829, sur Égine, pour se faire rendre justice de plusieurs pirateries, est la première où on ait vu figurer la marine autrichienne.

vu sans peine, il s'est même attaché à exagérer les rigueurs exercées par les Turcs sur quelques parties de la population grecque de Candie.

Lors du massacre de Retimo (massacre qui a été singulièrement amplifié, et dont les Grecs étaient dans le fond les excitateurs, comme je l'ai déjà dit), le président a dit hautement que si c'était un grand malheur pour ceux qui en avaient été les victimes, au moins il ne pouvait produire qu'un bon résultat, et qu'il servait la cause de la Grèce. C'est cette pensée qui a dirigé les expéditions de Candie et de la Livadie.

Le président a assez présumé de la crédulité de l'Europe, crédulité qui, jusqu'à présent, a été complète, et que la Grèce a si bien exploitée depuis six ans, pour penser qu'elle ne se démentirait pas dans cette circonstance; qu'elle ne cesserait pas de voir des armées et des opérations militaires là où il n'y avait que du brigandage, et que les courses des Sphakiotes ou des Rouméliotes dans les montagnes seraient toujours pour elle des victoires ou des conquêtes. C'est encore la même pensée qui a dicté ces instructions secrètes envoyées à M. Reyneck pendant l'insurrection de Candie. Les mêmes instructions ont sans doute été données à Ypsilanti, à en juger du moins par ce qu'il a essayé de faire en Livadie. On s'est efforcé de soulever les populations, quitte à les abandonner l'instant d'après; d'instituer des municipalités éphémères; de se faire faire des adresses, pour présenter ensuite ces brillans résultats à l'opinion de l'Europe, et la décider à exiger des gouvernemens qu'ils adjoignent ces prétendues conquêtes à la Grèce déjà affranchie. Lorsque le président prit, au mois d'août 1828, la résolution d'envoyer une expédition en Candie, sa détermination fut si soudaine, que, peu de jours auparavant, en se rendant à Corfou, il avait positivement déclaré qu'il n'entreprendrait rien de ce côté, et avait été le premier à reconnaître toutes les raisons qu'il y avait de rendre ce malheureux pays à la tranquillité. A son retour, l'expédition était décidée; c'est que, dans l'intervalle, il avait appris l'arrivée prochaine de nos troupes en Morée. Quand il les a vues, il a calculé qu'une pareille démarche ne pouvait pas être sans conséquences, surtout depuis qu'elle n'avait plus pour but l'évacuation de la Morée par l'armée égyptienne, cette évacuation ayant déjà été résolue par la bataille de Navarin, et, en dernier lieu, par la convention d'Alexandrie; que le drapeau français flottant en Morée, notre armée ne pourrait pas rester tranquille spectatrice de la guerre qui se ferait de l'autre côté de l'isthme; que si, dans cette guerre, les Grecs éprouvaient des revers, comme on devait s'y attendre, si les populations étaient les nouvelles victimes de la vengeance des Turcs, si le sang coulait, les Français, qui étaient déjà engagés dans cette querelle, ne pouvaient manquer d'y pren-

dre part, et que le principe qui les avait conduits en Morée les entraînerait forcément en Roumélie, peut-être même les conduirait jusqu'à Candie. Ce raisonnement était bien naturel, et il a acquis une nouvelle force quand les trois ambassadeurs sont venus à Poros, et y ont passé quatre mois entiers à faire de la statistique, à discuter, ruisseau par ruisseau, les limites de la Grèce; quand l'ambassadeur de France, qui s'attachait surtout à la partie militaire de la question, a appuyé avec instance sur la nécessité de faire une frontière militaire qui embrassât en même temps une étendue de territoire plus vaste que ne l'était la Morée, tranchant ainsi la question qui était encore indécise alors, celle de l'indépendance absolue de la Grèce et sa constitution en état indépendant. Mais lorsque le président a reçu du cabinet français lui-même le conseil secret de profiter de notre présence en Morée, pour s'étendre au-delà et faire des conquêtes auxquelles notre neutralité nous empêchait de concourir ostensiblement, n'a-t-il pas dû se croire autorisé à essayer cette expédition que nous blâmions peut-être en public, pour mieux l'encourager en secret?

Le président a trop de sagacité pour n'avoir point jugé l'état des choses. La Russie était dans ses intérêts; il nous a vu un certain penchant d'affection pour lui, n'hésitant plus qu'à le déclarer ouvertement; il a pensé qu'il nous entraînerait, et qu'une fois la chose faite, l'Angleterre ne refuserait pas son assentiment. Toute sa politique a été dirigée dans cet esprit, et on ne peut disconvenir qu'elle ne soit rationnelle. D'un autre côté, est-elle sans périls? les espérances et les calculs sur lesquels il la fonde ne risquent-ils point d'être déçus? enfin l'idée qui le domine, l'extension du territoire de la Grèce, est-elle, pour ce pays même, d'un tel avantage, qu'il doive y sacrifier des considérations d'un autre ordre? lui est-elle même profitable? Telles sont les questions sur lesquelles j'appellerai un instant l'attention.

J'ai fait voir que la Grèce est, à peu de chose près, dans le même état de désorganisation où le président l'a trouvée quand il en a pris le gouvernement. La détresse y est la même; l'administration est sans force et à la veille d'être renversée par les factieux; notre présence seule la soutient. Est-il présumable que le président soit le seul à ne point s'en apercevoir? Il n'est, à la vérité, connu jusqu'à présent que comme diplomate, et les talens qu'il a pu déployer dans la chancellerie russe sont loin d'être les mêmes que ceux qui sont nécessaires à un administrateur. Mais n'en aurait-il pas la moindre notion (ce qui est peu probable dans un homme comme lui), il est certes assez clairvoyant pour voir ce qui est, et pour juger de ce qui manque. S'il n'a pas fait ce qu'il aurait pu faire, ce peut

être négligence de sa part; mais ce peut être aussi un plan tracé, et il est juste d'examiner ce côté de la question.

Dans cette hypothèse, je suppose que le président aura reconnu que la Grèce ne peut être rien par elle-même; qu'elle ne peut subsister que par l'assistance soutenue des puissances qui lui ont donné la liberté; qu'avant tout, il faut s'assurer de la continuation de cette assistance, et que le plus sûr moyen de l'obtenir est d'y obliger ces puissances même. S'il se presse d'organiser le pays, s'il le maintient scrupuleusement dans les bornes qu'on lui a prescrites, s'il fait renaître le travail et la prospérité, au premier de ces heureux symptômes qui se manifestera, les puissances, ou du moins quelqu'une d'entre elles, lasses d'une protection qui les gêne, ne manqueront point de s'en prévaloir pour annoncer que leur protection est devenue désormais inutile, que la Grèce est suffisamment constituée pour pouvoir s'en passer, qu'il n'y a plus rien à faire pour elle, et elles s'empresseront de terminer une question qu'il est dans l'intérêt de la Grèce de faire durer le plus possible, car elle n'a rien à perdre, et a tout à gagner au contraire à ce qu'elle soit prolongée. On ne réduira, dans aucun cas, son territoire à moins de ce qu'elle possède aujourd'hui, la Morée et les Cyclades; toutes les chances sont pour qu'il soit augmenté. Or, ces chances ne peuvent se présenter qu'autant que la question durera, qu'autant que les puissances continueront à s'occuper de la Grèce; et comme elles tiennent, dans leur propre intérêt, à ce que l'œuvre qu'elles ont créée ait de la durée, elles continueront à s'en occuper tant que la Grèce ne sera point assise, tant que sa situation intérieure, comme sa situation extérieure, sera un sujet d'alarmes pour la paix; en un mot, c'est la prolongation de l'alliance du 6 juillet. Tel est, ce me semble, l'enchaînement d'idées qu'il est permis de supposer chez le président. Peut-être est-ce faire trop d'honneur à ce qui n'est, dans le fond, que négligence de sa part; peut-être encore ces plans sont-ils moins conçus dans l'intérêt de la Grèce que dans celui de la Russie, et n'a-t-il pour but que de prolonger une diversion qui est utile à cette puissance. Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit plus haut sur ce sujet, j'ignore quelles peuvent être les vues secrètes du président; mais, dans tous les cas, j'aimerais mieux tirer mes inductions de la nature des choses que me contenter de suppositions vagues. C'est une manière beaucoup plus commode de raisonner, mais elle risque aussi d'être souvent inexacte. D'ailleurs, rien de ce que je dis ici ne contredit ces suppositions; je suis loin de les traiter de fables; j'avouerai même qu'elles paraissent assez plausibles : je n'en ai pas moins cru cependant qu'il était utile de chercher, dans la situation même de la

Grèce, des explications à la ligne de conduite que suit son gouvernement.

Si le président a sainement jugé l'avenir, sa sagacité aura trompé bien des raisonnemens et des conseils. Mais est-il à l'abri de l'erreur? n'a-t-il pas compté avec trop d'assurance peut-être sur l'opinion publique de l'Europe, sur les gouvernemens qui ont témoigné tant de bienveillance à la Grèce?

Il est hors de doute que l'Angleterre et la France ont intérêt à se retirer le plus tôt possible de la question grecque. Je ne puis prévoir ce que feront leurs gouvernemens; mais les conjectures les plus raisonnables sont, ce me semble, celles qui se basent sur leurs intérêts. Or, tant que cette question dure, elle les embarrasse; elle les prive, en partie du moins, de la liberté des mouvemens qu'ils doivent désirer de conserver complète, dans un moment où se prépare une crise à laquelle toute l'Europe est intéressée, car le traité d'Andrinople n'a fait, à mon avis, que la suspendre. La Grèce est d'une bien petite importance à côté des grands évènemens dans l'attente desquels nous sommes, et ce n'est pas par considération pour elle qu'on est disposé à sacrifier des intérêts immédiats. Ainsi elle est exposée à ce que les puissances se lassent de s'occuper exclusivement d'elle, qu'elles tranchent péremptoirement la question et l'abandonnent à ses propres ressources. Qu'aura-t-elle gagné alors à aviver l'irritation et à prolonger son malaise? Les Turcs, qui avaient déjà pris leur parti sur la perte de la Morée, auront été irrités par des hostilités inutiles; ils demanderont de leur côté, pour s'assurer contre le retour de ces hostilités, des garanties qui pourront bien leur être accordées dans l'impatience d'en finir. Le gouvernement grec aura perdu la meilleure de toutes les occasions, pour réparer les malheurs du pays, pour rétablir complètement l'ordre, et pour s'asseoir lui-même d'une manière stable. C'est bien alors que les reproches éclateront de toutes parts contre lui, et cette fois ils seront fondés, car il aura achevé la misère de la nation pour courir après un but chimérique. Toutes les plaies causées par l'anarchie sont encore saignantes, comme au premier jour; rien n'aura été fait pour les guérir, et la Grèce se trouvera seule, face à face, devant l'immense étendue de ses maux.

DÉLIMITATION DE LA GRÈCE.

Mais au moins l'augmentation de leur territoire est-elle pour les Grecs d'un tel avantage, qu'elle l'emporte sur les dangers auxquels ils s'exposent pour y parvenir? Il est nécessaire d'établir cette balance pour décider ce qu'il leur importe de faire.

La population que renferme la Morée s'élève, comme je l'ai dit, à deux cent mille ames au moins. Elle a l'avantage de n'avoir avec ses voisins que le plus petit contact possible; sa seule frontière est sur un isthme d'une lieue et demie de largeur, que protègent des défilés de la défense la plus facile, puisqu'il ne s'y trouve qu'un seul passage. La Morée forme un tout compacte, et offre à l'industrie de l'homme un champ vaste à exploiter; ses plaines et ses vallées fertiles nourriraient aisément une population décuple de celle qui s'y trouve aujourd'hui. Cette population elle-même est à peu près homogène, et les exceptions peu nombreuses qu'on trouve dans les montagnes du Magne et de l'Arcadie, se fondraient bientôt elles-mêmes dans la masse, sous l'empire d'une administration forte. Mais, dès qu'on sort de l'isthme, tous ces avantages disparaissent. La frontière prend tout de suite un grand développement, et avec elle s'accroît la difficulté de la garder. Elle nécessitera une armée nombreuse que le pays n'est point en état de fournir et encore moins d'entretenir. Les points de contact avec les Turcs seront très nombreux; il en résultera, à chaque instant, des discussions, des rencontres qui entretiendront les deux peuples dans une irritation continuelle, et amèneront des guerres. Il est aisé aux puissances européennes de prendre la Morée sous leur protection, d'en interdire l'entrée aux Turcs sous peine d'encourir leur vengeance; les deux peuples, séparés entre eux par la nature, n'ayant presque aucune communication, ne pourront point avoir ces rapports hostiles qui sont inévitables sur une frontière étendue, et la paix sera facile à conserver. Avec d'autres limites, au contraire, les puissances ne peuvent plus donner la même garantie à la Grèce, parce qu'elles ne peuvent couvrir de leur égide toutes les provocations qui viendraient du côté des Grecs, et interdire aux Turcs les représailles. Que si, par la suite, cette protection des puissances vient à être suspendue, si les Grecs restent livrés à eux-mêmes, leurs lignes seront bien autrement inexpugnables lorsqu'ils n'auront que l'isthme à défendre, que lorsqu'il faudra se garder à la fois sur une frontière de cinquante lieues au moins de longueur. A cela on répondra, la carte à la main, que l'augmentation de territoire qu'ils trouveront à ces nouvelles limites accroîtra considérablement leurs forces, et en fera une puissance bien capable de se défendre. Si on croit connaître un pays pour en avoir vu la carte, à coup sûr ce raisonnement paraîtra spécieux; mais si l'on veut bien se souvenir que la nature est infiniment plus variable que le dessin, qu'elle offre à chaque pas des dissemblances qui ne permettent de la juger que quand on l'a vue elle-même, on aura recours à d'autres données que celles de la carte pour fonder un état et constituer une nation.

Le pays compris entre la chaîne de l'Othrix et l'isthme de Corinthe est presque entièrement rempli par de grandes montagnes dont les vallées seules ont quelques habitans; toutes celles qui se rattachent au Parnasse, le littoral du golfe de Lépante et de la mer Ionienne, offrent à peine de misérables hameaux. Le bassin de Livadie est le seul qui soit cultivé; encore la population y est-elle plutôt turque que grecque. La vallée de l'Aspropotamos est presque inculte comme toute la Grèce occidentale; il ne reste que l'Attique qui ait vraiment de la valeur, mais cette malheureuse province a été tant de fois ravagée, que la population y est réduite à douze ou quinze mille ames. Je regrette de ne pouvoir dire avec précision à combien elle se monte pour la totalité du pays dont il est ici question; j'ai de bonnes raisons de croire qu'en la portant à cinquante mille ames, on lui fait une large part. J'ai déjà dit comment se compose cette population, et le parti qu'on peut espérer de tirer des Grecs des montagnes. Voilà donc à quoi se réduit cette possession si disputée, qui occupe aujourd'hui toute la diplomatie européenne, pour laquelle les Grecs s'efforcent de nous armer et courent eux-mêmes en aveugles au-devant de leur ruine. Elle leur ôterait certainement en force beaucoup plus qu'elle ne leur donnerait en étendue. Je comprends que ses habitans ne se contenteront guère de cette raison; quelles qu'en puissent être les conséquences, qu'ils ne prévoient pas, ils appelleront toujours de leurs vœux leur affranchissement. Mais je raisonne ici dans l'intérêt de la masse, et quand il me semble que l'intérêt bien entendu des cinq cent mille Grecs qui sont répandus dans la Morée et dans l'Archipel, demande qu'ils restent dans les limites que la nature leur assigne, que toute extension hors de ces limites leur serait éminemment dangereuse, je ne balancerai pas à sacrifier à cette puissante considération les désirs, les intérêts même des cinquante mille autres; j'irai même plus loin : je suis convaincu que la domination turque promet aux Grecs rouméliotes plus de tranquillité que ne pourrait leur en offrir le nouvel état; que la misère, le désordre et le danger qui environneraient leur liberté, en feraient un présent bien funeste. C'est ce que les Grecs de l'Attique paraissent sentir aujourd'hui, quand ils abandonnent le sol affranchi de la Grèce, et reviennent volontairement se placer sous l'empire de ces maîtres qu'on s'est plu à nous dépeindre comme si barbares. D'ailleurs, pour ceux à qui leur joug est insupportable, la Morée est bien assez vaste pour les recevoir. En quittant leur pays, ils n'abandonneront ni champs, ni maisons, ni fortune, ni industrie, ni position acquise; leur émigration est facile comme celle des nomades. Il n'en est pas chez eux comme dans nos pays civilisés, où le paysan a tout son avoir attaché à la terre, où il ne peut le déplacer et ne l'abandonne pas sans compromettre

son existence. Le paysan grec travaille pour le compte du Turc; une mauvaise cabane lui sert d'abri, sa ceinture emporte toute sa fortune. La Morée possède aujourd'hui une grande quantité de terres vacantes qui proviennent des dépouilles des Turcs. Le cultivateur de la Roumélie, comme celui de la Morée, peut se présenter pour les mettre en rapport; il sera bien reçu. Il apportera à la Grèce un citoyen utile, et il ne lui donnerait au contraire qu'un membre incommode, si c'était elle qui vint le chercher dans ses montagnes.

SOULT DE DALMATIE.

DE

LA PÉNINSULE

SCANDINAVE

SOUS LE RAPPORT MILITAIRE ET MARITIME,

EN 1850.

Il est difficile, à ce qu'il nous semble, de ne pas attacher quelque importance à l'état actuel de la Suède, quand on songe à l'influence qu'elle a exercée sur le développement politique du monde moderne, aux services qu'elle a rendus à la civilisation et à la liberté, et à l'éclat avec lequel elle a promené trois fois ses armes victorieuses au centre de l'Europe. Et dût-on même dérober à l'empire des souvenirs historiques, on ne saurait du moins lui refuser l'intérêt qu'elle revendique comme puissance limitrophe de la Russie, comme barrière septentrionale du colosse qui menace l'Occident.

Depuis la perte de la Finlande et de la Poméranie, en 1809, et l'union de la Norwége, en 1814, la position militaire de la Suède

a dû nécessairement subir un changement complet. Il est facile de voir qu'elle n'est point encore résignée à un état de choses qui l'a dépouillée du rang de puissance continentale où l'avait élevée le génie de Gustave-Adolphe et de ses successeurs. Sous le rapport militaire comme sous le rapport politique, elle est dans un état de transition peut-être trop prolongé pour le repos et la prospérité du pays.

Mais avant de nous livrer à des considérations générales sur la puissance militaire de la Suède, il convient de donner un aperçu des élémens qui la composent. Nous exposons donc d'abord l'organisation de l'armée et de la marine des deux royaumes scandinaves, puis nous présenterons le détail de leurs forces de terre et de mer, et alors seulement nous chercherons à donner une idée des différens systèmes de défense qui occupent l'attention de leurs hommes d'état.

ARMÉE DE TERRE.

I. SUÈDE.

L'organisation actuelle de l'armée suédoise remonte à Charles XI, monarque qui a créé la Suède telle qu'elle est sous le rapport administratif et militaire. Il consacra tous ses efforts à ruiner l'aristocratie suédoise qui gouvernait le pays depuis la mort de Gustave-Adolphe, en 1680, au moment où il venait d'arracher aux états-généraux une déclaration qui l'investissait d'un pouvoir absolu. Il fit rendre par la même assemblée un acte dit de *réduction* ou de *restitution*, en vertu duquel tous les domaines de la couronne et du clergé, aliénés au profit de la noblesse depuis deux siècles, devaient être enlevés à leurs acquéreurs et revenir à l'état. La réaction s'accomplit; les principales familles de la noblesse furent réduites à la misère, et le roi se trouva possesseur d'une masse considérable de biens-fonds. Il résolut de l'employer à constituer d'une manière permanente l'armée nationale, qui, jusqu'alors, n'avait été recrutée que par les levées irrégulières. A cette fin, il distribua tous les domaines réunis en fiefs militaires de di-

verses grandeurs, dont les uns, sous le nom de *bostœlle*, furent assignés aux officiers de tout grade et de toute arme, et les autres aux soldats de cavalerie. Le produit de ces terres devait tenir lieu de solde aux officiers et aux cavaliers chargés de les faire valoir. Ensuite, afin de pourvoir à la levée des troupes en général, et à l'entretien des soldats d'infanterie, Charles XI conclut avec les provinces des contrats (*knekte-contractar*), d'après lesquels les propriétaires de biens fonciers, autres que les terres-nobles, furent répartis en petites associations *ad hoc*, dont chacune fournit un homme pour être soldat à vie, et le remplace en cas de mort ou d'infirmités. Sous cette condition, les propriétaires et leurs enfans furent affranchis du service militaire. Les associations différèrent de nature et de nom selon qu'elles étaient destinées à fournir des cavaliers ou des fantassins : dans le premier cas, elles s'appelèrent *rusthall*, dans le second *rothall*. Le cavalier habite et cultive un terrain qui, comme nous l'avons vu, lui est assigné par la couronne; mais le *rusthall* est tenu de lui fournir le cheval, et de le remplacer. En revanche, les *rothall* sont obligés de fournir à chaque fantassin une chaumière et un coin de terre, dit *torp*, assez grand ponr que le produit lui donne de quoi vivre. En outre, l'habillement des cavaliers et des fantassins est à la charge des associations qui les engagent. La répartition des domaines réunis et des *torpar* en fiefs militaires s'effectua conformément à un vaste cadastre, nommé *indelnings werket*, que Charles XI fit dresser. Les troupes dont l'organisation est régie par ce cadastre et les contrats provinciaux, et qui composent les cinq sixièmes de l'armée suédoise, sont désignées sous le nom d'*indelta* ou *réparties*.

Tel est le système de colonisation féodale institué par Charles XI, et qui s'est conservé, avec quelques légers changemens, jusqu'à nos jours. Seulement la répartition des propriétaires en associations chargées de la levée et de l'entretien du soldat, ayant été réglée d'après l'étendue du territoire, et non d'après le nombre des personnes, ces associations se trouvent souvent réduites à deux ou même à un seul membre; quelquefois aussi le nombre des membres s'est infiniment multiplié. De plus, la possession des terres-nobles ayant été, en 1789, rendue légale pour toutes les classes de citoyens, l'exemption du recrutement est devenue un privilége at-

taché à une certaine classe de terres et non de personnes. En cas de guerre, ces terres privilégiées sont forcées de pourvoir à une levée extraordinaire qui reçoit le nom d'*extra-rotering*, et se répartit entre les régimens *indelta*.

Dès que l'association est venue à bout de trouver un homme de bonne volonté qui consente à consacrer sa vie entière au service militaire, le gouvernement s'empare de sa personne, se charge de son armement, et l'astreint à habiter et à cultiver le *torp* qui lui est assigné, où il peut se fixer avec sa femme et ses enfans, s'il est marié, et qu'il fait valoir de la manière qui lui convient. Quelquefois, quand le produit du terrain est reconnu insuffisant pour assurer sa subsistance, l'association qui l'a engagé lui accorde une légère indemnité, soit en grains, soit en argent. Le gouvernement rend le même service aux officiers dont les *bostœlle*, primitivement attachés à leur garde, ont diminué de valeur par suite des temps. On s'est arrangé de manière à grouper les habitations des soldats autour de celles des officiers, et à répartir les *bostœlle* de toute une compagnie et même de tout un régiment sur le plus petit espace possible, de sorte que les cantonnemens d'un régiment *indelta* constituent une véritable colonie militaire. Les villages que forment ces réunions de fiefs militaires se distinguent aisément des autres tant par la tournure militaire des habitans que par les chiffres apposés aux chaumières, et qui désignent le numéro d'ordre de chaque habitant dans sa compagnie.

Six régimens de cavalerie, divisés en trois brigades et deux inspections générales, et vingt-six régimens d'infanterie, divisés en neuf brigades et quatre inspections générales, sont ainsi répartis sur toute la surface de la Suède. Ils portent le nom des provinces où ils sont cantonnés. Depuis les lieutenans-généraux, qui sont chargés des inspections, jusqu'au dernier soldat, tous vivent du produit de leurs *bostœlle* ou des indemnités provinciales, et nul n'est soldé par l'état. Pendant onze mois de l'année, les troupes restent dans leurs foyers, occupées à cultiver leurs terres : seulement les régimens d'infanterie sont employés successivement à des travaux extraordinaires, au creusage des canaux ou à la construction des routes, et alors il reçoivent une solde journalière. Bien loin de murmurer de ce genre de travaux, comme il arrive dans

les autres armées, le soldat suédois, accoutumé à manier la pioche et la bèche, regarde l'exécution de ces entreprises nationales comme un grand avantage. Aussi plusieurs régimens *indelta* ont reçu annuellement des sommes très considérables pour avoir creusé le canal de Gothie, et cette considération du bien-être du soldat a souvent contribué à faire voter par les états-généraux les sommes immenses que le canal a coûtées à la Suède.

Tous les dimanches les officiers et sous-officiers exercent les soldats qui sont immédiatement sous leurs ordres. Le mois de juin est consacré aux exercices généraux : les compagnies s'exercent d'abord séparément, puis se réunissent en régimens, et quelquefois l'on forme des camps de plusieurs régimens (1). Au bout d'un mois tout est fini, et ce court espace de temps suffit pour donner à ces troupes colonisées une tenue excellente et un aplomb parfait : la cavalerie surtout est remarquable, et l'emporte certainement sur celle de plusieurs autres nations de l'Europe chez qui elle est constamment sous les armes. Il est vrai que les officiers, vivant au milieu de leurs soldats et n'ayant point les distractions qu'offre la vie de garnison, sont à même de les surveiller pendant toute l'année, et d'agir puissamment sur leur moral. Tous les trois ans, il y a une inspection faite par les officiers-généraux.

Les officiers ne sont jamais pris dans les rangs des soldats. Ce sont pour la plupart de jeunes nobles, sortis de l'école militaire de Carleberg. Ils sont obligés d'acheter leurs grades d'après un taux fixé par la loi. Ils ont de droit un congé de six mois tous les ans ; et d'après la constitution de 1809, les généraux et les colonels sont seuls passibles de la destitution, comme possédant des *places de confiance*. Les autres officiers ne peuvent être privés de leurs grades que par un *jugement*.

Les régimens colonisés ou *indelta* forment la principale force de l'armée suédoise, qui du reste comprend deux autres élémens, les

(1) Pendant le mois d'exercice, l'entretien des troupes est aux frais des propriétaires associés, qui concluent à cet effet des abonnemens avec le gouvernement. Le prix moyen par année est de 7 écus (15 francs) par homme pour toute la durée des exercices.

régimens *enrôlés* ou en activité (*værfvade*), et la réserve ou *conscription* nationale.

Les trois régimens des gardes à pied et à cheval qui forment la garnison de la capitale, un régiment de cavalerie légère du prince royal, en Scanie, et le corps d'artillerie, divisé en trois régimens (en tout environ 5 à 6,000 hommes), composent cette partie de l'armée, dite *værfvade,* tout-à-fait distincte de l'*indelta,* en ce qu'elle ne possède point de terre, et reçoit, à l'instar des autres troupes de l'Europe, une solde régulière, et portée au budget de l'état. Ces troupes sont constamment sous les armes. L'artillerie est très perfectionnée en Suède. Elle est organisée d'une manière toute spéciale sous le nom d'*artillerie volante.* Chaque pièce est attelée de sept chevaux, dont chacun est monté par un artilleur. Trois autres se placent sur le caisson, de sorte que les dix hommes nécessaires pour le service de la pièce ne la quittent jamais, quelle que soit la rapidité de la course. On conçoit combien cette disposition accélère les mouvemens de l'artillerie que favorise encore la constance infatigable des chevaux du pays. Les canons sont pour la plupart en fonte et ne crèvent jamais, grâce à l'excellente qualité du fer suédois (1).

La *conscription* ou réserve nationale, dont l'institution définitive est due au dernier adjudant-général, le comte de Bjærnstjerna, se compose de tous les jeunes gens non mariés de vingt à vingt-cinq ans. Elle se divise en cinq classes, d'après l'âge des conscrits, et l'une d'elles se rassemble tous les ans pendant quinze jours. Les jeunes gens dont le tour est arrivé reçoivent un habit et des armes, et vont se réunir au régiment colonisé de leur province : les officiers de ce régiment leur apprennent l'exercice pendant les quinze jours que dure leur réunion. Ce terme expiré, ils déposent leurs uniformes et leurs fusils (2), et sont déchargés de tout autre

(1) Le prince royal, qui est grand-maître de l'artillerie, s'occupe activement du perfectionnement de cette arme. S. A. R. possède des connaissances étendues sur cette partie de l'art militaire, et c'est principalement à son zèle et à ses encouragemens que l'artillerie suédoise doit la supériorité qu'elle a atteinte depuis plusieurs années.

(2) Après le temps des exercices, tous ces objets d'habillement et d'armement

service militaire en temps de paix. Si la guerre éclate, ils sont susceptibles d'être rappelés sous les drapeaux jusqu'à ce qu'ils aient atteint la vingt-cinquième année. Il semblerait d'abord que ces conscrits, dont toute l'instruction se borne à quinze jours d'exercice, ne dussent remplir que très imparfaitement le but de leur institution. Toutefois le caractère de la population suédoise est si essentiellement militaire, que la plupart des officiers étrangers qui ont pu en juger s'accordent à dire que cette courte réunion suffit pour déposer dans l'ame de ces jeunes gens un germe précieux de discipline et tous les élémens nécessaires pour former un bon soldat.

On le voit, c'est à l'armée *indelta* que se rattachent toutes les institutions militaires de la Suède; c'est elle qui représente la force de la nation, et qui peut être regardée comme la véritable base de l'indépendance du pays.

Il est difficile de déterminer l'influence que cette organisation a exercée sur le moral du soldat suédois, puisqu'elle date d'un règne postérieur aux conquêtes de Gustave-Adolphe, et antérieur aux exploits de Charles XII; que par conséquent, sous ce régime comme avant son existence, les Suédois ont donné des exemples d'un courage presque fabuleux, et d'une discipline que nul autre peuple n'a surpassée. Si la renommée des armes suédoises pâlit pendant la guerre de sept ans, on ne doit voir dans ce déclin qu'une suite du système de corruption oligarchique qui ruina la Suède au dernier siècle; et pendant la lutte inégale que Gustave III soutint contre la Russie en 1789 et 1790, l'on put croire que les beaux jours de l'antique Suède allaient renaître. Au milieu même des malheurs que l'aveuglement et l'imprévoyance de Gustave IV apportèrent à son pays en 1809, Adlercreutz, avec une poignée d'hommes, rappela maintes fois aux Russes l'ancienne supériorité des Suédois. Nous ne dirons rien du rôle militaire qu'a joué la Suède de 1812

sont déposés et étiquetés dans de vastes magasins, placés sous la surveillance des chefs des régimens *indelta*, qui les distribuent successivement aux classes du *bevilring*, à mesure que le temps du service de chacune d'elles arrive. La conservation de ce précieux matériel, ainsi que celle des tentes, couvertures et autres objets de campement, forme une partie essentielle des fonctions de ces officiers.

à 1815, parce que ses troupes n'ont jamais eu l'occasion d'y déployer leur nationalité d'une manière exclusive. Il est certain que le Suédois est essentiellement guerrier. Il possède toutes les qualités qui constituent le bon militaire. La dureté de son climat l'habitue aux privations et aux fatigues; la pureté de l'air qu'il respire lui donne un physique robuste, une taille élevée et dégagée ; ses principes et ses habitudes lui inspirent un respect profond, une subordination absolue envers ses officiers; enfin il est doué au suprême degré de cette patience inaltérable, de cette résignation à la souffrance, silencieuse et stoïque, de cette abnégation des jouissances de la vie, de ce courage calme et persévérant, qui ont toujours été l'apanage des peuples du Nord, et qui leur ont valu de si nombreuses et de si brillantes victoires sur les races méridionales. Aussi il semble impossible de concevoir un système mieux fait que celui de l'*indelta*, pour conserver cet esprit militaire au sein des classes agricoles, pour familiariser la population avec l'idée de la défense nationale, même au milieu de la paix, pour profiter enfin des dispositions naturelles du peuple, le maintenir dans des habitudes de subordination, et l'attacher au sol de la patrie, quelque peu favorisé qu'il soit des dons de la nature. Dans un pays où les ressources pécuniaires sont très faibles, où la population est répartie sur une très vaste surface, où la mer sert de frontières, et tient lieu de forteresses, cette organisation réunit encore les grands avantages d'être fort économique, sans nuire à aucun besoin du service, et de ne pas condamner à l'oisiveté des garnisons une foule de bras indispensables à l'agriculture. Enfin, il est une dernière considération que nous nous garderons bien de passer sous silence; l'armée ainsi colonisée est éminemment nationale; elle est unie aux autres citoyens par une conformité de besoins, d'intérêts, de travaux, par une sympathie perpétuelle. Quoi de plus propre à attacher le soldat à son pays que de confondre sans cesse dans ses idées, dans ses occupations, la culture de son champ avec les moyens de le défendre?

L'administration de l'armée suédoise est extrêmement compliquée : elle n'est point sous la direction d'un ministre, d'un chef unique, mais se partage en trois départemens, dont il est difficile

de déterminer exactement les attributions. Nous donnons ici ce que nous avons pu recueillir de plus positif à cet égard.

1° Le *personnel*, que dirige un aide-de-camp-général (le comte de Brahe), qui travaille directement avec le roi, et qui est chargé de la présentation aux emplois militaires.

2° Le *matériel*, qui est placé sous la direction d'un *collége*, composé d'un président amovible, de six membres militaires et six civils, tous inamovibles. Ce collége se subdivise en bureaux, ceux 1° de l'artillerie, 2° des fortifications, 3° des vivres, 4° de l'équipement, 5° des affaires civiles. Il est spécialement chargé du maintien des règlemens relatifs aux troupes *indelta*.

3° *L'expédition des affaires*, dirigée par un secrétaire d'état qui signe les brevets, reçoit les demandes de congé, d'avancement, etc., et fait au roi le rapport de toutes les affaires du département. Il est responsable de toutes les décisions qui s'y rattachent.

Enfin, la constitution de 1809 réserve au roi seul la direction suprême des affaires militaires sans l'intervention du conseil d'état.

ÉTAT APPROXIMATIF DE L'ARMÉE SUÉDOISE DE 1827 A 1829.

(Extrait de relevés officiels.)

1° *Armée permanente en temps de paix.*

1° État-major-général.	Feld-maréchaux.	2	161
	Officiers-généraux. — 5 généraux, 11 lieuten.-généraux, 26 génér.-majors.	42	
	Corps d'Etat-Major. — 30 adjudans-généraux, 15 colonels, 14 lieutenans-colonels, 16 majors, 42 capitaines. .	117	
2° Troupes VÆRFVADE ou en service actif. . . .	Corps du génie.	370	6,867
	Artillerie. — Trois régimens.	2,801	
	Cavalerie. — Gardes à cheval, hussards du prince.	1,150	
	Infanterie. — 2 régimens de gardes, 1 bataillon de chasseurs.	2,546	
			7,038

	Report d'autre part.		7,038
3° Troupes INDELTA ou colonisées.	Cavalerie. — 2 régimens de dragons, 3 régimens de hussards, 1 escadron de chasseurs.	4,944	29,818
	Infanterie. — 23 régimens.	24,874	
	Total de l'armée permanente.		36,846

2° *Levée de guerre.*

1° EXTRA-ROTERING ou levée extraordinaire sur les terres nobles.	3,387
2° Les cinq classes du BEVILNING, ou de la conscription générale.	95,518
3° La conscription particulière de l'île de Gothland.	7,398
Total général de l'armée de terre.	143,149

Il y a à Calberg, près de Stockholm, une école militaire qui contient environ cent trente cadets. L'étude des sciences militaires a été récemment perfectionnée par des professeurs français.

Le célèbre couvent de Wadstena a été transformé en hôtel des invalides; un grand nombre y sont logés. La caisse de l'établissement paie des pensions généralement insuffisantes à ceux qui préfèrent un autre domicile. Le château d'Ulrichsdal est destiné aux officiers invalides.

A Marieberg, aux portes de la capitale, il y a une fonderie importante de canons en bronze; les fonderies de canons en fonte de fer sont à Finspång, à Aker, à Staffsjæ, à Helleterp, etc. Les produits de ces établissemens sont très estimés, et il s'y fabrique annuellement un grand nombre de bouches à feu, tant pour la consommation intérieure que pour l'exportation. On en envoie surtout un nombre très considérable en Amérique et aux régences barbaresques. La fonderie et la forerie de Finspång, appartenant au ministre des affaires étrangères, comte de Wetterstedt, méritent surtout d'être signalées, tant pour l'étendue des travaux que pour la perfection des produits (1). Il y a des manufactures d'armes dans cinq villes du royaume; la principale est à Eskilstuna.

(1) Il est à remarquer que les Suédois fondent leurs canons de grande dimension à bien meilleur marché que les autres puissances; une pièce de 24 en fer ne leur coûte que 7 à 800 francs.

La seule forteresse importante du pays est celle de Carlscrona, encore cette place n'est-elle très forte que par mer. Les approches des ports de Stockholm et de Gothembourg sont également défendues par des forts et des batteries assez redoutables. Quant à *Carlsten*, et aux autres forteresses sur la frontière de Norwége, elles sont négligées et regardées comme inutiles depuis l'union des deux royaumes. Il en est de même de Malmæ, Warberg, Christianstad, Landscrona, dont l'importance a totalement déchu depuis la réunion définitive de la Scanie à la Suède, sous Charles X et XI. On construit actuellement une forteresse centrale sur un des lacs intérieurs; elle a reçu le nom de *Uœnœs;* nous en reparlerons tout-à-l'heure.

Les dépenses de l'armée sont portées au budget de l'état pour la somme de 3,380,000 écus de banque (environ sept millions de francs); mais cette somme ne pourvoit qu'à l'entretien des états-majors, des régimens *enrôlés* et du matériel. Les dépenses de l'armée provinciale retombent entièrement, comme nous l'avons vu, sur les habitans des campagnes. Les tableaux statistiques de Torssell estiment les frais d'entretien payés par les propriétaires fonciers à 2,680,000 écus (environ six millions de francs), et les revenus des domaines occupés par des officiers, à 335,000 écus (environ sept cent mille francs); mais ces évaluations sont regardées comme fort au-dessous de la vérité.

II. NORWÉGE.

L'organisation de l'armée norwégienne n'est pas encore définitivement fixée, et le *storthing*, actuellement assemblé à Christiania, sera probablement appelé à prononcer sur cet objet. Telle qu'elle existe actuellement, cette organisation se rapproche beaucoup du système établi en France par la loi Gouvion-Saint-Cyr (1). Tous les jeunes gens de vingt à vingt-sept ans font partie des classes de la

(1) Principalement dans ses dispositions relatives aux vétérans, dont l'abolition fait encore tous les jours le sujet des regrets des officiers les plus distingués de notre armée.

conscription. Le *storthing* fixe le nombre de soldats qui doivent être appelés sur chaque classe. Ils restent pendant sept ans sous les drapeaux, et à l'expiration de leur service, il sont susceptibles d'être rappelés en cas de guerre. Ils forment alors une réserve, dite *landværn*. Les jeunes gens qui exercent une industrie sont affranchis du service militaire, qui retombe ainsi exclusivement sur les habitans des campagnes. Il est vrai qn'il n'a rien de pénible, car les conscrits, à l'exception du petit nombre de ceux appelés à faire partie des corps qui sont en activité permanente, ne sont assujétis qu'à quinze jours d'exercice chaque année. Pendant ce temps, le gouvernement les habille et les entretient. Ils consacrent le reste de l'année à leurs travaux agricoles. Les officiers sont soldés par le trésor. On voit qu'il n'y a rien de commun entre ce système et celui de *l'indelta* suédois.

Il n'y a guère que douze à quinze mille hommes désignés pour faire partie des cadres militaires ; le tiers de ce nombre à peu près est *værfvade*, c'est-à-dire en activité permanente, et soldé par l'état. Les soldats compris dans cette division ne servent que cinq ans au lieu de sept. Ils séjournent dans les forteresses, qui sont plus nombreuses en Norwége qu'en Suède. La *landværn* ou réserve ne doit jamais sortir du territoire norwégien. Les autres troupes ne le peuvent qu'en cas de guerre, et avec l'autorisation du *sthorthing*. Seulement il est permis au roi d'avoir à Stockholm une garde norwégienne composée de volontaires, et de faire exercer ensemble des troupes suédoises et norwégiennes dans l'un ou l'autre des deux royaumes, pendant six semaines au plus par an. Mais dans aucun cas plus de trois mille hommes de troupe de l'un des deux pays ne pourront, en temps de paix, entrer dans l'autre (1).

L'administration de l'armée est dirigée par un membre du conseil d'état, chargé du département de la guerre, et par des commissaires provinciaux. Le personnel est confié à un adjudant-général.

(1) Constitution de Norwége, art. 25.

ÉTAT APPROXIMATIF DE L'ARMÉE NORWÉGIENNE.

Officiers-généraux et état-major-général.	40
Corps du génie.	50
Artillerie. — 1 brigade, 6 batteries de campagne, 5 compagnies de garnison.	1,596
Cavalerie. — 1 brigade, divisée en trois corps.	1,237
Infanterie. — 5 brigades, divisées en vingt-quatre corps.	11,128
Total de l'armée en temps de paix.	14,051
Réserve de vétérans ou LANDVÆRN, susceptible d'être rappelée sous les drapeaux en cas de guerre.	10,381
Total général.	24,432

La Norwége a son école militaire à Christiania. Ses principales forteresses sont Aggershuus, qui sert de citadelle à la capitale, Fridrichsten, Bergenhus, Fridrichstad, Christiansand, Friedrichsværn.

Un document semi-officiel, publié en 1822, contenait le résumé suivant des forces militaires de la péninsule scandinave.

	Officiers.	Artillerie, etc.	Cavalerie.	Infanterie.	Total de l'armée régulière.	Levée de guerre et conscript.	TOTAL général.
ARMÉE Suédoise.	1,659	2,867	4,960	26,167	35,653	75,096	110,749
ARMÉE Norwégienne.	515	1,616	1,237	10,615	13,981	10,381	24,362
TOTAUX.	2,174	4,483	6,197	36,780	49,634	85,477	135,111

Nous croyons que cette évaluation n'élève pas assez haut le chiffre de la cavalerie suédoise, ni celui des classes de la conscription, ou *bevaring*.

ARMÉE DE MER.

I. SUÈDE.

L'organisation de la marine a été modelée par Charles XI sur celle de l'armée de terre. Le personnel se compose de deux élémens principaux : les matelots *répartis* (*indelta*), et la conscription maritime (*sjo-bevaring*). Les propriétaires des cantons limitrophes de la mer, et ceux des provinces entières de Bleknige et de Halland sont chargés, comme les propriétaires des districts intérieurs, de la levée et de l'entretien d'un certain nombre d'hommes, qui, au lieu de servir dans les régimens *indelta*, forment le corps des marins *indelta*, divisés en trente-quatre compagnies. On prend parmi eux les équipages des bâtimens qui sont en mer, et on exerce les autres à des intervalles réglés sur des flottilles armées pour cet objet. Tant qu'ils ne sont pas en mer, ils cultivent les coins de terre qui leur sont assignés et se livrent aux travaux qui leur conviennent. Les officiers ont, pour la plupart, leurs *bostælle*, comme ceux de l'armée de terre.

En cas de guerre, la *conscription maritime* peut être appelée tout entière. Elle se compose, comme celle de terre, des jeunes gens de vingt à vingt-cinq ans qui habitent le littoral, et se distribue entre les trente-quatre compagnies *indelta*. Il y a de plus deux contingens, l'un fourni par les villes maritimes, et l'autre, dit *extra-rotering*, par les propriétaires de terres-nobles qui n'ont point été comprises dans le travail de l'*indelning*.

La Suède a souvent entretenu des flottes considérables, qui disputèrent pendant deux siècles l'empire de la Baltique à celles du Danemarck et de la Russie. Jusqu'à Gustave III, elle a eu, comme les autres puissances maritimes de l'Europe, de nombreux vaisseaux de haut bord ; mais depuis l'admirable victoire de *Svenska-Sund*, gagnée sur les Russes (1), par Gustave III, avec une flotte

(1) En 1790.

composée uniquement de chaloupes canonnières, on a commencé à reconnaître que ce dernier genre de bâtimens, avec l'adjonction de quelques frégates, était le seul qui convînt à la Suède. En effet, la marine suédoise ne peut aujourd'hui servir qu'à la défense des côtes, que les rochers et les bas-fonds qui les entourent rendent entièrement inaccessibles aux vaisseaux de haut bord. Aussi depuis plusieurs années on n'en construit plus; en revanche, on a introduit d'immenses perfectionnemens dans la construction des chaloupes canonnières; il y en a de diverses sortes et de toutes grandeurs, les unes pontées et mâtées comme des bricks, les autres découvertes, et à rames. Elles portent de dix à deux pièces de canon, et quelquefois une seule caronade à la poupe : elles ont de cent à vingt-cinq hommes d'équipage.

On a supprimé dernièrement la division de la flotte suédoise en deux sections, la flotte de guerre (*orlogst-flottan*), et la flottille côtière (*skærgards-flottan*). La flotte réunie est aujourd'hui divisée en trois escadres, stationnées dans chacun des trois ports de Carlscrona, Stockhom et Gothembourg. Ces deux derniers ports sont peu importans sous le rapport militaire. C'est à Carlscrona qu'est le chef-lieu de la marine suédoise, et le siége de tous les établissemens qui en dépendent. Cette ville, créée par Charles XI, renferme des chantiers très considérables et de magnifiques bassins, creusés dans le roc, où se trouvent les vaisseaux de haut bord qui restent encore, Les canonnières sont ordinairement à sec dans des cales couvertes : elles se conservent ainsi beaucoup plus long-temps.

La Suède n'a point de stations maritimes permanentes; elle n'entretient à la mer que quelques flottilles de canonnières pour exercer les jeunes officiers et les classes de marins. Elle a obtenu, pour plusieurs de ses officiers, la permission de servir sur les escadres de la France et de l'Angleterre.

Chose surprenante, dans les vastes forêts de la Suède il se trouve fort peu de bois de construction pour la marine. On est obligé d'en faire venir de la Finlande et des autres pays riverains de la Baltique. Il en est de même des cordages.

Le prince royal est grand amiral de Suède. Le département de la marine, comme celui de la guerre, est divisé en deux parties entièrement indépendantes l'une de l'autre : 1° le *personnel*, di-

rigé par un amiral aide-de-camp-général du roi; 2° *l'administration*, qui est confiée à un conseil spécial, composé d'un président amovible, de quatre membres militaires et deux membres civils *inamovibles*. Le secrétaire d'état de la guerre est chargé de l'expédition des affaires de la marine au conseil d'état.

TABLEAU DE LA MARINE SUÉDOISE.

1° PERSONNEL.

OFFICIERS	Officiers-généraux	11	227
	Commandeurs	24	
	Capitaines	16	
	Lieutenans en premier et en second	176	
	Artillerie de marine		1,028
	Elèves aspirans		360
	Mariniers, pilotiers, artificiers, etc.		812
	Génie maritime		22
	Administration civile des ports, etc.		185
	Ouvriers		954
	Marins INDELTA		5,694
	Marins des villes		892
	Marins de l'EXTRA-ROTERING		1,535
	Conscription maritime		11,500
	TOTAL		23,209

2° MATÉRIEL.

Vaisseaux de ligne	10
Frégates	13
Corvettes et bricks	19
Galères	28
Canonnières pontées	25
Canonnières découvertes	200
Chaloupes canonnières	100
Bombardes, etc.	48
Goëlettes et avisos	29
Bâtimens de servitude	75
TOTAL	547

II. NORWÉGE.

La marine norwégienne comprend toute la population active des côtes, divisée en classes de conscription. Les classes qui fournissent les hommes requis pour monter les bâtimens que le gouvernement équipe, sont de deux sortes, selon qu'elles comprennent les habitans des villes ou ceux du littoral, pêcheurs et cultivateurs. Les habitans des villes sont répartis en cinq districts de conscription, et forment *l'enrollering*. Les autres habitans des côtes, de dix-huit à trente-cinq ans, font partie du *sjœ-lemit*, qui se divise en sept districts. En temps de guerre, cette double conscription est tout entière susceptible d'être mise en activité pour le service de l'état. Les Norwégiens sont connus comme les meilleurs matelots du Nord.

La Norwége n'a ni vaisseaux ni frégates, seulement quelques bâtimens légers et une nombreuse flottille de canonnières. Il n'y a jamais en mer plus de deux ou trois bricks et goëlettes, de sorte que le nombre de marins actuellement employés (*værfvade*) est, comme en Suède, très peu considérable.

La Norwége a deux ports militaires, Friedrichsværn et Christiansand. Le premier, qui sert d'avant-port à la capitale, est celui qui contient les établissemens les plus complets. Le département de la marine est organisé absolument comme celui de la guerre : un amiral aide-de-camp-général pour le personnel, un conseiller-d'état et des commissaires de guerre pour l'administration et le matériel.

TABLEAU DE LA MARINE NORWÉGIENNE.

1° PERSONNEL.

Officiers du corps de la marine	78
Compagnie de cadets	30
Artillerie de la marine	109
Mariniers et ouvriers des ports	444
ENROLLERING ou conscription urbaine, cinq classes	4,592
SJOE-LEMIT ou conscription générale, sept classes	22,840
TOTAL	28,093

2° MATÉRIEL.

Bricks, goëlettes, etc.	14
Canonnières de diverses grandeurs.	105
TOTAL.	119

Résumé général des forces militaires et maritimes dont le royaume uni pourrait disposer en cas de guerre.

	SUÈDE.	NORWÉGE.	TOTAUX.
Armée de terre.	142,649	24,362	167,011
Armée de mer.	23,209	28,093	51,302
Total général.	165,858	52,455	218,313 (1)

On le voit, la Scandinavie possède en hommes des ressources considérables, et l'appareil de forces qu'elle peut déployer serait vraiment imposant, si elle ne se trouvait constamment dans le dénuement pécuniaire le plus absolu, si surtout l'union entre les deux royaumes était réelle et complète. Mais il n'en est nullement ainsi : il est faux de dire que la Suède et la Norwége forment un *royaume uni*; ce sont deux royaumes essentiellement distincts, gouvernés par le même chef, mais qui ont des intérêts, des mœurs et des institutions absolument différens, pour ne par dire contraires. Chacun d'eux a ses lois, son armée, sa marine, son trésor, en propre : toute fusion est prévue et interdite par la constitution norwégienne, qui semble avoir eu pour but principal d'établir entre les deux peuples une éternelle barrière.

Cette barrière est renforcée chaque jour par le peuple norwégien, et de son côté le gouvernement suédois n'adopte aucun système propre à la renverser, ni même à la miner graduellement.

(1) D'après les derniers relevés, la population de la Suède monte à 2,860,000
Celle de la Norwége à. 1,051,318

TOTAL. 3,911,318

Tous deux ont tort, à notre avis ; mais au moins le gouvernement suédois peut couvrir son incurie du voile de la modération et de la générosité, tandis qu'il nous semble difficile de ne pas accuser la Norwége à la fois d'ingratitude et d'aveuglement : d'ingratitude, parce qu'elle perd de vue l'immense service que lui a rendu la Suède, en garantissant, lors de la conquête, la liberté démocratique qui lui est si chère, et en dérobant ainsi à l'œil jaloux des souverains européens un système demi-républicain qui contraste étrangement avec la domination absolue que le Danemarck avait exercée pendant trois siècles sur la Norwége ; d'aveuglement, parce qu'elle oublie que la Suède peut seule la protéger contre l'unique ennemi de son indépendance, la Russie ; elle oublie que, si la Suède succombait, elle ne serait pas plus à l'abri, derrière ses montagnes, d'une invasion russe, qu'elle ne l'a été en 1814 de l'invasion suédoise; elle n'aurait d'autre ressource que la protection intéressée de l'Angleterre, c'est-à-dire la liberté dérisoire des îles Ioniennes.

Toutefois, nous le répétons, ni la Suède, ni la Norwége, ne paraissent occupées de ces graves pensées. La nécessité d'une fusion indispensable à la prospérité des deux pays n'entre dans aucun de leurs calculs, dans aucune de leurs prévoyances. Nous devrons donc, en disant quelques mots du système général de défense, parler comme si la Suède était isolée et réduite à la Suède propre, comme elle l'a été de 1809 à 1814.

Diverses opinions se sont manifestées en Suède sur le moyen de défense que l'on devrait employer contre la Russie, seule puissance vraiment redoutable pour la Scandinavie. L'opinion qui compte le plus de partisans, et que le gouvernement semble disposé à adopter, est connue sous le nom de *système de défense centrale*. Ce système consiste à abandonner la capitale et ses environs à l'armée russe qui débarquerait vis-à-vis des îles d'Aland (1), et à se retirer vers le centre du pays, derrière une ligne de défense naturelle qui se trouve toute formée par les grands lacs Wener et Wetter, et par le canal de Gothie, destiné à réunir ces lacs entre eux, et à établir ainsi une communication intérieure entre la mer du Nord et la Baltique. Ce canal, projeté et presque achevé par le comte de

(1) Ou qui passerait sur la glace d'Abo à Griolehamn, comme en 1809.

Platen (1), auteur du système de défense centrale, couperait la Suède en deux parties; la partie méridionale, la plus fertile et la plus peuplée, serait seule défendue par l'armée *indelta*, qui aurait sa principale position à Vanœs, forteresse en construction à l'embouchure du canal, dans le lac Wetter, où l'on transporterait le trésor et les administrations publiques, et qui formerait le pivot de toutes les opérations militaires. Quand le moment de la crise serait venu, on répartirait toute la population active des provinces du sud et du centre sur les bords du canal, tandis que les populations des provinces occupées par l'ennemi seraient chargées de le harceler et d'entraver ses mouvemens, que la nature montueuse du pays entre Stockholm et le Wetter rendrait doublement difficiles. Des chaloupes canonnières et des bateaux à vapeur, stationnés aux extrémités du canal, se porteraient rapidement sur tous les points menacés, et l'on attendrait ainsi patiemment que l'ennemi fût forcé par le manque de vivres de battre en retraite. Ce système a été proclamé et défendu à la dernière diète (1828 et 1830), d'abord par le comte de Platen, puis par tous les chefs du département de la guerre, le comte de Brahe, le baron de Nordin, le colonel Lefren, etc. (2).

(1) Ce grand citoyen, qui était gouverneur-général de Norwége, est mort en décembre 1829, avant d'avoir pu terminer la noble et imposante entreprise dont il avait doté son pays. Cette grande communication intérieure, dont la première pensée date du règne de Gustave Wasa, fut commencée en 1809. Les malheurs de la guerre et les embarras financiers de la Suède en ont retardé indéfiniment l'exécution; mais comme il ne reste plus que trois lieues à creuser, on espère qu'il sera achevé très prochainement, d'autant plus que la dernière diète a accordé les fonds nécessaires. Il doit avoir cinquante-deux lieues de long, dont vingt-quatre environ de creusage. Il aura dix pieds de profondeur et vingt-quatre de large. Le canal du Languedoc n'a que quatre pieds et demi de profondeur. La dépense présumée est évaluée à environ 20 millions de francs.

(2) Plusieurs d'entre ces derniers y rattachaient diverses modifications du système national de l'armée *indelta* : la principale consistait à substituer une solde en argent aux *bostœlle* ou fiefs des officiers-généraux et des officiers au-dessous du grade de capitaine. Les colonels, majors et capitaines conserveraient seuls leurs *bostœlle*. Cette opération, qui a d'abord été conçue par S. A. R. le prince royal, n'a pas encore été proposée officiellement : elle aurait l'avantage de mobiliser les officiers inférieurs, de leur donner plus de temps pour l'instruction mili-

D'autres militaires pensent, au contraire, que l'effet moral de l'abandon de la capitale serait accablant, que rien ne compenserait la perte des établissemens publics et des richesses qui y sont concentrées, et qu'il faudrait construire, pour la protéger, une forteresse du premier ordre entre Stockolm et les îles d'Aland; le siége de cette forteresse donnerait le temps aux troupes nationales de s'assembler, et si l'ennemi la négligeait, elle servirait toujours de point de ralliement aux troupes des provinces du nord. Dans tous les cas, selon eux, Vanœs est complètement inutile; car l'ennemi, une fois maître de Stockholm sans coup férir, s'établirait dans la capitale et ses fertiles environs, et ne daignerait pas seulement s'approcher de Vanœs. Enfin, la Suède, en s'isolant de la population septentrionale, serait privée du secours des Dalécarliens et de ses plus braves enfans. On rattache à ce système un changement complet dans l'organisation militaire de la Suède, changement qui tendrait à substituer à l'armée permanente et colonisée l'armement général, en cas de guerre, de la population, divisée en plusieurs catégories, selon l'âge, et exercée, soit tous les dimanches, soit à différentes reprises dans l'année, en temps de paix. L'union de l'éducation militaire à l'éducation ordinaire, et l'adoption d'un costume national qui servirait à la fois d'uniforme et de vêtement quotidien, sont deux bases principales de ce système, d'après lequel la Suède pourrait mettre sous les armes en temps de guerre quatre cent mille hommes. Il a pour auteur le baron d'Anckarsvård, ancien chef d'état-major de l'armée suédoise en Allemagne, et l'orateur le plus éloquent de la diète.

Sans avoir la prétention de prononcer entre ces deux systèmes, qui, à vrai dire, nous semblent également impraticables dans toute leur extension, nous remarquerons qu'ils dévoilent et proclament l'un comme l'autre la mauvaise position de Stockholm. De fait, cette ville n'est plus capitale, n'est plus centre du royaume; elle est descendue au rang des villes frontières. La Livonie, la Courlande,

taire, afin de remplacer, par des appointemens fixes, les produits incertains des fiefs, dont la valeur a tellement varié depuis Charles XI, que quelques *bostælle* de lieutenant valent plus que ceux des colonels, tandis que d'autres ne suffisent pas aux premiers besoins de leurs possesseurs.

l'Esthonie, la Carélie, la Finlande elle-même, ont disparu successivement sous les serres de l'aigle moscovite; tout ce vaste ouvrage avancé dû au génie conquérant des Wasa est enlevé; pour emporter le corps de la place par un coup de main, l'ennemi n'a plus qu'un fossé à franchir, et ce fossé, couvert tous les trois ou quatre ans d'une glace solide, offre aux envahisseurs un passage facile et de pied ferme.

Ces considérations détermineront peut-être un jour la translation du gouvernement de Stockholm à Gothembourg, ville qui semble merveilleusement propre à faciliter l'union entre les deux royaumes scandinaves, et à agrandir leurs relations avec les autres nations de l'Europe, et surtout avec les états de l'Amérique.

Nous terminerons ce rapide exposé par une dernière considération. En général, la Suède ne nous paraît pas avoir assez pleinement saisi le rôle militaire qu'il lui reste à jouer en Europe. Il semble qu'elle ne puisse pas se résigner à n'être plus qu'une puissance pour ainsi dire insulaire, à renoncer pour toujours à toute guerre offensive, et cependant il est clair que telle est sa destinée. Son manque absolu de ressources pécuniaires lui imposera toujours la nécessité de solder ses troupes avec des subsides étrangers, et l'indépendance nationale, comme l'honneur de la couronne, ne peut que perdre à de pareils secours. L'organisation militaire à laquelle elle est restée fidèle lui indique assez la marche qu'elle doit suivre; car cette organisation, admirablement calculée pour un état de paix et pour une guerre défensive, semble ne devoir se prêter que difficilement à des expéditions continentales. Du reste, nous sommes persuadés que ces idées gagneront chaque jour du terrain en Suède; et puisque l'Europe insouciante ou aveugle lui interdit de songer à la Finlande, puisque les révolutions inévitables des évènemens et sa position géographique lui interdisent de nourrir un esprit exclusivement militaire, nous aimons à croire qu'elle emploiera toutes ses forces et toutes ses lumières, d'un côté, à la consolidation de son union avec la Norwége, et de l'autre, à l'incorporation complète des deux peuples, au développement progressif de ses ressources maritimes et commerciales.

CHARLES DE MONTALEMBERT.

LA VENDÉE

APRÈS

LE 29 JUILLET.

Le général La Fayette me dit : « Je voudrais bien savoir s'il serait possible d'organiser une garde nationale dans la Vendée. »

Le lendemain je partis.

Et pourtant c'était alors une belle chose à voir que Paris, avec son pavé si mobile, qu'on l'aurait cru vivant, sa population campée dans les rues, et ses canons sur la place de Grève !

Il y avait quelque chose d'enivrant dans ces embrassades si fréquentes, données et reçues, qu'on aurait pris tous les passans pour des voyageurs qui revenaient d'une terre étrangère, et qui revoyaient la patrie. C'est qu'on sortait du despotisme, et que pour quelques instans on entrait dans la liberté ! C'est que chacun était si content, que tout le monde s'aimait !

Les drapeaux tricolores flottaient partout, et à chaque nouveau monument, à chaque coin de rue qui en offrait un, on tressaillait comme si l'on était étonné de l'y voir. Puis, de temps en temps, un coup de fusil tiré dans les rues vous faisait souvenir que le peuple était maître, et qu'il veillait.

Il faut voir cela une fois dans sa vie, et puis fermer les yeux.

Je m'arrêtai à Blois d'abord. Je voulais voir son château taché de sang. J'y montai par son échelle de rues. Je cherchai vainement au-dessus de son portail la statue équestre de Louis XII, devant laquelle Mme de Nemours s'était arrêtée tout éplorée pour demander vengeance du double meurtre de ses petits-fils. J'entrai dans sa cour, j'admirai cette enceinte carrée, bâtie sous quatre règnes différens, dont chacun offre son architecture distincte : l'aile de Louis XII, belle de sa simplicité sévère ; la façade de François Ier, avec ses colonnades surchargées d'ornemens ; l'escalier de Henri III, découpé à jour comme une dentelle ; puis, protestant contre le gothique et la renaissance, c'est-à-dire contre le beau et l'art, la bâtisse froide et plate de Mansard, devant laquelle depuis une heure le concierge me poussait, s'étonnant qu'on pût regarder dans cette cour merveilleuse autre chose que cette merveille.

La rapidité avec laquelle je l'examinai, l'espèce de grimace involontaire qu'imprima à ma figure ma lèvre inférieure, prolongée plus que d'habitude, me valurent de sa part un sourire de mépris que je ne tardai pas à justifier entièrement en ne voulant pas reconnaître, malgré ses assurances obstinées, la place où, disait-il, le duc de Guise avait été assassiné. Il est vrai qu'à l'autre bout de l'appartement je retrouvais, à ne pouvoir m'y tromper, la salle des ordinaires, l'escalier dérobé par lequel le duc de Guise sortit de la salle des états, le corridor par lequel on se rendait à l'oratoire du roi, et tout jusqu'à la place même où il devait être tombé, lorsque le roi sortant de son cabinet souleva, pâle et priant, sa portière de tapisserie, et dit à voix basse : *Messieurs, tout est-il fait?* car ce ne fut qu'en ce moment qu'il s'aperçut que le sang coulait jusqu'à la porte, et qu'il avait les pieds dedans. Alors il s'avança, donna un coup de talon par le visage à ce pauvre mort, tout ainsi que le duc de Guise en avait donné un à l'Amiral le jour de la Saint-Barthélemy ; puis il se dit en reculant, comme effrayé de son courage :

Seigneur mon Dieu, qu'il est grand! Il paraît plus grand encore mort que vivant!

Pendant que je me rappelais ces choses, le concierge, qui tenait absolument à me faire revenir à son avis, me disait : « Cependant, monsieur, il n'y a que vous et un autre grand jeune homme blond, qu'on appelle M. Vitet, qui m'ayez jamais contredit. »

Puis il continuait à me montrer la cheminée où les corps du duc et du cardinal, coupés en morceaux, avaient été brûlés, la fenêtre par laquelle les cendres avaient été jetées au vent, les oubliettes de Catherine de Médicis avec leurs quatre-vingts pieds de profondeur, leurs lames d'acier tranchantes comme des rasoirs, leurs crampons aigus comme des fers de lance, si nombreux et si artistement disposés en spirales, qu'un homme qui tombait d'en haut, créature de Dieu, perdant un membre ou un lambeau de chair à chaque choc, n'était plus, arrivé en bas, qu'une masse informe et hachée, sur laquelle le lendemain on jetait de la chaux vive pour empêcher la corruption.

Et tout ce château, demeure royale, avec ses souvenirs de mort et ses merveilles d'art, est maintenant une caserne de cuirassiers qui s'y roulent, buvant, chantant, et, dans leurs transports d'amour ou de patriotisme, grattant avec la pointe de leurs longs sabres une arabesque ravissante de Jean Goujon pour écrire sur le bois aplani : *J'aime Sophie*, ou *Vive Louis-Philippe*.

Je pris la malle-poste en sortant du château, et j'arrivai le soir à Tours. On ne s'y entretenait que de l'arrestation de MM. de Peyronnet, Chantelauze et Guernon-Ranville; on me raconta, avec la volubilité du triomphe, une foule de détails sur eux, détails curieux alors, et qui n'offrent plus aujourd'hui aucun intérêt. C'est déjà une vieille histoire.

J'avais à voir un ami à Angers; bon et brave jeune homme à la tête ardente et au cœur pur, qui a encore des années à croire à tout, puis qui finira comme les autres, mais seulement plus tard que les autres, par ne plus croire à rien. Excellent Victor P......! Il me montrait, avec une indignation toute d'art et de nationalité, des ouvriers qui, par l'ordre du préfet, et sous la direction d'un architecte du cru, convertissaient les mascarons de la cathédrale en consoles, de sorte que vous pourriez voir maintenant, à votre

grande satisfaction, si vous n'aimez pas ces figures merveilleusement grimaçantes que le moyen-âge clouait à ses cathédrales, un entablement roman soutenu par des consoles grecques dans le genre de celles de la Bourse, autre merveille, qui, en sa qualité de monument moderne, est moitié grec, moitié romain, et n'a de français que ses tuyaux de poêle.

Il faut vous dire de plus qu'on grattait cette cathédrale, sans respect pour ce bruni qu'il avait fallu huit siècles pour étendre à sa surface; cela lui donnait un air de pâleur maladive qu'ils appelaient de la jeunesse. Il faut vingt-cinq ans pour faire un homme; un Suisse, bon royaliste, tire dessus et le tue; il faut six cents ans pour colorer un bâtiment, un architecte de bon goût arrive, et le gratte : pourquoi donc le Suisse ne tue-t-il pas l'architecte?

Nous descendîmes sur la promenade, je marchai devant le vieux château, bâtisse du xe siècle, entourée de fossés, flanquée de douze tours massives; on dirait l'ouvrage d'un peuple pour loger une armée. Ah! me dit mon ami, avec un soupir, ils vont l'abattre, il gêne la vue....

Je sautai dans une voiture qui passait, tant j'avais hâte de quitter ce repaire de démolisseurs. C'est pourtant dans cette ville que Béclard et David sont nés. Soit dit en passant pour lui épargner quelques malédictions.

Deux lieues plus loin, nous traversâmes un long village; son nom, je ne me le rappelle pas. On inaugurait le nouveau maire; deux pièces de canon éraillées, qui partaient par la lumière, nous saluèrent à notre entrée; chaque maison avait arboré son drapeau. Nous passâmes sous un dais tricolore; le maire était avec toute sa famille sur un balcon; nous le longeâmes. La jeune mairesse, qui, dans son amour pour ses nouveaux administrés, s'approchait en les saluant sur le bord de la terrasse, me parut avoir de fort belles jambes; de sa figure je n'en dirai rien, la ligne perpendiculaire dans laquelle elle se trouvait relativement à moi, m'empêcha de la voir.

J'arrivai à Nantes. Nantes avait eu aussi sa révolution, son Raguse qui avait fait tirer sur le peuple, et son peuple qui avait écrasé son Raguse : seulement celui-là s'appelait Despinois. On me montra des maisons presque aussi belles de cicatrices que l'Institut et

le Louvre. Le feu avait été si bien nourri de la part des troupes royales, qu'un jeune homme, nommé Petit, avait reçu, d'une seule décharge, trois balles dans le bras, une dans la poitrine, et un coup de fusil à plomb dans la figure : ce dernier lui venait d'une fenêtre et d'un compatriote. Lui était en pleine convalescence, mais un de ses amis, qui n'avait reçu qu'une chevrotine, était en train de mourir : c'était le onzième.

Le lendemain, à huit heures du matin, le fusil sur l'épaule et la carnassière sur le dos, je partis pour Clisson. Cette petite ville est placée comme l'avant-garde de Nantes dans la Vendée. J'y arrivai sans avoir tiré une alouette.

Un avertissement en passant pour les Parisiens qui s'aviseraient de croire que la Vendée est encore un pays giboyeux, et qui feraient cent vingt lieues dans cette espérance. J'y ai chassé un mois, et n'ai pas fait lever quinze perdrix; l'hiver de 1830 a tout tué; en échange, il a épargné les vipères, et on en rencontre à chaque pas.

Je reviens à Clisson, qu'on m'avait beaucoup vanté.

Ce serait une fort jolie petite ville en Grèce ou en Italie; mais en France, mais dans la Vendée, non. Il y a quelque chose d'incompatible entre le ciel brumeux de l'Ouest et les toits plats de l'Orient, entre ces jolies fabriques italiennes et ces sales paysannes françaises. Le vieux château de Clisson aussi, grâce aux soins de M. Lemot, le célèbre statuaire, est tellement bien conservé, qu'on est tenté d'en vouloir à son propriétaire de n'avoir pas laissé sur ses murailles ramper une seule branche de lierre, ou pendre une seule toile d'araignée. On dirait un vieillard à son jour de barbe, avec de fausses dents et de faux cheveux. M. Lemot a dépensé des sommes énormes pour faire du pittoresque, et il n'a réussi qu'à faire de l'anomalie : elle était plus sensible encore par la présence du drapeau tricolore sur cette ruine du XIe siècle; le maire n'avait pas permis qu'on le mît sur le clocher.

Le parc est comme tous les parcs du monde : c'est Ermenonville, c'est Mortefontaine : une rivière, des rochers, des grottes, des inscriptions, des statues et un temple à Apollon.

Supposez, au lieu de tout cela, des chaumières groupées où sont les temples, c'est-à-dire des deux côtés de la vallée, les unes ayant

l'air de grimper, les autres de descendre, jetées çà et là selon le caprice ou la commodité de leurs propriétaires; au fond du ravin, la rivière; au haut de la montagne, le château, vieille ruine déchirée par des crevasses, avec ses pierres que le temps a fait rouler autour d'elle comme des feuilles autour du tronc d'un chêne; joignez à cela les anciens souvenirs d'Olivier de Clisson, les souvenirs modernes des chouans et des bleus, le souterrain qui servait de cachot aux barons, un puits qui sert de tombe à quatre cents Vendéens, et vous aurez des siècles de rêverie pour une ame de poète.

M. Lemot avait fait tout ce qu'il avait pu pour organiser une garde nationale, et avait déjà trouvé dix hommes de bonne volonté, auxquels le maréchal-des-logis de gendarmerie faisait faire l'exercice en cachette.

C'était un brave homme que ce maréchal-des-logis, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir grande envie de m'arrêter; il avait dit aux libéraux que j'avais l'air d'un chouan, et aux chouans que j'avais l'air d'un libéral, ce qui faisait que, dans tous les cas, la ville m'aurait vu d'assez bon œil conduire en prison; un passeport rigoureusement en règle m'épargna ce petit désagrément. A compter de Clisson, je n'aperçus plus le drapeau tricolore qu'à mon retour en passant à Chollet.

J'avais pris un guide pour aller à Torfou et à Tiffauge. J'examinais cet homme, séparé par six lieues seulement d'une grande ville (Nantes), et qui cependant avait conservé le cachet primitif des paysans de la deuxième race: à quelques changemens près dans le costume, on aurait dit, à son front étroit, à sa figure déprimée, à ses cheveux taillés en écuelle, à son langage mêlé de vieux mots, un paysan du temps de Hugues Capet; il n'ouvrait guère la bouche, du reste, que pour me dire, en me désignant à droite ou à gauche un point topographique: « C'est ici que les bleus ont été battus. »

Un quart de lieue en avant de Torfou, au milieu d'un carrefour où viennent aboutir quatre chemins, s'élève une colonne de pierre, d'une vingtaine de pieds de haut, sur le modèle à peu près de celle de la place Vendôme. M. le marquis de Labretèche la fit élever de ses propres deniers à la restauration. Quatre noms en lettres de bronze, entourés d'une couronne du même métal, y sont in-

scrits, et chacun d'eux fait face à l'un des quatre chemins, dont cette colonne est le point de réunion : ce sont ceux de Charette, d'Elbée, Bonchamps et Lescure. Je demandai à mon guide une explication : — Ah ! me dit-il avec son langage ordinaire, c'est que c'est ici que Kléber et ses 35,000 Mayençais ont été battus par les Chouans (1). Puis il fit un éclat de rire, et imita, avec ses mains rapprochées, le cri de la chouette. J'étais sur la place même où s'était livrée la fameuse bataille de Torfou.

Alors mes souvenirs me revinrent en foule ; ce fut moi qui racontai, et lui qui écouta.

« Ah ! oui, me dis-je en regardant l'inscription écrite sur la colonne, 19 septembre 1793; c'est bien cela. » Puis, portant la vue sur les villages environnans, Torfou, la Buffières, Tiffauge et Boussay : « C'est bien; et tout cela brûlait et formait à l'horizon un cercle de flammes..... lorsque Kléber fit retentir, sur le front d'une masse de 35,000 baïonnettes, le mot « halte, en bataille! » car, outre le bruit de l'incendie, un autre bruit sourd comme celui de feuilles froissées, de branches rompues, se faisait entendre, se rapprochant toujours, sans qu'on aperçût rien sur les routes qui aboutissaient au centre de la forêt : c'est que les Vendéens venaient par cette forêt, qui leur était connue, lentement, car tantôt ils étaient obligés de ramper, tantôt d'ouvrir un passage avec leurs sabres; mais ils approchaient, se resserrant toujours, et chaque minute diminuait la distance qui se trouvait entre eux et leurs ennemis. Enfin ils arrivèrent si près de la lisière du bois, que tous purent voir à portée de fusil l'armée inquiète, mais ferme, et que chacun eut la facilité d'y choisir son homme et de tirer. Tout à coup la mousqueterie pétilla sur un cercle de trois quarts de lieue, s'éteignit, se ralluma encore, sans qu'on sût contre qui, ni comment il fallait se défendre.

« Les Vendéens voulurent profiter de ce moment de désordre; chacun alors s'élança dans les routes pour charger les bleus; 48,000 hommes en attaquaient 35,000 de quatre côtés différens, ayant pour eux la connaissance des localités, la défense de Dieu, et la

(1) Les Vendéens désignent les trois guerres qu'ils ont soutenues, sous le nom commun de *chouannerie*. Le même principe a fait adopter le même nom.

conservation des foyers. Chacun des chefs dont le nom est inscrit sur la colonne se présentait par la route à laquelle aujourd'hui son nom fait face.

« Au moment où les soldats purent apercevoir l'ennemi, le courage leur revint. « Allons, mes braves, dit Kléber en se jetant à leur tête, donnons à ces b......-là une indigestion de plomb et d'acier; » et il se rua au hasard sur l'un de ces quatre chemins, rencontra le corps d'armée de Lescure, le brisa comme du verre; et tandis que celui-ci, à pied, un fusil à la main, ralliait les habitans des Aubiers, de Courlé et des Échaubouaignes, il court à l'arrière-garde, qui avait suivi son mouvement, et qu'entouraient les trois corps réunis de d'Elbée, de Bonchamps et de Charette. L'artillerie venait d'arriver; quinze pièces en batterie trouaient six fois par minute les masses, qui se reformaient aussitôt. Trois charges de cavalerie vendéenne vinrent se heurter et disparaître devant ces gueules de bronze. Cela continua deux heures, Kléber poussant devant lui Lescure, qui se ralliait toujours, poussé lui-même par les trois autre chefs, poursuivant et poursuivi, soutenant la retraite, lorsqu'une cinquième armée de 10,000 hommes, commandée par Donnissan et Larochejacquelein, vint s'éparpiller sur ses flancs, tirant à bout portant, tuant à tout coup, et jeta enfin la confusion dans les rangs républicains.

« Il était temps que la tête de l'armée, toujours commandée par Kléber, arrivât à la rivière de la Sèvre; il s'empara du pont, le traversa; puis, appelant un de ses aides-de-camp, nommé Schouardin : — Faites-vous tuer là avec deux cents hommes, lui dit-il. — Oui, mon général, répondit Schouardin. — Il tint parole, et sauva l'armée. »

— Oui, oui, c'est comme cela que tout s'est passé, me dit mon guide, car j'y étais. Voyez-vous? monsieur, me dit-il, en ôtant son chapeau, et en me montrant une cicatrice qui lui partageait le front; j'ai reçu ça ici (et il frappait du pied), ici. C'est un aide-de-camp du général, un jeune homme tout jeune, qui me frappa; mais avant de tomber, j'eus encore le temps de lui enfoncer ma baïonnette dans le corps, et de lâcher le coup : quand je revins à moi, il était mort, lui. Nous étions tombés l'un sur l'autre. Il y avait des bleus et des Vendéens, qu'on ne savait où mettre le pied;

on a enterré tout ça à l'entour, voilà pourquoi que les arbres poussent si bien, et que l'herbe est si verte.

Cependant je me retournai vers la colonne. Rien n'y constatait le courage de Kléber et la mort de Schouardin, rien que quatre noms vendéens. — Je ne sais à quoi tient, lui dis-je, sans lui faire part des réflexions qui m'amenaient à cela, que je n'envoie une balle au milieu de cette colonne, et que je ne la signe Schouardin ou Kléber.

— Ne faites pas cela, me dit-il en devenant pâle et en serrant les lèvres, car je suis votre guide; vous m'avez payé, et je dois vous prévenir. Savez-vous qu'après notre Seigneur Jésus-Christ, ces quatre hommes sont nos dieux à nous? savez-vous que chaque paysan vendéen fait ici sa prière comme à ces stations de la Vierge que vous trouverez à l'entrée de nos villages? Ne faites pas cela, ou écartez-vous des haies.

Nous arrivâmes à Tiffauge sans dire un mot de plus.

Tiffauge est une ancienne station romaine; César, dans sa guerre des Gaules, y envoya Crassus, son lieutenant, avec douze légions; de là il se rendit à Theowald, aujourd'hui Doué, et y établit son camp. *Crassus adolescens cum legione VII, proximus mare Oceanum Andibus hiemabat* (1). Jamais cette partie des Gaules ne fut entièrement soumise aux Romains; les rois pictes y défendirent toujours leur liberté. A peine Auguste est-il monté sur le trône, que le Bocage jette un nouveau cri de guerre : Agrippa y court, il croit avoir soumis les habitans et revient à Rome. Nouvelle révolte : Messala lui succède, emmenant avec lui Tibulle qui, en sa qualité de poète, prend pour lui une partie des honneurs de la campagne.

Non sine me est tibi partus honos : Tarbella Pyrene
Testis, et Oceani littora Santonici.
Testis Arar, Rhodanusque celer, magnusque Garumna,
Carnuti et flavi cærula lympha Liger.

Ce qui veut dire à peu près :

« Ces honneurs, tu ne les as point acquis sans moi : les murs de Tarbes en sont témoins, ainsi que les rivages de l'Océan de Sain-

(1) Commentaires de César, liv. III, § VII.

tonge. J'en atteste encore l'Arare et le Rhône rapide, la grande Garonne et la Loire aux flots azurés. »

Peut-être aussi Tibulle n'a-t-il suivi Messala que comme Boileau suivait Louis XIV; quant à la Loire, si elle était bleue du temps d'Auguste, elle a depuis bien changé de couleur.

Du reste, Tiffauge est un de ces points de réunion où viennent se joindre les noms de César et d'Adrien, de Clovis et des Visigoths. Près du tombeau romain s'élève le berceau franc. On voit clair dans son histoire, de toute la longueur de vingt siècles.

Le château dont on visite en ce moment les ruines semble une construction du XIe siècle, continuée pendant le XIIe et achevée seulement à la fin du XVIe. Le fameux Gilles de Retz, seigneur de Guillery, connu sous le nom national de Barbe-Bleue, et illustré par la chanson de

Toto Carabo,
Compère Guillery,

l'habita, et par sa manière de vivre donna naissance à une foule de traditions populaires, encore toutes vivantes parmi les villages environnans. Bref, comme un homme qui a assassiné sept femmes, pillé vingt églises, violé cinquante jeune filles, et fait de l'or, doit toujours mal finir, vous saurez, pour l'acquit de la Providence, que ce susdit Gilles de Retz fut brûlé dans la prairie de Bièce, après avoir été provisoirement étranglé à la sollicitation de sa famille, qui jouissait d'une grande influence sur le sire de Lhôpital, lequel lui accorda cette faveur; mais, au préalable, il prononça un discours à la fin duquel, dit l'histoire, on n'entendait plus que des sanglots parmi les femmes. Elle ajoute encore que, suivant l'usage, les pères et mères de famille qui avaient entendu les dernières paroles de Gilles de Retz, jeûnèrent trois jours pour lui mériter la miséricorde divine, qu'on ne doute pas qu'il ait obtenue, son confesseur étant un des plus habiles de l'époque; puis, cela fait, sur le lieu même de l'exécution, ils infligèrent à leurs enfans la peine du fouet, afin qu'ils gardassent dans leur mémoire le souvenir du châtiment qui frappait ce grand criminel. L'histoire n'ajoute pas si les enfans du XVIe siècle aimaient autant les exécutions que ceux du XIXe.

C'est ici que la Vendée commence à se présenter avec ses accidens de terrain, qui nous furent si fatals pendant la guerre de la chouannerie. J'essaierai de donner une idée de la localité; puis je parlerai des hommes qui l'habitent, et des moyens, sinon d'empêcher, du moins d'y réprimer facilement une guerre civile.

Le mot Vendée, considéré politiquement, occupe un plus grand espace de terrain que ne lui en assigne la topographie.

Cela vient de ce que le nom d'un seul département a donné le baptême à une guerre à laquelle quatre départemens ont servi de théâtre : aussi désigne-t-on généralement sous le nom collectif de Vendée les départemens de Maine-et-Loire, Morbihan, Deux-Sèvres et Vendée.

Aucune autre partie de la France ne ressemble à la Vendée : c'est un pays à part dans notre pays.

Peu de grandes routes la traversent; je parlerai de ces grandes routes.

Les autres moyens de communication, et par conséquent de commerce, consistent en chemins de quatre ou cinq pieds de large, bordés par un talus rapide, couronné lui-même de chaque côté d'une haie vive, taillée à hauteur d'homme, dans laquelle se trouvent jalonnés, de vingt pas en vingt pas, des chênes dont les branches forment un berceau au-dessus du chemin, et à laquelle viennent aboutir transversalement, et de distance en distance, les autres haies qui servent de limite aux champs des particuliers, dont chacun, de cette manière, se trouve changé en un enclos, quelles que soient sa forme et sa grandeur. Du reste, l'une et l'autre varient rarement : c'est toujours un carré long.

Chacune de ces haies n'a qu'un passage, nommé *échallier*. C'est quelquefois une espèce de barrière semblable à celles qui ferment les parcs de moutons; c'est plus souvent un fagot de même essence que la haie, qui, s'emboîtant dans la haie elle-même, ne présente à l'œil des étrangers aucune différence avec elle. L'habitant du pays va droit à cet échallier qu'il connaît; tout autre que lui est obligé de longer quelquefois les quatre faces de l'enclos avant de le découvrir.

Ces haies expliquent toute la tactique de la guerre vendéenne :

tirer à coup sûr sans pouvoir être aperçu ; fuir, quand on a tiré, par le passage sans pouvoir être atteint. Aussi, en exceptant cette belle harangue de Larochejacquelein : « Si j'avance, suivez-moi ; si je recule, tuez-moi ; si je meurs, vengez-moi, » les chefs n'en proféraient-ils guère d'autre, avant le combat, que celle-ci, plus simple, mais non moins claire pour des paysans : « Éparpillez-vous, mes gars. » Et alors chaque buisson cachait un homme et son fusil ; devant, derrière, sur les côtés de l'armée en marche, les haies s'enflammaient, les balles se croisaient en sifflant ; les soldats tombaient sans pouvoir distinguer de quel côté soufflait cet ouragan de fer. Alors, lassés de voir s'entasser les morts dans le fond des défilés, les bleus s'élançaient de chaque côté, gravissant le talus, escaladant la haie, perdant encore dans cet assaut la moitié de leurs hommes ; puis, arrivés au faîte, le feu avait cessé, tout avait disparu comme par enchantement ; ils n'apercevaient plus, si loin que la vue pouvait s'étendre, qu'un pays dessiné gracieusement comme un jardin anglais, et d'espace en espace la pointe aiguë d'un clocher couvert d'ardoises, ou le toit rougeâtre d'une métairie.

Ces chemins, ou plutôt ces défilés, qui paraissent au premier abord n'avoir été creusés que par les pieds des bœufs, sont, en raison des inégalités du terrain, de véritables escaliers, où les petits chevaux du pays peuvent seuls marcher d'un pied sûr (1) : l'été, ils ne paraissent que pittoresques ; l'hiver, ils sont impraticables : la moindre pluie fait de chacun d'eux le lit d'un torrent,

(1) Le meilleur écuyer de Franconi se trouverait assez embarrassé, je crois, si on le juchait au haut d'une des grandes selles bretonnes, qui s'élèvent au-dessus du dos de l'animal, de manière à lui donner la tournure d'un dromadaire. Quant à l'animal lui-même, peut-être espérerait-il le guider à l'aide de la bride et des jambes ; mais il s'apercevrait bientôt que les jambes du cavalier vendéen ne lui servent qu'à le maintenir en équilibre, et sa bride à arrêter court sa monture en tirant carrément des deux mains ; mais avec un peu d'étude, il apprendrait à se servir du *gourdin*. C'est ce qui remplace dans les principes d'équitation bretonne les jambes et la bride. Pour faire tourner le cheval à droite, il ne faut que lui donner un coup de gourdin sur l'oreille gauche, et *vice versa ;* de cette manière qui simplifie, comme on voit, l'art des Larive et des Pellier, on le guide par des chemins qui feraient tourner la tête à un Basque.

et alors, pendant quatre mois de l'année à peu près, les communications s'établissent à pied et à travers terres.

Ce tableau, qui commence à être moins exact pour les départemens de la Vendée et de la Loire-Inférieure, où Bonaparte a fait percer des routes départementales, l'est encore pour le département des Deux-Sèvres, et surtout pour la partie de Maine-et-Loire qui se trouve à gauche de ce fleuve.

C'est aussi dans cette dernière partie qu'à l'époque où je la traversai s'était réfugiée la Vendée, politiquement parlant. L'opposition à tout gouvernement libéral est là flagrante et vivace.

Heureusement la civilisation, comme en défiance, l'a entourée d'une ceinture de villes libérales, qui commence à Bourbon-Vendée, passe par Chollet, Saumur, Angers, revient par Nantes, et s'enfonce dans la Vendée même par Clisson, espèce de sentinelle perdue, dont le coup de feu donnerait l'alarme en cas de soulèvement.

Une seule route en traverse un coin en formant un *Y*, la queue représentant le chemin de Chollet à Trementine, les deux branches ceux de Trementine à Angers et Saumur; ce dernier n'est pas même une route de poste.

La Vendée se trouve donc enfermée aujourd'hui en un seul département, sans issue pour attaquer ou pour fuir. La maladie dont la France est atteinte de ce côté ressemble assez à une inflammation d'entrailles.

Quatre classes d'individus bien distinctes s'agitent dans cette fournaise politique : les nobles ou *gros*, le clergé, la bourgeoisie, les paysans ou métayers.

La noblesse est entièrement opposée à tout système constitutionnel; son influence est à peu près nulle sur la bourgeoisie, mais elle est immense sur les métayers, qui sont presque tous à ses gages (1). Le clergé partage l'opinion de la noblesse, et a de plus que lui l'influence de la chaire et du confessionnal.

La bourgeoisie de cette manière est le centre du triangle que

(1) Le marquis de Labretèche possède à lui seul cent quatre métairies. Supposez par métairie trois hommes seulement en état de porter les armes, et un mot de ui mettra sur pied trois cent douze paysans armés.

forme la noblesse imposant ses opinions, le clergé les prêchant, et le peuple les acceptant.

Aussi la proportion des libéraux dans ce département (je parle de l'intérieur) est-elle à peine de un à quinze.

Aussi le drapeau tricolore n'était-il nulle part, malgré l'ordre formel du préfet.

Aussi les prêtres ne chantaient-ils point le *Domine salvum*, malgré le mandement de l'évêque.

Mais le bâton auquel était attaché le drapeau blanc subsiste, et semble par sa nudité protester contre le drapeau tricolore.

Mais les prêtres recommandent en chaire de prier pour Louis-Philippe, *qui ne peut manquer d'être assassiné.*

L'agitation est donc continuelle.

Elle est entretenue par les rassemblemens de quarante ou cinquante nobles, qui ont lieu régulièrement une fois ou deux par semaine, tantôt au Lavoir, tantôt aux Herbiers, tantôt au Combouros.

Le moyen d'excitation dont ils se servent, est la soustraction des journaux, qui n'arrivent que par des commissionnaires, la poste passant seulement à Beaupréau, Chemillé et Chollet.

Parmi les villes et villages qui ne cachent nullement l'espoir d'un prochain soulèvement, les yeux doivent se fixer particulièrement sur Beaupréau, Montfaucon, Chemillé, Saint-Macaire, Lemay et Trementine.

Le cœur de la révolution royaliste est à Montfaucon; fût-elle éteinte par toute la France, on y sentirait battre encore l'artère. Cette révolution éclaterait infailliblement dans le cas de guerre avec une puissance quelconque, et surtout avec l'Angleterre, qui jetterait pour la troisième fois des hommes et des armes sur les côtes éloignées de dix à onze lieues seulement du département de Maine-et-Loire, et qui pénètreraient sans obstacle par l'ouverture qui se trouve entre Clisson et Chollet.

Les moyens de prévenir une insurrection nous paraissent être ceux-ci :

1° Pratiquer des routes.

En général, le peuple ne voit dans une route percée au travers d'un pays impraticable qu'un moyen donné au commerce de s'é-

tendre et aux relations de s'établir. Le gouvernement, s'il est libéral, y verra de son côté un but politique : la civilisation. Les relations avec les autres départemens dépouilleront le département à craindre de sa rudesse primitive. Les nouvelles vraies se répandront facilement, les nouvelles fausses seront aussitôt démenties; des bureaux de postes s'établiront dans tous les chefs-lieux de cantons, la gendarmerie y établira un service actif et régulier; puis, enfin, les troupes y circuleront en cas de besoin d'une manière incisive.

Les routes à faire dans le département de Maine-et-Loire devraient aller,

Du Palet à Montfaucon, en passant par Saint-Crépin;

A Montfaucon elles se sépareraient en deux branches;

L'une se rendrait à Beaupréau par la Renaudière, Villedieu, la Blauère, la Chapelle-au-Genêt;

L'autre s'avancerait jusqu'à la Romagne, où elle rejoindrait la route de Chollet par la Jarrie et Roussay.

Le commerce qui s'établirait sur ces routes serait celui des vins d'Anjou, des bestiaux de la Bretagne, des toiles de Chollet; il ne peut se faire maintenant qu'à dos d'hommes ou sur des charrettes à bœufs, qui ne versent jamais, mais qui, en raison des mauvais chemins, nécessitent parfois, pour une seule voiture très peu chargée, un attelage de huit ou dix bêtes.

Les routes devraient être faites par les ouvriers du pays,

Parce qu'elles répandraient quelque argent dans la classe pauvre;

Parce que les paysans connaissent les endroits d'où l'on peut tirer le meilleur cailloutis;

Parce que les nobles, dont l'intention positive est de s'opposer à ces routes, soulèveraient facilement les paysans contre des ouvriers étrangers, qui enlèveraient à ceux-ci un salaire qu'ils regarderaient comme légitimement devoir leur appartenir;

Parce que les paysans choisis pour faire les routes s'opposeraient d'eux-mêmes à toute tentative de la noblesse, ayant pour but d'empêcher leur exécution.

2° Transporter dans les villages au-delà de la Loire une douzaine de prêtres, en ajoutant à leurs appointemens une centaine

de francs pour les empêcher de crier au martyre, et notamment ceux de Tiffauge, Montfaucon, Torfou et Saint-Crépin;

Envoyer à leur place dans ces paroisses des prêtres dont le gouvernement serait sûr;

Ils n'auraient rien à craindre, leur caractère les rendant sacrés pour tout métayer qui pourra haïr l'homme, mais respectera la soutane.

3° Une grande partie des nobles qui se rassemblent pour aviser aux moyens de renouveler la guerre civile jouissent de pensions assez considérables que le gouvernement continue à leur payer; rien de plus facile que de les prendre en flagrant délit; le gouvernement alors cessera avec justice de payer ces pensions, et pourra les répartir en portions égales sur les soldats vendéens et républicains, entre lesquels les haines s'éteindraient alors immanquablement de trimestre en trimestre.

De cette manière, il n'y aura plus dans l'avenir de Vendée possible, puisqu'à la moindre émeute le gouvernement n'aura qu'à étendre les bras, et déposer ses troupes sur les grandes routes pour isoler les rassemblemens.

Et que l'on ne croie pas que ces hommes, éclairés un instant du reflet de l'empire, en soient arrivés à ne plus se lever pour le fanatisme et la superstition, car on se tromperait étrangement. Ceux même que la conscription de Bonaparte a tirés de leurs foyers et promenés par le monde, ont perdu graduellement, depuisqu'ils sont rentrés dans leurs chaumières, leur instruction instantanée pour reprendre leur ignorance primitive. J'en citerai un exemple.

Je chassais avec un brave militaire qui avait servi douze ans sous Napoléon. Sur le versant d'une colline près de la Jarrie, se dressait à douze pieds de hauteur une pierre ayant la forme d'un cône renversé, touchant par le haut à la montagne, et posant par sa base étroite comme un fond de chapeau sur un large rocher : quoiqu'elle pût peser quinze à vingt milliers, son équilibre était tel qu'une main d'homme pouvait visiblement la remuer. Je crus y reconnaître un monument druidique; mais ne m'en rapportant pas à cette fausse instruction des gens du monde qui va souvent échouer contre la bonhomie grossière des paysans, j'appelai le

mien et lui demandai ce que c'était que cette pierre, et qui l'avait apportée là. — C'est le diable, me répondit-il, avec une conviction qui ne paraissait pas redouter de ma part la moindre contradiction, et voici pourquoi il l'a apportée. Voyez-vous d'ici le ruisseau de la Moine qui se tord dans la vallée? — Oui. — Eh bien! vous distinguez un endroit où l'on pourrait le traverser sur des pierres qui sortent à fleur d'eau, si au milieu il n'y avait le vide qui devait être rempli par le rocher contre lequel nous sommes appuyés. (Effectivement il paraissait fait de manière à s'y emboîter parfaitement, et à faire disparaître la solution de continuité qu'y jetait son absence.) — Eh bien! continua-t-il, c'est le diable qui faisait ce pont pour voler les vaches des paysans, il n'y manquait plus que cette pierre, qu'il apportait sur son épaule, oubliant que le jour où il voulait terminer son ouvrage était le dimanche. Tout à coup il aperçut la procession de Roussay, et la procession de Roussay l'aperçut; le prêtre fit le signe de la croix; au même instant, les forces de Satan lui manquèrent, et il fut obligé de déposer ici, pour toujours, cette pierre qu'il ne peut plus soulever : voilà pourquoi ce pont est interrompu, et pourquoi ce rocher tremble. — C'était une explication comme une autre, force me fut de m'en contenter : si je lui avais donné la mienne, il est probable qu'elle lui eût paru plus absurde encore peut-être que celle qu'il me donnait ne me le paraissait à moi-même.

Dans ce village de Roussay, une aventure m'arriva.

Un malheureux, un ancien militaire, mourant de faim, ne trouvant d'ouvrage nulle part, s'avisa, pour jeter quelque peu de pain à ses enfans qui lui en demandaient, de blanchir deux sous qui lui restaient, et d'essayer de les faire passer pour des pièces de trente sous. La ruse fut découverte, l'homme mis en prison, le jury rassemblé, l'article du code appliqué, et les galères à perpétuité accordées comme faveur aux lieu et place de la mort, qu'il avait, disait l'avocat-général, certes bien méritée.

Cette fois l'entremetteur du bourreau en avait été pour ses frais d'éloquence, et l'exécuteur des hautes-œuvres, au lieu d'une tête, n'avait eu qu'une épaule.

Mon costume de garde national à cheval me donnait l'apparence d'un officier d'ordonnance; or, un officier d'ordonnance est pour

les paysans un grand personnage, il voit les aides-de-camp; les aides-de-camps, les généraux; les généraux, les ministres, et les ministres, le roi. Les enfans de ce malheureux espéraient donc que, grâce à cette filière ascendante, je pouvais obtenir pour leur père une commutation de peine.

J'écrivis directement au roi qui, à cette époque, recevait encore les lettres qu'on lui écrivait. Huit ou dix jours après, mon condamné vint me remercier lui-même. Trois jours encore, et il était flétri, jeté dans un bagne, d'où il se serait échappé peut-être en assassinant un argousin.

J'avais parcouru une partie de la Vendée pied à pied; je commençais à être fatigué du langage carliste que j'y entendais, j'avais besoin de mon Paris de juillet, avec son soleil ardent, sa liberté neuve, et ses murs troués de balles; je partis.

Lorsque j'arrivai, il pleuvait à verse; M. Guizot était ministre, et l'on grattait l'Institut.

ALEX. DUMAS.

L'ENFANT MAUDIT.

§ I.

Une chambre à coucher du xvie siècle.

Par une nuit orageuse du mois de novembre, et sur les deux heures du matin, la comtesse Jeanne d'Hérouville, ressentant de cruelles angoisses, pensa, malgré son inexpérience, qu'elle pouvait être sur le point d'accoucher. Le sentiment des personnes souffrantes les porte presque toujours à changer la position dans laquelle elles éprouvent les premières atteintes d'une douleur. Et alors, cherchant à dissiper de sinistres pressentimens, la comtesse essaya de se mettre sur son séant comme pour étudier la nature de ses souffrances, et réfléchir à la situation critique où elle allait se trouver. Elle était assaillie par des craintes trop vives, pour songer aux périls d'une crise maternelle qui cause toujours quelque épouvante aux femmes quand elles doivent la subir pour la première fois.

En tâchant de se lever, la comtesse prit, pour ne pas éveiller son mari qui dormait auprès d'elle, des précautions minutieuses, dictées, sans doute, par le plus tendre amour ou par une profonde terreur. Quoique les douleurs devinssent de plus en plus intenses, elle cessa, pendant un moment, de les sentir. Toutes ses forces furent absorbées par une pénible entreprise. Elle essayait d'appuyer sur l'oreiller ses deux mains presque humides, afin de se dresser insensiblement, et de faire quitter à la moitié de son corps endolori la posture horizontale qui la privait de son énergie.

Au moindre bruissement de l'immense courtepointe en moire verte, sous laquelle elle avait si peu dormi depuis son mariage, elle s'arrêtait comme si elle eût tinté une cloche. Puis, forcée, par la nécessité, d'épier l'effet que ses mouvemens produisaient sur le sommeil de son mari, elle dirigeait alternativement le regard de ses longs yeux bleus sur les plis de la moire importune, et sur une large figure basanée, dont elle sentait la moustache à son épaule. Si une respiration par trop bruyante s'exhalait des lèvres de son gardien, la jeune femme exprimait des peurs soudaines qui ravivaient encore l'éclat du vermillon répandu sur ses joues blanches par les angoisses d'un enfantement prochain. Elle ressemblait à un criminel, qui, parvenu nuitamment jusqu'à la porte de sa prison, espère, pendant le sommeil du geôlier, faire tourner sans bruit, dans une impitoyable serrure, la clé qu'il a savamment dérobée.

Enfin la comtesse réussit à se lever sans avoir troublé le calme qui régnait sur le visage de son mari. Quand elle se trouva sur son séant, elle laissa échapper un geste involontaire de joie enfantine qui accusait une touchante naïveté de caractère; mais le sourire à demi formé sur ses lèvres enflammées fut promptement réprimé. Une pensée vint rembrunir son front pur, et sa brillante figure reprit une expression de tristesse. Elle poussa un long soupir, replaça ses mains, non sans de prudentes précautions, sur le fatal oreiller conjugal; et, comme si, pour la première fois depuis son mariage, elle se trouvait libre de ses actions et de ses pensées, elle regarda timidement autour d'elle. Vous eussiez dit d'un oiseau contemplant sa cage.

L'on devinait facilement que naguère elle était toute joie et toute

folâtrerie, mais que, subitement, le destin avait moissonné ses espérances et changé sa gaieté ingénue en mélancolie.

La chambre, objet de sa curiosité, était une de ces chambres antiques que, de nos jours encore, quelques concierges octogénaires annoncent ainsi aux voyageurs qui visitent les vieux châteaux : — Voici la chambre de parade où Louis XIII a couché.

De belles tapisseries, mais généralement brunes de ton, étaient encadrées par de grands panneaux en bois de noyer, dont le temps avait noirci les sculptures délicates. Les solives du plafond, disposées avec art, formaient des caissons de couleur fauve et ornés de moulures. Ces décorations, de style sévère, réfléchissaient si peu la lumière, qu'il était difficile de voir les dessins des frises, même lorsque le soleil illuminait de ses rayons les plus chauds cette chambre haute d'étage, large et longue, qui conservait toujours de solennelles ténèbres.

Aussi la lampe d'argent, posée sur le manteau d'une vaste cheminée, éclairait-elle alors si faiblement, que sa lueur tremblottante pouvait être comparée à ces étoiles nébuleuses qui apparaissent à peine sur le voile grisâtre d'une nuit d'automne.

Les marmousets qui se pressaient dans le marbre noir du chambranle de cette cheminée, placée presque en face du lit de la comtesse, avaient des figures si grotesquement hideuses, qu'elle n'osait y arrêter ses regards, dans la crainte de les voir se remuer ou d'entendre un rire éclatant sortir de leurs bouches béantes et contournées. En ce moment, cette cheminée semblait être l'organe d'une horrible tempête qui ravageait l'Océan, car elle en traduisait les moindres rafales avec une lugubre fidélité. Son âtre était, grace à la largeur démesurée du tuyau, en communication si directe avec le ciel, que les nombreux tisons du foyer avaient une sorte de respiration : ils brillaient et s'éteignaient tour à tour, selon les caprices et la force du vent. Au-dessus de cette cheminée, l'écusson de la famille d'Hérouville était sculpté en marbre blanc avec tous ses lambrequins et les figures de ses tenans, ornemens qui donnaient à cette espèce d'édifice l'apparence d'un tombeau. Evidemment cette cheminée avait été destinée à faire, dans l'ordonnance de la chambre, le pendant du lit occupé par la comtesse et son mari.

Quant à ce monument élevé à la gloire de l'hyménée, un architecte moderne eût été fort embarrassé de décider si la chambre avait été construite pour le lit, ou le lit pour la chambre. Il ressemblait assez à ces *œuvres* où siégent les membres de la fabrique dans les riches paroisses. Deux amours, qui jouaient sur un ciel de noyer orné de fleurons galans, auraient pu passer pour des anges, et les colonnes de même bois qui soutenaient le dôme offraient des allégories mythologiques dont l'explication se trouvait également, au gré des savans, dans la Bible ou dans les Métamorphoses d'Ovide. Le tout aurait convenu à une chaire ou à un œuvre aussi bien qu'à un lit. Les époux montaient par trois marches à cette somptueuse couche, entourée d'une estrade; et deux immenses courtines de moire verte à grands dessins brillans, nommés *ramages*, peut-être parce que les oiseaux qu'ils représentent sont censés chanter, l'enveloppaient en décrivant des plis si raides, qu'à la nuit, on eût pris cette soie pour un métal flexible.

Sur le velours vert, orné de crépines d'or, tendu au fond de ce lit seigneurial, la superstition crédule des comtes d'Hérouville, qui pourtant de religion ne se souciaient guère, avait attaché un grand crucifix en travers duquel, tous les ans, le chapelain du château plaçait un nouveau rameau de buis bénit, en même temps qu'il renouvelait au jour de *Pâques fleuries* la provision d'eau sainte contenue dans un petit bénitier incrusté à l'extrémité inférieure de la croix.

D'un côté de la cheminée était placée une armoire de bois précieux et magnifiquement ouvragé, que les jeunes mariées recevaient encore en province le jour de leurs noces. Ces vieux bahuts, si recherchés aujourd'hui par les antiquaires, contenaient le linge, les robes de prix, les ceintures et toutes les ressources de la coquetterie du XVIe siècle. C'était l'arsenal où les femmes puisaient les trésors de leurs parures plus riches qu'élégantes.

De l'autre côté, pour la symétrie, se trouvait un meuble semblable, qui servait de secrétaire à la comtesse. D'antiques fauteuils en tapisserie, un grand miroir verdâtre, fabriqué à Venise et curieusement encadré dans une espèce de toilette roulante, achevaient l'ameublement de cette chambre, dont le plancher était couvert d'un tapis de Perse qui attestait la galanterie du comte.

Sur la dernière marche, qui servait de socle au lit, était une petite table destinée à recevoir la coupe d'argent ou d'or dans laquelle, tous les soirs, les époux trouvaient un breuvage préparé avec des épices.

Ces descriptions peuvent déplaire à certaines personnes qui veulent à tout prix des évènemens; mais quand nous avons fait quelques pas dans la vie, nous connaissons assez la secrète influence exercée par les lieux sur les dispositions de l'ame, pour sympathiser avec des sites.

Or, la comtesse inventoriait avec terreur cette chambre, sur laquelle elle n'avait pas encore pu jeter aussi librement les yeux. Ce luxe sévère lui semblait inexorable, et il y a beaucoup d'instans mauvais où l'on trouve je ne sais quels gages d'espérance dans les choses qui nous entourent. Heureux ou misérable, l'homme donne une physionomie aux moindres objets dont il est environné, les écoute, les consulte, tant il est naturellement superstitieux. En ce moment, la comtesse, promenant ses regards sur tous les meubles, comme s'ils eussent été des êtres, semblait leur demander secours et protection.

Tout à coup la tempête redoubla. Devenant alors plus craintive en entendant les menaces de l'ouragan, la jeune femme n'osa plus rien augurer de favorable sous d'aussi tristes lambris, et par un tel courroux du ciel, dont les changemens étaient interprétés à cette époque de crédulité suivant les espérances et les habitudes de chaque esprit.

La comtesse, aussi épouvantée du tumulte extérieur que de ses appréhensions secrètes, reporta soudain les yeux vers deux fenêtres en ogive qui étaient au bout de la chambre; mais la petitesse des vitraux et la multiplicité des lames de plomb ne lui permirent pas de s'assurer, par l'état du firmament, si la fin du monde approchait, comme le prétendaient quelques moines affamés de donations. La comtesse aurait pu facilement y croire, car le bruit de la mer irritée, dont les vagues assaillaient les murs du château, se joignit au mugissement de la tempête, de manière à faire trembler les rochers. Cet effort de la nature réveilla de nouvelles douleurs dans les entrailles de la future mère. Alors, sans jeter une plainte, elle se tourna lentement vers le crucifix, et

après avoir mis, par un regard, toutes ses espérances en Dieu, elle osa contempler la figure de son mari.

Quoique ses souffrances se succédassent toujours plus vives et plus cruelles, elle se tint appuyée sur ses deux mains fatiguées, sans pousser un cri, sans se hasarder à réveiller son protecteur naturel dont tout autre femme à sa place aurait énergiquement réclamé le secours.

Elle se mit à examiner, avec une curiosité mêlée d'effroi, des traits qu'elle avait toujours eu peur d'analyser. Il semblait que le désespoir pouvait seul lui conseiller d'en sonder les mystères.

Si les choses étaient tristes autour d'elle, cette figure, toute calme qu'elle pût être dans le sommeil, paraissait plus triste encore, et jamais habitation ne fut plus digne du maître. Agitée par les coups de vent, la flamme ondoyante de la lampe venait mourir sur les bords du lit; et n'illuminant la tête du comte que par momens, les caprices de la clarté mouvante simulaient sur ce visage en repos les effrayans débats d'une pensée orageuse. Un tel spectacle fit d'abord peur à la comtesse. A peine fut-elle même rassurée en reconnaissant la cause de ce phénomène. Chaque fois qu'une nappe de lumière arrivant sur cette grande figure y projetait les ombres des nombreuses callosités qui la caractérisaient, il lui semblait que son mari allait s'éveiller et fixer sur elle deux yeux gris, dont elle n'avait pas encore pu soutenir la rigueur.

Le front du comte était menaçant, même pendant le sommeil : des sillons multipliés y imprimaient une vague ressemblance avec ces pierres vermiculées dont quelques monumens sont ornés; et, comme les mousses blanches ou vertes qui pendent aux branches des vieux chênes, ses cheveux, gris avant le temps, l'entouraient sans grace. L'intolérance religieuse siégeait sur ce front implacable et guerrier. La forme du nez aquilin, les os saillans du visage, la rigidité des rides profondes, le dédain écrit sur la lèvre inférieure, les noirs contours de l'œil, tout indiquait une cruauté presque innée, une ambition d'autant plus à craindre, que l'étroitesse de la tête trahissait un défaut absolu d'esprit. Il était facile de lire une intrépidité native, mais sans générosité, dans ce visage qu'une large balafre avait encore horriblement défiguré.

Cette ancienne plaie y formait une couture transversale qui figurait une seconde bouche dans la joue droite.

A l'âge de trente ans, le comte s'était fait un nom dans la malheureuse guerre de religion dont la Saint-Barthélemy fut le signal. Il avait été grièvement blessé au siége de La Rochelle. La malencontre de sa blessure, pour parler le langage du temps, augmenta sa haine contre ceux de la *religion;* et, par une disposition morale assez naturelle, il enveloppa les hommes à belles figures dans le sentiment qu'il vouait aux calvinistes. La défiance que lui donna sa laideur le rendit d'une extrême susceptibilité. N'osant jamais croire qu'il pût inspirer grande passion aux femmes, son caractère était devenu sauvage. S'il avait eu des succès en amour, il ne les devait guère qu'à la frayeur inspirée par ses cruautés.

La main gauche, que le terrible catholique avait hors du lit, achevait d'en peindre le caractère. Étendue de manière à garder la comtesse comme un avare garde son trésor, cette main énorme était couverte de poils si nombreux, d'un dédale de veines et de muscles si saillans, qu'elle ressemblait à une branche de hêtre entourée des tiges d'un lierre jauni.

En contemplant la puissante figure du comte, un enfant l'aurait attribuée au corps d'un de ces ogres dont les nourrices racontent de si terribles histoires. Il suffisait de voir la largeur et la longueur de la place occupée dans le lit par le comte pour lui reconnaître des proportions gigantesques. Ses yeux étaient surmontés de gros sourcils grisonnans qui cachaient les paupières, de manière à donner à son regard une sorte de férocité dont on ne peut avoir une idée qu'en le comparant à celui d'un loup. Sous son nez, deux larges moustaches peu soignées, car il méprisait singulièrement la toilette, ne permettaient pas d'apercevoir sa lèvre supérieure, et, heureusement pour la comtesse, la large bouche de son mari était muette en ce moment, car les plus doux sons qui en sortaient la faisaient frissonner. Enfin, quoique le comte d'Hérouville eût à peine cinquante ans, au premier abord on pouvait lui en donner soixante, tant les fatigues de la guerre, sans altérer sa constitution robuste, avaient outragé sa physionomie; mais il se souciait fort peu de passer pour un *mignon*.

La comtesse, qui atteignait à peine sa dix-huitième année, for-

mait, auprès de cette immense figure, un contraste pénible à voir. Elle était blanche, svelte, délicate. Ses cheveux châtains se jouaient sur son cou comme des nuages de bistre. Vous eussiez dit d'une apparition.

— Non, il ne nous tuera pas!... s'écria-t-elle mentalement après avoir long-temps contemplé son mari. N'est-il pas franc, noble, courageux et fidèle à sa parole?.... — Fidèle à sa parole?....

En reproduisant cette phrase par la pensée, elle tressaillit violemment, elle pâlit et resta comme stupide.

Pour comprendre toute l'horreur de la situation où se trouvait la comtesse, il est nécessaire d'ajouter que cette scène nocturne avait lieu en 1593, époque à laquelle la guerre civile régnait en France, et où les lois y étaient sans vigueur. Le parti de la Ligue, opposé à l'avénement de Henri IV, surpassait dans ses excès toutes les calamités des guerres précédentes. La licence devint même alors si grande, qu'il n'était pas surprenant de voir un grand seigneur faire tuer son ennemi publiquement et en plein jour. Lorsqu'une expédition militaire, dirigée dans un intérêt privé, était sagement conduite, il suffisait de l'entreprendre au nom de la Ligue ou du Roi pour obtenir les plus grands éloges des deux parts.

Quant aux meurtres commis en famille, s'il est permis de se servir de cette expression, on ne s'en souciait pas plus, dit un contemporain, que d'une *gerbe de feurre*, à moins qu'ils n'eussent été accompagnés de circonstances par trop cruelles.

Quelque temps avant la mort du roi, une dame de la cour ayant assassiné un gentilhomme qui avait tenu sur elle des discours malseans, un des mignons de Henri III lui dit :

— Elle l'a, par dieu, sire, fort joliment dagué!

Par la rigueur de ses exécutions, le comte d'Hérouville, un des plus emportés royalistes de Normandie, maintenait sous l'obéissance de Henri IV toute la partie ouest de cette province qui avoisine la Bretagne. Chef de l'une des plus riches familles de France, il avait considérablement augmenté le revenu de ses nombreuses terres en épousant sept mois avant la nuit pendant laquelle commence cette histoire, Jeanne de Saint-Savin, jeune demoiselle qui, par un hasard assez commun dans ces temps, où les gens mou-

raient dru comme mouches, réunit subitement sur sa tête les biens des trois branches opulentes de la maison de Saint-Savin.

Deux mois après, il s'éleva, dans un repas donné au comte et à la comtesse d'Hérouville par la ville de Bayeux, à l'occasion de ce mariage, une discussion qui, à cette époque d'ignorance, fut trouvée mal sonnante et fort saugrenue. Elle était relative à la prétendue légitimité des enfans venant au monde dix mois après la mort du mari, ou sept mois après la première nuit des noces.

— Madame, avait dit brutalement le comte à sa femme, quant à me donner un enfant dix mois après ma mort... je n'y peux!... — Mais, pour votre début, n'accouchez pas à sept mois.

— Que ferais-tu donc, vieil ours? demanda le jeune marquis de Pont-Carré, pensant que le comte voulait plaisanter.

— Je tordrais fort proprement le cou à la mère et à l'enfant.

Une réponse aussi péremptoire servit de clôture à cette discussion imprudemment élevée par un médecin bas-normand. Les convives gardèrent le silence en contemplant, avec une sorte de terreur, la jolie comtesse d'Hérouville; car ils étaient persuadés que, dans l'occurrence, ce farouche seigneur exécuterait sa menace.

La terrible parole du comte retentit dans le sein de la jeune femme, alors enceinte; et, à l'instant même, un de ces pressentimens qui viennent sillonner l'ame comme des éclairs, l'avertit qu'elle accoucherait à sept mois. Une chaleur intérieure lui monta des pieds jusqu'au cœur, et ses oreilles tintèrent avec violence. Depuis lors, il ne se passa pas un jour sans que ce mouvement de terreur secrète n'arrêtât les élans les plus innocens de son ame.

Le souvenir du regard et de l'inflexion de voix qu'eut son mari en prononçant cet arrêt glaçait encore le sang de la comtesse, et lui faisait oublier ses douleurs, lorsque, penchée sur cette tête endormie, elle y cherchait durant le sommeil les indices d'une pitié toujours absente pendant le jour. Tout-à-coup, sentant un mouvement vigoureux qui annonçait la turbulence de cet enfant menacé de mort avant de naître, elle s'écria bien doucement, et d'une voix qui ressemblait à un soupir :

— Pauvre petit!...

Elle n'acheva point. Il y a des idées qu'une mère ne supporte pas; et la comtesse, incapable, en ce moment, de raisonner, fut

comme étouffée par une angoisse d'ame qui lui était inconnue. Deux larmes, s'échappant de ses yeux, roulèrent lentement le long de ses joues, y tracèrent deux lignes brillantes, et restèrent suspendues au contour de son blanc visage, semblables à deux gouttes de rosée sur une fleur.

Le chagrin auquel elle était en proie s'étendait sur toute sa vie, comme l'exhalaison empestée qui corrompt l'air d'une verte campagne. La sanglante réponse échappée au comte était un anneau mystérieux qui rattachait les évènemens de la jeunesse de sa femme à cet accouchement prématuré; et ses odieux soupçons, si publiquement exprimés, avaient jeté dans les souvenirs de la comtesse toute la terreur dont ils dotaient l'avenir.

Aussi, depuis ce fatal repas, la jeune femme s'était-elle abstenue, comme d'une faute, de contempler le passé. Elle chassait, avec autant de crainte qu'une autre aurait pris de plaisir à les évoquer, mille tableaux épars que sa vive imagination lui dessinait souvent malgré ses efforts. Elle se refusait à se perdre dans les visions des heureux jours où elle était libre encore. En effet, semblables aux fragmens des mélodies du pays natal qui font pleurer les bannis, ses méditations lui retraçaient des sites et des sentimens si délicieux, que sa jeune conscience les lui reprochait comme autant de crimes. Ses souvenirs étaient un commentaire qui rendait bien plus terrible encore la promesse du comte, et ils contenaient les véritables, les plus puissans secrets de l'horreur à laquelle la comtesse était en ce moment livrée.

Il règne sur les figures endormies une espèce de suavité due au repos parfait du corps et de l'intelligence. Or, quoique cette absence de toute passion ne pût guère communiquer de charme aux traits du comte, cependant l'illusion est si attrayante pour les malheureux, que la jeune épouse finit par trouver un espoir dans ce calme trompeur. Ses craintes et ses douleurs lui laissèrent un moment de répit; la tempête, déchaînant des torrens de pluie, ne faisait plus entendre qu'un bruissement mélancolique; et alors, tout en contemplant l'homme auquel sa vie était à jamais liée, la comtesse tomba insensiblement dans une rêverie dont elle n'eut pas la force de combatre la douceur enivrante.

En un instant, par une de ces intuitions d'ame qui participent

de la puissance divine, elle fit passer rapidement devant elle les ravissantes images du bonheur qui n'était plus.

Elle aperçut d'abord faiblement, et comme dans la lointaine lumière de l'aurore, le modeste château où son insouciante enfance s'était écoulée, la pelouse verte, le ruisseau frais, la petite chambre, théâtre de ses jeux. Elle se vit cueillant des fleurs, les plantant, et ne devinant pas pourquoi elles se fanaient sans grandir, malgré sa constance à les arroser.

Bientôt lui apparurent, confusément encore, la ville immense et le vieil hôtel de pierre où elle fut conduite à sept ans. Alors sa railleuse mémoire lui montra les vieilles têtes de tous les maîtres qui la tourmentèrent. Puis, à travers des mots d'italien et d'espagnol, en écoutant, dans son ame, des romances et les sons d'un joli rebec, elle se rappela la personne de son père : au retour du parlement, il descendait de sa mule à l'aide d'une grande pierre, montait lentement l'escalier, et ne déposait les soucis judiciaires qu'en dépouillant la robe noire ou rouge dont elle, espiègle et rieuse, avait, un jour, coupé la fourrure blanche mélangée de noir. Elle ne jeta qu'un regard sur le confesseur de sa mère, homme rigide et fanatique, chargé de l'initier aux mystères d'une religion terrible. Là elle se souvint d'avoir commencé à trembler. Ce vieux prêtre insensible, secouant les chaînes de l'enfer, ne lui parlant que des vengeances célestes, lui persuadant qu'elle était toujours en présence de Dieu, la rendait faible et craintive. Elle devenait timide, recueillie, n'osait lever les yeux, et n'avait plus que du respect pour sa mère, qui, jusqu'alors, avait partagé ses folâtreries. De ce moment, une religieuse terreur s'emparait de son jeune cœur quand elle voyait cette mère bien-aimée arrêtant sur elle ses yeux bleus avec une apparence de colère.

Elle revit tout-à-coup la seconde époque de son enfance pendant laquelle elle ne comprenait rien aux choses de la vie, et redit encore adieu à ces jours, où travailler avec sa mère dans un petit salon de tapisserie, prier dans une grande église, chanter une romance en s'accompagnant du rebec, lire en cachette un livre de chevalerie, déchirer une fleur par curiosité, attendre les présens que son père lui faisait à la fête du bienheureux saint Jean, et

chercher le sens des paroles qu'on n'achevait pas devant elle, étaient des sources intarissables de bonheur...

Mais aussitôt elle effaça par une pensée, comme on efface un mot crayonné sur un album, les enfantines joies que, pendant un moment, et entre deux souffrances, son imagination rapide venait de lui choisir parmi tous les tableaux que les seize premières années de sa vie pouvaient lui offrir; et la grâce de cet océan limpide fut bientôt éclipsée par l'éclat d'un plus frais souvenir, car la joyeuse paix de son enfance lui apportait moins de douceur qu'un seul des troubles semés dans les deux dernières années de sa vie, années riches en trésors ensevelis pour toujours dans son cœur...

La comtesse se retrouva soudain à cette ravissante matinée où, précisément au coin du grand parloir en bois de chêne sculpté qui servait de salle à manger, elle vit son beau cousin pour la première fois. La famille de sa mère, redoutant les troubles de Paris, envoyait à Rouen ce jeune courtisan, dans l'espérance qu'il s'y formerait aux devoirs de la magistrature auprès de son grand-oncle, dont un jour la charge de président pouvait lui être résignée.

La comtesse sourit involontairement en songeant à la vivacité avec laquelle elle s'était retirée en reconnaissant dans le parloir ce parent attendu qu'elle ne connaissait pas; mais malgré sa promptitude à ouvrir et fermer la porte, son coup d'œil avait été si pénétrant, qu'en ce moment encore, il lui semblait le voir devant elle.

Elle avait, à la dérobée, admiré le goût et le luxe répandus sur des vêtemens faits à Paris; mais aujourd'hui, plus hardie dans son souvenir qu'en cette innocente et furtive entrevue, elle caressait le manteau de velours violet, brodé d'or et doublé de satin, les dentelles noires dont les bottines étaient garnies, les jolis losanges crevés du pourpoint et du haut-de-chausse, la blanche collerette empesée, et surtout une figure jeune, caractérisée par deux petites moustaches relevées en pointe, et par une royale qui, sous le menton, ressemblait à une des queues d'hermine répandues sur l'épitoge de son père.

Au milieu du silence et de la nuit, les yeux attachés sur les courtines de moire qu'elle ne voyait plus, oubliant et son mari et l'orage, la comtesse osa se rappeler comment, après bien des jours qui furent comme des années, le jardin entouré de vieux murs

noirs et le noir hôtel de son père lui semblèrent lumineux. Elle aimait, elle était aimée. Puis, comment, craignant les regards sévères de sa mère, elle s'était glissée un matin dans le cabinet de son père, pour lui faire ses jeunes confidences, après s'être assise sur lui et s'être permis des espiègleries qui avaient attiré le sourire aux lèvres de l'éloquent magistrat, sourire qu'elle attendait pour lui dire :

— Me gronderez-vous, si?....

Elle croyait entendre encore son père, lui disant, après un interrogatoire où, pour la première fois, elle parlait de son amour : — Eh bien ! mon enfant, nous verrons. S'il étudie bien, s'il veut me succéder, s'il continue à te plaire.... je me mettrai dans ta conspiration de bonheur....

Et alors, n'écoutant plus rien, elle avait baisé son père, renversé les paperasses, pour courir au grand tilleul, où tous les matins, avant le lever de la redoutable mère, elle rencontrait son cousin Georges de Chaverny !

Lui promettant de dévorer les lois et les coutumes, le courtisan quittait les riches ajustemens de la noblesse d'épée pour prendre le sévère costume des magistrats.

— Je t'aime bien mieux vêtu de noir, lui disait-elle.

Elle mentait, mais ce mensonge avait rendu son bien-aimé moins triste d'avoir jeté la dague. Enfin les ruses employées pour tromper cette mère, dont la sévérité semblait grande, lui apportèrent les joies fécondes d'un amour innocent, permis et partagé...

Revivant, comme en songe, dans ces délicieuses journées où elle s'accusait d'avoir eu trop de bonheur, et d'autant plus qu'elle le sentait tout entier, elle se complut à revoir encore cette jeune figure aux regards enflammés, et cette bouche vermeille qui lui parlait si bien d'amour. Elle avait aimé Chaverny, parce qu'il était pauvre ; et, en récompense, que de trésors elle avait découverts dans cette ame modeste et douce !....

Mais tout à coup meurt le président. Chaverny ne lui succède pas. La guerre civile survient flamboyante. Par les soins de leur cousin, elle et sa mère trouvent un asile secret dans une petite ville de la Basse-Normandie. Bientôt les morts successives de quelques parens la rendent une des plus riches héritières de France, et avec

la médiocrité de fortune s'enfuit le bonheur. Alors la sauvage et terrible figure du comte d'Hérouville, demandant sa main et l'obtenant à force de terreur, lui apparaît comme la nuit qui étend un crêpe sur les richesses du soleil. La pauvre comtesse s'efforce de chasser le souvenir de toutes les scènes de désespoir et de larmes amenées par sa longue résistance ; mais elle voit confusément l'incendie de la petite ville, et Chaverny emprisonné. Puis elle arrive à cette épouvantable soirée où sa mère, pâle, mourante, se prosterne à ses pieds. Elle cède ; il est nuit ; le comte, revenu sanglant du combat, se trouve là. Elle appartient au malheur. A peine peut-elle dire adieu à son beau cousin.

— Chaverny, si tu m'aimes, ne me revois jamais!....

Elle entend le bruit lointain des pas de son noble ami. Elle garde au fond du cœur son dernier regard qu'elle voit si souvent en songe. Puis, la jeune fille est comme un chat enfermé dans la cage du lion, craignant à chaque heure les griffes puissantes du maître, toujours levées sur elle. *La comtesse* se fait un crime de se vêtir à certains jours de la robe que portait *la jeune fille* au moment où, pour la première fois, elle vit son amant. Aujourd'hui, pour être heureuse, elle doit oublier le passé et ne plus songer à l'avenir.

— Je ne me crois pas coupable, se dit-elle ; mais si je le parais aux yeux du comte.... il est si jaloux! La sainte Vierge n'a-t-elle pas.....

Elle s'arrêta, et, pendant ce moment d'irréflexion, sa naïveté lui fit attribuer aux adieux de son amant le pouvoir de la visitation de l'ange ; mais cette supposition, digne du temps d'innocence auquel sa rêverie l'avait si imprudemment reportée, s'évanouit devant le souvenir d'une scène plus odieuse que la mort. La pauvre comtesse ne pouvait plus conserver de doute sur la légitimité de l'enfant qui s'agitait dans son sein, car la première nuit des noces lui apparut dans toute son horreur, traînant à sa suite bien d'autres nuits, et de bien tristes jours!....

— Ah! s'écria-t-elle, pauvre Chaverny!....

Alors elle pleura. Puis, se cramponnant à son chevet, elle tourna les yeux sur son mari, comme pour se persuader encore une fois que cette figure lui promettait une clémence si chèrement achetée...

Elle jeta un cri perçant.

Le comte était éveillé. Ses deux yeux gris, aussi clairs que ceux d'un tigre, brillaient sous les touffes brunes de ses sourcils, et lançaient un regard accusateur. Depuis un moment sans doute il contemplait sa femme.

La comtesse, épouvantée d'avoir rencontré ce terrible regard, se glissa sous la courtepointe, et resta sans mouvement.

§ II.

Le rebouteur.

— Pourquoi pleurez-vous?.... demanda le comte en tirant vivement le drap sous lequel sa femme s'était ensevelie.

Cette voix, toujours effrayante pour elle, eut en ce moment une douceur factice qui lui sembla de bon augure.

— Je souffre beaucoup, répondit-elle.

— Eh bien! ma mignonne, est-ce un crime que de souffrir? Pourquoi vous cacher quand je vous regarde? Hélas! que faut-il donc faire pour être aimé?

Il soupira, et toutes les rides de son front s'amassèrent entre ses deux sourcils.

— Je vous cause toujours de l'effroi, je le vois bien!.....

La comtesse se permit d'interrompre son mari en jetant quelques gémissemens, et conseillée par l'instinct des caractères faibles et timides, elle s'écria tout-à-coup :

— Je crains de faire une fausse couche! J'ai couru sur les rochers toute la soirée, et je me serai sans doute trop fatiguée.....

Elle trembla violemment en prononçant ces paroles, tant son mari la regardait fixement; car, prenant la peur qu'il inspirait à cette naïve créature pour l'expression d'un remords, il répliqua :

— Mais c'est peut-être un accouchement véritable qui commence.....

— Eh bien?... dit-elle....

— Eh bien! dans tous les cas, il faut ici quelqu'un d'habile, et je vais le chercher.....

L'air sombre dont ces paroles furent accompagnées, glaça la comtesse. Elle retomba sur le lit en poussant un cri arraché plutôt par une affreuse vision de sa destinée que par les angoisses de la crise prochaine.

Ce gémissement acheva de prouver au comte la vraisemblance de tous les soupçons qui se réveillaient dans son esprit. Une rage concentrée lui brisa le cœur; mais, affectant un calme que les accens de sa voix, ses gestes, ses regards démentaient, il se leva précipitamment; puis, s'enveloppant à la hâte d'une robe en velours noir qu'il trouva sur un fauteuil, il alla fermer soigneusement une porte située auprès de la cheminée, et par laquelle on pouvait passer de la chambre de parade dans les appartemens de réception qui communiquaient à l'escalier d'honneur.

En voyant le soin avec lequel son mari gardait cette clé, la comtesse eut le pressentiment d'un malheur. Epiant ses mouvemens avec une indéfinissable anxiété, elle l'entendit ouvrir la porte opposée à celle qu'il venait de fermer, et se rendre dans une autre pièce où couchaient les comtes d'Hérouville quand ils n'honoraient pas leurs femmes de leur noble compagnie. Mais la comtesse ne connaissait que par ouï-dire la destination de cette chambre; car depuis son mariage quelques expéditions militaires avaient pu seules obliger le comte à quitter le lit d'honneur; et l'on doit croire que, pendant ses absences forcées, il laissait plus d'un argus au château.

Alors la comtesse resta dans un profond silence; et, malgré l'attention avec laquelle elle s'efforçait d'écouter le moindre bruit, elle n'entendit plus rien qui pût lui révéler les intentions de son mari. Le comte était arrivé dans une longue galerie aboutissant à sa chambre, et qui occupait toute l'aile occidentale du château. Le cardinal d'Hérouville, son grand-oncle, amateur passionné d'imprimerie, y avait amassé une bibliothèque aussi curieuse par le nombre que par la beauté des volumes; et la prudence lui avait fait pratiquer dans les murs une de ces inventions merveilleuses, conseillée par la solitude ou la peur monastique.

Une chaîne d'argent soigneusement cachée mettait en mouvement, au moyen de fils invisibles, une sonnette placée au chevet du lit d'un serviteur fidèle.

Le comte, voulant agir avec le plus grand secret, entra à tâtons, saisit la chaîne, et la tira doucement. Un vieil écuyer de garde ne tarda pas à faire retentir du bruit de ses bottes et de ses éperons les dalles sonores d'une vis en colimaçon, contenue dans la haute tourelle qui flanquait, du côté de la mer, l'angle occidental du château. En entendant monter le compagnon de ses périls, le comte alla dérouiller les puissans ressorts de fer et les verroux qui défendaient la porte secrète par laquelle la galerie communiquait avec la tourelle. Puis il introduisit dans ce sanctuaire de la science un homme d'armes dont l'encolure annonçait un serviteur digne du maître.

L'écuyer, à peine éveillé, semblait avoir marché par instinct. La lanterne de corne qu'il tenait à la main éclaira si faiblement la longue galerie, que son maître et lui se dessinèrent dans l'obscurité comme deux fantômes.

— Selle mon cheval de bataille à l'instant même, et prépare-toi à m'accompagner,.... dit le comte d'un son de voix profond, qui réveilla toute l'intelligence du serviteur.

Ce dernier, levant les yeux sur son maître, rencontra un regard si perçant, qu'il en reçut comme une secousse électrique.

— Bertrand, ajouta le comte en posant la main droite sur le bras de l'écuyer, il faut quitter ta cuirasse et prendre les habits d'un capitaine de miquelets.

— Vive Dieu! monseigneur, me déguiser en ligueur!... Excusez-moi, je vous obéirai, mais j'aimerais autant être pendu!...

Le comte sourit comme un homme dont on caresse la chimère favorite; mais, pour effacer ce rire qui contrastait avec l'expression sinistre répandue sur son visage, il répondit brusquement :

— Ah ça, choisis dans l'écurie un cheval assez vigoureux pour que tu puisses me suivre. Nous irons comme des balles au sortir de l'arquebuse. Quand je serai prêt, sois-le. Je sonnerai de nouveau.

Bertrand s'inclina en silence, et partit. Quand il eut descendu quelques marches, il se dit à lui-même, en entendant siffler l'ouragan :

— Tous les démons sont dehors, jarni-dieu!..... et ça m'aurait étonné de voir celui-ci rester tranquille. C'est par une tempête semblable que nous avons surpris Saint-Lô!...

Le comte trouva dans sa chambre un costume favorable à son projet, et qui lui servait souvent pour ses stratagèmes. Il s'habilla à la hâte avec une mauvaise casaque qui avait l'air d'appartenir à l'un de ces pauvres reîtres dont Henri IV payait si rarement la solde, et revint promptement dans la chambre où gémissait sa femme.

— Tâchez de souffrir patiemment, lui dit-il. Je crèverai, s'il le faut, mon cheval, afin de revenir plus vite pour apaiser vos douleurs.

Malgré les sons rauques de la voix de son mari, ces paroles n'annonçant rien de funeste, la comtesse, enhardie, se préparait à faire une question, lorsque le comte lui demanda tout à coup :

— Ne pourriez-vous pas m'indiquer où vous mettez vos masques?...

— Mes masques!... répondit-elle. Bon Dieu! que voulez-vous en faire?...

— Où sont vos masques? répéta-t-il avec sa violence ordinaire.

— Dans le bahut, dit-elle.

La comtesse ne put s'empêcher de frémir en voyant son mari s'emparer de tous ses masques, et s'occuper, avec une attention minutieuse, à déguiser son visage à l'aide d'un *tour et de nez*, dont l'usage était aussi naturel aux dames de cette époque que l'est celui des gants aux femmes d'aujourd'hui.

Le comte devint entièrement méconnaissable quand il eut mis sur sa tête un mauvais chapeau de feutre gris, orné d'une vieille plume de coq toute cassée. Il serra autour de ses reins un large ceinturon de cuir, dans la gaîne duquel il passa une longue dague qu'il ne portait pas habituellement.

En ce moment, il s'avança vers le lit par un mouvement si étrange, et ses misérables vêtemens lui donnèrent un aspect si effrayant, que la comtesse crut sa dernière heure arrivée.

— Ah! ne nous tuez pas!.... s'écria-t-elle. Laissez-moi mon enfant, et je vous aimerai!...

— Vous vous sentez donc bien coupable pour m'offrir, comme une rançon, l'amour que vous me devez!...

Ces paroles amères furent accompagnées d'un regard flam-

boyant, et la voix du comte eut un son lugubre sous le velours. La comtesse, anéantie, s'écria douloureusement :

— Mon Dieu! l'innocence serait-elle donc funeste!...

— Il ne s'agit pas de votre mort, lui répondit son maître en sortant de la rêverie où il était tombé, mais de faire exactement, et pour l'amour de moi, ce que je réclame en ce moment de vous.

Il jeta sur le lit un des deux masques qu'il tenait, et sourit de pitié en voyant le geste de frayeur involontaire arraché à sa femme par la chute du velours noir.

— Ayez ce masque sur votre visage lorsque je serai de retour, ajouta-t-il; je ne veux pas qu'un homme, même un croquant, puisse se vanter d'avoir vu la comtesse d'Hérouville!...

— Pourquoi un homme?... demanda-t-elle à voix basse.

— Oh! oh! ma mie, ne suis-je pas le maître ici? répondit le comte.

— Qu'importe un mystère de plus?..... dit la comtesse au désespoir. Le maître ayant disparu, son exclamation fut sans danger pour elle.

Par un des courts momens de calme qui séparaient les accès de la tempête, la comtesse entendit le pas de deux chevaux qui semblaient voler à travers les dunes périlleuses et les rochers sur lesquels ce vieux château était assis; mais ce bruit fut étouffé par la voix des flots, et bientôt elle se trouva prisonnière dans ce sombre appartement, seule au milieu d'une nuit tour à tour silencieuse ou menaçante, et sans secours pour conjurer le malheur qu'elle voyait s'avancer à grands pas, comme le dénouement des angoisses de son premier enfantement.

Pensant qu'elle devait peut-être la vie à l'innocente finesse par laquelle elle avait fait appréhender une fausse couche à son mari, la comtesse chercha une nouvelle ruse pour sauver son enfant. Ce petit être, conçu dans les larmes et le désespoir, était devenu toute son existence. Depuis cinq mois, il était sa consolation, le principe de ses idées, l'avenir de ses affections, sa seule et frèle espérance.

Elle se leva, soutenue par un maternel courage; et, allant prendre le petit cor de cuivre dont se servait son mari pour faire venir ses gens, elle ouvrit une fenêtre, et tira du cuivre quelques

accens faibles et grêles qui se perdirent sur la vaste étendue des eaux comme une bulle lancée dans les airs par un enfant. Alors elle pleura en comprenant l'inutilité de cette plainte ignorée des hommes. Marchant à travers les appartemens, elle espéra que toutes les issues n'en seraient pas fermées. Parvenue à la bibliothèque, elle chercha s'il n'y existerait pas quelque passage secret; mais ce fut en vain. S'élançant au bout de la longue galerie des livres, elle atteignit la fenêtre la plus rapprochée de la cour d'honneur du château; et là, faisant de nouveau retentir les échos en sonnant du cor, elle lutta sans succès avec la voix puissante de l'ouragan.

Presque morte et découragée, elle pensait à se confier à l'une des duègnes dont son mari l'avait entourée, lorsqu'en passant dans son oratoire, elle vit que la porte conduisant aux appartemens de ses femmes était fermée. La comtesse eut à peine le temps de regagner son lit. A mesure qu'elle perdait tout espoir, les douleurs venaient l'assaillir, et alors elle en sentit bien plus vivement le poids; car son découragement, accru de tous les efforts tentés pour sauver son enfant, lui avait enlevé ses dernières forces. Elle ressemblait au naufragé qui, fatigué, succombe, emporté par une lame moins furieuse que toutes les autres.

Bientôt les souffrances ne permirent plus à la comtesse de compter les heures. Au moment où elle se crut sur le point d'accoucher seule, sans secours, et qu'à toutes ses terreurs se joignait la crainte des accidens auxquels son inexpérience l'exposait, le comte arriva soudain sans qu'elle l'eût entendu venir. Il se trouva là comme un démon réclamant, à l'expiration d'un pacte, l'ame qui lui a été vendue. Il gronda sourdement en voyant le visage de sa femme découvert; mais après l'avoir assez adroitement masquée, il l'emporta dans ses bras nerveux, et la déposa sur le lit de sa chambre.

L'effroi que cette apparition et cet enlèvement inspirèrent à la comtesse, fit taire un moment la nature, et alors la malheureuse mère put jeter un regard furtif sur les acteurs de cette scène mystérieuse.

Bertrand, qu'elle ne reconnut pas, car il était masqué aussi soigneusement que son maître, avait allumé à la hâte quelques

bougies, dont la clarté se mêlait aux premiers rayons du soleil, qui commençait à rougir les vitraux des fenêtres. Ce serviteur étonné paraissait, en restant dans la même position, obéir à un ordre supérieur. Il était appuyé sur l'angle d'une embrasure de fenêtre; et, le visage tourné vers le mur, dont il semblait mesurer l'épaisseur formidable, il se tenait dans une immobilité si complète, que vous eussiez dit une statue de chevalier.

Au milieu de la chambre, la comtesse aperçut un petit homme très-gras et tout pantois, dont les yeux étaient bandés. La terreur peinte sur sa figure rondelette en bouleversait tellement les traits, qu'il était impossible d'en deviner l'expression habituelle, et il gardait, comme les mannequins des peintres, une posture si stupide, qu'on pouvait le comparer à un enfant auquel ses camarades ont malicieusement crié *casse-cou* de tous côtés.

— Par la mort-dieu! monsieur le rebouteur, lui dit le comte en lui rendant la vue par un mouvement brusque qui fit tomber autour du cou de l'inconnu le bandeau qu'il avait sur les yeux, ne t'avise pas de regarder autre chose que la misérable sur laquelle tu vas exercer ta science, ou sinon je te jette dans la rivière qui coule sous ces fenêtres, après t'avoir mis au chef un diamant de cent livres!

Et il tira légèrement sur la poitrine de son auditeur stupéfait la cravate qui avait servi de bandeau.

— Examine d'abord si ce n'est qu'une fausse couche, et, dans ce cas, ta vie me répondrait de la sienne... Mais si l'enfant est vivant, tu me l'apporteras!

Après cette allocution, le comte saisit par le milieu du corps le pauvre rebouteur, l'enleva comme une plume de la place où il était, et le posa devant la comtesse. Puis, il alla se placer au fond de l'embrasure de la croisée, où il demeura immobile comme Bertrand. Seulement, jouant du tambour avec ses doigts sur le vitrage, ses yeux se portèrent alternativement sur son serviteur, sur le lit, sur l'océan, mais plus fréquemment peut-être sur le lit et l'océan; et ses sinistres regards semblaient promettre à l'enfant attendu la mer pour berceau.

Le nom de *rebouteur* appartenait, à cette époque, comme un titre d'honneur, à quelques-uns de ces hommes, rares en France,

qui, soit par sortilége, ou grâce à une longue pratique, *reboutaient*, c'est-à-dire remettaient les jambes et les bras cassés, guérissaient bêtes et gens de certaines maladies, et s'accommodaient merveilleusement aux volontés des dames et des seigneurs qui ne les payaient pas toujours. Le pauvre rebouteur, que le comte et Bertrand venaient d'arracher par une violence inouie au plus doux sommeil qui eût jamais clos paupière d'homme, pour l'attacher en croupe sur un cheval qui semblait avoir l'enfer à sa suite, était célèbre principalement par son habileté dans les accouchemens, avortemens et fausses couches.

Son caractère, naturellement malicieux et gai, s'était admirablement bien accommodé de la joie et des repas qui couronnaient presque toujours ses opérations. Il luttait avec la corporation formidable des sages-femmes; mais sa discrétion bien connue lui avait valu, de quarante lieues à la ronde, la clientelle de la haute noblesse, qui, dans ces temps de désordres, était souvent obligée d'initier à des secrets honteux ou terribles maître Antoine Beauvouloir. L'habitude d'être partout l'homme le plus important avait ajouté à son imperturbable gaieté une dose de vanité grave. Ses impertinences étaient presque toujours bien reçues dans les momens de crise, où il se plaisait à opérer avec une certaine lenteur magistrale. De plus, il était curieux comme un rossignol; à ces deux défauts près, développés en lui par les aventures multipliées où le jetait sa profession, c'était le meilleur homme de Normandie.

En se trouvant placé par le comte devant une femme en mal d'enfant, maître Beauvouloir recouvra toute sa présence d'esprit. Il se mit à tâter le pouls de la dame masquée, sans penser aucunement à elle. C'était un maintien doctoral, à l'aide duquel il réfléchissait sur sa propre situation. Dans aucune des intrigues, soit honteuses, soit criminelles, où la force l'avait contraint d'agir en instrument aveugle, jamais les précautions n'avaient été gardées avec autant de prudence que dans celle-ci. Il pouvait souvent avoir compris que sa mort était mise en délibération, comme un moyen d'assurer le secret de l'entreprise à laquelle il participait malgré lui; mais sa vie n'avait jamais été tant compromise qu'en ce moment. Il résolut, avant tout, de reconnaître ceux dont il était le

complice, et de s'enquérir ainsi de l'étendue de son danger, afin de pouvoir sauver sa chère personne.

— De quoi s'agit-il?.... demanda le rebouteur à voix basse, en disposant la comtesse à recevoir les secours de sa vieille expérience.

— Ne lui donnez pas l'enfant.....

— Parlez tout haut...., s'écria le comte d'une voix tonnante, qui empêcha maître Beauvouloir d'entendre le dernier mot prononcé par la victime. — Ou sinon, ajouta le seigneur qui déguisait soigneusement sa voix, dis ton *In manus*.

— Plaignez-vous à haute voix, dit le rebouteur à la dame. Criez, jarni-dieu! car cet homme a des pierreries qui ne vous iraient pas mieux qu'à moi!.... Du courage, ma petite dame!....

— Aie la main légère!... cria de nouveau le comte.

— Monsieur est jaloux?... répondit le frater d'une petite voix aigre; mais les cris de la comtesse couvraient sa voix.

Aussi heureusement pour la sûreté que pour la renommée de maître Beauvouloir, la nature se montra clémente. C'était plutôt un avortement qu'un accouchement, tant l'enfant qui apparut était chétif, débile et sans consistance. Grace à sa rare petitesse, le nouveau-né n'avait dû causer à sa mère aucune douleur aiguë.

— Par le ventre de la sainte Vierge!....... s'écria le curieux rebouteur, ce n'est pas une fausse couche!....

A ces mots le comte fit trembler le plancher, tant il le frappa violemment du pied, tandis que la comtesse pinça maître Beauvouloir.

— Ah! ah! j'y suis! se dit-il à lui-même.

— Ce devait donc être une fausse couche?... demanda-t-il à l'oreille de la dame masquée, qui lui répondit par un geste affirmatif, comme si ce geste était le seul langage qui pût exprimer ses pensées.

— Tout cela n'est pas encore bien clair! pensa le rebouteur.

Comme tous ceux qui exercent son art avec habileté, le frater savait reconnaître assez facilement si une femme en était, disait-il, *à son premier malheur*.

Quoique la pudique inexpérience de certains gestes lui révélât

la virginité de la comtesse en ce genre, le malicieux rebouteur s'écria :

— Madame accouche comme si elle n'avait fait que cela !....

Un sourd grognement de rage sortit du gosier du comte, il trépigna d'une manière convulsive, et dit :

— A moi l'enfant!

— Ne lui donnez pas, au nom de Dieu !..... s'écria la mère.

Ce cri presque sauvage réveilla dans le cœur du frater une courageuse bonté, qui lui fit épouser la cause de la comtesse.

— L'enfant n'est pas encore venu! *Vous vous battez de la chape à l'évêque !....* répondit-il froidement au comte, en cachant le pauvre avorton.

Mais étonné de ne pas entendre de cris, il regarda l'enfant, croyant déjà qu'il était mort.

Alors le comte s'aperçut de la supercherie du rebouteur, et sautant sur lui d'un seul bond :

— Tête-dieu pleine de reliques !... me le donneras-tu !... s'écria-t-il en rugissant de rage et lui arrachant des mains l'innocente victime, qui alors jeta de faibles cris.

— Prenez garde, il est tout contrefait ! dit maître Beauvouloir en s'accrochant au bras du comte! il est chétif, c'est un enfant venu sans doute à sept mois !....

Puis, avec une force supérieure qui lui était donnée par une sorte d'exaltation, il arrêta les doigts du père, en lui disant à l'oreille, d'une voix entrecoupée :

— Épargnez-vous un crime, il ne vivra pas!...

— Scélérat ! s'écria vivement le comte, des mains duquel le rebouteur épouvanté avait arraché l'enfant. Qui te dit que je veuille sa mort?.... ne vois-tu pas que je le caresse?....

— Attendez alors qu'il ait dix-huit ans pour le caresser ainsi !... répondit Beauvouloir retrouvant toute son importance.

— Mais, ajouta-t-il en pensant à sa propre sûreté, car il venait de reconnaître le comte qui, dans son emportement, avait oublié de déguiser sa voix, baptisez-le promptement, et ne parlez pas de mon arrêt à la mère, autrement vous la tueriez.

Cette phrase adroite lui était suggérée par la joie secrète que le comte avait trahie en laissant échapper un geste promptement

réprimé, au moment où le frater lui prophétisa la mort de l'avorton.

Le rebouteur, dont les paroles venaient de sauver l'enfant, s'était empressé de le rapporter près de la mère. Il la trouva évanouie. Elle avait tout entendu, car il n'est pas rare de voir, dans les grandes crises, les organes de l'homme contracter une délicatesse inouie.

Maître Beauvouloir montra au comte, par un geste ironique, l'état dans lequel leur débat avait mis l'accouchée; cependant les cris de l'enfant qu'il posa sur le lit rendirent, comme par magie, la vie à la comtesse.

La pauvre dame crut entendre la voix de deux anges, quand, à la faveur des vagissemens du nouveau-né, le rebouteur lui dit à voix basse, en se penchant à son oreille :

— Ayez-en bien soin, il vivra cent ans!...... Beauvouloir s'y connaît!

Un soupir céleste, un mystérieux serrement de main furent la récompense du rebouteur, qui cherchait à s'assurer, avant de livrer aux embrassemens de la mère impatiente cette frêle créature dont la peau portait encore l'empreinte des doigts du comte, si la caresse paternelle n'avait rien dérangé dans sa chétive organisation.

Le mouvement de folie par lequel la mère cacha son fils auprès d'elle, et le regard menaçant qu'elle jeta sur le comte par les deux trous du masque, firent frissonner le frater.

— Elle mourrait, si elle perdait trop promptement son enfant! dit-il au comte vers lequel il s'élança.

Pendant cette dernière partie de la scène, le sire d'Hérouville semblait être devenu plus farouche. Il n'avait rien vu ni rien entendu. Restant immobile et comme absorbé dans une profonde méditation, il avait recommencé à battre du tambour avec ses doigts sur les vitraux; mais après la dernière phrase que lui dit le rebouteur, il se retourna vers lui par un mouvement d'une violence frénétique, tira sa dague, et s'écria :

— Misérable *manant!*

Ce mot était un sobriquet outrageant donné par les royalistes aux ligueurs.

— Impudent coquin! La science qui te vaut l'honneur d'être le

complice des gentilshommes pressés d'ouvrir ou de fermer des successions me retient à peine de priver à jamais la Normandie de son sorcier, en l'élevant triomphalement à six pieds de terre !...

Puis, au grand contentement de Beauvouloir, le comte repoussa violemment sa dague dans le fourreau.

— Ne saurais-tu, continua-t-il d'une voix tonnante, te trouver une fois en ta vie dans l'honorable compagnie d'un seigneur et de sa dame, sans les soupçonner de ces méchans calculs que tu laisses faire à la canaille, sans songer qu'elle n'y est pas autorisée, comme les gentilshommes, par des motifs plausibles? Puis-je avoir dans cette occurrence des raisons d'état pour agir comme tu le supposes?.... Tuer mon fils!.... l'enlever à sa mère!.... Où as-tu pris ces billevesées? Suis-je fou? Pourquoi nous effraies-tu sur les jours de ce vigoureux enfant?.... Bélitre, comprends donc que je me suis défié de ta pauvre vanité! Si tu avais su le nom de la dame que tu as accouchée, tu te serais vanté de l'avoir vue! Pâques-Dieu!.... tu aurais peut-être tué, par trop de précaution, la mère ou l'enfant; mais, songes-y bien, ta misérable vie me répond des leurs!

Le rebouteur fut stupéfait du changement subit qui s'opérait dans les intentions du comte. Cet accès de tendresse pour l'avorton l'effrayait encore plus que l'impatiente cruauté et la morne indifférence qu'il avait manifestées d'abord; car l'accent qu'il mit en prononçant sa dernière phrase, décelait une combinaison plus savante pour arriver à l'accomplissement d'un dessein immuable.

Maître Beauvouloir se promit alors intérieurement de décamper du pays, s'il avait le bonheur de se retirer sain et sauf de ce mauvais pas. Puis, s'expliquant un dénouement aussi imprévu par la double promesse qu'il avait faite à la mère et au père :

— J'y suis! se dit-il. Ce bon seigneur ne veut pas se rendre odieux à sa femme, et s'en remettra sur la providence de l'apothicaire; alors il faut que je tâche de prévenir la dame de veiller sur son noble marmot !.....

Au moment où il se dirigeait vers le lit, le comte, qui s'était approché d'une armoire à plusieurs tiroirs, l'arrêta par une puissante interjection; et, au geste que fit le seigneur en lui tendant une bourse, le rebouteur se mit en devoir de recueillir, non sans

une joie inquiète, l'or qui brillait à travers un réseau de soie rouge.

Le comte le lui jetant avec dédain, dit avec ironie :

— Si tu m'as fait raisonner comme un vilain, je ne me crois pas dispensé de te payer en seigneur. Je ne te demande pas la discrétion!.... L'homme que voici, — le comte montra Bertrand, — a dû te dire que partout où il y a des chênes et des rivières, mes diamans et mes colliers savent trouver les *manans* qui parlent de moi!....

En achevant ces paroles de clémence, le géant s'avança lentement vers le rebouteur interdit, lui approcha un siége, et parut l'inviter à s'asseoir comme lui, près de l'accouchée.

— Eh bien! ma mignonne, nous avons enfin un fils!... reprit-il. C'est bien de la joie pour nous. Souffrez-vous beaucoup?....

— Non, dit en murmurant la comtesse.

L'étonnement de la mère et sa gêne, les démonstrations de la joie factice et tardive du père, convainquirent maître Beauvouloir qu'un accident grave échappait à sa pénétration habituelle. Le frater, persistant dans ses soupçons, appliqua sa main sur celle de la jeune femme, sous prétexte de s'assurer de son état.

— La peau est bonne... dit-il. Nul accident fâcheux n'est à craindre pour madame. La fièvre de lait viendra sans doute, ne vous en épouvantez pas.... ce ne sera rien.

Mais là, le rusé rebouteur, s'arrêtant, serra la main de la comtesse, par un mouvement d'une rare intelligence.

— Si vous ne voulez pas avoir d'inquiétude sur votre enfant, madame, reprit-il, il ne faut pas le quitter. Laissez-le long-temps boire le lait que ses petites lèvres cherchent déjà, et gardez-vous bien des drogues de l'apothicaire. Le sein est le remède à toutes les maladies des enfans. J'ai beaucoup vu d'accouchemens à sept mois, mais j'ai rarement vu de délivrance aussi peu douloureuse que la vôtre. Ce n'est pas étonnant, l'enfant est si maigre!... Il tiendrait dans un sabot!... et je suis sûr qu'il ne pèse pas quinze onces. Du lait! du lait! S'il reste toujours sur votre sein, vous le sauverez.

Ces dernières paroles furent accompagnées d'un nouveau mouvement imperceptible des doigts du rebouteur qui pressa le bras de la comtesse; et malgré les deux jets de flammes que dardaient

les yeux du comte par les trous de son masque, Beauvouloir débita ses périodes avec le sérieux imperturbable d'un homme qui voulait gagner son argent.

— Oh ! oh ! rebouteur, tu oublies ton vieux feutre noir ? lui dit Bertrand au moment où le frater sortait avec lui de la chambre.

§ III.

L'amour paternel.

Les motifs de la clémence du comte envers son fils étaient puisés dans un *et cœtera* de notaire. En effet, au moment où le rebouteur lui arrêta les mains, l'Avarice et la Coutume de Normandie s'étaient tout à coup dressées devant lui. Par un signe, ces deux puissances lui engourdirent les doigts, et imposèrent silence à ses passions haineuses.

L'une lui cria : — Les biens de ta femme ne peuvent appartenir à la maison d'Hérouville, que si un enfant mâle les y transporte.

L'autre lui montra la comtesse mourante, et les biens réclamés par la branche collatérale des Saint-Savin.

Toutes deux lui conseillèrent de laisser à la nature le soin d'emporter l'avorton, et d'attendre la naissance d'un second fils, qui fût sain et vigoureux, pour aider la nature et pouvoir mépriser la vie de sa femme.

Alors il ne vit plus un enfant, il vit des domaines.

Sa tendresse subite était forte comme son ambition : il aurait voulu, dans son désir de satisfaire à la loi, que ce fils mort-né eût les apparences d'une robuste constitution.

Connaissant mieux le caractère du comte, la mère, encore plus surprise que le rebouteur, conserva une crainte instinctive qu'elle manifestait parfois avec hardiesse ; mais son enfant lui avait donné de la force et fait un courage.

Pendant quelques jours, le comte resta très-assidument auprès de sa femme, et lui prodigua des soins auxquels l'intérêt imprimait une sorte de tendresse. Mais, avec l'œil d'une mère, la

comtesse s'aperçut promptement qu'elle seule était l'objet de toutes ces attentions. La haine du père pour son fils était visible. Il s'abstenait toujours de le voir ou de le toucher, se levait brusquement et allait donner des ordres au moment où les cris se faisaient entendre; enfin, il ne semblait lui pardonner d'exister que dans l'espoir de sa mort. Mais cette dissimulation coûtait encore trop au comte. Le jour où il s'aperçut que l'œil intelligent de la mère devinait, sans le comprendre, le danger qui menaçait son fils, il annonça son départ pour le lendemain de la messe des relevailles, en prétextant la nécessité où il était d'amener au secours du roi toutes les forces dont il pouvait disposer.

Telles furent les circonstances qui accompagnèrent et précédèrent la naissance d'Étienne d'Hérouville. Le comte n'aurait pas eu, pour désirer incessamment la mort de ce fils désavoué, le puissant motif de l'avoir déjà voulue; il aurait même fait taire cette triste disposition que l'homme se sent, de haïr l'être auquel il a nui une première fois, et il ne se serait pas trouvé dans l'obligation, cruelle pour lui, de feindre de l'amour pour un avorton qui lui était odieux, le pauvre Étienne n'en aurait pas moins été l'objet de son aversion.

La constitution rachitique et maladive de ce petit corps, dont la caresse paternelle avait peut-être aggravé les défauts de conformation, était, aux yeux du comte, une offense toujours flagrante pour son amour-propre de père. S'il avait en exécration les beaux hommes, il ne détestait pas moins les gens débiles, voués aux sciences et aux plaisirs de l'intelligence. Pour lui plaire, il fallait être laid de figure, grand et robuste. L'ignorance des livres et la connaissance de l'art militaire étaient les seules qualités qu'il prisât dans un homme. La rudesse des manières et du langage achevait d'en faire, à ses yeux, un modèle accompli de virilité.

Étienne devait donc trouver dans son père un ennemi sans générosité. Sa lutte avec ce colosse commençait dès son berceau; et, pour tout secours contre un antagoniste aussi dangereux, il n'avait que le cœur de sa timide et jeune mère, dont l'amour pour lui s'accroissait, par une loi touchante de la nature, de tous les périls qui le menacaient.

Ensevelis tout-à-coup dans une profonde solitude par le brusque

départ du comte, ces deux êtres faibles et timides se comprirent admirablement, s'unirent par une même pensée, et arrivèrent à n'avoir qu'une même existence.

Au moment où, pour la première fois, Étienne distingua les objets, et qu'il put exercer sa vue avec cette stupide avidité naturelle aux enfans, ses regards rencontrèrent les sombres lambris de la chambre d'honneur; lorsque sa jeune oreille s'efforça de percevoir les sons et d'en saisir les différences, il entendit le bruissement monotone des eaux de la mer qui venait se briser sur les rochers par un mouvement aussi régulier que celui d'un balancier d'horloge : ainsi, les lieux, les sons, les choses, tout ce qui frappe les sens, prépare l'entendement et forme le caractère, s'accordait à le rendre enclin à la mélancolie.

Dès sa naissance, il devait croire que sa mère était la seule créature qui existât sur terre, voir le monde comme un désert, et s'habituer à ce sentiment de retour sur nous-mêmes qui nous porte à vivre seuls, à chercher en nous les immenses ressources de la pensée. Comme tous les enfans en proie à une souffrance, il gardait presque toujours une attitude passive. La délicatesse de ses organes était si grande, qu'un bruit trop soudain ou la compagnie d'une personne tumultueuse lui donnait une sorte de fièvre. Vous eussiez dit un de ces petits insectes pour lesquels Dieu semble modérer la violence du vent et la chaleur du soleil. Aussi, comme eux, incapable de lutter contre le moindre obstacle, il cédait, comme eux, sans résistance et sans plainte à tout ce qui paraissait agressif.

Cette patience angélique inspirait à sa mère un sentiment profond, qui l'aidait à supporter les soins minutieux et constans réclamés par une santé si chancelante. Les avis du rebouteur étaient toujours écrits devant elle; et, alors, craignant tout pour son enfant, elle assit la Défiance près de son berceau. Bientôt elle trouva des joies célestes dans la triste existence qu'elle croyait déshéritée de bonheur : voir son fils, c'était oublier ses peines. Elle admira la Providence, qui le plaçait, comme une foule de créatures, au sein de la sphère de paix et de silence, la seule où il pût s'élever heureusement, et se soustraire à la mort.

Souvent les mains maternelles, pour lui si douces et si prudentes, le transportaient dans la haute région des fenêtres ogives... alors

ses yeux bleus, comme ceux de sa mère, semblaient étudier les ondes vertes de l'Océan. Ils restaient ainsi tous deux des heures entières à contempler l'infini de cette vaste nappe, tour à tour sombre et brillante. Ces longues et muettes méditations étaient pour Étienne un secret apprentissage de la douleur, car presque toujours les yeux de sa mère se mouillaient de larmes; et, alors, pendant ces pénibles songes de l'ame, les jeunes traits d'Étienne ressemblaient à un léger réseau tiré par un poids trop lourd. Puis, bientôt, sa précoce intelligence du malheur lui révélant tout le pouvoir de ses jeux enfantins sur la comtesse, il essayait, en ces instans de tristesse, de la divertir par les mêmes caresses dont elle se servait pour endormir ses souffrances; et jamais ses petites mains lutines, ses demi-mots bégayés, ses rires intelligens, ne manquaient de dissiper les rêveries de sa mère. Alors, s'il était fatigué, une délicatesse instinctive l'empêchait de se plaindre.

— Pauvre chère sensitive!... s'écria la comtesse en le voyant endormi de lassitude après une folâtrerie qui venait de faire enfuir un de ses souvenirs les plus douloureux. Où pourras-tu vivre? Qui te comprendra jamais.... toi, dont l'ame tendre sera blessée par un regard trop sévère, et qui, semblable à ta triste mère, estimeras un sourire chose plus précieuse que tous les biens de la terre?... Ange aimé de ta mère, qui t'aimera dans le monde?... Qui devinera les trésors ensevelis sous ta frêle enveloppe?... Personne... Comme moi, tu seras seul sur terre...

Elle soupira, pleura; mais en voyant la pose gracieuse de son fils qui dormait sur ses genoux, elle sourit avec mélancolie, et le regarda long-temps en silence... heureuse, et goûtant un de ces plaisirs muets, profonds, qui sont un secret entre les mères et Dieu...

A dix-huit mois, la faiblesse d'Étienne n'avait pas encore permis à la comtesse de le promener au dehors; mais les légères couleurs qui nuançaient le blanc mat de sa peau, comme si le plus pâle des pétales d'un églantier y eût été apporté par le vent, attestaient la vie et la santé. Au moment où elle commençait à croire aux prédictions du rebouteur, et s'applaudissait d'avoir pu, en l'absence du comte, entourer son fils des précautions les plus sévères, afin de le

préserver de tout danger, les lettres écrites par le secrétaire de son mari lui annoncèrent le prochain retour du maître.

Un matin, la comtesse, livrée à la folle joie qui s'empare de toutes les mères quand elles voient pour la première fois marcher leur premier enfant, jouait avec Étienne à ces jeux aussi indescriptibles que le charme des souvenirs... Tout à coup elle entendit craquer les planchers sous un pas pesant, et à peine s'était-elle levée par un mouvement de surprise involontaire, qu'elle se trouva devant le comte. Elle jeta un cri d'effroi, mais elle essaya de réparer ce tort involontaire en s'avançant vers le comte et lui tendant son front avec soumission pour y recevoir un baiser.

— Si j'avais été prévenue de votre arrivée...

— La réception, dit le comte en l'interrompant, eût été plus cordiale et moins franche.

Il avisa l'enfant, et l'état de santé dans lequel il le revoyait lui arracha d'abord un geste de surprise empreint de fureur; mais réprimant soudain sa colère, il se mit à sourire.

— Je vous apporte de bonnes nouvelles... reprit-il. J'ai le gouvernement de Champagne, et la promesse du roi d'être fait duc et pair; puis, nous avons hérité d'un parent..... Ce maudit huguenot de Chaverny est mort.

La comtesse pâlit et tomba sur un fauteuil. Elle devinait le secret de la sinistre joie répandue sur la figure de son mari, et que la vue d'Étienne semblait accroître. C'était le rire d'un démon.

— Monsieur, dit-elle d'une voix émue, vous n'ignorez pas que j'ai long-temps aimé mon cousin de Chaverny. Vous répondrez à Dieu de la douleur que vous me causez...

A ces mots, le regard du comte étincela, et ses lèvres tremblèrent sans qu'il pût proférer une parole, tant il était ému par la rage; mais, enfin, jetant sa dague sur une table avec une telle violence que le fer résonna comme un coup de tonnerre :

— Écoutez-moi!... cria-t-il d'une voix étourdissante, et souvenez-vous de ceci! Je veux ne jamais entendre ni voir le petit monstre que vous tenez dans vos bras. Il est votre enfant et non le mien... A-t-il un seul de mes traits?... Jour de Dieu! cachez-le bien, ou sinon.....

— Juste ciel!... cria la comtesse.

— Silence!... répondit le colosse. Si vous ne voulez pas que je le heurte, faites en sorte qu'il ne se rencontre plus sur mon passage....

— Alors, reprit la comtesse qui se sentit le courage de lutter contre son tyran, jurez-moi de ne point attenter à ses jours, si vous ne le voyez pas... Puis-je compter sur votre parole de gentilhomme?...

— Mais... reprit le comte.

— Eh bien! monstre, tuez-nous donc... s'écria-t-elle en se jetant à genoux, et serrant son enfant dans ses bras...

— Levez-vous, madame, je vous engage ma foi de gentilhomme de ne rien entreprendre sur la vie de ce maudit embryon, pourvu qu'il demeure sur les rochers qui bordent la mer au-dessous du château; mais malheur à lui, si je le trouve jamais au-delà de ces limites...

La comtesse se mit à pleurer amèrement.

— Voyez-le donc!... dit-elle. C'est votre fils...

— Madame!....

A ce mot, la comtesse épouvantée emporta son enfant, dont le cœur palpitait comme celui d'une fauvette surprise dans son nid par un pâtre.

Mais soit que l'innocence ait un charme auquel les hommes les plus endurcis ne sauraient se soustraire, soit que le comte se reprochât sa violence, ou craignît de plonger dans le désespoir une créature nécessaire à ses plaisirs et à ses desseins, sa voix était redevenue aussi douce qu'elle pouvait l'être, au moment où sa femme revint pâle et presque mourante.

— Jeanne, ma mignonne, lui dit-il, donnez-moi la main, et ne soyez pas rancunière!... On ne sait comment se comporter avec vous. Je vous apporte de nouveaux honneurs, de nouvelles richesses, et tête-dieu! vous me recevez comme un *maheustre* dans un parti de *manans*. Mon gouvernement va m'obliger à de longues absences jusqu'à ce que je l'aie échangé pour celui de Normandie; ainsi, ma mignonne, au moins faites-moi bon visage pendant mon séjour ici...

La comtesse comprit le sens de ces paroles; leur feinte douceur ne pouvait plus la tromper.

— Je connais mes devoirs!... répondit-elle avec un accent de mélancolie, que son mari prit d'abord pour de la tendresse.

Il y avait trop de pureté, trop de grandeur chez cette timide créature, pour qu'elle osât essayer, comme certaines femmes adroites, de gouverner le comte en mettant du calcul dans sa conduite ou en prostituant son cœur; elle soupira, s'éloigna en silence, soumise et cachant son désespoir.

— Tête-dieu pleine de reliques! je ne serai donc jamais aimé!... s'écria le comte, en surprenant une larme dans les yeux de sa femme, au moment où elle sortit.

Par une espèce de sortilége, dont toutes les mères ont le secret, et qui avait encore plus de force entre la comtesse et son fils, elle réussit à lui faire comprendre le péril qui le menaçait sans cesse, et lui apprit à redouter l'approche de son père. La scène terrible dont Étienne avait été témoin se grava dans sa mémoire, de manière à produire en lui une maladie. Il finit par pressentir la présence du comte avec tant d'instinct, que, si un de ces sourires dont les mères connaissent les signes imperceptibles animait sa figure au moment où ses organes imparfaits, déjà façonnés par la crainte, lui annonçaient la marche lointaine de son père, ses traits se contractaient, et l'oreille de la mère n'était pas plus alerte que le sentiment intérieur du fils. Avec l'âge, cette faculté de terreur grandit au point qu'Étienne, semblable aux sauvages de l'Amérique, distinguait les pas de son père, savait écouter sa voix éclatante à des distances éloignées, et prédisait sa venue.

Voir le sentiment de terreur que son mari lui inspirait, partagé si tôt par son enfant, le rendit encore plus précieux à la comtesse; et leur union se fortifia si bien, que, comme deux fleurs nées sur la même tige, ils se courbaient sous le même vent, se relevaient par la même espérance. C'était une même vie.

Au départ du comte, Jeanne commençait une seconde grossesse; et, cette fois, elle accoucha au terme voulu par les préjugés.

Elle mit au monde, non sans des douleurs inouies, un gros garçon, qui, dix-huit mois après, offrit une si parfaite ressemblance avec son père, que la haine du comte pour l'aîné s'en accrut singulièrement. Pour sauver son enfant chéri, la comtesse consentit à tous les projets que son mari forma pour le bonheur et la fortune

de leur second fils. Étienne fut destiné à l'état ecclésiastique. Maximilien devait être l'héritier des biens et des titres de la maison d'Hérouville. A ce prix, la pauvre mère assura le repos de son enfant chéri.

Jamais deux frères ne furent plus dissemblables qu'Étienne et Maximilien. Le cadet eut en naissant le goût du bruit, des exercices violens et de la guerre. Aussi le comte eut-il pour lui autant d'amour que sa femme en avait pour Étienne. Les deux frères grandirent sans se connaître, sans se voir, et arrivèrent à l'âge de l'adolescence.

Étienne habitait une petite chaumière de jardinier située dans une grotte de granit au bord de la mer, au pied du château. Sa mère avait fait disposer l'intérieur de cette humble maison de manière à ce que son fils y trouvât toutes les jouissances du luxe. Elle y allait passer avec lui la plus grande partie de la journée. Ils parcouraient les rochers, les grèves, et elle lui indiquait les limites du petit domaine de sable, de coquilles, de mousses et de cailloux qui lui appartenait. Insensiblement il avait compris, par la terreur profonde dont sa mère était saisie, s'il venait à faire un pas hors de cette enceinte, que la mort l'attendait au-delà. Chez lui, le nom de père excitait tout à la fois une terrible crainte qui troublait son ame, la dépouillait de son énergie, et le soumettait à cette espèce d'atonie qui fait tomber à genoux une jeune fille devant un tigre.

Caché dans un trou de rocher, il apercevait souvent de loin ce géant sinistre, ou il en entendait la voix, et alors l'impression douloureuse qu'il avait ressentie jadis au moment où il en fut maudit, lui glaçait le cœur. Aussi, comme un Lapon qui meurt au-delà de ses neiges, il se fit une délicieuse patrie de sa cabane, de ses rochers, et, s'il en dépassait l'enceinte, il éprouvait un malaise indéfinissable.

Sa mère, sentant que ce pauvre enfant ne pouvait trouver de bonheur que dans une humble sphère de calme et de silence, lui avait donné tous les goûts de la solitude. Ainsi, la bibliothèque du cardinal d'Hérouville fut, en quelque sorte, son héritage. La lecture devait remplir sa vie. Pour le dédommager de ses infirmités, la nature l'avait doué d'une voix si mélodieuse, qu'il était difficile de résister au plaisir de l'entendre. Sa mère lui enseigna la musi-

que, et quelque chant tendre et mélancolique, soutenu par les accens d'une mandoline, fut un de ses trésors.... La studieuse poésie, dont les riches méditations nous font parcourir en botaniste les vastes champs de la pensée; la féconde comparaison des idées humaines, l'exaltation que nous donne la parfaite intelligence des œuvres du génie, devinrent les inépuisables et tranquilles félicités de sa vie rêveuse et solitaire. Enfin, les fleurs, créations ravissantes, dont la destinée avait tant de ressemblance avec la sienne, eurent tout son amour. Aussi, heureuse de voir à son fils des passions innocentes qui le garantissaient du rude contact de la vie sociale auquel il n'aurait pas plus résisté que la plus jolie dorade de l'océan n'eût soutenu sur la grève un regard du soleil, la comtesse encouragea les goûts d'Étienne, en lui apportant des *romanceros* espagnols, des *motets* italiens, des livres, des sonnets, des poésies... et chaque matin, il trouvait sa solitude peuplée de jolies plantes aux riches couleurs, aux suaves parfums.

Ses lectures, auxquelles sa frêle santé ne lui permettait pas de se livrer long-temps, et ses faibles exercices au milieu des rochers, étaient interrompus par de naïves méditations qui le faisaient rester des heures entières devant ses riantes fleurs, ses douces compagnes, ou tapi dans le creux de quelque roche en présence d'une algue, d'une mousse, d'une herbe marine dont il étudiait les mystères.

Il cherchait une rime au sein des corolles odorantes comme l'abeille y eût été butiner son miel. Il admirait même souvent sans but, et sans vouloir s'expliquer son plaisir, les filets délicats imprimés en couleur foncée sur les pétales, la délicatesse des riches tuniques d'or ou d'azur, vertes ou violâtres, les découpures si profusément belles des calices ou des feuilles, leurs tissus mats ou veloutés qui se déchiraient, comme son ame, au moindre effort.

Il demeurait pendant de longues journées couché sur le sable, vivant sa vie douce et molle, heureux, poète sans le savoir; et alors l'irruption soudaine d'un insecte doré, les reflets du soleil dans l'océan, les tremblemens du vaste et limpide miroir des eaux, un coquillage, une araignée de mer, tout devenait évènement, plaisir, pour cette ame ingénue. Voir venir sa mère, entendre de loin le frôlement de sa robe, l'entendre, la baiser, lui parler, l'é-

couter, lui causaient des sensations si vives, que souvent un retard, la plus légère crainte, lui donnaient une fièvre dévorante....

A l'âge de seize ans, Étienne avait la taille d'un enfant; et, semblable à une plante étiolée, ses longues méditations l'avaient habitué à pencher la tête. Sa peau transparente et satinée comme celle d'une petite fille laissait voir le plus léger rameau de ses veines bleues. Sa blancheur était celle de la porcelaine. Ses yeux clairs exprimaient la faiblesse, une douceur ineffable; ils imploraient protection, car il y avait de la prière dans son regard, et la modestie la plus vraie dans tous ses traits. De longs cheveux châtains, plats, lisses et fins, se partageaient en deux bandeaux sur son front et se bouclaient à leur extrémité. Ses joues étaient pâles et creuses; son front pur, marqué de quelques rides, faisait mal à voir, car il trahissait une souffrance lente et profonde. Sa bouche, gracieuse et ornée de dents très blanches, conservait cette espèce de sourire qui se fixe sur les lèvres des mourans. Ses mains étaient blanches comme celles d'une coquette, et remarquablement belles. Sa voix avait un timbre qui inspirait l'amour.... enfin, vous eussiez cru voir une tête de jeune fille malade sur un corps débile et contrefait. Il n'y avait qu'une ame en lui, et à cette ame il fallait le silence, des caresses, la paix et l'amour. Sa mère lui prodiguait l'amour et les caresses; les rochers étaient silencieux; les fleurs, les livres charmaient sa solitude, et son petit royaume de sable et de coquilles, d'algues et de verdure, lui semblait un monde toujours frais et nouveau : aussi, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, Étienne fut-il heureux.

Mais bientôt il éprouva le plus affreux malheur qui pût l'affliger. La comtesse, dévorée par le chagrin, était en proie depuis longtemps à une maladie de langueur. Elle mourut. Étienne resta seul dans le monde. Sa douleur fut muette. Il ne courut plus à travers les rochers; il ne se sentit plus la force de lire, de chanter; il demeura des journées entières accroupi dans un creux de rocher, indifférent aux intempéries de l'air, immobile, attaché sur le granit, semblable à l'une des mousses qui y croissaient, pleurant bien rarement, mais perdu dans une seule pensée : immense, infinie comme l'océan, elle prenait mille formes, devenait terrible, orageuse, calme... C'était plus qu'une douleur, c'était une

vie nouvelle, une irrévocable destinée. Cette pauvre petite créature ne devait plus sourire. Il y a des peines qui, semblables à du sang jeté dans une eau courante, teignent momentanément les flots; puis l'onde, en se renouvelant, restaure la pureté de sa nappe : mais, chez Étienne, la source même était adultérée, et chaque flot du temps devait lui apporter une même dose de fiel.

A son lit de mort, la comtesse avait confié son fils au vieux Bertrand. Avertie par un instinct qui ne trompe jamais les mères, elle s'était aperçue de la pitié profonde qu'inspirait à l'écuyer le chétif héritier de la maison puissante à laquelle il portait un sentiment de vénération comparable à celui de *Tom-le-Long* pour son navire.

Bertrand fut donc la providence de son jeune maître. Presque octogénaire, le fidèle serviteur avait conservé l'intendance des écuries, pour ne pas perdre l'habitude d'être une autorité dans la maison; et, comme son logis se trouvait près de la chaumière où se retirait Étienne, il était à portée de veiller sur lui avec cette persistance d'affection et cette simplicité rusée qui caractérisent les vieux soldats.

Il dépouillait toute sa rudesse pour parler au pauvre enfant. Il allait doucement le prendre par les temps de pluie; et, l'arrachant à sa rêverie, il le ramenait au logis. Il mit de l'amour-propre à remplacer la comtesse de manière à ce que le fils trouvât, sinon le même amour, du moins les mêmes attentions.... Cette pitié ressemblait à de la tendresse.

Or, comme le vieil écuyer s'attachait de plus en plus à son maître, Étienne supporta sans plainte et sans résistance les soins du serviteur; mais il n'y eut jamais de sympathie entre eux : tous les liens étaient brisés entre l'enfant maudit et les autres créatures. Sa mère avait emporté dans la tombe tout ce qu'il pouvait porter d'amour à un être de son espèce. Il semblait que son cœur eût été brisé comme son corps par la nature.

Aussi devint-il une sorte de créature intermédiaire entre l'homme et la plante, ou peut-être entre l'homme et Dieu. Son ame conservait une pureté native. Il ignorait les lois sociales, les faux sentimens du monde, et n'obéissait qu'à l'instinct de son cœur.

Néanmoins, malgré sa sombre mélancolie, il sentit bientôt le

besoin d'aimer, d'avoir une autre mère, une autre ame à lui; et, comme une barrière d'airain s'élevait entre lui et la civilisation, à force de chercher un être auquel il pût confier ses pensées et dont il pût partager la vie, il finit par sympathiser avec l'Océan.

Toujours en présence de cette immense création, dont les merveilles cachées contrastent si puissamment avec celles de la terre, il y découvrit d'étonnans mystères. Familiarisé dès le berceau avec l'infini de ces campagnes humides, la mer et le ciel lui racontaient d'admirables poésies. Pour lui, tout était varié dans ce large tableau, si monotone en apparence. Comme tous les hommes dont l'ame domine le corps, il avait une vue perçante, et pouvait saisir à des distances énormes, avec une admirable facilité, sans fatigue, les nuances les plus fugitives de la lumière, les tremblemens les plus éphémères de l'eau. Il admirait même, par un calme parfait, les teintes multipliées de la mer qui, semblable à un visage de femme, avait alors une physionomie, des sourires, des idées, des caprices; là verte et sombre, ici riant dans son azur...; tantôt unissant ses lignes brillantes avec les tremblantes lueurs de l'horizon, tantôt se balançant d'un air doux sous des nuages bruns... Il y avait pour lui des fêtes magnifiques pompeusement célébrées au coucher du soleil, quand l'astre versait ses couleurs rouges sur les flots comme un manteau de pourpre. La mer était gaie, vive, spirituelle au milieu du jour, lorsqu'elle frissonnait en répétant l'éclat de la lumière par mille facettes éblouissantes; puis, elle lui révélait d'étonnantes mélancolies, et le faisait pleurer, lorsque, résignée, calme et triste, elle réfléchissait un ciel gris chargé de nuages..... Il avait saisi tous les langages muets de cette immense créature : le flux et reflux était comme une respiration mélodieuse dont chaque soupir lui peignait un sentiment. Il en comprenait le sens intime, et nul marin, nul savant n'aurait pu prédire mieux que lui la moindre colère de l'Océan, le plus léger changement de sa face. A la manière dont le flot venait mourir sur le rivage, il devinait les houles, les tempêtes, les grains, la force des marées...

Quand la nuit étendait ses voiles sur le ciel, il la voyait encore sous les lueurs crépusculaires, et conversait avec elle. Enfin, il participait à sa grande et féconde vie : il éprouvait en son ame une

véritable tempête quand elle se courrouçait, il respirait dans ses sifflemens aigus, courait dans ses lames énormes qui se brisaient en mille franges liquides sur les rochers, se sentait intrépide et terrible comme elle; et, comme elle, bondissait par des retours prodigieux, gardait des silences mornes, imitait ses clémences soudaines..... Il avait épousé la mer. Elle était sa confidente, son amie, son bonheur.

Le matin quand il venait sur ses rochers, en parcourant les sables fins et brillans de la grève, il reconnaissait l'esprit de l'Océan par un simple regard : il en voyait soudain les paysages, et planait ainsi sur la grande face des eaux, comme un ange du ciel.... Si de joyeuses, de lutines, de blanches vapeurs lui jetaient un réseau vague comme un voile au front d'une fiancée, il en suivait les ondulations et les caprices avec une joie délicieuse... C'était un charme pour lui que de la trouver coquette au matin comme une femme qui se lève, fraîche, rouge, encore tout endormie....

Sa pensée, mariée avec cette grande pensée divine, le consolait dans sa solitude, et les mille jets de son ame avaient peuplé son étroit désert de fantaisies sublimes. Pur comme un ange, vierge des idées sociales qui dégradent tant les hommes, naïf comme un enfant, il vivait comme une mouette, comme une fleur; prodigue seulement des trésors d'une imagination poétique; tantôt s'élevant jusqu'à Dieu par la prière, tantôt redescendant, humble et résigné, jusqu'au bonheur paisible de la brute; incroyable mélange de deux créations. Pour lui, les étoiles étaient les fleurs de la nuit; le soleil, un père; les oiseaux, des amis. Partout il plaçait l'ame de sa mère : souvent il la voyait dans les nuages, il lui parlait, et ils communiquaient réellement ensemble par des visions célestes....: Il y avait des jours où il entendait sa voix, où il admirait son sourire, des jours où il ne l'avait pas perdue... Dieu semblait lui avoir donné la puissance des anciens solitaires, des sens intérieurs plus parfaits, des forces morales inouies qui lui permettaient d'aller plus avant que les autres hommes dans les secrets des œuvres immortelles. Ses regrets et sa douleur étaient comme des liens qui l'unissaient au monde des esprits. Il y pénétrait, armé de son amour, pour y aller chercher sa mère, réalisant ainsi, par les sublimes accords de l'extase, la fabuleuse entreprise d'Orphée.... Il s'élan-

çait dans l'avenir, dans le ciel, comme de son rocher il volait sur l'Océan d'une ligne à l'autre de l'horizon.

Souvent aussi, quand il était tapi au fond d'un trou profond capricieusement arrondi dans un fragment de granit, et dont l'entrée avait l'étroitesse d'un terrier ; quand, doucement éclairé par les chauds rayons du soleil qui passaient par des fissures et lui montraient les jolies mousses marines dont cette retraite était décorée, véritable nid de quelque oiseau de mer, là souvent, il était saisi d'un sommeil involontaire. Le soleil, son souverain, lui disait seul qu'il avait dormi en lui mesurant le temps pendant lequel avaient disparu, pour lui, ses paysages d'eau, ses sables dorés, ses coquillages. Alors il admirait à travers une lumière brillante comme celle des cieux, les villes immenses dont ses livres lui parlaient ; il allait, regardant avec étonnement, mais sans envie, les cours, les rois, les batailles, les hommes, les monumens.... Ce rêve en plein jour lui rendait toujours plus chères ses douces fleurs, ses nuages, son soleil, ses beaux rochers de granit. Il semblait qu'un ange lui révélait les abîmes du monde moral et les chocs terribles des civilisations, pour le mieux attacher à sa vie solitaire... Il sentait que, s'il se hasardait à traverser ces océans d'hommes, son ame y serait bientôt déchirée ; qu'il y périrait brisé comme une fleur qui tombe du bord d'une pauvre mansarde dans la boue d'une rue....

Un jour, en 1617, vingt et quelques années après l'horrible nuit pendant laquelle Etienne fut mis au monde, le duc d'Hérouville, alors âgé de soixante-quinze ans, vieux, cassé, presque mort, était assis, au coucher du soleil, dans un immense fauteuil, devant la fenêtre ogive de sa chambre à coucher, à la place d'où jadis la comtesse avait si vainement réclamé par les sons du cor perdus dans les airs le secours des hommes et du ciel... Vous eussiez dit un véritable débris de tombeau. Sa large et puissante figure, dépouillée de son aspect sinistre par la souffrance et par l'âge, avait une couleur blafarde en rapport avec les longues mèches de cheveux blancs qui tombaient autour de sa tête chauve, dont le crâne jaune semblait débile. La guerre et le fanatisme brillaient encore dans ses yeux gris, mais ils y étaient tempérés par un sentiment religieux. La dévotion jetait une teinte monastique sur ce visage, jadis si dur et maintenant sillonné de rides qui en adoucissaient l'expression.

Les reflets du couchant coloraient cette tête encore vigoureuse par des tons doux, et le corps affaibli, enveloppé de vêtemens bruns, achevait, par sa pose lourde, par la privation de tout mouvement, de peindre l'existence monotone, le repos terrible de cet homme, autrefois si entreprenant, si haineux, si actif...

— Assez !... dit-il à son chapelain, vieillard vénérable, qui lui lisait l'Evangile en se tenant debout devant lui, dans une attitude respectueuse.

Le duc, semblable à ces vieux lions de ménagerie qui arrivent à une décrépitude encore pleine de majesté, se tourna vers un autre homme en cheveux blancs, et lui tendit un bras décharné, couvert de poils rares, encore nerveux, mais sans vigueur.

— A vous, rebouteur, s'écria-t-il, voyez où j'en suis.... aujourd'hui....

— Tout va bien, monseigneur, et la fièvre a cessé... Vous vivrez encore de longues années...

— Je voudrais voir Maximilien ici ! reprit le duc en laissant échapper un sourire d'aise... Ce brave enfant ! Il commande maintenant sa compagnie d'arquebusiers chez le roi... Le maréchal d'Ancre en a eu soin... Notre gracieuse reine Marie pense à le bien apparenter, et mon nom sera dignement continué... Il a fait des prodiges de valeur à l'attaque...

En ce moment, Bertrand arriva, tenant une lettre à la main.

— Qu'est ceci ? dit vivement le vieux seigneur.

— Une dépêche apportée par un courrier que vous envoie Sa Majesté, répondit l'écuyer.

— Les huguenots reprendraient-ils les armes, tête-dieu pleine de reliques ! s'écria le duc en se dressant et jetant un regard étincelant sur les trois vieillards... J'armerais encore mes soldats, et avec Maximilien à mes côtés, la Normandie...

— Asseyez-vous, mon bon seigneur, dit le rebouteur inquiet de voir le duc se livrer à une bravade dangereuse chez un convalescent.

— Lisez, maître Corbineau, dit le vieillard en tendant la dépêche à son confesseur,

Ces quatre personnages formaient un tableau curieux, plein d'enseignemens pour la vie humaine. L'écuyer, le prêtre et le mé-

decin, blanchis par les années, tous trois debout devant leur maître assis dans son fauteuil, ne se jetant l'un à l'autre que de pâles regards, traduisant chacun l'une des idées qui finissent par s'emparer de l'homme au bord de la tombe, tous fantastiquement éclairés par les riches couleurs du couchant, silencieux, composaient un tableau sublime de mélancolie et fertile en contrastes. Cette chambre sombre et solennelle, où rien n'était changé depuis plus de vingt années, encadrait merveilleusement cette page poétique pleine de passions éteintes, attristée par la mort, remplie par la religion...

— Le maréchal d'Ancre a été tué sur le pont du Louvre par ordre du roi, puis...

— Achevez, cria le seigneur.

— Votre fils...

— Eh bien !...

— Mort...

Le duc pencha la tête sur sa poitrine, fit un grand soupir, et resta muet, immobile.

A ce mot, à ce soupir, les trois vieillards se regardèrent. Il leur sembla que l'illustre et opulente maison d'Hérouville disparaissait devant eux comme un navire qui sombre.

— Le maître d'en haut, reprit le duc en lançant un terrible regard sur le ciel, se montre bien ingrat envers moi !... Il ne se souvient guère de ce que j'ai osé pour sa sainte cause...

— Dieu se venge !... dit le prêtre d'une voix grave.

— Mettez-moi cet homme au cachot !... s'écria le seigneur exaspéré.

— Vous pouvez me faire taire plus facilement que votre conscience.

Le vieillard redevint pensif.

— Ma maison périr !... mon nom s'éteindre !... Je veux me marier.... avoir un fils!... s'écria-t-il après une longue pause.

Le rebouteur ne put s'empêcher de sourire, tout effrayante que fût l'expression du désespoir peint sur la face du duc d'Hérouville.

En ce moment, au milieu du silence, et dominant le doux murmure de la mer, un chant aussi frais que l'air du soir, aussi pur

que le ciel, simple comme la couleur verte qui teignait l'Océan, s'éleva soudain pour charmer la nature. La ravissante mélancolie de cette voix céleste, la mélodie des paroles, la musique plaintive, répandaient dans l'ame un sentiment semblable à je ne sais quel parfum magique. L'harmonie montait comme par nuages. Elle remplissait les airs, elle versait du baume sur toutes les douleurs, ou plutôt elle les consolait en les exprimant. La voix s'unissait au bruissement de l'onde avec une si rare perfection, qu'elle semblait sortir du sein des flots... C'était plus doux qu'une parole d'amour; car il y avait la délicieuse fraîcheur de l'espérance.

— Qu'est ceci?... demanda le duc.

— C'est le petit rossignol qui chante. Tel est le nom que nous avons donné au fils aîné de monseigneur... répondit Bertrand.

— Mon fils!... s'écria le vieillard. J'ai un fils!... un fils!...

Il se dressa sur ses pieds, et se mit à marcher dans sa chambre d'un pas lent et précipité tour à tour; puis, faisant un geste de commandement, il renvoya ses gens, à l'exception du prêtre.

Le lendemain matin, le duc, appuyé sur son vieil écuyer, allait sur la grève, à travers les rochers, cherchant le fils que jadis il avait maudit. Il l'aperçut de loin, tapi dans une crevasse de granit, nonchalamment étendu au soleil, la tête posée sur une touffe d'herbes fines, les pieds ramassés gracieusement sous le corps.... Il ressemblait à une hirondelle en repos..... Aussitôt que le grand vieillard se montra sur le bord de la mer, et que le bruit de ses pas, assourdi par le sable, résonna faiblement, en se mêlant à la voix des flots, Etienne tourna la tête, jeta un petit cri d'oiseau surpris, et disparut dans le granit même, comme une souris qui rentre si lestement dans son trou, que l'on finit même par douter de l'avoir aperçue....

— Hé! tête-dieu pleine de reliques! où s'est-il donc fourré?..... s'écria le seigneur en arrivant au rocher sur lequel son fils était accroupi.

— Il est là... dit Bertrand en montrant une fente étroite dont les bords avaient été polis, usés par les assauts des hautes marées...

— Étienne!... mon fils!... cria le vieillard.

L'*héritier* ne répondit pas. Alors, pendant une partie de la matinée, le duc supplia, menaça, gronda, implora tour à tour, sans

pouvoir obtenir de réponse. Parfois il se taisait, appliquait l'oreille à la crevasse, et tout ce que son ouïe faible lui permettait d'entendre était le sourd battement du cœur d'Étienne, dont les pulsations précipitées retentissaient sous la voûte sonore..

— Il vit au moins celui-là!... dit le vieillard d'un son de voix déchirant.

Au milieu du jour, le père au désespoir eut recours à la prière.

— Étienne, lui disait-il, mon cher Étienne, Dieu m'a puni de t'avoir méconnu! Il m'a privé de ton frère! Aujourd'hui, tu es mon seul et unique enfant. — Je t'aime plus que moi!... — J'ai reconnu mon erreur, et je sais que tu as véritablement mon sang dans tes veines et celui de ta mère dont j'ai causé le malheur; mais viens!... Je tâcherai de te faire oublier mes torts en te chérissant pour tout ce que j'ai perdu. — Étienne, tu seras duc d'Hérouville, pair de France, chevalier des ordres, capitaine de cent hommes d'armes, grand bailli de Bessin, gouverneur de Normandie pour le roi... seigneur de vingt-sept domaines, de quarante-neuf clochers... Tu auras pour femme la fille d'un prince... Tu seras le chef de la maison d'Hérouville... Veux-tu donc me faire mourir de chagrin?... Viens, viens, ou je reste agenouillé là, devant ta retraite, jusqu'à ce que je te voie...

Mais l'Enfant maudit, n'entendant pas ce langage hérissé d'idées sociales, de vanités qu'il ne comprenait pas, et retrouvant dans son ame des impressions de terreur invincibles, resta muet, livré à d'affreuses angoisses.

Alors, sur le soir, le vieux seigneur ayant épuisé toutes les formules de langage, toutes les ressources de la prière, et les accens du repentir, se jeta, frappé d'une sorte de contrition religieuse, à genoux sur le sable, et fit en lui-même ce vœu :

— Je jure!... d'élever une chapelle à saint Jean et à saint Étienne, patrons de ma femme et de mon fils, d'y fonder cent messes en l'honneur de la Vierge, si Dieu et les saints me ramènent mon fils!...

Il demeura dans une humilité profonde, agenouillé, les mains jointes, pria; et, ne voyant point paraître son enfant, l'espoir de son nom, alors de grosses larmes sortirent de ses yeux si longtemps secs, et roulèrent le long de ses joues flétries...

En ce moment, Étienne qui n'entendait plus rien, s'étant couché sur le bord de sa grotte comme une jeune couleuvre affamée de soleil, vit ces larmes, reconnut le langage de la douleur, et saisissant la main de son père, il l'embrassa, disant d'une voix d'ange :

— O ma mère, pardonne!...

DE BALZAC.

RELACHE

AUX

ILES MALOUINES.

Le 18 novembre 1822, nous mouillâmes au milieu de la *Baie française*, à une grande distance de la terre, dans une position isolée. Les grains de pluie, de grêle, et le vent soufflant par raffales avec une effroyable énergie, s'opposaient à ce que nous pussions communiquer avec la terre; et cependant c'était à qui témoignerait le plus d'ardeur pour s'y rendre, à qui pourrait le premier l'interroger sur ce qu'elle produit. Le 21, on se décida à expédier des chasseurs; leur retour procura le plus vif plaisir: car ils ne venaient pas les mains vides; et le grand nombre d'huîtriers, d'oies, de beccassines qu'ils avaient tués, nous promettaient un *comfort* nullement à dédaigner. Les matelots expédiés dans l'embarcation qui porta nos pourvoyeurs, ne restèrent point oisifs sur la grève; ils aperçurent quelques jeunes chevaux, issus de races qu'y introduisirent les Espagnols. Les poursuivre avec vi-

gueur fut leur première idée; et, à la suite soit de lassitude, soit de manœuvres bien combinées, ils parvinrent à se cramponner à la crinière de l'un d'eux, et à lui couper la gorge avec leurs couteaux, seules armes dont ils fussent munis. Un marin n'est jamais embarrassé lorsqu'il s'agit de se procurer des vivres. Le noble animal fut bientôt dépouillé, tronçonné par quartiers, et sa chair distribuée à l'équipage. Les environs de la Baie française ne se composent que de plaines rases légèrement ondulées, couvertes d'herbes assez hautes, où apparaissent à peine quelques bruyères; la vue cherche en vain à découvrir un seul arbre, un seul arbuste; on ne voit qu'une prairie herbeuse, marécageuse ou entrecoupée par de larges flaques d'eau saumâtre : et toutefois, malgré cela, un des canotiers s'égara et ne put rejoindre *la Coquille*. Nous le crûmes tombé dans quelques fondrières, et le lendemain les hommes expédiés à sa recherche nous le ramenèrent transi de froid, et mourant de faim.

Le 25, je me préparai à faire une excursion accompagné de MM. Bérard, Lottin, Gabert, et de notre maître canonnier Roland, excellent homme, plein de bravoure, et possédant à un haut degré la gaieté et la vivacité provençales. La baleinière était à nos ordres, et nous avions le projet de nous enfoncer dans les anfractuosités du port Duperrey, ainsi nommé par M. de Freycinet, et de visiter les débris de *l'Uranie*, qu'on jeta à la côte au fond de la baie, après qu'elle eut été crevée par une pointe de rocher. Cette promenade rappelait de tristes souvenirs à trois personnes de notre petite caravane, qui avaient partagé les travaux et les fatigues de la précédente campagne, et qui ne sortirent de cette île déserte qu'après un séjour prolongé et de nombreuses privations. En arrivant sur la plage où *l'Uranie* avait été abandonnée, nous retrouvâmes encore la coque de ce navire, des caronades enfoncées dans le sable, des caisses en fer, des débris de toutes sortes. Les vagues bouleversées par les tempêtes des hivers rigoureux de ces hautes latitudes avaient soulevé au-dessus d'une petite chaîne de rochers sa carcasse froissée. Là paraissait l'emplacement qu'occupaient les naufragés; là se trouvait le lieu où leurs inquiétudes bien souvent durent rendre amères leurs réflexions; puis, reportant mes regards sur *la Coquille* qui paraissait au loin dans toute sa

grace nautique, je me disais : « A peine venons-nous de quitter la France : notre ardeur est sans bornes comme nos illusions! quel sera l'écueil où viendra se briser cette machine flottante? reverra-t-elle le port? une île déserte doit-elle être notre dernière demeure? ou bien l'estomac d'un cannibale sera-t-il notre tombeau?....

En quittant le vaisseau dès trois heures du matin, nous espérions jouir d'un temps passable. Mais bientôt des tourbillons de vent se firent sentir, et une pluie qui tomba par nappes serrées, sans discontinuer, nous trempa complètement. En vain cherchâmes-nous un abri, une grotte sur ces longues plages uniformes, bordées de dunes sablonneuses; rien ne put nous garantir des averses du ciel, et notre canot était à près de deux lieues du point où nous nous étions rendus pour chasser. Des milliers de canards étaient immobiles sur la grève; mais nos fusils, imbibés d'eau, ne purent jamais faire feu. Cette espèce que les Anglais nomment *race-horse*, ou cheval de course, a des ailes trop petites pour pouvoir voler : aussi ne s'éloigne-t-elle pas de la mer, qui est son élément naturel, bien qu'elle sache courir sur le sable avec une grande rapidité.

Il nous fallut rétrograder pour trouver un abri contre le déluge qui nous inondait. J'étais chargé pour ma part de divers oiseaux destinés à nos collections, et d'échantillons de roches dont le poids ne contribuait pas peu à m'accabler. Il me fallut jeter ce résultat de notre pénible course pour alléger ma marche; et qui sait si, en Europe, quelque savant assis dans un fauteuil à bras, la tête enveloppée de fourrures, les pieds étendus près d'un feu vif et bien nourri, n'eût pas critiqué le choix et la préparation de ces objets? Enfin nous rejoignîmes notre baleinière. Les rameurs avaient dressé une tente avec la voile de l'embarcation, et nous nous empressâmes de gagner ce réduit protecteur. Nous étions aux Malouines pendant l'été, et cependant un froid piquant se faisait sentir; l'eau avait macéré nos corps, et la faim nous aiguillonnait. Sur le soir, la pluie cessa un instant; alors nos marins firent de grands feux avec les bruyères, et les disposèrent en un cercle au milieu duquel nous nous plaçâmes. La fumée qui s'échappait de ces broussailles humides, tout en nous *boucanant*, nous séchait, et, pendant ce temps, un des nôtres faisait rôtir sur une baguette de fusil deux oies à demi plumés, que nous dévorâmes avec avidité.

Bientôt la gaieté vint bannir le souvenir des contrariétés du matin et nous raidir contre les petites tribulations assez ordinaires dans les voyages lointains... Le soir nous nous rembarquâmes dans la baleinière; mais le temps était décidément mauvais. Un ciel noir chargé de vents, une mer grosse, notre embarcation qui portait mal la voile, nous rendirent les six lieues qui nous séparaient de la corvette excessivement pénibles; nous rejoignîmes nos compagnons dans la nuit, après avoir été plusieurs fois sur le point de chavirer.

La Coquille n'occupait plus le même mouillage : elle était venue chercher un abri dans l'enfoncement de la baie, en dedans des îlots des *Pingoins* et des *Loups-Marins*, non loin des ruines de l'ancien établissement fondé par Bougainville, au Port-Louis. Ce fut le lieu choisi pour s'occuper des observations astronomiques, et dès lors chacun se livra aux recherches qui rentraient dans ses attributions. Dès le matin, le navire devenait presque désert : les chasseurs se dispersaient sur ces terres inhabitées par l'homme, mais où vivent en paix une prodigieuse quantité d'animaux de toutes sortes; et jamais il ne revenaient sans qu'on fût obligé d'aller chercher les produits de leurs chasses. Les oies, les huîtriers, les nigauds, les bécassines, composaient ces rations des matelots, et cette abondance ne tarda pas à dégoûter les derniers, qui, vers la fin de notre relâche, réclamèrent leurs vivres de mer, consistant en bœuf et en porc salés.

Les îles Malouines sont vraiment une terre de promission pour ceux que le goût de la chasse entraîne. On n'a que l'embarras du gibier; et celui-ci peu craintif ne s'éloigne que lorsqu'on va le toucher. La quantité d'oiseaux et de lapins qu'on tua pendant notre séjour fut énorme, et on y joignit encore plusieurs cochons sauvages et deux jeunes taureaux. Les oiseaux de proie, d'une confiance sans égale, venaient arracher le gibier des mains du chasseur, et ceux qui dans les premiers temps cachaient des oies ou d'autres oiseaux dans l'herbe, pour les reprendre au retour, n'en trouvèrent jamais les moindres vestiges. Une buse bleue était remarquable par son effronterie et sa grossière gloutonnerie. Quant aux nigauds, espèce de cormoran singulièrement multipliée, dont le nom indique assez la stupidité, on pouvait tuer tous les indivi-

dus d'une troupe un à un, sans que leurs compagnons prissent leur vol et parussent avoir la conscience du danger auquel ils étaient exposés. Pour les manchots, leur chair huileuse et dure les fit dédaigner; car, lorsqu'ils se trouvent à terre, où ils se rendent toujours par milliers d'individus, ils ne savent ni fuir, ni résister.

En allant visiter le Port-Louis, le premier pas que je fis sur la grève me plaça en face d'un tombeau : une ardoise servait d'inscription tumulaire et de mausolée à un pauvre marin anglais dont les cendres reposaient en paix à une aussi grande distance de sa patrie. Le silence de mort qui règne sur ces terres, interrompu seulement par les voix criardes de quelques oiseaux d'eau, un ciel nébuleux, un soleil sans force, des prairies rougeâtres, des montagnes de grès à teinte blanchâtre, des maisons en briques, dont il ne reste plus que des ruines, tout faisait naître des réflexions nombreuses sur cette terre antarctique, improductive et jetée aux bornes du monde! C'est en vain que Bougainville tenta d'y fonder une colonie française : après quelques années d'essai, au moment où ce navigateur, devenu depuis si célèbre, entrevoyait la prospérité de son établissement, il fallut satisfaire aux prétentions des Espagnols, et leur abandonner ce petit coin de terre qu'ils revendiquèrent comme une dépendance de l'Amérique que leur concédèrent les successeurs de saint Pierre. Paresseux par habitude, inhabiles à vivre là où il n'y a pas de mines d'or, les Espagnols quittèrent bientôt cette portion de territoire, plus faite pour être défrichée par des hommes laborieux, actifs, et qui savent quérir les fruits de la terre avec persévérance et avec effort, tels que les Suisses. Dans ces dernières années, la république Argentine essaya de renouveler les projets de l'Espagne et d'occuper les îles Malouines, afin d'enlever à tout autre peuple la possibilité de s'en emparer. Ces îles, complètement stériles, et incapables d'être cultivées, ne pourraient servir que de point militaire, destiné à commander le cap Horn et à interrompre le commerce de la mer du Sud. C'était ce qui avait porté les Anglais à fonder le port Egmont, sur l'île Falkland, la plus méridionale des Malouines, lorsque les Français s'établissaient à la *Soledad*, tant ces deux peuples sont divisés par une rivalité que leurs mœurs et des antipathies naturelles ne permettront jamais de faire disparaître entièrement.

Près des ruines du Port-Louis, je cherchai un sol convenable pour confier à la terre les semences des plantes alimentaires, si utiles aux navigateurs qui viennent de battre la mer. J'espérais que mon espoir ne serait pas trahi, et que ceux qui trouveraient du cresson et du raifort remercieraient la main inconnue qui présentait à leurs malades des moyens simples de guérison. Mais le terrain artificiel que j'ensemençai me laissa peu d'espoir, et lorsque nous partîmes, quelques germes apparaissaient seulement; ils n'auront pas tardé sans doute à être détruits par les animaux.

Le 30, je quittai la corvette avec M. d'Urville, pour visiter la chaîne montagneuse qui s'étend au midi du hâvre Duperrey, et que Pernetty a nommée *monumens*. La plaine qui y conduit, couverte de bruyères, était incendiée, et brûlait à la surface depuis trois jours, parce que nos marins, après avoir allumé de grands feux à la manière des sauvages, ne s'étaient pas donné la peine de les éteindre. Ce sol tourbeux et charbonné, d'où s'élevaient des tourbillons de fumée, contrastait avec l'épaisse couche d'herbes étendue à une grande distance sur cette région de l'île, et les graminées verdoyantes et baignées à leur pied étaient desséchées et rôties à leur sommet, ce qui donnait une teinte uniformément rougeâtre à toute la campagne. Les montagnes que nous allions visiter s'offraient dans une nudité repoussante. Le grès blanc, qui les compose en entier, n'était caché que dans certains endroits où des fougères dessinaient quelques écharpes fraîches et verdoyantes. Les versans prolongés et raides, que nous gravîmes sans efforts, offraient de temps à autre des ravines comblées par des blocs froissés et triturés, sous lesquels on entendait murmurer des sources. Les fougères et les nassauvies envoyaient jusque là quelques colonies gazonnantes; mais leurs efforts n'avaient point encore pu envahir ces rochers éboulés.

La chaîne dont je parle se dirige de l'est à l'ouest : elle n'est interrompue que par deux bras des *baies de l'Huile et Choiseul*, qui s'avancent très avant dans l'intérieur de l'île. Les crêtes de ces montagnes, hautes d'environ trois cents toises, usées par le temps et par des catastrophes, sont couvertes de pans immenses de grès quartzeux représentant des cubes ou des tables d'un grand volume, dont les assises imitent à s'y méprendre des restes d'édifices hu-

mains. A un ou deux milles, en effet, ces monceaux de grès rappellent, à faire illusion, les vieux châteaux qui couronnent les collines escarpées du Dauphiné, ou les couvens à demi détruits que les moines perchaient sur des endroits peu accessibles dans les siècles féodaux. Ces strates de grès et de quartz sont placés avec une symétrie et une régularité telles, qu'on doit supposer que ce n'est que par des causes puissantes, telles que de vastes éruptions d'eau, que leur parallélisme a été détruit sur certains points, et que des éboulemens considérables se sont formés sur d'autres. Du sommet de cette première chaîne, on domine les montagnes qui forment une seconde rangée dans la même direction. La vallée qui la sépare ressemble à une grande route couverte de petites pierres brisées; mais il nous fallut près d'une demi-heure pour la traverser, et notre marche était extrêmement difficile au milieu des blocs énormes, amoncelés pêle-mêle, qui la remplissaient, et les arêtes vives sur lesquelles il fallait poser les pieds. C'étaient ces masses démesurément grosses qui, du sommet de la montagne, nous semblaient des cailloux roulés et tassés au fond de la gorge. Sous ces roches murmuraient d'abondantes sources, et se dessinaient çà et là des touffes vertes de fougères, imitant des oasis au milieu des surfaces nues. Tout dans cette vallée était l'image la plus parfaite du chaos; tout fait présumer que la mer a long-temps séjourné dans son bassin après en avoir usé les parois.

Les végétaux des plaines se retrouvent sur ces montagnes peu élevées, et ce sont surtout ces singuliers bolax gommifères, le jonc à grandes fleurs, la gunnère de Magellanie. Le plateau est recouvert d'une épaisse couche de tourbe, au milieu de laquelle sont creusés des puits naturels, que remplissent les averses pluviales. Les rochers nus et battus des vents sont tapissés de lichens fructiculeux, qui imitent par leurs ramifications nombreuses de petits arbustes. C'est l'usnée mélaxanthe que sa teinte jaunâtre, ses tiges annelées de brun, et ses cutelles d'un noir profond, son habitation sur les escarpemens exposés aux tempêtes australes, rendent intéressant aux botanophiles. De la grêle, de la neige et de la pluie, nous forcèrent à chercher un refuge dans des anfractuosités de la montagne; mais quelques heures suffirent pour apporter des changemens dans cette température éminemment variable, et le soleil

qui brilla un instant éclaira la surface de la *Soledad*. Notre vue se portait au loin sur la pleine mer, où des cétacés n'apparaissaient que comme un point noir sur sa nappe d'azur. La surface de l'île était dominée au centre par le mont Chatellux, point culminant, d'où s'irradiaient une foule de petites chaînes se dirigeant en tous sens, et entre lesquelles serpentaient des bras de mer, des ruisseaux, ou qu'interceptaient des lacs d'eau salée. Les pins avec leur teinte rougeâtre, le ciel presque continuellement chargé de vapeurs, un jour terne et décoloré, des vents pleins de violence, donnaient à cette scène un aspect lugubre et sauvage. Quelques troupes de chevaux galopant en liberté dans des pâturages sans enclos, ou des taureaux et des génisses fuyant le voisinage des côtes, apportaient seuls quelque diversion à l'abandon et à la solitude de cette terre.

En rejoignant au soir *la Coquille*, nous rencontrâmes sur la grève M. Roland, notre maître canonnier. Sa chasse avait été heureuse, car il avait tué un taureau et deux porcs. Le premier pesait, tout dépouillé, cent soixante-dix-sept kilogrammes, et ces derniers, vingt. Les cochons n'ont pour se nourrir que les racines sucrées et les baies d'empetrum; aussi leur chair est-elle maigre et sans analogie, pour la saveur, avec celle des espèces domestiques d'Europe.

Depuis plusieurs jours, je désirais visiter les îles aux *Loups-Marins* et aux *Pingoins*, qui sont placées au milieu de la baie de la *Soledad*. La surface des Malouines, rase et dépourvue d'arbustes, fatigue par sa monotonie. Il n'en est pas de même de ces deux petits îlots, entièrement recouverts de hautes graminées, dont les tiges pressées imitent des bois taillis, qui trompèrent plus d'un navigateur, et les compagnons même de Bougainville, lorsqu'ils vinrent s'établir dans ces climats. Ces gramens, à port de palmiers, sont désignés par Pernetty, dans la relation de son voyage, sous le nom de *glayeuls*. Ils forment des fourrées épaisses qui protégent les phoques à l'époque de leurs amours et les cavernes innombrables des manchots qui y vivent en république.

Quel être singulier que le manchot, dont l'existence tient et de l'oiseau et du poisson! Ses ailes rudimentaires, ses moignons disposés en rames, s'opposent à ce qu'il puisse voler. Ses plumes soyeuses imitant des poils qu'un enduit huileux et vernissé re-

couvre, protégent les chairs contre la macération à la suite d'un long séjour dans l'eau; ses jambes, placées très en arrière du corps, le forcent à se tenir et à marcher droit. C'est par milliers que les manchots demeurent sur les grèves, où leurs deux couleurs tranchées, le noir et le blanc, les font ressembler à une procession de pénitens provençaux. Autant la démarche de cet animal est gênée sur le sol, et son allure grotesque, autant cet *oiseau-poisson* nage avec vitesse, et se plaît au sein des mers, où il se rend une grande partie de l'année. Les marins lui donnèrent le nom de *pingoin*, à cause de la ressemblance qu'il a avec les pingoins de l'hémisphère boréal.

L'espèce d'oiseau qui nous occupe est connue sous le nom de *manchot à lunettes*, parce que les côtés de la tête sont occupés par deux cercles blancs qui enveloppent les yeux. Les pêcheurs de phoques l'appellant *jack-ass*, d'après l'analogie de son cri avec le braiement de l'âne, et les Espagnols *pajaro-nino* (oiseau-enfant). Il n'y a presque point de relations de voyages qui ne mentionnent ce manchot, très anciennement connu, et que l'on trouve aussi au cap de Bonne-Espérance, au sud de la terre de Diémen, et sur toutes les îles placées sur les limites du pôle austral, telles que la Désolation, Macquarie, aussi bien que sur l'extrémité méridionale de l'Amérique, aux Orcades du sud, comme à la Nouvelle-Shetland. Partout les rivages en sont peuplés : leurs innombrables légions, stupides, pressées, inactives, couvrent les grèves, et forment de longues files de l'ensemble le plus bizarre. « *A les regarder de cent pas, on les prendrait pour des enfans de chœur en camail,* » dit le bénédictin Pernetty. La démarche de ces oiseaux, naturellement gênée par le défaut d'équilibre, s'oppose, lorsqu'ils veulent éviter le danger qui les presse, à ce qu'ils puissent fuir sans tomber continuellement. C'est alors qu'on les voit se culbuter, se relever pour retomber, et qu'ils sont réduits à employer leurs ailes informes, comme un point d'appui, qui aide à leur reptation plutôt qu'à leur marche. Parvenus à la mer, ils s'y précipitent; mais là ils se trouvent dans leur véritable élément. Autant l'allure disgracieuse qui les caractérise, était gênée sur la terre, autant ils savent plonger avec aisance, nager avec prestesse, s'élancer par bonds, et c'est alors qu'ils semblent, par leur assurance, dé-

fier l'ennemi qui se montrait si dangereux quelques instans auparavant.

La stupidité de ces oiseaux est telle, que les matelots en massacraient un grand nombre, sans que ceux qui se trouvaient à leurs côtés parussent éprouver la moindre crainte. Leur défiance ne leur vint qu'après des scènes répétées de destruction. C'était avec des bâtons qu'on les frappait impitoyablement, et qu'on tua beaucoup de ces pauvres animaux sans but et sans utilité. La vie est cependant chez eux très tenace, et j'en ai vu fort souvent qui semblaient assommés, et qui ne donnaient aucun signe de vie pendant plus de dix minutes, se ranimer peu à peu, et fuir le sort qui leur était réservé. Surpris dans leur course gênée, les manchots ne cherchent pas toujours à échapper au péril qui les menace; ils s'arrêtent parfois, essaient de l'affronter, et avec leur bec robuste s'efforcent, en s'élançant sur leur injuste agresseur, de lui rendre blessure pour blessure.

Soit que les manchots aient à redouter des ennemis dans les animaux qui vivent aux Malouines, tels que le chien antarctique entre autres, soit que les côtes schisteuses de la grande terre ne leur conviennent point, il est de fait que ce n'est que sur les îlots couverts de gramens qu'ils établissent leurs terriers. Ils pratiquent des sentiers à travers ces forêts herbacées, sentiers très battus, qui entretiennent leurs communications avec la mer; leurs galeries souterraines sont percées dans un sol si *meuble*, qu'il m'arriva fréquemment d'enfoncer en marchant sur leur route, et d'être mordu avec force par l'oiseau couché sur son nid, et inquiet d'une visite aussi inopinée. Quelques femelles couvaient encore pendant mon séjour aux îles Malouines, et rien ne pouvait les distraire de leurs fonctions maternelles. J'aimais à épier les soins qu'elles prenaient de leur progéniture, et leur attention n'était point troublée par la mienne; car elles se bornaient à quelques mouvemens de tête en apparence ridicules. Lorsque les jeunes manchots sont élevés, et par conséquent capables de prendre la mer, la famille entière abandonne sa demeure terrestre et va vivre dans l'Océan pendant six mois de l'année, pour accomplir ainsi les vues admirables de cette nature si féconde et si incompréhensible. Le cri de ces oiseaux est un braiement analogue à celui de l'âne, tellement ressemblant surtout

à l'instant où le soleil se couche, que l'illusion est complète. Souvent, durant les belles soirées d'été des Malouines, si rares au reste, au moment où le crépuscule s'épaississait sous l'horizon, tous les manchots poussaient ensemble des cris étouffés et continuels, de manière qu'à une certaine distance, on croyait entendre le mélange de voix et l'agitation sourde d'une masse de peuple assemblée pour une fête publique, et dont l'atmosphère porte au loin, dans le calme, les sons tumultueux et confus.

La chair de ces oiseaux est noire, très compacte et indigeste; une couche d'huile l'entoure, et la peau est tellement épaisse, qu'il faut écorcher l'animal avant de le faire cuire. Cependant les marins, que la vie dure et agitée de la mer rend si inconstans dans leurs goûts, trouvaient cet aliment assez bon et en mangeaient quelquefois.

Il paraît que les manchots quittent les îles Malouines vers le 20 avril, et qu'ils y retournent au mois d'octobre.

Lorsque la chimère d'un continent austral occupait même les meilleurs esprits, tous les voyageurs qui s'avançaient dans ce qu'on appelait la *Magellanique*, eurent occasion de parler des manchots, et tous, frappés d'étonnement à la vue de ces êtres alors aussi fantastiques que de nos jours l'*Ornithorhynque* de la Nouvelle-Hollande, les décrivirent avec complaisance. C'est ainsi qu'ils n'échappèrent point à Magellan, à Garcie de Loaisa (1525), à Alfonse de Camargo (1539), à Francis Drake (1577), qui leur imposa le nom de *pingoin*, à cause de leur graisse huileuse, à Thomas Cavendish (1586), à Richard Hawkins (1593), qui prétendit que pingoin venait du gallois, *pen*, tête, et *gwin*, blanche; à Sebald de Wert (1600), à François Gauche (1651), à Narborough (1670), et enfin à Sharp (1680). Mais leur histoire ne fut dégagée des fables qui la défiguraient, que lors des voyages de Carteret, Byron, Wallis, Pernetty, Bougainville, Pagès, Cook, Forster et Fleurieu.

On rencontre encore deux autres sortes de manchots, dont les habitudes solitaires contrastent avec la sociabilité de l'espèce précédente. La plus robuste de taille est le *roi des pingoins* des navigateurs anglais, que sa cravate dorée, encadrée d'un noir velouté, fait distinguer de très loin, et la seconde est le *gorfou sauteur*, au-

quel deux huppes élégantes d'un jaune vif, placées sur le front, prêtent un air de coquetterie.

Les Malouines se trouvent situées à 75 lieues de la terre des États, et à 140 du Cap Horn. Les deux îles qui composent ce groupe, sont séparées par un étroit canal auquel les Espagnols ont donné le nom de *San-Carlos*. Occupant les 51 degrés de latitude australe, elles sont par conséquent soumises aux influences d'une climature rigoureuse. Lorsque Bougainville y transporta des familles canadiennes et résolut d'y fonder un établissement, il crut devoir les nommer *Malouines*, parce qu'il les regardait comme n'ayant été bien explorées que par les intrépides Bretons dont Saint-Malo arma pendant long-temps les aventureux corsaires dans l'intervalle de 1700 à 1708. Il donna le nom de *Conti* à l'île la plus boréale, que les Espagnols connaissent sous celui de *Soledad*. C'est sans contredit aux navigateurs anglais Davis et Cavendish que l'on en doit la première mention, car ils les aperçurent en 1592; et les cartes du temps les désignent même sous le nom d'*îles méridionales de Davis*. Plus tard, Richard Hawkins n'en vit que les côtes boréales, qu'il dédia à sa fille, et d'autres disent à la reine Élisabeth, sous le nom d'*Hawkins's Mainden-Land*, ou de terre vierge d'Hawkins. En 1689, Strong parcourut l'île la plus sud qu'il nomma *Falkland*. Depuis ces anciennes époques, ces terres ont été visitées par un grand nombre de voyageurs de tous les pays, et leur destination principale est aujourd'hui de servir de relâche aux navires expédiés pour la pêche des baleines et la chasse de phoques.

L'étendue des Malouines est d'environ quarante lieues en longueur, et leur relief a cela de remarquable qu'il est composé de montagnes peu élevées, le plus ordinairement dénudées, ou de prairies tourbeuses et humides couvertes de pelouses épaisses, dues à des graminées, à des mousses et à de petites fougères. Leur surface ne supporte aucun arbre; elles sont complètement démunies de bois, et ceux qu'on a cherché à y planter n'ont même pu croître. Leurs collines et les vallons qu'elles encaissent, les rivières poissonneuses qui y serpentent, les marais et les étangs qui découpent le terrain, de nombreux troupeaux de bœufs et de chevaux redevenus sauvages, un gibier abondant, contribuent à rendre ces îles intéressantes sous le triple rapport de leur colonisation tempo-

raire, de leurs productions naturelles, et des avantages qu'elles présentent aux navigateurs comme point de ravitaillement avant de franchir le cap Horn pour entrer dans la mer du Sud.

Le précis historique des circonstances qui portèrent Bougainville à vouloir établir une colonie sur ces îles désertes, se trouve au commencement de la relation du voyage autour du monde de ce marin justement célèbre, et le bénédictin don Pernetty, aumônier des nouveaux colons, nous a lui-même laissé deux volumes d'observations superficielles sans doute, mais dont les détails sont cependant d'une grande exactitude. Le port Egmont reçut une colonie d'Anglais peu de temps après que les Français se furent installés à la Soledad. Ce n'étaient point des établissemens destinés à devenir florissans; c'étaient plutôt des campemens de pêcheurs, et des points de ravitaillement pour les corsaires français ou anglais qui croisaient alors avec succès sur les côtes d'Amérique, et qui portaient les plus grands préjudices au commerce espagnol dispensateur, à cette époque, de l'or du Nouveau-Monde. La cour d'Espagne ne se méprit point sur le but caché de ce voisinage devenu inquiétant : elle réclama les Malouines, comme une dépendance naturelle de la Magellanie qu'on ne pouvait lui contester, et fit écouter ses plaintes; car elle était alors influente dans la balance de l'Europe. On dut donc renoncer, à Versailles et à Saint-James, aux deux établissemens que ces gouvernemens avaient favorisés dans des temps d'hostilités, et qui blessaient une puissance devenue amie.

Sur une terre improductive, où nul arbre ne pouvait croître, où nulle culture ne saurait alimenter les colons, sous un ciel nébuleux qui sévit pendant une grande partie de l'année, où les approvisionnemens devaient être apportés de la mère-patrie, les Espagnols, possesseurs d'un tiers du globe et des contrées les plus fertiles, ne pouvaient ni ne voulaient y séjourner d'une manière permanente. Satisfaits d'avoir expulsé leurs rivaux, ils se retirèrent, en abandonnant les Malouines à l'isolement auquel elles semblent pour longtemps encore condamnées. Ce n'est pas que la nouvelle république de la Plata n'ait eu, en 1825, la velléité d'en reprendre possession; mais des tentatives incomplètes et sans résultats ne suffisaient point pour remplir le but qu'elle pourrait se proposer dans des

temps plus prospères et lorsque son administration intérieure sera consolidée.

La position des Malouines est surtout heureuse comme centre de pêcherie : c'est à ce titre que les baleiniers les fréquentent pour y poursuivre les grands cétacés communs dans les mers qui les baignent; pendant long-temps aussi elles furent le rendez-vous des chasseurs de phoques, qui eurent bientôt détruit le plus grand nombre de ces amphibies si précieux et si utiles par les produits que les arts en retirent. La chasse des phoques est à peu près inconnue en France, et les détails que nous allons esquisser seront neufs pour nos lecteurs, bien qu'ils soient vulgaires chez les peuples commerciaux par excellence, tels que les Anglais et les Américains. Ces derniers, dont le génie est exclusivement dirigé vers ces spéculations, ont en grande estime Ennerick, surnommé le *Cook* de l'Amérique, pour avoir tracé à ses compatriotes la route qui les a conduits à une nouvelle source de fortune. Ce marin, par une singulière destinée, a succombé aux îles Sandwich, comme le grand navigateur d'Albion, et fut coupé en deux par le boulet d'un vaisseau américain qui voulait lui rendre hommage en le saluant de son artillerie.

Habitans naturels des confins du monde, les *phoques* ne sont nulle part plus abondans, nulle part en troupes aussi considérables que sur les côtes sauvages qu'envahissent les glaces du pôle austral. Leurs tribus s'y multipliaient en paix depuis des siècles; mais les progrès de la navigation ont fait éclore, dans ces trente dernières années, les entreprises hardies qui n'ont pas peu contribué à porter parmi elles une rapide diminution; les phoques, de plus en plus repoussés des zônes tempérées où ils vivaient anciennement, sont forcés aujourd'hui de chercher un refuge sur les points les plus écartés du globe. Ce n'est pas que ces animaux soient encore complètement expulsés des côtes du Chili, du Pérou et de la Californie, qu'on ne les trouve dans la Méditerranée aussi bien que dans l'Océan indien; mais dans ces mers, ils ne vivent qu'isolés ou par individus solitaires, qu'on dédaigne de poursuivre, car les faibles gains que leur chasse procurerait seraient loin de compenser les frais des armateurs. Les phoques de l'hémisphère du nord n'ont aucune analogie avec ceux de l'hémisphère du sud, et c'est bien à

tort qu'on a cherché à les comparer, tant il est vrai que les noms de *loups*, de *chats marins*, de *lions de mer*, qu'on a donnés à toutes ces espèces, ont singulièrement contribué à rendre inintelligibles les descriptions des voyageurs. Les îles Malouines, dont les rivages se peuplaient de phoques dans certains temps de l'année, ont été rapidement épuisées; les amphibies qu'on y rencontre encore sont en petit nombre, et ne présentent plus que les restes de ceux qui échappèrent à des massacres régularisés par l'homme.

Les Anglais et les Américains de l'Union arment chaque année plus de soixante navires pour chasser les phoques. Ils furent expédiés d'abord sur les côtes de Magellanie, les Malouines, la Nouvelle-Zélande, et le sud de l'Australie. Ces contrées ne fournissant plus à des expéditions fructueuses, il fallut se lancer dans les parages les moins fréquentés, et c'est ainsi que les Sethland méridionales étaient connues depuis plusieurs années par des chasseurs de phoques, qui s'y rendaient en secret, et que Powel et Weddell, tout en dirigeant avec succès leurs entreprises lucratives, ajoutèrent des notions d'un haut intérêt sur les terres antarctiques qu'ils explorèrent dans un but purement commercial.

Les armemens destinés exclusivement à la chasse des phoques exigent des navires solidement construits et du port d'environ trois cents tonneaux. Tout y est installé avec la plus grande économie : par cette raison, les fonds du navire sont doublés en bois. L'armement se compose de barriques pour mettre l'huile, de six yoles armées comme pour la pêche de la baleine, et d'un petit bâtiment de quarante tonneaux mis en botte à bord, et que l'on monte aux îles destinées à servir de théâtre à la chasse. L'équipage se compose de vingt à vingt-trois hommes, et on estime à cent trente mille francs la mise dehors pour campagne ordinaire. Les marins qui se livrent à ces entreprises ont généralement pour habitude d'explorer divers lieux successivement, ou de se fixer sur un point d'une terre et de faire des battues nombreuses aux environs. Ainsi, il est assez d'usage qu'un navire soit mouillé dans un hâvre sûr, que ses agrès soient débarqués et abrités, et que les fourneaux destinés à la fonte de la graisse soient placés sur la rive. Tandis que le navire principal est ainsi dégréé, le petit bâtiment très léger est armé de la moitié environ de l'équipage, pour faire le tour des terres voisines,

en expédiant ses embarcations lorsqu'il voit des phoques sur les rivages, ou laissant çà et là des hommes destinés à épier ceux qui sortent de la mer. La cargaison totale se compose d'environ deux cents phoques coupés par gros morceaux, et qui peuvent fournir quatre-vingts à cent barils d'huile, chaque baril contenant environ cent vingt litres, et valant à peu près quatre-vingts francs. Arrivées au port où est mouillé le grand vaisseau, les chairs coupées par morceaux sont transportées sur le rivage, pour être fondues dans les fourneaux qu'on y a établis. Les fibres musculaires qui restent comme résidus, sont employées à alimenter le feu. Les marins ont pour leur solde un partage dans le benéfice, et chacun d'eux se trouve ainsi intéressé au succès de l'entreprise. La campagne dure quelquefois *trois années*, au milieu des dangers de toute sorte et de privations inouies. Les vaisseaux ont pour habitude de jeter quelques hommes sur une île pour qu'ils y séjournent toute une saison, et vont souvent à 2,000 *lieues* plus loin pour en semer, dans le même but, quelques autres. C'est ce qui rend compte de ce nombre assez considérable d'Européens qui ont vécu pendant plusieurs années sur des terres désertes, par suite du naufrage du bâtiment qui devait les reprendre à une époque déterminée, et que d'autres navigateurs retirent de leur cruel abandon, en les ramenant dans leur patrie.

Les chasseurs qui fréquentent la mer du Sud reconnaissent trois espèces de phoques, qui sont plus particulièrement l'objet de leurs armemens. On ne retire de la première qu'une huile destinée à l'éclairage ou à des préparations grossières ; on l'importe en Europe. C'est le lion marin d'Anson, l'éléphant de mer des Anglais, ou le phoque à trompe des naturalistes. La deuxième, recherchée pour sa peau, avec laquelle on confectionne d'excellens cuirs, est le *phoque à crin*, ou l'otarie molosse dont j'ai publié une figure dans la *Zoologie du voyage de la Coquille*. L'espèce qui donne ce précieux pelage, dont l'éclat, la douceur soyeuse, égalent celui de la loutre, et que les Chinois prisent beaucoup, est le *phoque à fourrure*, ou l'ours marin de Forster. Cependant, sous ce dernier nom, il paraît que les Anglais et les Américains confondent plusieurs espèces inconnues des naturalistes, et bien distinctes. Ainsi, suivant eux, le *phoque à fourrure* de la Patagonie a une bosse derrière la tête, celui de la

Californie a une très grande taille, le *upland seal* ou phoque de haute terre est petit et habite exclusivement les îles Macquarie et Pennantipodes ; enfin celui du sud de la Nouvelle-Zélande paraît avoir des caractères distincts.

C'est en mai, juin, juillet et une partie d'août que les *phoques à fourrure* fréquentent la terre. Ils y reviennent encore en novembre, décembre et janvier, époque à laquelle les femelles mettent bas. Les petits tettent l'espace de cinq ou six mois. Un fait notoire est l'usage constant qu'ont ces amphibies de se lester en quelque sorte avec des cailloux, dont ils se chargent l'estomac pour aller à l'eau, et qu'ils revomissent en revenant au rivage.

Après cette digression qui, nous le croyons, ne manque pas d'intérêt, revenons aux îles Malouines.

Le climat des îles Malouines est marqué par des changemens assez brusques dans la température de l'air, et bien que les froids soient modérés, les vents violens de l'ouest qui y règnent, et des pluies fréquentes, font que les deux seules saisons qu'on y remarque, l'hiver et l'été, sont peu distinctes. Notre séjour en décembre correspondait au mois de juin de notre hémisphère, et cependant des froids piquans se faisaient sentir le soir et le matin, et la neige n'était point encore fondue sur les sommets des montagnes de l'intérieur. Tant que dura notre relâche, nous n'eûmes point un jour complètement serein. Lorsque le soleil brillait avec le plus de splendeur, des nuages chargés apparaissaient bientôt pour se résoudre en grains qui se partageaient l'horizon. Bien des fois, j'ai vu les collines rocailleuses voisines de la mer, dorées par les rayons du soleil couchant, tandis qu'à quelques pas, des nuées laissaient précipiter des torrens d'eau, en resserrant leurs ondées dans un étroit espace.

Bougainville se louait beaucoup des Malouines, sous le rapport de la salubrité. Notre relâche a été de trop courte durée pour que nous ayons à infirmer ou à valider cette opinion ; car nous en partîmes sans avoir de malades parmi les gens de l'équipage. Cependant des bancs épais de limon tourbeux encombrent les approches de plusieurs points de la baie, et surtout les rivages de l'île aux *Loups-Marins*. Cette vase, à laquelle se joignent des myriades de mollusques en putréfaction, et les épaisses couches des fucus py-

rifères en décomposition, exhalent une odeur d'une horrible fétidité, et tout autorise à penser que les miasmes qui s'en dégagent auraient les résultats les plus fâcheux sur les hommes qui seraient soumis à leur influence par un séjour constant. Ces changemens subits de la température devraient encore y faire éclore les affections inflammatoires de la poitrine et des phlegmasies variées et intenses.

Dans les contrées que l'homme n'anime pas de sa présence, le voyageur se trouve réduit à présenter les détails techniques des sciences qu'il appelle à son secours, pour peindre le sol où ses pas errèrent à l'aventure. Ses recherches, consacrées aux êtres qui peuplent ces régions dédaignées par le dominateur de la création entière, quoique graves et sèches en apparence, offrent cependant un charme de toutes les circonstances et de tous les temps.

L'ossature de la *Soledad* est formée par un terrain de schiste feuilleté, de la nature de la phyllade, qui supporte un grès très blanc, à grains très fins, constituant sans partage toutes les chaînes montagneuses, et dans ces schistes sont enclavés des débris fossiles de spirilfères. Le sol, proprement dit, se trouve réduit à une argile rouge ocreux, feuilletée, supportant deux espèces de tourbes. C'est ce que Bougainville, qui aimait à se faire illusion, nommait si improprement *terre franche arable*. Or, Forster et Cook, en décrivant la nature des roches du *Hâvre de Noël*, de la *Terre des États*, nous indiquent la même composition minéralogique, et il en résulte cette preuve palpable que les Malouines, de même que tous les îlots morcelés à l'extrémité de la Magellanie, ont formé un tout, qui a été violemment séparé de l'Amérique par quelque grande catastrophe de la nature. La pierre à chaux ne s'offre que sous les formes de fragmens arrondis, dont l'origine est due à des polypiers qui encroûtent les roches dans plusieurs points des baies. Les deux sortes de tourbe qui se partagent toute la surface du sol, sont, ou une terre de bruyère sèche, formée par la décomposition des radicules des empetrum et des vaccinium des coteaux, tandis que la seconde, due à la décomposition des mousses, des fougères, est grasse et marécageuse. La vraie terre végétale n'existe nulle part.

La végétation des Malouines est on ne peut plus intéressante

pour le botaniste sans doute; mais ces caractères qui la distinguent ont aussi pour les yeux les plus étrangers aux mystères de Flore une nouveauté dont on aime à se rendre compte. Sous le ciel de la France, en effet, nos prairies émaillées, nos peupliers, reflétant leur mobile feuillage sur des eaux paisibles, nos bois de haute-futaie, dont le chêne ou le hêtre sont les robustes enfans, forment un type de l'Europe tempérée, auquel nous rapportons toutes nos idées conventionnelles sur les paysages. Au Brésil, cette nature est tout autre. Ce sont de larges masses verdoyantes, entassant plantes sur plantes, fleurs sur fleurs; c'est, en un mot, un océan de feuillages qui ne se dépouille jamais, tout en prenant des proportions viriles et majestueuses, et rarement les formes humides des herbes. Aux Malouines, la scène est différente. D'immenses prairies semblent avoir été tondues au ciseau; pas un végétal ne s'élève au-dessus de son voisin; ils se pressent, ils s'enlacent, mais il faut chercher chacun d'eux; les fleurs se cachent sous les feuilles, comme si elles avaient appris à redouter l'impétuosité des vents de ces régions, et toutes ces herbes forment un lacis serré et inextricable, à petits rameaux, à feuilles plus petites encore. Le grand gramen, nommé *fétuque en éventail,* qui couvre l'îlot aux pingoins, fait seul exception à cette tendance générale vers le rapetissement, ainsi que quelques petites bruyères, et le *chiliotrique à feuilles de romarin,* qui tapissent les coteaux. Certaines espèces vulgaires de l'Europe pullulent sur les Malouines, et l'on cherche vainement à s'expliquer comment elles se retrouvent dans les deux hémisphères, séparées de toute la largeur de la zône torride.

Cent vingt plantes composent donc à peu près le monde végétal des Malouines. Elles ont été soigneusement décrites dans ces dernières années, et il serait assez fastidieux pour le lecteur de lui citer des noms qui n'auraient aucune influence sur son souvenir. Seulement, je me bornerai à rappeler quelques-unes de celles que des propriétés vraies ou fausses recommandent à l'attention générale. On ne saurait trop s'étonner de ce que les Malouines ne produisent aucun fruit comestible de quelque grosseur. Le seul qui ait une saveur assez agréable est le *lucet,* que produit un arbousier rampant, et que les oiseaux, de même que les cochons sauvages, recherchent avec ardeur. Les vaisseaux dont les équipages seraient

affectés du scorbut pourraient tirer d'utiles secours de l'ache sauvage qui végète dans les sables, ou de l'oxalide à fleurs blanches, dont l'acidité mitigée remplacerait efficacement celle de l'oseille. Les tiges dépouillées des fétuques préparées en salade sont un aliment sucré qui n'est pas sans agrément, et les tiges du baccharis de Magellanie pourraient, par leur légère amarescence, remplacer le buis et le houblon dans la confection de la bierre. Introduites dans nos parterres, la calcéolaire, la violette jaune et le perdicium à fleurs suaves, feraient les délices de nos florimanes. Mais de tous les végétaux des Malouines, le *bolax* est peut-être le plus singulier : qu'on se figure, en effet, une agglomération de tiges serrées, pressées à se toucher, toutes égales, s'élevant sur le sol en demi-sphère régulière, et l'on n'aura encore qu'une image imparfaite du développement uniforme que ce végétal acquiert. Pernetty lui donne le nom de *gommier,* parce qu'il en suinte au temps de la floraison une gomme résineuse assez analogue à de l'opoponax.

Sur ces terres isolées, les animaux n'ont d'autres ennemis que les navigateurs qui y séjournent passagèrement. Leurs espèces s'y sont accrues en paix pendant des siècles, et plusieurs d'entre elles n'ont même point appris à fuir les dangers qui les entourent; car il n'est pas rare de toucher avec la main des volatiles dont la confiance, ou ce que certains navigateurs ont nommé stupidité, rappelle l'âge d'or de la création. Cette inexpérience des animaux, par rapport à l'homme, n'est peut-être pas la physionomie la moins neuve des contrées inhabitées qui nous occupent. Leurs plages schisteuses fourmillent d'oiseaux qui y digèrent paisiblement et dans une immobilité parfaite les poissons qu'ils ont pêchés dans le jour. Des tribus entières de palmipèdes nagent en tout sens sur la surface des baies et des étangs; des huîtriers guettent le moment où les mollusques entr'ouvrent les valves de leurs coquilles pour y enfoncer leur bec, façonné en lame de couteau, et en arracher l'animal imprudent, et paraissent absorbés par le besoin de nourriture qui les affame sans cesse. Là des mouettes simulent dans l'air des nuées mouvantes, tant elles aiment à se réunir pour tourbillonner en essaims pressés. Plus loin, de vastes surfaces de rochers disparaissent sous des couches de fiente, que depuis des siècles y déposent sans cesse les oiseaux qui les fréquentent. Tout est animé,

plein de vie, lorsqu'on se rend compte des mœurs des êtres qui habitent ces terres en apparence désolées; et la solitude n'est véritablement sentie que par l'homme, habitué à considérer son espèce comme la seule privilégiée de la nature.

Les quadrupèdes qu'on trouve aujourd'hui sur les Malouines sont des bœufs, des chevaux, des cochons et des lapins, qu'y portèrent autrefois les Espagnols. Malgré les chasses actives des baleiniers, leur multiplication n'a point été entravée. Mais les seuls mammifères véritablement indigènes sont les phoques et les dauphins, et surtout le loup antarctique, carnassier, destructeur et misérable, sans cesse à l'affût pour saisir une proie, et obligé le plus souvent de parcourir les rivages pour y découvrir quelques débris rejetés par les flots.

Si les oiseaux inoffensifs sont nombreux, cela tient sans doute à l'instinct conservateur qui leur fut donné; car les vautours et les buses se sont multipliés dans des proportions aussi fortes, et témoignent une gloutonnerie et une aveugle confiance qui annoncent ou une audace rare ou une stupidité peu commune. Que de fois ces oiseaux rapaces tentèrent d'arracher des mains même du chasseur le gibier qu'il venait d'abattre?

Les espèces terrestres sont réduites à un très petit nombre. Parmi elles, la plus remarquable est l'*oiseau rouge*, que les naturalistes nomment *étourneau des Terres Magellaniques*. On le rencontre dans les pampas du Paraguay, comme sur la Terre de Feu, au Chili de même qu'au Pérou. Les autres espèces sont des oiseaux sombres et sans couleur. Les sanderlings fréquentent les grèves, et les bécassines ne quittent point les prairies humides. Des bihoreaux solitaires, immobiles sur un rocher, guettant le poisson, se rencontrent parfois au bord des hâvres. Le joli vanneau à écharpe se perche volontiers sur les éminences du bolax; les chionis, les sternes, les nigauds, les labbes, plusieurs espèces de cormorans, de canards, d'oies, s'éloignent peu des rivages, et, au-dessus de la baie, plane le formidable pétrel géant, auquel les Espagnols ont donné l'affreux nom de *quebranta huesos,* ou de briseur d'os. Les longues files de manchots, immobiles et droits sur la ligne des eaux de la mer, prêtent un effet bizarre à l'ensemble de ce tableau.

Des poissons de grande taille et d'une excellente qualité ajoutent

encore aux agrémens d'une relâche aux Malouines. Quant aux insectes, ils se réduisent à plusieurs petites espèces, tandis que les coquillages, tels que moules, patelles, pavois, térébratules, oscabrions, y pullulent, et se trouvent confondus avec des acidies, des méduses, des holoturies vivement colorées, au milieu de couches épaisses des *fucus pyrifères* et des *lessonies rameuses*. Mais jusqu'à ce jour nulle bête venimeuse, nul reptile, ne se sont encore offerts aux recherches des explorateurs.

LESSON.

ANTIQUITÉS

DU MEXIQUE.

Littérature sacrée des Mexicains. — Histoire de la conquête d'après la tradition mexicaine.

Il a paru, il y a quelques mois, en Angleterre un grand ouvrage sur les antiquités américaines, dont un magnifique exemplaire a été offert en présent à l'Institut. Cet ouvrage, dû à la munificence de lord Kingsbouroug, est jusqu'à présent resté inconnu en France; et cependant il est pour le Nouveau-Monde ce qu'ont été pour l'Inde et pour l'Afrique deux ouvrages célèbres, celui de Daniel et celui de la commission d'Égypte. Honneur donc à celui qui a consacré une portion de son immense fortune à une branche toute nouvelle d'archéologie, dont le savant voyage de M. de Humboldt avait révélé en partie l'intérêt!

Ce bel ouvrage, mis au jour par M. Aglio, est divisé en sept vo-

lumes, et roule principalement sur les antiquités mexicaines (1). Il eût été peut-être à désirer que l'auteur étendît davantage le champ de ses observations pour les compléter; c'est ce qu'on est disposé à croire, surtout après la lecture de l'excellent Mémoire de M. Warden sur les antiquités américaines; mais, tel qu'il est, ce magnifique ouvrage présente un répertoire complet des mœurs, des antiquités, de la littérature même du peuple le plus intéressant de l'Amérique; d'un peuple qui marchait à grands pas vers une civilisation qui lui était propre, et que, malgré quelques analogies avec les civilisations de l'ancien monde, on doit regarder comme ayant eu un type tout particulier.

Mais au milieu de ces monumens de nations subjuguées par les Espagnols, et dont les arts ont été transformés par les arts de l'Europe, quelle surprise n'éprouve-t-on pas en retrouvant les vestiges d'un peuple qui n'a de nom ni parmi les Européens ni parmi les descendans des Aztèques, et qui cependant a laissé de nombreux monumens, attestant une civilisation bien plus complète que celle des peuples vaincus par Cortès, sur lesquels il est probable qu'elle eut une antique et mystérieuse influence! Je veux parler de ces ruines de Palenque, qui s'élèvent dans un désert, à quelques lieues de Ciudad-Real (2), et qui disent à l'Europe : Vous ignorez l'âge

(1) Voici son titre exact : « Antiquities of Mexico, comprising fac-similes of « ancient Mexican paintings and hi-roglyphics, preserved in the Royal Library « of Paris, Berlin, Dresden; in the Imperial Library of Vienna; in the Vatican « Library; in the Borgian Museum at Rome; in the Library of the Institutes at « Bologna; and in the Bodleian Library at Oxford: together with the monuments « of New Spain, by M. Dupaix, with their respectives scales of measurement « and accompanying descriptions the whole illustrated by many valuables manu- « scripts, by Augustine Aglio; in seven volumes. *London*, 1830. »

L'exemplaire, grand papier, offert à l'Institut, est estimé 18,000 fr.

(2) Il ne faut pas confondre Ciudad-Real de los Indios avec Ciudad-Real de los Espanoles. Les ruines célèbres dont nous parlons sont situées à quinze milles N.-O. de Santo-Domingo de Palenque, bourgade du Guatemala (état de Chiapa), province de Tzemdales; à trente lieues N.-N.-O. de Gueguetenango, à quatre-vingt-cinq lieues N.-N.-O. de Guatemala, vers de confluent de l'Ocozingo et du Rio de los Zeldales. La société de géographie a déjà fait observer qu'il existe des rapports entre ces monumens et plusieurs autres ruines du Yucatan et du Guatemala.

de cette terre que vous avez appelée le Nouveau-Monde; sa civilisation est peut-être aussi antique que celle de l'Égypte et de l'Inde; une race que ses caractères physiologiques semblent classer à part, a dominé le pays, a élevé une ville immense dont l'architecture a quelquefois un caractère analogue à celui qu'on retrouve dans les monumens des Grecs et des Romains; et elle a disparu, si complètement disparu, que les pauvres Indiens qui errent au milieu de ses ruines, se contentent de les appeler les maisons de pierre (*casas de piedras*), car ils n'habitent que de pauvres cabanes, et ont encore moins de souvenirs des arts qui brillaient à Palenque, que les Arabes n'en ont de la puissance des Égyptiens. — Mais la surprise redouble encore quand on examine ces peintures hiéroglyphiques conservées à Dresde, reproduites dans l'ouvrage de lord Kingsbourough, et qui semblent, au milieu de leurs figures symboliques, offrir des caractères ayant une analogie frappante avec certains hiéroglyphes qu'on reconnaît sur les monumens de Palenque (1)! Ces livres sont-ils les livres de la ville inconnue? diront-ils son nom? découvriront-ils le grand mystère qui nous cache son origine? seront-ils pour Palenque ce que les livres cophtes ont été pour ceux qui se sont occupés des hiéroglyphes égyptiens? La vérité nous oblige à dire que le travail que nous préparons sur ces curieux monumens n'est pas encore assez complet pour nous avancer beaucoup dans le champ des conjectures, tout intéressantes qu'elles puissent être.

Le septième volume des Antiquités du Mexique, quoiqu'il soit encore moins connu que les autres, est certainement un des plus importans, car il renferme l'histoire universelle de la Nouvelle-Espagne, du père Bernardino de Sahagun (2). Pour comprendre tout ce que cet ouvrage, jusqu'alors inédit, a d'intéressant, il faut se rappeler que son auteur a vécu parmi les Mexicains plus de quarante-cinq ans; qu'il a été à même de recueillir les traditions politiques

(1) Le nom de *Palenque* est espagnol, et signifie barrière. Il signifie aussi chemin en planches ou en troncs d'arbre.

(2) Historia universal de las Cosas de Nueva Espana, en doce libros i en lengua española; compuesta i compilada por el M. R. P. Fr. Bernardino de Sahagun, de la orden de los Freiles Minores de la Observancia.

et religieuses de la nation, et que sa connaissance approfondie de la langue a pu lui faire rectifier une foule d'erreurs grossières, dans lesquelles ses devanciers étaient tombés.

Torquemada et quelques autres auteurs parlent du père Sahagun, mais il est incertain qu'ils aient connu son ouvrage; et Nicolas Antonio, si exact habituellement, tombe dans une grave erreur à son sujet, puisqu'il pense que le religieux franciscain avait voulu surtout faire un grand dictionnaire de la langue mexicaine (1). En cela, il partageait une erreur commune aux contemporains de Sahagun. La pensée du bon moine était bien plus vaste qu'on ne le supposait : non-seulement il voulut faire connaître à ses compatriotes la langue mexicaine, mais il lui parut bien plus important encore de sonder le génie intime de la nation, de révéler pour la première fois son véritable caractère, mélange d'une incroyable douceur et d'une horrible férocité. Il comprit que tout était encore dans la tradition, que cette tradition allait s'éteindre, et que l'erreur subsisterait. Ce peuple, enfin, que Hernan Cortès et que Bernal Dias del Castillo avaient vu en conquérans ivres de carnage et de fureur religieuse, il le vit en philosophe chrétien ardent à convertir, mais sentant bien que des conversions réelles ne pourraient être faites que quand on connaîtrait enfin les idées morales et religieuses d'un peuple qu'on s'était contenté jusqu'alors de baptiser le sabre à la main. Honneur au moine du XVIe siècle, qui eut cette grande et noble pensée, et qui l'exécuta au milieu de si nombreux obstacles, que si la naïveté de son langage n'égalait point sa ferme persévérance, on serait tenté de mettre sur le compte de plusieurs ce qui n'appartient qu'à un seul! Avant de donner quelques fragmens de son livre, examinons rapidement sa vie, la manière dont il recueillit les divers documens dont il composa son histoire, et l'esprit particulier qui y domine.

(1) Ce célèbre biographe ne parlait des ouvrages de notre historien que d'après des indications très incertaines, ou seulement d'après des ouï-dire. Cependant, contre l'opinion émise par le savant rédacteur du *Repertorio americano*, il a eu vaguement connaissance du grand ouvrage dont nous nous occupons : il en a donné le titre analytique; en outre, il a fait un ouvrage à part du XIIe livre, où il est question de la conquête.

Bernardino de Sahagun était né à Sahagun, bourg du pays de Campos, dans la Vieille-Castille. Il se voua à l'état monacal, et entra dans un couvent de franciscains. En 1524, la conquête de la Nouvelle-Espagne étant à peu près terminée, il fut un des premiers religieux qui passèrent dans le pays, et devint un des fondateurs du collége que l'ordre établit à Mexico. Sahagun fut envoyé en mission dans diverses provinces. On ignore l'époque précise de sa mort, mais on sait qu'il vivait encore en 1577. Depuis l'époque de son arrivée au Mexique jusqu'à l'âge le plus avancé, le vénérable moine semble, comme nous l'avons dit, avoir été dominé par une seule pensée, par le désir de rendre les efforts des missionnaires moins infructueux, en les initiant à toutes les croyances des peuples qu'ils voulaient convertir. Et il ne faut pas croire cependant que le père Sahagun, doué d'une ame si généreuse, d'un cœur si compatissant pour les misères dont il se voyait environné, ait eu assez de force d'esprit pour s'élever au-dessus des idées de son temps : il a conservé tous les préjugés du XVIe siècle et toute la bizarre érudition de cette époque. Sa grande affaire, on le voit souvent, c'est de saisir les rapports qui existent entre les croyances des idolâtres dont il déplore l'égarement et les croyances de l'ancien polythéisme. Pour lui, comme pour tous ses contemporains, les Mexicains sont sous l'influence immédiate du malin esprit, qui obscurcit sans cesse à leurs yeux les mystères de la révélation; mais heureusement chez lui les faits, observés avec une scrupuleuse conscience, subsistent dans toute leur naïveté. Où notre chroniqueur est admirable, c'est quand il se contente de raconter la tradition, ou, pour mieux dire, de la traduire; car, il est bon de l'apprendre, la plus grande partie de son livre, et c'est ce qui le rend si précieux, n'est que la traduction de chroniques orales ou traditionnelles, à la conservation desquelles aidaient puissamment ces peintures hiéroglyphiques qui rappelaient néanmoins plutôt les faits matériels qu'elles ne pouvaient rendre les idées abstraites. Au Mexique comme au Pérou, au Chili et même chez d'autres peuples bien moins avancés en civilisation, il y avait dans les bourgades des hommes dont la mémoire s'était prodigieusement exercée, et que, selon l'expression d'un vieux voyageur, on pouvait appeler les *hommes-archives*. La tradition était conservée chez eux vivante, et l'on veillait à ce qu'elle ne s'al-

térât pas. Au Mexique surtout, les chroniques historiques, les discours traditionnels qu'on adressait aux dieux et aux rois, et qui contenaient les principes fondamentaux de la religion et de la politique, étaient conservés de cette manière : par un bonheur inoui pour l'étude future de l'histoire du Nouveau-Monde, de la mémoire des Mexicains, ces discours sont passés avec toute leur simplicité solennelle dans l'ouvrage du père Sahagun; nous allons offrir les garanties que le bon religieux nous donne de son exactitude scrupuleuse. On verra que, s'il n'a pas su mettre de côté les idées de son temps, il n'a manqué ni de méthode ni de clarté, et que ces deux qualités, si précieuses dans un historien quelquefois enthousiaste, étaient unies chez lui à une prodigieuse persévérance.

Bernardino de Sahagun commença son ouvrage en langue mexicaine, dans le bourg de Tepepulco, de la province de Tezcuco. Par le conseil du gouverneur, il choisit, pour obtenir la tradition, douze Indiens des plus anciens, ayant une grande réputation de probité. Durant l'espace de deux ans, il eut des conférences continuelles avec eux : les réponses verbales qu'ils faisaient à ses questions étaient immédiatement retracées en peintures hiéroglyphiques, et au bas de ces peintures, quatre jeunes Mexicains élevés au collége, dans lesquels on devait avoir une entière confiance, donnaient une interprétation exacte du texte en latin et en espagnol. *J'ai encore les originaux*, dit le moine.

A Santiago de Tlatetulco, Sahagun fit un travail analogue, et conféra sur ce qui avait été écrit avec les anciens les plus honorables du pays, avec le recteur du collége, et avec les étudians indiens qu'on y élevait. Il fut bientôt rappelé au couvent de Saint-François de Mexico, où il acheva d'établir l'authenticité de toutes les relations qui lui avaient été fournies, par des moyens semblables à ceux qu'il avait déjà employés; pour donner plus de garantie de son exactitude, notre auteur nomme les individus dont il obtint des renseignemens. Tout cela le conduisit jusqu'en 1545; l'ouvrage alors était écrit en langue mexicaine, et il fut soumis à la censure d'un grand nombre de personnes d'un esprit cultivé. Les différens documens une fois rassemblés, l'auteur put les comparer avec ce qu'il avait sous les yeux, c'est-à-dire avec les restes nombreux d'anciens édifices, et avec les vestiges de vieilles coutumes

subsistant encore. D'ailleurs, ainsi que le fait observer le *Repertorio americano,* qui renferme des renseignemens curieux à ce sujet, la conquête n'ayant commencé qu'en 1519, et n'ayant été terminée qu'en 1524, les anciens qui, en différens endroits, conférèrent avec notre historien avant 1545, quand bien même ils eussent été sexagénaires, avaient beaucoup plus de trente ans lors de la ruine de l'empire, et cet âge était bien plus que suffisant pour qu'ils fussent instruits des mœurs et des coutumes sur lesquelles on les interrogeait. Comme une multitude de documens furent reçus séparément et sur différens points du Mexique, que l'auteur pouvait s'aider en outre des nombreuses connaissances qu'il avait acquises dans la langue du pays bien avant 1530, il ne peut plus rester aucun doute sur l'exactitude de son travail.

Mais quand ce travail immense fut accompli, et il le fut en 1545, le pauvre religieux n'eut encore rien fait, en quelque sorte, pour parvenir au but qu'il se proposait : il fallait vaincre l'ignorance monacale! Croirait-on que l'*Histoire de la Nouvelle-Espagne* ne put être mise au net qu'en 1569, et que la traduction espagnole n'en fut terminée qu'en 1575? Le bon père était devenu vieux, sa main tremblait, et on lui disait, pour éviter les dépenses de la copie, qu'il était contre le *vœu de la pauvreté de dépenser de l'argent à faire ces écritures.* C'est ainsi que parlaient ces moines ignorans à celui qui travaillait depuis tant d'années, afin, selon ses propres expressions, que *les ministres de l'Evangile qui devaient lui succéder ne pussent pas se plaindre de ce que les premiers missionnaires auraient laissé dans l'obscurité les croyances des naturels.*

Aussi quelle joie n'éprouva pas le vieillard quand il se vit enfin compris par un religieux ayant plus d'influence que lui sur son ordre, quand le commissaire-général, frère Rodrigo de Segura, vint au Mexique, et qu'il lui donna les moyens de terminer son ouvrage! Et toutefois, *quoiqu'il eût pris grand plaisir* à la lecture du manuscrit de Sahagun, il paraît encore qu'en favorisant son auteur il eut surtout l'intention d'être agréable à don Juan de Obando, président du conseil des Indes en Espagne, qui avait le plus vif désir de le voir paraître. Le père Sahagun est plein de reconnaissance pour cette pensée généreuse : il dédie son livre à celui qui en

a compris vaguement l'utilité, parce que, dit-il, *il a racheté son œuvre, qu'il l'a tirée de dessous les cendres* (1).

Singulière destinée de ce précieux ouvrage, qui fut pris pour un long dictionnaire par les uns, pour une chronique insignifiante par d'autres, et qui ne paraît que trois siècles après qu'il a été écrit, quand les nations sur lesquelles il devait influer, ont perdu leur caractère primitif, quand elles sont éteintes comme nations!

Mais comment le livre du père Sahagun, au milieu de tant de vicissitudes, nous est-il enfin parvenu? C'est ce que nous dirons en peu de mots.

Après qu'il y eut mis la dernière main, le chroniqueur le partagea en douze livres, divisés en un très grand nombre de chapitres. Chaque page présentait trois colonnes: la première offrait la traduction du texte en langue espagnole; la seconde renfermait le texte en langue mexicaine; la troisième indiquait la signification des mots mexicains, avec les chiffres correspondant aux deux parties. Cette chronique, ainsi rédigée, ne nous est point parvenue, non plus que les documens rassemblés par l'auteur, et écrits en latin, en espagnol et en hiéroglyphes mexicains. Peut-être se retrouveront-ils un jour dans quelque couvent ignoré de l'Espagne ou du Nouveau-Monde; mais deux copies du texte espagnol avaient été faites à part et envoyées en Europe: l'une d'elles fut déposée dans le couvent de Saint-François du bourg de Sahagun (2); on ignorait ce qu'elle était devenue quand l'historien Munos parvint à la découvrir, avec l'intention d'en faire usage pour son histoire du Nouveau-Monde, dont un seul volume a paru. Il en tira une copie. A la mort de Munos, les papiers de cet écrivain furent confiés à l'Académie royale d'histoire de Madrid; l'ouvrage du père Sahagun s'y trouvait; on en fit faire une copie confrontée à l'original avec une scrupuleuse exactitude; elle fut envoyée en Amérique. C'est sur le nanuscrit de Munos, dit-on, que l'impression de la collection

(1) « Quand j'ai commencé ce travail, dit le bon père, on s'est imaginé que je faisais un calepin, et encore maintenant beaucoup de gens ne cessent de me demander : Où en est le calepin? »

(2) On ignore où l'autre a été envoyée; il serait, comme on le verra, fort important de la découvrir.

de lord Kingsbourough a été faite; cependant on ne peut se dissimuler, ainsi que le déclare lui-même l'éditeur des Antiquités du Mexique, que cette copie ne fût incomplète : le manuscrit était altéré en divers endroits, et l'on suppose que le troisième et le sixième livres ont plus souffert que les autres. Néanmoins, tel qu'il est, l'ouvrage peut former environ deux volumes in-folio.

Mais, sans contredit, la perte la plus sensible est celle de ces quatre-vingts hymnes religieux que le père Sahagun appelle des psaumes, qui existent sans aucun doute dans l'ouvrage original, et que le copiste aura dédaigné de reproduire, comme étant une chose frivole. Boturini Bernaduci parle beaucoup des chants mexicains (1), qui, de même que tous ceux des peuples dans l'enfance, pouvaient être consultés sur les grands faits historiques et cosmogoniques. La perte des hymnes mexicains doit donc être regardée comme très fâcheuse sous le rapport religieux et poétique.

Nous avons déjà dit que l'*Histoire de la Nouvelle-Espagne* était divisée en douze livres. Avant de traduire quelques fragmens de ceux que nons regardons comme les plus intéressans, et qui feraient à eux seuls deux ouvrages d'un haut intérêt, nous allons jeter un coup d'œil rapide sur l'ensemble de ce grand monument.

Le premier livre est consacré à la théogonie mexicaine, et se divise en vingt-deux chapitres. Torquemada, Boturini Bernaduci, Clavigero, ont traité déjà d'une manière étendue cet important sujet; mais il serait curieux de comparer l'exposé de la mythologie aztèque, tel que le donne le moine du xvie siècle, avec ce qui est rapporté par ses contemporains ou par ses successeurs. L'orthographe des noms diffère; mais le soin minutieux apporté par Sahagun à la copie du texte mexicain est un sûr garant de son exactitude.

Dans le second livre, qui renferme trente-six chapitres, l'auteur s'occupe du calendrier, des fêtes et cérémonies, des sacrifices et solennités en usage pour honorer les dieux. Entre la foule de détails tout à fait inconnus que renferme ce livre, une chose frappe surtout, c'est l'exactitude des calculs dans la division de l'année.

(1) Voyez aussi ce que dit à ce sujet M. Balbi, dans son *Ethnographie du globe*.

Le rapport de l'année mexicaine avec l'année julienne est tel, comme l'a déjà si bien fait observer le *Repertorio americano*, que les Aztèques savaient très bien reconnaître les bissextiles; au bout de quatre ans, ils ajoutaient un jour à ce qu'ils appelaient les cinq jours superflus.

Dans le troisième livre, qui contient quatorze chapitres, le P. Sahagun parle de l'origine des dieux, des croyances relatives à la destinée de l'ame, de la dignité sacerdotale, etc. C'est, comme on le voit, un des livres les plus importans; mais malheureusement aussi, c'est un de ceux qui ont subi le plus d'altération, ainsi que l'annonce l'éditeur.

Le quatrième livre, divisé en quarante chapitres, traite de l'astrologie judiciaire des Mexicains; on y apprend à connaître leurs jours heureux ou malheureux, la destinée qui attendait les individus nés sous certains signes. Soumis au préjugé de son siècle, qui unissait intimement l'astronomie et l'astrologie, le père Sahagun revient, dans ce chapitre, sur le calendrier des Aztèques, et sur les cycles en usage parmi eux. Malgré son titre, ce livre n'est donc pas un des moins importans de l'ouvrage, et il mérite l'examen le plus attentif de la part de nos savans.

Le sixième livre est intitulé : *De la Rhétorique et de la Théologie de la nation mexicaine, où se trouvent des choses très curieuses touchant les beautés de la langue et les délicatesses des vertus morales.*

Ce livre, divisé en quarante-deux chapitres, est incontestablement le plus précieux, selon nous, puisqu'il nous révèle toute une littérature sacrée complètement ignorée jusqu'alors, et dont nous allons faire connaître quelques fragmens à nos lecteurs (1). Il est bon de se rappeler que ces discours, conservés avec une minutieuse exactitude, étaient religieusement formulés dans le temple; que les expressions en étaient en quelque sorte pesées, et qu'ils renfermaient le dogme religieux dans toute sa pureté.

(1) Dans la collection de L. Kingsbourough, ce sixième livre forme un ouvrage à part, qui a été imprimé à la fin du sixième volume.

Prière qu'on adressait à Texcatlipuca-y-Yautl-Necoyautl-Moneneguy, pour obtenir son assistance contre l'ennemi.

« Seigneur très humain, très secourable; défenseur invisible et impalpable, par la sagesse duquel nous sommes régis, sous l'empire duquel nous vivons; Seigneur des batailles, c'est une chose avérée qu'une grande guerre se prépare : le dieu de la guerre ouvre la bouche; il a faim, il veut engloutir le sang de ceux qui mourront dans les combats. Il paraît qu'ils veulent se réjouir, le soleil et le dieu de la terre que l'on appelle Tlatecutli! ils veulent donner à manger et à boire aux dieux du ciel et de l'enfer, et ils leur feront un banquet de la chair et du sang des hommes qui vont mourir durant cette guerre. Ils nous contemplent déjà les dieux du ciel et de l'enfer, pour voir quels seront ceux qui vaincront, quels seront ceux qui seront vaincus; lesquels doivent tuer, lesquels doivent recevoir la mort. Ils veulent voir ceux dont le sang doit être bu, et ceux dont la chair doit être mangée. C'est ce qu'ignorent les nobles pères et mères dont les enfans doivent mourir; oui, c'est ce qu'ignorent tous leurs parens et tous leurs proches. C'est ce qu'ignorent ces mères qui les ont élevés quand ils étaient petits, et qui leur ont donné leur lait.

« Faites, ô Seigneur, que les nobles qui mourront à la guerre soient agréablement reçus par le soleil et par la terre, qui sont le père et la mère de tous, et qui ont des entrailles d'amour; et pour tout dire, vous ne les avez pas trompés en faisant ce que vous faites, en exigeant qu'ils meurent à la guerre, car c'est la vérité que vous les avez envoyés sur cette terre pour qu'ils donnent à manger au soleil et à la terre par leur chair et par leur sang....

« O Seigneur très humain, Seigneur des batailles, souverain de tous, toi, dont le nom est Tezcatlipuca, dieu invisible et impalpable, nous te supplions que ceux que tu auras laissé mourir durant cette guerre soient reçus dans la maison du soleil avec amour, avec honneur; qu'ils y soient placés et assis près des vaillans, c'est-à-dire près de Quitzieguaguatzin, Y Maccuhcatzin, Thacavepatzin, Yxtlilcuechavac, Yhuitlenuic et Chavaguetzin, et tous ces hommes célèbres qui sont morts à la guerre avant ce temps : ils font d'éter-

nelles réjouissances; ils célèbrent dans des louanges perpétuelles notre maître; ils vont suçant, aspirant la douceur de toutes les fleurs suaves par leur goût et par leur parfum. Voilà la jouissance réservée aux vaillans, aux hommes courageux, morts durant les combats. C'est ainsi qu'ils s'enivrent de plaisirs. Ils ne se souviennent plus, ils ne tiennent plus compte de la nuit ni du jour, des années ni des temps, car leur puissance, leur richesse est sans fin, et les fleurs dont ils aspirent le parfum ne se fanent jamais. »

Torquemada, Acosta, Clavigero et une foule d'autres historiens ont déjà parlé de l'antique usage où étaient les Mexicains de se confesser à leurs prêtres. Le discours suivant jette un nouveau jour sur cette coutume.

Fragment d'un discours que le prêtre mexicain adressait au pénitent qui venait se confesser à lui.

« O frère, tu es venu dans un lieu de beaucoup de péril, de beaucoup de travail, de beaucoup de terreur! C'est un précipice d'où s'élève une roche taillée à pic. Celui qui y tombe une fois n'en peut jamais sortir; tu es venu en même temps dans un lieu où mille lacs et mille filets sont mêlés, tendus les uns au-dessus des autres, de manière que rien ne puisse passer sans tomber dans quelques-uns d'entre eux, et non-seulement il y a des lacs et des filets, mais il y a encore des trous profonds comme des puits, et tu t'es jeté toi-même dans le gouffre du fleuve; tu t'es jeté dans les filets dont il ne t'est plus possible de sortir. Ce sont tes péchés, et on peut aussi les comparer à des bêtes féroces qui tuent, qui déchirent le corps ainsi que l'ame. Aurais-tu par hasard caché quelques-uns de ces péchés si graves, si révoltans, si horribles, si honteux, qui sont déjà publiés dans le ciel, sur la terre, aux enfers, qui infectent le monde jusqu'à ses confins?

« T'es-tu déjà présenté devant notre Seigneur très humain, protecteur de tous, que tu as offensé, dont tu as provoqué la colère, et qui demain ou un autre jour te tirera de ce monde et t'enverra dans la maison universelle de l'enfer, où sont ton père et ta mère, le dieu et la déesse du triste séjour, la bouche ouverte, prêts à te déchirer, ainsi que tout ce qu'il y a au monde.

« Et pour conclure, je te le dis, il faut que tu balaies les immondices et le fumier de ta maison, que tu te purifies toi-même, que tu cherches un esclave pour le sacrifier aux dieux, que tu fasses une fête aux chefs, et qu'ils chantent les louanges du Seigneur. Il convient aussi que tu fasses pénitence, en travaillant un an ou davantage dans la maison de Dieu. Là tu te tireras du sang, tu te perceras le corps avec des pointes d'aloès, et pour que pénitence complète soit faite de tes adultères et de tes autres souillures, tu te passeras chaque jour deux fois des bois aigus à travers les parties sensibles du corps : une fois par les oreilles, une fois par la langue (1). »

Discours que l'on adressait au dieu de la pluie, Tlaloc, le souverain du paradis terrestre, pour qu'il fît cesser la sécheresse de la terre.

« O Seigneur très humain et très libéral, maître de la verdure et de la fraîcheur, souverain du paradis terrestre embaumé et fleuri, seigneur de l'encens, ah! douleur! les dieux de la pluie, vos sujets, se sont cachés dans leur retraite, eux qui ont coutume de nous donner les choses nécessaires à la vie, et qu'on honore avec l'Ulli, le Yauthli et le Copal. Oui, ils ont caché toutes les provisions dont se soutient notre existence, et qui sont pour nous comme des pierres précieuses, comme des émeraudes et des saphirs; oui, ils ont emmené avec eux la déesse de l'abondance, leur sœur; ils ont emmené également la déesse Chilli ou Yxi. Ayez pitié de nous qui vivons. Tout se perd, tout se dessèche : on dirait que tout est en poussière, ou couvert de toiles d'araignées par le manque d'eau! O douleur des pauvres gens! ils meurent déjà de faim; ils sont tous amaigris, défigurés; l'auréole livide qui entoure leurs yeux est semblable à celle des morts.

« Ils ont la bouche sèche comme l'herbe desséchée, et l'on peut compter tous les os de leurs corps, comme si c'était la figure de la mort elle-même! Et les enfans, ils s'en vont tout défigurés, ils sont

(1) Les peintures mexicaines du Vatican offrent une représentation de ce genre de pénitence, qu'on retrouve, du reste, en pratique chez quelques autres peuples de l'Amérique, et notamment parmi les Mbayas et les Charruas, etc.

jaunes, leur couleur est celle de la terre. Jusqu'aux quadrupèdes et aux oiseaux qui souffrent de cette tribulation, à cause de la sécheresse. C'est une grande tristesse que de les voir, ces oiseaux, les uns avec leurs ailes abattues et se traînant de faim, les autres tombant de l'air, parce qu'ils ne peuvent plus voler; d'autres encore ayant le bec ouvert de faim et de soif. Et les animaux, Seigneur, c'est grande douleur que de les voir tomber de défaillance et dévorer la terre, la langue collée, la gueule ouverte, haletant de faim et de soif. Et les hommes, ils perdent le jugement; ils meurent faute d'eau, tous périssent sans qu'un seul demeure. Il semble que nous soyons dans le feu. Certes, c'est une chose horrible que de souffrir la faim come nous la souffrons. Semblable à la couleuvre à qui le désir de la pâture fait répandre sa salive, qui se replie, qui demande à manger, qui mugit pour qu'on lui donne de la nourriture, l'homme demande sa subsistance, et c'est chose épouvantable que de voir son agonie.

« Il y a des années que nous avons entendu dire aux vieux et aux vieilles qui sont passés, que le ciel devait tomber sur nous, et que l'on verrait descendre les démons de l'air, appelés Tzitzimites, qui doivent venir détruire la terre avec tous ceux qui l'habitent, pour que les ténèbres soient à jamais sur l'univers, et qu'il n'y ait plus nulle habitation des hommes. Les anciens l'ont su, et ils l'ont dit. De tradition en tradition, nous avons appris que la fin du monde devait s'accomplir après que la terre serait lasse de produire d'autres créatures. Seigneur, nous aurons pour richesse et pour plaisir que cette prédiction s'accomplisse sur nous! O infortunés que nous sommes! Ah! soyez assez clément pour nous envoyer une peste qui nous achève tout à coup. Cette plaie a coutume de venir du dieu de l'enfer, et dans cette circonstance, par bonheur, la déesse de l'abondance et le dieu des moissons accordent quelque fraîcheur, au moyen de laquelle ceux qui meurent emportent quelques petites provisions pour traverser le chemin qui conduit à l'enfer. Considérez que cette tribulation n'est point amenée par la guerre, et qu'elle procède des rayons que le soleil, comme un dieu fort et valeureux, lance sur la terre; car, autrement, les soldats, les vaillans, les hommes forts et belliqueux, mèneraient grande joie de se trouver en péril, parce que dans les vicissitudes de la guerre beaucoup

meurent, qu'on répand beaucoup de sang, que l'on amoncelle dans les campagnes les corps morts, les ossemens des vaincus, et qu'on jonche la surface de la terre des cheveux de ces têtes qui se dépouillent quand elles se corrompent. Ils ne craignent rien de tout cela, parce qu'ils sont persuadés que leur ame va dans la maison du soleil, où ils célèbrent les louanges du dieu avec des voix pleines d'allégresse, et où ils sucent les fleurs de diverses manières avec grande volupté.

« O Seigneur plein de pitié! Seigneur de la verdure, des gommes, des herbes odorantes, je vous supplie de regarder votre peuple avec miséricorde! »

Nous pourrions étendre beaucoup ces curieuses citations, mais il nous reste à parler de choses trop importantes pour les multiplier; elles feront sans doute vivement regretter, sous le rapport littéraire, cet ouvrage antique du VIIIe siècle qui était appelé le *Teo Amoxtli* (le livre divin), où l'astrologue Huematzin avait consigné l'histoire, la mythologie, les lois des peuples Toltèques. Elles feront regretter surtout ces poésies religieuses de Nezahualcojtol, roi d'Acolhuacan (Tezcuco), composées en langue aztèque au XVIe siècle, et traduites en espagnol par le neveu du roi poète, baptisé sous le nom de Ferdinand Alba Ixtilxochitl. Bien que l'on affirme qu'elles ont été conservées, nous avons cherché vainement jusqu'à ce jour à nous les procurer.

Le livre septième de l'histoire universelle de la Nouvelle-Espagne est consacré à la météorologie, et contient encore des choses fort curieuses sur les divisions du temps et sur les fêtes qu'elles amenaient. Le huitième livre roule sur la hiérarchie des rois et des chefs, et le mode de leur élection. C'est là que se trouvent des détails du plus haut intérêt sur l'organisation politique des Mexicains, sur leur état législatif, et même sur la chronologie historique. Pour reposer sans doute son lecteur de ce grave sujet, Sahagun a terminé ce livre par une description des palais et des ornemens royaux, des banquets, des fêtes que donnaient les chefs. Ceci sert en effet de transition au neuvième livre, où l'auteur s'occupe de l'état social des marchands, du commerce en général, des ouvriers en pierres précieuses, etc. Il fait connaître la manière de vivre de cette classe d'hommes; il entre même dans quelques détails sur

leurs fêtes et leurs banquets. On est vraiment surpris en le lisant du degré d'industrie auquel étaient parvenus les Aztèques.

Le sujet du dixième livre était un des plus difficiles à remplir. Sahagun entreprend d'y révéler les vices et les vertus des Mexicains, ainsi que les caractères physiques qui appartiennent à leur race. Il termine par un aperçu général sur les maladies dont ils étaient affectés, et les remèdes qu'ils y portaient. Comme dans ce livre, qui est divisé en vingt-neuf chapitres, Sahagun entre dans de grands développemens sur la vie matérielle et intellectuelle de toutes les classes, et particulièrement sur celles des artisans; il donne encore de nouveaux détails sur l'industrie des villes, et sur ce qu'il appelle les arts libéraux et mécaniques. Là se trouve une matière médicale toute nouvelle, qui nous a paru digne du plus haut intérêt, et qu'il ne serait pas sans doute inutile d'examiner attentivement. Mais ce qui surprend surtout, c'est la manière large dont le religieux du XVIe siècle voit l'état moral des peuples qu'on vient de soumettre : « La philosophie morale, dit-il, avait enseigné par expérience à ces peuples que, pour vivre vertueusement et comme des mortels attendant la mort, une rigoureuse austérité, des travaux continuels, utiles à la chose publique, étaient nécessaires.... Comme cet état de choses cessa par l'arrivée des Espagnols, comme ceux-ci abolirent toutes les coutumes et toutes les formes de gouvernement qui régissaient les Indiens; comme, en un mot, ils voulurent les réduire à la manière de vivre de l'Espagne en ce qui touche les choses divines et terrestres, parce qu'ils les regardaient comme des idolâtres et des barbares, tout leur ordre social s'écroula.... C'est une grande honte pour nous que parmi ces naturels il se soit trouvé anciennement des sages qui ont su apporter un remède à la plupart des fautes auxquelles cette terre dispose ses habitans, tandis que nous autres, nous nous abandonnons à nos mauvaises inclinations.... Ils étaient pleins de sens, ces antiques habitans du Mexique qui confiaient à la république leurs fils et leurs filles pour les élever, et qui ne laissaient pas leur éducation entre les mains des parens! »

Le onzième livre, qui contient treize chapitres, est consacré à la description physique du pays. Non-seulement l'auteur y examine les productions animales, végétales et minérales, mais il y entre

dans des détails géographiques; il y décrit les montagnes, les volcans, les terres diverses et même les routes. Ce chapitre, fort curieux du reste, doit être lu avec circonspection, car dans les sciences physiques le père Sahagun ne s'élevait guère au-dessus des connaissances les plus vulgaires du XVI[e] siècle. On sent toutefois que là, comme dans plusieurs autres parties de l'ouvrage, une civilisation particulière a imprimé à la science confuse des Européens un caractère qui lui était propre, et qui n'excluait point une observation attentive des phénomènes de la nature.

Nous arrivons enfin au dernier livre, et c'est avec le sixième celui qui, sous le rapport littéraire, offre le plus d'intérêt. C'est le récit d'un grand événement vu sous une face toute nouvelle; c'est, en un mot, une chronique mexicaine qui a toute la vérité de l'histoire et le merveilleux qu'imprimait à cette histoire l'idée que les Européens étaient des dieux. Laissons parler le moine, car il dit bien mieux que nous ne pourrions le faire quel est le genre d'intérêt qui se rattache à cette dernière partie de son ouvrage.

« Bien qu'un grand nombre de personnes aient écrit en espagnol l'histoire de la conquête de la Nouvelle-Espagne d'après les diverses relations des conquérans, j'ai voulu l'écrire, moi, en langue mexicaine, non pas tant encore pour tirer quelques vérités des Indiens qui se trouvaient présens à la conquête, que dans l'intention d'indiquer le langage employé pour signaler les événemens de la guerre et les armes dont usaient les naturels. On peut alléguer que ceux qui furent conquis surent et conservèrent la tradition d'une foule de choses ignorées des conquérans.

« C'est pourquoi il ne m'a pas semblé inutile d'écrire cette histoire, qui a été retracée dans un temps où vivaient ceux qui étaient présens à la conquête, dont ils ont donné la relation suivante. C'étaient des personnages d'importance, de bon jugement, et qui, à coup sûr, ont dit toute la vérité. »

Sahagun commence immédiatement à raconter de quelle manière s'effectua la conquête du Mexique.

Après avoir dit comment les capitaines de *Motezuzuma* (1), qu'on

(1) Sahagun appelle ainsi Montezuma. Il le désigne également sous le nom de *Montecuzuma*, de *Motezuzuma* et de *Motezuzoma*. Cette variété de l'orthographe

désignait sous le nom de Calpixques, allèrent au nombre de cinq visiter les navires de Grijalva, qu'ils prirent pour le dieu Quetzalcoatl (1) ; après avoir peint la terreur plus grande encore qu'inspira Cortès, qui fut pris également pour ce dieu voyageur, Sahagun semble laisser parler la chronique mexicaine.

« L'empereur envoya cinq chefs pour recevoir *Quetzalcoatl*, qu'il attendait de jour en jour : ces cinq chefs étaient chargés de lui remettre des présens. Le plus important, par le rang qu'il occupait, était Yoallichan, le second Tepuztecatl, le troisième Ticava, le quatrième Vevetecatl, le cinquième Veicametlheca.

« Le roi Montezuma leur parla ainsi : « Considérez que l'on a dit que notre dieu Quetzalcoatl était arrivé; allez, recevez-le, écoutez ce qu'il vous dira avec beaucoup de soin, et faites attention à ne rien oublier. Voici les joyaux que vous lui présenterez de ma part, ce sont tous les ornemens sacerdotaux qui lui appartiennent. »

Ici l'historien donne la description des présens, et ce n'est pas la partie la moins curieuse du livre ; mais nous passerons rapidement sur ces détails, pour en venir à des faits plus caractéristiques

vient en partie de la valeur du *C* espagnol. C'est à tort, nous pensons, que de savans écrivains ont dit, d'après Cortès, que le nom du célèbre empereur du Mexique était *Monteczuma* ou *Moteczoma*.

(1) Quetzalcoatl ou Quetzalcohualt était pour le Mexique ce qu'était Manco-Capac pour le Pérou. Le bon moine le compare au roi Arthur des Anglais. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet antique législateur des Toltèques est représenté comme un homme barbu ; ce qui a ouvert un vaste champ aux conjectures des premiers Européens qui s'occupèrent de l'histoire du pays. Voici ce que dit à ce sujet M. de Humboldt.

« Des savans mexicains crurent reconnaître l'apôtre saint Thomas dans ce personnage mystérieux, grand-prêtre de Tula, que les Cholulanais connaissaient sous le nom de *Quetzalcoatl*. Il n'est pas douteux que le nestorianisme, mêlé au dogme des Boudhistes et des Chamans, ne se soit répandu par la Tartarie des Mandchoux, dans le nord-est de l'Asie. On pourrait donc supposer, avec quelque apparence de raison, que les idées chrétiennes ont été communiquées par la même voie aux peuples mexicains, surtout aux habitans de cette terre boréale de laquelle sortirent les Toltèques, et que nous devons considérer comme l'*officina virorum* du Nouveau-Monde. » (HUMBOLDT, *Vues des Cordillères et Monumens de l'Amérique*.)

et plus importans. Sahagun, après avoir décrit l'arrivée à bord des navires des envoyés mexicains, rappelle le discours qu'ils adressèrent au conquérant espagnol.

« Il faut, dirent-ils, que le dieu que nous venons adorer en personne connaisse son serviteur Montezuma, qui régit et gouverne la ville de Mexico, et qui nous a dit : « Le dieu est arrivé après de grands travaux. » Aussitôt ils offrirent les ornemens qu'ils portaient, et les présentèrent au capitaine Hernando Cortès, en l'en parant. Ils placèrent d'abord sur sa tête la couronne et le masque d'or ; ils attachèrent ensuite à son cou les colliers de pierres précieuses et les autres joyaux ; ils lui mirent au bras gauche le bouclier dont il a été fait mention en décrivant les présens, et ils posèrent ensuite les autres objets devant lui comme on a coutume de déposer les présens. Le capitaine leur dit : « Y a-t-il autre chose que cela ? » Ils lui répondirent : « Seigneur, nous n'avons pas apporté autre chose que ce qui est ici. » Le capitaine ordonna immédiatement qu'ils fussent garrottés, et fit tirer l'artillerie. Les messagers, dont les mains et les pieds étaient liés, tombèrent comme morts quand ils entendirent le bruit des canons : les Espagnols les relevèrent, et leur donnèrent à boire du vin, ce qui les reconforta. Après cela, le capitaine D. Hernando Cortès leur dit, par le moyen de son interprète : « Écoutez-moi, on m'a dit que les Mexicains étaient des hommes vaillans, combattant sans cesse, grands lutteurs, adroits au maniement des armes ; on m'a dit qu'un seul Mexicain pouvait vaincre jusqu'à dix, et même jusqu'à vingt de ses ennemis : je veux voir si cela est vrai, et si vous êtes aussi courageux qu'on me l'a dit. « Il ordonna aussitôt qu'on leur donnât des épées et des boucliers, pour qu'ils combattissent contre autant d'Espagnols, et pour savoir quels seraient les vainqueurs. Mais les Mexicains répondirent aussitôt au capitaine Cortès : « Écoutez notre excuse ; nous ne pouvons pas faire ce que vous nous ordonnez, parce que Montezuma ne nous a pas envoyés pour autre chose que pour vous saluer, et pour vous offrir ces présens ; nous ne pouvons pas faire autre chose ; non, nous ne pouvons pas exécuter ce que vous nous ordonnez. Si nous le faisions, Montezuma, notre seigneur, serait irrité contre nous, et nous ferait mourir. » Le capitaine leur répondit : « Vous devez faire malgré tout ce que je vous dis ; je veux voir

quels hommes vous êtes, car là bas, dans notre pays, nous avons entendu dire que vous étiez des guerriers vaillans : prenez donc ces armes, et disposez-vous pour que demain matin nous nous rencontrions dans la campagne. »

« Cela fait, ils prirent congé du capitaine, entrèrent dans leurs canots, et commencèrent à se diriger vers la terre, ramant en grande hâte, et se disant les uns aux autres : « Courage, hommes vaillans, efforcez-vous de ramer avant que personne ne nous accoste. »

« Après avoir entendu le récit que lui firent ses envoyés, Montezuma rassembla aussitôt quelques devins, des augures et des chefs, et il les envoya au port où étaient les Espagnols, afin qu'ils s'arrangeassent de manière à ce que la nourriture ne manquât point aux étrangers, et qu'ils eussent tout ce qu'ils pourraient désirer. Il leur recommanda d'être attentifs à ce qu'ils verraient, et de lui en donner une fidèle relation. Il envoya en outre avec eux quelques esclaves, afin qu'on les sacrifiât devant le dieu qui était arrivé, si l'on voyait que cela lui convînt, et qu'il demandât du sang pour le boire. Ces ambassadeurs s'éloignèrent donc et arrivèrent au lieu où étaient les Espagnols, et ils leur offrirent des gâteaux de maïs teints de sang humain. Quand les étrangers virent cette nourriture, ils éprouvèrent un grand dégoût, et commencèrent à cracher et à la rejeter avec horreur, parce que véritablement le pain sentait le sang. Cela se fit par ordre de Montezuma, et il ordonna de le faire, parce qu'il croyait que ces étrangers étaient des dieux venus du ciel, et que les nègres étaient des dieux noirs.

« Montezuma leur envoya ensuite des devins et des enchanteurs, pour qu'ils vissent si on pourrait jeter quelque sort qui fît mourir les étrangers ou qui les forçât de s'éloigner. Ceux-ci firent tous leurs efforts, comme le leur avait recommandé Montezuma, mais rien ne put leur réussir. »

La chronique entre ici dans de nombreux détails sur la manière dont agissaient les Espagnols à l'égard des naturels, sur la terreur qu'ils inspiraient et sur les rapports qui étaient adressés à l'empereur. Elle fait connaître surtout l'impression que produisit à Mexico la nouvelle que les Européens voulaient s'y rendre.

« Ces choses entendues par Montezuma, il commença à conce-

voir le pressentiment que de grands maux venaient sur lui et sur son royaume. Il commença à y avoir grande crainte en lui de même que parmi tous ceux qui connaissaient les nouvelles déjà racontées. Tous pleuraient, tous étaient plongés dans l'angoisse, et allaient la tête baissée. Ils formaient des rassemblemens et parlaient avec effroi des nouvelles qui étaient venues. Les mères prenaient en pleurant leurs enfans, et leur posant la main sur la tête, leur disaient : « O mon fils! tu es né dans un temps mauvais ; tu dois voir de grandes choses, et tu auras à supporter de grands travaux! » Il fut rapporté à Montezuma comment les Espagnols amenaient avec eux une Mexicaine, nommée Marina, habitante du bourg de Teticpac, situé sur la côte de la mer du Nord. On lui dit qu'elle leur servait d'interprète, et qu'elle disait en langue mexicaine tout ce que lui ordonnait de dire le capitaine Hernando Cortès. Aussitôt Montezuma commença à envoyer des messagers et des chefs où se trouvaient les Espagnols, afin qu'ils observassent ce que faisaient ces étrangers, et qu'ils exécutassent ce qui serait nécessaire pour leur service. Chaque jour, les uns allaient et les autres revenaient. Les messagers se succédaient continuellement. Les Espagnols ne cessaient pas de s'informer de Montezuma : ils voulaient savoir quelle personne ce pouvait être; s'il était vieux ou s'il était jeune; si enfin c'était un homme de moyen-âge, ou qui eût des cheveux blancs. Les Mexicains répondaient aux Espagnols : « C'est un homme entre les deux âges; il n'est ni vieux ni épais, il est sec et agile. » Quand Montezuma écoutait la relation des messagers, et qu'il apprenait combien les Espagnols prenaient d'informations sur lui, et quel désir ils avaient de le voir, il tombait en grande angoisse. Il pensait à fuir ou à se cacher de telle sorte que les Espagnols ne pussent pas le trouver. Il songeait à se réfugier dans quelque caverne, ou même à sortir de ce monde et à s'en aller en enfer, dans le paradis terrestre ou dans quelque lieu inconnu, et il s'entretenait de cela avec ceux de ses amis en qui il se confiait le plus. Il y en a, lui répondait-on, qui savent le chemin pour aller en enfer, au paradis terrestre, à la maison du soleil ou bien à la caverne qu'on appelle Cincalco, près d'Atlacuioacan, derrière Chapultepec, où se trouvent des lieux très cachés. Votre Majesté rencontrera un asile dans un de ces endroits ; que Votre Majesté choi-

sisse celui qui lui conviendra, nous l'y conduirons : là elle pourra se consoler sans recevoir aucun dommage. Montezuma se sentit disposé à se rendre dans la caverne de Cincalco, et on le publia par tout le pays ; mais cette résolution n'eut pas de suite. Rien de ce que les enchanteurs avaient promis ne se vérifia. Montezuma essaya de prendre courage et d'attendre ce qui devait arriver, se disposant à s'exposer à tout péril. »

La chronique nous montre ensuite Cortès arrivant devant Mexico avec son armée ; puis elle contient le récit de sa première entrevue avec l'empereur.

« Lorsque les Espagnols furent arrivés à la rivière qu'on rencontre près des maisons d'Albaredo, et qui est désignée sous le nom de Xoluco, Montezuma se disposa à aller recevoir don Hernando Cortès et les autres capitaines avec paix et honneur : les grands seigneurs, les chefs et les nobles devaient l'accompagner. Ils prirent un grand nombre de fleurs belles et odorantes, dont on avait formé des couronnes et des guirlandes ; ils les posèrent sur des espèces de plateaux peints élégamment, et faits avec de grandes calebasses, et ils portèrent également avec eux des colliers d'or et de pierres précieuses. Montezuma joignit les Espagnols au lieu que l'on appelle Viztillan, qui est voisin de l'hôpital de la Conception. Il passa aussitôt au cou de Cortès une chaîne d'or enrichie de pierres précieuses, et il offrit des fleurs et des guirlandes à tous les autres chefs. Montezuma ayant fait ce présent, comme ils font coutume de le faire, Hernando Cortès lui adressa la parole, et l'empereur lui répondit : « Je suis Montezuma. » Après ces paroles, il s'humilia devant le capitaine en faisant une grande salutation : puis aussitôt il se redressa, et se tint face contre face près de don Hernando, auquel il commença à parler de cette manière : « O seigneur, soyez le bienvenu ! Vous êtes arrivé dans votre pays, votre ville, dans votre maison de Mexico ; vous y êtes arrivé pour vous asseoir sur votre trône, sur votre siége pontifical, que j'ai occupé en votre nom durant quelques années. D'autres seigneurs, et déjà ils sont morts, l'ont possédé avant moi : l'un d'eux se nommait Ytzcoatl ; l'autre Montezuma l'ancien ; les autres encore, Axacayatl, Tiçocic et Avizutl ; et moi, le dernier de tous, je suis venu pour régir, pour prendre soin de votre ville de Mexico.

Nous avons tous supporté le poids du gouvernement de votre empire et de vos vassaux. Les morts ne peuvent voir ni savoir ce qui se passe maintenant; plût à Dieu, par qui nous vivons, que quelqu'un d'entre eux fût vivant, et qu'il vît s'accomplir en sa présence ce qui s'accomplit devant moi! Ils sont absens. Vous qui êtes notre seigneur, je ne dors ni ne rêve, c'est de mes yeux que je vois votre face et votre personne! Il y a long-temps que j'espérais cela; il y a bien des jours que mon cœur cherchait à découvrir les lieux d'où vous êtes venu. Vous êtes sorti d'entre les nuages, et ces nuages voilaient un lieu caché à tout le monde. Ce qu'il y a d'assuré, c'est que les rois qui nous ont précédés ont dit que vous reviendriez régner sur vos royaumes, et vous asseoir sur votre trône, sur votre siége sacerdotal; et maintenant je vois la vérité de ce qu'ils m'ont dit. Soyez donc le bien-venu, vous aurez bien souffert par de si longs chemins; délassez-vous maintenant. Voici votre maison et voici vos palais; prenez-les, reposez-vous-y avec vos capitaines et vos compagnons, » Montezuma acheva de prononcer son discours, et Marina le traduisit à don Hernando Cortès. Quand celui-ci eut compris ce que lui avait dit l'empereur, il répondit à Marina: « Dites à Montezuma qu'il se console, et qu'il n'ait point de crainte; je l'aime beaucoup, ainsi que ceux qui viennent avec moi; il ne recevra aucun dommage; nous avons grand contentement à le voir et à le connaître. Ce que nous désirions depuis tant de jours est enfin accompli selon notre désir: nous sommes arrivés à Mexico, son habitation, nous aurons le temps de nous voir et de nous parler. » Aussitôt don Hernando Cortès prit la main de Montezuma, et ils s'en furent ensemble aux maisons royales.

« Les chefs qui se trouvaient présens étaient les suivans: le seigneur de Tescuco, qui s'appelait Camatzin; le seigneur de Tlacupan, qu'on nommait Tetlepanquetzatzin; le gouverneur de Tlatilulco Ytzquàuhtzin, et le majordome de Montezuma, qu'on appelait Topantemoctzin, et qu'il avait placé à Tlatilulco. C'étaient les principaux sans compter d'autres chefs inférieurs, tels que Atlixcatzintacatecatl,TpoatzintacochcacatlQuetzalaztatzinticociaoacatl, Totomochtzinhecatempalitzin et Quappiatzin. Quand Montezuma devint prisonnier, tous l'abandonnèrent, et s'en furent se cacher... »

FERDINAND DENIS.

ÉCRIVAINS

CONTEMPORAINS.

GEORGE FARCY.

La révolution de juillet a mis en lumière peu d'hommes nouveaux, elle a dévoré peu d'hommes anciens; elle a été si prompte, si spontanée, si confuse, si populaire; elle a été si exclusivement l'œuvre des masses, l'exploit de la jeunesse, qu'elle n'a guère donné aux personnages déjà connus le temps d'y assister et d'y coopérer, sinon vers les dernières heures, et qu'elle ne s'est pas donné à elle-même le temps de produire ses propres personnages. Tout ce qui avait déjà un nom s'y est rallié un peu tard; tout ce qui n'avait pas encore de nom a dû s'en retirer trop tôt. Consultez les listes des héroïques victimes; pas une illustration, ni dans la science, ni dans les lettres, ni dans les armes, pas une gloire antérieure; c'était bien du pur et vrai peuple, c'étaient bien de vrais jeunes hommes; tous ces nobles martyrs sont et resteront obscurs. Le nom de Farcy est peut-être le seul qui frappe et arrête; et encore combien ce nom sonnait peu haut dans la renommée! comme il disparaissait timidement dans le bruit et l'éclat de tant de noms

contemporains! comme il avait besoin de travaux et d'années pour signifier aux yeux du public ce que l'amitié y lisait déjà avec confiance! Mais la mort, et une telle mort, a plus fait pour l'honneur de Farcy qu'une vie plus longue n'aurait pu faire, et elle n'a interrompu la destinée de notre ami que pour la couronner.

Nous publions les vers de Farcy (1), et pourtant, nous le croyons, sa vocation était ailleurs; son goût, ses études, son talent original, les conseils de ses amis les plus influens, le portaient vers la philosophie; il semblait né pour soutenir et continuer avec indépendance le mouvement spiritualiste émané de l'École normale. Il n'avait traversé la poésie qu'en courant, dans ses voyages, par aventure de jeunesse, et comme on traverse certains pays et certaines passions. Au moment où les forces de son esprit plus rassis et plus mûr se rassemblaient sur l'objet auquel il était éminemment propre et qui allait devenir l'étude de sa vie, la Providence nous l'enleva. Ces vers donc, ces rêves inachevés, ces soupirs exhalés çà et là dans la solitude, le long des grandes routes, au sein des îles d'Italie, au milieu des nuits de l'Atlantique; ces vagues plaintes de première jeunesse, qui, s'il avait vécu, auraient à jamais sommeillé dans son portefeuille avec quelque fleur séchée, quelque billet dont l'encre a jauni, quelques-uns de ces mystères qu'on n'oublie pas et qu'on ne dit pas; ces essais un peu pâles et indécis, où sont pourtant épars tous les traits de son ame, nous les publions comme ce qui reste d'un jeune homme, mort au début, frappé à la poitrine en un moment immortel, et qui, cher de tout temps à tous ceux qui l'ont connu, ne saurait désormais demeurer indifférent à la patrie.

Jean-George Farcy naquit à Paris le 20 novembre 1800, d'une extraction honnête, mais fort obscure. Enfant unique, il avait quinze mois lorsqu'il perdit son père et sa mère; sa grand'mère le recueillit, et le fit élever... En 1819, ses études terminées, il entra à l'École normale, et il en sortait lorsque l'ordonnance du ministère Corbière brisa l'institution en 1822... Durant ces vingt-deux années, comment s'était passée la vie de l'orphelin Farcy? La por-

(1) L'auteur de cet article s'était chargé de surveiller la publication du Recueil de vers et opuscules de Farcy. 1 vol. in-18, chez Hachette.

tion extérieure en est fort claire et fort simple; il étudia beaucoup, se distingua dans ses classes, se concilia l'amitié de ses condisciples et de ses maîtres: il allait deux fois le jour au collége; il sortait probablement tous les dimanches ou toutes les quinzaines pour passer la journée chez sa grand'mère. Voilà ce qu'il fit régulièrement durant toutes ces belles et fécondes années; mais, ce qu'il sentait là-dessous, ce qu'il souffrait, ce qu'il désirait secrètement; mais l'aspect sous lequel il entrevoyait le monde, la nature, la société; mais ces tourbillons de sentimens que la puberté excitée et comprimée éveille avec elle; mais son jeune espoir, ses vastes pensées de voyages, d'ambition, d'amour; mais son vœu le plus intime, son point sensible et caché, son côté pudique; mais son roman, mais son cœur, qui nous le dira?

Une grande timidité, beaucoup de réserve, une sorte de sauvagerie; une douceur habituelle qu'interrompait parfois quelque chose de nerveux, de pétulant, de fugitif; le commerce très agréable et assez prompt; l'intimité très difficile et jamais absolue; une répugnance marquée à vous entretenir de lui-même, de sa propre vie, de ses propres sensations; à remonter en causant et à se complaire familièrement dans ses souvenirs, comme si, lui, n'avait pas de souvenirs, comme s'il n'avait jamais été apprivoisé au sein de la famille, comme s'il n'y avait rien eu d'aimé et de choyé, de doré et de fleuri dans son enfance; une ardeur inquiète, déjà fatiguée, se manifestant par du mouvement plutôt que par des rayons; l'instinct voyageur à un haut degré, l'humeur libre, franche, indépendante, élancée, un peu fauve, comme qui dirait d'un chamois ou d'un oiseau; mais avec cela un cœur d'homme ouvert à l'attendrissement et capable au besoin de stoïcisme; un front pudique comme celui d'une jeune fille, et d'abord rougissant aisément; l'adoration du beau, de l'honnête; l'indignation généreuse contre le mal; sa narine s'enflant alors et sa lèvre se relevant, pleine de dédain; puis d'un coup d'œil rapide et sûr, une parole droite et concise, un nerf philosophique très perfectionné; tel nous apparaît Farcy au sortir de l'École normale; il avait donc, du sein de sa vie monotone, beaucoup senti déjà et beaucoup vu, il s'était donné à lui-même, à côté de l'éducation classique qu'il avait reçue, une éducation morale plus intérieure et toute solitaire.

L'École normale dissoute, Farcy se logea dans la rue d'Enfer près de son maître et de son ami, M. V. Cousin, et se disposa à poursuivre les études philosophiques vers lesquelles il se sentait appelé. Mais le régime déplorable qui asservissait l'instruction publique ne laissait aux jeunes hommes libéraux et indépendans aucun espoir prochain de trouver place, même aux rangs les plus modestes. Une éducation particulière chez une noble dame russe se présenta, avec tous les avantages apparens qui peuvent dorer ces sortes de chaînes; Farcy accepta. Il avait beaucoup désiré connaître le monde, le voir de près dans son éclat, dans les séductions de son opulence, respirer le parfum des robes de femmes, ouïr les musiques des concerts, s'ébattre sous l'ombrage des parcs; il vit, il eut tout cela, mais non en spectateur libre et oisif, non sur ce pied complet d'égalité qu'il aurait voulu, et il en souffrait amèrement. C'était là une arrière-pensée poignante que toute l'amabilité délicate et ingénieuse de la mère ne put assoupir dans l'ame du jeune précepteur. Il se contint durant près de trois ans. Puis, enfin, trouvant son pécule assez grossi et sa chaîne par trop pesante, il la secoua. Je trouve, dans des notes qu'il écrivait alors, l'expression exagérée, mais bien vive, du sentiment de fierté qui l'ulcérait : « Que me parlez-vous de joie? Oh! voyez, voyez mon ame encore marquée des flétrissantes empreintes de l'esclavage; voyez ces blessures honteuses que le temps et mes larmes n'ont pu fermer encore... Laissez-moi, je veux être libre... Ah! j'ai dédaigné de plus douces chaînes; je veux être libre. J'aime mieux vivre avec dignité et tristesse que de trouver des joies factices dans l'esclavage et le mépris de moi-même. »

Ce fut un an environ avant de quitter ses fonctions de précepteur (1825) qu'il publia une traduction du troisième volume des *Élémens de la philosophie de l'esprit humain*, par Dugald Stewart. Ce travail, entrepris d'après les conseils de M. Cousin, était précédé d'une introduction dans laquelle Farcy éclaircissait avec sagacité et exposait avec précision divers points de psychologie. Il donna aussi quelques articles littéraires au *Globe* dans les premiers temps de sa fondation.

Enfin, vers septembre 1826, voilà Farcy libre, maître de lui-même; il a de quoi se suffire durant quelques années, il part; tout

froissé encore du contact de la société, c'est la nature qu'il cherche, c'est la terre que tout poète, que tout savant, que tout chrétien, que tout amant désire : c'est l'Italie. Il part seul; lui, il n'a d'autre but que de voir et de sentir, de s'inonder de lumière, de se repaître de la couleur des lieux, de l'aspect général des villes, des campagnes, de se pénétrer de ce ciel si calme et si profond, de contempler avec une ame harmonieuse tout ce qui vit, nature et hommes. Hors de là peu de choses l'intéressent; l'antiquité ne l'occupe guère; la société moderne ne l'attire pas. Il se laisse et il se sent vivre. A Rome, son impression fut particulière. Ce qu'il en aima seulement, ce fut ce sublime silence de mort quand on en approche; ce furent ces vastes plaines désolées, où il ne se laboure ni ne se moissonne jamais, ces vieux murs de brique, ces ruines au dedans et au dehors, ce soleil d'aplomb sur des routes poudreuses, ces villas sévères et mélancoliques dans la noirceur de leurs pins et de leurs cyprès. La Rome moderne ne remplit pas son attente; son goût simple et pur repoussait les colifichets : « Décidément, écrivait-il, je ne suis pas fort émerveillé de Saint-Pierre, ni du pape, ni des cardinaux, ni des cérémonies de la semaine sainte, celle de la bénédiction de Pâques exceptée. » De plus, il ne trouvait pas là assez d'agréable mêlé à l'imposant antique pour qu'on en pût faire un séjour de prédilection. Mais Naples, Naples, à la bonne heure! Non pas la ville même, trop souvent les chaleurs y accablent les gens et y révoltent. « Quel peuple abandonné dans ses allures, dans ses paroles, dans ses mœurs! Il y a là une atmosphère de volupté grossière qui relâcherait les cœurs les plus forts. Ceux qui viennent en Italie pour refaire leur santé doivent porter leurs projets de sagesse ailleurs. » Mais le golfe, la mer, les îles, c'était bien là pour lui le pays enchanté où l'on demeure et où l'on oublie. Combien de fois sur ce rivage admirable, appuyé contre une colonne, et la vague se brisant amoureusement à ses pieds, il dut ressentir, durant des heures entières, ce charme indicible, cet attiédissement voluptueux, cette transformation éthérée de tout son être, si divinement décrite par Chateaubriand au cinquième livre des *Martyrs!* Ischia, qu'a chanté Lamartine, fut encore le lieu qu'il préféra entre tous ces lieux. Il s'y établit, et y passa la saison des chaleurs. La solitude, la poésie, l'amitié, un peu d'amour sans

doute, y remplirent ses loisirs. M. Colin, jeune peintre français, d'un caractère aimable et facile, d'un talent bien vif et bien franc, se trouvait à Ischia en même temps que Farcy; tous deux se convinrent et s'aimèrent. Chaque matin, l'un allait à ses croquis, l'autre à ses rêves, et ils se retrouvaient le soir. Farcy restait une bonne partie du jour dans un bois d'orangers, relisant Pétrarque, André Chénier, Byron; songeant à la beauté de quelque jeune fille qu'il avait vue chez son hôtesse; se redisant, dans une position assez semblable, quelqu'une de ces strophes chéries, qui réalisent à la fois l'idéal comme poésie mélodieuse et comme souvenir de bonheur.

Combien de fois, près du rivage
Où Nisida dort sur les mers,
La beauté crédule ou volage
Accourut à nos doux concerts!
Combien de fois la barque errante
Berça sur l'onde transparente
Deux couples par l'amour conduits,
Tandis qu'une déesse amie
Jetait sur la vague endormie
Le voile parfumé des nuits!

En passant à Florence, Farcy avait vu Lamartine; n'ayant pas de lettre d'introduction auprès de son illustre compatriote, il composa des vers et les lui adressa; il eut soin d'y joindre un petit billet *qu'il fit le plus cavalier possible*, comme il l'écrivit depuis à M. Viguier, de peur que le grand poète ne crût voir arriver un rimeur bien pédant, bien humble et bien vain. L'accueil de Lamartine et son jugement favorable encouragèrent Farcy à continuer ses essais poétiques. Il composa donc plusieurs pièces de vers durant son séjour à Ischia; il les envoyait en France à son excellent ami, M. Viguier, qu'il avait eu pour maître à l'Ecole normale, réclamant de lui un avis sincère, de bonnes et franches critiques, et, comme il disait, *des critiques antiques avec le mot propre sans périphrase*. Pour exprimer toute notre pensée, ces vers de Farcy nous semblent une haute preuve de talent, comme étant le produit d'une puissante et riche faculté très fatiguée, et en quelque sorte épuisée

avant la production. On y trouve peu d'éclat et de fraîcheur; son harmonie ne s'exhale pas, son style ne rayonne pas; mais le sentiment qui l'inspire est profond, continu, élevé; la faculté philosophique s'y manifeste avec largeur et mouvement. L'impression qui résulte de ces vers, quand on les a lus ou entendus, est celle du stoïcisme triste et résigné qui traverse noblement la vie, en contenant une larme. Nous signalons surtout au lecteur la pièce adressée à un ami, victime de l'amour; elle est sublime de gravité tendre et d'accent à la fois viril et ému. Dans la pièce à Mme O'R....., alors enceinte, on remarquera une strophe qui ferait honneur à Lamartine lui-même : c'est celle où le poète, s'adressant à l'enfant qui ne vit encore que pour sa mère, s'écrie :

> Tu seras beau; les dieux, dans leur magnificence,
> N'ont pas en vain sur toi, dès avant ta naissance,
> Épuisé les faveurs d'un climat enchanté;
> Comme au sein de l'artiste une sublime image,
> N'es-tu pas né parmi les œuvres du vieil âge?
> N'es-tu pas fils de la beauté?

Ce que nous disons avec impartialité des vers de Farcy, il le sentit lui-même de bonne heure et mieux que personne; il aimait vivement la poésie, mais il savait surtout qu'on doit ou y exceller ou s'en abstenir. « Je ne voudrais pas, écrivait-il à M. Viguier, que mes vers fussent de ceux dont on dit : *Mais cela n'est pas mal, en vérité*, et qu'on laisse là pour passer à autre chose. » Sans donc renoncer, dès le début, à cette chère et consolante poésie, il ne s'empressa aucunement de s'y livrer tout entier. D'autres idées le prirent à cette époque : il avait dû aller en Grèce avec son ami Colin; mais ce dernier ayant été obligé par des raisons privées de retourner en France, Farcy ajourna son projet. Ses économies, d'ailleurs, tiraient à leur fin. L'ambition de faire fortune, pour contenter ensuite ses goûts de voyage, le préoccupa au point de l'engager dans une entreprise fort incertaine et fort coûteuse, avec un homme qui le leurra de promesses, et finalement l'abusa. Plein de son idée, Farcy quitta Naples à la fin de l'année 1827, revint à Paris, où il ne passa que huit jours, et ne vit qu'à peine ses amis, pour

éviter leurs conseils et remontrances; puis partit en Angleterre, d'où il s'embarqua pour le Brésil. Nous le retrouvons à Paris en avril 1828. Tout ce que ses amis surent alors, c'est que cette année d'absence s'était passée pour lui dans les ennuis, les mécomptes, et que sa candeur avait été jouée. Il ne s'expliquait jamais là-dessus qu'avec une extrême réserve; il avait ceci pour constante maxime : « Si tu veux que ton secret reste caché, ne le dis à personne; car pourquoi un autre serait-il plus discret que toi-même dans tes affaires? Ta confidence est déjà pour lui un mauvais exemple et une excuse. » Et encore : « Ne nous plaignons jamais de notre destinée; qui se fait plaindre se fait mépriser. » Mais nous avons trouvé, dans un journal qu'il écrivait à son usage, quelques détails précieux sur cette année de solitude et d'épreuves.

« J'ai quitté Londres le lundi 2 juin 1828; le navire *George et Mary,* sur lequel j'avais arrêté mon passage, était parti le dimanche matin; il m'a fallu le joindre à Gravesend; c'est de là que j'ai adressé mes derniers adieux à mes amis de France. J'ai encore éprouvé une fois combien les émotions, dans ce qu'on appelle les occasions solennelles, sont rares pour moi, à moins que ce ne soient pas là mes occasions solennelles. J'ai quitté l'Angleterre pour l'Amérique, avec autant d'indifférence que si je faisais mon premier pas pour une promenade d'un mille : il en a été de même de la France; mais il n'en a pas été de même de l'Italie : c'est là que j'ai joui pour la première fois de mon indépendance; c'est là que j'ai été le plus puissant de corps et d'esprit. Et cependant que j'y ai mal employé de temps et de forces! Ai-je mérité ma liberté? — Quand je pense que je n'avais déjà que des réminiscences d'enthousiasme, que je regrettais la vivacité et la fraîcheur de mes sensations et de mes pensées d'autrefois! Etait-ce seulement que les enfans s'amusent de tout, et que j'étais devenu plus sévère avec moi-même? — Mais la pureté d'ame, mais les croyances encore naïves, mais les rêves qui embrassent tout parce qu'ils ne reposent sur rien; c'en était déjà fait pour moi. Je ne voyais qu'un présent dont il fallait jouir, et jouir seul, parce que je n'avais ni richesses, ni bonheur à faire partager à personne; parce que l'avenir ne m'offrait que des jouissances déjà

usées avec des moyens plus restreints; et ne pas croître dans la vie, c'est déchoir. — Et cependant du moins tout ce que je voyais alors agissait sur moi pour me ranimer; tout me faisait fête dans la nature; c'était vraiment un concert de la terre, des cieux, de la mer, des forêts et des hommes; c'était une harmonie ineffable qui me pénétrait, que je méditais et que je respirais à loisir; et quand je croyais y avoir dignement mêlé ma voix à mon tour, par un travail et par un succès égal à mes forces et au ton du chœur qui m'environnait, j'étais heureux, — oui, j'étais heureux, quoique seul: heureux par la nature et avec Dieu. Et j'ai pu être assez faible pour livrer plus de la moitié de ce temps aux autres, pour ne pas m'établir définitivement dans cette félicité. La peur de quelque dépense m'a retenu, et la vanité, et pis encore, m'ont emporté plus d'argent qu'il n'en eût fallu pour jouir en roi de ce que j'avais sous les yeux. — La société! — moi qui ne vaux rien que seul et inconnu, moi qui n'aime et n'aimerai peut-être plus jamais rien que la solitude et *le sombre plaisir d'un cœur mélancolique*. — Mais il faudrait des évènemens et des sentimens pour appuyer cela; il faudrait au moins des études sérieuses pour me rendre témoignage à moi-même. Un goût vague ne se suffit pas à lui seul, et c'est pourquoi il est si aisé au premier venu de me faire abandonner ce qui tout à l'heure me semblait ma vie. J'en demeure bien marqué assez profondément au fond de mon ame, et il me reste toujours une part qu'on ne peut ni corrompre ni m'enlever. Est-ce par là que j'échapperai, ou ce secret parfum lui-même s'évaporera-t-il? »

Cette longue traversée, le manque absolu de livres et de conversation, son ignorance de l'astronomie qui lui fermait l'étude du ciel, tout contribuait à développer démesurément chez lui son habitude de rêverie sans objet et sans résultat.

29 *juillet*. — « Encore dix jours au plus, j'espère, et nous serons à Rio. Je me promets beaucoup de plaisir et de vraies jouissances au milieu de cette nature grande et nouvelle. De jour en jour je me fortifie dans l'habitude de la contemplation solitaire. Je puis maintenant passer la moitié d'une belle nuit, seul, à rêver en me

promenant, sans songer que la nuit est le temps du retour à la chambre et du repos, sans me sentir appesanti par l'exemple de tout ce qui m'entoure. C'est là un progrès dont je me félicite. Je crois que l'âge, en m'ôtant de plus en plus le besoin de sommeil, augmentera cette disposition. Il me semble que c'est une des plus favorables à qui veut occuper son esprit. La pensée arrive alors, non plus seulement comme vérité, mais comme sentiment. Il y a un calme, une douceur, une tristesse dans tout ce qui vous environne, qui pénètre par tous les sens; et cette douceur, cette tristesse tombent vraiment goutte à goutte sur le cœur, comme la fraîcheur du soir. Je ne connais rien qui doive être plus doux que de se promener à cette heure-là avec une femme aimée. » Pauvre Farcy! voilà que tout à la fin, sans y songer, il donne un démenti à son projet contemplatif, et, qu'avec un seul être de plus, avec une compagne telle qu'il s'en glisse inévitablement dans les plus doux vœux du cœur, il peuple tout d'un coup sa solitude. C'est qu'en effet il ne lui a manqué d'abord qu'une femme aimée pour entrer en pleine possession de la vie et pour s'apprivoiser parmi les hommes.

29 *novembre, Rio-Janeiro.* — « Que n'ai-je écouté ma répugnance à m'engager avec une personne dont je connaissais les fautes antérieures, et qui, du côté du caractère, me semblait plus habile qu'estimable! Mais l'amour de m'enrichir m'a séduit. En voyant ses relations rétablies sur le pied de l'amitié et de la confiance avec les gens les plus distingués, j'ai cru qu'il y aurait de ma part du pédantisme et de la pruderie à être plus difficile que tout le monde. J'ai craint que ce ne fût que l'ennui de me déranger qui me déconseillât cette démarche. Je me suis dit qu'il fallait s'habituer à vivre avec tous les caractères et tous les principes; qu'il serait fort utile pour moi de voir agir un homme d'affaires raisonnant sa conduite et marchant adroitement au succès. J'ai résisté à mes penchans, qui me portaient à la vie solitaire et contemplative. J'ai ployé mon caractère impatient jusqu'à condescendre aux désirs souvent capricieux d'un homme que j'estimais au-dessous de moi en tout, excepté dans un talent équivoque de faire fortune. Si je m'étais décidé à quelque dépense, j'avais la Grèce

sous les yeux, où je vivais avec Molière, avec qui j'aimerais mieux une mauvaise tente qu'un palais avec l'autre. Eh bien! cet argent que je me suis refusé d'une part, je l'ai dépensé de l'autre inutilement, ennuyeusement, à voyager et à attendre. J'ai sacrifié tous mes goûts, l'espoir assez voisin de quelque réputation par mes vers, et, par là encore, d'un bon accueil à mon retour en France. En ce faisant, j'ai cru accomplir un grand acte de sagesse, me préparer de grands éloges de la part de la prudence humaine, et l'évènement arrivé, il se trouve que je n'ai fait qu'une grosse sottise..... Enfin, me voilà à deux mille lieues de mon pays, sans ressources, sans occupation, forcé de recourir à la pitié des autres, en leur présentant pour titre à leur confiance une histoire qui ressemble à un roman très invraisemblable; — et pour terminer peut-être ma peine et cette plate comédie, un duel qui m'arrive pour demain, avec un mauvais sujet, reconnu tel de tout le monde, qui m'a insulté grossièrement en public, sans que je lui en eusse donné le moindre motif; — convaincu que le duel, et surtout avec un tel être, est une absurdité, et ne pouvant m'y soustraire; — ne sachant, si je suis blessé, où trouver mille reis pour me faire traiter; ayant ainsi en perspective la misère extrême, et, peut-être, la mort ou l'hôpital; — et cependant, *content et aimé des dieux*. — Je dois avouer pourtant que je ne sais comment ils (*les dieux*) prendront cette dernière folie. *Je ne sais*, oui, c'est le seul mot que je puisse dire; et, en vérité, je l'ai souvent cherché de bonne foi et de sang-froid; d'où je conclus qu'il n'y a pas au fond tant de mal dans cette démarche que beaucoup le disent, puisqu'il n'est pas clair comme le jour qu'elle est criminelle, comme de tuer par trahison, de voler, de calomnier, et même d'être adultère (quoique la chose soit aussi quelque peu difficile à débrouiller en certains cas). Je conclus donc que, pour un cœur droit qui se présentera devant eux avec cette ignorance pour excuse, ils se serviront de l'axiome de nos juges de la justice humaine : *Dans le doute, il faut incliner vers le parti le plus doux*; transportant ici le doute, comme il convient à des dieux, de l'esprit des juges à celui de l'accusé. »

L'affaire du duel terminé (et elle le fut à l'honneur de Farcy),

l'embarras d'argent restait toujours; il parvint à en sortir, grace à l'obligeance cordiale de MM. Polydore de La Rochefoucauld et Pontois, qui allèrent au-devant de sa pudeur. Farcy leur en garda à tous deux une profonde reconnaissance, que nous sommes heureux de consigner ici.

De retour en France, Farcy était désormais un homme achevé; il avait l'expérience du monde, il avait connu la misère, il avait visité et senti la nature; les illusions ne le tentaient plus; son caractère était mûr par tous les points; et la conscience qu'il eut d'abord de cette dernière métamorphose de son être, lui donnait une sorte d'aisance au dehors, dont il était fier en secret: « Voici l'âge, se disait-il, où tout devient sérieux, où ma personne ne s'efface plus devant les autres, où mes paroles sont écoutées, où l'on compte avec moi en toute manière, où mes pensées et mes sentimens ne sont plus seulement des rêves de jeune homme auxquels on s'intéresse si on en a le temps, et qu'on néglige sans façon dès que la vie sérieuse recommence. Et pour moi-même, tout prend dans mes rapports avec les autres un caractère plus positif; sans entrer dans les affaires, je ne me défie plus de mes idées ou de mes sentimens, je ne les renferme plus en moi; je dis aux uns que je les désapprouve, aux autres que je les aime; toutes mes questions demandent une réponse; mes actions, au lieu de se perdre dans le vague, ont un but; je veux influer sur les autres, etc. »

En même temps que cette défiance excessive de lui-même faisait place à une noble aisance, l'âpreté tranchante dans les jugemens et les opinions, qui s'accorde si bien avec l'isolement et la timidité, cédait chez lui à une vue de choses plus calme, plus étendue et plus bienveillante. Les élans généreux ne lui manquaient jamais; il était toujours capable de vertueuses colères; mais sa sagesse désespérait moins promptement des hommes; elle entendait davantage les tempéramens et entrait plus avant dans les raisons. Souvent, quand M. Viguier, ce sage optimiste par excellence, cherchait, dans ses causeries abandonnées, à lui épancher quelque chose de son impartialité intelligente, il lui arrivait de rencontrer à l'improviste dans l'ame de Farcy je ne sais quel endroit sensible, pétulant, récalcitrant, par où cette nature, douce et sauvage tout ensemble, lui échappait; c'était comme un coup de jarret qui emportait le

cerf dans les bois. Cette facilité à s'emporter et à s'effaroucher disparaissait de jour en jour chez Farcy. Il en était venu à tout considérer et à tout comprendre. Je le comparerais, pour la sagesse prématurée, à Vauvenargues, et plusieurs de ses pensées morales semblent écrites en prose par André Chénier :

« Le jeune homme est enthousiaste dans ses idées, âpre dans ses jugemens, passionné dans ses sentimens, audacieux et timide dans ses actions.

« Il n'a pas encore de position ni d'engagemens dans le monde ; ses actions et ses paroles sont sans conséquence.

« Il n'a pas encore d'idées arrêtées ; il cherche à connaître et vit avec les livres plus qu'avec les hommes ; il ramène tout, par désir d'unité, par élan de pensée, par ignorance, au point de vue le plus simple et le plus abstrait ; il raisonne au lieu d'observer ; il est logicien intraitable ; le droit, non-seulement domine, mais opprime le fait.

« Plus tard on apprend que toute doctrine a sa raison, tout intérêt son droit, toute action son explication et presque son excuse.

« On s'établit dans la vie ; on est las de ce qu'il y a de raide et de contemplatif dans les premières années de la jeunesse ; on est un peu plus avant dans le secret des dieux ; on sent qu'on a à vivre pour soi, pour son bien-être, son plaisir, pour le développement de toutes ses facultés, et non-seulement pour réaliser un type abstrait et simple ; on vit de tout son corps et de toute son ame, avec des hommes et non seul avec des idées. Le sentiment de la vie, de l'effort contraire, de l'action et de la réaction, remplace la conception de l'idée abstraite et subtile, et morte, pour ainsi dire, puisqu'elle n'est pas incarnée dans le monde... On va, on sent avec la foule ; on a failli parce qu'on a vécu, et l'on se prend d'indulgence pour les fautes des autres. Toutes nos erreurs nous sont connues ; l'âpreté de nos jugemens d'autrefois nous revient à l'esprit

avec honte; on laisse désormais pour le monde le temps de faire ce qu'il a fait pour nous, c'est-à-dire éclairer les esprits, modérer les passions. »

Il n'était pas temps encore pour Farcy de rentrer dans l'Université; le ministère de M. de Vatimesnil ne lui avait donné qu'un court espoir. Il accepta donc un enseignement de philosophie dans l'institution de M. Morin, à Fontenay-aux-Roses; il s'y rendait deux fois par semaine, et le reste du temps il vivait à Paris, jouissant de ses anciens amis et des nouveaux qu'il s'était faits. Le monde politique et littéraire était alors divisé en partis, en écoles, en salons, en coteries. Farcy regarda tout et n'épousa rien inconsidérément. Dans les arts et la poésie, il recherchait le beau, le passionné, le sincère, et faisait la plus grande part à ce qui venait de l'ame et à ce qui allait à l'ame. En politique, il adoptait les idées généreuses, propices à la cause des peuples, et embrassait avec foi les conséquences du dogme de la perfectibilité humaine. Quant aux individus célèbres, représentans des opinions qu'il partageait, auteurs des écrits dont il se nourrissait dans la solitude, il les aimait, il les révérait sans doute, mais il ne relevait d'aucun, et, homme comme eux, il savait se conserver en leur présence une liberté digne et ingénue, aussi éloignée de la révolte que de la flatterie. Parmi le petit nombre d'articles qu'il inséra vers cette époque au *Globe*, le morceau sur Benjamin Constant est bien propre à faire apprécier l'étendue de ses idées politiques et la mesure de son indépendance personnelle.

Il n'y avait plus qu'un point secret sur lequel Farcy se sentait inexpérimenté encore, et faible, et presque enfant, c'était l'amour; cet amour que, durant les tièdes nuits étoilées du tropique, il avait soupçonné devoir être si doux; cet amour, dont il n'avait guère eu en Italie que les délices sensuelles, et dont son ame, qui avait tout anticipé, regrettait amèrement la puissance tarie et les jeunes trésors. Il écrivait dans une note :

« Je rends grace à Dieu,
« De ce qu'il m'a fait homme et non point femme;
« De ce qu'il m'a fait Français;

« De ce qu'il m'a fait plutôt spirituel et spiritualiste que le contraire, plutôt bon que méchant, plutôt fort que faible de caractère.

« Je me plains du sort,
« Qui ne m'a donné ni génie, ni richesse, ni naissance.

« Je me plains de moi-même,
« Qui ai dissipé mon temps, affaibli mes forces, rejeté ma pudeur naturelle, tué en moi la foi et l'amour. »

Non, Farcy, ton regret même l'atteste; non, tu n'avais pas rejeté ta pudeur naturelle; non, tu n'avais pas tué l'amour dans ton ame! Mais chez toi, la pudeur de l'adolescence qui avait trop aisément cédé par le côté sensuel, s'était comme infiltrée et développée outre mesure dans l'esprit, et, au lieu de la mâle assurance virile qui charme et qui subjugue, au lieu de ces rapides étincelles du regard,

Qui d'un désir craintif font rougir la beauté (1).

elle s'était changée, avec l'âge, en défiance de toi-même, en répugnance à oser, en promptitude à se décourager et à se troubler devant la beauté superbe. Non, tu n'avais pas tué l'amour dans ton cœur; tu en étais plutôt resté au premier, au timide et novice amour; mais sans la fraîcheur naïve, sans l'ignorance adorable, sans les torrens, sans le mystère; avec la disproportion de tes autres facultés qui avaient mûri ou vieilli; de ta raison qui te disait que rien ne dure; de ta sagacité judicieuse qui te représentait les inconvéniens, les difficultés et les suites; de tes sens fatigués qui n'environnaient plus, comme à dix-neuf ans, l'être unique de la vapeur d'une émanation lumineuse et odorante; ce n'était pas l'amour, c'était l'harmonie de tes facultés et de leur développement que tu avais brisé dans ton être! Ton malheur est celui de bien des hommes de notre âge.

(1) Lamartine.

Farcy se disait pourtant que cette disproportion entre ce qu'il savait en idées, et ce qu'il avait éprouvé en sentimens, devait cesser dans son ame, et qu'il était temps enfin d'avoir une passion, un amour. La tête, chez lui, sollicitait le cœur, et il se portait en secret un défi; il se faisait une gageure d'aimer. Il vit beaucoup, à cette époque, une femme connue par ses ouvrages, l'agrément de son commerce et sa beauté, s'imaginant qu'il en était épris, et tâchant, à force de soins, de le lui faire comprendre. Mais soit qu'il s'exprimât trop obscurément, soit que la préoccupation de cette femme distinguée fût ailleurs, elle ne crut jamais recevoir dans Farcy un amant malheureux. Pourtant il l'était, quoique moins profondément qu'il n'eût fallu pour que cela fût une passion. Voici quelques vers commencés que nous trouvons dans ses papiers :

Thérèse, que les dieux firent en vain si belle;
Vous que vos seuls dédains ont su trouver fidèle,
Dont l'esprit s'éblouit à ses seules lueurs,
Qui des combats du cœur n'aimez que la victoire,
Et qui rêvez d'amour, comme on rêve de gloire,
L'œil fier et non voilé de pleurs;

Vous qu'en secret jamais un nom ne vient distraire;
Qui n'aimez qu'à compter, comme une reine altière,
La foule des vassaux s'empressant sous vos pas;
Vous à qui leurs cent voix sont douces à comprendre,
Mais qui n'eûtes jamais une ame pour entendre
Des vœux qu'on murmure plus bas;

Thérèse, pour long-temps, adieu.....

La suite manque, mais l'idée de la pièce avait d'abord été crayonnée en prose; les vers y auraient peu ajouté, je pense, pour l'éclat et le mouvement; ils auraient retranché peut-être à la fermeté et à la concision.

« Thérèse, que la nature fit belle en vain, plus ravie de dominer que d'aimer; pour qui la beauté n'est qu'une puissance, comme le courage et le génie;

« Thérèse, qui vous amusez aux lueurs de votre esprit ; qui rêvez d'amour comme un autre de combats et de gloire, l'œil fier et jamais humide ;

« Thérèse, dont le regard, dans le cercle qui vous entoure de ses hommages, ne cherche personne ; que nul penser secret ne vient distraire ; que nul espoir n'excite ; que nul regret n'abat ;

« Thérèse, pour long-temps, adieu. Car j'espérerais en vain auprès de vous ce que votre cœur ne saurait me donner, et je ne veux pas de ce qu'il m'offre.

« Car où mon amour est dédaigné, mon orgueil n'accepte pas d'autre place ; je ne veux pas flatter votre orgueil par mes ardeurs comme par mes respects.

« Mon âge n'est point fait à ces empressemens paisibles, à ce partage si nombreux ; je sais mal, auprès de la beauté, séparer l'amitié de l'amour ; j'irai chercher ailleurs ce que je chercherais vainement auprès de vous.

« Une ame plus faible ou plus tendre accueillera peut-être celui que d'autres ont dédaigné ; d'autres discours rempliront mes souvenirs ; une autre image charmera mes tristesses rêveuses, et je ne verrai plus vos lèvres dédaigneuses et vos yeux qui ne regardent pas.

« Adieu jusqu'en des temps et des pays lointains ; jusqu'aux lieux où la nature accueillera l'automne de ma vie, jusqu'aux temps où mon cœur sera paisible, où mes yeux seront distraits auprès de vous. Adieu jusques à nos vieux jours. »

Il sourirait à notre fantaisie de croire que la scène suivante se rapporte à quelque circonstance fugitive de la liaison dont elle aurait marqué le plus vif et le plus aimable moment. Quoi qu'il en soit, le tableau que Farcy a tracé de souvenir est un chef-d'œuvre de délicatesse, d'attendrissement gracieux, de naturel choisi, d'art simple et vraiment attique ; Platon ou Bernardin de Saint-Pierre n'auraient pas conté autrement.

« 19 *juin*. — Hélène se tut, mais ses joues se couvrirent de rougeur; elle lança sur Ghérard un regard plein de dédain, tandis que ses lèvres se contractaient, agitées par la colère. Elle retomba sur le divan, à demi-assise, à demi-couchée, appuyant sa tête sur une main, tandis que l'autre était fort occupée à ramener les plis de sa robe. — Ghérard jeta les yeux sur elle; à l'instant toute sa colère se changea en confusion. Il vint à quelques pas d'elle, s'appuyant sur la cheminée, ému et inquiet. Après un moment de silence : « Hélène, lui dit-il d'une voix troublée, je vous ai affligée, et pourtant je vous jure.... » — « Moi, monsieur? non, vous ne m'avez point affligée. Vos offenses n'ont pas ce pouvoir sur moi. » — « Hélène, eh bien! oui, j'ai eu tort de parler ainsi; je l'avoue, mais pardonnez-moi... » — « Vous pardonner! Je n'ai pour vous ni ressentiment ni pardon, et j'ai déjà oublié vos paroles. »

« Ghérard s'approcha vivement d'elle. — « Hélène, lui dit-il, en cherchant à s'emparer de sa main : pour un mot dont je me repens.... » — « Laissez-moi, lui dit-elle en retirant sa main : faudra-t-il que je m'enfuie, et ne vous suffit-il pas d'une injure? »

« Ghérard s'en revint tristement à la cheminée, cachant son front dans ses mains; puis tout à coup se retourna les yeux humides de larmes; il se jeta à ses pieds, et ses mains s'avançaient vers elle, de sorte qu'il la serrait presque dans ses bras. »

« Oui, s'écria-t-il, je vous ai offensée, je le sais bien; oui, je suis rude, grossier : mais je vous aime, Hélène; oh! cela, je vous défie d'en douter. Et si vous n'avez pas pitié de moi, vous qui êtes si bonne, Hélène, qui réconciliez ceux qui se haïssent... » Et voyant qu'elle se défendait faiblement : « dites que vous me pardonnez! Faites-moi des reproches, punissez-moi, châtiez-moi, j'ai tout mérité. Oui, vous devez me châtier comme un enfant grossier. Hélène, dit-il, en osant poser son visage sur ses genoux, si vous me frappez, alors je croirai qu'après m'avoir puni vous me pardonnez. »

« Ghérard était beau; une de ses joues s'appuyait sur les genoux d'Hélène, tandis que l'autre s'offrait ainsi à la peine. Il était là, tombé à ses pieds avec grace, et elle ne se sentit pas la force de l'obliger à s'éloigner. Elle leva la main et l'abaissa vers son visage; puis sa tête s'abaissa elle-même avec sa main : elle sourit douce-

ment en le voyant ainsi penché sans en être vue. Et sans le vouloir, et en se laissant aller à son cœur et à sa pensée, qui achevaient le tableau commencé devant ses yeux, sur le visage de Ghérard, au lieu de sa main, elle posa ses lèvres. »

« Elle se leva au même instant, effrayée de ce qu'elle avait fait, et cherchant à se dégager des bras de Ghérard qui l'avaient enlacée. Le cœur de Ghérard nageait dans la joie, et ses yeux rayonnans allaient chercher les yeux d'Hélène sous leurs paupières abaissées. « Oh! ma belle amie, lui dit-il en la retenant; « comme un bon chrétien, j'aurais baisé la main qui m'eût frappé; « voudriez-vous m'empêcher d'achever ma pénitence? » Et plus hardi, à mesure qu'elle était plus confuse, il la serra dans ses bras, et il rendit à ses lèvres qui fuyaient les siennes, le baiser qu'il en avait reçu. »

« Elle alla s'asseoir à quelques pas de lui, et l'heureux Ghérard, pour dissiper le trouble qu'il avait causé, commença à l'entretenir de ses projets pour le lendemain, auxquels il voulait l'associer. — « Ghérard, lui dit-elle après un long silence, ces folies « d'aujourd'hui, oubliez-les, je vous en prie, et n'abusez pas d'un « moment..... — Ah! dit Ghérard, que le ciel me punisse si jamais « je l'oublie. Mais vous, oh! promettez-moi que cet instant passé, « vous ne vous en souviendrez pas pour me faire expier à force de « froideur et de réserve un bonheur si grand. Et moi, ma belle « amie, vous m'avez mis à une école trop sévère pour que je ne « tremble pas de paraître fier d'une faveur. — Eh bien! je vous « le promets, dit-elle en souriant; soyez donc sage. » Et Ghérard le lui jura, en baisant sa main, qu'il pressa sur son cœur. »

Durant les deux derniers mois de sa vie, Farcy avait loué une petite maison dans le charmant vallon d'Aulnay, pès de Fontenáy-aux-Roses, où l'appelaient ses occupations. Cette convenance, la douceur du lieu, le voisinage des bois, l'amitié de quelques habitans du vallon, peut-être aussi le souvenir des noms célèbres qui ont passé là, les parfums poétiques que les camélias de Chateaubriand ont laissés à l'entour, tout lui faisait d'Aulnay un séjour de bonne, de simple et délicieuse vie. Il réalisait pour son compte le vœu qu'un poète de ses amis avait laissé échapper autrefois en parcourant ce joli paysage:

Que ce vallon est frais, et que j'y voudrais vivre!
Le matin, loin du bruit, quel bonheur d'y poursuivre
Mon doux penser d'hier qui, de mes doigts tressé,
Tiendrait mon lendemain à la veille enlacé!
Là, mille fleurs sans nom, délices de l'abeille;
Là, des prés tout remplis de fraise et de groseille;
Des bouquets de cerise aux bras des cerisiers;
Des gazons pour tapis, pour buissons des rosiers;
Des châtaigniers en rond sous le coteau des aulnes;
Les sentiers du coteau mêlant leurs sables jaunes
Au vert doux et touffu des endroits non frayés,
Et grimpant au sommet le long des flancs rayés;
Aux plaines d'alentour, dans des foins, de vieux saules
Plus qu'à demi noyés, et cachant leurs épaules
Dans leurs cheveux pendans comme on voit des nageurs,
De petits horizons nuancés de rougeurs;
De petits fonds rians, deux ou trois blancs villages
Entrevus d'assez loin à travers des feuillages;
— Oh! que j'y voudrais vivre, au moins vivre un printemps,
Loin de Paris, du bruit, des propos inconstans,
Vivre sans souvenir! —

Dans cette retraite heureuse et variée, l'ame de Farcy s'ennoblissait de jour en jour; son esprit s'élevait, loin des fumées des sens, aux plus hautes et aux plus sereines pensées. La politique active et quotidienne ne l'occupait que médiocrement, et sans doute, la veille des ordonnances, il en était encore à ses méditations métaphysiques et morales, ou à quelque lecture, comme celle des *Harmonies*, dans laquelle il se plongeait avec enivrement. Nous extrayons religieusement ici les dernières pensées écrites sur son journal; elles sont empreintes d'un instinct inexplicable et d'un pressentiment sublime :

« Chacun de nous est un artiste qui a été chargé de sculpter lui-même sa statue pour son tombeau, et chacun de nos actes est un des traits dont se forme notre image. C'est à la nature à décider si ce sera la statue d'un adolescent, d'un homme mûr ou d'un vieillard. Pour nous, tâchons seulement qu'elle soit belle, et digne d'arrêter les regards. Du reste, pourvu que les formes en soient

nobles et pures, il importe peu que ce soit Apollon ou Hercule, la Diane chasseresse ou la Vénus de Praxitèle.

« Voyageur, annonce à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saints commandemens.

« Ils moururent irréprochables dans la guerre comme dans l'amitié.

« Ici reposent les cendres de don Juan Diaz Porlier, général des armées espagnoles, qui a été heureux dans ce qu'il a entrepris contre les ennemis de son pays, mais qui est mort victime des dissensions civiles. »

Peut-être après tout, ces nobles épitaphes de héros ne lui revinrent-elles à l'esprit que le mardi, dans l'intervalle des ordonnances à l'insurrection, et comme un écho naturel des héroïques battemens de son cœur. Le mercredi, vers les deux heures après midi, à la nouvelle du combat, il arrivait à Paris, rue d'Enfer, chez son ami Colin, qui se trouvait alors en Angleterre. Il alla droit à une panoplie d'armes rares, suspendue dans le cabinet de son ami, et il se munit d'un sabre, d'un fusil et de pistolets; madame Colin essayait de le retenir, et lui recommandait la prudence : « Eh! qui se dévouera, madame, lui répondit-il, si nous, qui n'avons ni femme, ni enfans, nous ne bougeons pas! » Et il sortit pour parcourir la ville. L'aspect du mouvement lui parut d'abord plus incertain qu'il n'aurait souhaité : il vit quelques amis ; les conjectures étaient contradictoires. Il courut au bureau du *Globe*, et de là à la maison de santé de M. Pinel, à Chaillot, où M. Dubois, rédacteur en chef du Journal, était détenu. Les troupes royales occupaient les Champs-Élysés, et il lui fallut passer la nuit dans l'appartement de M. Dubois. Son idée fixe, sa crainte était le manque de direction; il cherchait les chefs du mouvement, des noms signalés, et il n'en trouvait pas. Il revint le jeudi de grand matin à la ville, par le faubourg et la rue Saint-Honoré, de compagnie avec M. Magnin; chemin faisant, la vue de quelques cadavres lui remit la colère au cœur et aussi l'espoir. Arrivé à la rue

Dauphine, il se sépara de M. Magnin, en disant : « Pour moi, je vais reprendre mon fusil que j'ai laissé ici près, et me battre. » Il revit pourtant dans la matinée M. Cousin, qui voulut le retenir à la mairie du onzième arrondissement, et M. Géruzèz, auquel il dit cette parole d'une magnanime équité : « Voici des événemens dont, plus que personne, nous profiterons ; c'est donc à nous d'y prendre part et d'y aider. » Il se porta avec les attaquans vers le Louvre, du côté du Carrousel ; les soldats royaux faisaient un feu nourri dans la rue de Rohan, du haut d'un balcon qui est à l'angle de cette rue et de la rue Saint-Honoré ; Farcy, qui débouchait au coin de la rue de Rohan et de celle de Montpensier, tomba l'un des premiers, atteint de haut en bas d'une balle dans la poitrine. C'est là, et non, comme on l'a fait, à la porte de l'hôtel de Nantes, que devrait être placée la pierre funéraire consacrée à sa mémoire. Farcy survécut près de deux heures à sa blessure. M. Littré, son ami, qui combattait au même rang, et aux pieds duquel il tomba, le fit transporter à la distance de quelques pas dans la maison du marchand de vin, et le hasard lui amena précisément M. Loyson, jeune chirurgien de sa connaissance ; mais l'art n'y pouvait rien : Farcy parla peu, bien qu'il eût toute sa présence d'esprit : M. Loyson lui demanda s'il désirait faire appeler quelque parent, quelque ami ; Farcy dit qu'il ne désirait personne ; et comme M. Loyson insistait, le mourant nomma un ami qu'on ne trouva pas chez lui, et qui ne fut pas informé à temps pour venir. Une fois seulement, à un bruit plus violent qui se faisait dans la rue, il parut craindre que le peuple n'eût le dessous, et ne fût refoulé ; on le rassura ; ce furent ses dernières paroles ; il mourut calme et grave, recueilli en lui-même, sans ivresse comme sans regret. (29 juillet 1830.)

Le corps fut transporté et inhumé au Père Lachaise dans la partie du cimetière où reposent les morts de juillet.

Les amis de Farcy n'ont pas été infidèles au culte de la noble victime ; ils lui ont élevé un monument funéraire qui devra être replacé au véritable endroit de sa chute. M. Colin a vivement reproduit ses traits sur la toile. M. Cousin lui a dédié sa traduction des *Lois* de Platon, se souvenant que Farcy était mort en combattant pour les *lois*. Et nous, nous publions ses vers, comme on expose de pieuses reliques.

Mais, s'il nous est permis de parler un moment en notre propre nom, disons-le avec sincérité, le sentiment que nous inspire la mémoire de Farcy, n'est pas celui d'un regret vulgaire; en songeant à la mort de notre ami, nous serions tenté plutôt de l'envier. Que ferait-il aujourd'hui s'il vivait? que penserait-il? que sentirait-il? Ah! certes, il serait encore le même, loyal, solitaire, indépendant: ne jurant par aucun parti, s'engouant peu pour tel ou tel personnage; au lieu de professer la philosophie chez M. Morin, il la professerait dans un collége royal; rien d'ailleurs ne serait changé à sa vie modeste, ni à ses pensées; il n'aurait que quelques illusions de moins, et ce désappointement pénible que le régime, héritier de la révolution de juillet, fait éprouver à toutes les ames amoureuses d'idées et d'honneur. Il aurait foi moins que jamais aux hommes; et, sans désespérer des progrès d'avenir, il serait triste et dégoûté dans le présent. Son stoïcisme se serait réfugié encore plus avant dans la contemplation silencieuse des choses; la réalité pratique, indigne de le passionner, ne lui apparaîtrait de jour en jour d'avantage que sous le côté médiocre des intérêts et du bien-être; il s'y accommoderait en sage, avec modération; mais cela seul est déjà trop; la tiédeur s'ensuit à la longue; fatigué d'enthousiasme, une sorte d'ironie involontaire, comme chez beaucoup d'esprits supérieurs, l'aurait peut-être gagné avec l'âge; il a mieux fait de bien mourir! — Disons seulement, en usant du mot de Pindare : « Ah! si les belles et bonnes « ames comme la sienne, pouvaient avoir deux jeunesses! »

Sainte-Beuve.

VOYAGES

EN AMÉRIQUE.

I.

TERRE-NEUVE.

J'allais partir pour les États-Unis, lorsque M. Brue, qui venait d'être nommé gouverneur des îles Saint-Pierre et Miquelon, me proposa de me mener à sa nouvelle résidence. J'acceptai, quoiqu'on me peignît Terre-Neuve et ses dépendances comme un triste pays; mais je ne pouvais faire ce voyage d'une manière plus agréable qu'en la compagnie de M. Brue et celle de M. Brou, commandant la corvette qui devait nous y conduire.

Je partis de Brest le 28 avril 1828, sur *la Cérès*, corvette de 18, commandant la station de Terre-Neuve, avec la gabarre *le Chameau* et deux goëlettes de 8, *la Béarnaise* et *la Mésange*.

Le 17 mai, étant par 52° 21' longitude de 45° 52' latitude, on vint me réveiller pour me faire voir une montagne de glace, qui se trouvait par notre travers à tribord. Nous en étions à un demi-mille de distance, et le

vent qui soufflait de ce côté nous glaçait à bord : la hauteur de cette montagne pouvait être de trois cent cinquante à quatre cents pieds, et sa largeur d'une lieue. C'était pour tout l'équipage, qui n'avait pas encore navigué dans ces parages, un spectacle aussi nouveau que pour moi. Nous en vîmes encore les jours suivans, et une, entre autres, de quatre lieues de large et de douze cents pieds de haut; on dirait de grandes îles sortant de la mer, et le matin et le soir c'est une chose magnifique à voir que ces masses éclatantes dorées par les feux du soleil.

Nous vîmes des marsouins, des souffleurs, des baleines, et après avoir pris quelques morues sur le Grand-Banc, et tiré quelques coups de canon à poudre sur d'inoffensifs bâtimens dont tout le tort était de ne pas nous hisser leurs couleurs, nous arrivâmes le 27 mai à quatre heures du soir à l'île de Saint-Pierre, et jetâmes l'ancre près du Cap à l'Aigle.

Il y faisait très-froid, et par la neige qui restait dans les crevasses des rochers, on pouvait juger que l'hiver y avait été rigoureux. Nous avions tourné autour de ces îles pendant trois jours, sans oser nous en approcher, à cause d'une brume constante, qui ne laissait pas voir d'un bout du bâtiment à l'autre; mais le 27, vers deux heures, le ciel s'éclaircit, et à environ une demi-lieue, nous vîmes sur notre droite les côtes de Saint-Pierre couvertes de neige. Comptant sur la durée du beau temps, nous avançâmes hardiment près des rochers; mais la brume nous enveloppa tout à coup, et nous laissa dans une position très difficile. Nous diminuâmes de voiles, et avançâmes en cherchant à découvrir le *Grand Colombier*, haute masse de rochers formant une île, qui devait se trouver devant nous. En effet, nous aperçûmes l'écume blanche des brisans, et tournâmes à droite en passant entre ces rochers et l'île de Saint-Pierre, détroit assez dangereux, surtout quand on n'y voit pas. Toutes les cinq minutes, nous tirions un coup de canon pour appeler le capitaine du port et le pilote à notre aide; mais le plus difficile était fait. Tout à coup, comme un changement à vue à l'opéra, le vent dissipa la brume, et nous nous trouvâmes suivant bonne route, entre deux côtes escarpées et rocailleuses. Nous étions entourés d'une grande quantité de canots à rames et à voiles, entre autres celui du pilote qui monta à bord, et nous conduisit heureusement, à travers plusieurs passes dangereuses, en rade de Saint-Pierre.

Nos regards se portèrent tout de suite vers la ville, dont nous étions à peu près à un mille; mais ce qu'on en voyait du pont de la corvette n'offrait pas un spectacle bien riant. Au pied de montagnes nues on apercevait une centaine de maisons de bois, sombres, basses, et d'un triste aspect. Un petit clocher se distinguait sur l'église, à côté d'une maison d'assez

bonne apparence, qui, nous dit-on, était le palais du gouverneur; mais pas le moindre mouvement dans la rue, personne dehors, et seulement dans le port cinq ou six bricks. Quelle que fût cependant la terre où j'abordais, j'étais fort impatient d'y descendre.

L'installation de M. Brue, le nouveau gouverneur, eut lieu le lendemain; il partit à midi de la corvette avec le commandant, et cinq coups de canon, tirés de la ville, y annoncèrent son arrivée. *La Cérès* y répondit aussitôt. Il fut reçu avec toute la pompe qu'on pouvait attendre à Saint-Pierre, et le pavillon fut hissé au gouvernement et sur tous les bâtimens du port.

Voici comment Cassini décrivait, en 1778, les îles de Saint-Pierre et Miquelon, lorsqu'il détermina la latitude du bourg de Saint-Pierre : « Saint-Pierre est une petite île; sa plus grande longueur peut être de deux lieues; Miquelon est un peu plus grande. Saint-Pierre cependant est le chef-lieu de la colonie. La sûreté de son port y attire un grand nombre de bâtimens, et c'est probablement la seule raison qui a décidé le gouverneur français à y fixer sa résidence, car j'ai entendu dire que Miquelon était plus agréable. Je me suis quelquefois promené dans l'intérieur pour étudier le pays, et en observer les productions. Tout ce que j'y trouvai, ce furent des montagnes que l'on ne gravissait pas sans danger. Les petites vallées qui les séparaient n'étaient pas plus praticables; les unes, pleines d'eau, formaient une longue suite d'étangs; les autres étaient encombrées de petits sapins et de quelques chétifs bouleaux, seuls arbres que j'aie vu pousser dans le pays. Je n'en ai pas vu s'élever à plus de douze pieds de hauteur. Miquelon est mieux partagée pour le bois. — La plante la plus agréable que je trouvai dans l'île est une espèce de thé, ainsi appelé par les habitans; il ressemble beaucoup à notre romarin, tant par la feuille que par la tige. Il y a aussi une autre plante appelée *anis*, qui se prend également infusée dans l'eau bouillante. On peut juger combien les habitans de cette île sont privés des premières nécessités de la vie, là où le blé ne pousse pas, et où tout entièrement, jusqu'aux moindres objets, doit venir de France. Les maisons sont bâties dans une petite plaine le long de la mer. Il y a de petits jardins où poussent avec peine quelques laitues, qui sont mangées avec avidité lorsqu'elles sont encore vertes. Le manque de pâturages empêche d'avoir beaucoup de bestiaux; et en fait de viande fraîche, on en est réduit aux volailles. On fait de la soupe avec des têtes de morues. Notre arrivée à Saint-Pierre fut célébrée par la mort d'un bœuf, c'était la plus belle réception que les habitans de cet endroit pouvaient nous faire.

« De cette description on peut conclure que Saint-Pierre doit être con-

sidéré uniquement comme un abri ouvert aux pêcheurs en détresse. Nous y avons cependant fondé une colonie. »

Depuis le temps où Cassini quitta ces îles, elles se sont beaucoup améliorées, surtout quant aux pâturages, qui sont abondans dans la petite Miquelon, et qui donnent de nombreux bestiaux. Il y a maintenant, en 1851, 8 établissemens ruraux, 28 chevaux, 380 bœufs ou vaches, et 400 moutons et chèvres. Quant à la population de la ville, elle est de 800 ames pour la sédentaire, et de 225 pour les marins hivernant, en tout 1025.

L'île de Saint-Pierre est située par 58° 55' de longitude ouest, et 46° 46' 30" de latitude. Pendant cinq mois de l'année, on y est enveloppé de brumes épaisses, qui laissent rarement voir le soleil, et pendant cinq autres mois, la neige couvre presque toujours la terre : septembre et octobre, quelquefois novembre, sont très clairs. Dans les beaux jours, on voit parfaitement les côtes de Terre-Neuve, qui sont à huit lieues de distance, et la montagne du *Chapeau rouge*, qui en est à seize. Pour toute défense, la ville a cinq gendarmes, et trente hommes embarqués sur *le Stationnaire*; en outre, il y a une petite pointe de terre, nommée *Pointe aux canons*, entourée de fagots et de gazon, d'où percent trois canons servant à rendre les saluts aux bâtimens étrangers qui entrent; les Anglais, dans leurs traités, nous défendirent d'en avoir plus. Les maisons, bâties toutes en bois, sont pour la plupart faites à Brest. Celle du gouverneur est la plus belle; elle a un étage et des mansardes; on y arrive par un tapis de gazon entouré d'une palissade à hauteur d'appui, et traversée par une allée qui conduit au perron : quatre pierriers en défendent l'entrée. Les armes de France sont peintes sur la porte, et entourées de tonneaux, d'ancres, etc., ce qui lui donne assez l'apparence d'une enseigne de bureau de tabac. Il y a une église et un hôpital, où les malades sont soignés par des sœurs de Saint-Joseph; quelques boutiques, trois billards, et un café, où se tiennent ordinairement les officiers de marine.

C'est un triste séjour pendant l'hiver. Toutes communications sont interceptées, non-seulement avec l'Europe, l'Amérique et Terre-Neuve, mais encore avec Miquelon et Langlade (petite Miquelon). La chasse est la seule distraction qu'on puisse se procurer alors; mais vers la fin d'avril arrivent les bâtimens de pêche : les Basques sont généralement les premiers arrivés. La division de guerre y vient vers la moitié de mai, commandée par une corvette. On y envoyait anciennement une frégate, mais on y a renoncé, les petits bâtimens étant plus commodes dans ces parages. Le commandant de la division est aussi inspecteur des îles, et il expédie ses bâtimens sur différens points de Terre-Neuve, pour protéger nos pêcheurs contre les Anglais, s'il y avait lieu; il s'y transporte aussi, et re-

tourne en France vers la fin d'octobre, laissant une goëlette qui ne peut en partir qu'après les derniers bâtimens de pêche, vers la fin de novembre. Depuis le mois de mai jusqu'à celui d'octobre, Saint-Pierre est très vivant. Un grand nombre de bâtimens nommés *banquiers*, parce qu'ils font la pêche sur le Grand-Banc, viennent y sécher leurs morues. Ceux de guerre, soit français, soit anglais, y viennent plusieurs fois, et le gouverneur a toujours des officiers à sa table, qui lui font oublier l'ennui de l'hiver. Les bâtimens de la station de la Havane quittent cette ville pendant l'hivernage, et remontent jusqu'à Saint-Pierre, où les morues et l'oseille rétablissent en peu de temps les équipages, qui y arrivent presque toujours malades. Cette colonie a sur toutes les autres, telles que le Sénégal, la Guyane et les Antilles, l'avantage d'être parfaitement saine. Quant à la société de la ville, elle se compose de quelques négocians et de quelques employés du gouvernement.

Saint-Pierre est une île fort giboyeuse; pour ma part, je tuai plusieurs renards argentés, que j'envoyai en France, où ils sont maintenant sous forme de palatines et de manchons. Mais une chasse que je fis sur le Grand-Colombier, avec le commandant et plusieurs officiers, fut surtout abondante.

Le Colombier a près de quatre cents pieds de haut, et il est dangereux à gravir : à chaque instant la terre, la mousse ou les pierres vous manquent sous les pieds. Dans cette position, n'ayant rien où l'on puisse s'accrocher, plusieurs personnes ont été entraînées jusque dans la mer. Avant d'y débarquer, nous étions déjà éblouis par les milliers d'oiseaux qui tourbillonnaient autour de nous, tels que canards blancs, gaudes, gaudaillons, moyaques, becs-scie, merles jaunes, crevasses, cannes de roches, marchands, mais surtout des calculots. Rien de plus singulier et de plus comique que la physionomie de ces calculots. Ils vous regardent en passant d'un air si sérieux! Déjà loin de vous, ils retournent la tête en volant pour vous voir encore plus long-temps, et reviennent souvent se mettre sous le rocher qui vous porte. On les prend à la main quand ils sont dans leurs nids, et ils ne s'envolent pas, mais se défendent à coups de bec; ceux qui sont logés au-dessus avancent la tête dehors, et regardent avec beaucoup de gravité ce qui se passe, jusqu'à ce que leur tour arrive. Leurs œufs sont très bons à manger, et nos matelots en faisaient de très belles omelettes. La tête du calculot est rouge et très grosse en comparaison du corps; l'œil est très grand et noir, et le bec s'ouvre de côté, au lieu de s'ouvrir de haut en bas. Le corps est blanc et noir, les ailes rouges et noires, et très courtes.

Après nous être dispersés sur le Colombier, je restai isolé avec deux

canotiers pour ramasser mon gibier, chose peu facile, car il tombait quelquefois à cent pieds au-dessous de moi. Les calculots me venaient vingt et trente en tête et très vite, et étant peu d'aplomb, il n'était pas aisé de les tirer. En une heure, je tuai quarante-trois oiseaux, et j'en perdis beaucoup. En tout, nous rapportâmes cent dix-huit pièces, mais elles n'étaient malheureusement pas bonnes à manger.

A deux lieues de Saint-Pierre est *Langlade* ou la petite *Miquelon;* il s'y trouve plusieurs sites pittoresques, entre autres la *Belle Rivière*, remplie de saumons, et sur les bords de laquelle le nouveau gouverneur a fait bâtir une ferme. La végétation de cette île est surprenante : on y élève maintenant beaucoup de bestiaux, et des agriculteurs venus de France savent tirer parti de cette terre qu'on avait regardée long-temps comme incapable d'être cultivée.

Les cartes marquent encore Langlade comme séparée de Miquelon par un détroit où l'eau aurait trois ou quatre brasses de profondeur, mais c'est une erreur; elles ont été séparées, et ne le sont plus : la preuve en est que j'ai passé de l'une à l'autre à pied sec sur de petites collines de quinze à vingt pieds au-dessus de la mer, et couvertes de la plus belle verdure du monde. Un bâtiment anglais, qui allait de Québec en Irlande, se fiant à ses cartes, voulut passer dans ce détroit, s'y perdit, et la côte est encore jonchée de ses débris.

Nous allâmes un jour à Miquelon présenter le nouveau gouverneur aux habitans. Je tuai un loup marin en chemin, et manquai quelques outardes. Les autorités, vinrent sur la plage au-devant du gouverneur; un coup de canon le salua à son débarquement, et le commissaire s'excusa d'avoir été si parcimonieux sur ce qu'il n'y avait plus de poudre dans la colonie. Le bourg de Miquelon consiste en une cinquantaine de maisons alignées sur la plage, toutes en bois comme celles de Saint-Pierre.

C'est la plus grande des trois îles, et elle est, dit-on, plus froide en hiver et plus exposée que les autres à la *poudrerie.*

La *poudrerie* est un météore peu connu en d'autres climats; c'est une sorte de neige d'une extrême subtilité, qui s'insinue dans les lieux dont la clôture est le plus exacte; elle s'y introduit par les moindres interstices que laisse le mastic dont les vitrages sont enduits; elle est emportée horizontalement par l'impétuosité du vent, qui en accumule quelquefois des monceaux auprès des murailles et des éminences, et comme elle ne permet ni de distinguer dans les rues les objets les plus voisins, ni même d'ouvrir les yeux, qui en seraient blessés, on peut à peine s'y conduire, et on perd même la respiration. Plusieurs personnes, surprises par ces

tempêtes, se sont égarées, et ont été trouvées plus tard ensevelies sous la neige.

L'année dernière, un pêcheur dont la mère se mourait, voulut aller chercher le chirurgien, qui demeurait à quelque distance de la ville. On tâcha en vain de l'en dissuader. Il faisait nuit, un froid glacial; et la neige tourbillonnait avec fureur. Il se décida à suivre le bord de la mer, craignant de s'égarer, s'il prenait à travers la plaine, et la nuit se passa; le jour vint, mais pas de nouvelles du pêcheur : le chirurgien lui-même ne l'avait pas vu. A la fonte des neiges, une vieille femme heurta du pied quelque chose qui lui fit baisser les yeux; elle regarda, et vit une tête dont les yeux et la bouche étaient remplis de sable.... C'était sans doute celle du pêcheur.

Le meilleur parti, lorsqu'on est surpris par la *poudrerie*, est celui employé par les Indiens : ils s'asseient, et se laissent couvrir par la neige, qu'ils secouent de temps en temps par le haut. De cette manière on a beaucoup moins froid que si l'on restait exposé au vent; et quand la tourmente a cessé, on sort de sa retraite.

Nous revînmes de Miquelon à cheval; nous trouvions de temps en temps un sentier à peu près frayé, mais nous suivions le plus souvent sur les dunes, où la mer venait baigner les pieds de nos chevaux, ou dans des marais et des mousses où ils enfonçaient jusqu'au poitrail. Après avoir passé la langue de terre qui réunit les deux îles, nous arrivâmes près du *Cap percé*, à Langlade, où nous attendaient nos embarcations, et, malgré une brume très épaisse, nous arrivâmes au port sans accident. Nous y trouvâmes le brick de guerre anglais le *Manly*. Pendant cette saison, les bâtimens de guerre de cette nation viennent de temps en temps, soit de Saint-Jean, soit d'Halifax; il entre aussi quelques goëlettes marchandes de Boston, et des sloops anglais de Terre-Neuve, portant du bois et quelques objets de commerce.

Terre-Neuve, dit-on, est la première partie connue de l'Amérique du Nord. En 874, des Norwégiens découvrirent l'Islande, et y fondèrent une colonie. En 982, ils découvrirent de même le Groënland, et s'y établirent aussi. De là, plusieurs d'entre eux se dirigèrent au sud-ouest, et trouvèrent un pays où poussaient des vignes chargées de raisins, et ils l'appelèrent *Winland*. Le docteur Morse prétend que ce *Winland* est Terre-Neuve, que sa découverte remonte à 1001, et que le Norwégien *Biorn* (1) fut le premier qui y descendit. Des relations furent entretenues entre ce pays et le Groënland; et, en 1121, Éric, évêque de cette colo-

(1) D'autres écrivent *Biarn*.

nie, alla à Winland pour tâcher de ramener ses habitans à des mœurs civilisées, ceux-ci étant presque à l'état de sauvages. Ce prélat ne revint plus au Groënland, et pendant plusieurs siècles, Winland tomba dans l'oubli. Il est très vrai que la vigne se trouve à Terre-Neuve, et en grande quantité, à peu près dans les mêmes latitudes que dans l'Amérique du Nord, la Nouvelle-Angleterre et le Canada. L'île d'Orléans, dans le Saint-Laurent, avait été nommée par Jacques Cartier *île de Bacchus*, à cause de la grande quantité de vignes qui s'y trouvaient. Un voyageur français écrivait, en 1748, de Terre-Neuve : « Les cantons que les Français possèdent ici produisent des vignes en abondance. » D'après un grand nombre d'ouvrages écrits par les Norwégiens depuis plusieurs siècles, on ne peut douter que ce Winland n'ait été Terre-Neuve.

Angrim Jonas, qui a écrit une histoire d'Islande, raconte qu'en 1001 un Islandais, nommé Biorn, dans un voyage d'Europe au Groënland, ayant été poussé par une tempête bien loin au sud-ouest, découvrit un pays plat couvert d'épaisses forêts, et vit bientôt après une île. Il ne s'y arrêta cependant pas, et avec des vents de nord-ouest, il remonta au Groënland, où il voulait rejoindre son père Herljof; il lui fit part de sa découverte. Lief, fils d'Eric, s'embarqua aussitôt avec trente-cinq hommes, prit Biorn avec lui, et se dirigea sur ce nouveau pays. Les premières terres qu'ils virent étaient rocailleuses et stériles; ils l'appelèrent *Helleland*, ou pays de rochers. Ils découvrirent après un pays plus bas, sablonneux et couvert de bois, qu'ils nommèrent *Markland*, ou pays boisé. Deux jours après, ils virent encore terre, avec une île au nord de la côte : une rivière la parcourait; ils y entrèrent et la trouvèrent pleine de poissons, et principalement de beaux saumons. Les buissons qui la bordaient étaient couverts de baies douces; l'air y était doux et le sol fertile. Ils arrivèrent à un lac où cette rivière prenait sa source, et se déterminèrent à hiverner sur ses bords. Dans les jours les plus courts, ils y voyaient le soleil huit heures au-dessus de l'horizon, ce qui fait supposer que le jour le plus long, sans compter le crépuscule, devait y être de seize heures. Il suit de là, dit Angrim Jonas, que cet endroit, qui se trouvait par les 49° de latitude nord dans le sud-ouest du Groënland, doit être ou la rivière de *Gander*, ou la *baie des Exploits* dans l'île de Terre-Neuve. Lief goûta les raisins, en fit du vin, et il appela ce pays *Winland dot Gade*, ou le pays au bon vin.

De nombreux armemens se firent au Groënland, et vinrent explorer de nouveau Winland. Le troisième été qu'ils le visitèrent, les Islandais furent attaqués par un grand nombre de petits hommes armés d'arcs et de flè-

ches, qui les mirent en fuite. Ils les appelèrent *Skroëllingers*, ou conducteurs de traîneaux.

L'été suivant, un Islandais nommé Thorfin vint s'établir dans ce pays, et y fonder une colonie. Il y apporta des meubles et des bestiaux, et y amena soixante-dix personnes des deux sexes. Les *Skroëllingers* vinrent les visiter, et un commerce de pelleteries très avantageux pour les Islandais s'établit aussitôt. Mais depuis 1121, d'après le docteur Foster, on ne sait rien de Winland. Il est probable que la race d'hommes qui existe encore dans l'intérieur de l'île, et qui diffère d'une manière remarquable des autres tribus sauvages de l'Amériqne du Nord, qui sont en guerre continuelle avec les Skroëllingers ou Esquimaux vivant sur la côte opposée, descend des anciens Norwégiens.

Pinkerton, dans une géographie moderne, dit que le Groënland faisant partie de l'Amérique, la découverte de ce continent doit donc remonter à l'époque où les Norwégiens, en 982, trouvèrent le Groënland, découverte suivie en 1003 de celle de Winland. Il ajoute aussi que les colonies continuèrent à fleurir jusqu'au moment où les glaces accumulées du pôle vinrent interrompre leurs communications. Winland tomba alors dans l'oubli jusqu'en 1497, où Jean Cabot la découvrit.

En 1721, un prêtre norwégien, tourmenté de l'idée de la triste situation où devait se trouver la colonie du Groënland, si toutefois elle existait encore, prit la courageuse résolution de s'y rendre. Il aborda à la côte ouest, et y trouva quelques ruines d'églises, seuls débris de la colonie chrétienne. Il y prêcha l'Évangile aux indigènes, et y resta jusqu'en 1725.

C'est un fait reconnu, que des variations considérables se sont fait remarquer à différentes périodes dans les glaces du pôle arctique. On ne sait quelles en sont les raisons certaines. Doit-on les attribuer à des tremblemens de terre, ou à des tempêtes, ou à de violens mouvemens des mers qui les entourent, ou à l'accumulation continuelle des neiges, avec lesquelles, l'équilibre venant enfin à être rompu, elles produisent à peu près le même phénomène que les avalanches des Alpes? Les docteurs Morse, Foster, et beaucoup d'autres, s'accordent à croire qu'un changement considérable dans le climat du Groënland a eu lieu vers le commencement du XV[e] siècle.

En examinant l'île de Terre-Neuve et les îles adjacentes jusqu'à l'açore du *Bonnet flamand*, on trouve seize dégrés de longitude et dix degrés de latitude où la profondeur de la mer varie entre soixante, trente, et quelquefois même dix brasses dans des endroits à une distance considérable, soit des côtes de Terre-Neuve, soit du continent américain. On serait donc porté à en conclure que ce sont les restes d'une vaste île, qui, à une

époque reculée, éprouva une révolution semblable à celle qui, en 1663, ébranla le Canada et les pays environnans jusqu'à New-York, et qu'affaiblis par cette commotion, les fondemens qui supportaient cette île, excepté les parties qui constituent actuellement Terre-Neuve, auraient été précipités dans les profondeurs de l'Océan, proportionnellement à leurs hauteurs primitives, et aux différens degrés de solidité des surfaces qu'ils rencontrèrent dans leur chute. Peut-être aussi était-ce une partie du continent américain, car le détroit de *Belle-Ile*, qui sépare Terre-Neuve des côtes du Labrador, n'a guère plus de trois lieues de large, dans une longueur de quinze lieues marines.

En 1500, les bancs qui entourent Terre-Neuve étaient déjà fréquentés par les Européens, qui venaient y pêcher la morue. Un voyageur français écrivait alors : « Avant d'arriver au Grand-Banc, les marins en sont avertis par une multitude d'oiseaux dont les plus connus sont les gaudes, les fouquets et les happefoies, appelés ainsi pour leur empressement à dévorer le foie des morues qu'on jette à la mer en ouvrant le poisson. Ces bancs, disait-il, sont des montagnes qui s'élèvent du fond de la mer à une distance de trente, trente-six et quarante brasses de la surface. La longueur du Grand-Banc est de deux cents lieues, et de dix-huit, vingt et vingt-quatre de large. » Ceci s'accorde à peu près avec nos cartes modernes.

Jean Cabot, Vénitien, sous les auspices du roi Henri VII et avec l'appui des négocians de Londres, partit d'Angleterre en 1497; le 24 juin, il découvrit terre, et donna au premier cap qu'il vit le nom de *Bonavista*. Il est sur la côte est de l'île de Terre-Neuve, et le nom lui en est resté. Il entra dans la baie qui en a gardé aussi le nom, et vit plusieurs indigènes couverts de peaux, beaucoup de cerfs, d'ours, de perdrix et d'aigles. Il prit alors possession de cette île pour le roi d'Angleterre, et l'appela *Baccalao*, nom que donnaient les indigènes aux morues. Il retourna bientôt à Londres, où il mena trois sauvages avec lui.

En 1501, Gaspar de Corte Real, d'une grande famille de Portugal, partit de Lisbonne, et arriva à Terre-Neuve, où il aborda dans une large et profonde baie, qu'il nomma *Baie de la Conception*. Il visita toute la côte est, fit le tour par le sud, et donna le nom de terre de *Labrador* ou terre de Laboureur à celle qui se trouve à l'ouest de l'île, parce qu'étant située par 50° de latitude, il pensait qu'elle pouvait être cultivée.

En 1504 Bergeron, en 1506 Jean Denis, de Honfleur, tous deux Français, et en 1508, Thomas Hubert de Dieppe, allèrent à Terre-Neuve. Hubert en ramena deux sauvages. En 1534, Jacques Cartier partit le 20 avril de Saint-Malo, par les ordres de François Ier, avec deux navires et

cent vingt-deux hommes, et arriva le 10 mai à Bonavista. La terre était encore couverte de neige, et les côtes environnées de glaces. Il fit le tour de l'île, et y trouva beaucoup de beaux ports; mais le froid y était si fort, qu'il se rembarqua presque aussitôt.

En 1525, Jean Verrazini prit possession de l'île de Terre-Neuve pour François Ier, et lui donna le nom qu'elle a porté depuis.

En 1549, un négociant de Londres, nommé Hoare, alla s'y établir avec un grand nombre d'aventuriers anglais. Ils y furent exposés, dans les premiers temps, à toute espèce de privations, mais ils finirent par y prospérer.

D'accord avec l'Angleterre, la France envoyait déjà en 1634 des pêcheurs à Terre-Neuve, et du temps de la reine Anne, ces pêcheries avaient tellement augmenté ses richesses et ses forces navales, qu'elle était devenue formidable à toute l'Europe. « C'est à ces expéditions lointaines, dit un Anglais, que la France doit le développement de ses forces sur mer; on peut s'en convaincre en jetant un coup-d'œil sur l'état de sa marine avant qu'elle envoyât des bâtimens à Terre-Neuve : elle n'en avait alors qu'un petit nombre, de tonnage et de force médiocres; mais depuis, elle a combattu les forces combinées de la Hollande et de l'Angleterre, et elle a armé de grands corsaires qui ont infesté nos côtes et ruiné nos négocians. »

A la fin du XVIIe siècle, la France employait dans ce commerce près de cinq cents bâtimens, dont un grand nombre étaient d'un fort tonnage, et portaient de seize à quarante canons, pour lesquels il fallait près de seize mille hommes. — « Les Français, dit toujours l'auteur anglais, par leur frugalité, par le prix du sel qu'ils avaient à meilleur marché que nous, possédant les endroits les plus commodes pour pêcher, nous ont complètement battus dans ce commerce. La partie du sud-ouest où ils s'établissent, et particulièrement le voisinage du cap *Ray*, est la meilleure, et ils y sont rarement gênés par les glaces, tandis que la petite partie des pêcheries anglaises, étant plus au nord-est, est encore obstruée de glaces, souvent même au commencement de mai. Elles empêchent les bâtimens d'entrer dans les ports, et le poisson ne se prend que lorsqu'elles se sont éloignées des côtes. »

Terre-Neuve changea souvent de maîtres. Après l'avénement de la reine Anne au trône d'Angleterre, la guerre fut déclarée contre la France, en 1702. Une escadre commandée par le capitaine Leake arriva au mois d'août à Terre-Neuve, détruisit les établissemens français, prit l'île de Saint-Pierre, et rasa un petit fort armé de six canons; vingt-neuf bâtimens tombèrent entre ses mains, et deux furent brûlés.

En 1708, Saint-Ovide, commandant français à Plaisance, prit et détruisit complétement à son tour la ville de Saint-Jean, et jusqu'au traité d'Utrecht, en 1713, la France posséda paisiblement cette île. Ce traité la remit entre les mains des Anglais. Il était pourtant permis aux Français de pêcher et de sécher leur poisson à terre dans la partie qui s'étend du cap de Bonavista jusqu'à la pointe nord de l'île, et au-delà, en descendant le long de la côte ouest jusqu'à la *Pointe riche*; mais il leur était défendu de fortifier aucun point, ou d'y bâtir des maisons, excepté les cabanes et les échafauds nécessaires à la pêche. Ils n'avaient non plus le droit d'y séjourner passé le temps nécessaire pour sécher le poisson.

En 1745, la France vit ce commerce, si important pour elle, suspendu de nouveau, et perdit sa part de Terre-Neuve, perte suivie bientôt de celle du cap Breton.

En 1762, une escadre française entra dans *Bull Bay*, et les troupes marchant sur Saint-Jean, cette ville se rendit pour la seconde fois.

En 1763, par un nouveau traité, la France rentra dans ses droits, et eut en outre le droit de pêche dans le golfe Saint-Laurent, mais seulement à trois lieues des côtes appartenant à l'Angleterre. Les îles Saint-Pierre et Miquelon furent cédées à la France pour servir d'asile aux pêcheurs, le roi s'engageant à ne pas les fortifier, et ne pouvant y entretenir une garde de plus de cinquante hommes pour faire la police.

Les hostilités recommencèrent de nouveau en 1779, et les îles Saint-Pierre et Miquelon, toujours premières victimes, furent prises, et les habitans, au nombre de dix-neuf cent trente-deux, envoyés en France. Nous en reprîmes possession en 1783; les Anglais s'en emparèrent en 1793; nous les reprîmes en 1801, les perdîmes encore, et par le traité du 17 juin 1814, le droit de pêche pour les Français sur le Grand-Banc de Terre-Neuve fut remis sur le même pied qu'en 1792. Mais la saison avancée et le retour de l'empereur de l'île d'Elbe ne nous permirent d'en tirer aucun avantage avant 1816, où le gouverneur français alla s'installer aux îles Saint-Pierre et Miquelon.

Depuis cette époque, la pêche augmente chaque année, et chaque nouvelle saison voit de nouveaux armemens pour Terre-Neuve partir de Bretagne et de Normandie. En 1830, la pêche y occupait quatorze mille marins, et c'est une bonne école, car la navigation y est difficile et pénible.

On peut considérer trois sortes de pêches :

Celle dite sédentaire, que font les colons établis sur les côtes, et dont le produit est échangé contre des marchandises d'Europe, ou acheté

par des navires qui n'ont pu compléter leur chargement par leur propre pêche;

Celle sur le Grand-Banc, faite par les bâtimens venus de France, qu'on nomme *banquiers*, et dont le poisson, salé immédiatement après avoir été pris, est connu sous le nom de morue verte;

Celle enfin qui se fait par des chaloupes et des pirogues, en pleine mer et sur les côtes, et dont le poisson est préparé et séché dans les hâvres, où les navires d'Europe viennent mouiller.

Les plus grandes morues sont celles prises sur le Grand-Banc. J'en ai vu de cinq pieds de long, mais leur grandeur ordinaire est de deux à trois pieds. Le mer ne produit pas de poisson plus vorace, et dont la bouche soit plus grande, proportionnellement à sa taille. On trouve souvent dans son ventre de gros coquillages, des morceaux de faïence, du fer, du verre, etc. Son estomac certainement ne digère pas ces dures substances; mais, par un certain pouvoir de se retourner comme une poche, il peut en rejeter ce qui s'y trouve. La fécondité de ce poisson est remarquable : un naturaliste célèbre, qui a eu la patience de compter les œufs d'une seule morue, en a trouvé neuf millions trois cent quarante-quatre mille! Le phosphore semble un élément essentiel de sa composition, car la lumière que donne une tête de morue dans l'obscurité est très considérable.

. . . .

Le 5 juin 1828, je partis de Saint-Pierre pour le Croc, au nord-est de Terre-Neuve, port où le bâtiment commandant la station avait eu jusqu'alors l'habitude de mouiller. Le temps était serein, et nous vîmes les côtes de la *grande terre* toute la journée jusqu'au *Chapeau rouge*, de là au cap *Raze*, que nous doublâmes, et ainsi de suite jusqu'à Saint-Pierre, devant lequel nous étions le lendemain à midi, vingt-quatre heures après notre départ, ayant fait ainsi quatre-vingt-quatre lieues. Nous nous tînmes constamment à quatre et six milles des côtes, et je pus les dessiner presque toutes depuis le *Chapeau rouge*. Nous vîmes alors distinctement les maisons blanches de la ville au fond du port, et le fort *Amherst* sur la montagne. Le soir, nous étions par le travers de l'île Baccalao; le lendemain, nous eûmes de la brume et peu de vent. La nuit, il vint à fraîchir, et nous fûmes obligés de capéer à cause des montagnes de glace. Le jour suivant calme, et multitude de glaces en vue de tous côtés. On en estima plusieurs à quatre et cinq lieues de long sur huit et douze cent pieds de haut. Nous crûmes voir quelque chose remuer sur une d'elles, mais, malgré nos longues vues, nous ne pûmes nous assurer quel objet c'était : peut-être un ours blanc. C'est ainsi que ces animaux arrivent à Terre-Neuve, entraînés du pôle par les courans; ils viennent échouer sur les côtes après un ou

deux mois de jeûne, n'ayant pour toute nourriture que leurs pattes à lécher. Quoiqu'à travers la brume, et à cause de ces montagnes, la navigation soit dangereuse, on peut cependant s'apercevoir facilement de leur voisinage avec un thermomètre qu'on présente aux côtés du bâtiment, et même, en regardant dans la brume, on voit toujours plus de clarté au-dessus de l'endroit où elles sont que partout ailleurs.

Dans la matinée du 9 juillet, étant venus trop au nord, nous vîmes le cap Charles au Labrador, et une longue suite de côtes élevées s'étendant au nord-est. Nous passâmes la nuit sous l'île de Grois, en vue de vingt-cinq montagnes de glace, et entourés de baleines qui tournaient autour de notre corvette, en soufflant et faisant entendre leurs grognemens. Une d'elles passa sous le *beaupré*, et inonda deux hommes qui se trouvaient en vigie sur le gaillard d'avant. Le 10, nous eûmes beau temps, et la mer nous offrit des effets de mirage singuliers, parmi lesquels nous remarquâmes un brick qui semblait entièrement renversé, c'est-à-dire que sa carcasse était en l'air, et que les mâts touchaient la mer. Vers midi, voyant que la brise ne se faisait pas, le commandant fit armer les avirons de *la Cérès*: il y en avait huit avec huit hommes sur chaque; mais comme nous ne faisions pas plus d'un mille à l'heure de cette manière, on mit toutes les embarcations à la mer, et nous nous fîmes remorquer. Près des terres cependant la brise nous adonna, et, après avoir parcouru les sinuosités de l'entrée, nous mouillâmes dans le port du Croc, près de deux bricks désarmés, abandonnés, dégréés, et dont les propriétaires, occupés à la pêche, ne se servaient que pour leur traversée. Ce port est situé au nord-est de l'île par 58° 10′ de longitude ouest, et 58° 3′ 17″ de latitude.

Il est presque circulaire, et on y est parfaitement à l'abri. L'entrée en serait assez difficile à distinguer, même de près, s'il n'y avait un gros cap nommé *Cap-de-Vent*, à babord en entrant, sur lequel est un mât surmonté d'un ballon.

Au fond du port, à gauche, est l'embouchure d'une jolie rivière de trois cents pieds de large environ, longée de collines couvertes de sapins, de rochers, et faisant plusieurs détours qui la rendent très pittoresque; c'est *l'Épine Cadoret*. A droite, en remontant, sur une éminence couverte de verdure, où s'élève un bouleau solitaire, est situé le cimetière. Il y a trois croix, et deux bornes sur lesquelles sont les noms de deux jeunes aspirans anglais, âgés, l'un de vingt-un ans, l'autre de dix-neuf, qui ont péri dans un *snow-storm*, ou tempête de neige.

Au premier abord, ce que je vis de ce pays me parut charmant, pittoresque et sauvage; tout y était très vert, et les bois, composés presque uniquement de bouleaux et de sapins, couvraient une gradation de colli-

nes entassées les unes sur les autres. La végétation y est très active, les plantes très parfumées, surtout l'angélique, qui s'y trouve en grande quantité, et dont l'odeur embaume les forêts.

Dès son arrivée, le commandant établit sur les bords de cette rivière quatre matelots jardiniers pour avoir quelques légumes. Nous allâmes les voir le lendemain de leur translation à terre; nous les trouvâmes la tête et les yeux horriblement enflés, ne pouvant soulever leurs paupières, et éprouvant de vives souffrances. Les moustiques les avaient mis dans ce triste état. Avec le temps cependant, leurs têtes reprirent leur volume ordinaire, leurs yeux se rouvrirent au jour, et ils en furent quittes pour la piqûre habituelle de ces insectes, qui occasionne une grande démangeaison. Quand le ciel est calme, et même par toute espèce de temps, les moustiques sont en possession de l'air depuis la moitié de juin jusqu'à la moitié d'août, et souvent, dans les bois, ils sont par bandes si épaisses, qu'ils interceptent la lumière; mais ils disparaissent quand il pleut, et quand le vent souffle du nord-ouest.

Peu de jours après mon arrivée, le commandant me mena voir deux établissemens de pêche dans le port même, l'un dans une anse, nommée *Anse du sud-ouest*, et l'autre, dans une anse en face, nommée *la Genille.*

Les bateaux dont on se sert pour la pêche de la morue sont de différentes grandeurs. Les uns ne contiennent que deux hommes, d'autres trois et quatre, et dans les pêcheries anglaises, lorsque le poisson est abondant, il y a souvent en outre des enfans et des femmes. Les pêcheurs tiennent à babord et à tribord deux lignes, terminées chacune par deux hameçons, de sorte qu'étant quatre, il y a seize hameçons employés. L'appât ou *boëte* varie avec la saison. On emploie ordinairement le hareng, le maquereau, le lançon, le capalan, l'encornet, la jeune morue, et à défaut de ces poissons, la chair de l'oiseau de mer. Les embarcations partent ordinairement avant le jour, et vont à quelques milles sur une basse ou un banc peu profond, et y mouillent leur grapin. Chaque ligne étant bien attachée dans l'intérieur, et les hameçons étant prêts, le pêcheur se place à égale distance de ses deux lignes, qu'il remue de temps en temps. Dès qu'il croit observer la moindre tension dans sa ligne, il la hâle aussi promptement que possible, jette le poisson dans le bateau, et lui ôte l'hameçon de la bouche. Si la morue est grande, il l'accroche avec une gaffe dès qu'elle atteint la surface de l'eau, ou avec un gros hameçon attaché au bout d'un bâton, pour empêcher, ce qui arrive très souvent, que, par l'excessive vivacité de ses mouvemens et la grandeur de sa bouche, elle ne parvienne à s'échapper.

Quand le chargement est complet, les pêcheurs le portent à terre pour le préparer; mais s'il n'y a pas assez de poisson, et qu'ils soient trop loin de terre, ils passent la nuit en mer, dans leurs mauvaises embarcations non pontées, mouillés, exposés au froid et aux vagues, ayant pour tous vivres un peu de biscuit et quelques verres d'eau-de-vie.

L'endroit où se prépare la morue s'appelle *échafaud.* C'est une plate-forme couverte, ou un grand hangard élevé sur le rivage, dont un côté, se projetant sur la mer, est fortement étayé et défendu par de gros arbres qui le garantissent du choc des bateaux et des bâtimens. On y monte du côté de la mer au moyen d'arbres placés horizontalement, de distance en distance, en guise de marches. Sur le devant de la plate-forme est une table; d'un côté est placé le *décolleur*, qui prend le poisson, lui coupe le cou jusqu'à la nuque avec un couteau, et le pousse après à l'*étêteur*, qui est à sa droite. Celui-ci le prend de sa main gauche, et avec l'autre sort le foie qu'il jette dans un tonneau sous la table, ainsi que les entrailles, qui tombent dans la mer par un trou du plancher. Il place ensuite le cou du poisson sur le bord de la table ronde et coupante, placée devant lui, appuie dessus avec la main gauche, et donnant au corps avec la droite un coup violent, il le pousse au *trancheur* en face, et la tête séparée du corps tombe dans la mer. Le *trancheur* prend alors le poisson de la main gauche, et commençant depuis la nuque, en ayant soin de tourner le couteau en dedans pour suivre toujours la grande arête, il tranche jusqu'à l'extrémité de la queue. Relevant alors l'arête avec son couteau, il pousse le poisson ainsi fendu dans une brouette, et l'arête brisée tombe dans la mer par une ouverture pratiquée près de lui dans le plancher.

Quand la brouette est pleine, on l'amène de suite au *saleur*, et on en met une autre à la place. Toutes ces préparations se font avec la plus grande rapidité, quoique avec beaucoup de soin, parce que la valeur du poisson dépend surtout de ce qu'il n'y manque rien. Quelquefois on conserve les langues. Dans ce cas, on jette de côté le nombre de têtes dont on a besoin, et pour ne pas retarder le travail de la table, d'autres personnes les ramassent.

Le *saleur* est à l'autre bout de l'échafaud. Dès que la brouette est devant lui, il prend le poisson un à un, et le plaçant par couches, il jette dessus une certaine quantité de sel avec la main, ayant soin de proportionner cette quantité à la taille de la morue et au degré d'épaisseur de ses différentes parties. C'est du saleur que dépend la réussite de tout le voyage. S'il n'y a pas assez de sel sur le poisson, il ne se conserve pas; s'il y en a trop, la place où il y a excès devient noire et humide. S'il est exposé au soleil, il se grille; si on le retourne, il redevient humide et est sujet à se

briser quand on le manie, tandis que, salé et séché comme il faut, il devient blanc, ferme et compacte. La quantité de sel à donner dépend beaucoup aussi de sa qualité. Aux environs des *échafauds*, la terre est couverte de têtes de morues dont se régalent les chiens, qui, dans ce pays, ne veulent manger que du poisson.

Les foies de morue sont placés dans de grands *cajots*, assez ouverts pour faciliter, par la putréfaction, l'écoulement de l'huile, qui est recueillie avec grand soin. L'homme chargé d'y entrer jusqu'aux genoux pour y travailler s'appelle *perroquet*, et reçoit un verre d'eau-de-vie pour sa peine.

Année commune, il n'y a pas d'établissement qui ne prenne au moins huit cent mille morues.

Le poisson doit rester cinq ou six jours en pile, jusqu'à ce qu'il soit suffisamment chargé de sel. Ce temps écoulé, il doit être lavé aussi tôt que possible. On le met alors dans des cuves de bois remplies d'eau, ou dans des espèces de cages à jour dans la mer. On l'en retire un à un, on le frotte sur le ventre et sur le dos avec un drap de laine, et on le laisse égoutter sur le plancher. On continue ainsi jusqu'à ce qu'on en ait une quantité susceptible d'être travaillée le lendemain. La morue peut rester ainsi deux jours, pas plus, parce qu'elle perdrait de son poids, et le sel n'y tenant plus, elle ne supporterait pas si bien les changemens de temps.

Le lendemain, on étend le poisson à l'air pour le faire sécher, le côté ouvert exposé au soleil, et le soir on en place deux ou trois l'un sur l'autre, tête sur queue, le dos en l'air pour empêcher que le côté ouvert ne souffre de l'humidité. On l'étend de nouveau le lendemain matin, et le soir on en met cinq ou six les uns sur les autres, et on augmente toujours le nombre jusqu'à ce que le quatrième jour il y en ait dix-huit ou vingt, toujours le dos en l'air, et un peu inclinés de manière à laisser écouler l'eau, s'il vient à pleuvoir pendant la nuit.

Le cinquième soir, le poisson est regardé comme sauvé, et reste dans cet état pendant huit jours et même quinze, si le temps est mauvais. On en fait alors de grosses piles, semblables à des meules de foin, le dos en l'air et le tout recouvert de paillassons retenus par de grosses pierres pour les abriter des rosées abondantes qui tombent pendant les nuits d'été. On doit les étendre encore une fois avant de les emmagasiner, ou de les mettre à bord des bâtimens qui les emportent à la Guadeloupe, à la Martinique, en France, en Espagne, en Italie, en Grèce, etc.

Comme une seule goutte d'eau peut non-seulement gâter un poisson, mais encore communiquer l'infection à toute la pile et à toute la cargaison, on examine avec soin l'état du ciel, pendant qu'il est à sécher, et à

la moindre apparence de pluie il est immédiatement retourné. Il y a encore beaucoup de précautions à prendre, qui rendent cette pêche très difficile et fatigante. Les endroits pour sécher la morue s'appellent *vignots* et *rames*. Ce sont des lits de branches de sapin, sur lesquels on place le poisson ; les premiers diffèrent des seconds en ce qu'ils sont élevés de terre sur des piquets, pour laisser l'air circuler autour. Il y a ensuite *les galets*, *les graves*, etc.

Le gouvernement a voulu jusqu'à présent que chaque bâtiment de pêche eût un chirugien à bord, et les capitaines voulant les employer, leur font décoler les morues. . . . .

Nous allions lever tous les jours un filet que nous tendions en travers de la rivière, et nous pêchions chaque fois cinq ou six beaux saumons; mais on se lasse vite de ce poisson. La manière dont ils se laissent prendre prouve bien leur peu d'intelligence. Lorsque la marée montait, ils suivaient avec elle, et s'arrêtaient avec le filet qui leur barrait l'entrée de la rivière. Au lieu de revenir, ils y restaient le nez contre, et nous les avions presque tous vivans. Nous en prenions une telle quantité, car on en pêchait de tous côtés, que tous les étais de notre corvette en étaient garnis. Parmi les poissons de Terre-Neuve, le capelan est sans contredit le meilleur de tous. Sa grandeur est celle du goujon, et on le prend par milliers à la fin de juin, où il vient servir d'appât à la morue. Il m'est arrivé, d'un seul coup de filet, d'en remplir exactement le canot du commandant, si bien que nous étions obligés de creuser dedans pour y placer nos jambes. Ce poisson est nacré et très brillant. Les capelans nagent par bandes d'une épaisseur de huit et dix pieds. En temps de calme, c'est à qui viendra sur la surface de l'eau, et on les aperçoit de loin, au frémissement de la mer. Quand on les traverse en canot, on fend leurs bancs, et avec les avirons on les jette au loin hors de l'eau; enfin ils sont si aisés à prendre, que j'ai vu des chiens s'avancer dans la mer et en rapporter plusieurs dans leur gueule.

Nous donnions souvent aussi des coups de senne dans la rivière, et nous y trouvions des plies, des truites saumonnées, des *crapauds*, des *marmottes*, des oursins, et une grande quantité d'anchois et de homards. Nous prenions aussi quelques anguilles. L'œil au guet, les pieds dans l'eau, et une petite fourche à la main, je me tenais prêt, tandis que deux matelots soulevaient une pierre sous laquelle nous soupçonnions que l'anguille était cachée. Elle sortait rapidement, et il ne fallait pas manquer d'adresse pour la piquer. Cette pêche est assez dangereuse, en ce qu'on peut facilement se percer les pieds, ou ceux des personnes qui

vous secondent. Les anguilles se tiennent en général dans les lieux où l'eau est peu profonde et coule avec rapidité. . . . .

Un soir, au milieu d'un orage effrayant, pendant que le tonnerre tombait et résonnait dans les montagnes, nous reçûmes à bord la visite de deux Indiens, porteurs d'une lettre d'un M. Cradock, président de la Société Béotique de Saint-Jean-de-Terre-Neuve, adressée au commandant. Le but de cette société est de connaître la retraite et le nombre des Indiens rouges qui habitent cette île, pour établir avec eux des relations amicales. On croit qu'en 1826 il en restait environ une cinquantaine, répandus dans l'intérieur qui est encore inconnu.

Ces deux Indiens, dont un, élevé à Québec, parlait français, étaient chargés par cette société d'aller à leur recherche, et une gratification de cent cinquante dollards leur était promise en cas de réussite. Ils voyageaient, depuis le mois de février, à travers les forêts, se faisaient des pirogues en peau, quand il y avait quelques lacs à traverser, et vivaient des castors et des caribous qu'ils tuaient.

Les côtes françaises étant les seules qu'ils n'eussent pas visitées, la société les renvoya de nouveau, et leur remit une lettre pour le commandant de la station, en le priant de leur donner aide et protection.

Ils étaient très cuivrés et sans sabre; leurs culottes étaient de peau, et ils portaient des mocassins pour chaussure. Leurs cheveux étaient noirs, lisses et très longs, et ils avaient chacun un fusil de fabrique anglaise.

Jusqu'alors leurs recherches avaient été infructueuses, et ils supposaient qu'il n'existait plus d'Indiens rouges dans l'île. Cependant ils étaient dans l'erreur, car à notre retour à Saint-Pierre, on nous raconta qu'une petite fille de Saint-Jean, étant hors de la ville à cueillir un fruit nommé *plates-bières*, fut tout à coup effrayée en voyant un Indien arrêté devant elle à quelque distance. Elle poussa un cri, et à l'instant même, une flèche vint s'enfoncer avec force à ses pieds. Elle cria au secours, on accourut; le sauvage fut poursuivi, on envoya des soldats faire des battues dans les environs, mais on ne put le retrouver. La pointe de la flèche était faite avec un gros hameçon redressé. Le peu de ces Indiens qui étaient dans l'île ont été en grande partie détruits, comme des bêtes fauves, par les Anglais qui habitent les côtes. Pressés par la faim et le besoin, ces malheureux, pendant l'hiver, s'approchaient des habitations et du rivage, et les Anglais chargés de garder les cabanes des pêcheurs français les tuaient à coups de fusil.

A diverses époques, des tentatives furent faites par le gouvernement anglais pour ouvrir des communications avec les sauvages de Terre-Neuve, mais elles furent long-temps sans succès.

En 1703, un nommé *Scott* s'étant engagé sans armes parmi eux avec plusieurs de ses compagnons, ils furent lâchement assassinés. Le capitaine Thompson, la même année, fut plus heureux avec une autre tribu. Il croisait le long de la côte sud-ouest de l'île, lorsqu'il vit un grand nombre d'Indiens Micmacs campés sur le rivage. Ayant eu une conférence avec les chefs, il réussit à conclure avec eux, au nom de toute la tribu, un traité qui les engageait à vivre en bonne intelligence avec les sujets de l'Angleterre partout où ils les rencontreraient, et de leur prêter secours contre leurs ennemis aussi long-temps que *le soleil et la lune dureraient.*

En 1803, le lieutenant Spratt entra avec une goëlette de guerre dans la baie des Exploits, pour tenter quelques arrangemens avec les indigènes. Il prit avec lui un grand nombre d'objets dont il comptait leur faire présent; mais, malgré son zèle et son activité, il ne put en découvrir un seul, et le temps de sa station étant écoulé, il retourna à Saint-Jean.

En 1810, une autre goëlette fut envoyée par l'amiral Duckworth, avec des présens, à la baie des Exploits; on fut assez heureux pour trouver cette fois un camp ou une réunion de *wigwams* épars le long de la rivière. L'officier qui commandait réussit à entrer en communication avec les Indiens; la confiance sembla s'établir de part et d'autre, et ils s'avancèrent ensemble à une certaine distance dans l'intérieur; mais lorsqu'ils revinrent au lieu de leur rencontre, les premiers objets qui frappèrent leur vue furent les corps inanimés de deux de leurs matelots assassinés, qu'ils avaient laissés sur le rivage à attendre leur retour. Aussitôt les Indiens prirent la fuite, et toute tentative pour les ramener fut vaine. Depuis ce temps on n'en vit pas un seul. En 1811, un autre bâtiment fut envoyé dans cette baie, mais toutes recherches y furent infructueuses. . . . .

Jusqu'au 23 juillet, nous partageâmes notre temps entre la pêche, la promenade et la chasse, le long de la rivière, où nous trouvions quelques canards.

Le 23, à trois heures du matin, l'enseigne Masson, le commissaire, le premier chirurgien et moi, nous nous embarquâmes dans la chaloupe avec le capitaine d'armes, huit de nos plus forts matelots et treize chaloupiers. Nous allions à l'île de Grois; il faisait calme, et nous n'arrivâmes qu'à huit heures dans le sud, à une anse assez facile à aborder.

Grois est une île déserte, sauvage, de cinq cents pieds de haut, presque partout à pic, et couverte de bois et d'étangs. Elle est située à trois lieues de la *grande terre*, à deux milles environ de *Belle-Ile*, qui est plus grande. Elle est renommée pour la quantité de gibier qui s'y

trouve, et chaque année le commandant ne manque pas d'y envoyer chasser.

Nos provisions et ustensiles furent débarqués sur les rochers; nous déjeunâmes, et je tuai un loup marin qui sortit de l'eau à quelques pas de nous. Chacun prit le fardeau qui lui était échu en partage, et on commença à gravir. C'était une entreprise difficile : à chaque instant, on se trouvait au pied de hauts rochers perpendiculaires, qu'on ne savait de quel côté prendre; mais en s'aidant mutuellement, se poussant, se faisant la courte échelle, on finissait par réussir. Quelquefois nous trouvions des mousses perfides, présentant l'aspect de la plus grande solidité, dans lesquelles nous enfoncions presque en entier; d'autres fois c'étaient de petits sapins de deux pieds de haut, si fourrés, si forts, qui nous enlaçaient tellement, qu'il était très difficile d'en sortir une fois qu'on y était. Nous trouvâmes sur une plate-forme deux immenses bois de caribous, qui nous donnèrent bon espoir; et, après avoir monté et erré pendant encore une heure, nous choisîmes, près d'un ruisseau coulant à travers des sapins, une assez jolie place pour construire notre cabane. Les chaloupiers repartirent, et nous ne restâmes que dix. Une cheminée fut bientôt élevée; les haches abattirent le bois de construction et celui de chauffage; on alluma du feu, on plaça la marmite dessus avec une morue dedans pour la soupe. La cabane avait vingt pieds de long, six de large et cinq de haut. Une lanterne était pendue au milieu pour la nuit; la cambuse était dans un coin avec les provisions, la soute aux poudres derrière, sous une pierre, la mèche à feu toujours allumée, et une toile étendue par terre nous servait de lit.

En coupant du bois, trois perdrix partirent sous nos pieds, et nos matelots en prirent deux avec leurs casquettes. Etant venus à Grois principalement pour tuer des caribous, nous fîmes tous le serment de ne tirer aucun autre gibier pendant un jour entier, car, effrayés de nos coups de fusil, ces animaux se seraient cachés, et n'ayant pas de chiens, nous ne pouvions espérer les prendre que par surprise. Le *caribou* est une espèce de daim, qui a la tête garnie d'un bois plus long que celui du cerf, et dont les branches sont presque plates; ses jambes sont épaisses, et son pied est comme celui de la vache. Les Indiens l'appellent *bucca-rebou :* il se trouve en grand nombre dans les forêts de Terre-Neuve, dans le Canada, plus au nord de Québec, et le long de la baie d'Hudson.

Le soir même de notre arrivée, nous partîmes deux par deux, nous répandant dans les plaines rocailleuses, dans les marais et près des étangs. Dix outardes, plus grandes que de grandes oies, nageaient paisiblement tout près de moi, sans aucune crainte; mais mon serment me retint. La

nuit vint, nous rentrâmes, et c'est alors que commença notre supplice : les moustiques nous attaquèrent.

On ne peut se figurer dans quel état vous mettent ces insectes; il y a de quoi devenir fou. C'était par milliers qu'ils fondaient sur nous. Ayant eu la précaution de me munir d'un voile épais de gaze, qui me couvrait entièrement la figure, portant des gants et de fortes guêtres de cuir, je fus moins malheureux, au commencement, que mes compagnons : ceux-ci avaient les jambes et les pieds tellement gonflés, qu'ils furent obligés d'ôter leurs chaussures, et leurs visages faisaient peine à voir. Nous nous couchâmes côte à côte, et, recouvert de ma pelisse, je partageai mon sac de nuit, qui me servait d'oreiller, avec l'enseigne Masson. Mais le moyen de fermer l'œil en pareille situation! Tous les moustiques de l'île s'étaient donné rendez-vous sous notre tente : quel repas pour eux que ces nouveaux débarqués! A la fin, mes gants furent percés de part en part, et mes mains dans un état si pitoyable, qu'elles pouvaient à peine me servir pour veiller à la sûreté des autres parties menacées. Ce n'étaient que plaintes et gémissemens sous notre grande toile. Pendant ce temps, chaque matelot montait la garde une heure à tour de rôle, et alimentait le feu pour éloigner les ours, qui auraient voulu faire diversion aux moustiques.

A quatre heures du matin, la sentinelle nous éveilla, et ce fut une agréable surprise pour des chasseurs que la vue de cinq caribous arrêtés sur une colline en face de nous. Trois d'entre eux prirent le galop et disparurent; les deux autres restèrent encore quelque temps, et les suivirent bientôt au pas. Nous nous dispersâmes dans la plaine, laissant dans notre cabane trois invalides avec la fièvre, et dans l'impossibilité de faire un pas; mais nous ne revîmes plus les caribous. L'île entière est coupée de tous côtés par leurs sentiers, qui sont aussi bien tracés que s'ils avaient été faits par des hommes; ils viennent des bois et conduisent presque tous à des marais, à des étangs ou à des ruisseaux. La seule pièce que je tuai fut une outarde; je la tirai à balle, à grande distance, posée : quelques plumes furent arrachées; elle s'envola assez haut, mais tout à coup elle tomba comme une masse dans un précipice qui descendait jusqu'à la mer, roulant de roche en roche, et je ne fus pas tenté d'aller la chercher. En regardant en bas, les embarcations des pêcheurs paraissaient de petits points noirs.

Nous fûmes pendant trois jours en proie aux moustiques : quand je voulais manger, je me mettais dans la fumée de notre grand feu, je relevais un coin de mon voile, et passais dessous ma cuillère, qui presque toujours était déjà à moitié remplie de ces infames bêtes. Enfin, à neuf heures du matin, le quatrième jour, nous vîmes arriver, à travers la brume, les cha-

loupiers qui venaient nous chercher. Nos mines et nos tournures excitèrent d'abord leur gaîté; mais, au bout de quelques minutes, les moustiques leur donnèrent assez d'occupation pour leur ôter l'envie de rire de notre misère. Nous mîmes le feu au bois, à la cabane, à tout ce qui voulut brûler, et nous partîmes. Notre retraite fut difficile, mais s'effectua sans accidens à travers les cascades, les mousses profondes, les rochers qui roulaient à nos pieds et sur nos têtes. La chaloupe poussa au large au milieu d'une troupe de loups marins qui, plongeant aussitôt qu'ils aperçoivent le feu, sont assez difficiles à tuer.

L'abbé Raynal dit qu'en 1665 les pêcheurs se rendaient dans certains endroits de l'île, pendant l'hiver, pour la pêche des loups marins : on la fait encore aujourd'hui à Terre-Neuve et sur les côtes du Labrador. Les pêcheurs qui y vont vers l'automne placent leurs filets entre la côte et les îles ou rochers qui en sont à peu de distance : les loups marins, qui en général arrivent en masse de l'est, se prennent en tentant de passer ces défilés; on les porte sur le rivage, où on les laisse gelés jusqu'à la fin d'avril, époque à laquelle on en tire l'huile.

Le moment fixé pour la pêche des loups marins, ne devant pas faire tort à celle de la morue, ne permet pas un moment de retard; autrement le voyage serait perdu, et d'ailleurs ce sont les glaces qui amènent les loups marins près des côtes.

Pendant les mois de février, mars et avril, et une partie de mai, les côtes de Terre-Neuve sont entourées de glaces à une distance de plusieurs lieues. Les tempêtes et les coups de vent y sont terribles; cependant c'est le temps que choisissent les chasseurs de loups marins. Des goëlettes de quarante à soixante-dix tonneaux, et de grands bateaux de vingt-cinq à trente, fortement construits, sont les embarcations dont ils se servent, et les plus grands équipages sont de quinze à dix-huit hommes.

Le 17 mars est l'époque où ils partent pour cette chasse, principalement de Saint-Jean. Les équipages et tout ce qu'on peut se procurer d'hommes à terre se rangent en deux files sur la glace les uns avec des haches ou de grandes scies, et les autres avec de grandes perches à la main. Après avoir marqué deux lignes séparées d'une grandeur suffisante pour que les bâtimens puissent y passer, ils coupent, tout le long des lignes, la glace en carrés, poussent ces carrés sous la glace solide avec leurs perches, ou les conduisent jusqu'à l'entrée, si elle n'est pas éloignée. Ce travail, qui est très fatigant, se continue jusqu'à ce que le chemin soit ouvert jusqu'à la mer, et alors est formé un joli canal, qui semble noir foncé, par le contraste des glaces blanches qui l'environnent. On ne peut concevoir un plus grand degré de persévérance et d'intrépidité que n'en

montrent, principalement dans cette occasion, les pêcheurs de la baie de la Conception. Après avoir surmonté les difficultés qui les empêchaient de sortir, et s'être élevés à la hauteur de l'île Baccalao, leur premier soin est d'atteindre une *prairie de loups marins*, en naviguant ou se coupant un canal à travers la glace. Une *prairie* est une longue étendue de glaces flottantes, qui a quelquefois plusieurs lieues de long. Les loups marins vont s'y reposer de temps en temps; quelquefois même ils viennent à terre. On les voit souvent rassemblés, surtout au moment où ils nourrissent leurs petits, en quantité innombrable, sur ces glaces flottantes et sur les rochers isolés. Le bâtiment étant entré au milieu des glaces, les équipages se dispersent; et tandis que les uns tirent les plus gros, les autres tuent le reste avec un coup de bâton sur le nez. Les plus forts se défendent quelquefois, et ce ne sont pas des antagonistes à mépriser; alors ceux qui ont des fusils s'en chargent. Quoique leurs pieds de derrière soient faits de manière à les aider peu dans leur marche, cependant ceux de devant leur servent à se tenir et à se cramponner avec assez de force pour gravir avec facilité les côtes, les rochers, et même les champs de glace, quelque glissans qu'ils soient; quoique blessés, ils courent souvent plus vite que le chasseur, et s'ils peuvent arriver au bord de l'eau avant lui, ils s'y précipitent et lui échappent. Ils dorment principalement le jour, au soleil, sur les champs de glace. C'est surtout dans ce moment que les chasseurs les attaquent avec leurs bâtons, dont un coup léger sur le nez suffit pour leur donner la mort. Lorsqu'ils arrivent sur eux sans avoir été aperçus, la destruction est rapide; mais on les tire le moins qu'on peut, parce que le plomb gâte les peaux. Lorsqu'on a fini sur une prairie, ou que le froid force d'interrompre la chasse, les morts sont traînés sur la glace et mis à bord; mais on leur fait subir auparavant une opération, qui consiste à séparer la peau et la graisse qui y adhère de la carcasse, qu'on jette à la mer, excepté ce qu'il en faut pour la nourriture des équipages.

Le voyage se continue alors à travers les glaces ou en pleine mer, si les circonstances le permettent, à la recherche d'une autre prairie, jusqu'à ce que les bâtimens soient chargés, ou que quelques avaries les forcent à se diriger sur un port. Un voyage est achevé en général en six semaines, et si la glace et les loups marins sont abondans sur les côtes, on peut en faire deux avant la fin de mai, chaque homme rapportant de 250 à 300 francs.

Cette chasse cependant n'est pas toujours heureuse, et souvent les bâtimens sont écrasés par les glaces qui les resserrent : en 1811, plus de la moitié des pêcheurs y périrent. La graisse est plus tard séparée et fondue

par différens procédés, et on l'embarque. Cette huile devient alors une cargaison des plus précieuses; un bâtiment chargé de sel, faisant une voie d'eau, courra le plus grand danger, tandis qu'un bâtiment chargé d'huile, quelle que soit la voie d'eau qu'il fasse, ne coulera pas; l'huile le tiendra à flot.

La pêche de la baleine se faisait aussi anciennement à Terre-Neuve, mais on y a renoncé. En 1594, les baleines étaient beaucoup plus nombreuses dans ces latitudes et d'une taille plus grande que celles qu'on y trouve actuellement; en 1782 encore, la pêche de la baleine était considérable à *Nantucket*, dans la Nouvelle-Angleterre, où on en connaissait onze espèces.

Plusieurs Français échouèrent en voulant essayer cette pêche, et la dernière tentative fut faite, il y a quelques années, par un pêcheur de la baie de la Conception. Il arma une embarcation exprès, et partit sans avoir aucune idée de l'adresse et de l'habitude que demande cette pêche. On sait que la corde, au bout de laquelle le harpon est attaché, a l'autre extrémité fixée avec le plus grand soin au milieu et au fond du bateau. Dès que la baleine est frappée, elle plonge ou fuit comme si elle n'était pas blessée; mais elle tire la corde avec une telle vitesse que, par le frottement, le feu prend au bord du bateau. Pour prévenir cet accident, un homme tient un seau d'eau qu'il vide dessus peu à peu. Bientôt la baleine a usé toute la longueur de sa chaîne, et emporte l'embarcation avec une rapidité inconcevable; elle a l'air de voler sur la mer. Le harponneur, la hache à la main, est prêt : s'il voit que les bords du bateau sont trop baissés, et qu'il risque d'être coulé, il coupe le câble. Le bateau reprend son équilibre, et continue à glisser encore long-temps par l'impulsion reçue. Si la baleine reparaît avant d'avoir usé toute la corde, c'est une proie certaine; le sang qu'elle a perdu en fuyant l'affaiblit tellement, que, si elle plonge, ce n'est que pour peu de temps. Le bateau la suit de toute sa vitesse; elle reparaît enfin, meurt et flotte à la surface.

Il est à remarquer que l'on doit surtout éviter dans cette pêche la corde qui porte le harpon : cette précaution ayant été négligée, fut cause de la perte d'un des nouveaux pêcheurs. Sa jambe y fut prise, et il fut à l'instant lancé par-dessus le bord; on ne le revit plus. Ce malheur mit fin à toute nouvelle tentative de cette espèce, et depuis ce temps les cétacées ne courent plus aucun danger dans les parages de Terre-Neuve.

A notre retour de Grois, nous trouvâmes la baie et le port du Croc remplis de hautes montagnes de glace, et nos matelots occupés à les remorquer le plus près possible de terre. Nous tirâmes quelques coups de canon dessus : dans certains endroits, le boulet n'y faisait qu'un simple

trou et y restait; dans d'autres il faisait voler la glace en éclats et la jetait au loin sur la mer. Pendant deux jours, le port en fut encombré, et nous étions obligés constamment de filer sur nos câbles pour éviter d'être choqués par elles.

Vers la fin de juillet, j'allai avec le commandant et l'enseigne Swentson, en canot, aux Saints-Juliens, établissement de pêche à trois lieues nord du Croc. Jusque-là les côtes ne sont qu'une suite de hauts rochers noirs à pic, contre lesquels vient briser une mer qui n'a pas rencontré d'obstacles pendant douze cents lieues. Nous traversâmes, au milieu de la brume, une centaine de bateaux mouillés à une encâblure du rivage, et déjeunâmes aux Saints-Juliens; de là nous allâmes, à deux lieues, aux îles Fichot, où sont employés plus de trois mille pêcheurs. Le doyen des capitaines nous invita à dîner, et ce fut dans la cuisine, car dans ce pays la cuisine sert également de salle à manger et de chambre à coucher. Les maisons sont faites de troncs d'arbres superposés, avec de la mousse dans les fissures et du goudron par-dessus; une lampe à deux ou trois becs, remplie d'huile de morue, suspendue au plafond, sert à éclairer la pièce le soir. Le dîner fut long et copieux; nous y eûmes une vingtaine de capitaines pour convives. La morue s'y reproduisit sous plusieurs formes différentes et fut le sujet constant de la conversation, comme on peut bien le penser.

Le commandant devant rester trois jours aux îles Fichot, je repassai la mer, et allai à la *grande terre*, en face de la *baiè aux lièvres*. Le doyen, M. C., y avait envoyé des hommes pour faire du bois, et un soir que je rentrais souper, je vis arriver un des ouvriers pâle et essoufflé. Il venait de voir un ours blanc à cinquante pas de nous, et il accourait nous en prévenir. Nous n'étions que trois armés, et les ouvriers n'auraient su comment se défendre d'un ennemi si redoutable, s'ils avaient été attaqués. Nous nous décidâmes donc à aller à sa rencontre. Cet animal est très-difficile à tuer; à Saint-Pierre, on m'en avait montré un qui avait reçu trente-deux balles, et n'était mort qu'après avoir eu la tête fendue à coups de hache.

A peine étions-nous placés à quinze pas les uns des autres derrière le bois où nous devions l'attendre, qu'un bruit sourd se fit entendre. Il me sembla voir passer quelque chose; mais, dans le doute, je n'osai faire feu. Mon voisin, le capitaine O., lâcha ses deux coups de suite. *Je l'ai tiré*, me cria-t-il; *il a fait une fort belle pirouette, et je n'ai plus rien revu*. Le patron de la chaloupe accourut de notre côté, en criant que l'animal venait à nous; mais nous n'aperçûmes plus rien, et nous fîmes retraite. Arrivés près du feu où se trouvaient les charpentiers, il fut tenu un conseil; la plupart opinèrent pour mettre en mer, et partir de suite, alléguant que,

n'ayant pas d'armes, ils ne pourraient ni attaquer ni se défendre. Mais comme la mer était grosse, et que le capitaine ne consentit pas à partir, il fallut rester, et nous fûmes sur pied toute la nuit autour d'un feu de vingt pieds de haut.

Vers quatre heures du matin, le commandant arriva à l'improviste avec son canot et l'enseigne Swentson. C'étaient deux personnes armées de plus : on reprit la route du bois, à la recherche de l'animal. Nous avancions avec précaution à dix pas les uns des autres, quand tout à coup j'entendis crier : *Le voilà! il est blessé!* J'accourus, et au fond d'une espèce de bassin desséché, d'environ trente pieds de profondeur, je vis un ours énorme, dont la gueule tournée vers nous montrait ses dents redoutables; il remuait la tête et les jambes de devant, mais sous lui il y avait du sang, et je remarquai que celles de derrière étaient sans mouvement. Nous le visâmes tous ensemble, et lui tirâmes nos douze coups de fusil; sa tête retomba, et une longue langue sanglante sortit de sa gueule entr'ouverte. Un joyeux hurra se fit entendre, et on essaya de le tirer de sa fosse, ce qui ne se fit qu'avec beaucoup de peine et de fatigue. Il mesurait six pieds juste, et ayant eu la veille les deux jambes de derrière cassées, il n'avait pu sortir de ce trou dont la pente était assez rapide. Notre canot était trop petit pour que nous pussions l'emporter; le capitaine O. fut chargé d'en faire hommage de notre part à M. C., qui nous avait reçus aux îles Fichot.

On était encore occupé aux montagnes de glace quand nous revînmes au Croc. On peut à peine concevoir que ces énormes masses puissent fondre, mais les vagues les coupent au niveau de la mer, elles se divisent, et elles finissent par disparaître dans des latitudes plus méridionales, ou bien elles viennent se briser contre les rochers où les portent les courans.

Le séjour du Croc, pendant l'hiver, ne m'aurait nullement effrayé, et j'aurais assez aimé y être enfermé par les glaces, comme le fut l'amiral Saunders dans un port de l'ouest, qui prit son nom depuis cette époque. En faisant un toit sur le bâtiment, on pourrait s'y tenir très-chaudement, et, mouillés dans la rivière, nous y aurions été parfaitement à l'abri. Avec des livres, des armes et des munitions, on pourrait y passer très bien son temps. Le gibier abonde à cette époque, et pressé par la faim, rien ne l'intimide; il se fait tuer à vos pieds. Un Anglais, qui passe tous les hivers au Croc à garder nos cabanes, envoie au printemps de nombreuses fourrures à Saint-Jean. La mer est prise jusqu'à Grois, et les caribous viennent à pied sec de cette île à la *grande terre* ; les loups marins aussi sont très aisés à approcher, et pour avoir des gelinottes et des perdrix, cet

Anglais n'a qu'à nettoyer une place sur la neige devant sa maison et y mettre de la graine, et aussitôt, de tous les environs, arrivent se faire tuer ces pauvres oiseaux.

On voyage en hiver, soit avec des raquettes aux pieds, soit dans un traîneau tiré par des chiens . . . .

Vers le 1er août arrivèrent les courlieus. Le courlieu est un oiseau gros comme une bécasse; son bec est un peu plus long et recourbé, et son ventre tire sur le rose; son plumage est brun et noir : il vient, dit-on d'Afrique. Pour moi, je sais que ces oiseaux venaient du nord. Ainsi on les voit d'abord au Quirpon, dernier port au nord de l'île : ils s'y arrêtent quelques jours et descendent au sud. Vers le commencement d'août, ils arrivent par petites compagnies, mais, le 15 ou le 20, c'est par volées de quatre ou cinq mille. C'est un spectacle des plus curieux que de les voir s'aligner, et faire leurs évolutions aériennes; s'alonger en triangle, se courber en demi-cercle, s'abattre spontanément tous ensemble, et se relever tout à coup aussi rapides que le vent. Ils se nourrissent d'une petite graine noire, dont le goût ressemble assez à celui du raisin, et que l'on nomme *graine à courlieu;* elle leur donne un parfum délicieux, et c'est un fruit exquis; ils s'en enivrent, et pour se remettre et activer, dit-on, leur digestion, ils viennent, sur le bord de la mer, se frotter le bec sur le sable, où il est très facile de les prendre. On a vu de petits mousses en tuer jusqu'à cent avec un bâton. Ils ne s'envolent pas, et les coups de fusil ne les effraient nullement.

Pendant que le commandant expédiait au Quirpon un lieutenant avec la chaloupe pour aller inspecter les registres de pêche, il me mena avec lui dans quelques excursions maritimes au sud du Croc, entre autres à Carrouge. C'est le plus beau port de l'île, situé à quatre lieues du Croc; il y a quatorze *échafauds*, et c'est le plus grand de nos établissemens. De là, j'allai aussi à la Conche, à quelques lieues plus loin, et nous revînmes après huit jours d'absence. En sortant du port de Carrouge, on me montra un endroit en mer où, quelques années auparavant, s'était perdu un canot d'une frégate française avec un enseigne et dix hommes. Il passa sans le savoir au-dessus de roches nommées à Terre-Neuve *roches chatouilleuses*, et qui s'y trouvent en assez grand nombre. Par un temps calme, on ne peut savoir où elles se trouvent, à moins que quelque bouée ne l'indique; quand il y a un peu de mer, cela se voit aisément, car elle y brise alors avec force. Lorsque la mer est tranquille, une pierre, une planche qu'on y jette, un coup de rame suffit pour y faire élever en un instant plusieurs lames énormes qui déferlent avec un bruit de tonnerre; mais, quelques minutes après, les vagues s'abaissent, et la mer redevient

unie. Les avirons des canotiers suffirent pour y soulever d'énormes lames qui les engloutirent en un instant, et on ne retrouva le lendemain que quelques planches éparses de l'embarcation.

A la Conche, on nous fit manger d'un ours noir qui avait été tué peu de jours auparavant. Cet ours, affamé sans doute, était venu arracher des mains d'un mousse sa galette de biscuit, et s'était enfui à toutes jambes; mais il fut poursuivi et tué.

Notre première excursion à l'île de Grois avait échoué; mais le 16 août, dans la soirée, le ciel étant clair et parsemé d'étoiles, la chaloupe eut ordre de se tenir prête pour deux heures du matin. Avec une jolie brise de nord-ouest, nous fûmes à Grois en deux heures; nous doublâmes la première pointe sud, et nous nous arrêtâmes au pied d'une gorge à pic, ancien lit sans doute de quelque cascade, encombré de débris de rochers, mais où ne se voyaient pas ces bois fourrés qui avaient tant arrêté notre marche la première fois.

Nous descendîmes dans une petite anse, au pied de ce ravin, mesurant de l'œil la hauteur que nous avions à gravir, et ne sachant trop ce qui nous attendait au sommet. Nous n'étions que neuf, avec quatorze chaloupiers qui devaient nous aider à porter nos vivres, biscuit, vin, eau-de-vie, voiles, marmites, etc. Deux éclaireurs que nous avions envoyés au haut du ravin nous firent signe de monter, et nous nous mîmes en route; mais ce ne fut qu'après des difficultés inouies que nous arrivâmes au sommet de la montagne, en nous traînant sur les genoux et les mains: quelquefois nous roulions de haut en bas avec les pierres qui manquaient sous nos pieds, sans avoir un arbrisseau, une branche où s'accrocher et se retenir. Nous eûmes ensuite à descendre le revers de la montagne, à passer un torrent qui, à cent pas sur notre droite, tombait en cascade dans la mer avec un bruit étourdissant; après quoi il fallait gravir encore à travers bois et rochers. Nous franchîmes le cours d'eau, et nous nous arrêtâmes dans une petite plaine émaillée de plates-bières, et entourée d'un marais. Par précaution contre les moustiques, nous traçâmes le plan de notre cabane sur cette petite plate-forme élevée, qui était exposée à tous les vents. Nous étions adossés à un petit bois, d'où nous planions sur toute la mer étendue devant nous. Quand il faisait clair, on voyait à plus de douze lieues.

Les haches furent distribuées. Les pins les plus élevés furent bientôt attaqués, apportés et dressés; deux cheminées en peu d'instans furent construites, et trois heures après notre arrivée, tout était terminé. La tente était cette fois plus grande que la première, et très solidement construite.

Le lendemain, dès trois heures du matin, nous étions sur pied. Il fai-

sait encore nuit et froid; cependant nous partîmes pour nous mettre à l'affût des caribous.

J'allai me cacher dans un bois près d'un ruisseau coulant entre deux montagnes à pic, le même que nous avions traversé en venant, et auquel aboutissaient plusieurs chemins d'animaux fraîchement tracés. J'y étais depuis une heure, percé par la brume, et ennuyé de ne rien voir paraître; le soleil venait de se lever, et le ciel était déjà clair, quand tout à coup le long de la montagne devant moi s'alonge une grande ombre : c'était un caribou; il tournait sa tête chargée de ses énormes bois à droite et à gauche, et semblait hésiter s'il devait rester ou descendre. Cependant, à la fin, il s'avança vers moi, mordant de temps en temps les branches qui se trouvaient sur son passage. Je l'avais déjà depuis long-temps au bout de mon fusil, et à trente pas je le tirai et le vis tomber à genoux. Comme il se traînait sous bois, je m'avançai près de l'eau, et l'achevai du second coup. J'appelai, mais le bruit de la cascade couvrit ma voix. Je fis des brisées aux arbres le long de la vallée, et repris le chemin de la cabane, d'où je revins bientôt avec quelques-uns des nôtres qui emportèrent l'animal sur un brancard. Je tuai ce jour-là neuf courlieus, sept gelinottes, et deux grands oiseaux d'eau. Les gelinottes y sont aussi grosses que de gros coqs de perdrix rouge et nullement farouches. Je les ai toutes tirées posées; on dirait qu'elles savent à peine voler, et cela leur arrive très rarement. En effet, elles n'ont aucun ennemi à fuir, si ce n'est l'aigle, et alors ce n'est qu'en se cachant qu'elles peuvent l'éviter. La brume grossit les objets d'une manière incroyable; ainsi, après avoir tiré un courlieu que je crus voir tomber, je courus pour le ramasser : c'était la bourre de mon fusil.

Le lendemain matin, ma chasse ne fut pas moins heureuse que la veille; près d'un précipice immense, le long duquel courait un sentier très frayé, j'avais, comme font les sauvages, barré avec des cordes et des branches plusieurs chemins qui conduisaient au mien. Lorsqu'un caribou rencontre un obstacle, au lieu de se détourner, il tâche de se frayer un passage avec ses bois, et prévient ainsi le chasseur par le bruit qu'il fait. Il en vint un. Je tirai au jugé, et en débarrassant les branches je le trouvai étendu par terre, sans vie. C'était un jeune caribou, dont les bois étaient encore très courts.

La brume devint très épaisse vers une heure; tout changea alors d'aspect : les cailloux me semblaient des collines, et je croyais voir la mer partout. La tristesse dans le cœur, j'errais depuis long-temps à l'aventure, et comme perdu dans le brouillard, quand tout à coup le ciel s'éclaircit, et j'aperçus l'étang noir que je cherchais, et qui nous servait à reconnaître le chemin de notre tente. Il se distinguait des quarante autres qui couvrent

Grois par un petit îlot qui s'élevait au milieu. De là on montait sur une éminence d'où l'on voyait la fumée de notre feu.

Vers onze heures commencèrent nos infortunes. Nous tuâmes beaucoup de courlieus, il est vrai; nous en avions des chapelets pendus tout autour de nous; mais la brume revint, et avec elle, en terme marin, une *brise carabinée* qui nous glaçait. J'étais d'avis de retourner à notre gîte, mes compagnons s'y refusèrent, et nous continuâmes à chasser dans l'eau jusqu'aux genoux; car Grois n'est que bois, marais, étangs et rochers; on ne peut se tenir sur les rochers, on y serait enlevé par le vent comme une feuille morte, et bien moins encore dans les bois, puisqu'ils sont si épais qu'on n'y peut remuer.

Nous voulûmes rentrer à deux heures, glacés par la brume et par le vent qui nous poussait les uns sur les autres; mais nous ne pûmes trouver notre chemin; nous cherchâmes vainement à reconnaître les lieux où nous nous trouvions : force nous fut d'attendre. Nous avions devant nous un ou deux étangs, dont les bords opposés disparaissaient sous un nuage de brume grise que le vent faisait glisser sur leur sombre surface; autour et derrière s'alongeaient des marais entourés de mousses vertes et profondes, puis des broussailles et des étangs noirs. On n'entendait que le bruit du vent et celui des volées de courlieus qui passaient près de nous, sans que nous pussions les voir, en poussant leur petit cri aigu.

Il faisait nuit depuis long-temps; nous errions encore, lorsqu'en réponse à nos cris de détresse nous entendîmes deux coups de fusil : c'étaient nos compagnons qui venaient nous chercher. Avec quelle joie je retrouvai notre modeste tente! Mais quel temps et quels coups de vent toute la nuit! Nous nous attendions à entre enlevés à chaque instant, et à rouler au fond du précipice, qui n'était qu'à vingt pieds de distance; l'eau entrait par vagues, et nous étions couchés dedans. Hélas! le lendemain et surlendemain même temps. Notre mèche à feu était éteinte, impossible de rien allumer. Nous avions compté ne rester que trois jours, et nous n'avions eu le quatrième qu'un verre de vin et une galette de biscuit chacun. Il est vrai que devant nous étaient pompeusement suspendus gelinottes, perdrix, et gibier de toute espèce; mais nous ne pouvions le manger cru. Le ruisseau près duquel était située notre tente était devenu un véritable torrent, et il y avait à craindre qu'il ne vînt nous balayer en passant, car il approchait de plus en plus.

Après être restés ainsi deux jours et deux nuits de suite assis sur des pierres sous notre tente, — car nous ne pouvions nous coucher, l'eau s'élevant à deux ou trois pouces de hauteur, — le temps devint passable; mais la mer semblait encore très forte, et nous n'osions espérer qu'il fût possible

de nous venir chercher. On put faire du feu, se sécher, cuire des perdrix, rôtir un quartier de caribou, et se remettre à la chasse, presque toujours dans l'eau, car l'île était convertie en lac. Le lendemain, nous nous disposions à partir, quand les chaloupiers arrivèrent chargés de vivres. J'étais très fatigué; je revins me coucher près du feu, où je m'endormis, pendant que notre cuisinier Botte apprêtait notre repas. Mais Botte me réveilla bientôt en me montrant une nuée épaisse de courlieus, qui planaient au-dessus de nous, de manière à intercepter la vue du ciel. Je déchargeai mon fusil; ils tombèrent par douzaines sur Botte, sur moi, dans la marmite, dans le feu; ils pleuvaient! Tout disparut alors, et je ne vis plus que le ciel bleu. Je me rendormis. Quelques minutes après, Botte me réveilla encore; c'étaient toujours les courlieus, qui allaient se poser sur un morne à cent pas de moi. Je me glissai de ce côté, et, caché derrière un rocher, je les vis venir à moi, becquetant à droite et à gauche, faisant un bruit étourdissant, amusant, qui ne peut être apprécié que par un véritable chasseur. J'en fis un grand carnage, et ils ne revinrent plus.

Vers trois heures tout le monde était de retour, et à six, tout étant prêt, on se mit en route pour regagner l'embarcation. La mer semblait s'être un peu calmée, et nous nous décidâmes à partir. Des hauteurs où nous étions, on voyait un énorme feu allumé près de la chaloupe par les marins qui étaient chargés de la garder. Il faisait presque nuit, et, à la lueur de ce feu réfléchi par la mer, à côté de ces hautes murailles de rochers, avec ces paquets et ces armes pêle-mêle, on eût dit une bande de pirates.

La mer brisait avec force, il faisait froid, et il commençait un peu à venter; pour ne pas être mise en pièces par le choc, la chaloupe était obligée de se tenir au large. Quels que fussent les dangers que nous présageât l'état de la mer, nous nous embarquâmes. Nous étions vingt-six sur cette frêle embarcation, entassés les uns sur les autres avec les armes, le gibier, etc. La lame était très longue; cependant tant que nous suivîmes la côte, nous fîmes assez de progrès. La nuit fut bientôt profonde : heureusement la lune jetait de temps en temps, à travers les nuages, sa lumière sur la cime des vagues, et, doublant le cap, nous les vîmes venir à nous, grosses et menaçantes, roulant avec fracas. *Présente le bout à la lame!* Mais nous n'avancions pas. *Rentrez vos avirons! Mâtez votre mât de misaine et votre grand mât! Larguez votre misaine, votre taillevent!* Mais il n'y avait presque pas de vent et une mer terrible. *Démâtez! Armez vos avirons! Avant partout!....* Le courant et les lames nous *drossaient*, et nous étions toujours à même distance de terre. Grois s'élevait noir et perpendiculaire à notre droite. Nous tournions sur nous-

mêmes, et le vent de nord-ouest commençant à se lever, la mer devint encore plus forte; la chaloupe était pleine d'eau. Trempés et transis de froid, nous regardions d'un œil morne cette bruyante lame, si immense, si puissante, auprès de nous, si petits, perdus au milieu de ce chaos de l'Océan. Si nous avions été pris de côté, c'était fait de nous. Adieu Paris!

A minuit la lune se coucha, et nous laissa dans d'épaisses ténèbres. Le vent augmenta encore, et du nord-ouest, complètement *debout!* Tout en essayant de me tenir en équilibre, il me passa bien des idées en tête; je chantais l'air des cloches de la *Somnambule*. Cela me reportait si loin de ce noir Grois! Du reste, sans nous le dire, nous pensions bien tous que le sol de la patrie ne s'engraisserait jamais de nos dépouilles! A une heure, il y eut aurore boréale. Les pêcheurs de Terre-Neuve donnent le nom de *marionnettes* à ce phénomène. On voit au nord des fusées monter et descendre, des bombes éclater, paraître et disparaître, tout le ciel briller, puis retomber dans l'obscurité, Tout s'évanouit bientôt; le sillage seul de notre chaloupe nous éclairait, et il était curieux de voir le feu courir sur le dos des vagues bien loin derrière nous.

Nous luttions péniblement contre les lames, quand tout à coup, à dix pas à tribord, nous entendîmes une baleine souffler avec grand bruit; elle plongeait et s'élançait tour à tour de l'eau, et nous suivit ainsi pendant un quart d'heure à même distance. Malgré la prière de Botte, qui était plus mort que vif, et la tête dans son manteau comme César, je l'ajustai et lui tirai un coup de fusil que le sifflement du vent m'empêcha d'entendre. Je ne lui fis, je pense, aucun mal, car je n'avais que du plomb à bécassine; mais mon intention était de lui rendre la peur qu'elle nous faisait; car, si elle en avait eu la fantaisie, il lui était facile de nous chavirer. Elle se retira, effrayée sans doute du feu du fusil; mais deux heures après, lorsqu'il commençait à faire jour, nous la revîmes avec une compagne, nous suivant à quelque distance. Avec le soleil augmenta le vent, qui grossit encore la mer, s'il était possible. Cependant vers six heures, elle se calma; et approchant de terre, que nous ne découvrîmes qu'à un mille de distance à cause des vagues qui étaient encore très hautes, nous vîmes que nous avions bien gouverné par le plus grand hasard, et nous eûmes connaissance du Cap-Vent. A huit heures enfin, nous entrâmes dans la baie du Croc, ayant été treize heures à faire trois lieues.

En arrivant, je vis nos mâts de perroquet présentés, et je pensai avec raison que notre départ était prochain. En effet, le lendemain matin à huit heures, nous quittâmes le Croc, traversant des millions de courlieus qui venaient au Cap-Vent, et nous revîmes encore Grois, de

sinistre souvenir. Si vous voulez vous faire une idée de cette île, vous n'avez qu'à fermer les yeux à demi, regarder un papier noir, et mettre vos pieds dans de l'eau froide, en vous faisant souffler dans les oreilles avec de gros soufflets pour imiter le vent.

L'île de Terre-Neuve porte des marques visibles, le long de ses côtes, et dans la profondeur de ses larges baies, d'une grande révolution qui, à une époque reculée, changea sa forme et son étendue primitive. Elle est séparée, à l'est, du fleuve et du golfe Saint-Laurent, par un canal étroit, de trois lieues de large, appelé *détroit de Belle Ile;* sa forme est triangulaire, elle a onze mille huit cent trente-trois lieues carrées. La difficulté de pénétrer dans l'intérieur, le peu de chances de succès que présente une tentative d'exploration, font qu'on en sait peu de chose, si ce n'est cependant que le sol y est rocailleux et généralement stérile, qu'il y a des montagnes à pic couvertes de bois, des vallées étroites et sablonneuses, et quelques grandes plaines de bruyères; mais on n'y voit ni arbres ni buissons. On appelle ces plaines, dans le pays, *barrens* ou landes. Les lacs, les étangs, y sont très nombreux, et les sources de l'eau la plus pure abondent de tous côtés. Quelquefois le terrain est si marécageux, qu'on ne peut y aller à cheval, et on y court même des dangers à pied.

Les côtes sont généralement couvertes de petits bois suspendus qui descendent jusqu'à la mer, ou coupées à pic en précipices. Au sud-ouest de l'île, s'élèvent d'assez hautes montagnes. Sur toute la côte d'ailleurs, on trouve de nombreuses rivières, de belles rades, de magnifiques ports, et de larges espaces réservés sur la plage, couverts de galets qui y semblent mis exprès pour faire sécher le poisson pris dans les environs. Il y a de vastes baies de plusieurs lieues de profondeur, où les bâtimens sont dans la plus grande sûreté, abrités par les terres élevées qui les entourent.

A trois milles environ de l'extrémité nord-est de la baie de la Conception est une petite île nommée *Baccalao*, qui est remarquable par le nombre extraordinaire d'oiseaux de mer qui établissent leurs nids sur ses flancs déchirés. On les appelle *oiseaux de Baccalao*; ce sont d'utiles pilotes que la nature semble avoir ménagés aux marins, qu'ils avertissent de l'approche des côtes, surtout pendant la brume; aussi le gouvernement anglais leur accorde-t-il une protection spéciale, et défend-il de les tuer ou de prendre leurs œufs. Cependant, malgré la proclamation du gouverneur, qui paraît à ce sujet chaque année, séduits par le grand profit que donne la vente de ces oiseaux, de leurs plumes et de leurs œufs, des hommes hardis, méprisant les dangers qui accompagnent cette

tentative, réussissent, avec des cordes et des filets, à balayer leurs œufs et à prendre les oiseaux eux-mêmes.

La baie de la Conception, qui s'enfonce à vingt-huit lieues dans les terres, contiennent deux villes : *Harbour-Grace* et *Carbonier*. De cette ville à *Pointe-de-Grat* est un espace rempli d'une population nombreuse, employée entièrement à la pêche, malgré les côtes âpres et incultes, et les nombreuses pertes qu'elle y éprouve chaque automne par les coups de vent, les tempêtes et les vagues, qui quelquefois viennent détruire les échafauds et les embarcations.

Le port Saint-Jean n'est pas loin de la baie de la Conception; c'est un des meilleurs de l'île : il se trouve entre deux montagnes à peu de distance l'une de l'autre, dont à l'est les extrémités forment une entrée très étroite. Ce port a deux milles de profondeur jusqu'à l'embouchure de la rivière du *Petit-Castor*. Au sud s'élèvent de hautes montagnes à pic, et au nord les forts *William* et *Townsend*. Derrière le premier se trouve un très beau lac rempli d'excellentes truites, qui communique à la mer.

La ville de Saint-Jean est le siége du gouvernement et de la cour suprême de l'amirauté de Terre-Neuve. C'est une place importante en temps de guerre, et c'est là que, pour plus grande sûreté, est déposée la majeure partie des propriétés de l'île. Tous les bâtimens de différens ports, excepté ceux allant au nord, en Écosse et à Liverpool, sont obligés de venir à Saint-Jean s'y réunir au convoi, et partent tous ensemble. Les forces de terre et de mer qui s'y réunissent donnent la vie et le mouvement à cette ville, et sont la source de sa prospérité. Le difficile accès du port, la position imposante des montagnes qui s'élèvent à ses deux côtés, des forts, et les batteries nombreuses dont elle est flanquée, la rendent presque imprenable. Un bâtiment seul peut y entrer à la fois, et il serait facilement coulé, si les forts tiraient dessus.

La population de cette ville est de douze mille ames, et celle de l'île de soixante mille. Le gouverneur y étalait, lors de notre visite, un grand luxe, et représentait en petit la cour du roi d'Angleterre. La société, dit-on, y est choisie; les femmes y sont fraîches et jolies, et l'hiver, malgré sa grande rigueur, est la saison la plus agréable qu'on y puisse passer. On y donne des bals, on y joue la comédie en société, et les acteurs sont pris principalement parmi les officiers de deux régimens qui y sont en garnison, et ceux d'un ou de deux bâtimens de guerre qui restent dans le port.

La plus grande ville après Saint-Jean, est Plaisance, située dans la baie de ce nom, au sud de l'île, et dont le port est si grand, que cent cinquante

bâtimens pourraient s'y tenir dans la plus grande sûreté. Parmi les îles et les baies de Terre-Neuve, on trouve des noms qui presque tous rappellent quelques circonstances : telles sont la *baie du Désespoir*, la *baie des Trépassés*, la *baie des Fâcheux*, la *baie du Diable*, la *baie de la Rencontre*, *l'île des Pigeons*, *des Pingoins*, la *baie de l'Ours blanc*, *des Cinq Cerfs*, *du Grand Bruit*, *de la Poyle*, par sa ressemblance supposée avec un poële; celle *de la Rose Blanche*, *l'Ile brûlée*, la *Pointe blanche*, et enfin la *Pointe enragée*, dont la position sauvage, exposée au golfe Saint-Laurent, entourée de rochers, semble justifier ce nom, surtout quand, dans une tempête, le vent souffle du sud et du sud-ouest.

Sur la côte ouest se trouve la plus grande rivière de l'île, nommée rivière *Humbert*, qui a trente-huit lieues de long du sud au nord. . . .

Les côtes opposées du Labrador sont jointes à la colonie de Terre-Neuve. Il paraît, dans les plus anciennes descriptions de ces côtes, qu'elles furent toujours remarquables par la multitude de poissons, principalement de morues et de saumons qu'on y trouve, ainsi que dans les rivières. Ces côtes, les plus élevées du monde, se voient à quarante lieues en mer; elles ont de près l'aspect le plus sauvage et le plus terrible. Le gibier y est on ne peut plus abondant, et on y trouve une grande quantité de cerfs, renards, castors, martres, etc. Cinq espèces de loups marins fréquentent aussi ces parages, entre autres une nommée par les Lapons *fatuc vindac*, dont la tête est ronde, et dont le long groin pend comme la proboscide d'un éléphant. Les chiens, à peu près semblables à ceux du Groënland, ont assez l'apparence et la taille du loup. Abandonnés à eux-mêmes, ils chassent en meutes le gibier, et en font leur pâture.

John Davis, en 1585, descendit le long de ces côtes. Le 19 juillet, étant très au nord, un bruit terrible se fit entendre à travers une brume très épaisse, et il ne pouvait en deviner la cause, ne trouvant pas fond à trois cents brasses Il s'aperçut bientôt que ce bruit était causé par les vagues qui se précipitaient contre d'immenses masses de glace, qu'il évita avec un rare bonheur. Le lendemain, sa vue fut frappée par des montagnes déchirées, et en pain de sucre, dont les sommets bien au-dessus des nuages, étaient couverts de neiges. Il donna à ces terres le nom de *Terres de la Désolation*: et, effrayé de l'aspect de ces côtes et des dangers que présentait la navigation dans ces parages, il redescendit, par le détroit qui porte son nom, dans la vaste mer nommée *baie d'Hudson*, et arriva jusqu'à Terre-Neuve... Il est singulier que dans ce pays, qui, pendant huit mois de l'année, ne produit rien, le gibier soit si abondant. Lorsque la baie d'Hudson était au pouvoir des Francais, de 1697 à 1714, un gouverneur du fort Bourbon, avec sa garnison, composée de vingt

hommes, mangea, dit-on, pendant un hiver, 90,000 gelinottes et 25,000 lièvres.

Par sa latitude, Terre-Neuve devrait jouir de la même température que les autres pays placés comme elle; mais une des particularités qui distinguent l'Amérique du Nord des autres parties du globe, c'est son climat. Terre-Neuve, une partie de la Nouvelle-Écosse et le Canada se trouvent dans la même latitude que la France, et partout, dans ces trois pays, les rivières sont gelées pendant l'hiver à plusieurs pieds d'épaisseur. La terre y est constamment couverte de neige, et tous les oiseaux émigrent.

Le Labrador et les pays au sud de la baie d'Hudson sont dans la même latitude que la Grande-Bretagne, et cependant le froid y est si grand, près de la baie d'Hudson, par exemple, que le mercure gèle souvent.

Le docteur Mitchell, qui a fait de longues observations à cet égard, a calculé que cette différence de température est égale à quatorze ou quinze degrés de latitude; ainsi, un endroit placé par le 40e de latitude en Amérique aura la température de celui qui se trouve par le 55e dans l'ancien continent.

Il est à remarquer aussi que le froid, pendant l'hiver, y étant plus rigoureux, la chaleur y est aussi plus forte que dans les pays correspondans d'Europe. Le mercure gèle en janvier près de la baie d'Hudson, et l'été le thermomètre y monte à 25°. Tous les navigateurs qui ont visité les pays compris entre le 70e et le 80e degré de latitude nord rapportent que la chaleur y est telle, qu'elle faisait fondre le goudron de leur bâtiment; ce qui n'arrive pas dans l'Amérique du Sud. Il y a une plus grande quantité de terres élevées au-dessus du niveau de la mer au pôle nord, que dans les régions opposées du pôle sud, qui n'ont montré à tous ceux qui les ont visitées qu'une vaste étendue de mer. Cette mer absorbe les rayons du soleil, tandis qu'au nord, au contraire, la terre les reflète en toutes directions, et produit ainsi un degré de chaleur plus considérable.

L'Amérique est plus près du pôle que tout autre partie du monde, et elle s'étend prodigieusement à l'ouest. Son extrémité nord n'est qu'un groupe de montagnes élevées, couvertes de neige toute l'année. A l'ouest, dans la partie russe, il y a aussi d'énormes montagnes couvertes également de glaces au cœur de l'été. Le vent qui passe sur ces hautes régions est tellement saturé d'élément glacé, qu'il le garde même en traversant des climats plus chauds, et souvent il n'est nullement adouci en arrivant au golfe du Mexique. Un vent froid perdra d'abord évidemment de sa température, parce que dans son passage il enlèvera un peu de son calorique à la surface de la terre; mais cette surface, une fois refroidie,

s'il continue à souffler dans la même direction, il ne perdra rien de son intensité. Sur tout le continent américain, vent de nord-ouest et très grand froid sont synonymes; ce vent est le plus commun, et il y est d'une force dont aucun autre n'approche. Les grands lacs du Canada, ces mers intérieures qui s'étendent au loin dans le nord-ouest, renforcent et dirigent ces vents qui viennent porter au sud du continent le climat de la baie d'Hudson. En Europe, les vents qui apportent les frimas viennent du nord à l'est; en Amérique, au contraire, c'est du nord à l'ouest. Alors le ciel est pur, d'un beau bleu, et les nuits sont superbes. Les astres sont plus brillans que de l'autre côté de l'Atlantique, et les aurores boréales y sont très fréquentes.

Les hivers précoces sont généralement longs et rigoureux à Terre-Neuve. Un hiver doux donne un été pluvieux, tandis qu'un véritable hiver amène un été sec. On sait à peu près quand il commence, mais on ne peut jamais prévoir l'époque où il finira. L'arrivée périodique sur ces côtes des îles flottantes et des champs de glace du nord en est la cause, et contribue à prolonger les rigueurs de l'hiver, ou plutôt à en amener un second qui dure jusqu'à ce que la glace soit chassée par des vents d'ouest ou de nord-ouest, assez forts pour détacher et mouvoir ces masses énormes.

Le ciel, au nord et à l'ouest de l'île, est généralement clair et serein, tandis que l'est et le sud sur la côte sont plus sujets aux pluies et aux brumes, à cause de leur voisinage des bancs; les brumes épaisses et humides sont très fréquentes au printemps et en automne, et rendent la navigation près des côtes très dangereuse.

Le froid qu'apportent en hiver les vents d'ouest et de nord-ouest est rigoureux, mais sec; celui du nord et du nord-est est pénétrant, accompagné de tourbillons de neige qui couvrent le sol à quatre et cinq pieds, et quelquefois six et sept. Des tempêtes soudaines s'élèvent; le vent souffle de toutes parts et chasse la neige avec furie; les maisons craquent et vacillent, et l'eau de la mer est balayée au loin sur la terre comme de la poussière de neige.

Le printemps est accompagné de brumes et de pluies; mais, vers le commencement de juin, le changement est sensible, et depuis la moitié de juillet jusqu'à la fin d'août, les chaleurs sont généralement assez fortes pour qu'on prenne des habillemens d'été. Les nuits y sont superbes; la clarté du ciel, l'air pur et serein, l'éclat de la lune, celui des étoiles, surtout celles à l'horizon, qui brillent comme des phares éloignés, forment un tableau difficile à décrire.

On ne peut se figurer une de ces superbes baies par une de ces nuits si brillantes. Leur vaste surface est couverte alors de myriades de pois-

sons de formes et de grandeurs différentes, occupés, les uns à poursuivre, les autres à fuir; les noires et lisses baleines sortent de l'eau et replongent, et leurs jets d'eau élevés retombent en étincelles phosphoriques; les morues bondissent au-dessus des vagues, et réfléchissent l'éclat de la lune sur leur surface argentée; les capelans fuient par bancs immenses vers le rivage, où ils vont chercher un refuge, et chaque vague qui se retire en laisse une multitude innombrable sautant sur le sable. C'est alors une proie facile pour les femmes et les enfans, qui recueillent avec des seaux ce précieux butin; les pêcheurs en remplissent leurs bateaux pour l'appât des morues.

Le mois de septembre est le plus tempéré. Vers la moitié d'octobre, le temps devient frais et variable, et à la fin de ce mois, les pluies et les brumes ont déjà commencé à altérer l'état de l'atmosphère. Vers la moitié de décembre, la neige, la glace, les vents froids et perçans annoncent l'approche de l'hiver. Alors une mer houleuse, qui semble prendre une couleur plus sombre, bondit sur les côtes en rugissant, secoue, arrache souvent les *échafauds* et les cabanes élevés pour la pêche, que les tempêtes de l'équinoxe avaient épargnés. Le vent tourne du sud-est au nord-est et au nord, chassant devant lui des nuages de neige, jusqu'à ce qu'à la fin le nord-ouest ayant acquis plus de force, l'atmosphère s'éclaircit, la gelée augmente, et le ciel n'est troublé parfois que par des tempêtes de neiges fondues et glaciales du nord-est et de l'est.

Quant aux animaux qui peuplent les forêts de Terre-Neuve, le cerf et le caribou sont au premier rang. Les ours, les castors, les loutres, le renard rouge et argenté, les lièvres et les martres y sont aussi en grand nombre. C'est surtout dans les grands froids qu'on les chasse, car c'est à cette époque que les peaux ont le plus de prix. Tout ce qui est animé ou inanimé porte alors la livrée de l'hiver. Les différentes couleurs qui distinguaient les animaux se changent en un blanc uniforme, et tous jusqu'aux chiens et aux chats, lors même qu'ils sont nouveaux venus et nés sous un climat plus chaud, prennent une robe plus douce et plus épaisse de longs poils blancs lustrés qui tombent au printemps par touffes, et qu'ils s'arrachent avec les dents, comme s'il leur tardait de s'en débarrasser. Ce changement remarquable a lieu aussi chez les oiseaux, dont plusieurs, entre autres la perdrix, deviennent entièrement blancs, pour reprendre au printemps leur plumage habituel.

Le quadrupède le plus précieux de cette île est le chien, formant une espèce à part, et nommé *chien de Terre-Neuve*. La race véritable et pure n'y est pas aussi commune qu'on pourrait le croire, et ce n'est guère que dans les baies de Plaisance, de Fortune et de la Conception qu'on peut

la trouver. Docile et susceptible d'un grand attachement, il est facile à contenter pour sa nourriture; il vit de poisson frais, cru ou bouilli, de pommes de terre ou de choux; quant à sa boisson, ce qui semble lui plaire davantage est le sang de mouton. Il aboie rarement, et seulement quand il est fortement provoqué. Il ne donne alors que deux coups de voix, qui semblent pour lui un effort pénible et peu naturel. C'est un bruit qui tient le milieu entre l'aboiement et le hurlement, et alors se joignent à lui toutes les voix des chiens à portée de l'entendre. Son amour pour l'eau, fraîche ou salée, chaude ou glaciale, la grande profondeur à laquelle il peut plonger (j'en ai vu descendre jusqu'à vingt-deux pieds), le temps considérable qu'il peut rester sous l'eau, et enfin ses pattes palmées semblent le rapprocher de la classe des animaux amphibies. De même que les chiens du Labrador et du Groënland, ceux de Terre-Neuve ressemblent beaucoup au loup. Ils chassent en meutes, et dévorent leur proie. . . . .

Je laissai dans le port, en partant du Croc, la *Béarnaise*, qui venait nous remplacer. Nous mîmes onze jours à retourner à Saint-Pierre, par un temps détestable et une brume épaisse, accompagnement ordinaire des navigateurs dans ces parages. Nous courûmes même quelques dangers dans la *Baie du Désespoir*, où les courans nous entraînaient fortement; mais la brise s'étant heureusement levée de terre, nous y échappâmes, et le 6 août, vers midi, nous découvrîmes Saint-Pierre tout embrumé, à deux lieues de distance. Nous arrivâmes vent arrière, avec nos bonnettes et toutes voiles dehors; nous mîmes en panne à une demi-lieue de terre, n'osant avancer sans le pilote, à cause de la *Basse de l'Enfant perdu*, et bientôt nous fûmes mouillés sous le Cap à l'Aigle.

Vers le commencement de septembre, le brick de guerre anglais le *Manly* entra dans la rade, et le capitaine nous ayant donné à dîner à son bord, le gouverneur lui en rendit un, suivi d'un bal. Nous avions en tout quarante personnes, trois demoiselles et quatre dames dansantes; notre orchestre se composait d'un vieux marin qui jouait du violon.

Le *Manly* devait quitter Terre-Neuve le 28 septembre pour aller, à Halifax, rendre compte de la pêche anglaise qui finit à cette époque. Le capitaine Field me proposa de m'y conduire avec lui : j'acceptai volontiers. Le lendemain, avant le jour, j'étais en canot avec mes deux amis B. et B., qui venaient m'accompagner jusqu'au *Manly*, mouillé très au large pour pouvoir appareiller plus aisément. A peine nous aperçut-on de loin à travers le crépuscule, que j'entendis les sifflets, et vis hisser les voiles les unes après les autres. Je montai à bord, fis mes adieux, et bientôt loin de moi disparurent les côtes de Saint-Pierre.

II.

LA NOUVELLE-ÉCOSSE.

Il commença à venter le jour de notre départ de Saint-Pierre, et l'odeur fétide de l'eau pourrie à fond de cale mise en mouvement, jointe aux secousses du vaisseau qui augmentaient de plus en plus, produisit en moi un malaise qui prit bientôt le caractère d'un véritable mal de mer. Nous eûmes une forte tempête qui dura trois jours, mais heureusement le vent nous était favorable; il soufflait du sud-est, et le quatrième jour ayant molli considérablement, le soleil brilla, et nous vîmes terre vers dix heures du matin : c'était un peu plus au sud que le cap Canso dans la Nouvelle-Écosse, anciennement Acadie, ou Nouvelle-France.

Ce fut avec un plaisir inexprimable que je vis enfin une terre cultivée; nous suivions de très près les côtes, qui étaient montueuses et couvertes de verdure, séparées par de jolis bois, des fermes bien blanches, des champs avec des bestiaux, des routes avec des charrettes chargées de foin. Après Terre-Neuve avec ses rochers, sa brume, ses glaces et ses ours, j'étais charmé de changer de spectacle.

La Nouvelle-Écosse est une grande presqu'île de l'Amérique septentrionale. Les Français s'y établirent en 1604. Elle passa depuis successivement entre les mains des Anglais et de ceux qui l'avaient découverte, mais, par le traité de 1783, les Anglais en restèrent entièrement maîtres.

Cette presqu'île est remarquable par le grand nombre de ports spacieux et bien abrités qui se trouvent le long de ses côtes, tant au nord qu'à l'est et au sud. Elle est arrosée par plusieurs belles rivières, et possède des lacs d'une grande variété de formes et d'étendues. Plusieurs canaux ont été ouverts à l'intérieur sous la direction de l'assemblée provinciale. Les eaux qui baignent de tous côtés ses rives, car elle ne tient au continent que par un isthme étroit, abondent en poissons de diverses espèces. Le sol est en quelques endroits assez stérile, mais la plus grande partie peut rivaliser en fertilité avec les meilleurs terrains des État-Unis. Il n'y a guère en Amérique de territoire mieux cultivé que les environs de Cornwallis et de Horton dans la Nouvelle-Ecosse. Il s'y trouve aussi en grande abondance du minerai de plomb et de fer. Ce pays jouit, comme on le voit, de nombreux avantages naturels, et paraît appelé à une prospé-

rité croissante, grace à l'administration judicieuse et libérale de sa législature locale (1).

Nous étions vers quatre heures en face d'Halifax, qui se trouve enfoncé dans la baie où est un des plus beaux ports du monde. Nous échangeâmes des signaux avec une frégate et une corvette anglaises qui sortirent, et nous entrâmes dans le port vers huit heures du soir le 30 octobre, ayant été retenus long-temps dans la baie, à cause du vent d'ouest qui nous avait forcés de louvoyer. Le *Manly*, continuant sa route silencieuse et noble, en laissant derrière lui une longue trace de feu, alla jeter l'ancre dans vingt brasses d'eau, entre un brick de guerre et une frégate. Une minute à peine s'était écoulée, qu'un coup de canon parti de la frégate mit tout en émoi à notre bord; c'étaient huit heures et le canon du soir. Plusieurs canots vinrent à bord, et le capitaine Field alla à terre rendre ses comptes à l'amiral.

Le *Manly* sur lequel j'étais venu, était un petit brick de douze canons, cent vingt hommes d'équipage, et six officiers, plus un chirurgien. Je trouvai parmi les officiers beaucoup d'amabilité et de prévenances; je regrettai que mon court voyage ne me permît pas de faire plus ample connaissance avec eux. Le capitaine Field, qui le commandait, était un vieux marin boiteux d'une jambe par suite d'une blessure reçue à Trafalgar. Cet excellent homme, pour lequel je ne saurais avoir trop de reconnaissance de ce qu'il fit pour moi, était venu à Saint-Pierre exprès pour me prendre et me conduire à Halifax.

Le lendemain de notre arrivée, par un temps magnifique, je montai de bonne heure sur le pont pour voir le pays qui m'entourait.

Je me trouvai alors en face de la plus jolie ville qu'on puisse imaginer, située sur le penchant d'une colline peu élevée, mais qui se prolonge assez loin. Presque chaque maison, qui est peinte avec soin, a un jardin avec

(1) L'organisation politique des provinces du nord-est de l'Amérique britannique est louable sous plusieurs rapports. La législature est composée d'un gouverneur investi du pouvoir exécutif, d'un conseil (qui remplace la chambre haute) dont les membres tiennent leurs places et leur autorité de la couronne, et d'une assemblée provinciale (qui remplace la chambre des communes), dont les membres sont choisis par les habitans francs tenanciers, qui ont la qualité d'électeurs. L'assemblée dispose des revenus de la province, et a le contrôle des dépenses du département civil du gouvernement. Toutes les sommes qui proviennent des droits perçus aux douanes entrent dans le trésor provincial, et restent à la disposition de la chambre. Il s'ensuit qu'elle n'est point obligée de charger le peuple d'onéreuses taxes directes.

de beaux arbres. Du milieu de la ville s'élèvent plusieurs clochers. Quelques maisons de campagne se voient à distance, et entre autres, au haut de la colline, sur la droite, est celle de l'amiral qu'on appelle *Admiralty House*. Elle a une pelouse verte sur le devant avec une barrière blanche qui borde la route.

De l'autre côté de la ville, à un mille environ, se trouve sur le bord de la mer un village nommé *Dartmouth*, dont chaque bâtiment a l'air d'une jolie maison de campagne, tant par son élégance, sa propreté, que par le jardin qui l'entoure. Derrière s'élèvent des collines couvertes de forêts. A quelques pas sur la droite du village, on distinguait six cabanes d'Indiens *Micmacs* qui y vivaient paisiblement du produit de leurs ouvrages en poils de porc-épic.

A l'entrée, et juste au milieu du port, s'élève une île nommée Saint-Georges, très bien fortifiée, et en face, au fond du port, s'arrondit un grand lac de plusieurs lieues de tour, bordé de jolies maisons de campagne, de bois magnifiques avec une très bonne route, qui est la promenade à la mode.

J'étais encore à admirer le beau pays que j'avais devant les yeux, quand le capitaine Field revint à bord, et me dit que l'amiral m'invitait à dîner, et qu'il désirait me voir. Nous partîmes à midi, et, pour la première fois, je mis le pied sur la terre d'Amérique. Deux *riflemen* montaient la garde sur la cale, et une grande quantité d'officiers et d'aspirans s'y promenaient en se chauffant au soleil. Nous arrivâmes à la cour de l'arsenal, où je trouvai encore des soldats montant la garde, et enfin nous entrâmes dans un pavillon très élégant, qui était le bureau de l'amiral Ogle, commandant la station.

Après avoir parlé à deux ou trois secrétaires, je fus admis avec le capitaine dans le salon de l'amiral. Je le remerciai d'abord du passage qu'on avait bien voulu m'accorder sur un de ses bâtimens, et lui demandai si je pouvais aller d'Halifax à Quebec par terre, car c'était principalement dans ce but que j'étais venu à la Nouvelle-Écosse. Il me répondit qu'il n'y avait pas encore de grande route, et que ce voyage, qui demande au moins huit jours, ne pouvait se faire qu'à cheval en partant de Frederick-town dans le Nouveau-Brunswick, à travers les forêts, sans la moindre habitation sur son chemin, avec plusieurs lacs à traverser. En outre, il était impossible d'y transporter aucun bagage. Il me proposa un autre moyen qui était d'aller par mer, de passer par le détroit de Canso, de remonter le long de la *Baie des Chaleurs*, et après le Saint-Laurent; mais c'était à cette saison un voyage hasardeux, très long, et les bâtimens qui le font ordinairement ne m'offraient pas assez de sécu-

rité pour que cela me tentât, car les naufrages dans ces parages sont très fréquens, surtout sur les îles de la Madeleine et d'Anticosti. Il me fallut donc renoncer à mon projet.

L'amiral me demanda si j'avais pris un logement en ville; sur ma réponse que je ne faisais que de descendre à terre, et que j'allais en chercher un, il me dit que les auberges étaient fort mauvaises à Halifax, et que je lui ferais grand plaisir de rester chez lui. Je m'en défendis longtemps, mais il insista d'une manière si aimable, que je finis par accepter, et il envoya de suite à bord chercher mes effets.

Il prit ensuite son chapeau, et m'emmena avec lui. Il me présenta à plusieurs officiers, entre autres au capitaine English, qui me conduisit à bord de son beau brick de vingt-deux, le *Ringdove*, où il avait un appartement meublé avec la plus grande élégance, et où se trouvaient en regard le portrait de l'Empereur et celui de Nelson. Nous sortîmes ensemble, et, avec plusieurs autres officiers parlant tous très-bien français, nous allâmes faire un tour dans la ville, où nous rencontrâmes beaucoup de cavaliers, de marins, de soldats, mais peu de bourgeois.

Nous visitâmes la caserne du 52e et celle du régiment des *riflemen* que l'on passait en revue. Ces *riflemen*, ainsi nommés parce qu'ils sont armés d'une carabine, *rifle*, portent un shakos avec plumet de coq noir, et leur uniforme est vert foncé avec brandebourgs noirs également. Celui du 52e est rouge, avec pantalons gris-clair.

A quatre heures, je retournai à l'amirauté; tout y était fort somptueux, et je le remarquai d'autant mieux, que je faisais la comparaison entre Saint-Pierre et Halifax. Ainsi, au lieu d'un gendarme, un valet de pied en habit blanc et or vint me recevoir à la porte, et m'introduisit dans un grand salon au rez-de-chaussée, magnifiquement meublé, éclairé par de hautes fenêtres, où la lumière ne pénétrait qu'à travers des stores élégans et des rideaux de soie rouge et blanche. Tout y était fort différent de l'appartement du gouverneur de Saint-Pierre; le gouvernement anglais a été plus généreux que le nôtre.

L'amiral et lady Ogle, sa femme, me comblèrent d'attention pendant le temps que je restai chez eux, et exercèrent envers moi l'hospitalité la plus aimable. Lady Ogle, qui chantait parfaitement, me rendit réellement heureux en me faisant entendre de la bonne musique, dont j'avais été privé pendant six mois.

J'allai un jour, après avoir fait une promenade à Darmouth avec quelques officiers, déjeuner à bord de la frégate le *Hussar;* elle est de quarante-quatre, assez vieille, mais en très bon état, et très bonne marcheuse, dit-on. C'est le bâtiment commandant la station de Terre-Neuve,

du Canada, de la Nouvelle-Ecosse et des Bermudes. Il y a, outre celle-ci, deux bricks, deux corvettes et une frégate de trente-deux canons. L'amiral avait son pavillon à bord du *Hussar*, et, selon l'usage, il devait partir pour les Bermudes au mois de décembre, y passer l'hiver, remonter au printemps à Halifax, et au mois de juin à Québec.

Le gouvernement anglais a récemment réuni cette station à celle qu'il avait dans les Antilles. On s'occupait beaucoup alors de la fortification des Bermudes, et un grand nombre d'ouvriers y étaient constamment employés. C'est une épine dans le cœur des Etats-Unis, car il y a aux îles Bermudes un port magnifique, capable de recevoir une flotte immense.

Halifax a aussi un gouverneur, lequel venait de partir pour le Canada, où il devait remplacer lord Dalhousie, dont on était mécontent dans le pays, où il n'avait fait qu'exaspérer les esprits.

Un jour, pendant que nous étions à dîner, on apporta à l'amiral un écrin contenant une jolie parure avec des bracelets. Cet écrin avait été trouvé sur les bords de la mer, près du cap Breton, par un paysan, qui, n'osant le garder, le remit à l'autorité du lieu qui l'envoya à Halifax. Il y avait écrit dessus : A Mme..... (le nom était effacé), *de la part du duc de Clarence, à Québec.* Le duc avait fait l'année précédente un voyage au Canada, et il y envoyait cet écrin en souvenir à quelque dame sans doute dont il avait fait la connaissance. Le bâtiment qui le portait fit naufrage, et par un grand hasard, la parure fut trouvée sur le rivage en très bon état.

En revenant d'une excursion que j'avais faite sur les bords d'un lac charmant, du côté de Dartmouth, je rencontrai deux paysans vêtus de même que les nôtres. Ayant entendu dire qu'il y avait encore des Français établis dans le pays, je leur demandai en français s'ils venaient de loin. « Ah ! jarniqué, me répondit l'un d'eux, je venons de plus de vingt milles de dedans la contrée ! » C'était d'un village nommé *Chenscook*, qui est entièrement français, et composé d'une soixantaine de familles. Il y en a encore au cap Breton et aux environs un assez grand nombre. Ils ont conservé le dialecte de nos paysans, et ils me dirent que j'étais le premier *Français de France* qu'ils eussent vu de leur vie.

Je fis la veille de mon départ, avec les officiers du 52e, des *riflemen*, et quelques officiers de la marine, une charmante promenade à la voile au fond du grand lac, et en revenant nous dînâmes tous ensemble à la *mess* ou table commune du 52e, dans une superbe salle à marger, ornée du portrait en pied du général Moore, tué à la Corogne. Le service était fait par un grand nombre de domestiques en livrée; le dîner fut gai et brillant.

Le 11 octobre, après avoir pris congé de l'amiral et de lady Ogle, je partis pour Boston avec le capitaine Pearl, de la marine anglaise, qui revenait des Indes, où il avait passé dix ans et fait la guerre des Birmans. Notre route se fit presque toute la journée à travers des bois jusqu'à une jolie petite ville nommée *Windsor*. Pearl profita d'une heure que nous devions y rester pour me conduire chez le juge H..... que nous trouvâmes entouré de ses quatre filles, toutes charmantes et parlant bien français. Elles nous offrirent du vin, des gâteaux et des tartines de beurre, ce qui me fit penser à ce que dit Byron, que les demoiselles anglaises sentent le *bread and butter !* Il fallut nous séparer bientôt, et aller coucher à huit milles plus loin à Kentville, petit village situé au milieu d'un paysage charmant.

Le lendemain, nous allâmes coucher à Annapolis. Le pays, que l'on parcourt jusqu'à cette ville en cotoyant la rivière, ressemble beaucoup aux bords de la Loire. La rivière d'Annapolis est très large et navigable bien au-dessus de la ville, car au quai la marée monte de soixante pieds.

C'est à Annapolis que les Français s'établirent pour la première fois en 1605. Ils y restèrent maîtres paisibles jusqu'en 1710, où les Anglais en prirent possession. Il y a cependant encore plusieurs villages entièrement français, et leur population se monte à peu près à cinq mille ames.

Je fis connaissance à Annapolis de M. Haliburton, historien de la Nouvelle-Écosse(1); je puisai dans sa conversation, ainsi que dans son ouvrage, une foule de détails intéressans sur le pays, dont je présenterai un résumé succinct.

L'évènement le plus remarquable de l'histoire de la Nouvelle-Écosse est sans contredit le coup d'état ordonné par le gouvernement anglais, qui fit saisir à la fois, et en un même jour, les habitans de l'Acadie (2) (d'origine française), qui les fit tous déporter hors du pays qu'ils cultivaient, et où ils avaient vu le jour. Les hasards de la guerre avaient déjà plusieurs fois fait tomber cette province au pouvoir des Anglais avant qu'elle ne leur fût livrée par un traité; mais diverses circonstances avaient toujours empêché les colons anglais de s'y établir. Les Français étaient les

(1) M. Haliburton est un avocat distingué, membre de l'assemblée provinciale de la Nouvelle-Écosse, et auteur d'une *Relation historique et statistique de la Nouvelle-Écosse* (An historical and statistical account of Nova Scotia. Halifax, 1829).

(2) Les Français qui étaient venus s'établir dans cette partie du continent lui avaient donné ce nom, et étaient désignés sous celui d'*Acadiens*.

premiers occupans. Ils avaient défriché les meilleurs terrains, et poussé au loin leurs conquêtes sur les forêts et les déserts. L'antipathie qui régnait entre les deux peuples empêchait les Anglais, malgré les avantages qu'offrait le pays, de venir habiter avec les Français, et ceux-ci n'étaient guère portés à accueillir avec bienveillance de nouveaux colons appartenant à une nation, non-seulement étrangère, mais si souvent ennemie. Les tribus indiennes sympathisaient mieux avec les Français; elles avaient souvent pris part aux hostilités et combattu les Anglais; il eût été dangereux pour ces derniers de s'établir dans un pareil voisinage. Les Acadiens parlaient tous le français, ils professaient la religion catholique, et conservaient, comme on le pense bien, une tendre affection à la patrie de leurs pères. Après la cession de la Nouvelle-Écosse, on leur enjoignit de prêter serment de fidélité au nouveau souverain, ou de quitter le pays. Ils consentirent à prêter le serment, à condition qu'on ne les forcerait jamais à prendre les armes contre leur première patrie, la France, ni contre leurs anciens alliés, les Indiens. Le gouverneur de la Nouvelle-Écosse leur promit que cette restriction serait admise, et la prestation de serment fut ainsi faite. Mais le gouvernement anglais refusa de sanctionner la promesse du gouverneur de la province, et exigea qu'un second serment fût prêté immediatement et sans restriction quelconque. Les Acadiens rejetèrent à l'unanimité cette demande, et persistèrent constamment depuis dans leur refus. L'affaire traîna ainsi en longueur, d'année en année, durant près d'un demi-siècle.

Mais il arriva parfois que, lors des guerres des Anglais contre les Français au Canada, ou contre les Indiens du voisinage, quelques Acadiens furent trouvés combattant avec ces derniers. Il était bien reconnu que la grande masse de la population acadienne était éminemment pacifique, et ne voulait prendre aucune part dans ces sanglans conflits. On n'en accusa pas moins ces cultivateurs tranquilles de sympathiser avec les ennemis de la province, devenue britannique par traité, puisqu'ils ne voulaient combattre ni leurs compatriotes, ni leurs amis ou alliés; et l'on accusa les missionnaires français d'exercer encore dans ce pays, et surtout chez les Indiens, une influence hostile aux intérêts britanniques. Il n'est donc point étonnant que des officiers anglais conçussent une grande animosité contre les Acadiens. Ils en vinrent enfin à regarder l'existence même de ce peuple comme incompatible avec leur propre sécurité; et, ne pouvant l'exterminer en masse, il fut résolu de le chasser en entier de ses foyers. Mais, comme on craignait qu'en se réfugiant dans le Canada, les malheureux Acadiens ne vinssent y ajouter aux forces du principal ennemi, on prit le parti de les transporter par petites portions dans toutes les autres

provinces de la domination anglaise en Amérique, et de les distribuer de manière à ce qu'ils ne pussent plus se réunir.

Convaincus de l'impossibilité de s'emparer à la fois d'une population entière, si le projet de la déporter était connu d'avance; ne pouvant surtout empêcher que les Acadiens ne se dispersassent et ne se missent à l'abri de toute recherche dans le fond des forêts, où les Indiens, qui leur étaient dévoués, leur auraient porté secours, les Anglais s'occupèrent des moyens de réunir leurs victimes et de s'en emparer par stratagème. On résolut donc d'envoyer à chaque établissement une proclamation ordonnant au peuple de se rassembler à jour fixe dans un certain endroit; mais on eut soin que la rédaction en fût assez obscure pour qu'il ne pût deviner le véritable but de la convocation.

Cette proclamation était ainsi conçue :

« Aux habitans des districts de Grand-Pré, Minas, Rivière Canard, vieillards, jeunes hommes et garçons.

« Son Excellence nous ayant instruit des dernières résolutions de Sa Majesté à l'égard des Acadiens, et désirant que chacun soit pleinement satisfait, nous ordonne de les leur communiquer telles qu'il les a reçues lui-même. Il enjoint donc strictement par ces présentes à tous les habitans des districts ci-dessus nommés, de se réunir à l'église de Grand-Pré, le vendredi 5 courant, à trois heures après midi, afin qu'ils soient instruits de ce que nous avons à leur communiquer, déclarant qu'aucune excuse ni prétexte ne seront reçus, et que les absens seront punis par la confiscation de leurs propriétés. »

JOHN WINSLOW.

2 septembre 1755, vingt-neuvième année du règne de Sa Majesté.

Par cette ruse, toute la population de la province fut surprise simultanément. On peut se faire une idée des scènes d'horreur qui eurent lieu pendant cette funeste journée dans les divers établissemens de l'Acadie, par le récit suivant de ce qui se passa à Grand-Pré, dans le *King's County*. A trois heures de l'après-midi, selon l'ordre qui leur en avait été donné, les paisibles et confians Acadiens des environs, au nombre de douze cent neuf hommes, tous en état de porter les armes, mais qui n'en avaient point alors, se rendirent à l'église de Grand-Pré. Les soldats anglais entourèrent l'église, et s'emparèrent de toutes les issues. Le colonel Winslow se plaça avec ses officiers au centre, et parla ainsi :

« Messieurs, je tiens en main les ordres du roi qui me sont envoyés par le gouverneur Lawrence. Il m'ordonne de manifester la résolution de Sa Majesté à l'égard des habitans français de sa province de Nouvelle-Écosse, où depuis plus d'un demi-siècle il leur a été accordé plus d'indulgence qu'à aucun autre de ses sujets, en quelque partie que ce soit de ses colonies. Quoiqu'il me soit pénible de vous faire part d'une décision sévère, je vais mettre de côté mes propres sentimens, et obéir aux ordres que j'ai reçus. Je vais donc sans hésiter vous faire connaître la volonté de Sa Majesté.

» Vos terres, maisons, troupeaux de toute espèce, appartiennent, à partir de ce jour, à la couronne, ainsi que tous vos autres effets, excepté votre argent et vos meubles. Vous êtes obligés de quitter la Nouvelle-Écosse. Tous les habitans de ce district doivent donc se préparer à un prompt départ. Mais je suis heureux de pouvoir leur assurer qu'il leur sera permis d'emporter avec eux leur argent et leurs meubles, autant que cela n'embarrassera pas les bâtimens chargés de les transporter. Je dois vous informer aussi que le bon plaisir de Sa Majesté est que vous restiez sous la surveillance des troupes que j'ai l'honneur de commander. Vous êtes donc considérés dès ce moment comme prisonniers du roi. »

Il y avait à peu près à Grand-Pré douze cents hommes et sept cents femmes, et leurs fils et leurs filles faisaient à peu près quatre mille âmes. Leurs troupeaux étaient de deux mille bœufs, trois mille vaches, cinq mille veaux, six cents chevaux, douze mille moutons et huit cents cochons.

Après cette décision, plusieurs de ces malheureux s'enfuirent dans les bois. On eut recours à tous les moyens pour les faire revenir. On les menaça d'abord de brûler leurs maisons, menaces qui ne tardèrent pas à recevoir leur exécution. Dans le district de Minas seulement, quatre cents maisons et cinq cents étables furent réduites en cendres, ainsi qu'une église et les moulins. Mais la terreur qui entourait ceux qui parvenaient à s'échapper était telle, que sur quarante jeunes gens qui avaient pu déserter, vingt-cinq préférèrent revenir d'eux-mêmes; mais ils arrivèrent pour voir brûler leurs propriétés. Le reste fut égorgé dans les bois par les soldats mis à leur poursuite.

Le 10 septembre fut le jour fixé pour l'embarquement. Dès le point du jour, les tambours résonnèrent dans les villages, et à huit heures, le triste son de la cloche avertit les pauvres Français que le moment de quitter leur terre natale était arrivé. Les soldats entrèrent dans les maisons, et en firent sortir tous les habitans qu'on rassembla sur la place. Jusque-là, chaque famille était restée réunie, et une tristesse silencieuse régnait

parmi le peuple. Mais, quand le tambour annonça l'heure de l'embarquement, quand il fallut abandonner pour toujours la terre où ils étaient nés, se séparer de leurs mères, de leurs parens, de leurs amis, sans espoir de se revoir jamais; emmenés par des étrangers, leurs ennemis; dispersés parmi eux, dont ils différaient par le langage, les coutumes, la religion; alors, accablés par le sentiment de leurs misères, ils fondirent en larmes, et se précipitèrent dans les bras les uns des autres, dans un long et dernier embrassement. Mais le tambour battait toujours, et on les poussa vers les bâtimens stationnés dans la rivière. Deux cent soixante jeunes gens furent désignés d'abord pour être embarqués sur le premier bâtiment; mais ils s'y refusèrent, déclarant qu'ils n'abandonneraient pas leurs parens, et qu'ils ne partiraient qu'au milieu de leurs familles. Leur demande fut rejetée, les soldats croisèrent la baïonnette et marchèrent sur eux. Ceux qui voulurent résister furent blessés, et tous furent obligés de se soumettre à cette horrible tyrannie.

Depuis l'église jusqu'au milieu de l'embarquement, la route était bordée d'enfans, de femmes, qui, à genoux, au milieu de pleurs et de sanglots, bénissaient ceux qui passaient, faisaient leurs tristes adieux à leurs maris, à leurs fils, leur tendant une main tremblante, qu'ils parvenaient quelquefois à réunir, mais que le soldat brutal venait bientôt séparer.

Les jeunes gens furent suivis par les hommes plus âgés, qui traversèrent aussi à pas lents cette scène déchirante. Toute la population mâle de Minas fut jetée à bord de cinq vaisseaux de transport stationnés dans la rivière de Gasparaux. Chaque bâtiment était sous la garde de six officiers et quatre-vingts soldals. A mesure que d'autres navires arrivèrent, les femmes et les enfans y furent embarqués, et éloignés ainsi en masse des champs de la Nouvelle-Ecosse. Le sort aussi déplorable qu'inouï de ces exilés excita la compassion de la soldatesque même. Celle-ci se trouva à son tour dans une position singulière, au milieu d'une belle et fertile contrée, alors ruinée, et sans ennemis à combattre ni habitans à protéger. Les colonnes de fumée qui s'élevaient de toutes parts des débris brûlans de tant d'habitations rurales prouvaient jusqu'à quel point l'œuvre de destruction avait été poussée. Pendant plusieurs soirées consécutives, les bestiaux se réunirent autour des ruines fumantes, et semblaient y attendre le retour de leurs maîtres, tandis que les fidèles chiens de garde hurlaient près des foyers déserts.

A Annapolis (anciennement Port-Royal) et à Cumberland, les Français ne se rendirent pas à la proclamation, craignant d'être emprisonnés et envoyés à Halifax. Lorsque les transports chargés de les emmener arrivèrent à Annapolis, les soldats trouvèrent les maisons abandonnées. Les

habitans avaient fui dans les bois avec leurs femmes et leurs enfans; mais la fatigue, la faim, la misère, forcèrent bientôt une grande partie d'entre eux à venir se rendre prisonniers, tandis que les autres s'enfoncèrent plus avant dans les forêts, où ils vécurent avec les Indiens; quelques-uns furent assez heureux pour atteindre Chignouctoo, et de là s'échapper au Canada.

Trois cent cinquante maisons furent incendiées au même moment à Cumberland, et consumées avec tout ce qu'elles contenaient. La fumée, chassée dans les bois par le vent, avertit les Français de la vengeance de leurs oppresseurs, et du haut des arbres ils virent avec horreur les flammes dévorer leurs maisons et tout ce qu'ils possédaient. Spectateurs passifs de leur propre ruine, ces infortunés ne purent supporter l'idée de voir leur église anéantie: quand ils virent leur clocher disparaître au milieu d'une épaise fumée, et reparaître après tout en feu, ils sortirent des bois accompagnés des Indiens, se précipitèrent avec fureur sur les Anglais, et les massacrèrent tous. Mais entourés bientôt de toutes parts d'ennemis, de flammes et de ruines fumantes, ils furent contraints de se réfugier une seconde fois dans les forêts.

Tous les Acadiens enfin, dispersés dans les provinces, furent réunis au nombre de huit mille, et conduits dans les colonies anglaises. Tous furent impitoyablement dépouillés de leur propriétés, séparés de leurs familles, entassés dans de petits navires disposés pour la traite des nègres, et jetés dans des contrées hostiles à leur patrie, à leur religion, à leurs mœurs et à leurs habitudes. Ils y arrivèrent pauvres, humiliés, ignorant le sort de leurs amis. Une grande partie des femmes et des enfans périrent à bord par suite de privations et de mauvais traitemens.

On se demande, en lisant ces détails, si c'est bien un peuple civilisé qui a pu ainsi arracher une population entière à ses foyers, chasser des cultivateurs paisibles des champs fertiles que leurs ancêtres avaient conquis sur les forêts, qu'ils avaient défrichés et arrosés de leurs sueurs.

Cependant, malgré les cruels traitemens qu'ils avaient reçus en Nouvelle-Écosse, les déportés désiraient vivement y retourner. Ceux qui avaient été transportés en Georgie partirent soudain, et, après un voyage long, hasardeux et pénible le long des côtes, ils avaient atteint New-York et Boston, lorsque des ordres du gouverneur Lawrence les firent arrêter, et les forcèrent d'abandonner leur projet.

Peu à peu ils y rentrèrent cependant, et y furent tolérés, à condition qu'ils se soumettraient aux lois anglaises. Aujourd'hui les cantons de Clare et de Tuskett contiennent plusieurs villages français, dont les habitans descendent de ces mêmes Acadiens qui s'y étaient établis en 1640, et avaient

fondé Port-Royal (Annapolis), près de la baie française (baie de Fundy). Ces villages sont bâtis en bois; les maisons en sont propres et respirent l'aisance. De toute la Nouvelle-Écosse, c'est la population qui cultive le mieux la terre; chaque famille a au moins un cheval et un char-à-bancs. Le dimanche, on voit ces familles acadiennes se promener dans ce rustique équipage sur la route d'Annapolis, où elles viennent ordinairement passer la journée. Cette ville, ainsi appelée du temps de la reine Anne, s'étend le long de la rivière de ce nom. Tout le pays qui l'environne est extrêmement pittoresque; la route qui y conduit, en venant de Windsor et Halifax, bordée de hautes masses de granit, de beaux saules, de ruisseaux serpentant au milieu de bouquets de bois de couleurs éclatantes et variées, présente sans cesse un tableau charmant: c'est à Annapolis que furent faites les premières tentatives d'établissemens, tant par les Français que par les Anglais. Depuis la première descente de Dumont, en 1604, jusqu'en 1713, cette ville changea continuellement de maîtres, et sur les murs du fort, qui aujourd'hui n'offrirait pas la moindre résistance à la plus légère attaque, flottèrent alternativement, pendant un siècle, les drapeaux de France et d'Angleterre.

Il y a à Annapolis une pierre qui porte la date de 1610. Les Français y étaient à cette époque, et c'est probablement la première inscription et le premier établissement de l'Amérique septentrionale.

Sur la route d'Halifax à Annapolis, on passe sur un pont de bois une petite rivière nommée le *Bloody-Creek* (rivière sanglante), qui jouit dans le pays d'une certaine célébrité. En 1712, le capitaine Pigeon et vingt hommes y furent envoyés en bateau pour faire du bois sur ses bords. Ils venaient de passer le ruisseau, et commençaient à se mettre à l'œuvre, lorsqu'une troupe de sauvages, cachés derrière les arbres, se précipita sur eux, et massacra le capitaine Pigeon et ses hommes, excepté deux qui purent s'échapper. Des ossemens et autres indices ont été trouvés plusieurs fois sur le lieu du massacre. Depuis ce temps, il court parmi le peuple d'étranges histoires sur le *Bloody-Creek*, que les bons Acadiens veulent voir hanté par l'ombre du malheureux capitaine. Voici la déclaration que fit un pêcheur français à son curé:

« Le vendredi 17 avril 1812, à six heures du soir, moi, Désiré-Aimé Martin, revenais avec mon chien d'auprès de Bridge-Town, ou j'avais pêché, et j'avais cinq gros poissons dans mon panier. Mon chien allait devant moi, et je pensais au capitaine Pigeon en passant le ruisseau, quand soudain, au milieu du pont, mon chien s'arrête, dresse l'oreille, et regarde du côté du bois. J'arrive près de lui, et je vois vingt soldats habillés de bleu, le capitaine Pigeon habillé de bleu aussi, l'épée

à la main, ayant de l'eau jusqu'aux genoux, traverser le ruisseau. Il faisait frais et je commençais à trembler. Peu à peu ils entrèrent tous dans le bois, en silence : j'entendis le bruit des haches contre les arbres ; je vis leur sommet s'agiter, et les oiseaux perchés dessus pour y passer la nuit s'envoler. Je les entendis craquer et tomber, et tout d'un coup des cris horribles qui me firent frémir retentirent de tous côtés. Le feu brilla à travers les arbres, les coups de fusil se firent entendre : il m'a semblé qu'une balle passa devant moi ; aussitôt je me mis à courir, et je ne m'arrêtai qu'arrivé en ville. »

Je fus curieux de voir ce fameux *Creek*, que je n'avais pas remarqué en venant ; j'y allai un soir avec mon compagnon de voyage. A peine arrivés à la tête du pont, nous entendîmes un grand bruit dans l'eau. Bien que je ne m'attendisse pas à voir le capitaine Pigeon, je courus aussitôt de ce côté, et j'aperçus un grand caribou, arrêté au milieu du *Creek*, qui, après m'avoir regardé assez long-temps, sauta hors de l'eau et s'enfonça dans le bois.

La terre d'Amérique est réellement une terre de progrès : où se voient maintenant des arbres chargés de fruits, et des champs très bien cultivés, il y a peu d'années encore, les caribous et les mouses se promenaient en toute liberté, et rien, excepté lorsque la brume s'élevait et découvrait les huttes des Indiens, ne révélait humaine existence dans la large et belle vallée d'Annapolis.

EUGÈNE NEY.

ESSAI HISTORIQUE

STATISTIQUE ET POLITIQUE

SUR LE CANADA.[1]

Le Canada est, après l'Inde, la possession extra-européenne la plus importante de l'empire britannique. Placé dans la partie septentrionale du continent américain, il est borné au nord par les baies d'Hudson et de James et le Labrador, à l'est et au sud-est par le golfe Saint-Laurent, le Nouveau-Brunswisk, les Etats-Unis, dont il est séparé par une ligne de convention, et par le fleuve Saint-Laurent; au sud, par ces mêmes Etats et par les grands lacs Ontario, Erié, Huron et Supérieur, et par une multitude

(1) On dit que les Espagnols visitèrent le Canada avant les Français, et que, le jugeant aride et dépourvu de métaux précieux, ils s'écrièrent en présence des Indiens: *Aca nada* (il n'y a rien ici). Plus tard, lorsque les Français y abordèrent, ces mêmes Indiens, voulant les dissuader de s'établir dans le pays, ne cessèrent de leur répéter *aca nada*. Les Français, ne les comprenant pas, crurent que c'était le nom de la contrée, et continuèrent de l'appeler ainsi.

d'autres de moindre étendue; à l'ouest, le pays n'a, à proprement parler, d'autres limites que les océans Pacifique et Septentrional.

Cette immense contrée, aussi vaste peut-être que le continent d'Europe, a été divisée, par un acte du parlement de la Grande-Bretagne, en deux provinces ou gouvernemens distincts, dont nous allons donner ici un court aperçu statistique et politique.

Le Haut-Canada (1) est un pays plat et fort peu varié. On y trouve cependant quelques chaînes de montagnes qui sont en général peu élevées. De Kingston à l'extrémité occidentale de la province règne une forêt continuelle, qui empêche la vue de s'étendre sur aucun point à plus d'un mille de distance. Le sol en est extrêmement fertile; mais jusqu'ici les habitans se sont contentés d'en tirer le simple nécessaire, et n'ont nullement songé à l'amélioration ou à l'embellissement de leurs propriétés. La nature semble avoir plus fait pour le Haut-Canada que pour toute autre contrée du globe. Elle l'a doté d'un terroir d'une grande richesse et d'un climat rigoureux, il est vrai, mais aussi favorable à la constitution humaine qu'à la production de toute espèce de céréales et de fruits. Les Européens commencent enfin à se défaire de leurs préjugés contre ce beau pays, qu'ils comparaient, sans le connaître, aux déserts de la Sibérie; et ses avantages sont actuellement si bien appréciés des habitans de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, qu'on peut sans exagérer porter à huit ou dix mille le nombre de

(1) Le Haut-Canada est situé entre les 42° et 52° de latitude N., et entre les 76° et 97° de longitude O. Il confine au N. au territoire de la compagnie de la baie d'Hudson; au N.-E., à la rivière Grande ou des Ottawas; à l'E., au Bas-Canada; au S. et au S.-E., aux États-Unis, dont il est séparé par une ligne de convention qui commence à Saint-Régis, sous le 45° parallèle, suit le milieu du Saint-Laurent, du lac Ontario, de la rivière de Niagara et du lac Érié, traverse les lacs Huron, Supérieur et Long, parcourt ensuite le centre d'une autre chaîne de petits lacs jusqu'à l'angle N.-O. de celui des Bois, et va de là au Mississipi; à l'O. et au N.-O., les limites de la province sont indéfinies.

Le canal de Welland traverse la presqu'île du Haut-Canada dans une direction presque parallèle à la rivière de Niagara, et réunit les deux lacs Ontario et Érié. L'élévation de la contrée qu'il parcourt est d'environ trois cent trente pieds, et à l'aide de trente-sept écluses qu'on a été obligé de construire, des bâtimens du port de cent vingt tonneaux se rendent facilement d'un lac à l'autre.

ceux qui viennent s'y établir tous les ans. L'émigration des Etats-Unis y est aussi fort considérable. Cette partie du Canada ne renferme rien d'intéressant pour le voyageur, si l'on en excepte la cataracte du Niagara, et un petit nombre d'autres curiosités naturelles. Il n'y rencontre qu'une forêt sans fin, repaire des bêtes fauves, quelques huttes en bois, éparses çà et là et de l'aspect le plus lugubre, des champs mal cultivés, et des routes construites avec des troncs d'arbres de neuf pouces à deux pieds de diamètre, jetés en travers et si irrégulièrement disposés, qu'elles sont impraticables pour les voitures, voire même pour les chevaux et les bestiaux.

Le Haut-Canada toutefois s'accroît rapidement en richesses et en importance. Désert il y a environ 30 ans, il renferme aujourd'hui près de deux cent mille habitans, qui possèdent des propriétés imposables pour une valeur de 2,000,000 liv. sterling (1). Quoique la population soit un mélange de naturels de la plupart des contrées de l'Europe et de tous les états de l'Union américaine, il y existe néanmoins une grande conformité de mœurs, de coutumes et de caractères. Français, Irlandais, Anglais, Ecossais, Allemands, Hollandais renoncent, au bout de quelques années de résidence, à leurs habitudes nationales pour adopter celles des Américains. La majorité des habitans se compose d'émigrans des Etats-Unis et de descendans des réfugiés royalistes qui s'y fixèrent après la guerre de la révolution.

La province se divise en onze districts (2), subdivisés en vingt-

(1) On y comptait, en 1829, 1,000,000 d'acres de terres cultivées, 8,067 habitations d'un ordre supérieur aux cabanes en bois, qui, n'étant point assujéties à la taxe, n'ont pas été comprises dans le recensement; 396 boutiques de marchands, 304 moulins, 30,774 chevaux propres au service, 27,614 bœufs servant aux travaux de l'agriculture, 67,644 vaches laitières, 34,975 bêtes à cornes de l'âge de deux à quatre ans, 469 voitures d'agrément. Le montant total des propriétés taxées s'élevait à 1,969,074 livres sterling.

(2) Population du Haut-Canada en 1829.

Districts.	Habitans.
Oriental	19,259
Ottawa	3,732
	22,991

trois comtés, lesquels, avec les villes d'York, Kingston et Niagara, envoient quarante membres au parlement provincial. Tous les habitans mâles de seize à quarante-cinq ans, en état de porter les armes, étant appelés à faire partie de la milice, l'on compte actuellement dans le Haut-Canada une soixantaine de régimens de milice, supérieurement organisés, et dont l'effectif peut monter à 30,000 hommes.

Le Bas-Canada (1) est non-seulement plus pittoresque que la province haute; mais, ayant été colonisé long-temps auparavant, il est beaucoup plus riche et plus peuplé. Sa population s'élève à 450,000 habitans. Les fermes sont si rapprochées les unes des autres, qu'on avait au Canada des villages de cinquante milles d'étendue. Les principaux établissemens longent la rive gauche du Saint-Laurent. Le gouvernement français partagea autrefois les terres qui bor-

Districts.	Habitans.
Report. . . .	22,991
Bathurst.	14,516
Johnstown	17,800
Midland.	30,960
Newcastle.	13,337
Home.	22,927
Gore.	17,705
Niagara.	20,177
Londres.	19,813
Occidental	8,332
Total.	188,558

(1) Cette province est située entre les 45° et 52° de latitude N. et entre les 66° et 85° de longitude O. de Paris. Elle est bornée au N. par la baie de James et le Labrador, à l'E. par le golfe Saint-Laurent, au S.-E. par le Nouveau-Brunswick et les États de Maine et de New-Hampshire; au S. par ceux de Vermont et de New-York et le Haut-Canada, et au S.-O. et au S. par cette même province. On estime à trois cents lieues la longueur du Bas-Canada, de l'E. à l'O.; de cinquante à cent cinquante sa largeur, du N. au S., et sa superficie à près de 32,000 lieues carrées. La partie du Bas-Canada qui avoisine le Saint-Laurent est généralement unie, mais le centre en est traversé du S.-O. au N.-E. par une chaine de l'Alleghany, dont la hauteur varie de cent cinquante à trois cents toises. Le pays est arrosé par une multitude de lacs et de cours d'eau, et traversé dans toute sa longueur par le grand fleuve Saint-Laurent.

dent ce fleuve, depuis son embouchure jusqu'à trente milles au-dessus deMontréal, en un certain nombre de seigneuries, que le roi accorda à de nobles aventuriers. Ceux-ci, décorés du titre de seigneur, subdivisèrent leurs propriétés en lots de deux cents arpens, qu'ils concédèrent à des cultivateurs porteurs de certificats de probité et de bonnes mœurs, lesquels prenaient l'engagement de s'y fixer, de défricher, dans un temps donné, une certaine étendue de terres, d'entretenir les routes, etc. Les premiers lots avaient un front de trente-huit perches anglaises le long du fleuve, et s'étendaient l'espace de mille dix-huit dans l'intérieur. Aussitôt que ces lots furent peuplés, les seigneurs en formèrent d'autres sur les derrières, qui furent habités à leur tour. Toutefois, comme il est d'usage au Canada de ne défricher que le devant de chaque lot, et de laisser quarante à cinquante acres de bois dans le fond pour les usages domestiques, l'étranger arrivant dans le pays s'imagine qu'il n'existe point d'établissemens au-delà de la contrée cultivée, c'est-à-dire à un mille environ du rivage du Saint-Laurent, où le pays présente le même aspect boisé qu'il avait à l'arrivée des premiers Européens. L'on rencontre aussi des établissemens le long des tributaires de ce fleuve, et depuis peu on a colonisé plusieurs cantons de l'intérieur.

La chaleur en été est excessive au Canada, le thermomètre y marquant souvent de 96° à 102° de Fahrenheit; mais l'air y est si pur, qu'on n'en est guère incommodé. Quand il tombe de la pluie, ce qui est fort rare, elle est le plus souvent accompagnée d'orages. La transition du chaud au froid est tellement subite, qu'on a vu le mercure baisser de 30° dans l'espace de quelques heures. En hiver, il descend une ou deux fois à 36° au-dessous de zéro, mais seulement pendant quarante-huit heures, et se tient ordinairement entre 20 et 25°. Le froid commence au mois d'octobre, lorsque le pays se couvre peu à peu de neige. On y éprouve des ouragans terribles jusqu'en décembre. Toutefois, à partir de cette époque, le ciel devient plus pur, et il règne un vent glacial. Les rivières offrent alors un nouveau moyen de communication. Des traîneaux, chargés de passagers et de marchandises, les sillonnent en tous sens et avec une rapidité étonnante. Le vent de N.-O., qui domine durant une partie de cette saison, accroît et

entretient l'intensité de la gelée. En passant sur les montagnes couvertes de neiges éternelles qui parcourent les affreuses solitudes situées entre le Saint-Laurent et le pôle, ce vent acquiert un degré de froid qu'il conserve encore malgré la différence de latitude. Vers la fin d'avril, la neige commence à fondre, et le sol étant une fois à découvert, la végétation succède bientôt aux frimas.

L'agriculture est encore fort arriérée dans le Bas-Canada. Le climat est extrêmement favorable à la production du blé d'automne, parce que la neige, recouvrant le sol fort avant dans la saison, le garantit des rayons brûlans du soleil pendant le jour, des gelées pendant la nuit, et des vents secs et froids du mois de mars. La culture de l'orge y a été trop récemment introduite pour pouvoir être générale : on n'en recueille guère qu'aux environs de Québec. Le lin réussit presque partout. Malheureusement on ignore la manière de l'apprêter, et c'est ce qui fait que la qualité n'en est pas aussi bonne qu'elle pourrait l'être. Il en est de même du chanvre qui se cultive presque exclusivement dans le Haut-Canada. En général, aucun changement important n'a eu lieu dans le misérable système de culture qui était en usage dans le pays à l'époque de sa conquête, et si l'on remarque un accroissement dans les exportations des produits agricoles, c'est à l'extension donnée à la culture, et non au perfectionnement du système, qu'il faut l'attribuer.

Les immenses profits que les Canadiens ont retirés jusqu'ici de l'exploitation des forêts, dont leur pays est couvert, sont une des causes principales du peu de progrès qu'ils ont faits dans l'agriculture. Le Canada produit des bois de toute espèce. Le chêne, qui abonde sur le bord de quelques-uns des grands lacs et le long des rivières, atteint une grosseur moyenne de dix-huit pouces carrés et cinquante pieds de hauteur. Le pin, qu'on rencontre partout, a environ vingt pouces carrés et soixante pieds d'élévation. On y trouve aussi le bouleau, le hêtre, l'orme et l'érable, dont il se fait pareillement un commerce considérable. Les forêts, surtout celles qui sont le plus éloignées des établissemens, fournissent aussi ces fourrures et ces pelleteries qui constituent, à proprement parler, la véritable richesse des deux Canada. Depuis peu néanmoins, cette branche de commerce commence à

déchoir par suite de la rareté toujours croissante des animaux à fourrures, dont les plus estimées sont celles du renard, du castor, de la loutre, du rat musqué, du chat sauvage, du daim, de l'ours et du bison. On a remarqué que les bêtes fauves qui habitent les forêts du Canada sont naturellement peu féroces. Le loup, quoique plus grand que celui d'Europe, s'enfuit à l'approche de l'homme; l'ours sort clandestinement du creux de son arbre pour poursuivre sa proie; les serpens ne sont pas aussi venimeux que ceux du midi, et le voyageur n'a véritablement à craindre que les moustiques, qui, en été, sont extrêmement incommodes.

Les animaux domestiques du Canada ne sont pas d'une belle espèce, mais on a tort d'en inférer que ceux importés d'Europe dégénèrent en Amérique. C'est le peu de soin qu'on en prend qui est cause de leur détérioration. Le cheval de la province basse est d'origine normande. Quoique petit et grossièrement taillé, il est vigoureux, léger, et ne bronche jamais. Il s'en exporte annuellement un nombre considérable aux Antilles, où il supporte mieux la chaleur du climat que le cheval de race anglaise ou américaine. Les bêtes à cornes et les moutons sont d'un tiers moins grands qu'en Angleterre, et leur chair est aussi d'une qualité fort inférieure. Le cochon seul peut soutenir la comparaison avec celui d'Europe.

Les exportations du Canada consistent principalement en bois de charpente et autres, en potasse et perlasse, fourrures et pelleteries, en froment, farine, biscuit, légumes secs, orge, avoine, maïs, en porc, beurre, peaux de bœuf, jambons, langues et bœuf salés, fromages, chevaux, bestiaux et volailles, houblon, bierre, cidre, plumes, cire, laine, chandelles, etc. Québec est l'entrepôt général du commerce des deux provinces.

La population du Bas-Canada se compose des descendans des premiers colons français et d'émigrans de la métropole et des États-Unis. Les premiers, qui forment peut-être les trois quarts ou les quatre cinquièmes des habitans, se font remarquer par d'excellentes qualités; ils sont probes, hospitaliers, polis, économes, spirituels et industrieux : qualités qui se trouvent rarement dans une société où le manque d'instruction est absolu. Les Canadiens français en sont encore, pour la civilisation, au temps

de Louis XV : mêmes lois, mêmes coutumes, mêmes habitudes, mêmes idées; le régime féodal et ecclésiastique d'alors subsiste encore chez eux dans son intégrité, et, chose étrange! ils ne témoignent pas le moindre désir d'améliorer leur condition. Seuls sur le continent américain, ils sont restés impassibles et comme engourdis au milieu des révolutions qui ont affranchi le Nouveau-Monde; on les a même vus repousser avec un acharnement qui tenait du fanatisme le don que les États-Unis voulaient leur faire de l'indépendance. Ils sont fiers de leur qualité de Français; ils ont pour les Anglais une haine insurmontable, et cependant ils supportent leur joug sans se plaindre, et jamais la pensée de le secouer ne leur est venue à l'esprit. Cet événement, qui ne peut manquer d'arriver tôt ou tard, sera l'ouvrage des Canadiens originaires de la Grande-Bretagne, qui auront alors à triompher de l'opposition des armes anglaises et probablement de la résistance non moins vive des Canadiens français.

C'est là du moins ce qu'a affirmé devant le parlement M. Parker, négociant anglais, qui a résidé long-temps dans le Canada. On lui demandait s'il convenait d'encourager les émigrans de la Grande-Bretagne à s'établir dans le Bas-Canada, ou de mettre les terres vagues qui s'y trouvent à la disposition des Canadiens français. Il répondit : « J'encouragerais ces derniers, ce sont les seuls habitans sur lesquels vous puissiez compter. La population des autres provinces est mêlée, bien que renfermant beaucoup de bons et dévoués serviteurs; les Canadiens français, au contraire, sont unis par une origine commune dont ils sont justement fiers, par leur religion, leurs mœurs et leurs vertus, et sont intéressés à soutenir une réputation qu'ils ont conservée jusqu'ici sans tache. » Lorsqu'ils dépendaient de la France, c'étaient les sujets les plus braves de cette puissance, et quoiqu'ils ne fussent alors que le sixième de ce qu'ils sont aujourd'hui, ils opposèrent aux troupes anglaises une résistance des plus opiniâtres. S'ils eussent été à cette époque aussi nombreux qu'ils le sont maintenant, jamais l'Angleterre ne serait parvenue à enlever cette colonie à la France. « On reproche aux Canadiens français, continue M. Parker, leur aversion à devenir Anglais. Les habitans de Jersey et de Guernesey en sont-ils des sujets moins fidèles pour avoir

conservé leur langage, leurs mœurs et leurs lois normandes? A-t-on jamais songé à leur adresser ce reproche? Le Bas-Canada et les autres colonies de l'Amérique du Nord sont, à mon avis, le bras droit de l'empire britannique. Je suis convaincu que, quand les Canadiens seront le double de ce qu'ils sont actuellement, ils défieront toute l'Union américaine. Ce sont les meilleurs colons de l'Angleterre. La seule chance qui reste à celle-ci de conserver ses possessions américaines, c'est de laisser les Canadiens français s'étendre dans toute la province basse, et s'y régir par leurs institutions actuelles; autrement cette colonie sera perdue à jamais pour la métropole. »

Le Canada proprement dit ne renferme qu'un petit nombre d'indigènes. A l'arrivée des Français, il était occupé par trois peuples, parlant chacun un langage différent, les *Sioux*, les *Algonquins*, les *Iroquois* ou *Hurons*. Les premiers habitaient la contrée de l'ouest, entre le lac Supérieur et les sources du Mississipi. Les Français ne les connurent guère que par les récits des chasseurs et des missionnaires. Les Sioux menaient une vie plus primitive que les Hurons et les Algonquins. Ils parcouraient le pays à la manière des Tartares, vivant sous des tentes de peaux, qu'ils dressaient dans de fertiles prairies, où ils allaient chasser le bison. C'était un peuple simple et paisible; mais, quand il était attaqué par un ennemi, il ne se montrait inférieur ni en courage ni en férocité aux autres hommes rouges.

Les Algonquins étaient subdivisés en un plus grand nombre de tribus que les deux autres. Ils peuplaient les deux rives des lacs de l'intérieur et du fleuve Saint-Laurent. Comme les Sioux, ils menaient une vie errante, et subsistaient principalement de la chasse et de la pêche.

La langue iroquoise n'était pas aussi répandue que l'algonquine, ce qu'il faut attribuer au genre de vie plus sédentaire des indigènes qui la parlaient. Ils résidaient le long de la rive méridionale du Saint-Laurent et des lacs, depuis la rivière de Sorel jusqu'au lac Michigan, et possédaient les vastes et fertiles plaines situées entre l'Hudson et l'Ohio. Les Iroquois étaient supérieurs aux Algonquins et aux Sioux sous bien des rapports. Ils cultivaient les arts de la paix et excellaient aussi dans ceux de la guerre. Vainqueurs dans pres-

que tous leurs combats avec leurs voisins, ils soutinrent une lutte longue et opiniâtre contre les envahisseurs européens.

Ces Indiens ont toujours traîné une existence misérable. Leur caractère est un mélange bizarre de férocité et de douceur. Doués d'une éloquence forte, simple et persuasive; ils ont la mémoire excellente, le jugement sain, et ne manquent pas d'un certain esprit naturel. On se rappelle la répartie d'un Outaouis au comte de Frontenac, qui lui demandait s'il savait avec quoi se faisait l'eau-de-vie : « Cette liqueur, répondit le sauvage, doit être extraite de langues et de cœurs; quand j'en ai bu, je ne connais plus la crainte, et je parle divinement. » Ces Indiens n'ont adopté aucune des habitudes d'industrie des blancs. Ils ont des habitations mal bâties et sales, et vont à demi nus. En été, ils se nourrissent de poissons qu'ils pêchent dans les rivières, et, en hiver, ils ont recours aux bienfaits du gouvernement. Quelquefois ils font des incursions sur les terres des fermiers canadiens, sous le prétexte d'y poursuivre leur proie, et en enlèvent tout ce qu'ils trouvent sous leurs mains. Ils aiment mieux s'exposer à toutes sortes de privations que cultiver la terre. Ils sont d'ailleurs fort inoffensifs et complaisans pour les étrangers, mais extrêmement adonnés aux liqueurs spiritueuses. La plupart professent la religion catholique, c'est-à-dire qu'ils observent les formes extérieures de ce culte. Dévoués aux Canadiens francais, ils se mêlent à leurs jeux, parlent leur langue et refusent d'en apprendre une autre. Ils commencent à mieux traiter leurs femmes, auxquelles ils paraissent fort attachés, bien qu'ils leur imposent les soins les plus pénibles du ménage. Celles-ci sont fidèles et affectionnées; elles ont un physique assez agréable, et aiment beaucoup la parure.

Le navigateur Cabot fut le premier qui montra à l'Europe la route du Canada. Parti d'Angleterre avec une escadre de six navires, au printemps de 1497, il découvrit les îles de Terre-Neuve et de Saint-Jean, et, longeant le continent, monta jusqu'au 67° 1/2 de latitude. Cabot ne forma point d'établissement dans le pays; et ce qu'il y a de surprenant, c'est que l'Angleterre, après avoir équipé à grands frais une expédition aussi considérable, ne songea à poursuivre les découvertes de Cabot qu'un demi-siècle après. Ce fut un Français qui découvrit le Canada proprement dit. Denis,

ayant mis à la voile de Honfleur pour Terre-Neuve en 1506, entra dans le golfe Saint-Laurent, dont il leva la carte, explora les côtes adjacentes, prit du poisson sur le Grand-Banc, et retourna en Normandie. Deux ans après, Thomas Aubert, de Dieppe, pénétra dans le Saint-Laurent, et enleva sur ses bords plusieurs naturels qu'il emmena en France. En 1535, Jacques Cartier, de Saint-Malo, remonta ce fleuve (auquel il donna le nom qu'il porte) sur une distance de neuf cents milles, et s'arrêta à une immense cataracte, qui était probablement celle de Niagara. Cartier prit possession du territoire au nom du roi de France, forma des alliances avec les indigènes, bâtit un fort, et hiverna dans le pays, qu'il appela *Nouvelle-France*. Ses découvertes toutefois ne reçurent point la récompense qu'elles méritaient, car, cinq ans après, ce navigateur se trouvait dans un tel état de dénuement, qu'il se vit réduit à accepter l'emploi de pilote à bord du navire qui conduisit le vice-roi Roberval au Canada. Ce dernier fit plusieurs voyages de France en Amérique, où il amena chaque fois de nouveaux colons; mais, en 1531, il périt dans un naufrage. Cet événement fâcheux, joint à l'exaspération des naturels contre les Français, qui avaient enlevé de vive force leur chef Donnaconna pour le conduire en France, fut cause qu'ils cessèrent, pendant près de cinquante ans, toutes relations avec le Canada. En 1581, cependant, les indigènes, commençant à oublier leur injure, renouèrent amitié avec les Français. Dix ans après, les marins de Saint-Malo se livrèrent avec succès, dans le Saint-Laurent, à la pêche du cheval de mer (*walrus*), dont les dents étaient plus estimées que l'ivoire. L'importance de cette pêche et du commerce des fourrures décida le gouvernement français à entreprendre la conquête du Canada. Il y envoya à cet effet le marquis de La Roche, qui se contenta de croiser sur la côte de la Nouvelle-Écosse, et retourna en France. Le roi lui ôta sa patente pour la donner à Chauvin, officier de marine; mais celui-ci étant mort peu après, elle fut transférée à de Chatte, gouverneur de Dieppe, qui ne lui survécut que peu de temps. Pierre de Gast, sieur de Monts, lui succéda en 1603, et obtint la patente de la vaste contrée comprise entre les 40 et 46° de latitude septentrionale, avec le titre de lieutenant-général, et l'autorisation de coloniser le pays et d'en convertir les

habitans au christianisme. A cette époque, le commerce du Canada avait acquis tant d importance, que de Monts résolut de l'exploiter à lui seul, au moyen d'une compagnie, et équipa dans cette intention quatre navires, avec lesquels il partit du Hâvre en 1604. Samuel Champlain, du Brouage, et un gentilhomme nommé de Potrincourt, accompagnaient l'expédition. De Monts toutefois perdit bientôt sa patente, mais n'en discontinua pas pour cela le commerce des fourrures qu'il entretenait à Tadousac.

Cependant Champlain, après avoir exploré toute la côte d'Acadie, se décida à fonder un établissement permanent sur le bord du Saint-Laurent. Il choisit l'emplacement actuel de Québec, et le 3 juillet 1608, il y bâtit quelques huttes pour ses gens, et entreprit le défrichement du territoire voisin. La colonie prospéra sous ses auspices; et, en 1611, Champlain, étant retourné en France, fut nommé par Henri IV lieutenant-gouverneur de la Nouvelle-France. De retour dans son gouvernement, Champlain commit l'imprudence de prendre parti en faveur des Algonquins dans leurs guerres contre les Iroquois. Blessé dans deux rencontres, il faillit perdre, en 1621, le fruit de treize années de travaux, dans une irruption des Iroquois.

C'est seulement en 1626 que Québec commença à prendre l'apparence d'une ville régulière. Les discordes religieuses qui y éclatèrent vers cette époque nuisirent beaucoup à sa prospérité. En 1627, le cardinal de Richelieu retira l'autorité aux huguenots, qui l'avaient jusqu'alors exercée, pour la confier à cent catholiques, qui constituèrent ce qu'on appela la *Compagnie des Cent Associés*, dont ce prélat et le marquis d'Effiat étaient chefs.

En 1629, Charles Ier, roi d'Angleterre, chargea David Cherk de réduire les possessions françaises de l'Amérique. Cherk s'empara de tous les établissemens situés au-dessous de Québec; et, s'étant présenté devant cette ville, la somma de se rendre. Champlain, qui y commandait, répondit qu'il la défendrait jusqu'à la dernière extrémité. Sur ces entrefaites, l'amiral Cherk ayant appris qu'une escadre française, aux ordres de Roquemont, qui portait des secours à Québec, était à l'embouchure du Saint-Laurent, alla à sa rencontre, la détruisit, et revint devant Québec, qui capitula à des conditions honorables.

Le Canada fut rendu à la France par le traité de Saint-Germain de 1632. L'année suivante, on y rétablit la compagnie de la Nouvelle-France; et Champlain, ayant repris les rênes du gouvernement, termina sa carrière à Québec en 1635. Sous M. de Montmagny, son successeur, la colonie, sans cesse inquiétée par les indigènes, ne se peupla que lentement, et en 1685 on n'y comptait que 17,000 blancs.

Les Anglais, qui convoitaient le Canada depuis long-temps, tentèrent de l'enlever aux Français en 1709 et 1710; mais ce fut seulement en 1759 que le général Wolfe opéra la réduction de Québec, qui fut suivie l'année d'après de celle de tout le pays. Le Canada renfermait alors environ 60,000 ames.

En 1775, le congrès américain, déterminé à prendre l'offensive contre les Anglais, ordonna aux généraux Montgomery et Schuyler de marcher avec 3,000 hommes contre le Canada. Le premier trouva la mort sous les murs de Québec le 31 décembre, et le colonel Arnold, qui dirigeait l'attaque contre la ville basse, fut blessé et obligé de se retirer avec perte. Pendant la guerre de 1812 à 1815, le Canada fut aussi très souvent le théâtre des hostilités entre les deux peuples.

Avant l'année 1660, le Canada ne connaissait d'autre loi que celle du bon plaisir du gouverneur et de son lieutenant. On y institua cette année un tribunal pour le jugement des causes civiles, et la coutume de Paris y fut mise en vigueur. Ce tribunal existait encore en 1759. Les Anglais y promulguèrent à cette époque leur code de procédure civile et criminelle; mais le peuple, ne pouvant s'accoutumer à être régi par des lois qui lui étaient inconnues, en témoigna hautement son mécontentement. Ces lois étaient d'ailleurs administrées par des individus aussi étrangers à la jurisprudence anglaise que les Canadiens eux-mêmes. A Québec et aux Trois-Rivières, par exemple, c'étaient des militaires qui prononçaient dans les matières civiles et criminelles. A Montréal, dit le général Murray (1), on avait choisi pour juges « des hommes sans éducation, qui, ayant leur fortune à faire, étaient peu scrupuleux

(1) Rapport aux lords du bureau du commerce et des plantations.

sur les moyens d'y parvenir. C'est, ajoute cet officier, la classe de gens la plus immorale que j'aie jamais vue. »

La noblesse française, qui était toute-puissante, protesta contre de pareils interprètes des lois; elle cria à l'injustice et à l'oppression, et pendant long-temps l'anarchie la plus complète régna dans la province. Enfin, en 1774, le parlement britannique, reconnaissant la justice des plaintes des Canadiens, et effrayé peut-être aussi de l'orage qui se formait dans les colonies voisines, prit leurs griefs en considération, rapporta tous les actes antérieurs qui avaient trait au pays, et décréta que les affaires civiles seraient désormais décidées conformément aux anciennes lois françaises, et que la législation anglaise resterait en vigueur pour les matières criminelles seulement. Les abus dont se plaignaient les Canadiens devaient être bien crians, puisqu'ils reçurent comme un bienfait le rétablissement de la coutume de Paris, des dîmes et du régime féodal.

L'immense territoire qui compose aujourd'hui le haut et bas Canada porta, jusqu'en 1791, le nom de province de Québec. Cette année, le parlement annula son bill de 1774, et en promulgua un autre, aux termes duquel la colonie fut divisée en deux gouvernemens qui devaient avoir des législatures distinctes, instituées conformément aux principes de la constitution anglaise.

L'administration des deux Canada est confiée à un gouverneur, à un lieutenant-gouverneur, à deux conseils, dont un législatif et l'autre exécutif, et à une chambre d'assemblée, pour *chaque* province.

Les membres du *conseil législatif* sont nommés en vertu d'un mandat royal, et doivent être sujets nés ou naturalisés de la colonie. Ils exercent leurs fonctions leur vie durant, à moins qu'ils ne s'absentent du pays pendant un terme de quatre années, sans l'autorisation du roi. Ils portent le titre d'*honorables*, et sont au nombre de vingt-six pour le Bas-Canada, et de dix-sept pour la province haute.

Les membres du *conseil exécutif* sont aussi nommés par le roi, et remplissent aussi dans la colonie les mêmes fonctions que les membres du conseil privé en Angleterre. Il y en a treize pour le Bas-Canada, et six pour le haut.

La *maison d'assemblée* se compose de députés choisis tous les quatre ans par des électeurs qui justifient d'un revenu net annuel de 40 shellings. Les électeurs des villes doivent posséder un terrain du rapport de cinq livres sterling par an, ou y avoir résidé pendant douze mois antérieurement à la convocation du parlement. Le Bas-Canada nomme cinquante députés, et le haut quarante.

Les Canadiens de tous les rangs, de toutes les classes et de toutes les professions, ont accès à la maison d'assemblée; aussi il n'est pas rare d'y voir les graves et importantes questions du gouvernement débattues par des hommes qui souvent ne savent ni lire ni écrire. Un voyageur irlandais publia une description assez burlesque de la manière dont se font les élections dans le Haut-Canada : « Il arrive ordinairement, dit-il, que quatre ou cinq candidats briguent à la fois l'honneur de représenter le même comté. Ce sont le plus souvent des boutiquiers de campagne, des avocats de village ou d'impudens aubergistes. Si le boutiquier est dans l'habitude de prendre en paiement de ses marchandises des billets à longue échéance, il est sûr de réunir tous les suffrages; autrement les électeurs donnent leurs voix au plus inepte des candidats, parce que, disent-ils, s'il est incapable de faire du bien, il l'est aussi de faire du mal. — J'ai assisté, continue ce voyageur, à plusieurs de ces élections, et j'ai été fort diverti de la variété des sujets que traitaient les candidats, dans les discours qu'ils étaient obligés de prononcer avant l'ouverture du scrutin, pour offrir aux électeurs un échantillon de leur éloquence. Le premier qui se présente sur les *hustings* passe en revue les principales actions de la vie de ses adversaires, et si leurs pères ou leurs mères ont été peu scrupuleux sur l'article de l'honneur, il ne manque pas d'en informer l'assemblée; mais cela, avec toute la bonhomie imaginable, et dans les termes les moins équivoques et les plus révoltans. Son antagoniste use, à son tour, de représailles, et accable de ses diatribes scandaleuses, et le candidat qui a eu le premier l'audace de jeter le gant, et tous les individus, présens ou absens, qui ont le malheur de tenir à l'imprudent orateur par les liens de la parenté, même le plus éloignée. Le soir, toutefois, ils se réunissent pour dîner et boire du whiskey, comme si de rien n'était, et sont les meilleurs amis du monde. » On sent bien que des législateurs de cette espèce n'abandonneraient

pas leur commerce pour vaquer aux affaires publiques, si on ne leur en fournissait les moyens : aussi leur alloue-t-on deux dollars par jour durant la session, et dix shellings par chaque vingt milles qu'ils ont à parcourir pour se rendre à leur poste ou s'en retourner chez eux.

Le code criminel d'Angleterre est en vigueur dans les deux provinces, et les cours de justice y sont organisées de la même manière que celles du royaume-uni.

Dans le Bas-Canada, les lois sont appliquées, en première instance, par deux chefs de justice, six juges, un procureur et un avocat-général, par deux juges provinciaux nommés, l'un pour le district des Trois-Rivières, et l'autre pour celui du Gaspé inférieur, et enfin par un juge de la vice-amirauté résidant à Québec. Il y a en outre un tribunal d'appel, sous la présidence du gouverneur, lequel se compose du lieutenant-gouverneur, de cinq membres au moins du conseil exécutif et d'officiers judiciaires, étrangers au jugement de première instance. Il y a recours des décisions de ce tribunal au roi en son conseil.

La législation de cette province, prêtant à une infinité d'interprétations différentes, est une source de contentions continuelles. Les juges, avec les meilleures intentions du monde, sont trop peu versés dans la connaissance des lois pour pouvoir remédier à cet état de choses; et les avocats, étant pour la plupart des naturels du pays, ou de jeunes aventuriers d'Angleterre ou d'Irlande, qui ont embrassé la profession du barreau sans avoir fait d'études préalables, il en résulte que leur ignorance donne lieu à une foule de procès. L'étude du droit, au Canada, est hérissée de difficultés presque insurmontables. Le besoin d'une université ou d'un collége, où la jeunesse puisse acquérir de bonne heure des connaissances solides en jurisprudence, se fait sentir de jour en jour davantage : alors seulement il sera possible d'opérer quelque amélioration.

Les lois en usage sont : la coutume de Paris, telle qu'elle existait en France en 1666; le droit civil romain, pour les cas non prévus par la coutume; les édits, déclarations et ordonnances des anciens gouverneurs français; les actes du parlement britannique, concernant le Canada, et le code de procédure criminelle anglais.

Toutes les concessions de terres étant émanées des rois de France, sont encore des tenures féodales. Lors de l'établissement de la colonie, le roi, ainsi que nous l'avons déjà fait observer, accorda de vastes étendues de territoire, appelées seigneuries, à des officiers de ses armées, ou à des personnes qui possédaient assez d'influence à la cour pour les obtenir. Ces seigneurs étaient, pour la plupart, des nobles sans fortune, et peu versés dans l'agriculture, qui, ne se souciant guère de l'embarras d'exploiter leurs possessions canadiennes, les cédèrent volontiers à des soldats ou à des émigrans qui voulaient bien s'y fixer, à la condition que ceux-ci leur paieraient une redevance perpétuelle, une rente de 5 à 6 livres par an, et leur fourniraient certains articles de consommation, tels qu'une couple de volailles, une oie, un boisseau de blé, etç. Les fermiers étaient également tenus de faire moudre leur grain au *moulin banal*, où l'on en prélevait un quatorzième pour le compte du seigneur. La majeure partie des terres du Bas-Canada sont encore assujéties à ces conditions; il en est de même des fermes à bail emphytéotique, de vingt, trente, quarante ans, et au-delà, qui sont aussi astreintes à une petite rente. Mais la charge la plus onéreuse qui pèse sur les Canadiens, est celle des lods et ventes, ou droit qu'ils sont obligés de payer aux seigneurs toutes les fois qu'ils achètent un bien possédé en roture. Ce droit, qui est d'un douzième du prix d'achat, se paie en sus de celui-ci, et est à la charge de l'acquéreur; l'éluder est chose impossible, car si le seigneur croit que la propriété se vend au-dessous de sa valeur, il peut en devenir lui-même acquéreur, moyennant le prix stipulé entre les parties. Les héritiers et acquéreurs de fiefs sont encore tenus à foi et hommage, et à acquitter les droits de *quint* et de *relief* (1).

(1) Le *quint* est le cinquième du prix d'achat, et se perçoit à chaque mutation. Le *relief* est le revenu d'une année auquel le seigneur a droit dans certaines mutations, dans les successions collatérales, par exemple. La succession aux fiefs est soumise à d'autres règles que la succession aux propriétés possédées en roture. Le fils aîné, s'il y en a plus de deux, a droit au château ou habitation principale, à un arpent de jardin y attenant, à la moitié des immeubles et à tous moulins, pressoirs et fours construits sur la propriété. Le reste de la succession est partagé

Dans le Haut-Canada, la justice civile est rendue, 1° par une cour du banc du roi, composée d'un chef de justice, de deux juges, d'un procureur et d'un avocat général; 2° par une cour de justice avec un juge pour chaque district; 3° par une cour des requêtes formée de juges de paix. Les cours de districts se tiennent tous les trois mois, dans le chef-lieu de chaque district, et les cours de requêtes dans chaque arrondissement, une fois tous les quinze jours. Les juges des premiers sont nommés par le gouverneur de la province, qui les choisit ordinairement parmi les membres des cours de requêtes. Ils connaissent de toutes les affaires contentieuses, où la somme en litige est de 40 shellings à 15 livres sterling, et de toutes les atteintes aux propriétés où les dommages à recouvrer n'excèdent pas 50 livres sterling, et où il n'est pas question de la validité des titres desdites propriétés.

Les cours des requêtes connaissent des affaires de 5 livres et au-dessous, et leur décision est sans appel. Il faut la présence de deux magistrats au moins pour délibérer; ils prononcent dans toutes les actions de 40 shellings et au-dessous, sur le témoignage du plaignant seul; si la somme dépasse ce montant, et qu'il n'y ait aucune pièce probante, il est nécessaire qu'un témoin au moins atteste la dette. Les magistrats ont droit à des honoraires pour tous les actes qu'ils exécutent dans l'exercice de leurs fonctions, lesquelles ne laissent pas d'être fort lucratives dans certains districts. Les neuf dixièmes des mariages sont célébrés par eux, et bien que la somme qu'ils peuvent légalement demander pour cette cérémonie soit fixée à 5 shellings, ils font généralement en sorte d'extorquer 5 dollars. Toutefois, si un ministre de l'église établie réside à dix-huit milles du domicile de l'une ou de l'autre des parties, un magistrat ne peut les unir sans contrevenir aux lois.

Le mari ne peut disposer de son bien sans le consentement de sa femme, qui a droit à la moitié de tout ce qu'il possède, et à la même part de ses héritages en ligne directe. C'est là ce qu'on

entre les autres héritiers. S'il n'y en a que deux, les deux tiers du fief et l'habitation sont le partage de l'aîné, et le cadet a le reste. Dans le cas où l'aîné viendrait à mourir sans enfans, ce n'est pas le suivant qui lui succède, sa propriété est partagée également entre tous les héritiers.

appelle le douaire coutumier, pour le distinguer du douaire stipulé, qui est une somme d'argent affectée au soutien de la femme, au lieu du douaire coutumier. Si elle survit à son mari, elle ne peut léguer son douaire, ni en disposer autrement, attendu qu'il échoit aux enfans de son premier lit; si c'est la femme, au contraire, qui meurt, ses enfans ont le droit de réclamer du père le partage du douaire de leur mère. Il en résulte qu'il est dangereux d'acquérir des propriétés au Canada, à moins cependant que la vente n'en soit effectuée par l'entremise du schérif, qui, s'il en donne publiquement avis, met l'acquéreur à l'abri de tout danger.

Depuis long-temps les Canadiens des deux provinces avaient à à se plaindre de l'administration de leurs gouverneurs; en vain ils avaient exposé leurs griefs à leurs législatures respectives, la maison d'assemblée seule témoignait de la disposition à y faire droit, et les gouverneurs parvenaient, à l'aide de leurs créatures dans le conseil législatif, à étouffer ces plaintes. Désespérant enfin d'obtenir justice des autorités locales, les habitans résolurent de s'adresser directement au parlement britannique. En conséquence, ils rédigèrent plusieurs pétitions, conçues dans les termes les plus respectueux et les plus soumis, qui furent présentées au parlement dans la session de 1828. Ces pétitions, où se trouvaient articulées des accusations de la nature la plus grave, étaient revêtues d'un si grand nombre de signatures respectables, que le gouvernement anglais ne pouvait se dispenser d'en faire l'objet d'une enquête particulière; et sur la motion de M. Huskisson, il fut nommé à cet effet (2 mai 1828) un comité spécial, composé de vingt membres. Ce comité s'acquitta de sa mission avec zèle et impartialité; il examina d'abord les pétitions, et interrogea ensuite des témoins versés dans les affaires du Canada, et entre autres, M. Stephen, avocat consultant du département colonial, et M. Wilmot Horton, membre du comité, qui avait été long-temps chargé de l'administration des colonies. Le 22 juillet, le comité termina son rapport, et le présenta à la chambre des communes, qui en ordonna l'impression. Cependant quoique le gouvernement et les communes fussent saisis du rapport, un *recès* tout entier du parlement et la majeure partie d'une session s'écoulèrent, sans qu'on eût jugé à propos de prendre connaissance de son contenu, de profiter

des conseils du comité, et de mettre un terme à l'agitation qui se manifestait dans les deux Canada. Il est même à présumer que les officiers du département colonial ne s'en seraient jamais occupés, si M. Labouchère n'eût interpellé sir Georges Murray, dans la session de 1829, pour lui demander communication de la dernière correspondance qui avait eu lieu entre le bureau des colonies et le gouvernement des Canada, « afin de savoir, disait-il, si on avait fait quelque chose pour ce pays, ou si les affaires en étaient toujours au même point. » Le secrétaire sir Georges Murray, forcé de répondre, jeta tout le blâme sur le comité, qu'il complimenta néanmoins sur le zèle et le talent qu'il avait déployés dans son enquête. Il prétendit que son rapport était rédigé en termes tellement vagues, qu'il était difficile de le comprendre; qu'il avait signalé certains griefs des habitans du Canada, et indiqué les moyens d'y remédier d'une manière si peu précise, que le gouvernement avait cru devoir suspendre son intervention, et enfin qu'il avait conseillé des réformes, salutaires, il est vrai, mais dont l'exécution éprouvait de puissans obstacles. M. Murray pensait que le gouvernement devait s'immiscer le moins possible dans les affaires législatives du Canada, et, après d'autres observations générales, il déclara que le gouvernement anglais était disposé à écouter les plaintes fondées des colons, et à faire tout ce qui dépendrait de lui pour leur bien-être.

La nature des réclamations des Canadiens, l'importance politique et commerciale de leur pays pour la Grande-Bretagne, l'agitation qui y régnait par suite de l'impopularité des gouverneurs, agitation qui pouvait dégénérer en révolte et mener peut-être à une séparation, et l'influence toujours croissante qu'y exercent les Etats-Unis, dont le voisinage et la prospérité comparative ne doivent pas laisser d'inquiéter la métropole; toutes ces considérations néanmoins devaient décider le gouvernement à prêter une attention plus sérieuse aux remontrances des habitans de cette colonie. Nous allons en tracer un court exposé, et pour cela nous commencerons par la pétition des habitans des *districts* du Bas-Canada (1).

(1) Cette province se divise en seigneuries et en districts. Les premières sont habitées par des Canadiens français, et les autres par des colons anglais. Les dis-

Ces pétitionnaires exposent qu'ils sont au nombre de quarante mille, tous de naissance ou d'origine britannique; qu'ils parlent la langue de leurs pères, et n'en connaissent point d'autre; qu'ils occupent un territoire à eux cédé, conformément aux lois anglaises, *franc de tous devoirs féodaux*, et que cependant ils sont justiciables dans toutes les matières civiles de la législation française, dont ils n'ont aucune connaissance, et qui est écrite dans une langue qui leur est complètement étrangère. Ils se plaignent de ce qu'il n'existe point de cour de justice à une distance convenable de leurs établissemens, et réclament le privilége de nommer des représentans à la *maison d'assemblée*. Le plus grand obstacle à la prospérité de la colonie, c'est, suivant les pétitionnaires, que les privations et les autres inconvéniens qu'ils éprouvent détournent les émigrans anglais de s'établir dans la province basse, qui est préférable à l'autre sous tous les rapports, et ils conseillent, comme une mesure salutaire, de réunir les deux provinces sous un même gouvernement. « Leur situation géographique, continuent-ils, et les rapports que la nature a établis entre elles, commandent impérieusement leur réunion sous une seule et même législature. Elles n'ont qu'un débouché commun dans l'Océan, et un seul canal de communication avec la métropole : l'unique clé de cette communication et son seul port se trouvent dans la province basse, et par conséquent le seul endroit où, dans un pays nouveau comme le Canada, l'on puisse de long-temps percevoir un revenu pour les besoins du gouvernement. Laisser la seule clé de communication, la seule source de revenus dans la possession exclusive d'un peuple aussi anti-commercial et aussi opposé à fraterniser avec ses concitoyens britanniques que le sont les Canadiens français, c'est, suivant les pétitionnaires, *le comble de la mauvaise politique*. »

La seconde pétition était celle des habitans des seigneuries françaises du Bas-Canada : elle avait été rédigée dans une assemblée publique, tenue à Québec le 13 décembre 1827, et était revêtue de quatre-vingt-sept mille quatre-vingt-dix signatures. Cette pétition, remplie de protestations de respect et de dévouement pour le roi e

tricts sont placés sur les derrières des seigneuries, lesquelles s'étendent des deux côtés du Saint-Laurent, sur une largeur de dix à douze milles.

la constitution d'Angleterre, renfermait des plaintes et des accusations d'une nature bien autrement sérieuse que celle des habitans des districts. Le tableau de l'administration du gouverneur et les griefs du peuple y étaient tracés avec une force et un degré d'aigreur qui contrastent singulièrement avec l'expression de la soumission des pétitionnaires; ils déclaraient que le gouverneur Dalhousie avait exercé arbitrairement l'autorité qui lui était confiée, qu'il avait appliqué les deniers publics à divers objets sans l'autorisation de la législature (1); qu'il avait prorogé et dissous le parlement sans motif suffisant, et d'une manière contraire à l'esprit de la constitution, et qu'en raison de l'influence qu'il exerçait dans le conseil législatif, dont la plupart des membres occupaient des places dans l'administration, et étaient révocables à plaisir, il était parvenu à faire rejeter certains bills, votés par la *maison d'assemblée*, qui les avait jugés essentiels au bien-être et à la bonne administration de la colonie (2).

Les pétitionnaires accusaient le gouverneur, d'abord d'avoir admis M. Caldwell à exercer les fonctions de receveur-général, sans exiger de lui des garanties suffisantes, et ensuite, après que ce fonctionnaire eut annoncé, en 1823, un déficit de deux millions et demi de francs dans sa caisse, et que son insolvabilité fut reconnue du gouverneur, de l'avoir continué plusieurs années dans l'exercice de sa charge. Ils se plaignaient aussi de ce que leurs droits

(1) Le gouvernement local disposa, de son autorité privée, durant plusieurs années, d'une somme de 140,000 livres sterling (3,500,000 fr.) sans l'autorisation des représentans du peuple auxquels la constitution attribue la répartition des deniers publics.

(2) Ces bills avaient pour but de restreindre et de régler les dépenses du gouvernement civil, de fixer les droits de certains offices et la perception des impôts dans les districts, de déterminer la formation et les droits des juges, de construire des prisons, de définir les attributions des justices de paix, de mettre la milice sur un pied convenable, d'accroître le nombre des représentans de la maison d'assemblée et d'y admettre des délégués des districts nouvellement colonisés, de pourvoir à la sûreté des fonds publics, de rendre les juges inamovibles, de régulariser la procédure dans les cas de prévarication des agens du gouvernement, de nommer un agent accrédité pour la province, qui résiderait en Angleterre, et y surveillerait ses intérêts, etc.

étaient compromis par des actes du *parlement impérial*, principalement par celui appelé *Acte concernant le commerce du Canada*, promulgué en 1826, qui remit en vigueur des lois provisoires rendues par la législature provinciale, lesquelles créaient des droits dans l'intérieur de la colonie, et par un autre acte de la sixième année du règne de Georges IV, qui affectait les propriétés territoriales, « ces deux actes ayant été passés, disaient-ils, sans que les habitans en eussent connaissance, et sans la participation ou le consentement des propriétaires que ces actes intéressaient le plus immédiatement. »

La pétition du Haut-Canada avait principalement pour objet de demander que les terres affectées à l'entretien du clergé de l'église établie fussent appliquées à celui du clergé protestant en général et à la diffusion de l'instruction parmi les habitans.

Telle est en peu de mots la substance des pétitions des Canadiens. Le comité, pénétré de l'importance de ses devoirs, poursuivit son enquête avec un zèle digne d'éloges. Non content d'avoir interrogé MM. Stephen et Wilmot Horton, il appela devant lui M. Gale, président des sessions trimestrielles de la ville et du district de Montréal ; M. Ellice, riche propriétaire du Canada ; M. Neilson, membre de la maison d'assemblée du Bas-Canada, où il avait résidé trente-sept ans ; M. Viger, avocat de Montréal ; M. Cuvillier, négociant, membre de l'assemblée (1) ; M. Mac Gillivray, négociant intéressé dans la compagnie de Nord-Ouest ; M. Parker, négociant de Londres, qui avait long-temps habité le Canada, et plusieurs ecclésiastiques attachés à la colonie, qui donnèrent au comité des explications relativement aux terres du clergé et aux moyens de pourvoir aux besoins des ministres du culte et à la dotation des écoles, etc.

Ces particuliers fournirent au comité toutes les informations qu'il pouvait désirer sur la situation du pays, et le mirent à même de rédiger son rapport en connaissance de cause. Il s'occupa d'abord de la pétition des habitans des districts du Bas-Canada. Il jugea leur condition susceptible d'amélioration, et digne de la sol-

(1) MM. Neilson, Viger et Cuvillier avaient été députés pour appuyer la pétition des seigneuries.

licitude du gouvernement. Il recommanda de conserver les dispositions de l'acte qui régit les propriétés accordées à titre de franc-alleu, d'y introduire le système de transmission des propriétés foncières en usage dans le Haut-Canada, et d'y ouvrir un bureau public des hypothèques. Le comité voulait aussi qu'on accordât à ceux qui le désireraient la faculté de convertir les terres qu'ils possédaient à titre de fiefs ou seigneuries en franc-alleu, et que la couronne renonçât à ses droits seigneuriaux pour donner plein effet aux dispositions du *tenure-act* concernant ces mutations. Le comité pensa qu'il était urgent d'instituer des tribunaux anglais dans les districts, mais il fut aussi d'avis que les colons d'origine française, qui étaient accoutumés et attachés à leur système de jurisprudence, ne fussent point troublés dans la jouissance de leur religion, de leurs lois et de leurs priviléges; puis il ajouta qu'il fallait bien se garder d'avoir recours à des mesures de violence pour contraindre ceux-ci à renoncer à des usages qui, sans considérer s'ils étaient ou non préférables aux coutumes anglaises, étaient regardés par eux comme les plus propres à assurer leur bien-être.

Abordant ensuite la question du système représentatif du Bas-Canada, que la circonscription territoriale de la province, établie par sir Alured Clarke en 1791, rendait illusoire dans les districts, le comité, reconnaissant à tous les Canadiens le droit de nommer des représentans à la maison d'assemblée, conseillait d'y introduire un système représentatif, semblable à celui du Haut-Canada, et qui fût basé sur le territoire et la population.

L'examen de la pétition des seigneuries était une tâche plus pénible, parce qu'elle signalait des abus d'une nature beaucoup plus grave, et qu'elle nécessitait par conséquent une enquête plus approfondie. Le comité déclara que l'état de confusion et d'embarras dans lequel se trouvaient les finances de la colonie provenait des conflits survenus entre le gouvernement et la *maison d'assemblée*, au sujet de l'emploi des deniers publics; qu'il désapprouvait la doctrine des conseillers de la couronne, « que le gouvernement a le droit de disposer des revenus de l'état, » doctrine qui avait servi de règle de conduite au gouverneur, et qu'il serait convenable qu'à l'avenir les recettes et les dépenses fussent soumises au contrôle et laissées à la discrétion des membres de l'assemblée.

Le comité regrettait de n'avoir pu obtenir de données satisfaisantes sur les propriétés des jésuites, échues à la couronne par suite de l'expulsion de ces religieux ; mais il pensait qu'on ferait bien d'en appliquer le montant, quel qu'il fût, à fonder des écoles et d'autres établissemens d'instruction dans le pays.

Les pétitionnaires des seigneuries se plaignaient aussi de ce que les membres du conseil législatif, étant pour la plupart des agens salariés de l'administration, étaient parvenus plusieurs fois à faire rejeter des propositions votées par la *maison d'assemblée*, parce qu'elles déplaisaient au gouverneur. Le comité, s'abstenant de prononcer sur la validité de cette accusation, déclara qu'il était indispensable de donner un caractère plus indépendant à ces assemblées. « Il ne convient pas, ajouta-t-il, que la majorité de leurs membres soient des fonctionnaires révocables, et toute mesure tendant à resserrer les liens qui doivent exister entre cette branche de la constitution et le peuple, produirait les plus heureux effets. Quant aux magistrats, si on en excepte le juge suprême, dont la présence peut être nécessaire dans certaines occasions, ils doivent rester étrangers aux discussions politiques, et sont par conséquent déplacés dans le conseil exécutif. »

La question de l'union des deux Canada présente des difficultés insurmontables. Il règne à cet égard, dans la colonie, une grande diversité d'opinions que l'esprit de parti exploite quelquefois à son profit. Les uns y voient un remède assuré contre tous les maux dont les colons ont à se plaindre, et les autres prétendent que la mesure serait injuste et ruineuse pour la puissance anglaise en Amérique. Le comité se contenta d'observer à cet égard qu'il était incompétent pour prononcer sur l'efficacité de cette mesure.

Dans un pays où il existe une dissidence si grande d'opinions en matière religieuse, la question de l'entretien des ministres de l'Evangile a besoin d'être traitée avec beaucoup de ménagement. La religion catholique étant celle des colons français, l'Angleterre, plus tolérante à l'égard du Canada qu'envers l'Irlande, avait toujours pensé qu'il serait injuste et même inutile de les troubler dans l'exercice de leur culte, et leur avait permis de l'exercer avec une

entière liberté (1). L'on compte aussi au Canada un bon nombre de membres de l'église établie; mais la majorité des protestans est de la communion d'Ecosse, ou appartient à quelque autre secte de dissidens. L'acte de 1791 enjoignait au gouverneur de réserver, dans la division des comtés, une certaine portion de terres qui devait servir à l'entretien du clergé protestant. Cette répartition fut faite; mais depuis des obstacles s'étant opposés au défrichement et à la culture de ces lots, non-seulement ils restèrent pour la plupart improductifs, mais, placés au centre des établissemens, ils en obstruaient l'accès et nuisaient considérablement aux propriétés voisines. Le comité conseilla de vendre ou d'affermer ces terres, à la condition de les cultiver, et de laisser chaque communion pourvoir aux besoins de ses ministres. Les mêmes raisons décidèrent le comité à recommander la réorganisation de l'université du collége du roi, à York. Les réglemens actuels de cette institution exigent que le chancelier, le président et les agrégés souscrivent les trente-neuf articles de foi de la religion protestante avant d'être admis. Le comité proposa de nommer deux professeurs de théologie, l'un de l'église d'Angleterre et l'autre de celle d'Écosse, et qu'à ces deux exceptions près, le mérite seul déterminât le choix des autres professeurs, pourvu toutefois qu'ils reconnussent la vérité de la révélation chrétienne.

(1) La population du Canada peut s'élever, comme on l'a dit plus haut, à 480,000 habitans, dont 440,000 catholiques et 40,000 protestans. La tolérance religieuse y a toujours été à l'ordre du jour; aussi, dans la province basse, catholiques et protestans vivent ensemble en parfaite intelligence. Chaque communion pourvoit *elle-même* à l'entretien de son clergé. Celui de l'église catholique perçoit une espèce de dime du vingt-sixième environ du produit du sol. Le gouvernement paie celui de l'église anglaise, et les ministres des autres croyances sont maintenus par leurs troupeaux respectifs. Le Haut-Canada est presque entièrement desservi par des missionnaires de l'église méthodiste épiscopale des États-Unis. Ennemis des institutions et des principes anglais, leurs efforts paraissent plutôt tendre à faire des prosélytes au républicanisme qu'au culte de Wesley. Ils se sont tellement emparés de l'esprit de leurs congrégations, qu'ils exercent une espèce de monopole religieux dans la province, et en ont complètement exclu les missionnaires méthodistes qu'on y avait envoyés d'Angleterre en 1818.

Le comité, après avoir fait des observations sur plusieurs autres objets de plus ou moins d'importance, se résuma en ces termes :

« Nous avons reconnu que le système de jurisprudence et de gouvernement en vigueur au Canada était entaché de défauts graves, et nous avons franchement indiqué les changemens à y apporter, qui nous ont paru convenables et même nécessaires. L'administration de la colonie et de la province basse en particulier ne saurait être une tâche facile. Néanmoins nous n'hésitons point à affirmer que ses embarras, et les mécontentemens qu'elle a soulevés, sont dus en grande partie à la conduite du gouvernement. Le comité est intimement convaincu que ni les changemens qu'il a conseillés, ni aucune autre amélioration aux lois et à la constitution des Canada, n'obtiendront le résultat désiré, tant qu'une administration impartiale, conciliatrice et constitutionnelle ne présidera point aux destinées de ces fidèles et importantes colonies. »

Le comité avait à peine terminé son rapport, qu'une nouvelle pétition du Canada fut présentée au parlement. Elle avait été rédigée dans une réunion tenue le 17 avril 1828, à Montréal, et renfermait des accusations graves contre lord Dalhousie. On lui reprochait d'avoir ouvertement manifesté l'intention de détruire la liberté de la presse, et de mettre un terme aux discussions publiques; d'avoir, sous prétexte de faire exécuter les réglemens de la milice, insulté des particuliers respectables qui en faisaient partie, et d'avoir privé plusieurs officiers de leurs grades, parce qu'ils avaient assisté à des assemblées convoquées dans leurs comtés respectifs, pour blâmer son administration et aviser au moyen de faire parvenir leurs plaintes au roi et au parlement d'Angleterre. Ces destitutions donnèrent lieu à deux réunions des principaux habitans, dans lesquelles il fut déclaré que les individus que le gouverneur avait dégradés et voulu flétrir possédaient toujours l'estime de leurs concitoyens. Ces résolutions ayant été publiées par la gazette de Québec, l'avocat-général, qui était un des agens administratifs dont les pétitionnaires se plaignaient, dirigea des poursuites contre l'éditeur de cette feuille et contre M. Mondelet, signataire des résolutions. Ce dernier fut enlevé à ses affaires, et conduit à Montréal, au lieu d'être jugé aux Trois-Rivières, où le

prétendu délit avait été commis. Les pétitionnaires alléguèrent aussi que le jury avait été illégalement formé. Après avoir rapporté plusieurs actes arbitraires du gouverneur, de l'avocat et du procureur-général, ils déclarèrent « que la tranquillité et la confiance ne renaîtraient dans le pays que lorsque le comte Dalhousie serait rappelé de son gouvernement, et son administration changée, que lorsque les fonctions de l'avocat-général James Stuart et du procureur-général Charles-Richard Ogden seraient remplies par d'autres personnes, et que l'assemblée législative serait convoquée et remise en possession de ses priviléges et du pouvoir qui lui appartient. »

Le comité, pressé de terminer son rapport et de le présenter au parlement, se borna à remarquer, au sujet de la conduite du gouverneur, « qu'il était urgent d'instituer une enquête prompte et rigoureuse, relativement à ces nouvelles plaintes des Canadiens, pour y apporter sans délai le remède que réclamaient la justice et la saine politique. »

Sur ces entrefaites, on apprit aussi que la législature du Haut-Canada avait été brusquement dissoute, à la suite de démêlés survenus entre le gouvernement local et la maison d'assemblée.

Ce rapport, qualifié de vague par sir Georges Murray, dessilla les yeux du ministère anglais, et le décida à changer toute l'administration du Canada. Les deux gouverneurs, lord Dalhousie et sir P. Maitland, furent remplacés, le premier par sir James Kempt, alors gouverneur de la Nouvelle-Écosse, et l'autre par sir John Colborne.

Cette justice tardive rendue au Canada a déjà produit d'heureux fruits. Sir James Kempt, dont l'administration est bénie à la Nouvelle-Ecosse, a accédé aux vœux des Canadiens : les procès de la presse et autres, intentés par l'esprit de parti, ont cessé. Lord Dalhousie ne nommait que ses créatures aux emplois publics; le nouveau gouverneur y appelle des hommes capables, sans égard à leurs principes politiques. Il vient de choisir, pour juge de la cour du banc du roi, M. Vallière, un des chefs du parti populaire; il a reconnu le principe constitutionnel invoqué par l'assemblée, que tous les revenus publics doivent être soumis au contrôle de la législature provinciale. Il traite avec une prédilection

marquée les membres de l'ancienne opposition ; lors de sa visite à Montréal, il accueillit avec une bienveillance toute particulière M. Papineau, président de l'assemblée, qui avait été en butte aux calomnies et à la persécution de l'administration de lord Dalhousie. Sa conduite, en un mot, est telle que le prescrit le comité : impartiale, conciliatrice et constitutionnelle.

BARKER.

MORT

DE

GEORGE POWELL.

Nous nous étions empressés, dès notre arrivée à la Nouvelle-Galles, de lier connaissance avec les navigateurs anglais qui avaient exécuté d'intéressans voyages vers des contrées peu connues. De précieux renseignemens ainsi obtenus, et destinés, sans nous, à tomber dans l'oubli, peuvent être considérés, sous certains rapports, comme des conquêtes du voyage de *la Coquille*. Nous nous faisons un plaisir de citer plusieurs noms pour acquitter notre reconnaissance et provoquer celle des géographes. Le capitaine Nicholson, directeur de l'arsenal, avait commandé *l'Haweis*, construit à Eimeo par les missionnaires protestans. Sur ce premier navire sorti des chantiers de la Polynésie australe, il avait fait le cabotage de ses îles, et découvert deux bancs fort dangereux en

s'avançant vers le Port-Jackson. Il nous fit connaître M. Beveridge, qui, ayant rapporté de sa captivité de Verdun une opinion très-favorable des Français, s'empressa de nous communiquer les remarques qu'il avait faites à bord du trois-mâts *le Saint-Michael*, sur l'hydrographie des îles Tonga, et les mauvaises dispositions des naturels, si mal appréciés par Cook; naturels qui n'accueillent jamais une voile européenne sans former le projet de s'en rendre maîtres. Le capitaine Liddins, pilote qui conduisit *la Coquille* au mouillage de Sydney, marin d'un caractère communicatif, d'autant plus zélé pour les progrès de son art et la sûreté de la navigation, qu'il en avait vu de plus près les dangers, attira particulièrement notre attention en nous parlant de la Nouvelle-Shetland et de la terre de la Trinité. Il ne se contentait point de nous faire part de ses propres découvertes, il allait encore à la recherche de ce qui pouvait nous intéresser, et nous présentait tous les marins dont la conversation pouvait offrir quelque avantage. Depuis notre retour, il nous a même adressé d'utiles renseignemens sur les découvertes les plus nouvelles. Nous aimons à rappeler ici le capitaine Dibbs, dont il a été si souvent question dans nos récits sur les îles de la Société : nous eûmes le plaisir de le retrouver à la Nouvelle-Galles avec son équipage otahitien, et de recevoir de lui-même tous les détails sur ses découvertes dans l'archipel de Cook, qui déjà ont été communiqués au public dans une de nos cartes. C'est avec le plus vif regret que nous déplorons ici la mort récente du capitaine Edwardson, qui nous avait communiqué avec la plus aimable bienveillance les journaux de son intéressant voyage sur les côtes méridionales de Tawaï-Pounammon. Dans nos communications avec ces intrépides navigateurs, et dans celles que nous eûmes avec les hardis explorateurs de la Nouvelle-Galles, MM. Oxley, Lawson, Cunningham, Howel, et avec notre ami M. Uniacke, toute différence de nation avait disparu : nos connaissances, nos travaux semblables, nos dispositions cosmopolites, avaient éteint toute distinction, toute rivalité.

Dans ce rendez-vous de marins et de voyageurs auxquels aucun point du globe n'était inconnu, nous avions remarqué particulièrement le capitaine George Powell : sa jeunesse, ses manières aisées, son caractère entreprenant étaient de fortes présomptions en sa

faveur. A l'âge de vingt-huit ans, il se recommandait déjà par la découverte du groupe austral qui porte son nom, par une exploration détaillée de la Nouvelle-Shetland, et par un travail sur le détroit de Magellan. Soupirant avec ardeur après les grandes aventures, les rencontres périlleuses, il promettait de remplir une carrière féconde en événemens, et nous rappelait, sous quelques points de vue, le caractère de certains flibustiers, dépouillé de la soif de l'or et de la cruauté.

Lorsque nous allions visiter ce capitaine aventureux à bord du navire baleinier *le Rambler*, qu'il commandait, nous trouvions auprès de lui un jeune homme d'une assez jolie figure, mais d'une disposition apathique, qui lui avait été recommandé avec de grandes instances par sa famille. Nous ne nous doutions guère alors que nous avions devant les yeux la victime et la cause d'une sanglante tragédie dont le milieu du grand Océan allait être le théâtre, et qu'il nous faudrait aborder quelques années plus tard dans une île de l'océan Atlantique et sur les côtes du Pegou pour en recueillir les détails circonstanciés.

Le Rambler partit avant *la Coquille* de Port-Jackson, pour la pêche du cachalot dans le grand Océan, sans avoir un plan bien fixe, mais avec le désir de faire des découvertes dans des parages peu fréquentés. Le capitaine Powell fut accompagné de tous nos vœux; nous n'avions aucun motif d'être plus inquiets sur son sort que nous ne l'étions sur le nôtre. Nous ne tardâmes point à apprendre qu'il avait fait une courte apparition à la baie des Iles, dans la Nouvelle-Zélande.

Dans le mois de septembre de la même année, nous apprimes, en abordant à l'Ile-de-France, que le capitaine Powell avait été tué par les naturels d'une île où il avait relâché. On ne savait pas d'autres détails. Nous voulûmes douter de la vérité d'une nouvelle aussi vague; mais malheureusement elle nous fut confirmée peu de temps après à Sainte-Hélène, où nous rencontrâmes le chirurgien du *Rambler*. Son navire ayant été désarmé au Port-Jackson, il revenait en Europe, et nous donna des détails trop positifs. Quelques articles du *Missionary-Register* instruisirent le public du sor de la victime, en outrageant injustement sa mémoire. Un critique

distingué compara, dans une *Revue*, le sort de Powell à celui de Cook : le détail des circonstances de sa fin rendra ce rapprochement bien plus sensible encore pour tous les esprits.

Au mois de décembre 1827, la rencontre la plus singulière me fit trouver à la fois sur les côtes du Pegou dans le pilote anglais qui conduisit *la Chevrette* au mouillage de Rangoun, un officier du *Brampton* (perdu à la baie des Iles) et du *Rambler*, qui me raconta la fin tragique de George Powell.

En s'éloignant des rivages de la Nouvelle-Zélande, *le Rambler*, se dirigeant vers les îles Tonga, vint mouiller dans le Port-Refuge, sur la côte ouest de Vavaoo. Des relations d'intimité s'établirent aussitôt avec les naturels; elles duraient depuis trois jours sans le moindre nuage; des provisions étaient fournies en abondance; le roi Howloulala était presque toujours à bord; il y avait même couché, et sa fille, la belle Ozela, partageant le goût de toutes les Polynésiennes pour les enfans de l'Europe, avait conçu la plus vive affection pour John, le jeune protégé du capitaine. Qui aurait prévu que cette heureuse harmonie allait cesser tout à coup, qu'une mésintelligence légère et l'amour d'une jeune fille causeraient les plus grands désastres, en devenant aussi fatals aux naturels qu'aux étrangers?

Le quatrième jour de sa relâche, la nuit commençait à s'étendre sur le mouillage, quand un émissaire vint prier le roi de descendre à terre. Celui-ci se rendit à ce désir avec une précipitation qui inspira des soupçons trop tardifs. Il n'était plus possible de le retenir, quand l'appel de l'équipage fit découvrir l'absence de cinq hommes. John était du nombre. La méfiance devint extrême, et toutes les craintes furent augmentées par le rapport d'un Indien, qui, après un séjour de quelques années dans l'île, venait de prendre service sur *le Rambler*. S'étant chargé d'aller à terre, il avait trouvé toute la population agitée, et se disposant à prendre le parti des déserteurs. Persévérant dans son dévouement, il accepta une nouvelle mission auprès du chef, avec lequel il reçut ordre de traiter d'abord pour le renvoi des cinq hommes, et en cas de non réussite, pour la rançon du seul John. Rien ne put décider Howloulala à renvoyer tous les blancs qui s'étaient joints à sa peuplade: mais il se montra plus accessible quand, pour l'échange de John,

on lui offrit quelques livres de poudre, une provision de balles, des pierres à fusil et un mousquet. Le marché allait se conclure, mais au moment décisif, la spéculation du politique et du commerçant céda à la tendresse du père. Il ne put résister aux pleurs d'Ozela, qui le supplia, avec toute l'éloquence du désespoir, de ne point la séparer de son amant; elle aimait mieux le suivre en Europe, que de le voir quitter Vavaoo. Le roi finit par agir en père; les conditions furent refusées, et l'envoyé revint à bord sans avoir couru de grands dangers. On l'avait empêché soigneusement d'avoir aucune communication avec les déserteurs.

Il fallut avoir recours à d'autres moyens : deux grandes pirogues de guerre, des îles Hapaee, se trouvaient au mouillage entre *le Rambler* et la côte. Si l'on parvenait à s'en saisir, elles devenaient d'excellens otages, car Howloulala, étant cause de leur capture, devait s'attendre à voir bientôt fondre sur son île toutes les forces des îles Hapaee. Des coups de fusils furent tirés pour faire évacuer ces pirogues; mais les hommes chargés de leur garde se jetèrent dans l'eau du côté du rivage, et abrités par elles, parvinrent adroitement à les haler à terre.

Powell, désespéré de ce mauvais succès, assembla ses officiers pour leur peindre sa position. Chargé par une famille respectable de veiller sur un enfant chéri, envisageant cette responsabilité dans toute son étendue, il se croyait obligé par honneur à n'épargner aucun effort pour arracher l'imprudent au sort qu'il se préparait. Il demandait si tout autre à sa place ne serait pas entraîné par les mêmes scrupules, et ne ferait pas usage de tous les moyens pour s'assurer quelque otage. Quant à lui, mettant de côté tout intérêt personnel, il lui semblait honorable de seconder un pareil projet; il n'hésiterait à le faire pour personne.

Le capitaine Powell avait beaucoup d'ascendant sur ses officiers; tous lui étaient fortement attachés; les avis furent unanimes : on remit au point du jour les nouvelles tentatives.

Le 5 avril, au lever du soleil, beaucoup de naturels couvraient les plages du Port-Refuge et considéraient *le Rambler*. Les pirogues des îles Hapaee avaient disparu, mais on finit par reconnaître qu'elles avaient été halées sur le rivage dans un point éloigné de la baie. Powell, certain du dévouement de ses compagnons, fait

aussitôt appareiller son navire, tire quelques coups de canon pour effrayer les naturels, et se dirige vers les pirogues. Lorsqu'il est près d'elles, il arme deux baleinières, s'embarque, et protégé par le feu de son navire, réussit à mettre à la mer la plus grande des deux pirogues, qu'il amène à la remorque.

Le succès du plan était certain; Powell eut le malheur d'en douter, et ce doute causa sa perte. Il voulut plus de certitude, et crut qu'il lui serait aussi facile de s'emparer de la seconde pirogue que de la première, pensant qu'alors sans nul doute tous les déserteurs lui seraient rendus.

Il repart avec un seul canot et débarque sans obstacle; plein d'une téméraire confiance, la curiosité l'entraîne à quelques pas du rivage. Dans ce moment même, par une fatalité inconcevable, *le Rambler,* trouvant l'eau peu profonde, est forcé de virer de bord. Les insulaires, armés de lances, de haches et de casse-têtes. était en embuscade derrière des dunes et des buissons. Ils observent avec une étonnante sagacité que le navire leur présente son avant, qu'ils sont à l'abri de ses canons. L'occasion est précieuse. Ils s'élancent avec la rapidité de l'éclair et en viennent aux mains avec les envahisseurs de leur sol. Les étrangers, revenus de leur premier étonnement. se défendent avec une bravoure inutile; ils ne peuvent faire qu'une décharge, le nombre va les accabler. Leur canot est encore à flot, ils tentent d'y rentrer et de fuir. Dans ce mouvement, Powell est atteint par derrière d'un coup de hache. A peine a-t-il le temps de s'écrier : « Je suis perdu! » que son crâne est fendu jusqu'aux épaules. Quatre Anglais partagent son sort; deux seulement ont le bonheur de gagner leur navire à la nage; l'un d'eux, dangereusement blessé d'un coup de sagaie, était celui-là même qui m'a raconté cette déplorable catastrophe.

Partout retentissait le bruit de la conque guerrière, partout on courait aux armes. Les pirogues de guerre se réunissaient pour une attaque générale. Dans cette situation périlleuse, affaibli par la perte de dix hommes, l'équipage du *Rambler* n'eut d'autre ressource que d'abandonner sa prise, de forcer de voile, et de s'éloigner en toute hâte d'une terre qui lui avait été si funeste. Sa campagne se termina au Port-Jackson.

Je n'essaierai point de peindre quels ont dû être le désespoir et

les regrets des parens de John. Son existence ne cessera d'être empoisonnée de remords. Je n'ai pas su s'il avait pu contempler et baigner de larmes le corps inanimé du protecteur qui avait péri en voulant l'arracher aux conséquences funestes de son étourderie. C'est également en vain que j'ai cherché à connaître le résultat de ses amours consacrées par le sang.

JULES DE BLOSSEVILLE.

SCÈNES

DU DÉSERT.

(Fragmens de l'Alméh.)

I.

UNE TENTE ARABE.

> Ze djoubish morg wé mahy aramideh
> Tlhawaditz pay derdamen xechihèh.
> Tous les êtres créés jouissaient d'un sommeil paisible, et le malheur lui-même était endormi.
>
> DJAMY, poète persan, *Amours de Zuleika.*

Cette histoire commence au milieu des nuits paisibles, claires et froides du *Saïd*, nom arabe de la Haute-Égypte, dans l'année de l'hégire 1212, que les chrétiens appellent l'an 1797, et que les Français nommaient alors l'an VI de la république, et dans le désert qui s'étend sur la rive gauche du Nil, à quelques lieues des grandes ruines de Thèbes. La lumière de nuit était pure comme

elle l'est toujours sous ce beau climat; mais comme l'horizon y est continuellement voilé par de légères vapeurs, ce n'était qu'au zénith seulement que l'on pouvait voir les larges étoiles de la zone torride, et les constellations inconnues à l'œil de l'Européen. Une terre inégale et blanchâtre, sans éclat de la neige, mais ondulée comme elle, s'étendait jusqu'à l'horizon comme une nappe immense dont rien ne rompait la triste uniformité. Cette sorte de mer immobile avait une lueur blafarde et mate, et partout s'étendaient des sables sans ombre. Seuls au milieu de la terre vide et stérile, s'élevaient deux colosses comme deux rochers dans l'océan; ces figures énormes et d'inégale grandeur reposaient assises à côté l'une de l'autre sur des trônes de granit noir, larges comme deux collines (1); à la lueur des étoiles on pouvait distinguer leurs bras immenses s'appuyant sur leurs genoux réunis; et dans l'air, à une grande hauteur, reluisaient leurs têtes mutilées, qui s'élevaient sur leurs épaules comme deux grandes tours ruinées sur deux montagnes voisines. Ces antiques statues semblaient régner sur le désert, et lui imposer son silence : tout, jusqu'à l'air lui-même, était sans mouvement, quelquefois seulement une brise soudaine et rarapide, venue de la mer Rouge, faisait voler devant elle un peu du sable fin de la plaine; et puis, comme si cette terre morte eût fait un vain effort pour s'agiter et revivre, tout retombait dans un éternel repos.

Cependant un bruit inusité s'éleva tout à coup dans cette nuit silencieuse; ce fut un tintement léger de sonnettes et de grelots, secoués par un mouvement fréquent et régulier : une masse blanchâtre qui courait rapidement, s'approcha des deux colosses, et tourna deux fois à l'entour.

C'était un petit éléphant blanc, de la moindre taille, qui passait avec un trot rapide et alongé : un homme paraissait assis sur son dos, au milieu de plusieurs fardeaux élevés; douze autres hommes couraient à ses côtés, un enfant était couché sur sa tête. Après avoir fait le tour des statues, l'éléphant fut arrêté par son guide entre ces deux colosses, et vers le socle du plus grand, qui a

(1) Le piédestal et le colosse (du sud) réunis pèsent 1,305,992 kilogrammes (2,611,985 livres.)

soixante pieds de haut, et dont sa trompe n'atteignait pas le pied. Une petite lumière rougeâtre brillait sur le sable ; elle éclairait l'intérieur d'une tente arabe plantée sur quatre piquets, et couverte de peaux de chèvres. Ce toit nomade s'appuyait contre la base immortelle et pesante de la statue de Memnon, et s'élevait à peine à la moitié de son piédestal; les deux pieds réunis du colosse paraissaient comme un double dôme sur la tente qu'ils ombrageaient. A quelques pas, une longue lance était plantée dans le sable; un large anneau de fer passé dans le bois de cette pique ployante, et balancée comme un jeune arbre, retenait la jambe d'un beau cheval, qui se mit à hennir en secouant sa crinière et frappant la terre de son pied libre. L'odeur et l'aspect de l'éléphant l'avaient effrayé, et l'influence qu'exerce l'approche de ce puissant animal sur tous les autres fut communiquée à deux chameaux, qui, se levant par saccades, passèrent leurs longs cols par-dessus la petite tente, et firent de vains efforts pour briser les licols qui les attachaient à des débris de monumens. Cet effroi ne jeta aucun trouble sous le toit des hommes; personne ne parut hors de la tente, et le nouveau venu, après s'être laissé glisser sur le flanc de l'éléphant agenouillé, et l'avoir fait conduire à quelque distance par les hommes de sa suite, entra seul dans la tente. Il souleva le tissu de peau de chèvres qui la formait, et demeura debout sur le seuil sans entrer. Il vit alors ceux qu'il semblait être venu chercher, un homme et une jeune femme, placés en face l'un de l'autre, et dans la même attitude. Un vieillard grave était, non pas assis, mais ployé, les jambes croisées sur le tapis qui régnait dans toute la tente, et fumait une longue pipe dont le tuyau formait autant de cercles et d'anneaux que le corps d'un serpent avant d'arriver au réceptacle du tabac, posé au milieu du cercle comme un vase ou un encensoir; son aspect était vénérable par la noblesse de ses traits alongés et amaigris, l'expression de ses yeux noirs et bien fendus était fort douce; mais le sourire de ses lèvres épaisses, trait particulier aux Arabes, était une sorte de convulsion sauvage qui, à la manière du tigre, découvre des dents luisantes que l'on croirait prêtes à mordre; une barbe blanche et droite tombait en touffes inégales et désordonnées sur la poitrine nue de cet homme; un schall était négligemment noué sur sa tête chauve, et un vaste manteau blanc, drapé autour

de son corps avec un art connu des Orientaux seuls, cachait des membres nerveux et bruns, et des bras nus qu'il découvrait en parlant, et dont il montrait complaisamment la force.

Devant lui, une jeune fille, d'environ quatorze ans, était si mollement couchée, qu'on l'aurait crue endormie. Deux coussins d'une étoffe brune déchirée en plusieurs endroits, soutenaient son bras et sa tête. Un grand voile de toile blanche tombait derrière ses cheveux tressés en longues nattes, au bout desquelles pendaient de petites sonnettes d'argent, et des sequins d'or percés et attachés de distance en distance à chaque nœud de tresses. Tout son costume avait une forme voluptueuse et négligée, par on ne sait quel mélange de luxe oriental et de misère sauvage : une sorte de pantalon, d'une étoffe transparente, usée et ternie, laissait nue sa ceinture et son sein, et la couvrait jusqu'à ses pieds, très petits et posés à nu sur des souliers de bois ; à son cou pendaient des colliers ornés de mille petites figures et soutenant deux petites boîtes, dont l'une contenait, selon l'usage, un verset du Koran, l'autre des essences. La beauté régulière de ses trait était admirable, sa bouche était petite et sérieuse, ses yeux grands et doux étaient abaissés avec leurs longues paupières sur une sorte de mandoline arabe à long manche et à trois cordes, appelée *tanbour*, qu'elle effleurait presque sans bruit du bout des doigts. Deux choses de la nature et de l'art s'unissaient cependant pour donner à cette jeune fille un aspect moins doux au premier abord ; son teint était absolument jaune, ses sourcils arqués étaient peints d'une couleur étrangère et noire, appelée *surméh*, et l'extrémité de ses doigts était rougie de ce *hennéh* (1), qui rassemble les nuances de la pourpre et du safran. Près d'elle étaient posées, sur le tapis, trois tasses d'un café fumant, et une petite pyramide de riz. L'intérieur de cette petite demeure était éclairé par un œuf d'autruche suspendu au sommet de la tente, et rempli à demi d'une huile odoriférante.

A peine la jeune Arabe eut-elle aperçu un homme à l'entrée de

(1) Le *hennéh* est un arbrisseau qui croit dans l'Inde, et est cultivé en Égypte, surtout aux environs du Caire. On broie ses feuilles séchées ; on en fait ensuite une pâte qui sert de teinture.

la tente, qu'elle se leva comme une gazelle blessée, et jeta sur son visage un second voile de toile bleue, percé devant les yeux seulement, et assez grand pour la couvrir de la tête aux pieds, et cette élégante femme prit tout à coup la triste et sombre tournure de ces pénitens noirs, qui, en Europe, accompagnent les enterremens. Le vieil Arabe lui lança un regard courroucé, qui semblait chercher les yeux de sa fille jusque sous l'abri sombre du *borkô*, pour lui reprocher d'avoir trop tardé à s'en couvrir; puis il se hâta de reporter les yeux sur l'étranger, comme pour voir s'il avait eu le temps de contempler son enfant; mais il fut rassuré pleinement par l'attitude froide et cérémonieuse de l'Indien. Celui-ci avait la tête inclinée sur sa poitrine, les bras croisés, et les yeux fermés comme plongé dans la plus profonde méditation. Son costume excita la surprise de ses hôtes; son front, d'un noir rougeâtre, était couvert d'un turban de mousseline; à ses oreilles pendaient de longues perles, et de longs colliers à son col; ses jambes noires et ornées de cercles d'or étaient à demi couvertes par un caleçon de mousseline blanche, et, chose plus étrange, il avait revêtu l'habit uniforme bleu des Européens; sur ce costume des Indes et auprès du *cangira* de son pays pendait une épée française.

Le vieux chef de tribu attendit quelque temps sans se déranger, ni faire le moindre mouvement, continuant de fumer paisiblement sa longue pipe. Cependant, s'apercevant que l'Indou demeurait obstinément dans la même attitude, et luttait avec lui d'immobilité, il en conclut, avec justesse, que l'étranger attendait que le premier mot vînt du cheik; il se décida donc à le prononcer, et ôtant avec lenteur de ses lèvres le bout d'ambre de sa pipe, il articula gravement le *salam alicum* des Orientaux, ou *la paix soit avec toi*.

L'Indien, comme mis en mouvement par ces deux mots, leva la tête, et s'avança d'un air doux et paisible jusqu'au milieu de la tente, et pour y arriver, il lui suffit de faire trois petits pas; là, il s'inclina profondément, toucha la terre de ses deux mains et les porta sur son front pour accomplir le *salam*, ensuite prit la parole, et prononça de la gorge et d'un ton nonchalant et presque dédaigneux un long discours en langue de l'Indoustan, où le mot seul de *Brahma* fut intelligible pour le cheik. Mais celui-ci ne sourcilla pas, le laissa continuer jusqu'à la fin, sans témoigner par un

seul regard ou par le moindre geste l'impatience de ne pas comprendre, et lorsque le nouveau venu eut fini sa harangue, il lui fit un geste gracieux pour l'inviter à s'asseoir, et lui montra une petite tasse pleine de café, en disant seulement *cahoué*, nom qui signifie *force*, et qui en donne aux habitans pour supporter les chaleurs de leur climat. L'Indien s'accroupit sur les talons sans répondre, tournant dans ses doigts d'un air d'orgueil inexplicable une sorte de petite ficelle blanche qui pendait de son épaule gauche à la hanche droite, et passait sur son habit militaire bleu. Il repoussa doucement le café qui lui était offert, comme si un scrupule religieux l'empêchait d'y goûter, et prit seulement avec les doigts quelques grains de riz et de sel qu'il porta sur ses lèvres, puis il accepta un longue pipe que lui présenta l'Arabe, et tandis que la jeune fille enveloppée de son manteau bleu et accroupie près de son père semblait craindre de faire un mouvement, des nuages de fumée embaumée s'élevèrent à la fois des deux bouches et des deux tuyaux, de manière à former sur les têtes un nuage qui offusquait la timide lueur de la lampe. Le bruit des lèvres qui aspiraient cette vapeur fut long-temps le seul que l'on entendit, enfin le grave cheik parut se rappeler que, pour savoir ce que voulait son hôte, il pouvait être bon de le comprendre; et avec ce calme des Orientaux pour qui l'on dirait qu'il n'y a pas d'heures, à voir comme ils songent peu à les employer, il dit tout haut ce seul mot : *Frank*. Aussitôt sa fille se leva, et sortant de la tente, parla avec un ton de commandement; une voix d'enfant répondit, on entendit un cheval partir, et elle rentra bientôt sous la tente de peaux de chèvre, s'assit sans parler, et ne cessa de tourner de son père sur l'Indou ses grands yeux noirs qu'on voyait briller sous l'épaisse toile de son masque, tandis que les deux graves personnages, recommençant à fumer de nouvelles pipes sans prononcer une syllabe, presque sans remuer les yeux, passèrent ainsi toute la nuit, soit qu'ils fussent aussi indifférens et dénués d'idées que des pagodes de porcelaine, soit qu'ils demeurassent plongés dans des méditations aussi profondes que celles d'un fakir ou d'un ulemah, cherchant à comprendre les soixante-dix mille incarnations de Vichnou, ou bien la mission de Mahomet, envoyé comme prophète, *au rouge et au noir*, selon l'expression du sage Abu'l Feda.

II.

UN PALAIS DÉSERT.

> **Au nom de Dieu, clément et miséricordieux.
> O infidèles idolâtres! je n'adore pas ce que vous adorez, et vous n'adorez pas ce que j'adore.**
> ***Al-Koran*, chap. *des Infidèles* écrit à la Mecque.**

C'était, comme on l'a pu entendre, un jeune enfant arabe qui avait reçu les ordres laconiques du cheik par la voix de sa fille. Ce bel enfant entièrement nu, et dont la tête seule était couverte d'une calotte rouge, sauta promptement sur la jument, toute sellée, qui était attachée derrière la tente, et qui se mit à bondir sitôt qu'elle sentit son pied dégagé de l'anneau de fer qui la retenait; elle s'enleva et sauta trois fois avec des mouvemens onduleux et gracieux, comme pour délasser ses membres vigoureux de leur longue contrainte; et puis, après que son jeune cavalier eut pris sa lance de seize pieds, et jeté un regard sur les étoiles, pour se diriger dans le désert comme un pilote sur la mer, la belle cavale partit au galop, et passa si légèrement sur le sable, que l'on aurait pu croire ses pieds garnis d'une enveloppe de velours; on les entendait à peine retomber sur le sol, et elle semblait se guider elle-même dans l'ombre, car la haute selle qu'elle portait enveloppait entre les arçons et son siége et cachait presque entièrement le petit Bédouin. Ce jeune et hardi cavalier, quittant les colosses de la plaine, que les Arabes nomment Tàma et Chàma, tourna vers le sud-ouest pour trouver le chemin qui borde le désert; et, remontant contre le cours du Nil, il traversa d'abord un petit bois d'acacias épineux, si clair semés, qu'on aurait pu les prendre dans la nuit pour des piques plantées à de grands intervalles; une petite vallée poudreuse s'ou-

vrit au-delà, il la passa rapidement, ensuite il franchit sans hésiter une vaste enceinte de briques remplie de débris de colosses, embarrassée par des têtes et des membres de marbre et de basalte, qui semblaient dans l'ombre un champ de bataille de géans; à la lueur des étoiles, il voyait à l'occident la chaîne libyque, qui s'étendait comme une muraille blanche, et lorsqu'il se trouva élevé sur un promontoire de poussière et de débris, il reconnut dans l'air une masse noire et carrée, soutenue sur deux sombres pyramides, et formant une porte démesurée; c'était le premier *pylône* (1) du palais antique de Medinet-Abou, l'un des neuf villages de masures qui sont jetés d'espace en espace sur l'emplacement de l'antique Thèbes aux cent portes. Ces villages donnent leurs noms barbares à ces majestueux débris, aux pieds desquels ils rampent obscurément, et qu'ils souillent comme des ronces souillent le pied d'une forêt de chênes brisés. Pour arriver au vieux temple, l'enfant mit son cheval au pas, et commença à circuler lentement dans les routes tortueuses, étroites et obscures que le hasard a laissées dans ces entassemens de ruines, et que la nuit ne pouvait permettre de reconnaître qu'à l'œil exercé d'un enfant bédouin, et au pied intelligent d'un cheval arabe.

Tandis qu'il marche ainsi avec précaution, il nous est nécessaire de le devancer, et de nous occuper des habitans de ce reste de palais, habitans auxquels ceux de la tente avaient souvent recours, et qu'ils venaient trouver dans toutes les circonstances pressantes qui nécessitaient les secours de la médecine ou des autres sciences européennes. Nous remonterons un peu dans le passé, et nous y apprendrons à connaître les nouveaux personnages que nous devons rencontrer.

Deux des pères jésuites qui avaient succédé à la mission du père Brévedent en Éthiopie furent contraints à quitter ce pays, par les inquiétudes sans nombre que leur causèrent le patriarche et les prêtres cophtes, dont la religion est celle de ce royaume; ils furent heureux de se retirer sains et saufs, à travers leurs ennemis

(1) *Pylône*, nom grec qui a été depuis long-tems adopté pour représenter à la pensée ces sortes d'arcs de triomphe dont le sommet est une terrasse et les deux piliers de larges obélisques.

chrétiens et mahométans, et descendant à grand'peine le cours du Nil, vinrent se cacher dans les décombres de Thèbes : remplis de persévérance, de courage et de finesse, ils parvinrent à gagner, à force de temps et de services rendus, la confiance des *fellahs* des neufs villages des deux rives, et même d'une tribu d'Arabes pasteurs nommée Abab-deh's, et à établir une sorte de petite mission sur la rive gauche du Nil. Il est bien vrai qu'ils furent obligés d'atténuer étrangement la rigueur des maximes du catholicisme, qu'ils voulaient établir au centre d'un pays mahométan ou schismatique; ils avaient affaire à de rudes et superstitieux néophytes, qui les placèrent souvent dans l'alternative de faire céder leurs principes, ou d'être livrés aux Mamelouks, qui gouvernaient despotiquement l'Egypte, et dont les pauvres pères se cachaient soigneusement. On peut donc dire qu'il y eut conversion de part et d'autre, en ce sens que les Arabes arrachèrent de leurs pieux missionnaires des concessions secrètes et des permissions occultes dont les bons pères demandaient sans doute pardon à Dieu dans leur cœur, tandis qu'en échange ils accordèrent aux deux frères de Jésus les privilèges, successivement octroyés, d'enseigner les enfans et de dire secrètement la messe, pourvu qu'ils n'eussent pas de cloches, et ne s'avisassent jamais de parler aux femmes, sous peine d'être tués sur-le-champ par leurs maris ou maîtres, ce qui pensa arriver deux ou trois fois aux bons missionnaires, que leur âge avancé ne put soustraire qu'avec bien des difficultés à l'inflexible jalousie orientale. Il était résulté de ces arrangemens et de ces mutuels sacrifices une sorte de petit culte mixte, tout particulier, qui s'exerçait dans l'ombre; une croyance vague et complaisante, qui n'était ni la religion romaine, ni la grecque, ni la cophte, ni l'arménienne, ni le schisme Jacobite, ni le Surien, ni l'Eutichéen, ni le Nestorien, ni le Sévérien, ni celui des Monophysites, cultes qui règnent dans l'Orient, débris épars du christianisme qui survivent à sa chute comme les débris des temples au pied des mosquées, mais c'était comme une sorte de moyenne proportionnelle trouvée entre la religion catholique et celle de Mahomet, demi-teinte entre les deux couleurs, demi-ton entre deux sons, point d'intersection, vacillant et indéterminé, montant ou descendant selon la circonstance, et selon que la fortune de la mission haussait ou baissait dans l'opi-

nion. On verra par la suite en quoi consistaient les accommodemens d'amis dont nous parlons, et cette sorte de sainte contrebande; elle faisait, par exemple, que les bons pères n'hésitaient pas à bénir les talismans musulmans et le Koran quand un Bédouin les leur apportait, de crainte qu'en désespoir de cause il ne les portât au Santon du voisinage. Quoi qu'il en soit, d'abord médecins, puis religieux ouvertement, les deux pères, qui avaient nom *Félix* et *Servus Dei*, avaient établi leur chapelle et leurs personnes à Medinet-Abou, d'une manière aussi solide que quelque chose ou quelqu'un pouvait l'être en Egypte, sous l'empire aristocratique et militaire des Mamelouks, lorsque dans l'année 1793, le premier, qui était le plus jeune, fut emporté par la peste, dont il avait espéré guérir une pauvre famille de Cosséir, petit port voisin de Thèbes, sur la mer Rouge; et à l'époque de cette histoire, il ne restait plus que le P. *Servus Dei*, comme timide pasteur du plus farouche et du plus perfide de tous les troupeaux.

L'excellent homme, qui avait jugé à propos de prendre ce nom latin, qu'il rendit célèbre et digne de figurer dans les *Lettres édifiantes*, en avait sans doute un autre dans le monde; mais on n'en a jamais rien su, et il parut toujours l'avoir complètement oublié, n'ayant de sa vie laissé échapper un seul mot qui pût marquer un souvenir d'un genre de vie différent de celui qu'il menait. Il s'était logé dans un de ces vastes et magnifiques souterrains de Thèbes dont les murs sont chargés de dessins bizarres et d'hiéroglyphes qui sont encore très mystérieux pour nous; ce souterrain avait son entrée dans l'immense cour du palais de Medinet-Abou, qui avoisine un vieux temple et un pavillon, ancienne demeure des prêtres égyptiens. Le temps l'avait rendu possesseur des ruines extérieures et intérieures de ce gigantesque édifice, avec d'autant moins de résistance, que les misérables cahutes du village voisin étaient totalement abandonnées. Le pauvre moine se trouvait donc maître absolu de l'une des demeures des Pharaons, et officiait dans le sanctuaire de la déesse Isis, se voyant ainsi souverain spirituel et temporel d'un palais auprès duquel tous ceux de Rome et de l'Europe entière ne paraîtraient que des chaumines enfumées, ou des colifichets d'enfans. Cependant, quelque juste que soit l'enthousiasme qui nous porte à signaler ainsi la gloire de notre ami, nous devons dire

qu'il n'était pas le premier religieux conquérant de ces magnifiques demeures; elles portaient et portent encore les traces de tous les cultes qui furent en honneur dans l'Egypte; les chrétiens de la première Eglise de la Thébaïde avaient élevé une chapelle dans la cour du grand temple; les Musulmans en firent depuis une mosquée, après l'avoir purifiée avec de l'eau de rose; mais le temps renversa bientôt ce faible édifice avec ses croix et ses croissans au pied des ruines impérissables qui l'entouraient comme des fortifications; il n'en resta que quelques belles colonnes de granit rouge, d'un seul morceau, qui semblent placées là comme point de comparaison et de proportion entre le goût étroit, mesquin et joli de l'architecture moderne, et la simplicité grandiose, et la sublime beauté de l'architecture et de la statuaire antiques.

La nuit dans laquelle se passèrent les évènemens très simples que nous avons à raconter était déjà très avancée, lorsque le père *Servus Dei* sortit de son souterrain, portant une lanterne sourde dans une main, et dans l'autre un pot d'argile très pesant; il monta dans les décombres, et, seul dans l'immense péristyle du palais découvert, il se dirigea d'un pas assuré vers le milieu du mur le plus grand, le mieux conservé, et le plus surchargé de dessins de batailles et d'offrandes religieuses. Là, il s'arrêta, et posant, non sans quelque peine, plusieurs pierres les unes sur les autres, il en fit une sorte d'échelle, au moyen de laquelle il s'éleva à la hauteur d'une grande figure d'Osiris assis sur son char de victoire et tenant d'une main les rênes de ses chevaux, et de l'autre faisant un signe pacifique à une quantité de petits hommes dont la tête n'atteignait pas son genou, et qui répandaient en offrande, sous les roues de son char, une pluie de mains et d'oreilles coupées à ses ennemis. Le bon père, ayant posé sa lanterne à côté de lui, se mit à considérer le profil d'Osiris, dont l'œil était vu de face, comme un peintre regarderait un mauvais tableau qu'il serait chargé de réparer; il examina quelque temps en silence la figure d'épervier qui formait la coiffure du divin personnage, et poussant un léger soupir, il demeura un moment les bras croisés à le considérer attentivement. Enfin, prenant tout à coup son parti, il trempa et retourna long-temps un gros pinceau dans le pot qu'il avait apporté, et, le retirant tout gonflé d'une belle couleur d'ocre

jaune, l'appliqua sur la muraille, et dessina un demi-cercle autour de la tête d'Osiris; puis, mettant tous ses soins à bien détacher le profil, et à cacher la tête d'épervier, il remplit la circonférence avec sa couleur pâteuse, de manière à former une sorte de lune derrière la tête et les épaules de l'ancien dieu de l'Egypte. Très satisfait de son ouvrage, il descendit de ses degrés de pierre pour l'examiner de loin, pencha à droite et à gauche sa tête chauve, et caressa son menton à barbe grise d'un air d'artiste consommé; ensuite, remontant sur son échafaud, et saisissant de nouveau son gros pinceau, il se préparait à corriger la main étendue du dieu, lorsqu'une voix forte fit retentir dans l'écho des péristyles un éclat de rire long et ironique, qui fit tressaillir le bon missionnaire; il retourna la tête avec un peu d'embarras, et vit en bas de son piédestal un homme dont la présence ne lui causa aucun étonnement, mais un léger mouvement d'humeur.

— Mon cher ami, dit-il cependant en français avec douceur à ce jeune homme, j'ai eu bien des croix à porter à la suite de notre Seigneur, depuis que je mène la vie évangélique dans la domination des infidèles; ces croix me sont venues de la part des Mahométans et des schismatiques surtout. Je n'ai pas eu moins à souffrir de la part des libertins auxquels je tentais d'enlever leurs victimes; mais la croix la plus lourde pour moi serait de voir un catholique romain se rire d'un acte de foi que j'accomplis dans toute la simplicité de mon cœur.

— Allons, allons, bon père, ne nous fâchons pas, répondit le nocturne visiteur; vous y perdriez peut-être un peu, car le moment approche où bien des gens ici auront besoin de moi, et vous tout le premier. Jusque-là, permettez-moi de m'étonner de vous voir devenu tout d'un coup peintre en bâtimens, et de vous demander si je puis vous seconder dans votre ouvrage mystérieux.

— Quant à me seconder, dit le père *Servus Dei*, je ne doute pas que vous n'en soyez très capable, car celui qui sait toutes les langues peut bien savoir aussi tous les métiers; et en vérité, mon ami, quand vous me diriez que vous allez rebâtir le temple de Medinet-Abou, et le remettre en l'état où il était sous Sésostris, qui certainement est le Pharaon de l'Ecriture, cela ne m'étonnerait point de votre part après ce que je vous ai vu faire. Mais je n'ai

pas besoin d'aide en ceci; ce que je vous demande, c'est de ne pas me faire entendre un second éclat de rire comme celui-ci, qui m'a semblé tout-à-fait infernal, vraiment infernal; soit dit sans vous offenser, mon ami. — Sans vous offenser, reprit-il en descendant de ses pierres et en serrant la main de cet homme, car vous savez que je vous aime déjà comme un fils, quoique vous me soyez tout-à-fait inconnu.

La main nerveuse et sèche du nouveau venu serra les petits doigts jaunes et maigres du père, et il s'écria avec un accent ferme, mais douloureux, qui pénétra jusqu'au cœur du missionnaire :

— Dieu veuille, mon père, que je sois inconnu à tout le monde; moi et mes pareils ne devons désirer que cette destinée-là. Mais le temps va venir où je courrais bien des dangers, s'il y avait des dangers pour un homme qui, au fond, ne se soucie guère de ce qu'il deviendra.

— Eh! bon Dieu! mon fils, dit le père alarmé, que pouvez-vous craindre dans cette retraite, où nous menons tout-à-fait la vie des anciens solitaires de la Thébaïde? Les Mamelouks n'ont pas paru depuis qu'ils ont levé le *myry* de l'an dernier; les habitans du *Saïd* sont très doux, et accoutumés à vous. A présent, de quels dangers parlez-vous?

— Oh! n'importe; ne faites pas attention à ce que je vous ai dit. Moi, voyez-vous, je suis toujours en voyage; ce temps de repos n'était qu'une halte. Mais vous, père, préparez-vous aussi, car je me trompe fort, ou ceux qui viendront n'auront pas grande sympathie avec vous.

— Qui doit donc venir ici, mon Dieu?

— Des gens que je suis venu attendre, et que j'ai besoin de voir de près; je ne puis vous les nommer, mais ils se feront bien voir et entendre; et je vous le dis sur mon honneur, dès qu'ils seront venus, il n'y aura pas un seul cheveu de ma tête en sûreté.

— En ce cas, mon fils, dit le père en souriant, il faut compter sur la Providence.

— Nous sommes dans le pays de la fatalité, reprit l'étranger, qui en ce moment parlait français sans le plus léger accent, et nous verrons ce que l'un et l'autre amèneront. Qu'est-ce que cela me fait à moi?

— Heureux ceux qui ont confiance au Seigneur, et dont la conscience est en repos, dit le missionnaire avec résignation, mais cependant baissant la tête avec un air de préoccupation visible.

— Voilà! voilà les soupçons que j'inspirerai toujours! et vous ne pouvez vous en défendre, ajouta son interlocuteur avec un rire forcé; mais cela m'est égal. Oui, de par Dieu! cela m'est égal, ajouta-t-il en élevant les mains, l'opinion des hommes m'est indifférente. Qu'est-ce que cela me fait? ajouta-t-il après un repos. C'était sa phrase favorite.

Le père *Servus Dei* fut effrayé de ces exclamations, et voulut éviter d'y répondre. Il y avait dans ce jeune homme quelque chose qui le déconcertait et l'intimidait sans qu'il se l'avouât lui-même; il remonta paisiblement, en apparence, sur son échafaud de pierre, et prenant son pinceau, il se mit à barbouiller une croix dans la main d'Osiris avec la même couleur jaune, car il n'en avait qu'une. L'autre le laissa faire et se promena de long en large, les mains derrière le dos, dans la vaste cour pleine de débris où ils se trouvaient, marchant avec une vitesse qui suffisait pour faire reconnaître un Européen. Pendant environ un quart d'heure, on n'entendit que le bruit de ses pas, qui retentissait dans l'écho des mille piliers carrés qui formaient le grand péristyle; enfin, vers la vingtième fois qu'il repassa devant la petite lanterne du missionnaire, celui-ci se retournant un peu, le pinceau à la main, lui dit :

— Croyez-vous, mon fils, que ce soit une imprudence, d'après vos tristes prévisions, que de transformer cette figure païenne en un saint Jean, selon l'usage de nos pieux frères de la primitive église, qui n'ont eu qu'à ajouter une robe à ces images profanes d'Isis, que vous voyez ici près, pour en faire une représentation assez passable de la sainte mère de Dieu?

— Eh! mon Dieu! mon bon père, reprit un peu brusquement l'interprète, car il n'était connu dans le pays que sous le nom de ses fonctions, usage assez général dans l'Orient, où l'on fait plus de cas du surnom que du nom, et cet usage favorise singulièrement l'incognito; mon Dieu! vous pouvez bien faire tous les petits barbouillages qui vous plairont sur la muraille, cela n'aura guère

plus de conséquence aux yeux des Européens que les soldats que les enfans dessinent au charbon dans les rues de leurs villes. »

Quoique visiblement choqué de la comparaison, le père ne perdit pas de vue la circonstance où il se trouvait, et le mot échappé à l'interprète.

— Vous dites donc que ce sont des Européens qui doivent venir? dit-il en regardant un peu en dessous la physionomie de l'étranger, que sa lampe et la clarté croissante du ciel éclairaient assez. Celui-ci, sans chercher à se cacher, s'approcha davantage.

— Oui, dit-il d'un ton sérieux et solennel: oui, ce sont des Européens, des Européens sans pitié, sans foi, sans loi, sans mœurs, sans gouvernement régulier, plus barbares que les Bédouins et les Mamelouks. Voilà ce que j'ai à vous dire; tenez-vous pour averti, et réfléchissez. J'ajoute à cela, une fois pour toutes, que si vous voulez quitter le pays, il y a à Cosséir un brick qui vous portera où vous voudrez.

— Quitter le pays! dit le missionnaire avec chaleur. Ah! mon fils, ce n'est pas à soixante-deux ans, quand on en a passé quarante à étudier la langue, le caractère et les usages d'un peuple, que l'on songe à changer de pays, parce que ce pays change de maîtres. Et ne l'ai-je pas vu déjà en changer cinq fois? N'ai-je pas vu Ibrahim, le premier qui renversa les pachas en 1746? N'ai-je pas vu le Cheik-el-Beled, le fameux Ali-Bey, qui se déclara sultan d'Egypte, prit la Mecque et battit toutes les troupes du grand-seigneur? Cette main a touché celle de Dâher, son ami fidèle, en 1772, et j'ai été réduit à me cacher dans les tombes que vous voyez ici à Qournah, lorsque le brigand Mohammed lui succéda; à présent je respire sous la protection de Mourâd et d'Ibrahim, les Mamelouks. Eh bien! pourquoi notre Sauveur, qui m'a tiré de la dent des tigres, m'abandonnerait-il sous celle des loups? J'accomplis son œuvre, je suis son soldat, son serviteur, et il ne délaissera pas celui dont les services remontent jusqu'au temps du révérend, et j'oserais même presque dire du bienheureux père Sicard.

— Vous avez raison, mon bon père, vous avez raison, restez ici. Moi, qui suis plus exposé, j'y veux rester aussi; mais souvenez-vous que je vous ai averti.

— Et d'ailleurs, poursuivit avec la même vivacité le bon missionnaire, il se passera bien du temps sans doute avant que vos craintes se réalisent, et d'ici là la mission aura gagné et aura pris une attitude plus respectable; nous aurons jeté des racines plus profondes par la protection de Mourad-bey, que je regarderai toujours comme moins éloigné du royaume de Dieu que les autres beys des Mamelouks. Mourad-bey, je vous l'ai dit, m'a promis solennellement et avec serment qu'il me permettrait d'avoir une cloche.

Et voyant un léger sourire sur les lèvres habituellement sérieuses de l'interprète :

— Vous riez, mais vous ne savez pas de quelle importance est une cloche dans une mission; ce fut toujours le désir le plus ardent qu'il y eût dans le cœur du P. Félix et dans le mien. Si nous avons une fois la cloche, nous pourrons appeler de loin notre petit troupeau, et je pourrai, sans mentir, nommer église ce qui ne serait qu'un débris de temple jusque là; une fois cette cloche suspendue, et il me sera facile de le faire, pourvu que Mourad tienne sa promesse, une fois que la cloche aura retenti depuis El-Acâlteh jusqu'à Med-Amoud (1), qui doutera que la Sublime-Porte ne permette et ne protège ouvertement notre culte, comme en Syrie celui des Maronites, qui n'est autre chose que le culte catholique romain? Cette opinion établie, les tièdes seront réchauffés dans leur foi; vous verrez les ouailles accourir de tous les côtés, et la tribu des Beni-Ouassel pourra peut-être se joindre à celle des Ababdèhs; dès que mon troupeau se sera accru à ce point, on n'osera pas refuser aux cheiks de ces tribus la permission de construire ici, où je suis, un petit autel, et vous qui savez tout, et qui êtes, je crois, catholique romain, vous m'aiderez à orner le temple du Seigneur. Il ne serait pas impossible qu'il nous vînt des vases sacrés de Cosséir ou par la caravane de Damas, et les Cophtes qui se sont égarés, et qu'on pourra faire rentrer dans le sentier de la vraie foi, sont déjà habitués aux rites du vrai culte; ils ont des chapelains, des desservans, des....

— Tenez, bon père, voilà un enfant de chœur qui vous vient,

(1) Villages aux deux extrémités de l'emplacement de Thèbes.

interrompit l'interprète avec un rire caustique, en voyant s'avancer sous le premier pylône un beau cheval guidé par le petit Bedouin que nous venons de voir partir de la tente.

— C'est bien extraordinaire à cette heure, dit le père étonné; et descendant de son échafaudage en jetant son pinceau, il marcha précipitamment au-devant de l'enfant, qui en un seul bond fut à terre. Le jeune Arabe ne salua qu'en posant sa main droite sur son cœur, et faisant des gestes aussi composés, aussi graves et aussi lents que ceux d'un patriarche auraient pu l'être; il annonça dans sa langue que Yâqoub, cheik des Ababdéhs, avait reçu sous sa tente un Indou accompagné de ses esclaves, mais qu'on ne savait pas le sujet de sa mission, ni comment il était venu, parce qu'il ne parlait ni l'arabe, ni la langue des Francs; que le cheik désirait la présence et les services de l'interprète, et qu'il viendrait à la naissance du jour le consulter, si c'était son plaisir et son moment, car le caractère grave et la multitude des connaissances de l'Européen lui avaient acquis, dès son arrivée, une vénération presque superstitieuse de la part des cheiks et de tout le pays, qu'il n'était venu habiter que depuis six mois. Lorsque le missionnaire lui demanda quelle était là-dessus sa volonté, il réfléchit long-temps sur cette circonstance, et le débarquement d'un Indien sembla l'étonner; il interrogea l'enfant en arabe vulgaire, lui demanda depuis quand et comment l'Indou était débarqué, mais ses questions furent inutiles. Enfin il s'écria :

— C'est le commencement, ce doit être le commencement; qu'il vienne : puis, reprenant le style et la langue arabe avec la facilité d'un Bédouin et la prononciation fortement gutturale : — Dis au cheick Yâqoub, père de Souleyman : Youçouf èl Terjmân vous attend demain à l'heure où les Croyans doivent lire le chapitre de l'Aurore.

Le père *Servus Dei* parlait moins bien l'arabe, qu'il avait appris pendant quarante ans; cependant il s'en servait toujours dans ses relations avec les Bédouins, et se faisait passablement entendre d'eux; il emmena celui-ci à quelques pas, et lui dit en faisant de nombreuses parenthèses : — Nous avons d'autres affaires à régler, mon enfant; tu diras au cheik Yâqoub que rien ne m'échappe, et qu'il y a ici un génie qui me dit tout. Je sais que mon neveu Sou-

leyman vient d'épouser sa fille Zahra; j'espère qu'ils se conduiront bien et en bons chrétiens, et ne manqueront pas de se présenter devant moi pour recevoir le sacrement du mariage et la bénédiction que j'ai seul le droit de donner; entends-tu bien, mon enfant? Moi seul, moi seul... il ne s'agit pas de consulter les fakyrs ni les santons, qui sont des menteurs. — (Je t'ai déjà dit de t'habiller plus décemment que cela, Taleb; tu es ici tout nu dans une église, mon enfant; ce serait tout au plus bon en plein champ.) — Oui, tu diras au cheik que si les deux époux ne se présentent pas ici, leur mariage sera nul devant Allah, entends-tu? — comprends-tu bien?

L'enfant, immobile jusque-là, fit un signe d'intelligence.

— Et que Monkir et Eblis les attendent, s'ils ne viennent pas se présenter devant le prêtre de Issa (1).

Taleb répondit gravement par une citation du Koran : — *C'est Issa qui a changé une pierre en oiseau?*

— Oui, mon enfant, c'est cela même, poursuivit le père, et se tournant vers l'interprète, comme pour s'excuser : Ces pauvres gens n'en savent pas plus, dit-il en français, il faut bien parler un peu leur langage et hurler avec les loups, pour en faire un jour des brebis du bercail.

Puis, reprenant sa harangue : — Pour toi, Taleb, toi, je t'ai promis de te baptiser et de te faire enfant de chœur, mais tu es trop entêté, tu ne veux pas t'habiller; à dix ans! (tu auras dix ans au mois de Ssafâr (2), et tu ne portes pour vêtemens qu'une calotte rouge sur la tête.) C'est honteux, Taleb; va vite, et n'oublie rien; surtout qu'ils n'aillent pas chez le santon. — Monte vite à cheval; prends ta grande lance. Allons, saute. — Ce santon est un menteur, entends-tu? il ne passera pas le pont Al Sirât au jour du jugement, dis cela au cheik, entends-tu? — Ah! le voilà parti! ouf, ils me donnent assez de peine! ils ont la tête si dure, qu'il faut parler de notre sainte religion avec les noms du Koran de leur faux prophète, pour se faire entendre.

Et l'enfant parti, le bon père, en s'essuyant le front, revint, prit

(1) Nom arabe de Jésus.

(2) Ce mois de l'hégire correspond au mois de juin (vieux style) et de messidor, style républicain.

le bras de l'interprète, et se promena de long en large avec lui, comme pour se remettre de la grande fatigue qu'il venait d'éprouver; il avait encore quelque scrupule dont il paraissait embarrassé, et dit en marchant:

— Ne soyez point scandalisé, mon ami, de ce que vous venez d'entendre. Malgré leur amour fanatique de la fausse croyance, les Orientaux ont naturellement un besoin, j'oserais presque dire un instinct de religion qui ferait honte aux chrétiens, et j'ai pensé que, pour ne pas les heurter et pour les ramener, je ferais bien, par degrés, de leur parler leur langage; car, à tout prendre, leur faux prophète (que Dieu confonde!) a cependant montré quelque respect pour la personne divine de notre Seigneur Jésus-Christ; il dit dans le Koran, au chapitre *de la Table*, qui fut écrit à Médine, et qui contient cent vingt versets: « Allah dira à Jésus, fils de Marie: Souviens-toi de la grâce que je t'ai faite et à ta mère. Je t'ai fortifié par le Saint-Esprit: tu as parlé dans le berceau comme un homme de quarante à cinquante ans; je t'ai enseigné l'Ecriture et la science, l'Ancien Testament et l'Evangile; tu as guéri les aveugles-nés, tu as ressuscité les morts, tu as fait des miracles que les impies disaient être magie. » — C'est peut-être ce qui fait que ses sectateurs montrent tant de vénération pour la mère de Dieu; ils l'appellent la mère du grand prophète Issa, et la révèrent jusqu'à faire empaler les juifs qui osent blasphémer contre elle, tandis que des hommes élevés au sein du christianisme hésitent à lui rendre les honneurs et l'adoration qu'on lui doit! — Le saint sépulcre est un des termes de leurs pélerinages de dévotion: j'ai vu dans la cité sainte des pélerins turcs allant sur leurs genoux et se traînant à terre depuis la porte jusqu'au saint tombeau, et avant d'y entrer ils ôtaient la laisse de leur turban; ensuite ils se prosternaient et faisaient de profondes inclinations en frappant le pavé de leur tête. Et considérant aussi que le grand-seigneur, parmi tous ses titres pompeux et magnifiques, se fait gloire du nom de protecteur et conservateur de la cité sainte, j'ai pensé que nous pouvions répondre, pour ainsi dire, à ces procédés que l'on pourrait regarder, en quelque sorte, comme des avances pour rentrer dans le giron de notre sainte mère l'Eglise. Le père Félix n'était pas toujours de mon avis sur ce point, et ce fut souvent le

sujet de quelques douces contestations ; mais personne ne pouvait décider entre nous, car notre correspondance avec le père procureur des missions du Levant avait été totalement dérangée par les événemens inouis de la révolution de France, que je n'ai sus que par vous depuis six mois, et auxquels j'ai peine à croire encore.

— Ils vous seront confirmés bientôt, mon bon père, dit l'interprète en lui serrant la main; oui, sévèrement confirmés. Vous m'aviez pris en amitié, parce que depuis long-temps vous n'aviez plus personne à qui parler français; eh bien! vous aurez bientôt des Français pour soutenir la conversation avec vous, et....

L'interprète fut interrompu par un gémissement sourd qui se fit entendre derrière le péristyle; tous deux y coururent à grands pas, et distinguèrent un homme à cheval qui s'avançait lentement vers le grand temple qu'ils habitaient. Le missionnaire alla chercher sa fidèle lanterne, et, s'approchant timidement, reconnut un Mamelouk à l'élégance de son costume et à la richesse de ses armes; mais il fut effrayé du délabrement et de l'accablement total du maître et du cheval : l'animal, fatigué, harassé, traînait avec peine ses membres couverts de sueur et de sang, où s'attachait la poussière comme une cendre délayée; il tirait une langue haletante et écumeuse, et alongeait sa tête jusqu'à terre : le Mamelouk laissait pendre un damas attaché par un cordon d'or à son bras droit, dont la main semblait à demi séparée par un coup de sabre; ses pistolets d'argent et sa carabine évasée tombaient aussi sur ses cuisses, à l'extrémité des longs cordons de soie qui les attachaient, comme des instrumens inutiles qu'il ne pouvait plus manier. Il s'arrêta, et malgré sa blessure, portant sa main gauche au poignard de sa ceinture, il s'écria :

— Chiens de chrétiens, donnez-moi de l'eau.

L'interprète saisit d'une main son bras, et de l'autre la bride de son cheval, et lui répondit en arabe :

— Dis-nous d'où tu viens, et tu auras de l'eau.

Le reste d'orgueil du Mamelouk s'éteignait avec ses forces, et sa menace en avait été la dernière lueur. — Les beys sont vaincus, dit-il d'une voix étouffée, les maudits qui viennent ont les bras attachés les uns aux autres par des anneaux de fer. Laisse-moi gagner le désert, et donne-moi de l'eau.

— Déjà! dit l'interprète, Mourad-Bey déjà vaincu!

— Voilà une étrange nuit, il faut en convenir, dit le père en présentant au Mamelouk l'extrémité d'une petite outre de peau de bouc. Tiens, mon ami, bois, nous secourons le pharisien et le gentil.

Le malheureux but avec une avidité effroyable l'eau que renfermait l'outre, sans reprendre haleine une fois, et ouvrant fixement des yeux ardens; puis il la jeta brusquement, et regardant encore en arrière, comme s'il eût cru voir l'ennemi sur ses pas, il donna quelques coups de talon à son cheval épuisé, et du tranchant de ses étriers blessa et coupa les flancs du pauvre animal, qui partit plus vite qu'on ne l'eût attendu, et ne tarda pas à se perdre dans l'ombre du côté des déserts, au-delà du vaste emplacement d'un hippodrome antique.

Les deux amis revinrent assez pensifs dans la grande enceinte du palais, et demeurèrent quelques instans sans parler, se regardant fixement l'un l'autre, mais ne voulant pas s'exprimer leurs sentimens. L'interprète se taisait, parce qu'il ne semblait pas croire que ses paroles pussent être d'une grande utilité à un homme qui hésitait à suivre ses avis, et auquel, de son côté, il ne voulait pas se confier; le missionnaire gardait le silence par un reste de respect humain qui l'empêchait de témoigner trop de frayeur en présence d'un inconnu. Ce fut dans cette idée qu'il affecta de revenir une troisième fois à son ouvrage favori; et reprenant son pinceau, il se mit à passer des teintes jaunes sur l'auréole de l'Osiris devenu saint Jean; cependant il était visible que cette fois ce pinceau ne donnait plus les touches hardies et larges d'un grand maître, mais au contraire se promenait mollement sur des couleurs déjà *empâtées*, selon le terme des peintres, et ne faisait qu'accroître l'épaisseur de la couche d'ocre qui remplissait l'orbe de l'auréole. Le bon père *Servus Dei* poussa son air d'assurance jusqu'à fredonner un *Magnificat*, et commencer en tremblottant un *Salve Regina*, puis il parla de choses toutes différentes de celles qui l'occupaient, et demanda d'un air distrait et sans se retourner, si l'interprète n'avait point passé quelque temps aux Indes orientales.

— A Séringapatam, dans le royaume de Mysore, répondit l'autre

avec son indolence accoutumée, et sans la moindre affectation; j'y ai fait connaissance avec le sultan Tippo-Saëb, et il me fit un accueil bizarre. Il était au moment de partir pour la chasse, cent éléphans étaient rangés sur la place de Séringapatam, sa capitale; lorsqu'il parut, les souquedars crièrent: *Sa Présence, vos éléphans vous saluent*, et les animaux fléchirent le genou trois fois; le sultan était suivi de ses tigres de chasse très apprivoisés, et que l'on menait comme une meute; ils étaient couverts d'un manteau traînant à raies d'or, et portaient chacun sur la tête un bonnet de drap. Tippo avec sa figure presque noire, et vêtu de gaze blanche, s'avança tout seul, nous regarda tous fixement, et sans rien dire, nous tourna le dos, monta à cheval, et partit pour la chasse.

— Et qui, *nous?* dit le père impatienté en se retournant, qui étiez-vous? qui êtes-vous?

— C'est ce que vous ne saurez pas, à moins que d'autres que moi ne vous le disent, reprit l'interprète avec le même flegme, en se promenant encore de long en large.

— Comme il vous plaira, dit le père *Servus Dei*.

— Comme il me plaira, en effet, dit l'autre.

— Vous faites peut-être mal, reprit le premier.

— Mais peut-être fais-je bien, répartit le second.

— Je puis être plus utile qu'on ne pense, dit le missionnaire tout en donnant force coups de pinceaux.

— Je puis être plus dangereux qu'on ne croit, répéta l'interprète, en marchant toujours du même pas, et s'amusant à parodier les paroles de son interlocuteur.

— Vous êtes un plaisant, dit celui-ci en se retournant d'un air conciliant, car il ne demandait qu'à faire la paix.

— Je ne suis pourtant pas gai, je vous jure, répondit l'autre; et un nouveau silence commença.

Sans s'inquiéter le moins du monde de cette interruption, l'interprète tira de sa poitrine une petite montre d'or à double fond, et s'approchant de la lanterne, en prit la clef, et se mit à la monter gravement. Les mouvemens reprirent leur battement régulier, et les aiguilles leur marche lente; il les regarda avec une grande attention, et porta plusieurs fois la montre à son oreille.

— Allons, allons, dit-il en s'adressant à la montre, puisque les

événemens recommencent pour nous, recommençons donc à compter les heures et les minutes des jours. A quelle heure sera célébré ce mariage demain, bon père? Je vous conseillerais de vous presser, si vous me demandiez mon avis.

—Hélas! dit le père, qui commençait à s'affecter sérieusement, la jeunesse rit et plaisante de toutes choses, parce qu'un sang brûlant coule dans ses veines, et qu'elle se sent assez de force pour recevoir le choc des événemens; mais lorsque l'inquiétude entre une fois dans l'ame d'un vieillard, rien ne peut la combattre, si ce n'est une grande confiance dans la Providence, car ses forces diminuent tous les jours.

En disant cela, il remit son pinceau dans le pot de couleur, et s'asseyant sur les pierres qui lui servaient d'échafaudage, il baissa la tête, et soupira profondément.

L'interprète changea de ton subitement, et lui serrant la main dans les siennes, lui dit avec une voix émue et attendrie :

—Ah! croyez, mon bon père, que je ne me plais point à vous tourmenter par de vaines prévisions, et que si je garde encore le secret de mon nom et de mon pays, c'est moins pour moi que pour vous-même; car, aux yeux des gens dont j'attends la venue, vous seriez aussi compromis que moi-même. Aussi criminel, ajouta-t-il avec un rire de mépris, aussi criminel de lèse-nation. Ah! ah! vous apprendrez bientôt ce que c'est que ce crime-là. Je vous en dis assez, mon père, pour que par la suite vous puissiez deviner ce que je suis, quand vous serez plus au fait des derniers événemens de l'Europe; mais je ne vous fais aucune confidence qui puisse vous compromettre et vous engager, je ne vous demande aucun serment, ne taisez rien de ce que j'ai dit, parlez de vos soupçons à qui vous plaira, je n'ai aucun droit à rien exiger de vous. Vous êtes libre, nous verrons ce que vous ferez.

On put voir à la lueur de la lanterne la rougeur dont se couvrirent les joues du missionnaire. Il salua légèrement et ploya les épaules comme pour se résigner à une nouvelle humiliation, et dit avec douceur : —Mon frère, je n'ai fait que bien peu de bonnes œuvres, mais je puis dire que je n'en ai jamais fait une mauvaise avec l'intention de nuire.

—Il faut pardonner, reprit l'interprète en appuyant son doigt

sur la manche de bure du père *Servus Dei*, il faut pardonner aux malheureux leurs craintes continuelles; je vous affirme ici, mon cher père, que depuis long-temps je n'ai parlé à aucun homme avec autant de confiance que je le fais avec vous. A présent je vous demande, soit que nous demeurions encore quelque temps ensemble, soit que nous nous séparions, je vous demande de ne plus me parler de moi; au premier mot que vous m'en diriez, je vous quitterais pour toujours, et ce serait avec la plus grande peine, car je ne désespère pas de vous être utile bientôt. Adieu, je vais dans ma cahute voir si je suis prêt en tout point à lutter contre l'orage, et préparer l'équipage d'un voyageur aussi perpétuellement en marche que le Juif errant. A demain matin, c'est-à-dire dans une heure ou deux tout au plus, car la nuit va finir.

En disant ces dernières paroles, il serra la main du missionnaire, et le quitta. Il traversa à grands pas l'enceinte du palais ruiné, et à quelque distance en dehors du second pylône, gravissant un petit monticule sablonneux qui s'étend en avant de la chaîne libyque, il entra seul dans une des cahutes de terre du village de *Medinet-Abou*, entièrement abandonné depuis plus d'une année.

III.

UNE LETTRE.

> Souvenez-vous de cette journée : la peur vous faisait trouver la terre étroite pour fuir, et vous avez tourné le dos comme vaincus.
>
> *Al-Koran*, chap. de la *Conversion*.

Le pauvre missionnaire n'eut pas un moment la pensée de s'aller coucher après le départ du compagnon de sa solitude, il ne songea même pas à reprendre l'occupation méritoire de sa peinture à fresque; tout-à-fait abattu par la conversation qu'il venait d'avoir, et par les tristes symptômes de guerre et de désastres qui étaient

venus l'épouvanter, il demeura dans la position où l'avait laissé l'interprète; et, posant ses deux coudes sur ses genoux et sa tête dans ses deux mains, il se livra aux plus amères réflexions. Le chagrin de voir en danger le saint établissement qu'il avait si péniblement formé, et les germes de foi qu'il se flattait d'avoir jetés dans les cœurs, étaient le plus grave de ses soucis, et il cherchait dans son esprit de quel bouclier il pourrait s'armer pour protéger son troupeau naissant. Depuis la mort du P. Félix, il avait dû lutter seul contre les violences, les avanies, les vols à main armée et les trahisons de toutes sortes des Mamelouks, des Fellahs, des Bédouins et des Cophtes; à force de compositions, de douceur et d'art, il était parvenu à se maintenir à travers les passions opposées des tyrans et des esclaves, des infidèles et des schismatiques, à peu près comme un pilote habile maintient en pleine mer une frêle chaloupe, et, les yeux toujours attachés sur sa boussole, présente tantôt sa voile tout entière, tantôt la moitié, tantôt le bord seulement, aux vents qui viennent l'attaquer; une autre fois la reploie et se laisse rouler au gré de la vague, puis profite d'un faible vent qui s'élève, pour revenir au point qu'il occupait dans la carte marine; et un moment après, se voyant emporté par les courans plus loin qu'il ne voulait, vire de bord tout à coup, met à profit le vent contraire, ne le reçoit qu'en partie, et s'armant de l'air contre l'air même, s'avance en louvoyant vers le point qu'il veut conserver, et réussit enfin à garder sa dangereuse position. Mais le pauvre père voyait venir un nuage menaçant et inconnu dont il ne pouvait mesurer ni l'étendue, ni la profondeur; il se perdait en conjectures pour deviner ce que ce pouvait être, et quelle armée avait pu vaincre Mourâd lui-même, ce redoutable bey qui partageait avec Ibrahim l'empire de l'Egypte; il ne voyait aucune puissance voisine qui eût pu réussir dans une telle entreprise; rien n'avait fait encore penser que la Porte voulût inquiéter dans son empire la féroce aristocratie des Mamelouks : il ne fallait donc pas attendre moins qu'une de ces grandes invasions par lesquelles, de temps à autre, un peuple se rue sur un peuple, une race écrase une race, efface ses lois religieuses et humaines, réduit son langage au silence pour en faire une science morte, et recouvre la civilisation précédente de tout le poids de la sienne, comme une couche de terre, éboulée

tout à coup, laisse à peine quelques arbres et quelques grands édifices montrer leurs cimes et leurs pointes au milieu des aspects nouveaux des campagnes rajeunies.

Lorsqu'il venait à se représenter l'une de ces inondations d'hommes auxquelles l'Egypte n'était guère moins sujette qu'aux inondations périodiques du Nil, le pauvre moine considérait avec effroi le peu de surface et de résistance qu'offrait sa chétive personne au choc d'un pareil bouleversement. Pourrait-il seulement conserver la liberté de ses pratiques religieuses sous les nouveaux conquérans? Saurait-il du moins se faire entendre d'eux? La seule langue européenne qu'il possédât était le français, sa langue naturelle; et si les Anglais étaient les nouveaux maîtres qu'il devait attendre, son ignorance de leur langage, leur haine pour l'église de Rome et pour la nation francaise l'exposeraient à de grands dangers. Quelquefois il pensait que le terrible Djezzar, pacha de Saint-Jean-d'Acre, était celui dont la venue était ainsi annoncée, par l'effroi qui le précédait toujours, et lui avait fait donner le surnom de *Boucher;* mais avec quelles armées aurait-il passé de la Syrie au Delta, et du Delta au Saïd? Les Druses et les Turkmans, réunis à toutes les forces des Ottomans du pachalik de Saint-Jean-d'Acre, ne lui auraient pas suffi pour traverser les déserts de Jaffa, et s'emparer du Nil, depuis Alexandrie jusqu'à Thèbes. D'où pouvait donc venir ce nouveau Cambyse, qui faisait déjà fuir devant lui même les Mamelouks? Dans la confusion de ses idées, le père ne songea pas une fois qu'il fût possible à ses propres compatriotes de descendre sur la terre d'Egypte : le peu qu'il savait de la révolution française lui avait laissé la douloureuse conviction que sa patrie était en proie aux déchiremens intérieurs d'une guerre civile, et qu'entourée d'ennemis, harassée par ses propres convulsions, l'épuisement la rendait capable tout au plus de conserver ses frontières. Dans son inquiétude, il ne pouvait s'empêcher de songer aux fréquentes prédictions de l'interprète, et à leur prompt accomplissement : loin que sa confiance en lui s'accrût par le succès, il ne pouvait se défendre au contraire de soupçons quelquefois injurieux à son compagnon du désert. Etait-ce par des voies naturelles et légitimes que cet homme, qui n'avait aucune relation avec qui que ce fût, avait su et raconté tout ce qui se passait sur le globe

entier, et annonçait un événement qui se hâtait de vérifier ses paroles? Quoique touché du mouvement d'épanchement et de sensibilité qui avait provoqué tout à l'heure ses confidences, le père les trouvait obscures, et se sentait troublé d'avance de la situation dans laquelle se jetait volontairement un jeune homme qui l'intéressait vivement, et lui inspirait une compassion que les soupçons ne pouvaient détruire. Il y avait six mois qu'un brick léger et armé en corsaire, sans pavillon qui le distinguât, avait jeté cet inconnu seul à terre à Cosséir; se trouvant dès son arrivée en relation avec les habitans, dont il parlait la langue comme s'il fût né à la Mekke, il était venu avec une troupe de Bédouins à Médinet-Abou, et s'était emparé de droit d'une des cabanes abandonnées de ce village, avait fait au père *Servus Dei* une visite de voisinage, et, lui parlant dès l'abord le plus pur français, avait réveillé dans le cœur de ce vieillard ce besoin de confiance et d'épanchement que les Français éprouvent plus que tous les hommes. Mais, lorsque le bon père eut occasion de remarquer que les idiomes étaient comme indifférens à ce jeune homme, et que des gens de plusieurs nations diverses prenaient tout à coup, en l'entendant, le sourire d'intelligence d'un compatriote, il ne put se défendre de ce refroidissement involontaire que l'on éprouverait en découvrant qu'un homme, que l'on a reçu comme son proche parent, s'était présenté sous un nom supposé. Ses dernières confidences montraient une ame susceptible de quelques bons sentimens; mais s'il semblait s'avouer le compatriote des conquérans futurs, exposé à leur haine, cette délicatesse de ne pas vouloir faire l'aveu entier au père, de peur de le compromettre, était-elle bien sincère? n'était-ce pas la honte d'un criminel qui se cache et veut se couvrir d'un beau voile? Ce n'était pourtant qu'à regret que le missionnaire accusait dans son cœur ce mystérieux jeune homme, car il se sentait un grand penchant à l'aimer, quoiqu'il eût trouvé en lui une ironie habituelle de propos qui avait quelque chose de froid, de désespéré et de sinistre, et un goût de sophisme qui faisait de toutes les conversations autant de disputes au fond desquelles son opinion véritable était aussi impénétrable que l'était le lieu de sa naissance.

Le bon vieillard, ne cessant ainsi de balancer dans son esprit ses soupçons et ses penchans, demeura, sur le compte de son compa-

gnon, dans la plus complète incertitude, et elle lui arracha un profond et douloureux soupir. Résolu d'attendre la suite de ses actions pour asseoir un jugement sur lui, ses réflexions devinrent plus mûres encore, lorsqu'il songea que cet homme était le seul qui eût avec lui ce rapport d'idées qu'une civilisation égale établit entre nous, et que depuis quarante ans il n'avait trouvé que lui et le révérend père Félix, ce missionnaire qu'il avait perdu, en qui il lui fût permis de répandre les pensées variées et fécondes de l'observation unie à l'instruction. Enfin le résultat des rêveries du bon moine fut celui où bien d'autres hommes sont arrivés comme lui, lorsqu'ils ont voulu porter la sonde dans le cœur de ceux qui les entouraient. Sa conclusion fut qu'il n'avait pas un ami.

Il leva les yeux sur les grands piliers carrés du péristyle, et contempla long-temps les hautes et majestueuses statues, coiffées encore de leurs thiares, qui se tenaient debout adossées à chaque pilier, les bras croisés sur la poitrine, comme un rang de sentinelles silencieuses. La lumière douteuse de la nuit commençait à faire place à celle du jour; on sentait s'évanouir par degrés la fraîcheur de l'ombre, et une sorte de vapeur étouffante annonçait l'approche du soleil de la zone torride. Une abondante rosée semait sur le sol et sur les pierres noires ou rougeâtres de petites lueurs innombrables qui étincelaient autant que des diamans, et comme en même temps les étoiles s'éteignaient au ciel, on aurait pu croire qu'elles en étaient tombées l'une après l'autre pour s'attacher à la terre. Les masses obliques du palais commençaient à prendre cette teinte dorée qu'elles tiennent du soleil qui les calcine. Le bon père regarda tristement les murs comme des amis dont on va se séparer, car s'il s'était habitué à les considérer jusque-là comme son incontestable propriété, il ne prévoyait que trop que le moment était venu où il lui serait difficile de la conserver paisiblement. Il se leva tristement de son siége en pierre, et faisant lentement le tour des murailles, il s'inclina respectueusement devant chacune des croix-fleuries, des niches de saints creusées dans la pierre, et devant des dessins hiéroglyphiques que les solitaires, ses prédécesseurs, et lui-même avaient transformés en images de la sainte Vierge et de saint Marc, fondateur de l'église d'Alexandrie, qui fut envoyé par saint Pierre en Egypte pour l'établir. L'une des plus

belles de ces représentations grotesques était autrefois un *Osymandias* foulant aux pieds deux Ethiopiens; mais, comme on en avait fait saint Pierre écrasant Eutychès et Nestorius, les fondateurs du schisme qui porte leur nom, ce fut cette peinture qui obtint la plus longue station de notre pieux personnage : arrivé enfin au milieu du mur du midi sur lequel il avait cloué une simple et grande croix de bois, il se prosterna le front contre terre, et demeura profondément absorbé dans l'extase d'une prière sincère et fervente.

Ce fut dans cette attitude que le trouva son compagnon. Ce jeune homme entra lentement dans l'enceinte découverte du temple, et appuyant sa tête contre le genou de l'une des cariatides, il attendit, les bras croisés, que le père eût achevé sa prière. Le jour naissant éclairait la physionomie noble et expressive ainsi que le bizarre costume de l'interprète, ses yeux creux et ardens étaient pleins d'une pensée inquiète; il était blond, et son teint hâlé, comme celui des hommes de mer, semblait fait pour être plus blanc, à en juger par la couleur plus claire de ses mains et de son cou à demi découvert. Son vêtement de drap bleu, le couvrant jusqu'au genou et serré d'une ceinture de cuir, était d'une forme très ample, et l'on n'aurait pu dire si c'était la blouse d'un marin de l'Europe ou la robe d'un Arabe; mais ce qui décidait la question en faveur de l'Europe, c'était un chapeau rond, vernis et luisant, de longs cheveux qui tombaient sur ses épaules formant une grosse queue que nouait un ruban noir; on pouvait juger que ses cheveux avaient été poudrés, à la légère teinte blanchâtre qui n'avait pu totalement s'effacer. Il n'avait d'arme apparente qu'une sorte de coutelas recourbé, qui était un très grand poignard ou un très petit sabre, et pendait à une chaîne de cuivre. L'ensemble de sa personne avait à la fois quelque chose d'européen et d'asiatique, qui donnait une juste idée de la double nature d'un interprète, et ne pouvait étonner dans le voisinage du port de Cosseir, où tous les Grecs, les Juifs et même les Arabes qui ont quelques rapports avec les consuls ou les commerçans européens s'empressent de mettre le chapeau rond, tirant vanité de leurs relations avec les peuples civilisés.

Il regarda quelque temps le père sans que sa figure exprimât autre chose qu'une observation attentive pour laquelle il semblait

que tout son être eût été créé; ses yeux fixes ne perdirent pas de vue la physionomie du moine absorbé dans sa prière, comme s'il eût voulu deviner si elle était sincère. Il ne parut pas que ce spectacle lui donnât le moindre désir de s'agenouiller devant la croix, ni qu'une seule pensée religieuse résultât de sa méditation et de ses remarques; au contraire, un sourire un peu caustique erra un moment sur le coin de ses lèvres, qui reprirent tout à coup leur expression sérieuse. Il tira de sa gaîne le poignard recourbé qu'il portait, et, comme par désœuvrement, se mit à achever sur les murs les deux dernières lettres d'une inscription qu'il y avait sans doute gravée lui-même précédemment.

— Je fais aussi mes hiéroglyphes, dit-il au père lorsqu'il se releva. *Popule mi, quid feci tibi?*

Et il continua en silence, sans ajouter aucune réflexion à la lecture de cette épigraphe, ne paraissant occupé que de la difficulté de tracer le point d'interrogation sur une pierre aussi dure. Le missionnaire ne voulant plus revenir sur la conversation précédente, et n'ayant l'air d'attacher aucun sens à ces mots latins, affecta d'être exclusivement occupé du mariage qui allait se célébrer dans la matinée, soutenant ainsi avec son compagnon cette petite ruse de conversation à laquelle leur fausse position vis-à-vis l'un de l'autre les avait habitués.

— Vous ne connaissez pas encore tous mes néophytes, Yousouf, dit le père; je ne vous ai pas nommé encore le neveu du cheik Yaqoub, qui est pourtant un de ceux qui me donnent le plus d'espérance; il s'appelle *Richesses-de-Dieu.*

— Richesses-de-Dieu! dit l'interprète avec la plus grande surprise; mais, en vérité, mon père, vous avez des noms d'une complication prodigieuse dans votre mission.

— N'importe, n'importe! mon ami, dit le bonhomme avec un léger mouvement d'impatience. La coutume des Arabes est qu'aucun enfant ne porte le nom de son père, et la nôtre est de leur en donner au baptême qui leur rappellent notre sainte religion; ce jeune homme, par exemple, se nomme Souleyman, mais je voudrais donner à ses frères l'habitude de l'appeler d'un nom plus chrétien.

Là-dessus, le père se mit à raconter comment un jour que le

jeune Arabe était malade, il lui avait jeté de l'eau sur la tête, et, par une innocente et pieuse supercherie, avait prononcé tout bas les paroles du baptême sur sa tête, le faisant ainsi chrétien malgré lui-même. L'interprète fit bien encore quelques observations malignes sur ce qu'il nommait escamoter une âme, et représenta au père qu'il ne pouvait regarder comme chrétien cet homme en qui la foi n'était pas alors bien vive; mais le père *Servus Dei* cita, comme un exemple et une grande autorité, le trait du R. père Brévedent, qui, pendant son séjour à Sennâr, en Ethiopie, fut appelé près d'une jeune Mahométane comme médecin, et la voyant à l'extrémité, la baptisa, sous prétexte de lui faire boire une potion salutaire, et lui donna ainsi l'éternité, n'ayant pu lui conserver la vie. Ensuite il fit à l'interprète le portrait moral de son prétendu néophyte.

— C'est, dit-il, le plus brave et le plus entreprenant des Bédouins Ababdéhs; dans leur tribu, ces pauvres fanatiques admirent tant le feu surnaturel qui anime les actions hardies, qu'ils disent que deux anges lui ont ouvert la poitrine, comme jadis à leur prophète, et ont rempli son corps et son sang des rayons du soleil (1). Il est certain que ce jeune fou a bien mérité d'avoir pour femme (et Dieu veuille que ce soit la seule!) cette petite fille arabe, car on m'a raconté de lui des traits d'amour qui surpassent ce que l'on doit à une créature; et même c'est là, soit dit entre nous, ce que je n'ai pu lui faire comprendre encore. On dit qu'une fois, au milieu du désert, l'eau vint à se tarir dans les outres que portaient les chameaux; Souleyman disparut de toute la vitesse de son cheval, et bientôt il revint lentement, nu-pieds, marchant sur le sable qui le brûlait, mais il tenait dans ses mains, pour Zahra, une jatte de lait, contre laquelle il avait changé tout ce qu'il possédait au monde.

(1) Al-Monteki Gjannabi dit que deux anges vinrent trouver Mahomet, âgé de trois ans; ils portaient un bassin d'or plein de neige. Ils tirèrent Mahomet à part, l'emmenèrent sur une colline voisine, le couchèrent par terre, lui fendirent le ventre et lui ouvrirent ensuite la poitrine. Ils en tirèrent une certaine tache noire; ils lui lavèrent après cela le corps avec cette eau de neige: ils lui remplirent le ventre de lumière, et l'ayant refermé, le laissèrent dans le même état qu'avant. C'est à ce trait sans doute que le missionnaire fait allusion.

taire, car l'interprète ne donna plus signe de vie, et demeura aussi immobile que les cariatides du temple, lorgnant toujours, jusqu'à ce que le cheik et les principaux de la tribu, conduisant l'Indien, fussent arrivés à vingt pas du pylône et des péristyles du palais ruiné. Là, toute cette troupe bigarée et singulière s'arrêta tout à coup, et comme voulant s'en retourner, fit tout à coup volte face : — Venez, dit l'interprète au père, venez voir un Indien adorer le soleil; je suis bien trompé si cet homme n'est pas un brahme. Venez, je vous expliquerai sa prière. — Ils se hâtèrent d'aller au-devant de leurs nouveaux hôtes, et virent qu'en effet les Orientaux semblaient tous attendre la naissance du soleil, qui, en ce moment même, se montra dans toute sa gloire au-dessus de la chaîne arabique, comme un énorme flambeau derrière un tombeau de granit bleu, et jeta sur le firmament, azuré jusque-là, des flammes qui le rendirent pareil à une fournaise ardente. L'astre immense et sans aurore but et dessécha tout à coup la rosée de la terre, qui, en un instant, devint brûlante sous les pieds, et renvoya au ciel ses dévorantes chaleurs. Le Nil, comme si l'on eût arraché son voile, fut éclairé dans tout son cours, et parut comme endormi au milieu d'une forêt d'obélisques, de statues tronquées, de pylônes debout encore, de portiques renversés, de môles carrés et inébranlables, de pilastres isolés, de chapiteaux sans base, de soffites sans portes et de murs penchés, dont les pointes, les têtes, les angles, les cylindres et les masses, brillèrent subitement de mille nuances rougeâtres, grises, bleues, roses, noires ou dorées. A ce spectacle, le brahme fit un geste aux douze serviteurs indous qui l'accompagnaient, et ils se prosternèrent la face contre terre; lui, se tenant debout devant eux, la face tournée vers l'orient, s'éleva sur la pointe des pieds en étendant les bras, et le creux des mains tourné vers le ciel, il prononça cette prière :

— O soleil! œil du monde! Dieu de la lumière, des planètes et de la vie! venez! Le dieu Vichnou emprunte de vous son éclat; vous êtes pur et vous purifiez.

Et, prenant des mains d'un des sudras une petite soucoupe d'or, il versa en libation de l'eau, des fleurs rouges et de la poudre de sandal.

L'Européen, comme impatienté de ces cérémonies, s'avança

d'un air de mauvaise humeur vers l'Indien, au moment où il finissait sa libation, et le frappa sur l'épaule : le brahme se retourna en rougissant subitement, et comme s'il eût su parfaitement qu'il devait lui obéir, le suivit vers le temple de Médinet-Abou, avec une docilité qui rendit le père *Servus Dei* totalement stupéfait. L'Indou, suivi de ses *sudras* et de la famille arabe, marchait à pied près de l'Européen, comme un écolier auprès de son maître qui lui fait répéter sa leçon. L'interprète paraissait même réprimander ce nouveau-venu, qui, parvenu à la grande enceinte ruinée que nous connaissons, tira de sa poche un portefeuille de satin blanc, qui en renfermait un autre de moindre taille ; dans le second était un troisième portefeuille parfumé.

— Il n'en finira pas! dit l'interprète en français au missionnaire. Enfin, on vit sortir d'un quatrième sachet une petite lettre sur papier jaune, barbouillé d'une écriture tortueuse et confuse.

— C'est lui! c'est bien lui! cria l'interprète en souriant d'un côté de la bouche seulement; tenez, père, voilà l'homme : lisez si vous pouvez.

—Je ne sais pas bien, mon ami, si ma vue a baissé ou si j'ai oublié le français, mais cette écriture ne ressemble à aucune de celles que j'ai vues dans ma vie. C'est une suite d'*et cætera* tortillés comme des serpens entassés dans un bocal.

— C'est tout simplement la main d'un homme d'action que l'écriture ennuie et qui se dépêche; mais lisez :

— Le missionnaire lut :

« A sa Présence (1) Tippoo-Saëb, sultan de Mysore. — Liberté-égalité. »

— Liberté! égalité! quels sont ces mots-là?

— Ce sont des mots, répondit l'interprète laconique; allez toujours.

— Le père continua en épelant, hésitant mille fois, et secouru comme un enfant à l'école :

« Je suis sur les bords de la mer Rouge avec une armée innom-

(1) *Sa présence.* Ce titre équivalait dans les Indes au titre de Majesté en Europe.

taire, car l'interprète ne donna plus signe de vie, et demeura aussi immobile que les cariatides du temple, lorgnant toujours, jusqu'à ce que le cheik et les principaux de la tribu, conduisant l'Indien, fussent arrivés à vingt pas du pylône et des péristyles du palais ruiné. Là, toute cette troupe bigarée et singulière s'arrêta tout à coup, et comme voulant s'en retourner, fit tout à coup volte face : — Venez, dit l'interprète au père, venez voir un Indien adorer le soleil; je suis bien trompé si cet homme n'est pas un brahme. Venez, je vous expliquerai sa prière. — Ils se hâtèrent d'aller au-devant de leurs nouveaux hôtes, et virent qu'en effet les Orientaux semblaient tous attendre la naissance du soleil, qui, en ce moment même, se montra dans toute sa gloire au-dessus de la chaîne arabique, comme un énorme flambeau derrière un tombeau de granit bleu, et jeta sur le firmament, azuré jusque-là, des flammes qui le rendirent pareil à une fournaise ardente. L'astre immense et sans aurore but et dessécha tout à coup la rosée de la terre, qui, en un instant, devint brûlante sous les pieds, et renvoya au ciel ses dévorantes chaleurs. Le Nil, comme si l'on eût arraché son voile, fut éclairé dans tout son cours, et parut comme endormi au milieu d'une forêt d'obélisques, de statues tronquées, de pylônes debout encore, de portiques renversés, de môles carrés et inébranlables, de pilastres isolés, de chapiteaux sans base, de soffites sans portes et de murs penchés, dont les pointes, les têtes, les angles, les cylindres et les masses, brillèrent subitement de mille nuances rougeâtres, grises, bleues, roses, noires ou dorées. A ce spectacle, le brahme fit un geste aux douze serviteurs indous qui l'accompagnaient, et ils se prosternèrent la face contre terre; lui, se tenant debout devant eux, la face tournée vers l'orient, s'éleva sur la pointe des pieds en étendant les bras, et le creux des mains tourné vers le ciel, il prononça cette prière :

— O soleil! œil du monde! Dieu de la lumière, des planètes et de la vie! venez! Le dieu Vichnou emprunte de vous son éclat; vous êtes pur et vous purifiez.

Et, prenant des mains d'un des sudras une petite soucoupe d'or, il versa en libation de l'eau, des fleurs rouges et de la poudre de sandal.

L'Européen, comme impatienté de ces cérémonies, s'avança

d'un air de mauvaise humeur vers l'Indien, au moment où il finissait sa libation, et le frappa sur l'épaule : le brahme se retourna en rougissant subitement, et comme s'il eût su parfaitement qu'il devait lui obéir, le suivit vers le temple de Médinet-Abou, avec une docilité qui rendit le père *Servus Dei* totalement stupéfait. L'Indou, suivi de ses *sudras* et de la famille arabe, marchait à pied près de l'Européen, comme un écolier auprès de son maître qui lui fait répéter sa leçon. L'interprète paraissait même réprimander ce nouveau-venu, qui, parvenu à la grande enceinte ruinée que nous connaissons, tira de sa poche un portefeuille de satin blanc, qui en renfermait un autre de moindre taille ; dans le second était un troisième portefeuille parfumé.

— Il n'en finira pas ! dit l'interprète en français au missionnaire. Enfin, on vit sortir d'un quatrième sachet une petite lettre sur papier jaune, barbouillé d'une écriture tortueuse et confuse.

— C'est lui ! c'est bien lui ! cria l'interprète en souriant d'un côté de la bouche seulement ; tenez, père, voilà l'homme : lisez si vous pouvez.

—Je ne sais pas bien, mon ami, si ma vue a baissé ou si j'ai oublié le français, mais cette écriture ne ressemble à aucune de celles que j'ai vues dans ma vie. C'est une suite d'*et cœtera* tortillés comme des serpens entassés dans un bocal.

— C'est tout simplement la main d'un homme d'action que l'écriture ennuie et qui se dépêche ; mais lisez :

— Le missionnaire lut :

« A sa Présence (1) Tippoo-Saëb, sultan de Mysore. — Liberté-égalité. »

— Liberté ! égalité ! quels sont ces mots-là ?

— Ce sont des mots, répondit l'interprète laconique ; allez toujours.

— Le père continua en épelant, hésitant mille fois, et secouru comme un enfant à l'école :

« Je suis sur les bords de la mer Rouge avec une armée innom-

(1) *Sa présence*. Ce titre équivalait dans les Indes au titre de Majesté en Europe.

brable et invincible, remplie du désir de vous délivrer du joug de fer de l'Angleterre. Envoyez à Suez un homme avec lequel je puisse conférer. »

BONAPARTE.

— Le charlatan! continua l'interprète, il n'a que trente mille deux cents hommes; mais n'importe : probablement il s'en servira bien.

— Bonaparte! je ne connais pas ce nom; mon ami, est-ce un Italien? d'où vient-il? est-ce un Espagnol? c'est un nom méridional.

— Oui, oui, papa, dit l'interprète, en lui frappant sur l'épaule, et lui parlant d'un ton que l'on prend avec un vieillard qui radote, et auquel on accorde tout ce qu'il dit. Oui, oui, vous avez raison. Ne vous en inquiétez pas trop, vous saurez tout cela bientôt. Il s'agit à présent de savoir ce qui se passe dans le Vostanieh (1), et d'envoyer un Ababdéh à la découverte.

Il répéta cette demande en arabe au cheik Yâqoub, qui se contenta de deux gestes pour réponse : ôtant lentement sa pipe de sa bouche, il montra sa tribu en sûreté sur la rive droite du Nil, et jetant les yeux vers le nord, il indiqua un point blanc qui s'agitait dans la plaine comme les ailes d'un papillon; ce point grossit rapidement et devint le manteau flottant d'un Arabe, enfin un Bédouin à cheval, puis Souleyman, fils du cheik, en aussi peu de temps qu'il en faut pour lire le récit de son approche.

Le voir, c'était déjà l'avoir près de soi; aussi prompt que le vent enflammé de son pays, il arriva sur ceux qui l'attendaient, comme s'il eût été emporté par le galop effréné de son cheval, et l'arrêtant tout à coup à la manière des Arabes par la subite secousse d'un mors déchirant, on vit cet animal superbe, raidissant ses jarrets vigoureux avec un effort pénible à voir, glisser dans un long espace jusqu'aux pieds d'Yâqoub, qu'il couvrit d'un nuage de poussière.

L'aspect du jeune Bédouin était étrange et sauvage : debout sur ses larges étriers, et assis sur le rempart élevé de sa selle orientale, tenant à peine l'extrémité de ses longues rênes séparées, il

(1) Moyenne-Égypte.

jetait autour de lui des regards farouches; ses cheveux noirs à demi crépus formaient trois larges touffes sur sa tête, entourée d'un petit turban tissu de poils de chameau; son teint presque noir, son nez aquilin, ses lèvres épaisses, évasées et faisant la moue: tous ses traits annonçaient l'homme du désert, un vrai fils de la race nomade. Un manteau large et blanc l'enveloppait tout entier, et ses deux extrémités flottantes derrière lui pendant sa course semblaient être deux larges ailes; il portait à l'arçon de sa selle une sorte de sac, d'où tombaient sur le sable des taches rouges et larges.

— Que m'apportes-tu, Souleyman? dit le cheik.

Celui-ci, sans répondre, saisit son offrande par cette longue touffe de cheveux que tout Musulman laisse croître sur sa tête, afin que l'ange Azraël l'emporte après sa mort chez les houris; il la secoua en l'air avec mépris, et la jeta sur le sable, où elle entra en roulant. L'Européen détourna la vue un moment; ensuite il se fit effort, et reporta les yeux sur ce jeune homme, dont la main était rouge comme celle d'un boucher. Il ne put s'empêcher de sourire ironiquement en regardant le missionnaire, qui se hâta de dire:

— Ne soyez pas étonné de cela; malheureusement ce sont là les mœurs du pays, et d'ailleurs, je crois que *Richesses-de-Dieu* n'a tué qu'un Mamelouk; mais je vous jure que ce jeune homme est d'un naturel très bon.

— Il n'a pas eu grand'peine à venir à bout de son ennemi, reprit l'interprète, faisant rouler cette tête avec le pied, car c'est ce pauvre diable auquel nous avons donné à boire. Mais ils ont leur honneur qui ne ressemble pas au nôtre.

Cependant l'assertion du père ne paraissait pas dénuée de vraisemblance, car le jeune Arabe descendit lestement de cheval, dit quelques mots à son père d'une voix très douce, et s'en alla tranquillement attacher son cheval et puiser de l'eau dans le grand fleuve, avec la simplicité et la docilité d'une jeune fille.

La nouvelle qu'il donnait si paisiblement, et qui était reçue de même par la famille, agita beaucoup plus les deux Européens.

— Avez-vous entendu? dit le missionnaire inquiet.

— J'ai entendu très clairement, répondit son compagnon, que

brable et invincible, remplie du désir de vous délivrer du joug de fer de l'Angleterre. Envoyez à Suez un homme avec lequel je puisse conférer. »

BONAPARTE.

— Le charlatan! continua l'interprète, il n'a que trente mille deux cents hommes; mais n'importe : probablement il s'en servira bien.

— Bonaparte! je ne connais pas ce nom; mon ami, est-ce un Italien? d'où vient-il? est-ce un Espagnol? c'est un nom méridional.

— Oui, oui, papa, dit l'interprète, en lui frappant sur l'épaule, et lui parlant d'un ton que l'on prend avec un vieillard qui radote, et auquel on accorde tout ce qu'il dit. Oui, oui, vous avez raison. Ne vous en inquiétez pas trop, vous saurez tout cela bientôt. Il s'agit à présent de savoir ce qui se passe dans le Vostanieh (1), et d'envoyer un Ababdéh à la découverte.

Il répéta cette demande en arabe au cheik Yâqoub, qui se contenta de deux gestes pour réponse : ôtant lentement sa pipe de sa bouche, il montra sa tribu en sûreté sur la rive droite du Nil, et jetant les yeux vers le nord, il indiqua un point blanc qui s'agitait dans la plaine comme les ailes d'un papillon; ce point grossit rapidement et devint le manteau flottant d'un Arabe, enfin un Bédouin à cheval, puis Souleyman, fils du cheik, en aussi peu de temps qu'il en faut pour lire le récit de son approche.

Le voir, c'était déjà l'avoir près de soi; aussi prompt que le vent enflammé de son pays, il arriva sur ceux qui l'attendaient, comme s'il eût été emporté par le galop effréné de son cheval, et l'arrêtant tout à coup à la manière des Arabes par la subite secousse d'un mors déchirant, on vit cet animal superbe, raidissant ses jarrets vigoureux avec un effort pénible à voir, glisser dans un long espace jusqu'aux pieds d'Yâqoub, qu'il couvrit d'un nuage de poussière.

L'aspect du jeune Bédouin était étrange et sauvage : debout sur ses larges étriers, et assis sur le rempart élevé de sa selle orientale, tenant à peine l'extrémité de ses longues rênes séparées, il

(1) Moyenne-Égypte.

jetait autour de lui des regards farouches; ses cheveux noirs à demi crépus formaient trois larges touffes sur sa tête, entourée d'un petit turban tissu de poils de chameau; son teint presque noir, son nez aquilin, ses lèvres épaisses, évasées et faisant la moue: tous ses traits annonçaient l'homme du désert, un vrai fils de la race nomade. Un manteau large et blanc l'enveloppait tout entier, et ses deux extrémités flottantes derrière lui pendant sa course semblaient être deux larges ailes; il portait à l'arçon de sa selle une sorte de sac, d'où tombaient sur le sable des taches rouges et larges.

— Que m'apportes-tu, Souleyman? dit le cheik.

Celui-ci, sans répondre, saisit son offrande par cette longue touffe de cheveux que tout Musulman laisse croître sur sa tête, afin que l'ange Azraël l'emporte après sa mort chez les houris; il la secoua en l'air avec mépris, et la jeta sur le sable, où elle entra en roulant. L'Européen détourna la vue un moment; ensuite il se fit effort, et reporta les yeux sur ce jeune homme, dont la main était rouge comme celle d'un boucher. Il ne put s'empêcher de sourire ironiquement en regardant le missionnaire, qui se hâta de dire:

— Ne soyez pas étonné de cela; malheureusement ce sont là les mœurs du pays, et d'ailleurs, je crois que *Richesses-de-Dieu* n'a tué qu'un Mamelouk; mais je vous jure que ce jeune homme est d'un naturel très bon.

— Il n'a pas eu grand'peine à venir à bout de son ennemi, reprit l'interprète, faisant rouler cette tête avec le pied, car c'est ce pauvre diable auquel nous avons donné à boire. Mais ils ont leur honneur qui ne ressemble pas au nôtre.

Cependant l'assertion du père ne paraissait pas dénuée de vraisemblance, car le jeune Arabe descendit lestement de cheval, dit quelques mots à son père d'une voix très douce, et s'en alla tranquillement attacher son cheval et puiser de l'eau dans le grand fleuve, avec la simplicité et la docilité d'une jeune fille.

La nouvelle qu'il donnait si paisiblement, et qui était reçue de même par la famille, agita beaucoup plus les deux Européens.

— Avez-vous entendu? dit le missionnaire inquiet.

— J'ai entendu très clairement, répondit son compagnon, que

l'on a jeté de la poussière des minarets, mais je ne comprends pas très bien ce que cela veut dire.

— Qu'il y a un grand danger pour tout le pays; les Egyptiens s'avertissent ainsi de village en village depuis des siècles.

— Allons! je ne l'attendais pas si tôt! Je vais continuer mon rôle; mais il sort un peu de la comédie pour tourner à la tragédie, mon père.

En disant cela, il s'éloigna seul et se mit à marcher à grands pas dans le sable, avec la détermination d'un homme qui sait bien où il va.

IV.

LES NÉOPHYTES.

> Les uns s'en moquèrent; les autres dirent :
> Nous vous entendrons une autre fois sur ce point.
>
> *Actes des Apôtres.*

Le père *Servus Dei* se sentit plus à l'aise dès que son compagnon l'eut quitté. Il respirait toujours plus librement en son absence. N'ayant plus à rougir devant un Européen (témoin trop éclairé) des petites concessions qu'il faisait à l'Orient et à ses usages, il s'accroupit, les jambes croisées devant ses hôtes bédouins et devant l'Indou. La famille entière du cheik Yâqoub forma un cercle autour de lui, à l'ombre des murailles immenses du grand temple, que le père nommait son église. Il s'était tellement fait aux coutumes du pays, que sa physionomie avait pris l'expression, et son corps les attitudes d'un Arabe du désert. Chacun des Bédouins roulait dans ses doigts, en parlant, les grains d'un chapelet; le missionnaire roulait aussi le sien, qui n'avait d'autre distinction qu'une petite croix de cuivre suspendue au milieu. Espérant toujours les amener par degrés à sa fervente croyance, il faisait ainsi de continuelles avances, et ne doutait pas de ses progrès dans

leur ame, comme nous l'avons déjà vu. En ce moment, il avait quelque inquiétude, et tournait souvent la tête du côté du pylône, à travers lequel on voyait, comme dans un cadre rouge, Thèbes entière, et le cours du Nil, jusqu'à l'horizon du nord. Cependant cette préoccupation cessa dès qu'on se fut mis à boire le café, servi par les femmes à demi nues et à demi voilées, et s'effaça presque totalement, dès qu'il eut commencé à parler à ses néophytes; la présence d'un Indien l'anima même au point qu'il s'imagina pouvoir le convertir, et se prépara à redoubler d'éloquence. Il parla pendant deux heures consécutives sur le sacrement du mariage, avec une conviction profonde. Il divisa son sermon en quatre points contre l'usage, afin de pouvoir suivre son système de politesse envers Mahomet. En conséquence, il prit pour texte du premier point le paragraphe de l'épître de saint Paul aux Ephésiens : *L'homme abandonnera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme;* pour texte du second point, le verset du Koran, tiré du chapitre des Femmes, écrit à Médine : *O peuple! craignez votre Seigneur, qui a créé l'épouse de l'homme de sa côte. Epousez celle qui vous agréera.* Le bon père jésuite eut soin de supprimer la suite, qui porte : *Ou bien les esclaves que vous aurez achetées.* Le troisième point eut pour texte ces paroles de la Genèse : *Or Jacob ôta la pierre du puits, fit boire le troupeau de Rachel, et l'embrassa en pleurant;* et le quatrième point, ces mots du Koran, au chapitre de la Table : *Jésus, fils de Marie, je t'ai fortifié par le Saint-Esprit.* D'après ces bases, on peut se figurer ce que fut son sermon, dans lequel il s'attacha à démontrer à ses graves et patiens néophytes, 1° qu'ils étaient chrétiens, et même l'avaient toujours été de père en fils, depuis le commencement du monde, puisque la Bible renfermait l'histoire de leurs pères; 2° il leur démontrait non moins clairement que Mahomet avait toujours été bon chrétien, comme le témoignaient les nombreux passages du livre qu'il cita en abondance, et dans lesquels Mahomet raconte même plusieurs miracles de Jésus, négligés par les évangélistes, comme, par exemple, d'avoir formé un petit oiseau avec de la boue et l'avoir animé ensuite, avoir fait descendre du ciel une table chargée de mets, etc.

Le bon père fut assez satisfait de l'effet de son discours; ses néophytes ne cessèrent de l'écouter avec attention, les uns fumant

avec gravité, les autres mâchant de l'opium ou de la gomme, et tournant leur chapelet. A chaque interruption du prédicateur, le cheik criait *Allah!* en levant au ciel ses grands yeux, et ses enfans répétaient *Allah!* les uns après les autres. Souleyman surtout, assis sur ses talons, les genoux réunis, et se tenant ainsi en équilibre sur la pointe des pieds, à la manière du pays, avait croisé ses mains sur sa poitrine, et ne cessait de soupirer avec une ferveur qui avait quelque chose de farouche. Lorsque le discours fut fini, il étendit les bras et cria en se levant : *Allah! el Allah! Mahomet e rasoul Allah!* « Dieu est Dieu! et Mahomet est son prophète! » Conclusion du sermon à laquelle le père ne parut pas s'attendre. Il arriva aussi que le plus petit des enfans, *Ababdéh Taleb,* se glissa nu et roulant dans la poussière comme un petit serpent, et feignant de jouer au soleil avec des cailloux; mais il parvint à voler un petit reliquaire dans la poche du père *Servus Dei,* sans que personne s'en aperçût. Le missionnaire ne le sut qu'en cherchant sa relique pour la montrer en témoignage à la fin du dernier point, et sentit un léger mouvement d'humeur en se voyant ainsi privé d'un de ses moyens de conviction les plus efficaces. A cela près, tout se passa dans l'ordre; mais le bonhomme sentait quelque inquiétude en voyant arriver successivement plusieurs des cheiks Ababdéhs, qui, tant que dura son discours, entrèrent et s'assirent silencieusement, formant de nouveaux cercles en dehors de son cercle, et ne donnant du reste aucun témoignage d'impatience ou d'ennui. Etait-ce pour écouter le prêtre chrétien? Il ne pouvait guère se flatter de ce succès imprévu. Etait-ce pour la cérémonie nuptiale chrétienne? L'épouse ne paraissait pas, on avait même renvoyé par un geste toutes les femmes, filles et esclaves que l'on apercevait à l'ombre d'un petit bois d'acacias épineux, occupés à traire deux chamelles. Le père, voyant le nombre des cheiks et de leurs fils accru peu à peu jusqu'à près de soixante, commença à se trouver un peu interdit, et vit sans déplaisir, pour la première fois, que l'interprète était revenu se placer derrière lui debout, et sans parler.

Le sermon était fini; on se taisait. Il prit son parti, et dit au cheik Yâqoub : « *Salam alicum* (1). Allons-nous commencer? »

(1) La paix soit avec toi.

Le cheik ôta sa pipe et dit : « Nous allons commencer. » Alors il déroula un petit rouleau d'écorce de palmier, préparée pour écrire, il prit aussi une sorte de pinceau noir, traça, au bas, un petit barbouillage carré de droite à gauche, avec des points au milieu. Il passa le rouleau et le pinceau à tous les cheiks qui signèrent successivement.

« Je ne croyais pas que les Arabes eussent leurs contrats de mariage, dit l'interprète dans ses dents. »

Le père *Servus* n'osait pas répondre, et regardait.

Le cheik fit signe à deux jeunes enfans noirs et nus, dont la tête était couverte de calotes rouges, et ils coururent hors du péristyle du temple. Un instant après, ils revinrent, conduisant une petite jument naissante, toute faible et gracieuse, qui pouvait à peine se porter sur ses jambes grêles et trop longues; une belle cavale libre et sans frein la suivait d'un air inquiet, la léchant ou la mordant doucement sur la crinière, comme pour la soutenir. On la plaça au milieu des Bédouins, et le cheik lut à haute voix :

« Je jure par l'Aurore, par la dixième nuit du mois djemady-el-Aouel, par le pair et l'impair et par l'arrivée de la nuit, que la belle Tarriba est fille de la rapide jument Sobba, qui couvre la terre de sa queue, issue de Lazaz, qui dépassait le Semoun; de Mortagjez, plus vive que le tonnerre, issue elle-même d'Aldoldol, fille unique d'Al-Borack, la divine, jument du Prophète. *Alla Kerim* (1). »

La tribu répéta *Alla Kerim*; et la belle cavale grise, comme si elle eût attendu la fin de la cérémonie, saisit dans ses dents la crinière naissante de sa fille : on lui permit de la soulever et de l'emmener sur la fine poussière du désert, comme pour lui apprendre à la fouler aussi légèrement qu'elle.

Le pauvre père n'eut pas de peine à reconnaître là une de ces insolences perfides, si communes aux Arabes dans leurs relations avec les *chiens* de chrétiens, et n'étant pas le plus fort, il n'osa rien dire. Mais son amour-propre et sa bonne foi furent si cruellement blessés de cette avanie qui lui était faite en présence de l'interprète, qu'il baissa sur sa poitrine sa vieille tête tremblante et

(1) Al-Coran. Chap. *de l'Aurore*,

LES CAPOZZOLI

ET LA POLICE NAPOLITAINE.

La province de Salerne fut une de celles qui embrassèrent avec le plus de chaleur les principes de la révolution napolitaine de 1820, et partant elle fut cruellement maltraitée par la réaction parjure de 1821. Dès cette époque elle eut constamment pour intendans (préfets) des hommes violens, attachés au système d'inquisition et de rigueur suivi par le gouvernement.

Là, plus qu'ailleurs, on avait détourné le sens des termes, et le mot de police, au lieu d'indiquer cette surveillance protectrice qui assure le repos et la sécurité publique, ne désignait plus qu'une science infernale dont le but semble la désunion des familles et le relâchement des liens sociaux.

Les suppôts de ce tribunal inique sont comme autant de génies malfaisans attachés aux pas du citoyen. Ce ne sont plus les crimes que l'on châtie, mais on va fouiller dans les cœurs pour y sur-

prendre les pensées. On crée des délits pour les punir. Nulle sécurité pour l'honnête homme. La délation est en honneur et sert aux inimitiés privées. Le prêtre vend le secret du confessionnal : le fils craint un délateur dans son père, le père dans son fils unique. L'arbitraire lève une tête impie sur les ruines de la justice, et la terreur impose silence aux murmures.

L'histoire a peu d'exemples d'une si longue opiniâtreté dans la colère, d'une ténacité si constante dans la vengeance. Je craindrais d'être accusé d'exagération et d'injustice, si un long séjour dans les provinces napolitaines, en me mettant en rapport avec les habitans et les autorités, ne m'avait fait voir à nu la misère des uns et la violence des autres. Dans l'été de 1828, un mouvement insurrectionnel se manifesta dans la province de Salerne, et se propagea jusqu'à Salerne même. Il fut bientôt étouffé dans la ville, mais la révolte se retrancha dans le Cilento, où elle était née, et prit une attitude menaçante.

Le Cilento est la partie la plus méridionale de la province. Il s'étend des plaines de Pestum jusqu'au golfe de Policastro. La nature y est d'une fertilité merveilleuse. On recueille le coton dans les vallées, la manne dans les bois, et l'on pêche le corail dans les mers de Camarota. Les figues y sont d'une qualité si exquise, qu'elles étaient déjà célèbres dans l'antiquité sous le nom de *caricæ,* et passaient pour la nourriture des dieux. C'est là que fleurissaient les fameuses roses de Pestum, et le climat d'Agropoli était si doux, que les arbres produisaient en hiver des fleurs et des fruits, et que les jeunes filles (au dire des anciens) y perdaient leur virginité par la seule mollesse de l'air.

Ces mêmes plaines sont aujourd'hui converties en maremmes insalubres comme les plages romaines d'Ardée et de Lavinie.

Là aussi la nature morte s'anime du prestige des ruines et des souvenirs. Et sans parler de cette Pestum, ville phénicienne, dont les temples sont le monument le plus pur et le plus gracieux de l'Italie, c'est dans le cœur du Cilento qu'était Vélia, chantée par Horace et aimée de Cicéron. Des murailles en ruines, des marbres brisés, des colonnes couchées sous l'ellébore et les lentisques, attestent tristement son existence dans une solitude battue par la mer et peuplée par les palombes.

Plus loin est ce port de Palinure, illustré par Virgile, où l'on montre encore le sépulcre du pilote d'Énée; à quelque distance, au pied de la Molpa, montagne verte et riante, on découvre les vestiges d'une ville mystérieuse qui éveille la curiosité de l'antiquaire et la superstition du pâtre.

Mais ces lieux poétiques sont bien changés. Des villages hideux de saleté ont remplacé les cités grecques. Une population souffrante et décimée par la misère, entassée dans de chétives masures, y végète, étrangère à tout, et sans ressources comme sans besoins d'intelligence.

J'y ai trouvé cependant des vertus antiques. J'ai été de sa part l'objet d'une hospitalité qui n'était pas sans courage et sans péril, sous l'œil d'une police sombre et jalouse.

C'est là que s'était réfugiée l'insurrection. Il faut le dire : vague, partielle, mal conduite et trahie, elle portait tous les caractères d'un mouvement de police. Il y a même tout lieu de croire (et c'est l'opinion générale) qu'elle fut provoquée par le gouvernement lui-même, qui voulait se défaire de quelques hommes suspects de carbonarisme.

Si offensant que soit un pareil soupçon, je le crois fondé, et il paraîtra tel à quiconque est initié dans les allures tortueuses de la cour de Naples et connaît ses habitudes d'immoralité. Des données recueillies sur les lieux n'ont fait que justifier cette opinion.

Il est prouvé, par exemple, que cette révolte, concentrée dans le Cilento, n'avait pas de ramifications en dehors de la province. Cependant le ministère feignit d'y voir un grand projet de soulèvement national, et, sous le frivole prétexte de complicité, fit de nombreuses arrestations jusque dans l'Abruzze.

D'ailleurs, c'est la tactique du cabinet napolitain. Punir les délits dont il est l'auteur, lui semble le *nec plus ultra* de la politique, le secret du gouvernement, et depuis dix ans il exploite à son profit cet odieux système de provocation.

Le duc de Blacas était alors ambassadeur de France à Naples, et son nom est mêlé à ces trames sanglantes; je dis sanglantes, car le sang a coulé. Il est accusé d'avoir été le conseiller du roi, et d'avoir poussé aux vengeances une cour déjà si implacable dans ses haines : « Sire, il faut des têtes! » est un mot que lui prêta

alors la voix publique, L'a-t-il prononcé? Je l'ignore ; mais ce que je sais, c'est que des cris accusateurs s'élevèrent contre lui ; que son intervention passait pour fatale, et que d'un ministère grand et national, il avait fait un instrument de passions et d'injustice.

Jamais un Français soupçonné d'opinions libérales n'a trouvé appui et protection chez l'ambassadeur de son roi contre les vexations de la police napolitaine. J'en appelle à Naples tout entière.

Et la France n'a-t-elle pas retenti du nom de Galotti? Compromis dans ces mêmes troubles dont j'esquisse ici quelques traits, et réfugié en Corse, il fut arraché du sol libre de France, et livré aux vengeances de Naples, sans que l'ambassadeur s'élevât contre cette violation du droit des gens. Il gémit long-temps dans les cachots, et ne fut rendu à une tardive liberté que lorsque l'indignation de l'opposition française, devenue publique, eut intimidé la colère du roi de Naples.

Certes, je ne rappelle point ici la part que le duc de Blacas semble avoir eue dans les conseils de ce monarque, pour insulter à un homme en disgrâce, ni à la dynastie déchue qu'il représentait. Loin de moi un motif aussi bas ! Je rapporte des faits qui appartiennent au domaine de l'histoire et que j'ai recueillis sur place (1).

Je les ai dits pour apprendre à la France que, compromise par ses ministres, elle a pu passer aux yeux de l'étranger pour complice de l'iniquité et de la violence ; je les ai dits pour apprendre aux gouvernemens à ne pas choisir des représentans dont la nation ait à rougir, et dont ils aient à se repentir eux-mêmes. Tout autre motif serait un outrage à mon caractère.

Cependant l'insurrection du Cilento semblait prendre un carac-

(1) Voici un fait qui prouve l'opinion qu'on avait à Naples du duc de B. Lorsque l'intendant calabrois de Mattheis, dont j'ai rappelé ailleurs les excès et les cruautés, fut appelé sur le banc des accusés, il se recommanda, par une circulaire, aux ambassadeurs des grandes puissances comme ayant agi dans les intérêts et les principes de la sainte-alliance. L'ambassadeur de France fut un de ceux dont il réclama la protection, comme si la France et la sainte-alliance devaient être confondues dans une communauté de principes et d'intérêts. — Ce fait m'a été raconté à Naples l'année dernière.

tère plus sérieux que le gouvernement ne l'avait prévu ; car la mine pratiquée par l'assiégeant contre la ville assiégée peut le faire sauter lui-même. Poussés à bout par une oppression longue et systématique, séduits par l'espoir d'un avenir meilleur, des hommes sincères y avaient pris part, sans avoir calculé les moyens de succès ; ils avaient donné leur confiance à ce qui n'en méritait point, et ceux dont la tête n'est pas tombée expient dans les cachots et dans les bagnes leur crédulité.

Trois frères du Cilento, nommés Capozzoli, étaient descendus en athlètes francs et courageux dans cette arène de déception. A la tête de quelques hommes résolus, ils parcouraient le pays, s'efforçant de rendre l'insurrection générale. Ils brûlaient les télégraphes, afin de rompre toute communication entre les autorités et la capitale, et attaquaient les gendarmes qui escortaient les deniers de l'état.

Des troupes s'avançaient sous les ordres du général Carreto. Protégés par la nature physique du pays, les Capozzoli auraient pu faire une longue résistance, s'ils eussent été secondés. Le Cilento est un sol montueux, coupé de vallées profondes, et sillonné de torrens sans ponts. Il n'est pas traversé par la grande chaîne de l'Apennin : elle court plus à l'est ; mais la Stella et les monts de Novi, qui en sont des ramifications, l'égalent presque en hauteur.

Il n'y a point de routes dans le pays ; il n'y a d'autres moyens de communication que des sentiers scabreux, et impraticables à la cavalerie et à l'artillerie (1). C'est la même nature qu'en Calabre, et l'armée française doit savoir qu'on ne pénètre pas impunément dans ces âpres contrées. Le débarquement n'est pas facile, car les côtes ne présentent, à peu d'exceptions près, que des rochers à pic. C'est un pays taillé pour une guerre de guérillas.

Mais les Capozzoli n'en étaient pas là : la gazette officielle avait soin de les qualifier de *brigands*, c'est-à-dire d'hommes qui en voulaient aux fortunes privées. C'est ainsi qu'on appelait les Vendéens et les Calabrois.

Soit que la tactique du gouvernement eût réussi, soit que l'on

(1) On travaille maintenant à une grande route de Salerne au Vallo.

n'eût aucune foi dans un soulèvement, les Capozzoli furent abandonnés. Ils errèrent quelque temps de forêts en forêts, de villages en villages, et trouvèrent presque partout une courageuse hospitalité.

Carreto, investi d'une sorte de dictature, entra dans le Cilento, et y répandit la terreur par une sévérité inouie.

Le village de Bosco est brûlé et rasé pour avoir donné asile aux fugitifs; les arrestations se multiplient; les cachots s'ouvrent, le sang coule, et les trois frères, traqués de bois en bois, trouvent le moyen de s'embarquer pour la Corse, et y cherchent un refuge. Mais effrayés sans doute par l'arrestation de Galotti, et considérant dès-lors le sol français comme un asile peu sûr, ils se rembarquèrent imprudemment, et revinrent dans ce Cilento où la mort les attendait. Ils y restèrent cachés encore plusieurs mois.

J'ai parcouru cette province au mois de mai 1829, précisément dans le temps qu'on était à leur recherche. J'allais en Sicile à travers les Calabres, et curieux de ces marines inconnues, des ruines de Vélia, du port de Palinure, et du golfe de Policastro que mon imagination me peignait comme un lieu de délices, je m'étais aventuré seul dans ces contrées malheureuses.

Le deuil et la terreur y régnaient; tous les agens de la police étaient en mouvement; les gendarmes couvraient le pays, les gardes urbaines étaient sous les armes, la consternation dans les familles, et la liberté individuelle outragée.

Elle ne tarda pas à l'être dans ma personne. Mon isolement, ma manière de voyager éveillèrent les soupçons; on me prit pour quelque *carbonaro* déguisé, et malgré un passeport signé du préfet de police de Naples, je fus arrêté dans un petit village près de Palinure, et conduit par deux gardes urbains au Vallo, chef-lieu de la sous-intendance.

Le sous-intendant me traita avec beaucoup d'égards, en ma qualité d'étranger; toutefois il envoya mon passeport à l'intendant de Salerne, afin de prendre ses ordres. Après cinq jours d'attente, ils arrivèrent, et on me permit de continuer ma route en me traçant mon itinéraire. Cette petite aventure me valut une dénonciation en forme au marquis Intonto, ministre de la police générale,

et il lança contre moi une circulaire qui pensa m'être fatale en Sicile quelques mois plus tard.

Les prisons du Vallo étaient pleines, et à chaque instant j'entendais les chaînes de nouveaux prisonniers qui passaient sous ma fenêtre. Les habitans n'y prenaient plus garde : il en passait tant ! Afin de les intimider davantage, le gouvernement avait imaginé un raffinement de barbarie qui n'est pas de ce siècle. Toutes les têtes tombées sur l'échafaud étaient exposées dans des cages de fer, de manière que les femmes et les enfans avaient sous les yeux la tête sanglante de leur mari et de leur père.

Le Vallo a plusieurs de ces affreux trophées ; il y en a dans tous les villages, et jusque sur le poétique promontoire de Palinure. J'ai vu la tête d'un vieillard dont les cheveux blancs, souillés de sang, flottaient au haut de la pique où elle était plantée, devant sa propre maison ; et (ce qui est horrible à dire !) les habitans étaient faits à ce spectacle.

C'est sous le plus beau ciel du monde, en présence d'une nature ravissante, au milieu du parfum des orangers en fleurs, que l'homme rêve et exécute de telles atrocités ! Je me demandais si la mollesse de l'air ne devait pas adoucir ces ames, si l'éclat des cieux, les fêtes du printemps, n'invitaient pas à l'oubli et à la concorde ; ils ne servaient, hélas ! qu'à rendre plus douloureuses ces scènes lugubres.

Le ministre de ces vengeances, le général Carreto, a laissé un nom de sang dans ces provinces. Le jeune roi vient de récompenser de si glorieux antécédens, en l'appelant au ministère, et l'on prétend nous faire croire aux bonnes intentions de S. M. napolitaine !

Quand je repris ma route vers les Calabres, la retraite des Capozzoli n'avait point encore été découverte, et je partis en faisant des vœux pour qu'elle ne le fût pas : ils ne furent pas exaucés.

Le roi s'étonnait que ses limiers fussent si long-temps en défaut, et allait sans doute ordonner un redoublement de rigueur, lorsque son premier ministre, le chevalier Medici, lui dit : « Sire, que ne mettez-vous à prix la tête des rebelles. Il n'y aura pas un ami qui ne vende son ami, pas un frère qui ne vende son frère. »

Ce fut là un trait de lumière : le noble conseil fut suivi, et l'évé-

nement ne justifia malheureusement que trop la triste prophétie du ministre de corruption.

Les Capozzoli avaient à Perito, petit village au pied de la Stella, un ami d'enfance, qui, ému de compassion, leur donna asile. C'était en effet un spectacle touchant que celui de ces trois frères, si étroitement unis par une communauté de courage, de malheur et de proscription, seuls contre tant d'ennemis; mais ce qui était bien plus touchant encore, c'était de voir un ami se charger de l'anathème, les recueillir sous son toit, et les protéger contre une telle colère.

Pendant trois mois, il les tint cachés dans sa maison, leur portant lui-même à manger, et pendant trois mois, sa fidélité et sa sollicitude ne se démentirent pas un jour; il paraît que sa famille même ignorait son dévoûment, et qu'il avait pris sur lui seul cette terrible responsabilité : au moins, c'est ainsi que la chose m'a été racontée.

Le décret qui mettait à prix la tête de ses hôtes ne tarda pas à être connu; ce fut pour lui comme une tentation de l'enfer. Soit qu'il s'effrayât de sa propre audace, ou que la soif de l'or fût en lui plus forte que la crainte des dangers qu'il avait affrontés avec tant de générosité, il y succomba; il trahit une amitié d'enfance, une hospitalité si constante et si héroïque, et promit de livrer ses hôtes.

La nuit du 17 juin fut fixée pour l'accomplissement de cette œuvre de perfidie. Ce jour-là, il avait marié son fils, et la nuit devait se passer en réjouissances. Il invita les trois frères à y prendre part, les assurant qu'il n'y avait que des amis dévoués, et qu'ils n'avaient rien à craindre.

Les Capozzoli tombèrent dans le piége, et comment l'auraient-ils évité? Comment l'ombre même d'un soupçon pouvait-elle entrer dans leur cœur? Ils descendirent donc dans la salle du festin, et se livrèrent sans défiance à la joie commune.

Tout à coup une grande rumeur se fait entendre, et les gendarmes se précipitent dans la salle pour s'emparer des Capozzoli. Les trois frères résistent, et le combat s'engage. Le sous-intendant du Vallo, prévenu par le perfide ami, était venu en personne au rendez-vous avec une force armée considérable.

Les Capozzoli se défendent avec intrépidité, et disputent le terrain pouce à pouce. Refoulés de chambre en chambre, ils se retranchent sur le toit, et le combat continue avec acharnement. Il était trop inégal pour que les assiégés ne succombassent pas. Quand leurs munitions furent épuisées, le nombre les écrasa. On les prit, on les garrota, et ils furent conduits dans les prisons du Vallo, pour être de là transférés dans celles de Salerne.

Ainsi fut consommée la trahison la plus noire. Ce qui m'étonne, c'est que le premier coup des trois frères n'ait pas été frapper le traître au cœur. Peut-être n'osaient-ils encore attribuer à l'amitié une telle infamie, et croyaient-ils à une surprise sans croire à une perfidie! Le traître reçut le prix du sang.

Le procès des Capozzoli fut bientôt fait, contre l'usage d'un pays où souvent les prévenus attendent leur jugement dans les cachots pendant plusieurs années. J'ai vu juger en Calabre un accusé qui l'attendait depuis douze ans.

La gazette officielle de Naples se divertit fort aux dépens des trois *brigands*. Leurs grands favoris noirs surtout devinrent le but de ses attaques. Il y eut un moment à Naples où les favoris furent prohibés comme un signe de carbonarisme. De là, forces plaisanteries. La gazette n'imagina rien de plus piquant que d'en faire l'objet d'un proverbe, et proposa de dire à l'avenir : *Des favoris à la Capozzoli* (*Baffi da Capozzoli*).

Ces basses insultes après la victoire, cet atroce mauvais goût, sont un caractère distinctif de la cour de Naples. On cite dans ce genre des mots odieux, tant lors de la révolution tragique de 1799 qu'en 1821. On la retrouve la même à toutes les époques. Elle semble appliquer, dans toute sa rigueur, ce principe du despotisme, *que le trop est plus sûr que le trop peu*.

Les trois Capozzoli condamnés à mort furent ramenés dans le Cilento, et le 27 juin 1829 ils furent décapités sous le télégraphe de Palinure, qu'ils avaient incendié l'année précédente. Leurs têtes furent envoyées en spectacle dans les villages.

CHARLES DIDIER.

RELACHE A LIMA.

Le 13 février 1823 nous vit cingler vers Lima, depuis long-temps renommée par son commerce et ses richesses. Bientôt le vaisseau que je montais laissa tomber l'ancre sur la rade de Callao, que couvrait une forêt de mâts, qu'émaillaient les vives couleurs des pavillons variés de la vieille Europe.

Callao, assis sur les bords de la mer, est donc le port de Lima : c'est l'entrepôt de son commerce, c'est le lien qui l'unit avec le reste de l'univers. Submergée, en 1747, à la suite d'un tremblement de terre, composée de maisons bâties en torchis et en argile, cette petite ville est sans intérêt pour le voyageur, elle n'a rien qui parle à l'imagination. Il n'en est pas ainsi de la capitale du Pérou.

Je visitai Lima en mars 1823 : j'entrai par la porte occidentale, sur laquelle étaient jadis sculptées les armes d'Espagne, avec ces mots : *plus ultrà*. Ces armes ont été mutilées, et il n'en reste plus que d'informes débris. La principale rue par laquelle on arrive au centre de cette grande ville n'en donne point une haute idée. Bordée de maisons basses et sans ouverture sur la façade, elle est, dans son immense longueur, d'une tristesse désespérante. Sous le plus puissant des monarques espagnols, Lima obtint le nom de la

cité des rois (*la ciudad de los reyes*), que lui imposa son fondateur Pizarre; mais plus tard elle reçut sans partage la dénomination qu'elle porte aujourd'hui, corrompue, à ce que l'on prétend, du nom indigène de *Rimac*, petite rivière dont les ondes charrient de l'or, et qui prend sa source dans les Cordillières, en se divisant en ruisseaux dans les gorges des montagnes qui enclosent Lima, et dont les eaux vont se perdre à la mer après avoir baigné les murs de cette ville, au fond de la baie de Callao. Mon cœur palpitait en approchant de Lima, généralement regardée comme la capitale de l'Amérique du Sud, la Tyr du Nouveau-Monde, la source d'où jaillirent pendant long-temps tout l'or et l'argent du Pérou, le siége enfin d'un gouvernement qui s'établit sur les débris sanglans de l'empire pacifique des Incas. La renommée de cette cité a franchi les mers et retenti en Europe; mais combien il faut rabattre de ces grandes réputations qui grossissent dans le lointain, et qui ne peuvent que perdre à être jugées de près. Lors de la relâche de la corvette *la Coquille*, Lima était, il est vrai, bouleversée par la guerre civile. Les partis politiques qui s'en disputaient la possession étaient aux prises. Les habitans, tracassés, molestés, cachaient soigneusement leurs richesses. Les couvens, bien que protégés par une croyance religieuse exclusive, se dépouillaient des statues de saints d'or ou d'argent massif qui en décoraient les autels. Cette ville, en un mot, n'était que l'ombre d'elle-même, et son ancienne splendeur sous plusieurs des vice-rois castillans était totalement éclipsée.

La position qu'occupe Lima n'a rien d'attrayant; un développement considérable de murailles enceint la ville, à l'extrémité de la vaste plaine qu'elle occupe au pied même d'une chaîne montagneuse qui se détache de la Cordillière de la côte. Mais les flancs escarpés de ces montagnes repoussent la vue par leur nudité, et la plaine d'alentour, dépouillée d'arbres, n'offre çà et là que des buissons et des flaques d'eau entrecoupées de cabanes et de quelques plantations établies au milieu des marécages; des murs en terre, solidement construits d'après la méthode péruvienne et nommés *tapias*, enclosent ces propriétés rurales, et se dégradent difficilement sous un ciel où il ne pleut presque jamais. Les rues de Lima sont alignées et régulièrement coupées à angle droit. Les

maisons ont rarement plus d'un étage, et le rez-de-chaussée est construit de manière à présenter une longue varangue abritée, commode pour prendre le frais. Ces demeures, assez élégantes à l'intérieur, n'ont sur la rue qu'une façade nue, sans fenêtres, et à une seule issue. Les murailles en dedans sont communément recouvertes de fresques mal exécutées, mais qui forment un très bon effet à une certaine distance. Les habitations des gens riches sont remarquables par la profusion des dorures, et par une disposition régulière de tous les appartemens de plain-pied, de sorte que l'œil du passant parcourt, de la rue, une longue allée, que termine d'ordinaire un gradin chargé de vases à fleurs, tandis que sur les côtés des portes grillées à jour, des treillages dorés et peints prêtent les plus doux prestiges à ces asiles voluptueux. C'est dans ce lieu que les dames aiment à respirer l'air pur et à se reposer sur des coussins jetés sur le sol. Cette suite de péristyles où la vue s'égare, m'a singulièrement plu, et remplace avec quelque grace le style plus grandiose des constructions européennes, qui seraient impraticables au Pérou, où de fréquens tremblemens de terre ondulent la surface du sol. La partie solide des maisons est donc élevée avec des briques cuites au soleil, ou avec des tiges solides et légères de bambou, qu'un plâtre ductile enveloppe, et dont les surfaces polies peuvent recevoir une couleur agréable et des ornemens de fantaisie. Ces demeures ont pour toiture des planchers minces, ou même des toiles peintes, suffisantes pour garantir l'intérieur de l'influence de l'atmosphère. Des reliefs, des dorures multipliées ajoutent à ces constructions souples une riche élégance, tandis que les appartemens, vastes et aérés, très simples dans leurs ameublemens, n'ont sur leur plancher et au pourtour que des lits de repos consacrés à l'usage de toute la famille, dont les membres sont plus souvent couchés qu'assis.

Les gens du peuple vivent dans des sortes de cabanes bâties en terre glaise.

Des magasins très fournis, des boutiques de toute espèce, des officines, attestent une grande activité dans le commerce, prouvent la richesse de cette ville, et font diversion à la tristesse silencieuse des rues qu'habite la classe indépendante par sa fortune.

La place dite Royale est remarquable par son étendue et sa régu-

larité. Les façades des maisons qui la bordent sont au même niveau, et leur rez-de-chaussée bâti en galeries, occupé par des magasins de nouveautés et de modes, offre une grande analogie avec le Palais-Royal de Paris, tant par sa construction que par la disposition du bazar permanent qu'elle renferme. Sous ces galeries, nommées *portales*, les désœuvrés se donnent rendez-vous chaque soir pour agacer et poursuivre les *tapadas* les plus en vogue, dont le costume singulier favorise l'*incognito* et la conduite irrégulière. L'ancien palais des vice-rois, destiné aujourd'hui au gouvernement républicain, occupe la partie méridionale de cette place. Au côté nord sont situés la cathédrale et l'archevêché; le milieu est occupé par une fontaine monumentale que couronnent une renommée en bronze, et huit lions également en bronze, jetant par la gueule, dans de vastes réservoirs de même métal, un mince filet d'eau.

La promenade préférée est située au nord de la ville, dans un ancien faubourg. C'est un *almeyda* planté sur les bords du Rimac, dont les eaux, en cet endroit, coulent avec impétuosité sous un pont en pierres très-solide. De frais ombrages, de gracieux jardins, d'où s'élèvent les brillans *plumiera*, rendent cette partie de la ville digne de la prédilection que lui accordent les dames de Lima. Hors des murailles est placé un monument isolé, fastueusement nommé le *Panthéon*: c'était la sépulture des anciens vice-rois.

La place de l'Inquisition est appelée aujourd'hui de la Constitution. Elle est de forme triangulaire, et n'a rien de remarquable que l'affreux palais qui lui donnait son nom, et qui reste debout comme le témoignage le moins équivoque d'un fanatisme délirant et cruel. Là tiennent séance les députés des provinces.

Le pavé des rues se compose de galets arrondis, rangés avec symétrie, mais fatigant pour les gens qui vont à pied. Rien aujourd'hui ne rappelle ce temps de flatterie, d'opulence, où des marchands se trouvèrent assez riches pour daller en argent massif la principale rue par laquelle le vice-roi, duc de la Palata, vint, en 1682, prendre possession de son gouvernement. Une eau fraîche et limpide, sans cesse alimentée par la rivière de Rimac, coule dans les ruisseaux d'une grande partie des rues, et principalement de celles qui avoisinent les halles, reléguées au milieu d'une petite place, et abondamment fournies de fruits et de légumes.

Les établissemens publics sont l'université, principalement consacrée à la théologie, la salle de spectacle, le cirque pour les combats de taureaux, la bibliothèque, où sont entassés sans ordre huit mille volumes au plus, l'hôtel des monnaies; mais rien dans les édifices n'est digne d'être décrit. Quant aux églises et aux couvens, leur nombre est considérable; c'est en effet dans cette grande cité que se sont donné rendez-vous les mille et une congrégations monastiques avec leurs préjugés, leur fanatisme, leur fainéantise, et leurs costumes aussi variés que ceux de nos régimens.

De toutes ces maisons du Seigneur, celles qui méritent le plus les regards du voyageur sont la cathédrale et l'église Saint-Dominique; leur extérieur ne s'éloigne point du système de construction adopté pour le pays. Leurs murailles sont en briques revêtues de plâtre, peintes à l'huile. Leur intérieur est d'une richesse qui étonne, quant à la valeur des matières. Mais le mauvais goût uni à l'ostentation la plus mesquine a présidé aux décorations des nombreuses chapelles surchargées de reliefs, de ciselures, de dorures, de colonnades, de chapiteaux et d'autels, dont le bizarre et l'absurde se sont disputé la création. Des statues de saints occupent des niches çà et là. Le ciseau grossier qui leur donna le jour n'a point accordé à ces images le prestige des beaux-arts; mais ne pouvant *les faire belles*, *on les a faites riches*, et la plupart d'entre elles ont coûté des sommes considérables. J'ai vu dans les églises de la Merci, de la Madeleine et des Augustins, des saints en argent, dont les manteaux étaient d'or, et dans la cathédrale, les colonnes qui s'élèvent du parvis de l'autel jusqu'au dôme, reçouvertes de plaques d'argent bien ajustées entre elles, et ayant chacune dix-huit pouces de hauteur. L'autel consacré à *Notre-Dame-du-Rosaire*, ainsi que plusieurs autres d'ailleurs, est en argent, le tabernacle en or, avec des ciselures garnies de pierres précieuses. Les balustrades, les chaires, les chœurs étincellent sous les feux de l'or et de l'argent. Que d'Indiens ont dû périr dans les cavernes insalubres des mines pour conquérir ces métaux précieux, orgueilleusement prodigués dans les temples d'un Dieu clément, miséricordieux, né dans une étable, et que servent des ministres superbes!

Quoique étouffée de toutes parts sous un fanatisme qui ne pardonne point, la nouvelle république, pressée de besoins, essaya

de donner aux apôtres des vêtemens plus modestes. Les Espagnols, possesseurs des mines, forcèrent les insurgés, réduits à leur courage, et privés du nerf de la guerre, à recourir, dans le premier moment de leur indépendance, à ces ressources inespérées. On retira plus de trois millions de quelques chapelles seulement. Mais les moines crièrent si haut et avec tant de puissance, le scandale des fidèles fut si grand, qu'il fallut bien vite renoncer à ce genre d'exploitation. D'après un adage bien connu, l'église reçoit volontiers, mais ne rend rien; aussi un moine, qui m'accompagnait dans cette visite, ne tarissait point en malédictions contre ces patriotes infames, violateurs des saintes images, qu'ils avaient appliquées aux besoins d'une république impie, maudite, me disait-il, de tout ce qui a un cœur d'homme, et de moine surtout, ajoutai-je entre les dents. On travaillait à réparer une de ces chapelles transformées en pièces monnayées. Un artiste français, récemment arrivé dans le pays, était chargé de sa restauration, et le bon goût et la simplicité de ses ornemens contrastaient d'une manière fort remarquable avec la profusion et la bizarrerie de ceux des autels environnans. De petits oiseaux en vie, renfermés dans des cages, sont assez communément suspendus aux piliers du maître-autel, et les images de la Vierge sont toutes vêtues de robes de soie et d'oripeaux, avec de larges paniers; enfin, j'en vis une avec une perruque poudrée à blanc, et dont le chignon ample et bien fourni sortait sous un large bonnet de tulle. Comment un esprit vraiment religieux pourrait-il s'astreindre à prier une telle patrone, sans s'offenser de la momerie de ceux qui l'affublèrent avec tant d'extravagance?.....

Bien que bâtis avec des *canasta* ou tiges de bambou, les clochers des églises sont élevés et surchargés de cloches. Le plâtre qui forme à leur surface une couche épaisse, gît en abondance dans les vallées des Cordillières : excellent par la ténacité et le liant de ses molécules, il reçoit facilement les moulures et les impressions qu'on lui donne pour simuler les corniches et les ressauts des pierres taillées. En gravissant dans ces clochers, on les sent vaciller sous les pieds. Ce phénomène est bien plus sensible lorsque les cloches sont mises en branle, et l'on conçoit que ce genre de constructions, qui leur permet de suivre l'ondulation du sol, est d'un avantage inappréciable lors des tremblemens de terre, si fréquens

au Pérou, et qui plusieurs fois ravagèrent Lima d'une manière si désastreuse, notamment en 1678 et en 1682.

Les mœurs et les usages d'un pays à quatre mille lieues de la France, modifiés par l'influence d'un climat brûlant, par l'ignorance et le fanatisme, et surtout par l'abondance d'un métal avec lequel on se procure toutes les jouissances de la vie, doivent naturellement être en opposition avec nos idées. Qu'on ajoute à cela les guerres civiles qui ont long-temps ravagé le Pérou, et l'on concevra aisément que le tableau que je trace, loin d'être exagéré, est encore au-dessous de l'exacte vérité.

La population est évaluée à soixante-dix mille habitans; sur ce nombre on compte huit mille moines, répartis en quinze monastères. Les femmes occupent dix-neuf couvens, et les pauvres huit hôpitaux; dans toutes les rues, en effet, on ne voit qu'habits monastiques de toutes couleurs, et ce qui me parut le plus singulier, ce fut de voir des nègres sous le froc : on les appelle vulgairement dans le pays *los burros*, les ânes. La plus grande liberté règne dans les couvens, où les femmes peuvent aller visiter les moines sans que cela tire à conséquence. Ces asiles de la fainéantise sont vastes, spacieux, et ornés de beaux jardins; la salle de réception est ordinairement décorée de peintures qui ne brillent point par l'exécution, mais dont le sujet, quoique tiré de l'Écriture sainte, est souvent revêtu de formes grotesques. Je ne puis résister au plaisir de rappeler une fresque occupant tout un côté de muraille de la salle d'entrée du couvent de la Merci : le peintre avait représenté un grand arbre, et chaque branche des rameaux était terminée par la tête d'un frère qui ressemblait à une grosse pomme barbouillée de rouge. L'exécution de cette peinture était si singulière, qu'un artiste payé pour faire la satire de l'ordre n'aurais pu mieux réussir.

La dissolution la plus grande règne dans les mœurs des habitans de Lima; une température chaude, l'oisiveté des grandes villes, une éducation fort négligée, invitent sans doute à satisfaire des penchans que tout le monde partage, et que l'opinion publique, par conséquent, ne redresse pas. Aussi, parmi les personnes les plus riches, compte-t-on peu de mariages légaux, et encore ceux-ci sont-ils le résultat de l'intérêt ou du calcul, qui tend à raccommoder deux familles brouillées, ou à réunir leurs fortunes. Les moines ne se

donnent pas même la peine de cacher leurs déréglemens ; beaucoup ont des enfans naturels qu'ils élèvent dans leurs couvens sans que personne s'avise d'en gloser. Les visages les plus pudiques, chez les femmes, ne sont pas le signe le plus infaillible de la sagesse ; revêtues du saya et de la mantille, et ne laissant entrevoir de leur visage que l'angle de l'œil, elles peuvent faire impunément, sous ce domino, ce qui leur plaît.

Les femmes du peuple ne donnent aucun frein à leurs passions ; on les voit se baigner parmi les hommes, les agacer par les gestes les moins équivoques, et prouver par toutes leurs actions que la pudeur est une vertu qui n'a pas doublé le cap Horn. Chez elles, ce déréglement n'a rien qui puisse étonner : le sang africain, mélangé au sang américain et au sang européen qui coulent dans leurs veines, ne rend que très naturelles les ardentes passions qui les animent. Les femmes d'une fortune élevée aiment la toilette et le jeu : on conçoit que les plus grandes fortunes ne puissent résister à deux adversaires aussi redoutables.

Les réunions pour le plaisir seul de danser ou de se livrer aux charmes de la conversation sont inconnues ; celles de Lima sont entièrement consacrées au jeu ; et pour première éducation, avant leur entrée dans le monde, on se borne à mettre des cartes entre les mains des demoiselles ; elles y sont bientôt habiles, et l'on ne peut, sous ce rapport, que louer leurs heureuses dispositions. J'ai vu des demoiselles, à peine âgées de dix à douze ans, jouer avec leurs mères à la plus forte carte, et jamais moins de plusieurs onces d'or. Aussi n'était-ce qu'avec un grand dédain qu'on voulait bien, en nous honorant d'une partie, couvrir notre enjeu, à nous, officiers de la France, n'ayant reçu à notre départ d'Europe que quelques mois d'appointemens, et qui osions, plutôt par vanité nationale que par tout autre sentiment, risquer une pièce d'or dont la perte ne pouvait avoir qu'une influence fâcheuse pour nous, qui étions destinés à ne pas revoir notre patrie de long-temps.

L'Amour au Pérou est enfant de l'aveugle Plutus ; il ne connaît que le langage *sterling*. Le tarif des meilleures familles est publiquement connu. Mais après avoir ruiné sa bourse, on s'aperçoit encore de la ruine du bien le plus précieux pour l'homme, la santé ; car on ne cite pas dans tout Lima cent dames qui soient exemptes

d'une maladie que la chaleur du climat rend très bénigne, et dont elles s'informent entre elles, sous le nom de *fuentes*, avec la même sollicitude qu'on demande en France des nouvelles d'un rhume.

Les dames, dans leur intérieur, sont vêtues à l'européenne, avec beaucoup de recherche et même de goût : leur sein est généralement découvert; mais les attraits les plus puissans, surtout aux yeux des Espagnols d'origine, sont leurs pieds, qui sont d'une petitesse et d'une délicatesse remarquables. Pour jouir de la promenade, elles prennent le vêtement de *tapadàs*, costume inventé probablement par des moines ou par le démon de la tentation, pour voiler à tous les yeux les démarches les plus équivoques. Quelques voyageurs ont déjà parlé de ce costume : il consiste en une jupe collante, nommée *saya*, faite avec beaucoup d'art, et formée en entier de plis serrés qui, en pressant le corps, dessinent les formes plus nettement encore que les draperies mouillées des sculpteurs. Ce *saya* est fabriqué avec un mélange de soie et de laine très fine de *Guanaco*. Il est ordinairement de couleur noire ou marron, et plus rarement de couleur verte. La mantille s'attache au milieu du corps, s'élève sur la tête qu'elle enveloppe, et retombe sur la face qu'elle cache; les mains, croisées sur la poitrine, en retiennent les bords, et ne laissent passer qu'un faible jour, à travers lequel un long œil noir se dirige à volonté et peut parler sans crainte. Cette mantille est en soie noire, et quelques jeunes femmes, moins revêches en apparence, la conservent, mais avec le visage découvert. Chaque soir, sous les *portales* de l'ancienne place Royale, les *tapadas* à la mode vont étaler leurs formes voluptueuses, et presque toutes les dames de Lima jeunes et jolies ne sortent jamais sans ce costume si favorable aux amours.

La masse de la population du Pérou est noire, et les métis de toutes sortes y sont également très nombreux. Les nègres transportés de la côte d'Afrique ou nés dans le pays, et successivement libérés, y ont pris rang de citoyens : ce sont en général les cultivateurs des terres. Ils constituent la principale force du parti indépendant, par la haine qu'ils portent au gouvernement d'Espagne. Cette population a une grande aversion pour les Anglais, et souvent nous avons été insultés par la populace, qui nous prenait pour des

officiers de cette nation vêtus en bourgeois. Un lieutenant de la frégate *l'Aurore*, commandée par le commodore Prescot, fut grièvement maltraité sur la route de Lima, quoiqu'il fût en uniforme. La similitude de croyance religieuse les dispose davantage en notre faveur.

La coiffure des dames métis consiste en un chapeau rond, pareil à celui des hommes, et le plus ordinairement de feutre blanc, de cuir bouilli et de paille, dont la taille est démesurément grande, et qui pourrait aisément servir de parasol. Les hommes ont pour culotte le *macum*, qui est ouvert le long des cuisses, et qui ne sert guère à abriter cette partie; le reste de leur ajustement n'a rien de particulier. Hommes et femmes de tout rang ont constamment la cigarette à la bouche, et tous indistinctement portent des amulettes suspendues au cou.

Les vrais indigènes, ou descendans des Péruviens, portent le nom de *Scholos*; leur face est cuivrée, et leur race est aujourd'hui loin d'être pure.

La pratique de la médecine est dans un discrédit complet au Pérou. Les médecins qui s'expatrièrent d'Europe dans le but d'exercer leur art à Lima ont été obligés de se livrer à diverses occupations étrangères à leurs études pour se procurer des moyens d'existence. Des nègres d'une profonde ignorance sont en possession d'appliquer les remèdes empiriques dont le préjugé a armé leurs mains; de stupides barbiers, dont les enseignes sont couvertes de lancettes et de dents, pratiquent la chirurgie et l'art du dentiste. Quelques pharmacopes-boutiquiers, en vendant une drogue, enseignent ses propriétés, et la manière de l'administrer. En un mot, l'art le plus dangereux qui existe lorsqu'il n'est pas exercé par des hommes instruits et probes; l'art le plus honorable pour ceux qui s'y consacrent par de longues études et par le désintéressement, tombé aux mains d'une tourbe avilie, est à Lima regardé comme une profession dégradante, que ne saurait embrasser une personne bien élevée! Quelle ignorance et quels préjugés!

Quoique nous n'ayons séjourné que peu de jours à Lima, il arriva cependant à deux officiers de l'expédition une aventure qui ne fut que plaisante, bien que dans ses débuts elle menaçât de devenir fâcheuse. M. d'Urville, second capitaine de *la Coquille*, et

passionné pour la botanique, sur laquelle il a d'ailleurs publié des travaux bien connus, partit du bord avec M. Bérard pour visiter les montagnes qui enveloppent Lima. Ces messieurs gravissaient péniblement, vers le milieu du jour, et par une chaleur énorme, les flancs rocailleux et pelés du mont *San-Christoval*, et M. d'Urville ramassait des plantes, tandis que M. Bérard tirait sur des oiseaux qu'il destinait à nos collections. Quelques créoles les aperçurent, et l'esprit sans cesse préoccupé d'Espagnols prêts à fondre sur eux, ils donnèrent l'alarme, en répandant partout qu'on avait vu deux espions cherchant à fuir à travers les montagnes. D'un poste de gardes nationaux, on expédia à leur poursuite un piquet de paysans à cheval, commandés par un lieutenant, qui, sans explication, voulaient faire feu. Ce fut avec bien de la peine que l'officier parvint à calmer le zèle bouillant de sa milice, en la tranquillisant sur le peu de résistance que devaient offrir deux hommes; mais, fier de sa capture, n'écoutant aucune explication, et ne voulant pas même voir le sauf-conduit que leur avait délivré l'autorité militaire du fort de Callao, il ordonna que MM. d'Urville et Bérard fussent mis en croupe derrière deux cavaliers, et conduits au grand galop dans la ville de Lima. Ils firent ainsi près d'une lieue, dans la position la plus détestable, sur de maigres haridelles, pour être jetés tout meurtris dans la prison de la ville. Les cavaliers qui conduisaient ces messieurs cherchaient à s'emparer de leur argent et de leurs montres, et ce ne fut qu'avec d'extrêmes difficultés que l'officier leur fit restituer ces objets. Lui-même conservait soigneusement le fusil à deux coups de M. Bérard, qu'il espérait, sans aucun doute, s'approprier par droit de conquête. Relâchés quelques heures après par ordre du général commandant la force armée de Lima, l'officier expéditionnaire se refusait encore à croire ces messieurs Français, et avec leur liberté s'évanouirent ses châteaux en Espagne; car le pauvre homme, tout fier d'avoir bien mérité de la patrie, avait déjà sollicité une augmentation de grade.

Lima est dans la position la plus heureuse pour être le centre du commerce de toute l'Amérique méridionale; à l'aide de Callao, elle a des débouchés et de faciles communications avec tous les ports de la mer du Sud, depuis le Chili jusqu'à la Californie, et,

dans l'intérieur, elle alimente le Haut-Pérou, le Tucuman, la Plata, la Colombie. Les Européens y affluent avec les produits du sol et de l'industrie de l'ancien monde ; mais, pendant notre séjour, les négocians éprouvaient les plus grandes difficultés à se procurer des cargaisons de retour, et se trouvaient réduits à exporter les piastres qu'ils avaient pu obtenir. D'un autre côté, la pénurie d'argent travaillait les affaires, et le gouvernement s'était vu contraint de mettre en circulation un papier-monnaie, frappé de non-valeur dès son apparition par les commerçans étrangers. Une mesure encore plus désastreuse pour la confiance avait été prise, et des pièces de cuivre, d'une valeur réelle d'un sol, ayant un cours forcé et légal de vingt-cinq sols, n'avaient pas peu contribué à frapper de mort toutes les transactions. Qui aurait supposé que le Pérou, d'où sont sorties pendant tant d'années de si nombreuses masses de numéraire, se retrouverait dans la dure nécessité d'émettre des pièces de cuivre représentant une valeur fictive? Les armateurs de Bordeaux durent, à cette époque, faire des pertes assez considérables, d'autant plus que les *intermedios* leur étaient fermés par un blocus sévère. Les Espagnols tenaient encore à cette époque *Pisco*, *Arequipa* et *Arica*. Les premiers billets de la banque de Lima parurent en 1821, et c'est en 1822 qu'on frappa des *pesos* avec les emblèmes de la république.

Le Pérou a été la dernière vice-royauté d'où furent chassés les Espagnols. De grandes vicissitudes marquèrent les hostilités des partis royaliste et républicain, et les revers comme les succès passèrent successivement d'un camp dans l'autre. La cause de l'indépendance triompha enfin, et la couronne d'Espagne vit s'évanouir sans espoir son autorité sur cette riche Amérique qu'elle avait conquise au prix de tant de massacres, et avec un héroïsme terni par le fanatisme le plus cruel. C'est à sa possession que l'Espagne a dû l'immense prépondérance dont elle a joui dans le monde, et son influence dans les affaires de l'Europe; mais c'est aussi à ses conquêtes qu'elle a dû cet or qui a détruit son industrie, amolli son génie, et rivé les chaînes que lui forgea avec art un clergé envahisseur et ennemi des lumières.

Lors de mon passage à Lima, les républicains essayaient de rétablir l'ordre dans les finances, jusque-là gaspillées sans pudeur.

La junte administrative, composée de trois membres, et les députés des provinces assemblés pour promulguer les lois, étaient accusés de faiblesse, de lâcheté et même de trahison par le peuple, suite naturelle de la défaite des troupes de la république par les Espagnols, à la bataille *Moquya*. Cusco était encore au pouvoir de l'ancien vice-roi de Lacerda, et Cantarac, général actif, rétablissait, par son courage et sa ténacité, les affaires des royalistes. La bataille de Moquya décourageait les indépendans par la perte qu'ils avaient faite des plus braves de leurs soldats, qu'on évaluait à deux mille cinq cents hommes tués, perte énorme relativement au nombre des belligérans; et les régimens de Buénos-Ayres, venus à travers les Cordillières au secours des Péruviens, avaient à eux seuls perdu plus de quarante officiers. Comme il arrive ordinairement dans les guerres de partis, les vaincus rejetèrent les fautes sur les défections et les trahisons; aussi l'armée républicaine, mécontente de la junte, ne balança point à méconnaître son existence légale, en faisant demander impérieusument la nomination d'un dictateur, qu'elle désignait. Le peuple, rempli d'espérance pour l'avenir, adopta cette ouverture avec ardeur, et l'assemblée des députés se vit forcée d'accueillir la nomination du colonel Riva-Aguero, comme chef de la république. La délibération des mandataires du peuple fut violentée par l'opinion publique, et cependant ceux qui prirent la parole, finirent dans de beaux discours par crier au danger imminent de la patrie, et par voter en faveur du nouvel élu comme d'un sauveur envoyé par le ciel. Je ne pus m'empêcher de sourire de pitié, lorsque j'entendis le président de la junte dissoute adresser ces mots à la chambre : *On m'eût plutôt arraché sans vie de mon fauteuil qae d'avoir sanctionné de mon vote la nomination du dictateur, si elle eût été illégale.* Étrange contradiction, car en ce moment ces cris furibonds retentissaient sur la place : *A bas la junte, vive Riva-Aguero*; et près de moi, un homme du peuple de la plus mauvaise mine ébranlait les voûtes de la salle en poussant ce même cri avec une fureur inouie et les gestes les plus menaçans. Le petit nombre de vrais patriotes n'était point dupe de cette comédie, jouée par un homme obscur, mais riche, sans actions qui pussent le recommander, sans mérite intrinsèque,

ambitieux subalterne, qui, depuis trois années, suivait avec persévérance un plan de corruption, calomniant les actes des députés, semant les promesses et l'argent à propos; en un mot, préparant avec maturité ses projets d'élévation. Telle était l'opinion de quelques personnes sensées et instruites, et l'administration ridicule et absurde de Riva-Aguero ne tarda pas à justifier le jugement qu'elles en avaient porté.

Je me trouvais à Lima le 1er mars 1823, lorsque le nouvel élu de l'armée se présenta au peuple en parcourant la ville, suivi d'un brillant état-major. Peu d'acclamations l'accueillirent à son passage : deux ou trois soldats sortis de l'hôtel du gouvernement, suivis de quelques négrillons, enfilèrent les principales rues en criant *vive le dictateur*, et en lançant quelques pétards. Ce furent là tous les frais de l'allégresse publique : le soir, par ordre, les maisons furent illuminées. Pendant plusieurs jours, les feuilles publiques furent remplies de prose et de vers à la louange du *héros américain*, suivant une expression trop répétée dans tous les articles, pour qu'elle n'ait pas été ordonnée, et je lus même un long discours rimé en l'honneur de Riva-Aguero, sorti de la plume d'un prêtre, qui finissait par ces mots fort remarquables sans doute par leur naïve intolérance : *Fleurissent les catholiques, et meurent les protestans!*

Dès son avènement au pouvoir, Riva-Aguero s'empressa d'envoyer un émissaire auprès du général Freyre, au Chili, réclamer son assistance, et il dépêcha dans le même but un député à Guayaquil, près de Bolivar, afin qu'il pût voler rapidement au secours des Péruviens. Bolivar alors n'était point aimé des habitans de Lima ; ils lui supposaient des vues intéressées et ambitieuses, et calomniaient ses intentions. Un négociant de Lima proféra même devant moi ces mots remarquables : « Jusqu'à ce jour, on a refusé « les secours intéressés de Bolivar, mais nous sommes réduits au- « jourd'hui à choisir de deux maux le moindre; et certes, notre « allié de Colombie nous dévalisera de meilleure grace que nos amis « les Espagnols. » Bolivar n'a point justifié ces injustes suppositions. Cet homme, pour lequel la postérité réserve sans doute le nom de grand citoyen, ou qu'elle flétrira peut-être du titre de

despote (1), quitta Lima après l'avoir pacifié avec un noble désintéressement. Lord Cochrane, dégoûté de la turbulence de ces ignorans républicains et de la versatilité de leur gouvernement, avait abandonné tout récemment le service des indépendans, et s'était rendu au Brésil, où l'empereur lui avait fait offrir un grade élevé dans la marine impériale. Les Péruviens, jaloux et envieux par nature, exaspérés d'ailleurs par un état permanent de révolution, l'accusaient de toute sorte de dilapidations : il leur avait emporté, disaient-ils, trois millions de piastres, avait pillé les villes prises ; en un mot, la vindicte publique semblait le poursuivre pour outrager son nom. Quelques Anglais au service des indépendans partageaient aussi cette manière de voir, car le capitaine de vaisseau *Esmonday*, commandant la frégate *le Proueba*, interpellé par un de nos officiers en présence de notre état-major, sur les motifs présumés du départ de lord Cochrane d'un pays qui était pour lui une patrie adoptive, répondit gravement en espagnol, que je traduis mot à mot : *C'est parce que le Brésil est plus métallique*! L'ancien directeur Saint-Martin, depuis quelque temps retiré des mouvemens politiques, vivait complètement ignoré, et cependant tous les journaux des premières époques de la guerre lui avaient consacré leurs colonnes louangeuses; des cantates d'un patriotisme ardent avaient célébré les hauts faits de ce général, et des médailles frappées en son honneur rappelaient que la patrie lui devait son indépendance. L'une des médailles du temps que je possède représente le soleil, emblème du Pérou, avec ces mots : *Lima libre jure son indépendance,* 1821, et sur le revers, couronné de lauriers, ceux-ci : *Par la protection de l'armée libératrice commandée par Saint-Martin*. Que le plus puissant des orateurs avait raison de dire que, dans les révolutions, il n'y a qu'un pas du Capitole à la roche Tarpéienne !

Bien que la population du Pérou soit considérable, le zèle pour la défense commune n'a jamais été assez vif pour recruter une armée en proportion avec le nombre des habitans en âge de porter les armes. Six mille hommes sont au plus tout ce qu'on a pu

(1) Ce passage a été écrit en 1823. La mort récente de Bolivar assure l'immortalité sans tache de ce grand homme.

rallier sous les drapeaux, et jamais cet état n'eût secoué le joug des Espagnols sans les secours envoyés par la république Argentine. Les régimens de Buénos-Ayres, aguerris et disciplinés, commandés d'ailleurs par d'habiles officiers, eurent en effet tout le mérite des succès que remporta la cause de l'indépendance, et toutes les bouches ne tarissaient point alors sur les hauts faits d'un colonel de vingt-quatre ans, nommé don Juan Lavalle, surnommé l'Annibal d'Amérique. La chute de l'empire français, et le licenciement des officiers de cette vieille armée qui traversa tant de fois, les armes à la main, l'Europe dans tous les sens, amena l'émigration d'un certain nombre de braves, dont l'expérience ne contribua pas peu à faire pencher la fortune du côté des républicains. Dans le nombre de ceux dont les noms se trouvent consignés dans mon journal, je citerai le colonel de Brançay, les chefs d'escadron Rollet et Bruix, et M. Bouchard, ancien lieutenant de vaisseau, qui, par une croisière hardie dans les Philippines, fit un tort considérable aux navires espagnols.

Au moment où j'allais quitter Lima, la population entière de cette grande cité sortait de son apathie habituelle, tant elle était travaillée par les mesures énergiques que prenait le nouveau dictateur. De toutes parts apparaissaient des soldats en armes, ou des recrues en exercice ou en marche. Les chevaux des particuliers étaient mis en réquisition pour le service de la cavalerie; des dons dits volontaires, mais impérieusement demandés, avaient permis d'habiller la troupe. Des jeunes gens encore dans l'adolescence composaient l'infanterie, dont les compagnies n'offraient ni nerf ni aplomb militaires, et dont toute la force résidait dans les noirs, hommes robustes, cruels, mais belliqueux; les officiers étalaient le luxe le plus grand dans leurs uniformes, tandis que l'accoutrement des soldats était singulier par quelques détails. C'est ainsi que les bonnets de grenadiers étaient faits avec des peaux de mouton, que surmontaient comme panaches de grosses mèches de coton; les casques étaient en peaux à demi tannées et peintes en noir, avec des cimiers de laine rouge; les fourreaux des sabres de la cavalerie se somposaient de lanières de veau, dont le poil était en dehors, etc.

Les événemens subséquens sont assez connus en Europe; je n'en

dirai rien. Les dernières lignes sur Lima et ses environs seront consacrées à quelques observations sur l'histoire naturelle.

Sous le rapport topographique, on se rappelle qu'une vaste plaine, nue, unie, et peu élevée au-dessus du niveau de la mer, s'étend entre Callao et Lima. Le littoral, à une distance assez grande, est formé en entier par des tas de galets considérables, qui ont dû y être portés par les submersions fréquentes que produisent les tremblemens de terre, dont les habitans conservent de cruels souvenirs. Ces galets sont parfaitement arrondis, et assez communément de nature granitique ou quartzeuse; ils doivent sans doute leur naissance aux lests des navires mouillés sur la rade, ou peut-être aux éboulemens des petits caps de Callao au sud, ou de Bocanegra au nord.

De nombreux ruisseaux et des flaques d'eau sillonnent les alentours de Callao : une herbe épaisse y forme des tapis verdoyans; mais toutefois de larges surfaces sont recouvertes d'efflorescences salines, et s'étendent jusqu'à plus d'un mille dans l'intérieur. Les eaux de la mer, en couvrant fréquemment le sol, l'ont imprégné de l'hydrochlorate de soude qu'elles contiennent. Quelques parties de cette plaine sont livrées à la culture, et les propriétés sont encloses de murs en terre très solides, nommés *tapias*. La nature de cette terre est une marne productive. Les montagnes de Lima sont complétement dénudées, si on en excepte quelques chétives plantes charnues, telles qu'un solanum et un cactus, les seules qui subsistassent à l'époque de notre séjour. Leur base est formée par des roches granitiques, leur sommet est schisteux, et le schiste est très souvent chargé de particules ferrugineuses. Ces montagnes présentent quelques traces d'un sol arénacé, dû entièrement à l'effritement du granite. Au-delà de cette petite chaîne qui entoure Lima, commencent les *sierra* du Pérou intérieur.

L'île Saint-Laurent, placée à l'entrée de la baie, est complétement nue, et est formée en entier par une roche de phtanite gris : son aspect est celui d'un îlot d'un rouge foncé; chaque fragment de roche, à sa surface, se sépare par feuillets minces, et souvent, comme les pyrites, ces fragmens tombent en déliquescence. Cette île présente à son extrémité méridionale des crevasses, et des aiguilles affectant diverses formes. Les rochers qui s'élèvent au-

dessus de la mer, sur toutes les côtes du Pérou, sont recouverts d'une couche très épaisse de matière blanche, nommé *guana*, attribuée à la fiente des oiseaux maritimes, qui, depuis des siècles, s'y reproduisent en paix ; c'est l'engrais le plus usité dans tout le pays.

Plus célèbre par ses mines que par les productions de son agriculture, le Pérou est loin de rivaliser sous ce rapport avec le Chili, riche en métaux précieux, mais riche surtout en substances nourricières, bien que son sol soit très mal cultivé. La majeure partie des approvisionnemens de la province de Lima, est fournie par les ports de Valparaiso, de Coquimbo et de la Conception ; et la plupart des cargaisons expédiées sur les navires français consistent en farines et en vin : tout ce qui est nécessaire à la vie y acquiert par conséquent une valeur hors de toute proportion.

La température de Lima était très chaude en février et mars, époque de notre relâche. Les vents régnans soufflaient du sud, variaient au sud-sud-est, au sud-est, et ne restaient que peu d'instans au nord. Pendant le jour, les calmes étaient fréquens, et ce n'était même que vers onze heures du matin qu'une légère brise venait agiter l'atmosphère. Une brume constante et épaisse apparaissait vers cinq ou six heures de la matinée, et ne se dissipait que vers neuf ou dix heures. Le soleil alors prenait une grande force. Vers quatre heures du soir, la brume tombait de nouveau sous forme de pluie très fine, et persistait ainsi jusqu'aux approches de la nuit. Ces brouillards périodiques et diurnes sont nommés *garua*: seuls ils entretiennent la vie végétative sous un ciel où il ne pleut jamais. Les nuits sont remarquables par leur douceur et leur sérénité. Dans le jour, vers deux heures, la chaleur était très forte, et le thermomètre centigrade, au soleil, s'élevait jusqu'à 45 degrés : son maximum d'élévation, à l'ombre, paraissait fixé entre 24 et 25 degrés, et la température de l'eau dans la rade était, terme moyen, de 21 degrés. L'hygromètre indiqua toujours une saturation complète. Les grandes perturbations de la nature qui agitent le Pérou sont les tremblemens de terre, qui se répètent presque chaque année, et qui souvent renversent de fond en comble des cités entières, et font franchir à la mer les obstacles qui en resserraient les limites naturelles. Callao, en 1747, fut ainsi abîmé, et

depuis cette époque ces phénomènes se sont souvent reproduits. Suivant dom Hippolyte Unanue, les volcans, qui sont la source de ces commotions souterraines, appartiennent au second groupe des monts ignivomes du Pérou, à la chaîne volcanique de *Hyaynaputina* ou *Quinistacas*, dans la Cordillière des Andes proprement dite.

Les principales productions des environs de Lima sont les patates douces, les *papas* ou pommes de terre, les pastèques, les melons, les arachis, les pepinos. Aux arbres à fruits importés d'Europe se joignent ceux des tropiques, et près des pruniers, des jujubiers, des pêchers, des figuiers, des pommiers, des oliviers, de la vigne, viennent se placer les orangers, les citrons doux, les goyaves, les avocatiers, les passiflores édules, les ananas. Le dattier est naturalisé à Bella-Vista. Les bananiers, les cannes à sucre, les cocotiers, sont plantés en plusieurs endroits. Mais parmi les productions estimées dans le pays sont : la pulpe du *mimosa inga*, nommé pois doux ; la pulpe aigrelette du tamarinier, et le fruit très gros et d'un rouge vif, nommé *tuna*, que porte une raquette ou figuier de Barbarie. La coca, qui fournit une substance très employée comme un masticatoire agréable, est cultivée soigneusement, ainsi que le maïs, le blé et la salsepareille.

L'aspect de la végétation de la côte est triste, et ne permet point d'espérer des récoltes importantes ; et ce n'est sans doute qu'après avoir dépassé la ville de Lima que se montre, plus riche et plus variée, la flore péruvienne. Aucun arbre, aucun arbrisseau vigoureux n'ombragent les alentours de Callao, et les endroits humides de la plaine, en effet, présentent seulement çà et là des haies formées par un petit arbuste de la famille des synanthérées, à feuillage blanchâtre, et qui croît le pied dans l'eau. Les fossés ou les mares sont revêtus de sagittaires, de samoles, de calcéolaires, et notamment d'une petite utriculaire à peine haute d'un pouce, et surtout de pistia stratiotes. Les lieux un peu secs nous ont offert plusieurs plantes qui s'y sont probablement naturalisées, telles que la luzerne cultivée, la verveine officinale, le *datura stramonium*. Non loin de *Belle-Vue* commencent des espèces de petits taillis composés de broussailles : là croissent quelques végétaux

plus intéressans, deux espèces de sensitives, des héliotropes, un *cestrum*, des *solanum*, et surtout une graminée, nommée *carapallos* dans le pays, dont les feuilles distiques, âpres et consistantes, sont disposées d'une manière flabelliforme. Les bords de plusieurs champs sont ornés d'ipomées à grandes cloches bleues, de capucines, que les créoles nomment *mortues*, de ricins palma-christi. Les bords des eaux, frais et herbeux, sont garnis de balisiers, de passiflores à très petites fleurs vertes, de fougères, d'une nicotiane. Le floribundio, ou datura à grandes cloches, et le plumiera à fleurs rouges, sont les arbustes d'ornement que les Péruviens paraissent affectionner le plus. Les côtes méridionales sont garnies de prairies flottantes de macrocystes pyrifères; celles de Callao ne nous ont présenté que le macrocyste pomifère, remarquable par ses frondes entières, non dentées, et par ses formes grêles. Tel est l'aspect d'un pays visité chaque année par un grand nombre d'Européens, et où, malgré un court séjour et des excursions bornées, nous nous sommes cependant procuré plusieurs espèces nouvelles d'oiseaux.

Parmi les rapaces, je mentionnerai ici en première ligne deux cathartes, que les lois du pays défendent et protégent contre toute agression, et dont les habitudes sont devenues tellement familières, qu'on les voit n'éprouver aucune crainte, et vivre comme des oiseaux de basse-cour au milieu des rues et sur les toits de chaque maison. Leur utilité est d'autant mieux appréciée, sous une température constamment élevée et sous un ciel où vit la race espagnole, que ces oiseaux semblent seuls chargés de l'exercice de la police relativement aux préceptes de l'hygiène publique, en purgeant les alentours des habitations des charognes et des immondices de toute espèce, que l'incurie des habitans sème au milieu d'eux avec une indifférence apathique. On m'a dit qu'une amende assez forte était imposée à quiconque tuait un de ces oiseaux, et le public, en entier, témoigna un assez vif mécontentement une fois que, cherchant à procurer à nos collections un de ces vautours, je tirai sur un groupe de plusieurs individus. L'*aura* ou catharte à tête rougeâtre, qui existe en abondance dans toute l'Amérique méridionale, est beaucoup moins commun à Lima que l'*urubu* ou catharte à tête noire. Cet oiseau exhale une odeur repous-

sante et nauséabonde, qui, même à une certaine distance, est encore très forte, et qui atteste jusqu'à quel point ses goûts sont dépravés.

La chevêche grise, qui se creuse des terriers, et qui a pour habitude de se percher sur les mottes de terre, est très commune dans les champs.

Les passereaux sont assez nombreux en espèces, et la plupart ont une livrée agréablement nuancée. Ainsi, nous observâmes plusieurs moucherolles et gobe-mouches, et, entre autres, le rubin et le tangara oriflamme; un chardonneret noir et jaune, très voisin du *fringilla xanthorea* de M. Charles Bonaparte; le moineau olivarez, un loxie à plumage rouge, un troglodyte, etc. Aux environs de Lima, dans des clairières, vit le petit bouvreuil, que nous avons nommé *Télasco*; et dans les grands arbres du passéo, est assez commun l'ani inédit, que j'ai décrit sous le nom d'ani de Las Casas. Un fournier brun, flammé de fauve, habite l'île dénudée de Saint-Laurent. Mais une des découvertes les plus intéressantes de notre très court séjour sur les côtes de Lima, alors agitée par les discordes civiles, est celle de plusieurs espèces d'oiseaux-mouches; elle nous fait regretter vivement d'avoir été dans l'impossibilité de consacrer un temps plus long à des recherches toutes pacifiques, et qui auraient indubitablement augmenté le catalogue des êtres connus. Trois espèces d'oiseaux-mouches, proprement dits, voltigeaient alors, pendant les heures les plus chaudes du jour, sur les petits buissons d'un arbrisseau syngénèse. L'espèce la plus rare est celle que j'ai nommée *Cora*, nom qu rappelle à l'esprit une touchante prêtresse du soleil : le corps et la tête sont d'un vert-doré brillant ; la gorge a l'éclat de l'acier bruni, avec des teintes de cuivre de rosette, et deux longues rectrices blanches, terminées de noir, dépassent de beaucoup la queue. LA deuxième est l'oiseau-mouche Amazili, moins orné, sans doute, puisque la moitié supérieure du corps est d'un vert-doré uniforme, et que la partie inférieure est d'un marron sans éclat métallique. La troisième espèce, très petite, est d'un grisâtre sale.

Deux hirondelles, l'une à tête et à ventre d'un rouge ocracé et à plumage bleu-noir, l'autre à ventre blanc, sont les seuls fissirostres que nous ayons vus. Le martin-pêcheur, dont Commerson a

laissé un dessin dans ses manuscrits, sous le nom de *camaronero*, a les mœurs de celui d'Europe, et fréquente les rives du Rimac et les eaux vives des canaux qui y affluent; ses couleurs en-dessus sont d'un vert métallique, et le dessous du corps est blanc; le bec et les pieds sont noirs. L'étourneau blanche-raie des terres Magellaniques, que nous savons exister aux îles Malouines et au Chili, se retrouve au Pérou : ses couleurs y sont encore beaucoup moins vives que dans les deux localités précédentes.

Plusieurs colombes peuplent les environs de Lima. Une surtout, à peine de la taille d'un moineau, à plumage d'un fauve-clair, présentant des taches d'un rouge-noir et comme sanguinolentes sur les ailes, aime à courir sur la poussière, dont elle a la couleur, et qui la dérobe à la vue; Commerson l'a dessinée sous le nom de *tortolita* : c'est la colombi-galline cocotzin.

Les échassiers ont quelques espèces analogues à celles d'Europe : telles sont les chevaliers, pélidne, et corlieu, etc. Ce dernier a la teinte de son plumage beaucoup moins foncée que le corlieu de France. Les chevaliers sont ceux aux pieds jaunes et courts. Mais un oiseau de rivage, plus spécialement propre à ces côtes, est la maubêche australe.

Les palmipèdes, comme on doit le penser, sont les oiseaux qui s'offrent le plus communément aux regards du navigateur : ce sont ceux au milieu desquels il vit, sans néanmoins pouvoir les étudier à son aise, car la rapidité de leur vol, et leurs habitudes au milieu des mers, leur accordent une protection puissante et efficace. Les côtes de Lima nous ont toutefois donné quelques espèces nouvelles, et dans une course sur l'île de Saint-Laurent, nous y avons tué la belle sterne, que nous avons décrite sous le nom de sterne des Incas. L'ilot de Saint-Laurent et ses falaises abruptes et désertes sont le séjour habituel de légions d'oiseaux de mer, parmi lesquelles, sans contredit, il nous reste beaucoup d'espèces à connaître. Il me suffira de citer quelques palmipèdes communs, tels que la mouette à tête cendrée, les sternes tschegrava et katelkaka, le fou blanc, les cormorans, le pélican brun, et le manchot à lunettes qui fréquente la rade; et n'est-il pas remarquable de voir ainsi un oiseau des latitudes les plus élevées et les plus froides du sud s'avancer sous les latitudes les plus chaudes de l'équateur? LESSON.

VOYAGES

DANS

L'INTÉRIEUR DU BRÉSIL

PAR M. A. DE SAINT-HILAIRE.

Peu de personnes savent maintenant que la baie de Rio de Janeiro, avec ses fertiles campagnes, ses rochers à pic, ses collines verdoyantes, a porté le nom de *France Antarctique*; on sait encore moins peut-être que c'est à deux Français ennemis par religion et rivaux comme historiens qu'on doit les premières notions un peu complètes que l'on ait eues sur le Brésil et sur les nations guerrières qui le parcouraient. Le premier est Jean de Lery, natif du duché de Bourgogne, comme il le dit lui-même, et protestant, fuyant les persécutions de l'Europe, et cherchant une patrie nouvelle aux doux climats de *Guénabara* (1). Le second,

(1) Les Tupinambas avaient donné ce nom à la baie de Rio de Janeiro.

André Thevet, est un moine, grand explorateur de contrées nouvelles, voyant rapidement, mais avec sagacité, et revêtu du titre pompeux de cosmographe du roi. Si l'on en excepte les récits curieux, mais un peu romanesques, d'Hans Staden (1), quelques documens raisonables publiés par Hackluit (2), et quelques *roteiros* (routiers) fournis par les navigateurs et par les colons qui envoyaient à Lisbonne les divers matériaux dont se servit Jean de Barros pour écrire sur le Brésil cette histoire qui n'a point paru, les renseignemens qui parvenaient sur ce beau pays étaient dus, pour la plupart, aux récits mensongers des navigateurs normands, employés au XVIe siècle comme interprètes dans les relations commerciales qu'on avait avec les nations indiennes. Quelques-uns de ces hommes, tirés d'une classe corrompue, apportaient trop souvent aux sauvages l'exemple des vices de l'Europe, et puisaient dans la barbarie de ces nations une férocité nouvelle. On cite d'eux des traits qui ne laissent rien à envier aux conquérans du Mexique et du Pérou; mais, doués d'un courage à toute épreuve, d'une activité incroyable, et d'une merveilleuse facilité à se ployer aux coutumes des peuples parmi lesquels ils allaient vivre, ils jouissaient au milieu d'eux d'une telle estime, que le titre de *Mair* ou de Français était la sauvegarde la plus assurée parmi les Tupinambas. On sent toutefois que les récits de ces hommes grossiers ne pouvaient être ni bien exacts, ni bien exempts de préjugés : aussi, vers le milieu du XVIe siècle, des idées fort étranges s'étaient-elles répandues en France sur ce pays. Les cosmographies du temps (et je ne sais trop si celle de Munster n'en offre pas un exemple) nous représentent les indigènes du Brésil débitant la chair humaine sur un étal, comme nos bouchers débitent la chair des bestiaux. Enfin Lery parut, et ces contes absurdes trouvèrent moins de crédit : doué de l'esprit le plus observateur et d'une ame pleine de poésie, ce voyageur comprit admirablement les nations parmi lesquelles il vivait et la nature sublime dont il était environné; il fait

(1) Hans Staden a publié sa relation dès 1556. Thevet a donné la sienne en 1558, et le livre de Lery, composé en 1556, n'a paru qu'en 1578.

(2) On peut consulter dans cette collection Hatkins, 1530, 1532; Reniger et Forêt, 1540; Pudsey, 1542; Hare, 1580; Lancaster, 1594.

presque pleurer d'attendrissement quand on le voit chantant des psaumes au milieu des belles forêts du Brésil, et quand, dans son effusion pleine d'enthousiasme, il fait partager le sentiment dont il est animé à deux Indiens qui l'admirent sans le comprendre. C'est chez lui que sont décrites pour la première fois, avec quelque soin, les productions naturelles du pays; c'est chez lui qu'on apprend à juger ces nations méconnues jusqu'alors, qui joignaient au plus ardent courage les plus nobles et les plus touchantes qualités, et chez lesquelles on est effrayé de rencontrer l'horrible coutume de l'anthropophagie comme un fait moral devant lequel l'esprit épouvanté recule, surtout quand il faut le concilier avec des vertus pleines de douceur et des preuves de la plus touchante hospitalité. Le récit naïf de Lery eut un tel succès en France, qu'il obtint successivement cinq éditions. Quelque temps auparavant, Thevet avait donné ses *Singularités de la France antarctique*, et ce livre, en excitant les esprits, avait éveillé la curiosité; mais il était si loin d'offrir le charme de style qu'on rencontre chez Lery, qu'il ne put obtenir qu'une vogue éphémère. Observateur moins exact que le voyageur dont nous venons de parler, mais s'enquérant plus minutieusement que lui des croyances religieuses, Thevet est devenu précieux pour ceux qui cherchent des notions sur la mythologie des peuplades du Brésil; et le temps a donné aux récits du *cosmographe* un degré d'intérêt qui ira toujours en croissant, puisque ces nations sont éteintes. Plusieurs années après (1614), Claude d'Abbeville ne se contenta pas d'écrire sa relation du Maranham, il emmena avec lui plusieurs guerriers de la nation déchue des Tupinambas, pour les faire baptiser à Paris, et offrir à une cour pompeuse l'étrange spectacle de ces sauvages, qui, après avoir amusé un moment les oisifs, moururent de douleur loin de leurs belles forêts. Nous ne craignons pas de le dire, quand, malgré l'estimable travail de Southey, on écrira un jour dans tous ses détails l'histoire primitive du Brésil, ce sera à ces trois voyageurs qu'il faudra puiser, ainsi qu'à la relation un peu romanesque du bon Hans Staden. Les ouvrages portugais seront d'un faible secours, si l'on en excepte, avec Vasconcellos, un routier du Brésil que l'on conserve à la Bibliothèque royale de Paris, et qui, ayant été écrit vers la fin du XVIe siècle, contient les renseigne-

mens les plus précieux sur les indigènes et sur les divisions politiques du territoire qu'ils occupaient.

Mais ces diverses relations ne décrivaient que le littoral; les magnificences de l'intérieur restaient complètement inconnues, et cependant des hommes hardis commençaient à remonter les fleuves, à visiter les solitudes imposantes du désert. Vers la fin du XVIe siècle, les Paulistes (on désignait ainsi les habitans de la capitainerie de Saint-Paul) formaient ce qu'on appelait alors des *bandeiras*, et renouvelaient, dans ces aventureuses expéditions, tout ce que l'esprit chevaleresque de l'époque pouvait imaginer de plus audacieux. Malheureusement ces hommes entreprenans, gens d'action et non de savoir, ne confiaient guère au papier la relation de leurs merveilleuses expéditions; ils ne leur attribuaient pas tant d'importance, et se contentaient, à leur retour sur le bord de la mer, d'en faire quelques-uns de ces récits que la mémoire du peuple a conservés en leur imprimant ce caractère de merveilleux que les traditions prennent toujours avec le temps.

Tantôt le voyageur était arrivé dans d'imposantes solitudes, nouvel *Eldorado*, où l'or et les pierres précieuses étincelaient de toutes parts; mais la fatigue l'avait empêché de s'arrêter au milieu de ces trésors, et depuis il n'avait pu trouver ce lieu mystérieux, à la recherche duquel s'élançaient une foule d'aventuriers. Tantôt, sur le bord d'un ruisseau, la mère des eaux (*mai das aguas*) avait arrêté le voyageur épouvanté, et celui qui ne craignait point de combattre le jaguar entourait d'une crainte superstitieuse le lac qui renfermait le paisible manati, ce *pexe boy* des Espagnols, qui, dans toute autre contrée, eût pu donner naissance à la fable des Syrènes; puis venait encore le récit des ruses employées pour vaincre les sauvages, ou pour s'en faire redouter en leur imprimant une sainte terreur. C'est ainsi qu'on vous raconte comment le hardi Bartholomeu Buenno, pour découvrir de nouveaux trésors, menaçait les simples habitans de Goyaz d'incendier les lacs et les rivières de cette immense contrée, en brûlant un peu d'eau-de-vie dans un vase d'étain. On vous dit encore la terreur avec laquelle ces pauvres sauvages voyaient déjà la flamme bleuâtre s'élançant, par un pouvoir mystérieux, au-dessus des vagues, et voltigeant

sur elles, jusqu'à ce qu'une vallée de sable remplaçât un lac aux bords enchantés.

On comprend que tous ces contes, qui pouvaient bien entraîner des imaginations enthousiastes, et faire faire des découvertes, n'avançaient guère les Européens dans la connaissance topographique du pays (1). On était obligé de s'en tenir aux anciennes relations; elles contenaient, il faut en convenir, bien peu de notions positives sur l'état physique de la contrée.

Enfin arrivèrent les guerres de la Hollande, et l'on vit paraître deux grands ouvrages qui, pendant bien long-temps, servirent de guide à ceux qui eurent à parler du Brésil. Leur influence devint d'autant plus universelle, qu'ils furent composés en latin. Je veux parler de l'*Histoire naturelle* de Pison et Margraff (1648), et de l'*Histoire contemporaine* de Barlœus (1647). Ces deux ouvrages, écrits avec conscience, mais se bornant, l'un à la botanique et à la zoologie du Brésil, l'autre au récit d'une conquête, ne purent répandre des connaissances bien générales; néanmoins ils occuperont long-temps un des premiers rangs dans la bibliographie des ouvrages relatifs au Brésil.

Mais Pison et Barlœus, ainsi que Roulox Baro, J. Moreau (1651), Brito-Freyre (1657), leurs contemporains, et plus tard Rocha Pitta (1730), connaissaient encore bien peu de l'intérieur, et les notions qu'ils en donnaient étaient bien vagues; aussi tout le XVIIIe siècle resta-t-il dans une ignorance profonde à ce sujet; car, pendant plus de cent ans, aucun ouvrage remarquable ne fut publié sur le Brésil. Parlerons-nous en effet du livre de Duguay-Trouin, qui n'est que le récit d'une expédition militaire, audacieuse comme son chef? Dirons-nous un mot de ces lettres où Parny décrit Rio de Janeiro en style de boudoir? Enfin, le grave Staunton arriva au Brésil à la suite de l'expédition de lord Macartney, et il donna du moins à l'Europe quelques notions raisonnables sur ce beau pays (1797). Barrow, plus tard, l'imita, et son habile traducteur, Malte-Brun, ajouta son immense érudition aux notions im-

(1) Cela est si vrai, que Buenno, dont nous venons de parler, erra pendant plusieurs années dans les forêts pour retrouver les contrées découvertes par son père.

parfaites que le voyageur avait recueillies (1807). Cependant l'intérieur du Brésil avait vu se développer une laborieuse population; des cités florissantes s'y étaient élevées, et, chose incroyable! l'intérieur était moins connu à l'Europe que les villes de l'Inde ou de la Chine, sur lesquelles les missionnaires donnaient du moins, de temps à autre, quelques renseignemens. L'ignorance était si complète dans tout ce qui avait rapport à cette immense partie du Nouveau-Monde, que les géographes oubliaient quelquefois de parler de la province du Mato-Grosso, et le Mato-Grosso est plus vaste que la Germanie tout entière (1)!

Un grand changement politique amena de grands changemens dans l'état des connaissances sur le Brésil. Sans parler de Lindley, qui ne vit que les côtes (1804), Mawe décrivit enfin une partie de ces mines célèbres dont on ne connaissait guère que le nom, et sa relation, bien qu'imparfaite, jeta quelque jour sur l'intérieur (1812). M. Langsdorff peignit avec charme les délicieuses solitudes de Sainte-Catherine, et révéla aux naturalistes les immenses moissons qu'ils pouvaient y faire. Koster parcourut un pays dont il avait à peine été fait mention depuis les conquêtes de la Hollande. Pernambuco et le Maranham furent enfin décrits (1816); puis parut cette *Corographie Brésilienne*, de Cazal, qui, malgré ses nombreuses imperfections, rendit un service immense à la statistique du Brésil, et apprit à l'Europe l'existence de vastes provinces dont on ignorait jusqu'au nom; mais, pendant que le P. Manoel Ayres de Cazal (1817) enregistrait sèchement tant de noms de villes, de villages, de nations à demi éteintes, ou qu'on devait subjuguer, des savans européens, dont on ne peut assez admirer le courage, s'élançaient dans l'intérieur, et allaient étudier des milliers de productions inconnues, ou bien observer en philosophes des nations qu'on verra bientôt disparaître des belles forêts qui leur servent d'asile, et qui elles-mêmes tomberont sous la hache du cultivateur. C'est ainsi qu'on vit paraître tour à tour ce prince

(1) A partir de 1783, un savant qu'on peut appeler le Humboldt brésilien, Alexandre Rodrigues Ferreira, employa plusieurs années à parcourir les contrées les plus reculées de l'intérieur, et surtout le Mato-Grosso. Ses manuscrits sont restés inédits. Il est mort en 1814.

de Neuwied, plein de sagacité, qui contempla la nature en observateur, et qui la peignit quelquefois en poète (1819); Spix et Martius, dont les voyages sont à peine connus en France, et qui sont cependant pour le Brésil ce qu'ont été pour le Mexique et pour le Pérou les immenses travaux de Humboldt et de Bonpland. Malgré ces grands et utiles ouvrages, auxquels il faut joindre ceux du baron d'Eschwege, qui, vivant depuis plusieurs années au milieu de Minas, a fait connaître mieux que tout autre aux Brésiliens les richesses métalliques de cette belle province, l'état de l'intérieur était presque ignoré en France.

Tandis que Henderson (1817), Walsh, Luccok, se disposaient à visiter soigneusement certaines localités, que Pizarro préparait les matériaux immenses de sa grande statistique, que Rugendas rêvait à ces belles solitudes, retracées d'une manière si poétique par son pinceau; tandis que des savans et des artistes parcouraient le Brésil en sens divers et dans des buts différens, doué d'un esprit observateur, plein de conscience scientifique, un Français, riche de connaissances acquises dans le silence du cabinet, visitait les provinces les plus reculées du Brésil, non-seulement avec l'intention de les faire connaître à la France, mais dans le but plus noble encore de révéler aux Brésiliens les richesses végétales cachées au sein des forêts vierges, ou croissant au milieu de ces campagnes que nul voyageur n'avait visitées avant lui. Si le prince de Neuwied cherchait surtout à éclaircir la zoologie du Brésil; si les Camara, les Andrada, les d'Eschwege faisaient connaître ses richesses métalliques, M. Auguste de Saint-Hilaire, comprenant la botanique dans son but le plus élevé d'utilité, décrivait les plantes les plus remarquables, et surtout les plus utiles : s'attachant de préférence à celles auxquelles le vulgaire attribuait des qualités précieuses ou énergiques, il combattait les erreurs de la botanique populaire, ou profitait de ses expériences (1); il faisait, en un mot, ce que n'auraient de long-temps fait peut-être les Brési-

(1) Ces importantes observations ont été principalement consignées dans un ouvrage que nous avons lu avec le plus vif intérêt.

Voyez *Plantes usuelles des Brésiliens*, par M. A. de Saint-Hilaire, A. de Jussieu et Cambessèdes, in-4°, 75 pl.

liens, et ce qui mérite de la part d'une nation la plus haute reconnaissance (1).

Mais ne nous le dissimulons pas, le but qui entraînait M. Auguste de Saint-Hilaire dans ses courses à la fois si pénibles et si utiles, ce désir ardent du bien des hommes, qui le guidait sans cesse, se montre avant tout dans son voyage. Pour peu que l'on connaisse le Brésil et l'imperfection des relations précédentes, on est surpris de la multitude de documens importans qu'il renferme, qui étaient inconnus avant lui, et auxquels les Brésiliens eux-mêmes seront contraints d'avoir plus d'une fois recours. Non-seulement M. Auguste de Saint-Hilaire entre dans de nombreux détails sur l'exploitation des mines et sur les produits métalliques, mais il donne des renseignemens statistiques de la plus haute importance pour les voyageurs qui lui succéderont; il est le premier qui ait désigné aussi clairement les distances, qui ait établi le mouvement de la population dans certains districts à peu près inconnus. L'état administratif, le produit de l'impôt, la manière dont cet impôt se perçoit, la situation politique et religieuse des habitans de l'intérieur, leur mode d'existence, les améliorations qu'on peut leur faire subir, ont été dans ce voyage l'objet de l'examen le plus mûr et le plus consciencieux.

Dans une courte préface, qu'il est important de lire, puisqu'elle dit en peu de mots le but et les opinions du voyageur, M. Auguste de Saint-Hilaire rappelle qu'il a consacré six années entières à parcourir une vaste portion de l'empire du Brésil; qu'il y a fait environ deux mille cinq cents lieues; qu'il a visité les provinces de Rio de Janeiro, d'Espirito-Santo, de Minas-Geraes, Goyaz, Saint-Paul, Sainte-Catherine, et qu'il a même passé plusieurs mois dans la république Cisplatine, où il a été à même d'examiner les restes des missions jésuitiques de la rive gauche

(1) Vers le même temps, et seulement à quelques années de distance, M. le contre-amiral Roussin exécutait le long des côtes ses immenses travaux hydrographiques; M. Freycinet rassemblait les nombreux documens qu'il a publiés dans son *Voyage autour du monde*, sur la statistique de Rio de Janeiro; M. Taunay répandait le goût des arts dans cette ville, et les fils préparaient ce panorama d'une si merveilleuse exactitude que tout Paris a admiré.

de l'Uruguay. Pour peu que l'on soit familier avec les livres qui parlent du Brésil, on voit promptement tout ce que promet de neuf cette nouvelle relation. Un sommaire rapide du voyage, qui précède l'un des grands ouvrages de l'auteur (1), a pu déjà faire soupçonner cet intérêt géographique. Toutefois, M. de Saint-Hilaire suivant l'ordre chronologique dans ses relations, les deux volumes que nous annonçons ne contiennent que le voyage à Minas-Geraes, à Minas-Novas, à Espirito-Santo et aux Campos-Geraes, pays bien différens d'aspect et de productions, mais que leurs richesses agricoles ou métalliques placent à l'un des premiers rangs dans la géographie du Brésil.

Parti de France en 1816 avec l'ambassade de M. le duc de Luxembourg, et dans le seul but de se livrer à une branche de l'histoire naturelle pour laquelle il s'était senti, dès sa plus tendre enfance, une sorte de passion, ce n'était point dans les villes, c'était dans les campagnes solitaires de l'intérieur que le voyageur pouvait la satisfaire. Aussi ne fit-il qu'un bien court séjour à Rio de Janeiro, et s'enfonça-t-il presque aussitôt après son arrivée au sein de ces bois vierges qui existent encore dans la province, et dont il fait connaître le caractère varié. A l'aspect de ces forêts imposantes qu'il décrit en habile naturaliste, il arriva à M. de Saint-Hilaire ce qui arrive à presque tous ceux qui les parcourent pour la première fois : sous ce beau ciel des tropiques, au milieu de cette magnificence de la végétation qui n'a point d'égale en Europe, et que l'enthousiasme du poète ne saura jamais peindre, le voyageur qui venait de quitter le bord de la mer, cherchait déjà quelques fleurs qui lui rappelassent celles de la France ; il venait d'en trouver une, c'était un *érinus*, semblable à la primevère à grande corolle, et son aspect lui fit éprouver une vive émotion :

« Des plantes que l'on puisse rapporter aux genres de la Flore française sont fort rares sous les tropiques, et je n'en recueillis jamais dans le cours de mes voyages sans éprouver quelque attendrissement. Cet *erinus* me rappela, avec celui des Alpes, les riantes campagnes où j'avais vu ce dernier pour la première fois, et les

(1) *Histoire des plantes les plus remarquables du Brésil et du Paraguay*, avec figures.

doux souvenirs de la patrie vinrent se mêler au recueillement dans lequel m'avaient plongé les forêts sombres et majestueuses que je traversais alors. »

Après avoir parcouru les environs si pittoresques de Rio de Janeiro, Aguassù, Bemfica, la vallée Das Pedras, la montagne de la Veuve (*Serra da Viuva*) et Pao Grande, une des sucreries les plus considérables du Brésil, qu'il décrit avec exactitude, M. Auguste de Saint-Hilaire arriva à l'habitation d'Uba, fondée par M. Jozé Rodriguez, un ardent ami des Indiens, et il avoue que, durant tout son séjour au Brésil, il ne passa nulle part des instans plus heureux que dans cette solitude, où ses nombreuses collections d'objets d'histoire naturelle commencèrent à s'accroître.

« Ce n'est pas seulement pendant le jour, dit-il, que l'entomologiste augmente ses collections; il peut encore, lorsque la nuit arrive, se livrer à la chasse des insectes phosphoriques. Tandis qu'en France la propriété d'être lumineux ne s'observe que dans trois ou quatre lambyres, et que, dépourvus d'ailes, ils restent à peu près à la même place, cachés parmi les herbes, ici diverses espèces, appartenant à plus d'un genre, parcourent les airs et les sillonnent de leur brillante lumière. Quelques-uns ont les derniers anneaux du ventre remplis de matières phosphoriques; d'autres, au contraire, portent à la partie supérieure de leur corselet deux proéminences lumineuses arrondies et assez écartées, qui semblent se confondre lorsque l'insecte vole, mais qui pendant le jour brillent comme autant d'émeraudes enchâssées dans un fond brun un peu cuivré. Les coléoptères phosphoriques répandent ordinairement une lumière éclatante et d'un vert jaune; cependant quelques-uns ne laissent échapper qu'une lueur rouge et obscure, et il en est qui ont tout à la fois quelques anneaux de l'abdomen remplis d'une lumière verte, et d'autres anneaux pleins d'une matière lumineuse et jaunâtre. Rien n'est plus amusant que de voir ces divers insectes voler par une nuit sombre. Dans les endroits où ils sont un peu nombreux, les airs sont traversés par des points lumineux plus ou moins larges, plus ou moins éclatans, qui se croisent en tous sens, brillent un moment, disparaissent et se montrent plus loin. Le vol des coléoptères phosphoriques n'est pas le même pour toutes les espèces : quelques-uns s'élèvent à dix ou douze pieds et même da-

vantage; d'autres, au contraire, restent toujours à quelques pieds de la terre; la plupart volent horizontalement; mais dans les endroits marécageux on trouve une petite espèce, qui, comme un jet lumineux, s'élance dans une direction oblique ou verticale, sautille un instant et disparaît. »

Ce fut à Ubà que M. Auguste de Saint-Hilaire vit des Indiens pour la première fois : c'étaient des *Coroados*; mais, comme il l'avoue lui-même, ils appartenaient à une des peuplades les plus disgraciées de la nature. Cette physionomie ignoble qu'on n'observe point chez les autres Indiens, cet embarras stupide, trahissant le sentiment qu'ils ont de leur infériorité, et qui firent naître dans l'esprit du voyageur un sentiment si vif de pitié et d'humiliation, montrent comment notre civilisation les a *faits*. Quel douloureux contraste en effet avec ces Tououpinambaoults (1) si fiers, si courageux, que vit autrefois Lery, dans ces campagnes, et dont Montaigne comparait les réponses avec ce que l'antiquité offre de plus éloquent! Toutefois, l'empreinte de l'asservissement n'a pas été partout aussi hideuse, et il y a, comme nous avons été à même de le voir, et comme l'ouvrage de M. de Saint-Hilaire en offre la preuve, des sauvages qui ont encore un sentiment de dignité primitive.

Après avoir visité dans leur aldée ces misérables Indiens, dont il peint le caractère physique et moral avec beaucoup d'intérêt, M. Auguste de Saint-Hilaire revint à Rio de Janeiro; mais ce fut pour entreprendre immédiatement son grand voyage à Minas. Se joignant donc à un savant naturaliste déjà bien connu, M. Langsdorff, et à un jeune habitant de l'intérieur, il partit de la capitale du Brésil, le 7 décembre 1816, pour ce long voyage dans l'intérieur, qui allait révéler enfin tant de choses complètement ignorées, ou du moins connues imparfaitement.

Nos voyageurs suivent d'abord la route si fréquentée qui conduit de Rio de Janeiro à Villa-Rica. Arrive-t-on dans un de ces *rancho*, espèces de caravansérails où s'arrêtent les caravanes qui vont de

(1) Thevet, dans ses *Singularités de la France antarctique*, les appelle Toupinambaux, nom qui se rapproche beaucoup plus du mot Toupinambas, par lequel les Portugais désignent cette grande nation. Je pense que Lery a voulu exprimer les moindres modifications de la prononciation indienne.

l'intérieur vers le bord de la mer; là tout est mouvement, tout est activité, mais tout se passe aussi en général avec un ordre remarquable. « Les muletiers des différentes caravanes se rapprochent, se racontent leurs voyages, leurs aventures amoureuses, et quelquefois l'un d'entre eux charme le travail de ces voisins en jouant de la guitare, et en chantant quelques-uns de ces airs brésiliens qui ont tant de grâce et de douceur. On se dispute rarement, et l'on se parle avec une politesse inconnue chez nous parmi les classes inférieures. »

La manière lente dont on voyage au Brésil, où l'on ne peut guère faire plus de trois ou quatre, ou tout au plus cinq lieues par jour, favorise les observations du voyageur; et en général ses remarques, pleines d'exactitude et d'intérêt, suppléent au manque d'incidens qui se fait un peu sentir dans cette première partie du voyage. Enfin, il arrive sur les bords du Rio-Parahybuna, qui divise la province de Rio de Janeiro de celle de Minas-Geraes. Il trace un rapide exposé de l'histoire de la découverte, qu'il ne fait remonter qu'au milieu du XVII[e] siècle, et qu'il attribue, avec Pizzaro et Southey, à un aventurier nommé Marcos de Azevedo, tandis que Cazal la fait remonter à l'année 1573, et en accorde l'honneur à Sebastião Tourinho, colon de Porto-Seguro, qui aurait longé le Rio-Doce, et serait revenu sur la côte par le Jiquitinhonha. Quoi qu'il en soit, ce fut Rodriguez Arzão, natif de Thaubaté, qui le premier découvrit de l'or dans la province de Minas-Geraes: il avait pénétré dans les déserts de Cuyaté, et à son retour, en l'année 1695, il présenta trois oitavas d'or à la municipalité (*camara*) de la ville capitale de la province du Saint-Esprit.

On sait combien de *bandeiras* de Paulistes suivirent ses traces, et combien de villes florissantes furent fondées. M. de Saint-Hilaire se plaît à énumérer les avantages dont peut jouir cette magnifique province, qui, située entre les 13° et 23° 27″ latitude S., et entre les 328° et 356° de longitude, jouit du plus doux climat, et peut produire, suivant les lieux et les hauteurs, la vigne, le sucre et le café, le chanvre et le coton, le manhiot, le froment et le seigle, la mangue, la pêche, la figue et la banane. Nous ne parlons point de ses immenses richesses métalliques. Aussi le voyageur, plein d'enthousiasme pour cette merveilleuse fertilité, ne peut-il s'em-

pêcher de s'écrier : « S'il existe un pays qui jamais puisse se passer du reste du monde, ce sera certainement la province des Mines! » Et cependant ce beau pays ne comptait, lors de son voyage, que cinq cent mille ames; ce qui ferait dix individus par lieue carrée, et par conséquent une population cent dix fois moindre que celle de la France! D'après les mêmes calculs, dans un espace de quarante-quatre ans, la population de la province des Mines aurait presque doublé.

Notre voyageur, arrivé au Registro, où se pèsent toutes les marchandises sèches qui entrent aux Mines, fait sentir toute l'absurdité du système qui faisait payer sur le fer et sur le sel des droits infiniment plus élevés que sur la bijouterie, les rubans et la dentelle; système dû au régime colonial, et qui se maintint encore après l'émancipation. Après qu'il a dépassé le Registro, on aime à le voir décrire, tantôt ces graminées gigantesques, le taboca ou tabioca, qui s'élèvent jusqu'à soixante pieds; tantôt un *solanum*, qui, loin d'être un simple arbrisseau, acquiert jusqu'à quarante pieds. Toutefois cette partie du livre n'est pas la plus neuve quant aux détails de mœurs. Enfin l'auteur arrive à ces délicieux *campos*, où change tout à coup la végétation. Là, d'immenses pâturages remplacent les forêts qu'on vient de traverser : le campo, néanmoins, n'est point une vaste plaine, et M. de Saint-Hilaire le compare à ces pacages que l'on rencontre dans plusieurs de nos hautes montagnes d'Europe : celui, par exemple, du Mont-d'Or en Auvergne, lorsque, après avoir passé le pic de Sancy, on arrive à Vassivière. Jusque là les campagnes ont été riantes; mais après avoir passé Capão, le paysage prend un air de tristesse qu'il conserve jusqu'à Villa-Rica : la verdure est remplacée par des monceaux de cailloux; on est dans le voisinage de la capitale des Mines. Pour donner une idée de la décadence de cette ville, dont le nom atteste l'ancienne opulence, nous dirons que sa population, qui s'est élevée autrefois jusqu'à vingt mille ames, est réduite aujourd'hui à environ huit mille.

Villa-Rica, construite sans aucune espèce de régularité, sur une longue suite de mornes qui bordent le Rio-d'Ouro-Preto, offre l'aspect le plus étrange et le plus pittoresque. Bâties par groupes inégaux, sur un plan différent, les maisons s'élèvent tan-

tôt sur le bord d'excavations profondes; tantôt dominées par des pics arides, elles semblent menacées d'effroyables éboulemens. Elles ont, pour la plupart, un petit jardin long et étroit; « ces jardins sont soutenus par une muraille peu élevée, presque toujours couverte d'une immense quantité de fougères, de graminées et de mousses, et le plus souvent ils forment, les uns au-dessus des autres, une suite de terrasses, dont l'ensemble présente quelquefois une masse de verdure telle qu'on n'en vit jamais dans nos climats tempérés. De ces maisons ainsi entremêlées de sommets arides et de touffes serrées de végétaux, il résulte des points de vue aussi variés que pittoresques. Mais la couleur noirâtre du sol, celle des toits qui n'est guère moins obscure, le vert foncé des orangers et des cafiers très multipliés dans les jardins, un ciel presque toujours nuageux, la stérilité des mornes où l'on n'a point bâti, communiquent au paysage un aspect sombre et mélancolique. » A Villa-Rica, M. de Saint-Hilaire fut reçu par un célèbre minéralogiste, M. le baron d'Eschwege, avec lequel il fit de nombreuses excursions dans la ville et dans ses environs, où il eut occasion de voir combien sont riches ces mines de fer qu'on a dédaignées pendant si long-temps, et qui, se montrant où l'on ne cherchait autrefois que de l'or, ranimeront peut-être un jour l'industrie de la ville délaissée. Villa-Rica est dépourvue de la plupart des établissemens utiles ou agréables qu'on trouve dans nos villes d'Europe. Cependant M. de Saint-Hilaire admira la propreté de son hôpital militaire. Son théâtre est le premier qu'on ait songé à établir au Brésil; mais malheureusement la troupe y est d'une déplorable médiocrité, et la couche de rouge ou de blanc dont les acteurs (hommes de couleur) sont obligés de se couvrir le visage ajoute encore à ce qu'il y a de grotesque et de bizarre dans leur jeu.

A Marianna, siége d'un évêché, M. Auguste de Saint-Hilaire porte ses observations sur le clergé des Mines; après avoir remarqué que le gouvernement avait interdit l'entrée de cette province aux corporations religieuses, il ne peut s'empêcher de signaler une foule d'abus qu'on remarque dans le clergé séculier. Là, comme dans toute l'étendue du Brésil, les prêtres ne perçoivent plus la dîme qu'ils ont cédée autrefois au gouvernement, moyennant un revenu annuel d'environ 1,250 francs, payable à chaque

curé. Par l'accroissement de la population et de l'industrie, le gouvernement, au bout d'un certain nombre d'années, obtint d'énormes bénéfices ; mais le traitement des curés ne suffisait plus, parce qu'ils étaient contraints de faire desservir certaines succursales. Bientôt un arrangement, connu sous le nom de *constitution de Bahia*, accorda aux pasteurs 40 reis (25 cent.) pour chaque propriétaire et pour sa femme, et 20 reis (12 cent. 1/2) pour chaque enfant et pour chaque tête d'esclave. Cet impôt avait été volontaire ; le clergé néanmoins ne tarda pas à élever d'autres prétentions : « sous prétexte, dit l'auteur, d'être indemnisés de la confession pascale, prétexte que les catholiques européens auront heureusement quelque peine à concevoir, les curés parvinrent à introduire l'usage de se faire payer 300 reis (1 franc 95 cent.) par chaque communiant. Un ecclésiastique charitable n'exigera rien des indigens; mais on a vu des curés, on ose à peine le dire, qui, au moment de donner la communion daus le temps de Pâques, suspendaient cet acte solennel pour demander à des hommes pauvres la rétribution accoutumée. C'est sans doute de cette manière que certaines cures rapportent jusqu'à 9,000 cruzades. » Félicitons l'auteur de ce qu'en ne s'éloignant pas un seul instant d'un ton de modération qui donne une nouvelle autorité à ses paroles, il a signalé de monstrueux abus qui s'opposent, comme il le prouve lui-même, à la prospérité du pays.

« La confession, dit-il, est celle de toutes les fonctions sacerdotales qui prend aux prêtres le plus de temps, et j'ai vu cinq nègres expédiés en un quart d'heure. Si les ecclésiastiques disent leur bréviaire, il faut que ce soit bien secrètement, car il ne m'est arrivé qu'une seule fois d'en surprendre un remplissant ce devoir. Être prêtre, c'est une sorte de métier, et les ecclésiastiques eux-mêmes trouvent tout naturel de considérer ainsi le sacerdoce. » M. de Saint-Hilaire, dans lequel cependant l'esprit religieux semble dominer, ajoute les derniers traits à ce tableau de l'état moral du clergé des Mines, en disant qu'il n'est pas sans exemple de voir des ecclésiastiques s'adonner (à la lettre) au commerce, et même vendre en boutique.

« Au reste, continue-t-il, si les prêtres sont loin d'être exempts de torts, on doit se plaire à reconnaître qu'ils n'y ajoutent point

l'hypocrisie : ils se montrent tels qu'ils sont, et ne cherchent nullement à en imposer par de graves discours ou par un extérieur austère. Hors des villes, leur costume ne diffère nullement de celui des laïques, et personne n'est étonné de voir un curé avec des bottes, une culotte de nankin et une veste d'indienne verte ou rose. »

Nous ajouterons à ce tableau, que nous avons vu nous-même aux environs de San-Salvador, un curé faisant danser ses paroissiens au son de la guitarre, sans que personne en fût scandalisé. M. de Saint-Hilaire, en provoquant des réformes importantes, veut qu'elles soient faites avec une extrême prudence : « Aucun peuple, selon lui, n'a plus de penchant que les Mineiros à devenir religieux, et même à l'être sans fanatisme. Tout à la fois spirituels et réfléchis, ils sont naturellement portés aux pensées graves ; leur vie peu occupée favorise encore cette propension, et leur caractère aimant les dispose à une piété douce. En général, les Mineiros ont été doués heureusement par la Providence : qu'on leur donne de bonnes institutions, et l'on pourra tout attendre d'eux. »

Continuant sa route, qui devient de plus en plus intéressante, l'auteur traverse une foule de contrées où l'extraction de l'or fait négliger encore l'agriculture. Il signale les causes principales de son faible accroissement, et quelques mots suffiront pour faire comprendre les déplorables résultats que doivent forcément amener les procédés agricoles suivis jusqu'à présent. « Si j'en excepte la province de Rio-Grande-do-Sul, celle des Missions et la province Cisplatine, on ne fait usage, dans le Brésil méridional, ni de la charrue, ni des engrais. Tout le système de l'agriculture brésilienne est fondé sur la destruction des forêts ; où il n'y a point de bois, il n'y a point de culture... » Combien de fois n'avons-nous pas entendu dire nous-même, comme l'auteur : *Hè huma terra acabada*, c'est une terre épuisée ; et le champ dont parlait ainsi l'agriculteur n'avait donné que huit à dix récoltes. M. de Saint-Hilaire est, je crois, le premier qui ait signalé un des fléaux les plus actifs de l'agriculture brésilienne, et qui ne s'est cependant développé que depuis quelques années ; nous voulons parler du *capim gordura* (*tristegis glutinosa*), graminée visqueuse, grisâtre et fétide, qui envahit les champs avec une incroyable rapidité, qui en fait disparaître toutes les autres plantes, et qu'on voit croître

où s'élevèrent les plus riches moissons. Notre voyageur, qui ne manque jamais de signaler aux habitans des contrées qu'il a parcourues les moyens d'améliorer leur sort, indique un procédé à employer pour récolter encore du maïs au milieu de ces champs désolés.

A Itajuru, et après avoir considérablement augmenté ses collections, M. de Saint-Hilaire se sépare de ses compagnons de voyage; là, il prend de nombreux renseignemens sur le mouvement de la population et sur les procédés agricoles du pays. Il les donne dans toute leur étendue, et ils peuvent devenir d'une haute utilité pour les Brésiliens eux-mêmes ou pour les émigrans. Non-seulement il entre dans les détails les plus complets sur la cession des terrains (*sesmarias*), mais il fait connaître la législation qui leur est relative. A ces documens si précieux pour ceux qui voudront s'établir au Brésil, il joint des renseignemens sur le travail des mines, qui laissent bien loin d'eux ce que Mawe a dit sur ce sujet : nous regrettons de ne pouvoir les citer, mais ils servent à prouver que là, comme dans tout le reste du Brésil, la fortune des chercheurs d'or est aussi précaire que celle des agriculteurs laborieux est assurée (1). Après avoir visité les mines encore opulentes de la Conception et d'Itabira, dont les produits vont néanmoins en s'affaiblissant, le voyageur se dirigea vers ces forges de Girao qui sans doute ont reçu depuis un immense accroissement. L'auteur dit avec raison que le fer des montagnes de Minas-Geraes peut être considéré comme inépuisable; on le trouve à la surface de la terre, et le minerai a donné jusqu'à 85 pour 100, et davantage. Que dire de ce régime colonial où il était défendu aux Brésiliens de fondre la moindre parcelle de fer? L'établissement du Morro de Gaspar-Soares a fourni depuis long-temps le fer nécessaire à l'exploitation des diamans, mais il a coûté des sommes énormes au gouvernement par le manque absolu de constructeurs habiles.

Ce sont, comme nous l'avons déjà dit, des choses essentiellement utiles qu'on doit s'attendre à trouver dans cette relation :

(1) D'ailleurs, plusieurs ouvrages, et entre autres une notice insérée dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Lisbonne, prouvent, avec notre voyageur, la déchéance successive des mines et la diminution de leur produit.

aussi ce que dit l'auteur sur la juridiction des mines, sur les titres divers de l'or, sur la manière de le fondre et de l'essayer, pourrait bien paraître aride à quelques lecteurs ; cependant il jette un tel jour sur l'administration et sur les ressources intérieures du Brésil, que nul ne saurait s'en plaindre, et d'ailleurs, hâtons-nous de le dire, ces faits sont mêlés à des détails de la vie intérieure, qui pourront plaire aux lecteurs les moins sérieux.

Mais bientôt la relation prend un autre caractère. Quittant Villa-do-Principe où il séjournait depuis quelque temps, et s'avançant vers Minas-Novas, l'auteur se trouve de nouveau en rapport avec quelques tribus sauvages ; ce sont les Malalis qu'il visite, et il cite à leur sujet un des faits les plus curieux dont il soit fait mention dans aucun voyage. Semblables à ces Guaraons des bords de l'Orénoque, qui mangent avec délices une larve du palmier *murichi*, les Malalis tirent une graisse très fine et très délicate d'un gros ver blanc (*bicho de Taquara*), et ils en accommodent leurs alimens. « Ce n'est pas tout, les Indiens emploient encore le bicho de Taquara à un usage fort différent. Lorsque l'amour leur cause des insomnies, ils avalent un de ces vers que l'on a fait sécher sans en ôter le tube intestinal, et alors ils tombent dans une espèce de sommeil extatique qui dure plusieurs jours. Celui qui a mangé un ver desséché du bambou raconte en se réveillant des contes merveilleux ; il a vu des forêts brillantes, il a goûté des fruits exquis. Mais avant de manger le bicho de Taquara, on a grand soin d'en ôter la tête, que l'on regarde comme un poison dangereux. » Nous pourrions ajouter : Peut-être parce qu'elle produit à un degré plus énergique les effets qui résultent du reste du ver. M. Aug. de Saint-Hilaire attribue uniquement la propriété narcotique du bicho de Taquara au tube intestinal. M. Latreille, auquel il a soumis la description de cet animal merveilleux, l'a reconnu pour une chenille, qui probablement appartient au genre *cossus* ou au genre *hépiale*.

A Passanha, au milieu d'un pays à peine cultivé, M. de Saint-Hilaire fait sur les Indiens des observations qui attachent vivement. Il y rencontra un Copoxo et un Panhame, auxquels il ne trouva aucun des traits de la race indienne. Malheureusement, comme il le dit lui-même, ce dernier individu, qui ressemblait à un

paysan français, était isolé, et ne pouvait servir à constituer une exception extrêmement remarquable.

Nous avons des raisons pour croire que, trompés par quelques traits généraux souvent dus au climat, les premiers voyageurs se sont trop hâtés de trouver une ressemblance absolue entre tous les indigènes de l'Amérique. Cette assertion a été émise bien légèrement, entre autres par Ulloa. Nous pensons avec M. de Saint-Hilaire que la teinte cuivrée qu'on leur a attribuée n'est point naturelle à toutes les tribus. Nous avons vu comme lui des Botocudos presque blancs, et on nous a même parlé de quelques-uns de ces Indiens, dont la teinte était d'un blanc de lait, ce qui serait probablement dû à un état analogue à celui des Albinos, ou à une circonstance accidentelle qu'on ne sait trop comment expliquer.

Après avoir peint l'état social de ces tribus encore jalouses de leur indépendance, qui semblent appartenir à une race plus sauvage que celle des dominateurs de la côte, l'auteur s'élève avec véhémence contre l'usage épouvantable de la part des nations civilisées de faire la guerre à ces misérables indigènes, qui se laissent souvent tuer sur la place où ils combattent, et qu'on pourrait à coup sûr faire passer graduellement dans la population utile.

Lorsqu'on consulte deux autres voyageurs qui ont été à même, comme M. de Saint-Hilaire, de bien connaître la position sociale des Indiens, on est effrayé des moyens qui ont été employés jusqu'à présent pour s'opposer à leurs déprédations ou pour les soumettre. MM. Spix et Martius disent que des vêtemens imprégnés du virus de la petite vérole leur ont été offerts, et que, par ce moyen, des tribus entières ont été décimées; le prince de Neuwied cite un trait qui peut figurer à côté de celui-là, quand il rapporte qu'un vieux canon chargé à mitraille ayant été placé sur le chemin d'une habitation, et disposé de manière à ce qu'on ne pût s'avancer sans le faire partir, les Indiens qui allaient la nuit enlever quelques cannes à sucre ou quelques épis de maïs, furent impitoyablement massacrés. L'empereur, à qui le Brésil doit déjà plus d'une amélioration dans son administration intérieure, s'occupe de réprimer de si sanglans abus. Le sort de ses sujets indiens l'a touché, et dans une partie du Brésil où ils sont encore assez nombreux, un Fran-

çais revêtu d'un caractère honorable, M. Marlière, est chargé de leur direction.

Le second volume de M. de Saint-Hilaire commence par la description pleine d'intérêt d'une contrée bien peu connue, de cette province de Minas-Novas, qui ne fut découverte qu'en 1726 ou 1727, et qui diffère par son aspect et par sa végétation des districts environnans. Une des choses les plus surprenantes sans doute, c'est que ce beau pays, auquel on donne cent cinquante lieues de longueur sur quatre-vingt-six de large, ne comprenne qu'une population de soixante mille ames, répartie sur sept paroisses!.... L'or de Minas-Novas, qui, jusqu'à présent, a occupé bien plus l'attention que ses produits agricoles, est d'une belle couleur, et généralement au titre de vingt-quatre karats : on a tiré pour le compte du roi beaucoup de diamans de la serra de Santo-Antonio-de-Itacambiruçu, appelée vulgairement serra Diamantina, et l'on pense qu'elle n'est point encore épuisée. La même contrée fournit une foule de pierres précieuses. C'est avec grande raison que l'auteur s'exprime ainsi sur cette contrée, destinée à occuper un rang si remarquable dans l'empire : « Le Termo de Minas-Novas a l'extrême inconvénient d'être situé à une très grande distance de la capitale du Brésil; mais, depuis la découverte récente du cours du Jiquitinhonha, on ne trouverait peut-être pas dans toute la province des Mines un pays mieux situé pour le commerce. »

Nous ajouterons que ce beau fleuve, qui se jette dans la mer entre les provinces de Rio et de Bahia, doit devenir avant tout l'objet de travaux actifs, et que tant qu'on les négligera dans ce qui a rapport à l'amélioration de la navigation, on retardera le développement agricole d'un des plus beaux pays de la terre.

On sent qu'au milieu de cette contrée, encore presque déserte, les observations botaniques de M. de Saint-Hilaire doivent se multiplier et offrir un nouvel intérêt. Il ne se contente pas de décrire des individus épars, il fait connaître les diverses dénominations appliquées aux divers genres de forêts.

A l'Aldea d'Alto dos Bois, il visite les Macunis, et ces sauvages lui fournissent des détails de mœurs fort curieux; les guerriers de la tribu ont un tel respect pour leurs ancêtres, que, guidés par ce sentiment, ils refusèrent de faire à leurs armes certaines améliora-

tions indiquées par un Européen. On ne retrouve plus chez les Macunis l'usage bizarre, commun autrefois à la plupart des nations brésiliennes, de se percer la lèvre inférieure, et d'y introduire un corps étranger (1); mais leur contact avec les peuples policés n'a pu améliorer encore complètement le sort du sexe le plus faible, et M. de Saint-Hilaire vit, dans une des maisons où il entra, la férule de bois destinée à corriger les femmes, suspendue au plafond.

Quand ils sont malades, les Macunis prennent pour tout remède de l'ipécacuanha; les parens de celui qui souffre pleurent autour de lui, mais ne lui donnent aucun soin.

L'ignorance de ces pauvres Indiens inspire à M. de Saint-Hilaire des réflexions pleines de justesse et de véritable philanthropie. « Il nous paraît incontestable, dit-il, que l'imprévoyance est attachée aux différences de forme que présente leur race, comme le même défaut a été attaché à l'organisation imparfaite de l'enfance... Ainsi qu'aux enfans, il faudrait aux Macunis des tuteurs intègres et vigilans. » Il veut, et sa réflexion est de la plus haute importance, qu'on encourage les alliances légitimes des Indiennes avec des hommes de couleur; ces alliances produiront une race mixte, que nous sommes tentés de regarder comme devant être plus parfaite qu'il ne le suppose.

Les Macunis sont ennemis des Botocudos, et M. de Saint-Hilaire pense que cette haine est en partie produite par l'opinion qu'on a généralement de leur anthropophagie; il cite à ce sujet deux faits curieux, qu'il ne consent point à admettre néanmoins comme la preuve décisive d'une horrible coutume, à l'existence de laquelle il voudrait ne pas croire, mais que des relations trop nombreuses attestent, pour qu'il soit possible désormais de la nier. D'ailleurs les aveux du jeune Botocudo appartenant à M. de Neuwied nous

(1) Les anciennes relations parlent de certains chefs tupis qui avaient jusqu'à sept pierres de jade vert, enchâssées dans leurs lèvres ou dans leurs joues. Les Machacalis portaient autrefois une plume dans la lèvre. Les Cayabavas ornaient cette partie du visage au moyen d'une rouelle de résine; les Guaycurus y plaçaient un ornement d'or, et la *botoque* (bondon de tonneau), qui a donné aux Botocudos le nom qu'ils portent, est trop célèbre pour que nous en parlions ici.

paraissent assez concluans, pour ne point en aller chercher d'autres, et l'Indien Firmiano, en convenant que ses compatriotes avaient l'habitude de couper par quartiers les ennemis tués dans le combat, indique plutôt un vestige d'anthropophagie dans sa tribu qu'il ne peut l'en disculper entièrement. Il suffit de lire Hans Staden et de se rappeler ses misères au milieu des Tupinambas, à l'époque où ces tribus avaient encore quelque importance, pour avoir la preuve de l'horrible enthousiasme avec lequel ils se livraient à d'épouvantables festins (1), et pour penser que dans les lieux où une telle coutume a pu être considérée comme une des bases de l'état social, quelques vestiges ont pu en être conservés. D'ailleurs ce qui se passait à cette époque chez les Tupinambas se renouvelle continuellement chez les Battas ou dans les îles de la Nouvelle-Zélande, et il nous paraît difficile de laver l'espèce humaine de cette terrible accusation (2).

Malgré les détails pleins d'intérêt donnés par le prince de Neuwied sur les hordes de Botocudos qui errent le long des rives du Jiquitinhonha, on lira encore avec plaisir ceux que présente la relation de M. de Saint-Hilaire, mais ils paraîtront nécessairement moins neufs ; aussi passerons-nous rapidement sur cette partie du voyage, bien qu'elle ait été pour nous une preuve de l'extrême vérité des descriptions, puisque nous avons eu occasion de visiter en partie les mêmes lieux, et nous suivrons le voyageur vers des

(1) Lery, dans son récit dont l'énergie égale la naïveté, trace un tableau qui fait frémir des cruautés commises à cette époque en France, durant les guerres de religion, et il cite des faits épouvantables qu'il compare à ce qui se passait parmi les Tououpinamboults. Du reste, en admettant que les Botocudos soient les descendans des Tapuyas, il est difficile qu'ils n'aient point conservé quelques usages de leurs ancêtres, que Pison nous peint comme étant livrés à un bien plus haut degré que les Tupis aux horreurs de l'anthropophagie.

(2) Chez les peuples de race aztèque, où, chose fort extraordinaire, l'anthropophagie ne s'était développée qu'après une certaine période de civilisation, on sacrifiait un nombre immense de victimes humaines, dont quelques portions seulement étaient dévorées solennellement. Si on s'en rapporte à un voyageur moderne, on évaluait à vingt mille le nombre de ceux qui périssaient ainsi annuellement au Mexique.

contrées qui, avant lui, n'avaient jamais été complètement décrites.

Après avoir fait de nombreuses observations sur l'origine des tribus sauvages du Brésil, qu'il fait remonter, les unes à la race mongole, tels que les Botocudos, les autres à un des rameaux les moins nobles de la race caucasique, faits d'une haute importance, qui paraissent acquérir ici un nouveau degré de publicité; après s'être procuré un jeune Indien qui devait l'accompagner jusqu'en France, M. de Saint-Hilaire revint à Villa-do-Fanado; il visita les mines de fer de Bomfim, qui ont été fondées par le capitaine Manoel Jozé, et qu'on regarde comme le plus bel établissement de la province; puis il entra dans le *Sertão*, dans ce désert de Minas, où la nature prend un nouvel aspect. Néanmoins ce pays ne lui parut point mériter le nom de jardin du Brésil qu'on lui donne quelquefois, à cause sans doute de ce terrain onduleux couvert çà et là d'arbres peu élevés, au milieu de nombreux pâturages, et dont mille plantes en fleurs interrompent la monotonie. A cette époque, la sécheresse avait tout dévoré, et le Sertão n'offrait qu'un aspect désolé. Les *Sertanejos* (on désigne ainsi les habitans du désert) forment une classe à part, qui dédaigne en général l'agriculture pour se livrer à l'éducation des bestiaux, et qui, vivant à peu près en dehors de la société, a pris des préjugés nouveaux et des habitudes inconnues dans le reste du Brésil. Accoutumé à poursuivre des bestiaux presque sauvages, dans un pays entrecoupé de collines et de bois, où se sont multipliées mille plantes aux longues épines, aux dards nombreux et pénétrans; entouré d'animaux féroces, qu'attire une proie facile, le Sertanejo, qu'on peut comparer au Péon des Pampas, mais qui mène une vie bien plus laborieuse, est vêtu complètement d'une espèce d'armure de cuir, qui se fait avec la peau du cerf (*veado*), et qui lui donne l'aspect le plus singulier aux yeux d'un Européen. Comme dans les campagnes de Buénos-Ayres, le cultivateur le plus pauvre monte à cheval pour faire la moindre course, et ne sort jamais dans le Sertão sans avoir un fusil. Là, plus d'un chasseur solitaire rappelle le *Bas-de-cuir* de Cooper, et s'éloignant de la société, qu'il ne peut plus comprendre, vit dans les plaines et se nourrit uniquement de gibier. Mais ces intrépides habitans du désert, s'ils n'ont point à

redouter les buffles sauvages, sont exposés à la rencontre d'ennemis plus féroces et surtout plus agiles. On compte, dans le Sertão seulement, quatre espèces d'*onças*, parmi lesquelles se trouve le jaguar ou tigre à peau mouchetée. Quatre espèces de chats sauvages (*gatos do mato*), et la guara, que l'on compare au loup d'Europe, sont, avec les animaux dont nous venons de parler, les ennemis les plus redoutables du chasseur; et l'on raconte dans le Sertão de merveilleux récits du sang-froid avec lequel les hommes de ce pays attaquent ces hôtes terribles du désert.

Malgré le nom qu'on lui a donné, le Sertão n'est pas complètement dépourvu de bourgades; mais souvent, dans cette réunion de pauvres habitations, le voyageur ne trouve pas même les choses les plus nécessaires à la vie, quoique partout la plus touchante hospitalité s'empresse de l'accueillir : partout aussi l'ignorance la plus complète forme un contraste douloureux avec les qualités qu'on remarque chez les Sertanejos, et qui s'éteignent souvent, parce qu'elles n'ont jamais été cultivées.

En se dirigeant vers le Rio-de-San-Francisco, M. de Saint-Hilaire eut occasion de constater un fait curieux : c'est qu'aucune des abeilles de la province des Mines n'a d'aiguillon, et qu'elles se contentent de mordre quand elles se défendent. Le miel que fournissent les nombreuses espèces d'abeilles qu'on rencontre au Brésil est très limpide et exempt de cet arrière-goût désagréable qu'a celui d'Europe; cependant MM. Spix et Martius s'engagent à se défier de plusieurs espèces de miels trouvés dans les forêts : quelques-uns d'entre eux, tel que celui de l'abeille *munbubinda*, sont un véritable poison. La cire des abeilles du Brésil est noirâtre, et, à l'exception de quelques essais heureux faits dans le Goyaz, on a essayé vainement jusqu'à présent de la blanchir.

Toujours accompagné de son domestique et de l'Indien qu'il voulait emmener en France, M. de Saint-Hilaire se dirigeait vers le San-Francisco; mais l'uniformité de la campagne, l'absence d'eau, le manque de nourriture pour les bêtes de somme, l'ardeur du soleil qui dévore ces solitudes, tout contribuait à jeter les voyageurs dans un accablement douloureux, que venaient accroître les souvenirs d'une autre contrée, et que ne peuvent comprendre que ceux qui l'ont éprouvé. Enfin, après avoir visité les bords imposans

du San-Francisco, qui offrent des paysages si variés; après avoir contemplé un de ces lacs que le grand fleuve forme dans ses débordemens, et dont le rivage, couvert de mimoses à fleurs odorantes, sert d'asile à des milliers d'oiseaux, parmi lesquels la spatule étale ses ailes d'un beau rose, qui se marient aux fleurs azurées du Golfo, M. de Saint-Hilaire abandonna ces lieux, où la misère des habitans fait un triste contraste avec la splendeur de la nature, et il se dirigea vers le district des Diamans.

C'est là que s'arrête la première partie de sa relation, et si l'on se rappelle le peu de renseignemens qu'on a sur ce pays à la fois si riche et si curieux, on comprendra sans peine l'intérêt qui doit s'attacher à la suite de cet important ouvrage.

FERDINAND DENIS.

HISTOIRE

DES EXPLORATIONS

DE L'AMÉRIQUE.

Première Partie.

« Nous sommes si jeunes sur la terre, que nous n'avons pas encore eu le temps de reconnaître la petite portion de sa surface qui nous a été cédée par l'océan. »

BERTRAND, *Lettres sur les révolutions du globe.*

La découverte de l'Amérique appartient à deux époques bien distinctes : la première, qui fut le produit accidentel des courses aventureuses des Scandinaves, n'offre qu'un fait historique sans conséquences, arraché à l'oubli par l'érudition; la seconde, au contraire, résultat d'un sublime calcul, et accueillie avec enthousiasme par l'Europe civilisée, a changé la face du globe en exer-

çant sur tous les peuples une merveilleuse influence. Pour se rendre compte d'effets si divers, pour expliquer l'intervalle immense qui sépare les noms presque ignorés de Gun-Biurn et d'Eric Rauda, de la renommée universelle de Christophe Colomb, il suffira sans doute de consulter les temps, d'examiner la distance relative de l'Europe aux contrées différentes du même continent, et de comparer les glaces et l'aridité du Groenland et de Terre-Neuve au climat et aux richesses des Antilles et du Mexique.

Les pirates du Nord qui désolèrent l'Irlande et l'Angleterre au moyen-âge avaient visité plus d'une fois les côtes de l'Islande, en y laissant des traces de leur passage, avant que les indications de Naddodd y attirassent en 860 une colonie de Normands-Scandinaves. Les hommes entreprenans qui s'étaient expatriés dans cette île étendirent leurs expéditions au-delà de son cercle étroit. Gun-Biurn découvrit en 970 la terre du Groenland ; et par une fatalité réservée aux premiers découvreurs de l'Amérique, son droit de priorité lui fut disputé par le Norwégien Eric Rauda, qui, fuyant le châtiment de ses crimes, n'aborda que douze années plus tard auprès du cap Farewell. Bientôt, en 1001, l'Irlandais Biurn (1) aperçut vers le sud-ouest une terre haute et boisée, revint au Groenland, et repartit avec Leif, fils d'Eric. Ces deux voyageurs arrivèrent dans la même année sur les rivages du continent où l'on a cru reconnaître, dans le Labrador, Terre-Neuve et l'Acadie, les contrées de Helleland, Markland et Winland, qu'ils dépeignirent dans leurs curieux récits. Enfin, en 1006, Torwald, frère de Leif, poursuivit l'exploration du Winland. Ses compatriotes y conservèrent des relations, et les chroniques rapportent qu'en 1121 l'évêque Eric vint du Groenland pour y prêcher la foi chrétienne aux colons encore païens. Plus tard, enfin, le rapport d'un Frislandais (2) naufragé, qui paraît avoir visité Terre-Neuve et la Nouvelle-Angleterre sous les noms d'Estotiland et de Drogeo, donna naissance aux courses et aux relations un peu douteuses des frères Zeni et du prince Zichmni de Frislande, qui accréditèrent en 1380 ces découvertes; mais leur faible importance dans ces temps recu-

(1) Il ne faut pas le confondre avec Gun-Biurn.

(2) Habitant des îles Ferroer.

lés ne pouvait exciter l'attention générale. Les fruits de la découverte du Groenland furent abandonnés à des colonies islandaises et norwégiennes qui se trouvèrent bientôt isolées par les glaces, ou détruites entièrement par le fer, le climat et les maladies. Le lieu de leur emplacement était dernièrement encore un point de critique historique, mais il est prouvé qu'elles s'élevaient au-delà du cap Farewell, et non loin de ce promontoire. Au milieu des incertitudes qui, depuis plus de 400 ans (1418), nous dérobent leur destinée, la preuve vient d'être acquise qu'en 1135 elles s'étaient étendues jusqu'aux îles des Femmes dans la baie de Baffin.

Cette connaissance forme époque dans l'immense espace de temps qui s'écoula entre les voyages de Gun-Biurn et de Colomb. L'attention peut s'y reposer encore pour examiner l'origine des murailles et des monnaies trouvées dernièrement à Terre-Neuve, qui parurent à quelques personnes indiquer les ruines d'un fort bâti au XIVe siècle par le prince Zichmni. La critique doit peut-être s'arrêter aussi pour discuter l'authenticité d'une entreprise portugaise que Juan Vas Costa Cortereal et Alvaro Martens Hornen dirigèrent en 1463, à la recherche d'un passage au nord vers les contrées de l'Orient, et qui les conduisit aux côtes de Baccalaos. Elle n'aura pas moins de peine à dissiper l'obscurité qui s'attache aux prétentions des Basques et du capitaine Jean de Echaide, qui, le premier, les conduisit à Terre-Neuve.

Si nous professons encore un respect classique pour l'expédition des Argonautes et pour les erreurs d'Ulysse, si nous sommes journellement séduits par le merveilleux d'un grand nombre de découvertes accidentelles, quelle admiration ne devons-nous pas au navigateur audacieux, dont le génie devina la moitié du globe, et dont le courage sut prouver, malgré les hommes et les élémens, la réalité de ses grandes conceptions. Cependant Gênes et Lisbonne refusèrent le monde qui leur était offert; la France oubliée fut punie dès-lors d'avoir négligé la marine. La cour de Londres n'eut pas le temps de se décider. Ferdinand craignit d'abord, en favorisant des chimères, de compromettre le titre de roi d'Aragon; et quand enfin la généreuse Isabelle fit, en faveur des Castillans, l'échange de ses pierreries contre les trésors de l'Amérique, elle céda plutôt à l'entraînement qu'à l'espérance. Tant d'obstacles,

tant d'incrédulité auraient jeté le découragement dans un esprit moins élevé ; mais Colomb montra la même persévérance, la même conviction en soutenant ses projets, qu'en luttant contre les erreurs de la boussole et les menaces de ses timides compagnons.

On chercherait inutilement à diminuer le mérite de Colomb ; car, si l'on ne peut refuser aux enfans d'Odin quelques légers fleurons de la couronne glorieuse du navigateur génois, les prétentions jalouses des autres peuples ne supportent pas la critique avec le même avantage. Les Anglais, les Portugais et les Français ont présenté dans la lice Madoc-Ap-Owen, Alonso Sanchez et Cousin, dont les voyages à la Virginie, à la Floride, au Mexique, à Saint-Domingue et au fleuve des Amazones, remontaient, suivant de vieilles archives, aux années 1170, 1480 et 1488. Dans cette dispute de primauté, fondée sur d'obscures traditions, les Allemands ont voulu aussi être représentés par Martin Behem, prétendu découvreur du Brésil, du détroit de Magellan et des Patagons ; les Vénitiens par un de leurs compatriotes, et les Arabes pourraient l'être à égal titre par les frères Almagrurim, avant le milieu du XII[e] siècle. Il semble aussi que la nature elle-même ait voulu conspirer contre Colomb par des illusions atmosphériques, sources des fables répandues sur les îles d'Antilla, de Saint-Brandon et des Sept Cités, qui remplacèrent sur les anciennes cartes cette main noire, cette terre de la main de Satan, qui devrait glacer d'effroi par son nom cabalistique les marins aventurés sur l'Océan. Enfin, l'Europe, en donnant un nom au nouveau continent, sembla partager l'envie qui s'attache toujours au mérite.

Quoi qu'il en soit des prétentions de quelques peuples rivaux, et des efforts d'imagination d'après lesquels des cartes furent construites, il est certain que la grande découverte de l'Amérique, précédée par le fameux voyage de Marco Polo aux confins de la Chine, devint le fruit d'une immense erreur géographique sur la petitesse de la terre et l'étendue de l'Asie, et de réflexions savantes sur l'antique théorie des Antipodes, l'équilibre des terres, la masse des eaux, la direction des vents, et l'arrivée de productions étrangères sur les rivages des Açores.

Voyons aussi dans ce grand événement une conséquence de l'agitation des esprits, excités par l'usage devenu général de la

boussole, de l'imprimerie et de la poudre à canon. Les peuples héritiers de la force et de la civilisation n'habitaient plus les bords d'un grand lac, leur imagination développée franchissait toutes les bornes, ils comprenaient généreusement que devant ces dons du génie le monde devait s'agrandir. Dans d'autres circonstances, les succès de Colomb n'eussent pas eu les immenses résultats qui les suivirent, résultats si rapides, si compliqués, quelquefois si imprévus, si indépendans, qu'il nous faut, dès le principe, abandonner cette forme de considérations générales pour suivre sans nous égarer les traces de Colomb et de ses émules. C'est d'abord en décrivant les courses des découvreurs, et ensuite en racontant les progrès de la colonisation, c'est en disant comment les habitans de l'Europe se mêlèrent avec ceux de l'Amérique, lorsqu'ils ne les anéantirent point, que j'essaierai de remplir ma tâche. L'histoire des progrès de la géographie de l'Amérique est aussi l'histoire de la civilisation moderne de cette partie du monde.

Lorsque l'envoyé de l'Europe quitta l'Espagne, il se dirigeait vers les régions orientales du Cathay, où il croyait aborder après une navigation plus courte que celle des Portugais; mais un heureux obstacle (1) devait l'arrêter dans sa course, et, le 11 octobre 1492, il rencontra la fameuse Guanahim, annoncée dans la nuit par la lueur d'un foyer. La découverte des Lucayes, de Cuba et de Saint-Domingue termina glorieusement ce premier et merveilleux voyage. Quel phare célèbre et construit à grands frais rendit jamais de plus grands services que cette lumière modeste qui guida la première navigation des Européens au Nouveau-Monde!

L'Europe était révélée à l'Amérique, il fallait aussi révéler l'Amérique à l'Europe. Colomb avait mérité la gloire, mais il ne pouvait en jouir qu'en rapportant ses titres en Espagne. L'affreuse tempête qui l'assaillit à son retour près des Açores pouvait rompre

(1) C'est avec beaucoup de justesse que M. de Châteaubriand a dit : « L'Amérique barre le chemin de l'Inde comme une grande digue entre deux mers. » Une phrase aussi vraie de M. de Humboldt fait envisager la même idée sous un autre aspect : « Cette langue de terre contre laquelle se brisent les flots de l'Océan atlantique, est depuis des siècles le boulevart de l'indépendance de la Chine et du Japon. »

les liens à peine formés qui venaient d'unir les deux mondes. Les frêles barques chargées de son destin résistèrent à ces vagues qui devaient engloutir par la suite tant de nobles vaisseaux, mais les autres monumens de son voyage furent anéantis. La mer ne nous a point rendu le précieux journal confié à ses flots courroucés, et les armes des Indiens n'avaient accordé qu'une courte existence à la petite colonie laissée à Hispaniola.

Le Portugal reçut le premier les pavillons triomphans du héros dont naguère il avait dédaigné les inspirations ; mais la perte de la moitié du monde devait être une leçon inutile : quarante ans plus tard il refusait encore de seconder le génie de Magellan. Il semble qu'il lui suffisait d'avoir reculé le premier les bornes de l'univers, et d'avoir produit à la fois un Gama et un Camoëns.

Pendant l'absence de Colomb, l'attente avait été bien vive; mais au bout de neuf mois l'enthousiasme du succès transporta les plus incrédules. Jour à jamais fameux où des Américains foulèrent de leurs premiers pas le sol de l'Europe, où le découvreur de l'Amérique en raconta les mystères à Isabelle!

L'amiral de la mer océane se hâta de poursuivre sa grande mission, et bientôt, dans une seconde entreprise autorisée par Alexandre VI, il fit connaître une partie des petites Antilles, Porto-Rico et la Jamaïque; mais son souvenir rappelle tristement les excès de l'affreuse tyrannie qui commença à s'appesantir sur les timides habitans de Saint-Domingue. Cependant, jusqu'alors Colomb n'avait vu que des îles; en 1498, après avoir renoncé au projet de naviguer sous l'équateur, et découvert la Trinité, il aperçut la côte ferme près des bouches du Dragon, et la suivit jusqu'à la pointe d'Araya : l'aspect isolé de la pointe de Paria, qu'il nomma d'abord *Isla Santa*, l'aurait encore induit en erreur, si le courant rapide des eaux douces de l'Orénoque ne lui eût révélé la présence d'un grand continent.

L'impulsion était donnée; en 1595, le monopole des découvertes cessa, la carrière devint libre, les relations commencèrent à devenir actives entre l'Europe et ces régions nouvelles. Le XVe siècle allait finir, quand Alonso de Ojeda, ayant reçu d'une main jalouse le dernier journal de Colomb, attérit à Maracapana sur les rives de la Guyane, découvrit Venezuela, le lac de Maracaybo, et

borna ses reconnaissances au cap de la Vela. Il était accompagné d'Améric Vespuce, dont l'obscurité n'annonçait pas alors l'heureuse usurpation qui a rendu son nom immortel. Bientôt on vit aussi paraître sur ces rivages Alonzo Nino et Christoval Guerra, qui les visitèrent dans un but mercantile.

L'injustice n'était pas encore un caractère si naturel aux Européens, qu'ils n'eussent aucun scrupule de s'approprier les possessions des Américains; mais Alexandre VI rassura la conscience des maîtres de l'Espagne, qui présentèrent leurs expéditions militaires comme des espèces de croisades (1). Une ère nouvelle s'ouvrit alors pour des entreprises non moins remarquables que celles qui avaient illustré les années précédentes. Des navigateurs rivaux de gloire s'élancèrent dans la carrière où il est difficile de suivre leurs courses multipliées et rapides. En 1500, Vicente Yanez Pinzon, le premier capitaine espagnol qui ait passé la ligne équinoxiale, découvre le cap Saint-Augustin, le fleuve des Amazones, et parcourt six cents lieues de côtes avant d'arriver à l'Hispaniola. Presque aussitôt Diego de Lepe et Alonzo Velez de Mendoza suivent les mêmes traces et lèvent des cartes. Ignorant le succès de ces voyages, Pedro Alvarez Cabral est conduit par le hasard et les élémens sur les côtes du Brésil qu'il prolonge depuis le dixième parallèle jusqu'à Porto Seguro, prouvant ainsi que la découverte de l'Amérique devait tôt ou tard devenir une conséquence de celle du cap des Tempêtes, dépassé par Gama. Un an après, Améric Vespuce aborde vers le cap Saint-Roch, établit une faible colonie, prolonge sept cent cinquante lieues de côtes jusqu'au trente-deuxième parallèle, s'éloigne encore vers le sud, et découvre une nouvelle terre qui

(1) Après les premières expéditions du fameux prince Henri, qui avait demandé au Saint-Siége la possession des terres que ses navigateurs rencontraient, le pape Grégoire VII s'était attribué le droit de donner à des nations catholiques l'investiture de leurs découvertes. A la suite du voyage de Colomb, son successeur, séparant le monde en deux parties par une ligne *de marcacion* qui passait à cent lieues dans l'ouest des îles Açores, donna l'orientale ou l'asiatique aux Portugais, et l'occidentale ou l'américaine aux Espagnols. La découverte du Brésil par les Portugais, et le voyage de Magellan, apportèrent des changemens à ces limites, et cette ligne, qui était devenue un grand cercle, et qu'on avait reculée vers l'ouest de deux cent soixante-dix lieues, prit alors le nom de *demarcacion*.

doit être la Géorgie de Cook. Les rigueurs de l'hiver austral le privent seules peut-être de la double gloire que devaient acquérir ensuite Balboa et Magellan sur l'océan de l'ouest. Deux escadres portugaises commandées par Goncalo Coelho et Christovao Jacquez examinent les parties méridionales du Brésil, et s'avancent jusqu'au cap des Vierges. Roderigo de Bastidas, et Juan de la Cosa, après avoir visité les pays vus par leurs devanciers, parcourent cent lieues de rivages inconnus, là où s'élevèrent depuis Santa-Martha, Carthagena et Nombre de Dios.

Enfin en 1502, Colomb, cherchant *encore* la route des Indes par un passage nouveau, et connaissant le voyage de Bastidas, termine sa vie maritime par la découverte de la Martinique, de la côte d'Honduras, de l'île de Guanaja, du cap Gracias à Dios, du riche pays de Veragua, et par la fondation d'une colonie à la Jamaïque. Aucune renommée humaine ne peut lutter contre la sienne; cependant sa vie fut abreuvée d'amertume, et il eut à lutter contre les plus noires intrigues. A son premier voyage, l'incertitude s'était changée en admiration, mais au second ce sentiment fit place à l'envie. Plus tard, ô honte éternelle! ce fut dans les fers qu'il reparut aux yeux d'Isabelle; enfin, dans sa dernière expédition, les ports de Saint-Domingue refusèrent un abri à celui qui les avait découverts; et soumis aux plus cruelles épreuves, la jalousie de ses rivaux sut encore aggraver l'horreur de sa position. L'ame accablée cesse de soutenir le corps, et l'illustre amiral meurt après avoir dévoilé le mystère de son siècle, mais sans savoir quelle brillante réalité effaçait jusqu'à ses plus belles visions de gloire. Privé à sa dernière heure de la certitude si consolante, si douce à sa grande ame, d'avoir ajouté un nouveau continent à l'ancien, il quitte sans l'avoir connu ce monde qu'il nous avait donné. Le jour de la reconnaissance fut celui de ses funérailles, mais ses chaînes furent les seules richesses qui l'accompagnèrent au tombeau.

A cette époque, c'est-à-dire dix ans après le premier voyage de Colomb, en réunissant les travaux des Espagnols, des Portugais et des Anglais, il ne restait plus à découvrir sur la côte orientale d'Amérique, depuis le détroit d'Hudson jusqu'à celui de Magellan, que l'intervalle compris entre le golfe d'Honduras et la baie de la Chesapeak, et quelques points dont les navigateurs avaient éloigné

leurs routes. Cependant toutes les incertitudes n'étaient pas encore détruites; les premières entreprises n'avaient pas eu toutes de la publicité : chaque découvreur disait n'avoir aperçu qu'une île, et les opinions les plus singulières, à les examiner aujourd'hui, prévalurent successivement. Ainsi, Colomb, qui, en pénétrant dans la zône torride, conçut, pour ainsi dire, le premier l'aplatissement des pôles, en croyant s'être rapproché du ciel, regarda pendant long-temps Saint-Dominique comme le pays de Cipangu, et la pointe orientale de Cuba comme l'extrémité de l'Asie. Il prit aussi l'Orénoque pour un des quatre fleuves du paradis terrestre, et fut persuadé que les mines de l'Hayna avaient fourni à Salomon l'or du temple de Jérusalem. Par un rapprochement curieux, il en destinait les nouveaux produits à la délivrance du Saint-Sépulcre; des idées de croisades se lièrent à tous ses rêves de richesses. Ces erreurs ne lui furent point particulières, elles appartinrent à son siècle: Pinzon fut persuadé qu'il avait rencontré la presqu'île trans-gangétique, et dépassé la grande ville de Cambalu. La plupart des capitaines qui les premiers firent voile vers l'Amérique, eurent l'espoir de paraître à la cour du grand Khan, et prirent à leur suite des interprètes arabes; enfin on n'a pas oublié l'épisode de ce plénipotentiaire parlant l'hébreu et le chaldéen, dont la mission auprès d'un pauvre chef de l'île de Cuba eut pour fruit la première découverte du tabac.

Les découvertes principales des Castillans, connues de toute l'Europe, augmentèrent l'enthousiasme déjà si vif des Portugais, et rendirent les Anglais jaloux de partager avec ces peuples un si bel héritage. Cette nation, qui, cinquante ans plus tôt, s'arrêtait encore aux colonnes d'Hercule, fut la seconde qui parut sur les côtes du Nouveau-Monde, mais il fallut qu'un pilote étranger y guidât ses navigateurs. Henri VII, à qui les projets de Christophe Colomb avaient été soumis par son frère Barthélemi, lorsque l'Espagne dédaignait ses services, voulut se ressaisir d'une portion de cette gloire qui lui était échappée : il favorisa l'entreprise des Vénitiens Jean et Sébastien Cabota, qui, en cherchant vers l'empire du Cathay un passage au nord des contrées aperçues par Colomb, virent Terre-Neuve, ou Prima-Vista, et furent arrêtés, en 1497, par la rencontre des rivages de l'Amérique septentrionale, qu'ils

prolongèrent depuis le cinquante-sixième jusqu'au trente-huitième parallèle, sans débarquer sur aucun point (1). Les guerres d'Écosse, et le désir de ménager la cour d'Espagne, jalouse des droits établis par la fameuse bulle, firent négliger les découvertes des Cabota, et les terres qu'ils avaient reconnues ne furent même considérées alors que sous le rapport des difficultés qu'elles présentaient à la navigation de l'Inde.

Le roi de Portugal, voulant surmonter ces obstacles, confia, en 1500, une expédition à Gaspar de Cortereal. Ce navigateur aperçut une partie des côtes vues par les Scandinaves et les Anglais, traversa le détroit de Belle-Isle, découvrit la terre du Labrador, l'embouchure du Saint-Laurent et le détroit d'Anian, qui prit plus tard le nom d'Hudson. Les désastres qui signalèrent les voyages postérieurs de Cortereal et de son frère, joints au peu de succès du premier, quant au résultat unique qu'on se proposait d'obtenir, firent cesser pendant quelque temps les expéditions au nord de l'Amérique. Celles qu'on vient d'indiquer, remarquables par la noblesse et la grandeur de leur but, n'étaient peut-être pas les premières : on sait qu'en 1500 la pêche attirait un grand nombre de navires portugais, basques et normands, dans ces parages, où la mer est peu profonde; mais son origine paraît être plus ancienne. Dès cette époque, les Dieppois visitèrent fréquemment les terres de *Baccalaos* ou les côtes de l'Acadie et du Canada; et en 1506, deux Rouennais levèrent les premières cartes de Terre-Neuve. Le premier essai de colonisation dans ces parages date de 1518, et fut entrepris sans succès sur l'île de Sable par le baron de Lery.

Malgré ces tentatives isolées, les Français n'avaient pas encore pris aux découvertes la part qui convenait à un grand état maritime : le génie entreprenant de la nation ne s'était signalé que dans des expéditions particulières, dont le souvenir devait se perdre (2). Il était réservé au roi restaurateur de faire acquérir à son peuple

(1) Il est curieux d'observer que les lettres patentes de Cabota, pour découvrir et coloniser, rivalisaient, par leurs expressions et l'autorité qu'elles confiaient, avec le style de la fameuse bulle d'Alexandre.

(2) Les monumens historiques qui les attestent se retrouveront peut-être un jour, et ces journaux doivent exister dans quelques archives.

de nouveaux titres de gloire. En 1523, un Italien fit pour la France ce que trois de ses compatriotes avaient fait pour l'Espagne et l'Angleterre; Verazzano partit de Dieppe, et, suivant les instructions de François Ier, parcourut sept cents lieues de côtes de l'Amérique septentrionale, depuis le trente-unième jusqu'au cinquantième parallèle; le nom de Nouvelle-France leur fut donné. Dix ans après, Cartier fit deux voyages, dont la découverte authentique du Canada, de la rivière Saguenai, de l'île Hochelaga, de la baie des Chaleurs, et des renseignemens sur les pays arrosés par le Saint-Laurent, furent les utiles résultats. Aussitôt une rivalité naturelle amena les Anglais dans les mêmes parages, et ils visitèrent, en 1528, le détroit de Belle-Isle, le cap Breton et la côte d'Arambec. En même temps, un de leurs navires, le *Dominus vobiscum,* fit, vers le pôle nord, un voyage malheureux.

Cependant, après une très courte interruption, les Castillans, occupés à conquérir et à fonder des colonies, avaient poursuivi leurs découvertes vers le nord et vers le sud avec leur première activité. En 1505, l'horrible Ovando, rivalisant de cruauté avec Bovadilla, achève de soumettre l'île de Saint-Domingue; il y fait venir les premières familles de ces Africains destinés à succéder d'abord aux Caraïbes massacrés, et plus tard à devenir les meurtriers de leurs maîtres. D'accord avec une antique prédiction, l'année suivante, Juan Diaz de Solis et Yanez Pinzon visitent l'étendue entière de la Côte-Ferme, le golfe d'Honduras, et la partie orientale de la presqu'île de l'Yucatan. Dans un autre voyage, les mêmes capitaines reconnaissent la côte du Brésil, depuis le cap Saint-Augustin jusqu'au quarantième degré. La découverte du Rio de la Plata leur échappe, et ce n'est qu'en 1516 que Solis, en cherchant un détroit, entre dans ce large fleuve, où il reçoit la mort des mains des terribles Charruas, après avoir visité, le premier, la baie magnifique de Rio-Janeiro. En 1507, la forme de l'île de Cuba est déterminée par Sebastian de Ocampo, qui en fait le tour, et (1512) celle de Porto-Rico est soumise par Juan Ponce de Léon, qui bientôt après, en cherchant la fontaine de Jouvence, d'après les traditions des Indiens, visite les Lucayes, découvre la Floride, qu'il croit être une île, et navigue sur l'important canal de Bahama, jusqu'au-delà du trentième degré de latitude. Vasquez de Ayllon le suit bientôt

dans la même province. Enfin, Alonso de Ojeda et Diego de Nicuessa portent le ravage chez les habitans de la Côte-Ferme; ils n'obtiennent pas même de sanglans lauriers; mais, à cette école d'adversité, Balboa et Pizarro apprennent à enchaîner la victoire.

L'imagination, attristée par le souvenir de ces rapines et de ces massacres, aussi cruels qu'impolitiques, se plaît à contempler la prospérité d'un établissement gouverné à la Jamaïque, depuis 1509, par le généreux Juan d'Esquibel, selon les lois de la justice et de l'humanité : honorable et unique exception au milieu de la barbarie de la conquête.

Les premières années du règne de Charles-Quint furent signalées par le merveilleux succès d'une entreprise qui contribua à diminuer les embarras de la métropole, en donnant des bases solides à la puissance espagnole en Amérique. Diego Velasquez, gouverneur de Cuba, en avait fait la facile conquête, et le sol y manquait déjà à l'avidité espagnole. En 1517, il envoie Fernandez de Cordova, avec plusieurs navires, reconnaître le continent voisin, dont les insulaires racontaient des choses merveilleuses. La découverte du cap Catoche et celle de la côte de Campêche sont les fruits de cette entreprise, qui est bientôt suivie d'un nouvel armement. Juan de Grijalva aborde à l'île Cozumel, remonte au nord, et prolongeant ensuite le rivage, découvre les rivières Tabasco, Tonala, Alvarado et Banderas, la province de Panuco, et l'île San-Juan de Ulua qui, trois siècles après, devait être un des derniers remparts de l'Espagne américaine contre les fils de ses audacieux *conquistadores*. Alonso Alvarez de Pineda achève aussitôt la reconnaissance du golfe du Mexique; choisi par Velasquez pour soumettre ces riches contrées, qui venaient de recevoir le nom de Nouvelle-Espagne, le jeune Hernan Cortez commence cette immortelle entreprise en 1519, et dans le cours de trois années, par la supériorité de son génie, et l'ascendant irrésistible de son beau caractère, il réduit à l'obéissance le riche, le puissant empire de Montezuma, avec une grande partie des provinces de Mechoacan, Tututepec, Panuco, Guascaco et Soconusco. Si la postérité lui refuse un jour son admiration, c'est parce qu'il fit trop avec de faibles moyens, pour que ses exploits ne paraissent pas fabuleux.

Après la découverte de l'Amérique, beaucoup de savans cosmo-

graphes continuèrent, pendant quelque temps, de penser que les Espagnols avaient abordé sur les côtes orientales de l'ancien continent, et lui donnèrent une dénomination impropre. Une erreur si grossière pour nous, en apparence, devait être bientôt dissipée, et l'on fut conduit alors à cette idée naturelle que, s'il n'existait pas encore d'autres pays intermédiaires, le même océan qui baignait les côtes de la Chine devait borner les rivages occidentaux du Nouveau-Monde. La première connaissance de cette mer fut donnée aux conquérans par les naturels du Darien; Nunez de Balboa voulut aussitôt vérifier ce rapport, et le 25 septembre 1513, du haut des montagnes de Pancas, où Pizarro l'accompagna, il aperçut en même temps les deux mers, l'une au nord et l'autre au sud. Telle fut l'origine des noms ridicules qu'elles portèrent si longtemps. Descendant sur ces plages nouvelles, il prit possession pour son roi d'une mer qui couvre la moitié du globe. Deux ans après, Tello de Guzman découvre Panama, et bientôt Pedrarias Davila fonde les premiers établissemens de la Castille d'or.

Charles-Quint avait consacré l'esclavage des Indiens, mais la religion voulut adoucir ses décrets. Dès le second voyage de Colomb, les missionnaires s'étaient joints aux conquérans, dont cette alliance gêna le despotisme. Fatigués des contrariétés qu'ils éprouvèrent, ils voulurent prêcher la foi aux Indiens encore libres. En 1512, Cumana devint le théâtre des conquêtes évangéliques; mais, après quelques succès merveilleux, une perfidie affreuse fut cause que les religieux ne purent s'y présenter que pour recevoir le martyre. Gonzalo Ocampo vengea la mort de plusieurs d'entre eux; toutefois ce ne fut qu'en 1523 que Yago Castellos forma à Cumana le premier établissement durable. Les aventuriers espagnols avaient commis des atrocités dans toute l'étendue de la côte ferme; Juan Ampuez fut chargé d'y mettre un terme. L'administration de cet homme estimable, qui s'établit à Coro en 1527, ne produisit qu'un bien passager; car la province de Venezuela, cédée à la compagnie des Welsers pour payer les dettes de l'empereur, fut soumise bientôt à toutes les horreurs du brigandage; les habitans se virent poursuivis dans les forêts comme des bêtes fauves; Juan Spirra fit contre eux une campagne qui dura cinq années, et rapporta en 1539, à Coro, la première nouvelle du pays d'El

Dorado. Le gouvernement passa alors aux mains d'un évêque, et cependant les atrocités continuèrent. Malgré des ordres précis, l'homme fut toujours une marchandise; des incursions furent faites auprès du lac Maracaybo, et Phillip de Hutten, en portant au loin le ravage, recueillit de nouveaux renseignemens sur l'El Dorado, et entreprit de l'atteindre. En 1545, la ville de Tocuyo s'éleva. Bientôt après la couronne d'Espagne reprit ses droits, et les horreurs eurent un terme. Les mines de Philippe de Buria furent découvertes. De 1552 à 1572, on fonda les villes de Barquisimeto, Nirgua, Valence, Caravalleda, Truxillo et Carora. En même temps la conquête de la province de Caracas, tentée par Faxardo, Miranda et le cruel Aguirre, fut achevée par don Diego Losada, qui bâtit sa capitale; et Alonzo Pacheco soumit avec peine les naturels de Maracaybo. La province de Venezuela subit plus que toute autre les horreurs de la guerre; l'injustice et la cruauté des Espagnols avaient rendu toute alliance avec les habitans impossible. De la nécessité de posséder naquit celle de vaincre et de massacrer.

Dès qu'on apprit que la mer des Indes formait les limites orientales de l'Afrique, l'espoir de la réussite en devint le gage, et les vaisseaux d'Emmanuel naviguèrent peu de temps après dans le golfe d'Oncan, au-delà du fameux cap où le succès de Vasco de Gama couronna l'espérance de Barthélemi Diaz. De même la découverte du grand Océan excita la plus vive ardeur chez les Espagnols qui avaient déjà tiré de la direction des côtes des conséquences favorables à l'existence d'une mer libre ou d'un passage au sud de l'Amérique. Arrêté par un monde, Colomb n'avait pu pénétrer jusqu'aux régions de l'Inde; c'était également en vain que d'habiles capitaines avaient reconnu un long développement de côtes non interrompues. Magellan n'est pas rebuté du peu de succès des premières tentatives, il jure de réussir, et l'Espagne lui confie ses navires. Il part, aborde au Brésil, reconnaît avec soin le Rio de la Plata, visite la Patagonie, découvre le détroit fameux qui l'immortalise, et le traverse avec rapidité. Enfin, le 27 octobre 1520, il vogua sur le nouvel océan, qui reçoit le nom de Pacifique, et s'éloigne triomphant des rivages orageux du continent qu'il a franchi. Le voyage de Magellan est une chaîne qui embrasse le globe en unissant les héroïques travaux de Colomb et de Gama.

La découverte de Balboa avait ouvert un vaste champ à des entreprises dont Panama devint le centre. Cortez, dont les premiers messagers n'avaient point reparu, envoya vers la mer du sud Francisco Chico qui la rencontra à Theuantepec et à Zacatula. Dès 1516, Hernan Ponce de Léon avait atteint le golfe de Nicoya; Gonzales Davila et Andres Nino arrivent au même point en 1522, ils font des conquêtes dans la province de Nicaragua, et s'avancent jusqu'à la baie Fonseca. Ils terminent leur belle campagne dans *ce paradis de Mahomet*, sans avoir trouvé le détroit qui devait les conduire dans la mer du nord, mais ils révèlent l'existence du grand lac et du Rio San-Juan. En même temps et pour obéir à son roi en cherchant *le secret d'un détroit* pour naviguer directement vers les régions de la *Especeria*, Cortez, que ses victoires avaient amené sur les côtes occidentales du Mexique, fait armer à Zacatula plusieurs navires, dont les explorations, réunies à celles d'une flottille de Davila, procurent des renseignemens exacts sur les rivages qui séparent Colima du golfe de San-Miguel; d'un autre côté, il faisait explorer les rivages opposés de Panama à la Floride, par Christophe de Olid et d'autres capitaines. Bientôt le conquérant traverse en personne les provinces qui séparent Mexico des pays de Honduras et d'Ybueras, où il espérait trouver un détroit près du port de Terminos, et revient en prolongeant les côtes. Enfin, en 1524, le royaume de Guatemala est conquis par Pedro de Alvarado, qui fonde sa capitale et Ciudad Vieja, et découvre en 1534 le port d'Acajutla près Zonzonate. Des divisions qui éclatent entre plusieurs chefs castillans (Fernandez de Cordova, Olid, Davila), les conduisent dans des parties peu connues où ils bâtissent les villes de Léon, Granada, Nueva Segovia, Bruselas, Gil de Buena Vista et Truxillo; ensuite Juan Perez Dardon, lieutenant d'Alvarado, soumet la province de Chiquimula de la Sierra; Francisco de Montejo s'empare de Honduras, et forme à égale distance des deux océans la colonie de Santa-Maria de Concayagua, tandis que Las Casas prêche l'Évangile dans celle de la Vera Paz, qui prend le nom de *Tierra de guerra*. A cette époque appartient l'expédition d'Estevan Gomez, le premier Espagnol qui, s'élevant beaucoup au nord en 1525, rivalisa avec Cabota et Verrazzano, dont il rattacha les découvertes à celles de Colomb et de ses compatriotes. On con-

serve également le souvenir de l'entreprise barbare de Vasquez de Ayllon, qui, l'année suivante, prolongea la côte de la Floride jusqu'au trente-quatrième parallèle, et enleva des Indiens destinés à mourir dans les mines d'Hispaniola.

Les premières expéditions maritimes des Espagnols dans le grand Océan montrèrent combien ils excellaient dans le difficile; au milieu des obstacles, on admire les grandes ressources du génie, le mépris du danger et l'ignorance de l'impossible qui caractérisaient ces conquérans du Nouveau-Monde, aussi étonnans que leurs aventures. Nous savons par l'histoire que les treize brigantins employés par Cortez au siége de Mexico furent apportés de quatorze lieues par huit mille Tlascalans, escortés par trente-deux mille autres. Quand Balboa voulut faire construire deux navires à Panama, le bois nécessaire fut coupé à Ada sur le golfe du Mexique; des Européens, des naturels et des nègres transportèrent toutes les pièces travaillées, le fer et le gréement, à travers l'isthme de Darien jusqu'aux bords du grand Océan. Enfin, nous ne sommes pas moins surpris de voir dans le premier armement ordonné par Cortez, quatre années après son premier débarquement, que le fer, les voiles et le gréement nécessaires furent apportés à dos d'hommes de la Vera-Cruz à Zacatula, qui en est éloigné de plus de cent cinquante lieues.

Des découvertes importantes et des succès inouis viennent ici commander l'admiration la plus vive. Depuis douze années, l'existence du Pérou avait été révélée à Balboa, et Pasqual de Andagoya venait de visiter ses frontières, lorsqu'en 1524 Pizarre et Almagro préludent à sa conquête. La faiblesse de leurs moyens isolés retarde le succès de leurs armes; mais en 1531, cette conquête est sérieusement entreprise avec une ardeur nouvelle et des ressources mieux calculées. On voit alors se succéder ces évènemens remarquables, ces brillantes actions d'une bravoure cruelle et téméraire qui soumirent au joug espagnol l'antique empire des Incas, en rendant un seul Castillan supérieur à quatre mille Indiens. D'abord les découvertes, fruits de la guerre, ne s'étendirent que de Tumbez à Cusco; mais en 1536, Belalcazar, après avoir visité en vainqueur Quito, Pasto, Popayan, Cauca et la province

d'Esmeraldas, parvient dans la mer du Nord en suivant le cours de la Magdalena, qui venait de conduire Ximénès de Quesada au centre du puissant royaume de Cundinamarca dans les plaines de Bogota et d'Ebate. De son côté, Gonzalo Diaz de Pineda traverse les pays de Quixos, Macas et Canelos, que Gonzalo Pizarro entreprend de réduire dans une entreprise mémorable vers le pays d'El Dorado, dont le résultat fut glorieusement couronné par la célèbre navigation d'Orellana sur le fleuve des Amazones en 1541. En même temps le joug espagnol s'affermissait, et suivant les progrès d'un autre capitaine, il s'appesantissait sur les régions du sud. Lima où la ville des rois est fondée, les villes de Truxillo, de Puerto Viejo et de Guayaquil s'élèvent auprès du grand Océan. Alonso de Alvarado pénètre dans le pays de Chiachapoyas, et la ville de San-Juan de la Frontera lui doit son origine. Almagro traverse les vallées de Capiapo et de Coquimbo, et avance dans le Chili ou la Nouvelle-Tolède jusqu'à la grande ville de Concomicagua; il revient au Pérou sans avoir formé d'établissemens, mais la ville de Paria est bâtie par ses ordres dans la province de Charcas, qui fut bientôt colonisée, et eut la Plata pour capitale. Après des guerres civiles et la mort d'Almagro, Pizarro fait construire Arequipa, il envoie des forces au Chili; et Pedro de Valdivia, qui les commande, devient en 1541 le fondateur de San-Yago. Enfin, la conquête des pays de Jaen, des Pacamoros, du Tucuman, du Cuyo, de Quixos, de la province de Mullubamba, et la découverte du Potosi terminent cette époque des grandes expéditions que le Pérou vit se former, et qui se réunirent à celles qui partaient des bords de la Plata.

Pendant plusieurs années, on parut avoir oublié que l'audace de Magellan avait réuni les deux mers, et ce ne fut qu'en 1525, que Charles-Quint, voulant profiter des avantages du détroit, confia à Joffre de Loaysa le commandement d'une flotte qui devait faire le tour du monde en suivant cette route. Ce voyage n'eut pas le résultat qu'on en attendait, mais le navire de Francisco de Hozes découvrit la terre des Etats, peut-être même le cap de Horn; et un autre, abordant au Mexique, devint le sujet des tentatives réitérées de Cortez pour établir des communications régulières avec

les îles à Epices. D'autres essais plus malheureux encore, tel que celui d'Alcazaba, et la cession des Moluques au Portugal, durent naturellement ralentir le zèle des Espagnols, firent sentir tous les inconvéniens du détroit, et engagèrent à porter toutes les vues sur la partie la plus étroite du continent. Les communications furent proposées par la navigation du lac de Nicaragua, de la rivière Chagres, et par des routes tracées de la Vera-Cruz au golfe de Tehuantepec, et de Nombre de Dios à Panama. Cette dernière voie obtint la préférence et l'a conservée jusqu'à nos jours.

Cependant, tandis que Pizarre faisait la conquête du Pérou, les nouveaux maîtres du Mexique, avides de gloire et de trésors, s'emparaient du pays de Xalisco, et réunissant ces contrées à celles qui leur obéissaient déjà sur le grand Océan, à partir du hâvre de Navidad, ils en formaient la province de Nouvelle-Galice. Des rapports mensongers et des contes extravagans sur la prodigieuse richesse des pays situés au nord, et l'opulence de leurs sept villes, avaient engagé les Espagnols à pousser plus loin leurs explorations. En 1531, Nunez de Guzman s'était avancé à la tête d'une petite armée; il avait soumis entièrement la province de Mechoacan, pénétré plus loin que celles de Culiacan et de Cinaloa, et ne trouvant pas les cités merveilleuses qu'il cherchait, il avait fondé celles de Compostella et de San-Miguel. Les villes de Guadalaxara, San-Luis et Puebla de los Angeles s'élevèrent peu de temps après, et dès-lors les Espagnols s'empressèrent de former des établissemens dans les contrées voisines du Mexique, dont les premières cartes venaient d'être dressées par ordre des magistrats. En 1554 ou 1559, Durango fut bâtie par Alonso Pacheco dans la vallée de Guadiana, pour repousser les incursions des Indiens Chichimeches, et Francisco de Ybarra fonda les colonies de Topia, Santa-Barbara, San-Juan, San-Sebastian et Chiametlan dans le voisinage de riches mines d'argent. En même temps Philippe II réunissait à sa couronne les îles Manilles qui prenaient son nom, et les fameux galions allaient bientôt établir des relations suivies entre ce vaste archipel et les côtes de la Nouvelle-Espagne.

Vers la même époque, d'autres soins occupaient le fameux Hernan Cortez. N'ayant plus d'ennemis à combattre au Mexique,

et voyant la terre interdite à sa gloire, le marquis (1) crut trouver encore dans des entreprises maritimes sur les deux mers le seul moyen de satisfaire l'activité de son génie, sans exciter les inquiétudes d'un souverain ombrageux. En 1532, il confia à Diego Hurtado de Mendoza le commandement de deux navires qui reconnurent une partie des côtes orientales de la mer Vermeille (mer de Cortez). Un second armement aux ordres de Diego Becerra et de Hernando de Grijalva, procura l'année suivante la découverte de la Californie méridionale, celle de l'île Socorro, et un examen plus soigné de la côte du Mexique jusqu'au golfe de Tehuantepec. Les cartes sur toile où les Mexicains représentèrent eux-mêmes leurs connaissances géographiques, n'anéantirent pas tout espoir d'une communication. Ordaz eut ordre de diriger les recherches dans la mer des Antilles, et ayant fini par tourner ses vues sur l'Orénoque, il remonta ce fleuve en 1535, après un premier désastre, jusqu'à l'embouchure de la Meta.

Les expéditions de ces différentes flottilles n'ayant pas rempli le but désiré, celui de trouver un détroit, Cortez voulut en diriger une en personne, et se confiant à sa fortune, il aborda en 1537, après une navigation orageuse, sur les rives de la Californie. Cet important voyage, qui eût suffi pour illustrer tout autre capitaine, ne put rien ajouter à la réputation du héros du Mexique.

Jusqu'alors les conquérans du Nouveau-Monde, souillant leurs victoires par des excès horribles, s'étaient rendus odieux par leur froide inhumanité; mais, en 1538, sous le gouvernement de Antonio de Mendoca, Las Casas persuada de ramener les Indiens à l'obéissance par de bons traitemens et des promesses sincères : de saints hommes reçurent la douce mission d'inspirer des sentimens de paix en répandant les vérités du christianisme. Plusieurs de ces apôtres de notre foi, après avoir obtenu des succès faciles, entreprirent des excursions dangereuses et pénibles dans des pays jusqu'alors fermés aux Européens. Sans armes, sans autre protection qu'une croix, ils firent des découvertes importantes en pro-

(1) C'est ainsi qu'aujourd'hui à Mexico on désigne Hernan Cortez, *marques de el Valle de Oaxaca*.

pageant chez les nations inconnues du nord les principes d'une religion amie des hommes. La plus remarquable de ces pieuses missions fut celle de Marcos de Niza, dont le voyage aventureux se lie à plusieurs autres tentatives. Parti de Culiacan en 1539, ce moine franciscain gagne Petatlan, parcourt un désert, examine le pays qu'il traverse en publiant le nom de Dieu et celui de l'empereur, atteint la région des sept villes, croit apercevoir la cité magnifique de Cibola, et revient annoncer le succès de ses recherches. On veut s'assurer de la confiance que méritent les rapports merveilleux de Marcos; on brûle de parvenir à ce Tombouctou mexicain, et bientôt une petite flottille, commandée par Francisco de Ulloa, fait le tour de la mer Vermeille, double le cap Saint-Lucas, et remonte vers le nord jusqu'au trente-huitième parallèle. Telle fut la dernière entreprise à laquelle Cortez prit part. Son zèle pour les découvertes qu'animaient principalement des idées de conquêtes et de gain, eût produit des résultats surprenans, si sa puissance limitée et la présence d'un rival n'y avaient mis obstacle. Ses plans étaient dignes de son vaste génie, et en raison des difficultés qu'il rencontra, ses efforts furent extraordinaires.

La navigation d'Ulloa n'avait eu aucun rapport avec les courses de Marcos; mais, à son retour, des préparatifs faits par Mendoca, l'habile rival de Cortez, se trouvaient terminés. Francisco Vasquez Coronado s'avance avec des forces dans le pays de Cibola, fait la conquête de cinq grands villages, source de tant de fables, et pénètre jusqu'au quarantième parallèle dans la province de Quivira. En même temps, et par une mesure combinée, Hernando de Alarcon parvient à l'entrée du Colorado, remonte cette rivière à quatre-vingt-cinq lieues de son embouchure, et offre, dans ses échanges avec les Indiens, le premier exemple du commerce des fourrures dans cette partie de l'Amérique. Continuant la reconnaissance des côtes extérieures de la Californie, Juan Rodriguez Cabrillo, parti en 1542 de la Navidad, examine tous les caps et entrées, découvre le port de Monterey ou de Los Pinos, s'élève, malgré le mauvais temps, jusqu'au cap Mendocino par 37° 10', et prouve, par le succès, qu'il aurait fait de plus grandes découvertes, si, dans les ordres qu'on lui remit, on eût eu égard aux saisons. Il périt près

du canal de Santa-Barbara, et son pilote, Bartolome Ferrale, parvient jusqu'au quarante-troisième degré sur les côtes du Cap-Blanc. A la même époque, Rui Lopez de Villalobos aperçoit le premier, en se rendant aux Moluques, les îles inhabitées de Roca-Partida, Santo-Tomas et Nublada.

Pendant ce demi-siècle, qui avait vu la puissance espagnole s'étendre si rapidement dans les régions bordées par l'Océan Pacifique, les explorations et les conquêtes furent dirigées avec non moins d'ardeur du côté de l'Atlantique. En 1516, Thomas Pert et Sébastien Cabota font, pour des marchands anglais, un voyage au Brésil et aux Antilles. Le second de ces navigateurs, envoyé bientôt après, par la jalousie de l'Espagne, à la recherche des pays de Tarsis, d'Ophir, de Cathay et de Cipangu, au-delà de l'Amérique, pénètre dans la Plata, et remonte le Parana à une grande distance de son embouchure. Il est rejoint par Yago Garcia, qui venait de rencontrer les Abrolhos sur la côte du Brésil, en même temps que les Français étaient entrés dans la baie de Tous-les-Saints; Garcia franchit en 1525 les frontières du Pérou.

En 1528, Francisco de Montejo entreprend de soumettre l'Yucatan; peu de temps après, Panfilo de Narvaez, et plus tard encore, Fernando de Soto, l'un des douze héros du Pérou, échouent dans leurs projets d'établissement à la Floride; mais, conquérant heureux, ce dernier chef parcourt en vainqueur la partie occidentale de cette province jusqu'aux rives du Mississipi, en traversant les pays d'Apalache, d'Achusi, de Chisca et d'Anilco. On réclame aussi pour lui la gloire d'être parvenu jusqu'à la Susquehannah. Il périt, et son successeur, Luys Moscoso de Alvarado, regagne le Mexique. Alvaro Nunez Cabeca de Vaca et trois autres compagnons de Narvaez arrivent sur la côte de Culiacan, après avoir erré plusieurs années dans la Louisiane et la partie septentrionale du Mexique. En 1549, une mission religieuse, et dix ans plus tard une expédition de conquête, n'obtiennent pas plus de succès sur les mêmes rivages. En 1530, le célèbre Martim Affonso de Souza se dirige vers les rivages brésiliens, divisés dès-lors en capitaineries, avec l'ordre de les explorer depuis Bahia jusqu'au Rio de la Plata. Les navigations précédentes, imparfaitement connues, lui font croire qu'il entre le premier dans la baie de Rio-Janeiro; il

établit une colonie dans celle de Santos. La domination portugaise commence à envahir le Brésil, et Thome de Sousa, profitant des succès obtenus par quelques Juifs, y régularise le gouvernement et bâtit San-Salvador. Après s'être occupé pendant quarante années de la conquête des provinces de Cumana, Venezuala et Maracaybo, on pense à profiter du cours de l'Orénoque, et ce fleuve est remonté loin de son embouchure.

En 1535, Mendoza jette les premiers fondemens de Buenos-Ayres; aussitôt après, Ayolas et Irala suivent le cours du Paraguay jusqu'aux lacs temporaires de Xarayes, et l'Assuncion s'élève pour offrir, dans l'histoire des établissemens européens aux Indes, le phénomène unique d'un foyer intérieur de colonisation et de découvertes. En effet, cette capitale du Paraguay devient le centre des communications qui s'établissent avec le Pérou, le Brésil et le Tucuman. Après les troubles du Pérou, la ville de La Paz s'élève; les Chiquitos, les Moxos sont visités par Chaves, qui bâtit Santa-Cruz de la Sierra. Un de ses compagnons descend le Rio-Madeira et l'Amazone; Zamora est fondé par Alonso de Mercadillo; le pays de Quixos possède la ville espagnole de Baeza; l'existence de Santa-Fé de la Vera-Cruz, et celle de Cordova, dans le Tucuman, datent du même jour. Manso explore les Llanos, qui ont conservé son nom. Ces découvertes et ces travaux, comme ceux de Belalcazar, de Quesada, de Marcos, de Cabrillo et d'Orellana, appartiennent au milieu du XVI[e] siècle. Alors le fleuve Saint-Laurent avait été remonté; Soto et Moscoso de Alvarado, son compagnon, venaient d'arriver à l'embouchure du Mississipi. Après l'époque fameuse dans les annales du monde, qui vit la première entrevue des habitans des deux hémisphères, en est-il une plus remarquable que celle où, simultanément, le Péruvien et l'Araucano apprirent l'existence de l'Iroquois et du Californien, lorsque, par l'intermédiaire des peuples de l'Europe, des relations subites s'ouvrirent entre le Paraguay, le Chili, la Louisiane, la Californie, le Pérou, le Canada, l'Océan Atlantique et la mer Caraïbe?

En 1541, Alonso de Camargo avait tenté de conduire trois vaisseaux dans le grand Océan; un seul avait franchi le passage et atteint Arequipa, après avoir prolongé toute la côte du Chili et du Pérou. Les désastres de cette flotte, qui pénétra jusque dans le

détroit de Lemaire, firent renoncer à la navigation qu'elle avait entreprise, et l'on fortifia Nombre de Dios pour assurer, par l'isthme de Darien, les communications entre les deux océans. Plusieurs années se passèrent ainsi, sans qu'aucun navire fréquentât le détroit de Magellan, que l'on disait s'être fermé, et il s'était élevé, contre les explorations en elles-mêmes, un préjugé ridicule, fondé sur la mort tragique des hommes tels que Balboa, Magellan, Almagro et Pizarre, qui avaient fait les plus remarquables découvertes (1). Cependant la domination espagnole étant bien établie au Chili, on pensa encore à profiter des facilités qu'offrait le détroit pour entretenir des rapports directs avec la métropole. En 1545, Valdivia avait chargé le capitaine Juan Bautista de Pastène, Génois de naissance, venu d'Europe dans des vues de commerce, d'examiner la côte jusqu'au fameux passage, et il en avait reçu des renseignemens utiles. Neuf ans plus tard, ayant fondé les villes de Coquimbo, Ciudad-Rica, Impériale, Villa-Rica, celle enfin qui a conservé son nom, et découvert de riches mines d'or près de la Concepcion, il se flatta de l'espoir d'importer bientôt d'immenses trésors en Espagne, voulut en faire explorer la route, et charger Francisco de Ulloa de la reconnaître jusqu'au détroit. La mort arrêta ses projets, mais ils furent repris par son successeur, don Garcia Hurtado de Mendoza, qui, en 1557, confia à Juan Ladrilleros le commandement d'une nouvelle expédition, à laquelle on dut une connaissance détaillée de l'île Chiloe et des archipels voisins; elle offrit aussi le premier exemple du passage d'une mer à l'autre, exécuté de l'ouest à l'est. D'autres armemens furent dirigés dans un but presque semblable, mais l'histoire ne nous a transmis que le souvenir de leurs malheurs. Le nouvel Adelantado se signala par d'autres actions : il poussa ses conquêtes jusque dans le pays de Araucanos, et fonda la ville de son nom dans la province de Cuyo, que Pedro Castillo, succédant à Francisco de

(1) Ce préjugé aurait pu exister également dans l'Amérique du Nord, dont les mers ensevelirent les découvreurs les plus remarquables, les frères Cortereal, Verazzano, Humphrey, Gilbert, Cartier, etc., etc. Raleigh fut décapité, les compagnons de La Salle l'assassinèrent; les Espagnols firent éprouver le même sort à Ribaut.

Aguirre, venait de soumettre entièrement. La guerre interminable contre les Araucanos, entreprise par Valdivia, dont elle abrégea la carrière, fut noblement célébrée par la poésie; elle offrit enfin aux Espagnols des ennemis dignes de leur courage. Ce fut au milieu des plus grandes difficultés qu'ils pénétrèrent, à plusieurs reprises, dans le territoire de ce brave peuple, qui sut préserver son indépendance. La dernière marche de Mendoza le conduisit jusqu'à l'archipel d'Amud ou des îles du Chili, et ce fut le célèbre Ercilla qui, s'avançant plus loin que ses compagnons, traça en vers, sur l'écorce d'un arbre, l'histoire de la découverte, le 31 janvier 1559.

Le perfectionnement de la navigation conduisit vers la même époque à la découverte de quelques îles. Antonio Urdaneta, s'élevant vers le nord, fit connaître en 1565 la route de l'ouest à l'est, à travers l'océan Pacifique, et deux ans plus tôt, Juan Fernandez avait démontré que sans le secours de la magie, mais seulement en s'éloignant des côtes, on abrégeait les voyages du Pérou au Chili. Ces nouvelles directions, suivies par les vaisseaux, leur firent rencontrer des terres isolées. Juan Fernandez découvrit, en 1563, les îles Mas-a-Fuera et Mas-a-Tierra, lorsque celles de Malpelo et des Cocos avaient été déjà aperçues; enfin l'archipel des Gallapagos fut connu avant 1570, et quatre années plus tard on rencontra les îles San-Félix et San-Ambor. Il n'est pas hors de propos de dire ici que, de nos jours, don Joseph Arosbide donna l'exemple unique d'une navigation courte et directe de Manille à Lima, contre toutes les chances qui devaient lui être contraires.

Les évènemens des règnes de Philippe II et d'Elisabeth, en excitant une grande animosité entre les nations espagnole et anglaise, donnèrent naissance aux courses des flibustiers, aux établissemens temporaires des boucaniers, et à des entreprises particulières que les gouvernemens paraissaient tolérer, lorsqu'ils ne les encourageaient pas en secret. Les premiers hauts faits de ces aventuriers eurent pour théâtre la mer des Antilles; et l'un d'eux, l'intrépide Oxnam, eut, en 1572, assez d'audace pour traverser l'isthme de Darien, et établir sa croisière dans le golfe de Panama avec un navire de sa construction. Plusieurs fois le continent ne fut pas à l'abri des attaques des pirates, qui, à l'exemple du fameux Mor-

gan (1671), rançonnèrent ou pillèrent les villes les plus importantes de l'isthme. Ce fut dans une expédition de ce genre, 1572, que le fameux sir Francis Drake, ayant aperçu le grand Océan, pria le ciel de lui accorder la faveur d'y naviguer un jour sur un vaisseau de l'Angleterre. En effet, avec de très petits navires, dont le plus fort ne dépassait pas cent tonneaux, il ose bientôt entreprendre un voyage dont les difficultés et les périls avaient rebuté les hardis Espagnols. En 1578, il attérit sur la côte du Brésil, entre dans la Plata, visite plusieurs havres de la Patagonie, et traverse le détroit; une tempête lui fait découvrir à son insu l'extrémité de l'Amérique sans l'avoir doublée, et après avoir porté le ravage sur les côtes du Chili, du Pérou et du Mexique, il continue de s'avancer vers le nord pour chercher un passage qui le ramène en Europe. La continuité des rivages l'arrête quelques degrés au nord des découvertes de Cabrillo, mais il ne renonce à son grand projet que pour en exécuter un plus gigantesque, en plaçant son nom auprès de celui de Magellan, comme le second des circumnavigateurs; son exemple est bientôt suivi par des marins célèbres, au nombre desquels on distingue Thomas Cavendish, Richard Hawkins, Chidley, et John Davis, découvreur des îles Malouines en 1592, que nous verrons plus tard se signaler à la recherche du passage nord-ouest.

L'arrivée désastreuse de ces célèbres flibustiers, l'existence des Pichilingues, et plus tard les courses des amiraux hollandais de Cordes, Mahu, Olivier Van-Noort, Spilbergen et l'Hermite, sur ces côtes, dont les Espagnols réclamaient la possession exclusive, auraient dû rappeler ceux-ci à leur activité première, et les engager à s'assurer, par des découvertes, des prises de possession et des comptoirs, la propriété des pays où des rivaux entreprenans pouvaient s'établir par un droit que le force aurait légitimé. Cependant si les possesseurs de l'Amérique firent alors des excursions remarquables vers le nord, leur gouvernement a dérobé au monde la masse des connaissances qu'ils acquirent : on sait seulement qu'en 1582, F. Galli tenta de revenir du Japon en Europe par la route de l'Amérique, et qu'il atteignit, vers 57° 30', les côtes de l'archipel du Prince de Galles ou du roi George, dans la Nouvelle-Cornouaille. Dans un très long espace de temps, on distingue à

peine quelques entreprises dont les relations, publiées et embellies sans doute par de zélés promoteurs de la recherche d'un détroit, forcent la critique impartiale à y faire la part de la réalité et celle de la fiction. On peut consulter avec une entière confiance le voyage du grand navigateur Viscaino, dont les résultats principaux furent l'examen soigné de la Californie, depuis le promontoire de San-Lucar jusqu'au cap Mendocino, et la première reconnaissance des ports de San-Francisco, San-Diego et Monterey, qu'il visita en 1602; mais il est difficile de croire qu'en 1592, Juan de Fuca parcourut l'entrée qui a conservé son nom, ou le canal de Georgie. On n'admet pas avec plus de confiance qu'en 1640 Bartolomeo de Fuente ait visité l'archipel de San-Lazaro, et il est reconnu que si les récits de Martin d'Aguilar, compagnon de Viscaino, ont quelque fondement, leur incertitude suffit pour les faire oublier. C'est à la même période des découvertes au N.-O. de l'Amérique, et à la même classe de relations apocryphes, brodées sur un fonds plus ou moins vrai, qu'appartiennent le roman nautique où Ferrer Maldonado méla les descriptions de l'Amérique à celles du Japon, et le voyage de l'Anglais Thomas Peche, qui, en cherchant l'embouchure occidentale du détroit d'Anian, paraît avoir atteint les îles Aléoutiennes dans l'année 1672. Les fables un peu plus anciennes de Chaque et d'Urdanietta ne méritent pas d'être développées.

La religion et le commerce se chargèrent en partie, pour une seule province, de réparer les négligences de la politique. De riches pêcheries de perles avaient rappelé l'attention sur la Californie, dont la côte intérieure devint, en 1615 et 1632, le but des expéditions intéressées des capitaines Yturbi, Castillo, Vicuna, Ortega, Carboneli et Barriga. En 1642, le gouverneur de Cinaloa et le père Jacinto Cortez examinèrent les mêmes rivages; et après quarante années, qui virent échouer d'autres expéditions, parmi lesquelles celle de Luzenilla fut la plus remarquable, l'amiral Isidro de Atondo y Antillon et plusieurs jésuites formèrent les établissemens passagers de la Paz et de San-Bruno. Cependant ce ne fut qu'à la fin du XVIIe siècle, après deux cents ans de tentatives infructueuses, que cette stérile province fit réellement partie des do-

maines de l'Espagne, quand on vit s'élever les présides de San-Loreto et de San-Xavier, sous la direction des jésuites Salvatierra, Piccolo, Ugarte et Khün ou Kino, dont les voyages vers l'embouchure du Colorado détruisirent l'erreur naissante qui faisait de la Californie une île et même un archipel. Par le zèle infatigable d'Ugarte, des missions furent bientôt fondées au milieu de la presqu'île, sur ces deux côtes explorées, et chez les Indiens de la Pimeria Alta, tandis que le père Clément Guillen exécutait des courses pénibles dans l'intérieur et à l'ouest. Outre leur but évangélique, ces hommes infatigables se proposaient la recherche d'un port qui pût recevoir le galion des Philippines. En 1744, les pères Consay et Sedelmayer parcoururent, le premier, les rives de la mer de Cortez, et le second, le pays de Moqui, qu'arrosent le Gila, le Colorado et le Yaquesila. Une vingtaine d'années après, le visitador don Jose de Galvez soumit entièrement les provinces de Cinaloa, de Sonora, et finit par entrer dans la Californie, où sa raison égarée ne trouva point les richesses qu'elle cherchait. On prit possession de Monterey, de San-Diego et de San-Francisco; des communications s'ouvrirent avec ces présides : les pères Garces et Font y parvinrent en 1775, en venant de la Pimeria Alta, sans toucher la mer de Cortez, et en visitant la fameuse *Casa grande* du Rio Gila. Enfin, quatre ans plus tard, deux moines franciscains, le père Escalente et le père Antonio Velez, pénétrèrent plus à l'est, dans la Nouvelle-Californie, et les pays que traversent le fleuve Zaguananos et le Rio de Nabajoa, jusqu'au lac, si long-temps douteux, de Teguayo, qui vient d'être retrouvé par les caravanes de Missouri.

Si une rivalité menaçante n'excita pas l'émulation des découvertes chez les Espagnols, ils n'en reconnurent par moins avec effroi que les succès de Drake avaient offert le plus séduisant appât aux aventuriers de son pays, et porté l'atteinte la plus sensible à leurs droits de conquêtes. On voulut arrêter de nouvelles entreprises, et Pedro Sarmiento de Gamboa, qui s'était rendu du Pérou en Espagne en examinant l'archipel de Chonos, celui de la *Madre de Dios* et le détroit de Magellan, fut chargé, avec Diego Flores Valdez, d'intercepter le passage par la fondation d'une colonie qui

fut établie en 1584, non loin du cap Forward, dans la *Bahia de la Gente*, dont le nom fut changé bientôt en celui de *Puerto de la Hambre* (1), pour indiquer le sort déplorable des premiers Européens qui furent abandonnés sur les terres magellaniques. Cette position, qui commandait le détroit, aurait sans doute arrêté plusieurs entreprises des interlopes; mais elle eût été dépouillée de son importance par la découverte prochaine d'une communication plus avantageuse, dont la connaissance fut pour ceux qui la firent le fruit étonnant d'une double prohibition étrangère et nationale. On soupçonnait depuis long-temps que les eaux des deux océans se réunissaient au sud du continent dont on avait voulu même tracer les limites, lorsque la nécessité de parvenir aux Indes par une route libre et étrangère aux priviléges des compagnies fit entreprendre par Lemaire et Southen leur grande et célèbre expédition. En réunissant les découvertes ignorées ou mal appréciées de Drake et d'Hozes par celle de la côte sud-est de la terre de Feu, ils tracèrent les contours méridionaux de l'Amérique, et cette fameuse route du détroit de Lemaire et du cap de Horn, qui, en facilitant les rapports de tous les pays, exerça sans aucun doute sur la navigation et le commerce une influence bien supérieure à celle qu'avait produite le passage de Magellan dans un bras de mer long et tortueux. Ce voyage mémorable des Hollandais produisit en Espagne une sensation plus désagréable que toutes les hostilités précédentes; on voulut cependant profiter de ses résultats, et le désir d'en avoir une connaissance complète fut l'origine de l'entreprise des frères Nodal, qui, en 1618, observèrent les premiers les sondes de la côte de Patagonie, firent le tour de la terre de Feu, et découvrirent les îles Diego Ramirez, qui, pendant un siècle, furent, sur toutes les cartes, les terres les plus australes du globe. En même temps don Juan de Moze parut dans le détroit de Lemaire.

La rupture d'une trêve pensa bientôt détruire la puissance espagnole-portugaise dans l'Amérique méridionale, où elle fut attaquée par la Hollande avec un succès différent, au Pérou, au Brésil, et enfin au Chili en 1643. La flotte du Pérou, dirigée par l'Hermite et Shapenham, fit quelques découvertes sur les côtes méridionales

(1) Port de la faim, port famine.

de la terre de Feu, que l'on commença dès-lors à regarder comme un vaste archipel, et celle du Chili, commandée par Hendrick Brouwer, apprit que la terre des Etats, au lieu de s'avancer jusque dans le voisinage de l'Afrique, comme on l'avait cru d'abord, ne formait qu'une île peu considérable, séparée du continent par un étroit passage qui perdit alors sa première importance.

J. de Blosseville.

LES DERNIERS JOURS

DE

LA SEMAINE SAINTE

A JÉRUSALEM.

Après avoir parcouru toute la Syrie, nous étions impatiens d'arriver à Jérusalem, et nous traversions rapidement cette terre des prophètes et des apôtres, repassant dans notre esprit les singuliers contrastes qu'elle présente. Le désert d'Alep à Damas nous avait montré l'homme en proie à toutes les privations, mais consolé par l'indépendance; nous le trouvâmes à Damas, jouissant de tous les charmes de la vie, mais attristé par la servitude. Nous laissions derrière nous les merveilles de l'architecture antique dans les solitudes du Horan; la superbe Tyr, presque engloutie par les flots; enfin Thibériade, Jopé, Nazareth, ne conservant plus que leurs

noms, lorsqu'un jour, notre guide arabe, nous montrant de loin quelques masures qui s'élevaient à travers deux collines arides, s'écria : *Codus la sainte!* C'était Jérusalem.

On conçoit l'empressement que doit éprouver un voyageur à visiter les points importans de cette ville célèbre; mais ce qui excite plus vivement encore son intérêt, c'est d'observer l'impression que les traditions ont laissées parmi tant d'hommes de différens pays et de différentes croyances, dans un lieu si propre à frapper leur imagination. Le chrétien est là près du berceau et du sépulcre du Christ, en présence des prodiges de l'ancienne et de la nouvelle loi; le juif sort de son humiliation à la vue des ruines du temple, la gloire de ses ancêtres et de la vallée de Josaphat, où reposent leurs cendres; le musulman surtout, fier de dominer dans ces lieux célèbres, voit s'élever au-dessus d'eux le dôme d'une mosquée égale pour lui en sainteté, et supérieure en magnificence à la Caba de la Mèque; le philosophe enfin trouve ici de quoi méditer sur les arrêts du destin qui a voulu placer dans un lieu aussi aride, dans un si obscur réduit, l'événement qui a changé la face du monde et la scène de ces mystères qu'on révère dans la foi, qu'on respecte encore dans le doute.

Arrivés à Jérusalem le mercredi de la semaine sainte, nous nous bornâmes, pendant la journée du jeudi, à parcourir la ville et les environs; car ici les lieux sont les monumens, et ils seraient plus solennels, débarrassés des ornemens mesquins qui les déparent. Les événemens sont restés là plus grands que les hommes, et le sommet du Golgotha, dans ses nudités, serait plus imposant que les constructions informes du Saint-Sépulcre qui le couvrent; édifice détruit et rebâti tant de fois, et qui n'a plus ni la richesse de la basilique de Constantin, ni la régularité des églises modernes.

Il existe cependant à Jérusalem quelques monumens qui méritent un examen particulier sous les rapports de l'art : ce sont les tombeaux taillés dans le roc à l'orient de la ville et dans la vallée de Josaphat. Cette architecture græco-égyptienne, ou plutôt syréenne, prend un rang particulier dans les arts depuis la découverte des ruines gigantesques de Pétra dont elle semble le modèle. Ces

monumens appartiennent à l'Egypte par la grandeur, et à la Grèce par le style; mais il leur manque à tous une condition essentielle, c'est de savoir à quel temps, à quel peuple ils appartiennent; pas un passage d'auteur ancien, pas une inscription ne donnent des notions justes à cet égard. Etrangères à l'histoire, ces immenses constructions semblent être un accident de la nature, soumis comme elle à quelques grandes commotions, et dont alors il ne resterait plus de traces; et pendant ce temps la plaine aride d'Ilion, chantée par Homère, le site à peine reconnaissable de Numance exciteront éternellement l'intérêt, parce que les ouvrages du génie sont les plus durables des monumens, et les actions généreuses les plus chères au cœur comme au souvenir des hommes.

Le vendredi saint nous appela exclusivement aux cérémonies religieuses, et par une circonstance heureuse, la pâque des Grecs se trouvait cette année tomber le même jour que celle des Latins. Les premières cérémonies, et je dois le dire à l'avantage du culte catholique, les plus solennelles commencent le soir du vendredi saint par la procession des prêtres et de tous les chrétiens qui reconnaissent l'église romaine autour du Saint-Sépulcre; ce qu'ils appellent la nuit ténébreuse, *nox tenebrosa*. Toutes les lumières sont éteintes dans l'édifice, et ses longues nefs, ses différentes chapelles ne sont éclairées que par les cierges que portent les assistans. Les salles paraissent plus vastes, les voûtes plus élevées, le lieu plus auguste. A chacune des stations où s'arrête la procession, il est prononcé une sorte d'allocution en différentes langues; la dernière est en arabe, et excite particulièrement l'attention de cette foule d'hommes accourus de tous les environs, et qu'on est étonné de voir dans leur costume oriental prosternés au pied de la croix. Ces cérémonies se prolongent fort avant dans la nuit : sitôt qu'elles sont terminées, les Grecs et les Arméniens viennent à leur tour occuper l'église, et se préparer à la cérémonie du feu sacré, sorte de scandale, ou au moins de rite bizarre, décrit par les plus anciens voyageurs, et pratiqué encore aujourd'hui tel qu'il avait lieu il y a neuf cents ans.

Dès le point du jour, une troupe de gens de la campagne, *fellahs*, presque nus, commencent à courir autour du Saint-Sépulcre en criant : *Eleyson*. Ils dansent, chantent et montent les uns sur les

autres. Un prêtre est à leur tête : il suit et marque de la main la mesure. Plusieurs font semblant d'être morts, et sont portés sur les épaules de leurs camarades ; d'autres saisissent des spectateurs, et les font tourner avec eux, ou les portent dans leurs bras jusqu'à ce qu'ils aient obtenu d'eux un salaire. Les Turcs, pendant cette cérémonie, frappent indistinctement à coups de fouet sur toute cette troupe, ou l'insultent du haut des galeries supérieures. Après trois heures d'un bruit continuel et de la répétition des mêmes scènes, l'archevêque grec entre avec l'évêque arménien dans le Saint-Sépulcre ; c'est alors que les cris et le bruit redoublent, et que les plus vigoureux des felhas s'emparent des ouvertures placées aux deux côtés du tombeau, pour vendre leur place à de riches Grecs ou Arméniens qui, croyant que ce feu descend du ciel, pensent qu'il a d'autant plus d'efficacité qu'on le reçoit les premiers ; enfin on voit sortir des orifices un feu brillant, clair, sans fumée, et dont l'origine artificielle est bien reconnaissable. En ce moment, hommes, femmes, enfans, tous se précipitent avec une égale fureur pour le saisir. Des torches allumées le répandent dans le temple ; au même instant, la porte du Saint-Sépulcre s'ouvre, et l'archevêque grec, porté par quatre hommes, paraît dans une sorte d'exaltation, les cheveux et la barbe en désordre, les mains pleines de ce feu, et ayant plutôt l'air d'un maniaque que d'un ministre de la religion.

Tel est le singulier spectacle qui attire à Jérusalem la plus grande partie des pélerins grecs et arméniens, et que les prêtres de ces deux religions considèrent comme le moyen le plus efficace d'augmenter le revenu de leur église. Ne sachant comment excuser ou seulement expliquer ce scandale, les Grecs éclairés, parmi lesquels on distingue le célèbre Coraï, ont prétendu que cette coutume était une intervention des moines latins du IXe siècle, une imitation de la descente du feu que sainte Radegonde prétendit avoir vu dans le couvent de Poitiers qu'elle fonda en 569. Ils allèguent pour preuve le silence des apôtres et des Pères de l'Église sur ce sujet, et celui des historiens qui ont parlé du séjour des impératrices Hélène et Eudoxie à Jérusalem. Ce silence est sans doute une forte présomption ; mais on ne peut le regarder comme une preuve qui, d'ailleurs, se trouverait opposée à l'assertion de

plusieurs autres écrivains, tels que Nectarius, qui publia une histoire non interrompue de la lumière sainte, une sorte de chronologie de ce miracle, et Cantacusène qui appelle en témoignage de sa véracité les Musulmans eux-mêmes.

Il paraît certain que, de temps immémorial, un pareil spectacle avait lieu dans plusieurs parties de l'Orient. Pausanias parle d'un feu spontané que les prêtres faisaient paraître dans un temple de la Lydie; Aristote et Pline établissent le même fait en Macédoine et dans l'île de Tines; Zosime, qui écrivait dans le ve siècle, parle de la lumière qui brillait à Héliopolis, aujourd'hui Balbec, le jour de la fête de Vénus. Il est des traditions, des croyances qui se transmettent ainsi à travers des cultes différens, et qui semblent se plaire plus particulièrement dans certains pays qu'ils considèrent comme leur terre natale. Celle-ci reparut au IXe siècle, et, suivant les voyageurs, elle subsista malgré la domination des Sarrasins; elle y causa même un tel scandale au commencement du XIe siècle, que le calife Hakim-Billah prit ce prétexte pour ordonner la destruction du Saint-Sépulcre. Elle lui survécut cependant, et le pape Urbain II en fit encore un récit merveilleux au concile de Clermont, pour exciter les peuples à entreprendre la première croisade.

A l'exception de cette cérémonie ridicule, le culte grec, arménien et cophte ne manque pas de dignité et d'éclat. Le riche costume des patriarches et des prêtres qui les suivent, leur aspect vénérable, leurs chants singuliers, présentent une variété de scènes qu'on ne trouve réunies que dans ce lieu et à cette époque; mais il est une observation qui se présente toujours à la pensée au milieu de ces chants, de ces prières des différentes sectes chrétiennes, c'est la fatalité qui les renferme dans l'étroite enceinte d'une église, et qui veut qu'un culte répandu jusqu'aux contrées les plus lointaines du monde possède à peine quelques toises carrées d'espace au lieu de son origine, près du tombeau de son fondateur. A la porte même du Saint-Sépulcre, on trouve assis le gouverneur turc et les gens de sa suite, recevant le tribut des pélerins; on n'entend dans les rues que la voix du muezzin qui appelle les musulmans à la prière, et de tous côtés on ne peut échapper à la vue du croissant de la mosquée d'Omar.

Une curiosité bien naturelle, un sentiment bien vif, s'emparent alors du voyageur, c'est le désir de pénétrer dans cette enceinte redoutable, dans cet édifice mystérieux, construit sur le parvis d'un autre plus mystérieux encore, le temple de Salomon. Quelle fut donc notre satisfaction, de retour à notre logement, d'apprendre que notre drogman, M. Perry, avait obtenu d'un des gardiens de la mosquée de nous en procurer l'entrée pendant la nuit, à la faveur de notre costume turc, et en profitant du Ramasan, où les Turcs, fatigués du jeûne de la journée, ne sortent guère de leur maison après le coucher du soleil; cet homme est mort depuis, ce qui nous permet de révéler le service qu'il nous rendit. Cette nouvelle, qui nous mit d'abord dans l'enchantement, se présenta bientôt à moi dans toutes ses conséquences; il y a *peine de mort* pour tous les chrétiens qu'on aurait surpris dans ce lieu sacré, dont le grand-seigneur même ne peut accorder l'entrée. De terribles exemples avaient déjà eu lieu, et en différens temps, aucun voyageur, à l'exception d'Aly-Bey, n'avait tenté d'y pénétrer; M. Bankes, voyageur anglais, y était entré un moment déguisé, et ayant à la porte son cheval pour se sauver. Poursuivi jusqu'à Jaffa, il eut le bonheur de s'embarquer avant d'avoir été atteint; mais le couvent grec où il avait logé à Jérusalem fut mis à une forte amende à son sujet. Madame Belzoni s'y était glissée un moment pendant qu'on y faisait des réparations; mais elle n'avait pu en rapporter qu'un souvenir vague. Après quelques réflexions, je ne crus pas possible de laisser échapper une occasion semblable, qui pouvait fournir un des épisodes les plus intéressans de notre voyage, et surtout laisser aux jeunes gens qui m'accompagnaient une impression profonde.

Que cherchent en effet les voyageurs? Des émotions et des souvenirs; et ne sommes-nous pas tous sur ce point un peu voyageurs dans la vie? N'aimons-nous pas à nous rappeler les incidens aventureux de notre existence passée? L'histoire même n'est-elle pas le recueil des aventures des peuples, et lorsque quelques-uns d'entre eux cherchent au prix de tant de sacrifices une patrie, lorsque d'autres se lancent témérairement peut-être dans la gloire ou dans la liberté, que font-ils autre chose que de s'abandonner à la plus enivrante comme à la plus noble des émotions?

Nous nous mîmes en route, bien armés, vers dix heures du soir : la nuit était obscure, et chaque fois que nous rencontrions un fanal, nous nous rangions de côté. Nous arrivâmes enfin à la porte du côté du nord, et au milieu d'un silence profond nous pénétrâmes jusqu'au parvis, sur lequel on monte par sept marches, et qui domine tout l'espace.

Nous voici donc dans cette redoutable enceinte où déjà, du temps d'Israël, il fallait être purifié pour oser pénétrer. Nous voici dans le *Saint des saints,* dont Salomon créa et chanta les merveilles, mais dont rien ne retrace plus la grandeur passée. La charrue a nivelé autrefois ces ruines, et les seuls débris qui restent de l'ancien temple sont de grandes assises de pierre qui servent de mur de soutènement au côté oriental du mont Moria, et qu'on suppose couvrir de vastes souterrains où personne n'a pénétré. Suivant les historiens arabes, les bâtimens de la mosquée actuelle occupent tout l'emplacement du temple. Phocas, qui écrivait au XIIe siècle, l'atteste également. En effet, bien que l'ancienne enceinte, telle qu'on peut l'établir d'après les passages de l'Ecriture, et surtout les auteurs arabes, soit moins étendue que le parvis actuel de la mosquée, il faut calculer qu'elle devait l'être davantage en ajoutant aux deux cours des prêtres et des Israélites un espace vide que saint Jean, chargé, dit l'Ecriture, de mesurer le temple, ne devait pas comprendre, parce qu'il était abandonné aux gentils, *quoniam datum est gentibus.* L'ancien parvis, suivant les auteurs musulmans, avait mille cinq cent soixante-trois pieds de long sur neuf cent trente de large, tandis que le nouveau en a mille trois cent soixante-neuf de long sur huit cent quarante-cinq. Les quatre côtés de la mosquée sont orientés comme étaient ceux du temple; celui de l'est, également formé par la muraille de la ville, est suspendu sur le torrent de Cédron; celui du sud, attenant aujourd'hui au palais du gouverneur turc, est séparé également de la montagne de Sion par un ravin.

Il fallait que cet espace fût fort étendu, puisqu'il servit de forteresse, de dernier retranchement dans les deux siéges que soutint Jérusalem. On croirait, en lisant les historiens des croisades, qu'ils ont copié le récit de Flavius Joseph, lorsqu'il parle de cent mille Juifs massacrés dans l'enceinte du temple, et dont les cris reten-

tissaient jusqu'aux montagnes voisines. Albufeda porte à soixante mille le nombre des musulmans qui périrent dans la mosquée d'Omar. « Voulez-vous savoir, dit Godefroi de Bouillon dans une lettre au pape, ce qu'on a fait des ennemis? Sachez que, dans le portique de Salomon et dans le temple, les nôtres ont eu du vil sang sarrasin jusqu'au frein de leurs chevaux. »

Du haut du parvis, nous pûmes distinguer, malgré l'obscurité, l'ensemble des bâtimens entremêlés d'arbres et de plate-formes, et au milieu d'eux, la fameuse mosquée de la Roche, dont le dôme élevé domine le parvis et toute la ville de Jérusalem.

Avant d'y pénétrer, notre conducteur nous fit ôter nos babouches, et cet homme, qui exposait sa vie et la nôtre, était surtout occupé de l'idée de ne point manquer au respect qu'il portait à ce lieu. Nous passâmes entre la mosquée et un bâtiment fort élégant à l'est; c'est un oratoire octogone et non point circulaire, comme le porte le plan d'Aly-Bey : il est soutenu par douze colonnes d'une seule pièce de marbre rougeâtre. Entre les deux colonnes, vers le sud, est un renfoncement où on fait la prière. Ce lieu est nommé le *Mek-Khemet Daoud*, ou tribunal de David, et est en grande vénération; de là nous passâmes au côté du sud du temple, et nous entrâmes sous un péristyle qui fait face à la maison du gouverneur. Ce péristyle est soutenu par huit colonnes, tant de vert antique que de marbre mélangé.

La mosquée est un édifice octogone dont chaque côté a soixante pieds de long. L'intérieur est composé de deux nefs d'un dôme majestueux. La première nef est soutenue par seize colonnes et huit piliers du plus beau marbre brun; la seconde nef est composée de douze colonnes avec des chapiteaux variés, provenant sans doute de l'ancien temple d'Hérode. Cette enceinte renferme la Roche sacrée, qui occupe vraisemblablement la partie principale de l'ancien temple, car il paraît que, détruit par Adrien, l'édifice célèbre de Salomon et d'Hérode ne fut jamais reconstruit. Sous les empereurs d'Orient, le terrain qu'il comprenait était une dépendance de plusieurs églises. Il semble même, d'après le témoignage d'Eutichius, patriarche d'Alexandrie, qu'il était abandonné et couvert d'immondices au moment de la prise de Jérusalem par les Sarrasins. A son entrée dans la ville, le calife Omar fit venir le patriar-

che Sophonibe, et lui demanda où étaient jadis le temple de Salomon et la Roche sacrée dont Mahomet avait parlé; il s'y transporta avec les grands de sa cour. On fouilla le terrain, on écarta le fumier qui couvrait la roche, et Omar la nétoya avec son manteau; ses officiers l'imitèrent, et le jour même il jeta les fondemens de la mosquée actuelle. C'était, suivant les traditions arabes, sur cette roche que Jacob avait appuyé sa tête, lorsqu'il vit l'échelle mystérieuse, et que Mahomet laissa l'empreinte de son pied, lorsqu'il fut transporté, par l'ange Gabriel, de la Mèque à Jérusalem.

C'est sur cette même roche, dit Guillaume de Tyr, que s'assit l'ange exterminateur, lorsqu'il prononça l'anathème en punition du dénombrement du peuple, et cette double tradition en a fait un objet de vénération pour tous les cultes. Pendant le temps de l'occupation de Jérusalem par les croisés, les pélerins enlevaient des morceaux de la roche, pour les placer sur l'autel de leur paroisse. A la reprise de Jérusalem, Saladin la fit laver avec de l'eau de rose, et rétablit la mosquée dans l'état où elle se trouve aujourd'hui. Les musulmans croient que c'est le lieu où les prières sont le plus agréables à Dieu, et que tous les prophètes, depuis la création du monde jusqu'à Mahomet, y sont venus prier.

Cette roche sort de terre sur un diamètre moyen d'environ trente pieds, en forme de segment de sphère. Sa surface est inégale, raboteuse, et dans sa forme naturelle; elle est entourée d'une grille, et à six pieds au-dessus flotte un large voile de satin vert et rouge. Notre guide, après nous avoir fait toucher l'empreinte du pied de Mahomet, qui se trouve à la porte du sud-ouest, ouvrit, à quelques pas de là une grille de fer, et nous fit descendre par onze degrés dans un caveau qui passe pour être plus sacré encore que le reste de la mosquée. C'est une sorte de chrypte, comme dans les anciennes basiliques, mais plus resserrée et plus mystérieuse. « Lorsque je voulus pénétrer dans ce sanctuaire, dit un ancien auteur arabe, je craignis que la roche ne s'affaissât sous le poids de mes péchés; mais, voyant que d'autres pélerins, couverts d'iniquités, y entraient et en sortirent sains et saufs, je risquai d'y pénétrer, et il ne m'arriva rien. » La tradition de ce bon arabe nous encouragea, et en effet, nous pûmes comme lui, et malgré nos péchés, examiner tranquillement ce caveau.

Il est entièrement creusé dans la roche, dont on a laissé les pans coupés irrégulièrement, et sans autre jour qu'une ouverture au sommet qui aboutit à la place où Mahomet, dit-on, fit sa prière. Il a seize pieds de long sur huit de large. A droite est un petit autel en marbre, couvert d'ornemens arabes, appelé le *Makan Souleiman*, ou station de Salomon; un autre semblable sur la gauche, sculpté différemment, appelé la station de David; enfin un renfoncement au nord forme une sorte de table, qui s'appelle la station d'Élie. Une lampe éclaire ce sanctuaire, dont nous prîmes le plan; nous en fîmes autant pour l'intérieur de la mosquée, à dix pieds de hauteur, car l'obscurité nous empêchait de distinguer la voûte du dôme.

L'intérieur de cet édifice, comme celui des mosquées en général, réunit la grandeur à la simplicité; il inspire le recueillement si propre à la nature du culte musulman, qui est grave, silencieux et sans ostentation : la prière, chez ces peuples, paraît être plutôt l'expression d'un sentiment que l'accomplissement d'un devoir. L'Arabe descend de son chame au au milieu du désert; le Turc s'arrête sur la place publique pour prier, sans attirer ni l'attention ni la curiosité : l'impiété, dans ce pays, serait un scandale, sans que la ferveur y devînt pour cela un mérite; il suffit d'avoir passé quelques heures dans une mosquée pour s'en convaincre. Le silence y règne ainsi que le recueillement; il n'est interrompu ni par des chants, ni par des quêtes, ni par le bruit des chaises ou des conversations particulières. Quelques versets du Koran sur la puissance de Dieu, sur la résignation dans le malheur, ou les devoirs de la charité, sont les seuls ornemens des murs. Mais de toutes les mosquées que nous avons vues, il n'en est aucune d'aussi intéressante que celle-ci : il y a quelque chose de singulier, de mystérieux dans cette roche grossière, entourée de portiques de marbre, de grilles dorées, de tapis de soie, et vénérée depuis tant de siècles. Richesse, élégance, grandeur, tout est réuni dans ce curieux monument. Lorsque nous en sortîmes, la lune apparaissant au milieu des nuages éclaira toute l'enceinte, et nous fit voir l'ensemble des bâtimens de la mosquée, les arcades des oratoires, mêlées à des groupes d'arbres, et projetant de larges ombres sur les marbres des parvis. On aurait pu se croire au mi-

lieu de ces demeures enchantées décrites dans les contes arabes. Ce prestige ne dura pour nous qu'un moment; car notre guide, saisi tout à coup de frayeur, nous entraînait vers la porte de l'enceinte. Sitôt que nous l'eûmes franchie, et que nous nous trouvâmes hors de tout danger, nous nous arrêtâmes un moment pour recueillir nos idées; heureux d'avoir pu pénétrer dans ce lieu si redoutable, plus heureux encore d'en être sortis, et la tête pleine de souvenirs arabes, nous répétâmes en chemin ce verset du chapitre XCVII du Koran : *Oh! qui pourra comprendre combien a été excellente cette nuit meilleure que mille mois!*

ALEXANDRE DELABORDE.

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

I.

ILE DE JAVA.

Le 9 septembre 1819, à cinq heures du soir, nous mouillâmes devant l'île *Pondis*. Le lendemain on envoya une embarcation à *Sourabaya*, pour demander au gouverneur la permission d'entrer en rade, et pour nous ramener un pilote. Nous obtînmes l'un et l'autre; mais pendant trois jours nous fûmes forcés d'attendre des vents favorables. Enfin, nous entrâmes dans la rade de Sourabaya le 13 septembre. Vingt-un coups de canon furent notre salut; le fort nous les rendit presque aussitôt.

Le second jour de notre arrivée à Sourabaya, je descendis à terre pour me procurer un logement, où je m'installai le lendemain avec tous les objets dont j'avais besoin pour les travaux auxquels j'avais dessein de me livrer.

Je commençai par visiter les jardins particuliers de la ville et des envi-

rons. La propreté qui y règne me fit plaisir à voir. Je trouvai dans quelques-uns des plantes exotiques fort rares dans le pays, et même peu connues en France. Il y avait des *eugenia* à fleurs rouges et à fleurs blanches du plus bel aspect, ainsi que de très beaux arbres que l'on appelle *mondo*, et d'autres plantes précieuses. Les jardins sont plutôt sacrifiés à l'agrément qu'à l'utilité. Ils renferment de vastes serres chaudes de balsamines, de reines-marguerites de la Chine, d'œillets d'Inde, de bluets; diverses espèces et variétés de roses forment de jolis bosquets, et des haies qui sont couvertes de fleurs toute l'année.

L'eau qui arrose ces jardins est très abondante à Java. Des bras de rivières et des canaux coulent dans tous les sens à travers la ville. Ils contiennent même assez d'eau pour être navigables et porter des embarcations chargées. On y voit du matin au soir des hommes, des femmes et des enfans s'y baigner, pour se rafraîchir et se dérober à la grande chaleur du jour.

Après avoir parcouru ainsi les établissemens de culture intérieure, je m'armai de la boîte de fer-blanc dans laquelle je renfermais les objets d'histoire naturelle que je moissonnais, et je sortis de la ville, dirigeant mes pas vers quelques petites montagnes que j'apercevais dans l'ouest, à deux lieues et demie de Sourabaya. Je n'en avais pas encore atteint le pied, lorsque je fus tout à coup arrêté dans un petit bouquet d'arbres par cinq Malais, armés chacun d'un *cris*, espèce de poignard. Après m'avoir fouillé pour me voler, ils semblaient animés d'intentions encore plus horribles. Heureusement je portais dans ma poche un petit dictionnaire malais, qui me servit à leur faire deviner en partie le but de mes promenades. Ils ne comprirent peut-être pas très bien le sens de mes phrases décousues, mais ils parurent tellement surpris d'entendre quelques mots de leur langue sortir d'un objet inanimé comme mon dictionnaire, qu'après s'être concertés ensemble, ils me rendirent à la liberté. Ils commencèrent par me conduire au bord d'une rivière, et voulaient à toute force que je la passasse sur un étroit bambou qui servait de pont. Je vis bien que leur intention était de me précipiter dans l'eau une fois que je serais sur ce faible appui. Pour leur épargner le plaisir de rire à mes dépens, je m'y jetai de moi-même, et je traversai à la nage la rivière, qui n'était pas très large. Lorsqu'elle me sépara de ces cinq voleurs, je commençai à respirer. Ils m'avaient dérobé l'argent que je portais sur moi, consistant en trois ou quatre pièces de 5 francs, et de plus une petite serpette.

Après cette triste aventure, au lieu de poursuivre mon voyage, je regagnai Sourabaya, où j'allai rendre compte aux autorités de ce qui m'était arrivé. On me promit de faire des perquisitions à ce sujet; je n'ai

jamais entendu parler du résultat. Le gouverneur m'accorda, sur ma demande, un guide du pays pour m'accompagner dans mes excursions; je ne sortis plus sans lui. Je parcourus ainsi, avec assez de sécurité, les environs de Sourabaya, en m'éloignant de cette ville de sept ou huit lieues environ. J'étais souvent obligé d'attendre mon guide, qui ne me suivait pas sans peine dans les bois où je pénétrais. Ces gens-là ne sont pas très exercés à la marche, parce qu'ils se servent toujours de chevaux, même pour les courses les moins pénibles. Aussi fut-il bientôt dégoûté de voyager avec un marcheur de ma force. Souvent il renonçait même à me suivre. Je ne pouvais cependant me passer de lui : lorsque nous arrivions dans un village, une population nombreuse se pressait autour de nous, et je n'eusse pu m'en faire entendre sans le secours de mon compagnon de voyage. J'avais fréquemment besoin de gens pour transporter les végétaux vivans que j'avais récoltés; mon guide seul pouvait expliquer en quels endroits il convenait de les déposer, et ce qu'il serait payé pour cela.

En parcourant ainsi ces contrées, je parvins à rassembler une riche pacotille de graines et de plantes pour l'herbier. Je réunissais les végétaux vivans dans le jardin d'un propriétaire chez lequel logeait le commandant de la division. A mesure que je me les procurais, je les mettais en caisse dans de la terre, afin de les faire reprendre le plus promptement possible. J'avais établi mes jardins ambulans sous une touffe d'*eugenia*, pour les abriter des rayons du soleil, qui leur seraient devenus funestes.

Mon conducteur, qui connaissait parfaitement le pays et les ressources qu'il offrait, n'oubliait jamais de me faire entrer dans les cases des Malais pour manger ou boire. J'étais forcé de me contenter de leur nourriture, consistant en riz, sardines salées et herbes indigènes. Aussitôt que j'étais entré, mes hôtes me faisaient asseoir sur des bancs ou des tables en lames de bambou; ils m'apportaient ensuite le vase dans lequel était le bétel, la noix d'areck, et un peu de graine pour composer ce qu'on appelle la chique de bétel. Pour ne pas déplaire à ces braves gens, j'en prenais une petite quantité que je tournais dans ma bouche sans la mâcher. Mon guide, à qui l'on faisait ensuite les mêmes honneurs, loin d'accepter le bétel avec la même répugnance que moi, en prenait plusieurs chiques successivement, et se passait même souvent de manger pour mâcher plus à son aise cette drogue, qui me paraissait aussi dégoûtante que désagréable. Pour second service, on me présentait, dans deux vases de bois grossièrement travaillés, du riz cuit à l'eau, et des sardines salées, mélangées avec des herbes. Dans un troisième vase, on mettait de l'eau, où je mouillais mes doigts, qui me servaient de cuillère et de fourchette pour manger le riz. Je vécus ainsi plusieurs jours, sans autre boisson que de

l'eau. Dans un pays aussi redoutable que celui de Java pour les Européens, une telle nourriture ne pouvait tarder à devenir nuisible à ma santé. Je ne doute même pas qu'elle ne m'eût fait succomber, si notre séjour dans cette île se fût prolongé encore de quelque temps. Le malaise et les fatigues que je ressentais me l'annonçaient évidemment.

Un jour mon conducteur me mena coucher, à cinq lieues de Sourabaya, chez un *tomogon* ou prince du pays. Je trouvai ce petit seigneur assis sur ses talons, et placé sur une table de bambou. A sa vue, mon guide fit comme tous les naturels de Java, il se prosterna contre terre à dix ou douze pas de son chef. Celui-ci, après avoir interrogé mon compagnon de voyage sur le motif qui m'amenait dans ses domaines, se leva, vint au-devant de moi, et, me prenant par la main, me conduisit auprès de la table où il était à prendre du thé. Il en demanda ensuite pour moi, et me le fit servir par son fils. Je remarquai que sa femme évita de m'approcher. Après le thé, on apporta deux tasses de porcelaine, dans lesquelles on versa du café. Pendant que j'en buvais une, l'autre se remplissait, ce qui m'engagea, ou plutôt me força en quelque sorte à en avaler successivement cinq qui me désaltérèrent complètement. Ce café était détestable. Je ne pouvais boire souvent qu'à demi les tasses qu'on me servait, et je jetais le reste qui contenait la partie la moins pure.

Le *tomogon* essaya, à plusieurs reprises, de me parler directement, mais jamais nous ne pûmes lier conversation. Je ne l'entendais nullement, et il ne comprenait pas un seul mot de ce que je lui disais. Mon guide, qui depuis notre arrivée était toujours agenouillé sur une natte étendue par terre, me servait d'interprète. A chaque parole qu'il adressait au *tomogon*, il élevait, en signe de respect, ses deux mains jointes jusque devant sa bouche. On lui servit aussi une tasse de café. Il y avait à peu près une heure que j'étais assis auprès du *tomogon*, lorsque sa femme, à qui il avait ordonné de me préparer à souper, me fit inviter à entrer dans la salle où était dressé le couvert. Cette salle était une cabane close simplement par des lames de bambou entrelacées l'une dans l'autre. Les bancs sur lesquels nous étions assis étaient de même matière. Je me mis à table avec le *tomogon* et son fils, et mangeai successivement d'une omelette, d'une volaille rôtie ou seulement *boucanée*, d'une cuisse de mouton à moitié cuite, et enfin du riz en guise de pain, que ces Malais ne connaissent pas. Par une attention assez délicate, on m'avait donné une fourchette et une cuillère; mais, voyant le prince et son héritier présomptif manger avec les doigts, je voulus, par courtoisie, me conformer à leurs usages, et je me mis à me servir assez gauchement des instrumens naturels.

Après souper, on me montra mon lit; c'était un canapé tissu de rotin (*calamus*), sur lequel on avait étendu une natte et une espèce de tapis servant de couverture; on y avait mis jusqu'à des rideaux, sorte de *moustiquaire*. En me couchant, je trouvai le lit couvert de fleurs de franchipane blanche, mon oreiller même en était entièrement garni; l'odeur forte de ces fleurs, quoique agréable, me donna un mal de tête affreux, parce que je n'eus la prévoyance de les éloigner que lorsque je m'aperçus qu'elles m'avaient incommodé. Ma douleur de tête, et le bruit de deux hommes qui me veillaient en chantant, m'empêchèrent de fermer l'œil de toute la nuit. C'est une habitude chez les Malais, lorsqu'ils donnent l'hospitalité la nuit à un étranger, surtout à un blanc, de le faire garder pendant son sommeil par des hommes qui chantent pour l'empêcher d'avoir peur.

La grande quantité de plantes vivantes que j'avais cueillies avant mon arrivée chez le *tomogon*, me détermina le lendemain matin à le prier de me procurer des moyens de transport jusqu'à Sourabaya. Ce chef se prêta de fort bonne grâce à ma demande. Lorsque nous eûmes pris ensemble le café, il mit à mes ordres une pirogue et quatre de ses domestiques, qui embarquèrent tous mes effets. Il ordonna de plus à ses gens de me descendre partout où je voudrais. Mon hôte, que je remerciai de ses bontés pour moi, avait vu dans ma poche un canif et un crayon, et me témoigna le désir d'en devenir possesseur. Je fus ravi de pouvoir lui donner cette légère marque de reconnaissance. Il me fit ensuite présent de quelques volailles pour mon voyage, et nous nous séparâmes fort satisfaits l'un de l'autre.

En descendant la rivière pour regagner Sourabaya, qui est à l'embouchure, je profitai largement de l'ordre donné par le *tomogon* à mes matelots. Chaque fois que, sur les bords de la rivière, j'apercevais des plantes intéressantes, je me faisais débarquer pour les cueillir. De cette façon, j'accrus considérablement mes collections végétales avant d'arriver à Sourabaya, où nous ne descendîmes que le soir. Je m'occupai aussitôt à renfermer dans du papier les graines et les plantes pour l'herbier. Le lendemain matin je mis en terre les végétaux vivans.

Le plaisir que j'avais d'augmenter chaque jour mes précieuses collections, me donnait de nouvelles forces, et un courage à toute épreuve, pour continuer mes pénibles courses. J'explorai successivement tous les environs de Sourabaya; non seulement j'y fis d'abondantes récoltes d'objets d'histoire naturelle, mais j'observai encore très soigneusement les différentes plantations et les modes de culture.

Pendant mon séjour à Java, j'eus occasion d'y faire la connaissance

d'un riche propriétaire, M. Rotambule, qui me rendit de grands services en me faisant chercher, par ses domestiques, plusieurs plantes et graines auxquelles j'attachais du prix, et dont il m'indiqua les usages économiques et ruraux. Je cultivai aussi la connaissance de M. Midelcop, un des plus riches habitans de Sourabaya, qui possède une magnifique habitation au milieu de laquelle se trouve un jardin élevé à l'européenne. Ce bel établissement réunit plusieurs arbres rares ou inconnus, introduits depuis peu dans la colonie; il renferme aussi une ménagerie d'animaux précieux qui font l'admiration de tous les voyageurs. Parmi les oiseaux vivans, on distingue l'oiseau de paradis, que peu de personnes ont encore vu vivant, et une infinité d'autres dont j'ignore les noms. Dans un parc fermé se trouvent trois cents cerfs et biches mouchetés, d'une beauté remarquable.

Je désirais visiter l'île de *Madura* que j'avais aperçue du large. Elle est située de l'autre côté de la baie ou du port, en face de Sourabaya. Je pris le parti d'y faire une descente après avoir bien exploré les environs de Sourabaya. Comme elle offrait une végétation plus riche et des forêts plus étendues, je devais naturellement compter sur d'abondantes moissons. Mon attente ne fut pas trompée : j'y cueillis un nombre prodigieux de plantes et d'arbres en fleurs. Je retrouvai des *bombax* d'une grosseur presque aussi considérable que les *boabab adansonia* que j'avais vus aux îles du Cap Vert. Ces arbres extraordinaires, couverts de belles fleurs rouges très grosses, étaient dépouillés de feuilles; je pense qu'ils les avaient perdues au commencement de la floraison.

Je ne pouvais me lasser de contempler la belle fleur écarlate des *érithrina*. Le sol de Madura me parut généralement d'une nature préférable à celui de l'île de Java. La végétation suffit pour en donner une preuve incontestable.

C'est dans l'île de Madura que demeure le grand sultan, personnage d'une puissance et d'une fortune immense. Pendant notre séjour à Sourabaya, il donna un dîner et un bal magnifique à notre état-major, auquel assistèrent ses ministres et les autres grands personnages de sa cour. Ce prince fait sa résidence dans l'intérieur et à peu près au centre de l'île. Pour faciliter le voyage à ses convives, il leur envoya plus de vingt voitures, la plupart attelées de quatre chevaux, et des chevaux de selle, avec quantité de laquais. A la seule apparence d'un pareil cortége, on pouvait juger quelle devait être l'opulence du sultan. Lorsque chacun eut pris place dans ces voitures, elles défilèrent par ordre et arrivèrent bientôt à l'habitation royale, où nous fûmes reçus avec tous les honneurs auxquels nous pouvions nous attendre.

Le palais du sultan, quoique d'une architecture simple, offrait l'image de la grandeur et de la richesse. Les portiques et les colonnes étaient de toutes parts ornés de fleurs de diverses couleurs, qui toutes exhalaient l'odeur la plus suave. Le déjeuner était servi dans une vaste salle non close, couverte en feuilles de palmier. Tout le monde prit place et put se servir à son gré. La table était chargée des mets les plus délicats et les plus rares. Pendant le repas, la musique du sultan ne cessa pas de se faire entendre. Une salle de danse, ornée de fleurs, avait été préparée : le bal commença après le déjeuner. Chacun put choisir le genre d'amusement qui lui convenait : les uns allèrent faire la digestion à la chasse; d'autres montèrent à cheval ou en voiture pour aller gagner, à la promenade, l'appétit nécessaire pour faire honneur au dîner. Quelques-uns demeurèrent au palais pour voir danser les filles et les femmes du souverain.

Lorsque tous les convives furent à peu près réunis, on servit le dîner, qui était somptueux. Tous les services étaient en vaisselle d'argent; chacun avait derrière soi un domestique en grande livrée. Les vins les plus délicieux circulèrent parmi les assistans. Après le dîner, le bal recommença plus animé qu'auparavant, et ne finit que le lendemain matin.

L'heure étant venue de se retirer, nous fûmes reconduits avec les mêmes honneurs qu'à notre arrivée. Les équipages furent réattelés, et nous ramenèrent au bord de la mer, où nos embarcations nous attendaient. Nous étions enchantés de notre journée, et nous conservâmes long-temps le souvenir de cette charmante fête.

L'époque du départ de la division approchant, j'employai les derniers jours qui me restaient à visiter l'intérieur de la ville de Sourabaya. Je commençai par le camp chinois, qui est une espèce de faubourg détaché du reste de la ville, dont il est séparé par une rivière qui coule dans toute sa longueur. Divers ponts, placés de distance en distance, servent de communication entre les deux quartiers chinois et hollandais. La population du premier est très considérable; presque tous les habitans sont cultivateurs, jardiniers ou marchands. Les magasins de l'autre sont rangés avec beaucoup de goût, d'ordre, d'élégance et de propreté. Les Chinois aiment surtout à barbouiller leurs meubles, les portes et les murs de leurs maisons; aussi leurs logemens présentent-ils les tableaux les plus bizarres. Le soir, leur seul amusement est la musique. Ils se réunissent dans le centre de la ville, où ils possèdent une grande salle commune, pour jouer de leurs instrumens, qui ne sont autres que des chaudrons en cuivre assez épais, de grosseur inégale, de façon à rendre des sons différens, et placés à la file les uns des autres par rang de taille. Chaque homme en a six ou huit sous ses ordres. C'est avec un martinet en fer qu'on touche ces

espèces d'orgues ; en frappant lentement sur chaque chaudron, on en tire des sons aigus ou lugubres. Quoique certains airs soient quelquefois exécutés avec assez de justesse, on peut aisément se faire une idée de la mélodie d'une telle musique. J'ai éprouvé qu'elle était plus propre à endormir, quoique bruyante, qu'à charmer les oreilles. C'est cependant le plus vif amusement des Chinois. Chaque soir, le même concert recommence et ne finit que très tard.

Il y a à Java des Chinois immensément riches, qui occupent de magnifiques habitations. Ils ne sortent que rarement à pied avec un garçon qui leur tient un parasol sur la tête; le palanquin couvert, suivi de plusieurs domestiques, est leur voiture la plus ordinaire pour se promener ou voyager. Le costume de la classe riche des Chinois consiste en un grand manteau blanc ou de plusieurs couleurs, frangé, traînant à terre; un petit bonnet richement orné de décorations, des culottes blanches ou bariolées, avec des genouillères assez larges; une chemise très fine, sans col, mais bien brodée; des souliers tressés avec des lanières de rotin à pointe aiguë et très relevée, de plusieurs nuances.

Après avoir visité le quartier chinois, je parcourus la ville hollandaise, où le goût européen domine naturellement, et fait ainsi contraste avec l'autre faubourg, où règne uniquement le genre asiatique. Les édifices qui composent la partie hollandaise, sont aussi fort beaux et bien décorés; les salons ne le cèdent non plus aux plus brillans de Paris, ni en luxe ni en élégance. Tout, jusqu'aux plus simples magasins, annonce une ville opulente. Les ateliers de forgerons, de charpentiers, de menuisiers, de charrons (1), se font remarquer par leur étendue et le nombre prodigieux d'ouvriers qu'ils occupent. Les voitures sont aussi communes à Sourabaya que dans les plus importantes places d'Europe. Il est vrai que dans ce pays on ne sort presque jamais qu'en voiture. L'étranger a mille facilités d'en louer au mois, au jour et même à la course, surtout des cabriolets. Les chevaux, quoique ayant peu d'apparence en général (car ils sont petits et maigres), vont d'une vitesse incroyable.

La troupe formant la garnison est fort bien tenue. Elle se compose de deux sortes de soldats, les blancs et les noirs. Les premiers, qui sont en assez grand nombre, et qui ont servi sous Napoléon, parlent presque tous un peu français. Les noirs ou Malais sont pris parmi les naturels du pays, et soldés par le gouvernement hollandais. Des patrouilles se font toutes les nuits très régulièrement. Dès les neuf heures du soir, on entend le

(1) Je parle ici des ateliers appartenant au gouvernement hollandais.

qui vive, comme dans nos places de guerre où l'on est le plus sévère sur ces formalités si inutiles cependant en temps de paix.

Pendant mon séjour à Sourabaya, j'ai eu occasion de voir célébrer plusieurs mariages parmi les indigènes. Une chose qu'on croira peut-être difficilement, mais qu'on m'a assurée comme positive, c'est que les filles se marient à l'âge de sept à huit ans, et sont dès-lors en état de puberté.

Lorsqu'un jeune Malais devient amoureux d'une Malaise, suivant l'usage de tous les peuples, il lui fait la cour. Si la jeune fille partage les sentimens qu'elle inspire, le jeune Malais s'adresse alors au père, et le supplie de lui accorder la main de sa fille, dont il possède déjà le cœur. Le père s'informe de la fortune du prétendant, s'il possède une case pour loger sa fille, et des champs ensemencés pour la nourrir. La loi veut que ces conditions soient de rigueur, et les pères en général ne sont pas plus exigeans que la loi. Lorsque le jeune homme a le consentement des parens de la fille, il s'empresse d'en prévenir ses propres parens et ses amis. Il est rare que le marié ait plus de seize ou dix-huit ans. Tous ceux qui prennent quelque part au mariage du côté de l'époux se réunissent. On commande des musiciens : deux ou trois joueurs de haut bois forment le fonds de cet orchestre, placé à la tête du cortége qui doit parcourir toute la ville. Les parentes du jeune homme, telles que la mère, les sœurs, les tantes, les cousines, etc., remplissent des paniers de bananes crues, cuites, ou frites en beignets, de biscuits, et enfin de toute sorte de comestibles. On place sur la tête du jeune marié un bonnet de carton en forme de schako, sans devant ni derrière, et peint en jaune. Le jeune Malais, dont tout le costume se compose d'un pantalon, monte sur un coursier fougueux, et a pour écuyer, à son côté, un barbouilleur, qui peint soigneusement en jaune, avant de sortir, toutes les parties du corps non couvertes par le pantalon, et qui, pendant la promenade, ne le perd pas un seul instant de vue, en remplaçant, chemin faisant, la couleur de la peinture partout où elle s'efface, soit par le frottement, soit par la chaleur. Ce peintre, avec son pot de couleur et son pinceau, n'est pas la partie la moins bizarre de cette cérémonie burlesque, composée ordinairement d'une cinquantaine de personnes, hommes ou femmes : celles-ci, comme je l'ai déjà dit, portent chacune un panier de comestibles. Le cortége, sorti le matin, ne rentre que le soir, et ne s'arrête que pour manger et se rafraîchir. Le marié ne descend que très rarement de cheval, pour prendre ses repas. Ses plus proches parens l'entourent et le font manger. On entend de fort loin arriver la noce aux cris répétés des assistans, et à la musique glapissante des hautbois. Le soir venu, on rentre chez le nouvel époux où est servi un joyeux banquet. La future

n'y assiste pas, attendu qu'elle n'est pas encore mariée. Le lendemain, elle remplit à son tour, ainsi que ses parens et ses amies, la même cérémonie qui a eu lieu pour le jeune homme, et qui n'en diffère qu'en ce que la mariée, au lieu d'être à cheval, est portée dans un palanquin, et est dispensée des assiduités du *Raphaël*. Le cortége de la mariée se réunit le soir à celui de l'époux, et c'est alors que disparaissent, au milieu d'un splendide festin, l'innocence de la jeune vierge et celle de son heureux adorateur....

Les *bazars* ne manquent pas à Sourabaya. Sur toutes les places publiques, on voit une foule de marchands, hommes ou femmes, vendre toute espèce de denrées. Les plus grands marchés sont ceux où l'on achète les comestibles, tels que légumes, fruits, cannes à sucre, volaille et viande de boucherie crue ou cuite. Une odeur infecte rend ces endroits presque inhabitables. D'autres marchés sont uniquement destinés à la vente des bottes d'herbe que les Malais apportent des campagnes, pour la nourriture des chevaux de la ville. Toute la journée, on voit arriver ces marchands chargés chacun de deux énormes bottes d'herbes suspendues à une barre de bambou, taillée exprès de trois pouces environ de largeur, et de manière à ce qu'elle soit très flexible; sa longueur moyenne est d'environ quatre à cinq pieds. Les Malais accrochent à chaque extrémité une botte d'herbe, et la mettent ensuite sur leurs épaules en établissant un parfait équilibre. Ils changent successivement d'épaules pour se délasser; de cette façon ils portent à une très grande distance les fardeaux les plus pesans. Dès qu'ils sont fatigués et couverts de sueur, ils se plongent dans l'eau, en sortent aussitôt, reprennent leurs fardeaux, et continuent leur route. Les chemins comme les marchés sont journellement remplis de ces portefaix. Dès leur arrivée en ville, ils y trouvent, pour se désaltérer, du vin de canne à sucre, et pour satisfaire leur appétit, du riz cuit, des bananes frites, des sardines, des patates et des fruits de toute espèce. Les comestibles abondent, non-seulement sur toutes les places publiques, à tous les coins de rue, mais encore devant chaque maison on trouve des chiques de bétel préparées; ce qui rend tous ces bazars sales et dégoûtans.

Il existe aussi sur plusieurs places des marchés de change de monnaie de cuivre contre des monnaies d'argent. Les plus fortes des monnaies de cuivre sont appelées *wouangs;* elles sont à peu près de la grosseur de nos décimes. On paie en général fort cher pour vivre dans ces contrées. Tous les effets d'habillement y sont hors de prix; mais l'argent y est très abondant. Tout respire l'opulence dans la ville de Sourabaya.

Cependant Batavia, capitale de l'île, est d'une plus grande importance

que Sourabaya. Elle passe, après Calcutta, pour la première ville des Indes orientales. Sourabaya en est à peu près à quatre-vingts lieues. Si je n'eusse préféré visiter la campagne plutôt que de parcourir les villes, j'aurais eu le temps d'aller à Batavia pendant le séjour de la division à Java; mais mon devoir comme mon propre goût me retinrent dans les lieux où brillait la simple nature.

Deux négocians français, habitant la ville de Sourabaya depuis plusieurs années, avec lesquels je logeais et prenais mes repas, qui avaient fait successivement plusieurs voyages à Batavia, voulurent bien me communiquer diverses notes dont on me saura peut-être gré de transcrire ici quelques détails.

Batavia, par l'avantage de sa position, par la sûreté de sa rade, par la facilité des approvisionnemens, enfin par ses relations commerciales, est une ville de la plus haute importance. Elle est devenue l'entrepôt général des épiceries. C'est dans son port que l'habitant des Moluques vient verser chaque année la précieuse récolte de ses muscadiers et de ses girofliers. Si les Anglais lui ont ravi le poivre de Sumatra, la Chine et le Japon l'en ont complètement dédommagée : la première, en lui expédiant, à chaque mousson, de nombreux convois chargés de ses riches productions; et le Japon, en lui accordant, par privilége exclusif, l'entrée de ses ports, à des conditions peut-être un peu dures, mais qui néanmoins offrent encore de grands avantages à Java. Les grandes ressources qu'offre le commerce de cette place hollandaise y attirent des négocians de toutes les parties du monde. La variété qui règne partout donne à la ville un aspect extrêmement curieux. Au milieu des forêts mouvantes qui encombrent son port, on remarque d'abord les *jonques* ou *champans* chinois, dont la construction grossière et colossale contraste d'une manière bizarre et originale avec les formes élégantes et la mâture légère et soignée des navires européens. La diversité des peintures, des pavillons, des banderolles, le mouvement continuel des *praux* malais, des chaloupes européennes et des bateaux chinois qui chargent et déchargent les vaisseaux de la rade, donnent à ce tableau la teinte la plus riante.

A peine est-on entré dans la ville, que la scène est entièrement changée, sans être plus uniforme. Les quais sont bordés de *coulis* qui déchargent les bateaux, et transportent sur d'autres les produits de la colonie. Ici l'Arabe fait charger, sous ses yeux, la muscade, le girofle et les soieries de la Chine; plus loin, l'Américain échange ses piastres contre le café et le sucre de Java; l'Anglais et le Français déballent avec soin les utiles produits de leur industrie. Sur le même quai, le Hollandais fait rouler, par longues files, les pièces de vin et d'eau-de-vie que la France

lui fournit en abondance. Le Javanais livre à l'encan les chevaux vigoureux qu'il s'est procurés à *Byma*, en échange des toiles tissues par ses femmes, et des armes qu'il a façonnées; le Persan, sous les plis soyeux de ses cachemires, dérobe à l'œil vigilant des douaniers cet opium si recherché des Malais, et qui leur est souvent si fatal. Enfin, cette multiplicité prodigieuse de négocians de toutes les nations, cette réunion d'hommes qui diffèrent entre eux par le teint, le costume, les mœurs, le langage, la religion et les intérêts commerciaux, présentent, à l'œil charmé de l'observateur, un spectacle digne de ses réflexions.

Mais bientôt un retour affligeant vient détruire l'illusion d'un premier aspect. En voyant les ravages affreux que l'insalubrité du climat exerce sur ces mêmes hommes venus de si loin pour s'enrichir, on gémit sur la fatalité qui a placé les dons brillans de la fortune sous une enveloppe empoisonnée.

Batavia est bâtie très régulièrement, ses rues sont bien percées, et séparées dans le milieu en deux portions par un canal, à l'instar des grandes villes de la Hollande. Ces canaux sont sans doute d'une grande utilité, mais la différence énorme des deux climats aurait dû détourner les habitans de Batavia de les percer. Il est bien prouvé que les eaux, n'ayant pas un écoulement suffisant, reçoivent, pendant le jour, les rayons perpendiculaires du soleil, sous l'influence desquels elles croupissent bientôt; c'est alors qu'elles exhalent les miasmes les plus dangereux. Les Européens ont tellement reconnu cette vérité, qu'ils ont fini par déserter la ville, et ils en ont bâti une nouvelle, en s'éloignant de plus en plus de la côte.

Cette nouvelle Batavia diffère totalement de l'ancienne. Elle est formée par une route presque circulaire joignant les deux extrémités des fortifications de l'autre ville. Cette route est bordée, des deux côtés, de maisons magnifiques, séparées les unes des autres par de vastes cours ou jardins, et entourées de balustrades en pierre d'une très jolie forme. La route, qui suit le cours de la rivière, est en outre embellie par des arbres alignés, de la plus grande beauté. Dans beaucoup d'endroits, la rivière, étant très étroite, est traversée par des ponts en bois. La quantité prodigieuse de voitures élégantes, les nombreuses cavalcades, les barques qui ne cessent de descendre et de remonter, et la diversité des personnages qu'on rencontre sur cette promenade, donnent, au premier abord, une idée des plus flatteuses de cette grande cité; tout y respire l'aisance, la propreté et le luxe. Les maisons, revêtues d'un stuc éblouissant par sa blancheur, et la couleur rougeâtre des toitures, contrastent merveilleusement avec le vert foncé des feuillages qui les environnent. Ajoutez au fond de ce riant

tableau une chaîne prolongée de hautes montagnes, et vous aurez une idée de ce bel ensemble.

Dans une ville aussi animée que Batavia, les recensemens donnent des résultats tellement différens, qu'on ne peut guère connaître exactement la population. Cependant on est fondé à la supposer forte de 500,000 âmes, dont 10,000 Européens ou créoles blancs, 100,000 Chinois, et le reste Portugais, dont le sang s'est confondu avec celui des indigènes malais, javanais et esclaves venus des îles voisines, telles que Banca et autres. Il s'y est fixé quelques Indiens de la côte de Malabar, de Coromandel et du Bengale, mais en très petit nombre.

Tous les blancs, à l'exception de quelques anciennes familles, habitent le nouveau Batavia, divisé en plusieurs quartiers. Ces différentes parties de la nouvelle ville entourent le cimetière chinois qui avait été établi en cet endroit avant qu'on eût songé à y bâtir. C'est probablement une des causes principales des vapeurs pestilentielles qui y causent tant de maladies.

L'ancienne ville est habitée par les Malais négocians, marchands, horlogers, qui jouissent tous d'une grande aisance. Les plus belles maisons sont actuellement la propriété de quelques juifs immensément riches. Des Américains, et un petit nombre de négocians chinois, occupent le reste de la ville, qui est d'ailleurs fort triste et peu fréquentée. Le faubourg de l'est, qui est immense, est le quartier des Portugais. Le faubourg de l'ouest, ou *Kampong Tchina*, est exclusivement réservé aux Chinois; les maisons y sont petites, très resserrées, construites et couvertes tout-à-fait comme en Chine. Les rues sont droites, mais étroites; la principale est coupée vers le milieu par la rivière de Tangarany, la plus belle et la plus large de Batavia. La population chinoise, déjà très considérable, paraît l'être encore davantage par le peu d'espace qu'elle occupe. En se promenant dans leur quartier, on croit voir une fourmilière à l'ouvrage.

Les Malais et les Javanais sont presque tous domestiques. Ceux dont l'âme plus élevée a préféré s'occuper d'agriculture, ont construit leurs cabanes de bambous au milieu des vastes plaines qui entourent la ville, et y cultivent avec succès le riz et quelques légumes. Le reste des terres est réservé aux herbes dont on nourrit les chevaux.

La nécessité où sont les Européens, pour leur conservation, de maintenir leur prépondérance et leur influence sur les diverses nations de l'île, leur fait regarder tout travail manuel comme chose indigne d'eux. Le commerce est la seule voie qui puisse les mener à la fortune, et il faut avouer qu'il est difficile d'y montrer plus d'habileté. Rien ne peut surpasser

le luxe qu'ils déploient dans leurs habitations et leurs équipages. De nombreux domestiques richement vêtus, de vastes écuries remplies des plus beaux chevaux que leur fournissent les montagnes de Java et l'île de *Byma*, leurs tables somptueusement servies, enfin toutes les jouissances de l'Europe et de l'Asie réunies concourent à satisfaire leurs moindres caprices.

Après le déjeuner, les riches négocians font atteler leurs carrosses, qui les transportent mollement à leurs comptoirs, situés dans la principale rue de l'ancienne ville. Ils expédient toutes leurs affaires en moins de quatre heures, et reviennent ensuite dans leurs hôtels, où la méridienne leur fait attendre patiemment l'heure du dîner. Après le dîner, chacun fait sa toilette; c'est alors que les belles promenades de la ville, jusque-là inabordables à cause de la chaleur mortelle du soleil, se transforment en un panorama des plus animés. C'est un assaut général de luxe, d'élégance et de coquetterie. Ici l'orgueilleux *edler* est traîné gravement par quatre chevaux lourdement caparaçonnés. A côté de cette pesante machine passe rapidement la calèche élégante d'un négociant anglais, emportée comme un éclair par huit petits chevaux *Byma*. Plus loin vient un flegmatique Hollandais qui, nonchalamment étendu dans son landau, fume encore la pipe qu'il a allumée à son dessert, tandis que son vigilant domestique a suspendu à l'essieu du carrosse une longue mèche qui doit servir à allumer toutes celles qu'il fumera dans le cours de son agréable promenade. On aperçoit çà et là quelques jolies cavalcades, et un grand nombre de cabriolets élégans et légers, conduits par des jeunes gens qui se glissent parmi ces nombreuses voitures sans redouter aucun accident, car chacun guide son équipage avec une merveilleuse adresse.

La promenade terminée, on rentre chez soi; les dames versent alternativement le thé et le café, et les hommes, rangés autour d'une table chargée de bière, de genièvre et de différens vins, envoient gravement au visage de leurs compagnes la fumée de leurs pipes. Le lendemain ramène les mêmes occupations et les mêmes plaisirs: le surlendemain et les jours suivans ne diffèrent en rien. La monotonie règne ainsi toute l'année dans les maisons les plus opulentes, et avec elle l'ennui qui en est inséparable.

Quoique issus pour la plupart de pères européens, les créoles de Batavia sont en général d'un brun très foncé; leurs traits conservent toujours le caractère malais, qui leur est transmis par leurs mères jusqu'à la troisième génération. Du reste, leur taille est bien prise, et leur physionomie est souvent pleine d'expression. Mais la nature, qui ne dispense jamais tous ses dons à la fois, a refusé la beauté aux femmes de Java; elles sont

généralement laides, et leur éducation, extrêmement négligée, n'ajoute pas à leurs moyens de plaire. Pour lutter avec l'élégante simplicité des Européennes, elles déploient dans leur toilette un luxe prodigieux; mais elles sentent si bien leur infériorité, que ces dernières sont pour elles un objet d'exécration, et il n'est que trop commun de voir les funestes effets de leur jalousie. La vengeance la plus horrible est toujours celle qu'elles choisissent de préférence : habiles à préparer les poisons si communs dans ces contrées, elles les font avaler, par doses calculées, aux victimes que leur cœur outragé a désignées. Beaucoup de personnes meurent à Batavia d'une maladie de foie attribuée au climat, et qu'il serait peut-être plus juste de regarder comme le résultat des breuvages préparés par ces mégères.

La jalousie chez ce peuple est un foyer toujours ardent qui laisse souvent échapper des flammes dévorantes que rien ne peut contenir. Je pourrais citer une foule d'exemples à l'appui de cette assertion; je me bornerai au suivant. Un jeune Malais, élevé par un Européen, et devenu depuis son homme de confiance, avait donné en plusieurs circonstances des marques les moins douteuses d'un attachement sans bornes pour son bienfaiteur. Malheureusement celui-ci devint amoureux d'une de ses esclaves que son fidèle domestique aimait éperdûment, et qu'il avait même épousée suivant la loi du prophète. Le soupçonneux Malais épia les démarches de son maître, et ne tarda pas à découvrir qu'il avait tout obtenu de la jeune esclave. Dès qu'il ne douta plus de son malheur, il ne respira plus que pour satisfaire sa haine; il sut si bien contenir les transports de la jalousie et de la rage qui le dévoraient, que les imprudens amans continuèrent leur liaison dans une sécurité parfaite. Plusieurs mois s'étaient écoulés ainsi, sans que le Malais trouvât une occasion favorable pour mettre à exécution son funeste projet, lorsque son maître le prévint un jour qu'il se proposait d'aller le lendemain à la chasse dans les forêts voisines, et qu'il désirait qu'il l'accompagnât.

Ils partirent en effet le jour indiqué. Lorsqu'ils furent isolés au milieu des bois, le Malais, chargé des armes, s'arrêta tout-à-coup, portant des regards furieux sur son maître : « Depuis que j'ai pu marcher, lui dit-il, je t'ai toujours suivi, sur terre, sur mer, partout enfin; tu as eu en moi le plus zélé serviteur. Tu m'as été en plusieurs circonstances redevable de la vie, et en agissant ainsi, je ne pouvais encore te montrer jusqu'où allait mon attachement. Loin de trouver en toi les sentimens de reconnaissance sur lesquels je devais compter, tu m'as outragé avec la femme que je chérissais, et tu ne crains pas de faire périr de douleur le compagnon fidèle de tes dangers. Depuis long-temps je cherche à me venger :

l'occasion seule m'a manqué. Maintenant tu vas mourir, maître ingrat et cruel, je vais t'immoler à mon juste ressentiment; mais je sens que je t'aime encore malgré ta perfidie : aussi ne pense pas que je puisse te survivre; mon *cris* m'aura bientôt délivré d'une existence que je ne saurais plus supporter. »

Le malheureux exécuta sur-le-champ sa terrible menace; lui-même raconta les détails de cette scène tragique à plusieurs montagnards, qui, venant à traverser la forêt, le trouvèrent gisant à côté de sa victime, et donnant encore quelques signes de vie.

Les Malais sont en général bien constitués : ils ont le nez large et épaté, les yeux un peu à la chinoise, la bouche très grande et les cheveux plats et longs. Leur teint est d'un noir rougeâtre. Ils sont indolens, paresseux et fort peu intelligent. Ils ont le caractère sombre et taciturne; cependant ils aiment les spectacles, les fêtes, le chant, et par-dessus tout à chiquer le bétel et à fumer l'opium. Ce dernier suc a pour eux tant d'attraits, qu'ils passent quelquefois des nuits entières à s'enivrer de ses vapeurs étourdissantes.

La musique est le seul art pour lequel ils aient un goût bien décidé : quelques-uns sont même parvenus à un talent d'exécution fort remarquable. Les riches habitans de Batavia savent tirer un très bon parti de cette disposition naturelle; ils forment parmi leurs nombreux domestiques un orchestre complet qui exécute des symphonies pendant les repas.

Un petit nombre de Malais s'est livré à l'horlogerie, mais avec peu de succès. L'immense majorité de ceux qui habitent la côte préfère l'état de domesticité à tous les autres. Ils font de médiocres cuisiniers et d'assez mauvais valets-de-chambre; mais ils sont propres, d'un service doux, et la plupart très fidèles. Il sont très sobres; leur nourriture est facile et peu coûteuse, de sorte que pour peu d'argent on en a un grand nombre. Il y a parmi eux des cochers d'une adresse peu commune, qui guident six chevaux sans la moindre gêne, frappent sans se tromper, de l'extrémité de leur fouet, le cheval le plus éloigné de leur bras. Les plus grossiers d'entre eux sont employés aux écuries et aux transports. Ces derniers portent le nom de *coulis*. Rien n'égale la précision de leur marche, lorsqu'ils portent un fardeau considérable. Dans une fête célébrée à Batavia par les Indiens, on m'a assuré avoir vu une pagode de plus de soixante pieds de haut, assise sur une base proportionnée, portée par cent *coulis*, qui s'étaient distribués avec un art admirable sous l'échafaudage des bambous qui la supportaient, et ils marchaient ainsi d'un pas très régulier, et sans donner la moindre secousse.

Les Malais ne sont point industrieux; à l'exception de quelques armes

assez bien faites, les produits de leur travail n'offrent rien de remarquable. Au reste, il ne faut pas confondre les Malais des villes, dont je parle ici, avec ceux des campagnes, que je connais moins, et qui diffèrent beaucoup des autres.

L'industrie des Chinois qui se sont fixés à Java égale leur activité. En quittant leur patrie, ils n'ont point renoncé à leurs mœurs, pas plus qu'à leur religion et à leur costume; mais ils ont eu le bon esprit de reconnaître que l'on travaille aussi bien, et souvent beaucoup mieux, en Europe qu'à la Chine. Malgré l'insalubrité du climat, il y en a une telle quantité à Java, qu'on a été obligé d'en faire partir un assez grand nombre pour cultiver l'intérieur de l'île. Les sucreries, les caféteries, enfin les plantations de tous genres, doivent leur prospérité à leurs bras infatigables. Ils sont parvenus à inspirer une aveugle confiance aux propriétaires de ces établissemens, et c'est là sans doute la cause principale des obstacles qu'ont rencontrés plusieurs Européens, et notamment les colons de l'Ile-de-France, pour l'introduction de leurs usines. Les Chinois exploitent aussi exclusivement dans l'île les métiers de maçons, charpentiers, menuisiers, serruriers, tailleurs, cordonniers, carrossiers, etc. Ils sont devenus par cela même une ressource précieuse pour les Européens, qui n'eussent pu trouver dans les indolens Malais les artisans utiles que je viens de nommer.

Les Malais abhorrent les Chinois, et, chaque année, ils ne manquent pas d'en assassiner un grand nombre. C'est précisément la haine réciproque de ces deux castes qui fait la force des Hollandais; car, en cas d'insurrection de l'un ou de l'autre peuple, ils seraient certains d'en avoir un pour auxiliaire.

Les Chinois ne se sont pas bornés à des métiers et à l'agriculture, ils ont également monté des maisons de commerce qui sont aujourd'hui fort riches. Un grand nombre de boutiques de détail en tous genres ont été établies par eux; d'autres, et c'est la classe inférieure, se sont partagé l'approvisionnement des *bazars* et des vaisseaux de la rade. Enfin, les Chinois doivent être considérés comme une des plus fermes colonnes de la puissance hollandaise dans ces contrées.

Les Portugais de l'île de Java descendent des premiers hommes de leur nation qui ont conçu et exécuté le projet de conquérir les Grandes Indes; mais ils ont singulièrement dégénéré. Leur teint est cuivré, leur taille petite, et leur complexion très faible. Ils parlent un portugais très corrompu, mais assez doux. Les Hollandais, qui les protègent, les emploient comme écrivains dans les diverses branches de l'administration; c'est à peu près leur unique talent; aussi occupent-ils presque toutes les places

de commis chez les négocians et les marchands, de clercs et d'expéditionnaires chez les hommes de loi; d'autres enfin sont préposés aux pompes funèbres, à la police et aux ventes publiques. Ils professent la religion catholique avec beaucoup de ferveur; leur caractère est doux et obligeant. Ils sont en général actifs, sobres et intelligens.

Lorsque j'eus parcouru les lieux les plus intéressans de l'île, je me disposai à faire embarquer mes caisses de plantes; j'en possédais vingt et quelques, toutes remplies à Sourabaya de végétaux indigènes, propres à être naturalisés dans les colonies françaises.

Le 13 octobre 1819, je conduisis mes précieuses collections à bord du *Rhône* et de *la Durance*. Lorsque mes caisses furent arrivées, la division leva ses ancres, et mit à la voile pour Manille, le 15 octobre.

II.

SAMBOANGAN.

Lorsque nous eûmes perdu la terre de vue, nous en fûmes dédommagés par l'aspect de trombes de mer sur lesquelles nos regards s'arrêtèrent avec intérêt plusieurs jours de suite. Elles nous apparaissaient sous la forme de colonnes cylindriques, dont le milieu était d'un blanc sale ou cendré, et les bords noirs. A l'eau bouillonnante, la base de cette colonne s'élevait dans les airs avec une rapidité étonnante, et retombait ensuite aux alentours de la *trombe*. Ces phénomènes, que j'examinai avec attention, semblaient dans certains momens s'éclipser, puis reparaissaient avec plus de force encore.

Le 19 octobre, nous découvrîmes, dans le N. N. E., les îles de Pulolot, et le lendemain l'île *More*, située dans le N. N. O.

Le 21, nous aperçûmes également dans le nord les *Deux Frères*, petits îlots. Pendant quatre jours, nous côtoyâmes le grand *Pulolot*, à la distance d'environ deux lieues. Cette île, depuis le bord de la mer jusqu'au sommet des montagnes les plus reculées, présente l'image d'une vaste forêt inhabitée.

Le 24 octobre, à la suite de cette île, nous côtoyâmes *Bornéo*. On

mouilla même sur la côte à plusieurs reprises, afin de s'assurer du fond et de prendre des relèvemens sur différens points. Dans la supposition où l'on était qu'il existait, dans la direction où nous nous trouvions, un banc de sable d'une vaste étendue, on fit mettre plusieurs canots à la mer pour s'en assurer au moyen des sondes. La partie de l'île *Bornéo* qui frappa notre vue était couverte de la plus belle végétation. Du navire, je distinguai très visiblement des arbres couverts de fleurs écarlates et de fruits de diverses grosseurs, tels que *érythrina*, *bombax* et *passiflora*. L'aide-de-camp du commandant de l'expédition et moi nous voulûmes un jour descendre à terre. Au moment où nous étions près d'aborder, nous vîmes partir devant nous des sangliers et des singes d'une grosseur prodigieuse. A peine avions-nous touché la terre que nous fûmes rappelés du bord. Je n'eus que le temps de cueillir quelques fruits de deux espèces de passiflores. J'avais d'autant plus de regret de ne pouvoir parcourir ces contrées, qu'elles me parurent extrêmement riches en végétaux rares. Les arbres qui bordent le rivage sont couverts de lianes de la famille des menispermées, des légumineuses, etc., qui forment une charmille que l'on serait tenté de croire taillée comme celles de nos jardins. Rien ne put nous faire présumer que cette portion de l'île Bornéo fût habitée. Sur le rivage, nous ne trouvâmes aucune trace humaine; aucune embarcation ne s'offrit à nous sur toute l'étendue de la côte.

Nous n'étions dans ces parages qu'à deux degrés de la ligne, aussi y éprouvâmes-nous des chaleurs excessives, qui, jointes aux calmes de la mer, nous fatiguèrent beaucoup. Quelques petites brises qui soufflaient par intervalle nous poussèrent jusque dans le détroit de Macassar, d'où nous eûmes de la peine à nous dégager, les calmes y étant continuels. Les vents n'y règnent que par grains.

Depuis Java, notre navigation était souvent contrariée par les calmes ou par les vents; sous ce rapport elle fut assez ennuyeuse, mais en revanche elle nous donna le plaisir de découvrir chaque jour bon nombre de nouvelles terres, surtout depuis que nous étions dans les îles de la Sonde.

Les 14 et 15 novembre, nous aperçûmes l'île de Mindanao, où l'intention du commandant était de faire de l'eau; mais de nouveaux calmes nous empêchèrent d'y arriver aussitôt que nous l'espérions. Le 18, les bâtimens mouillèrent à l'entrée du détroit de *Basselan*. Une prodigieuse quantité de petits îlots nous environnaient de toutes parts. On envoya sur quelques-uns des embarcations du bord pour prendre des relèvemens. Je me fis descendre sur une de ces petites îles, et je pus examiner à mon aise dans ce lieu agreste, où la main de l'homme n'a jamais contrarié la

nature, la végétation dans toute sa force. Je suis peut-être le premier et le seul qui ait visité ce petit point du globe sur lequel je ne rencontrai aucune trace humaine. Les bois sont impénétrables à cause de la quantité de lianes qui se croisent dans tous les sens. J'admirai dans toute sa beauté le *baringtonia* (*Butonica speciosa.* RUMPH.), arbre qui croît sur le bord de la mer, et dont les fleurs et les fruits surchargent continuellement les longs rameaux. Au pied de cette arbre s'élève une pépinière de jeunes plants qui ne sont point encore dégagés du gros fruit quadrangulaire auquel ils doivent leur naissance, et qu'on appelle dans le pays *bonnet carré*.

Je trouvai là cette belle espèce de *vaquoi* à larges feuilles, que j'ai nommée depuis *Gandanus latifolius*, également couvert de fruits. Les alentours formaient une forêt de jeunes *vaquois* portant encore leurs graines.

Ici s'offraient à mes yeux de belles espèces d'érythrina de la plus haute élévation; plus loin, je trouvai une espèce très rare de *bauhinia*, quelques genres peu communs de légumineuses, deux espèces bien distinctes de calamus, dont les tiges s'élevaient à plus de deux cents pieds de hauteur, sur un pouce de diamètre; deux espèces de *dracœna* rares et peu connus, des bombax dont la grosseur et l'élévation les faisaient remarquer de loin.

Je rencontrai également des *cariota urens*, ainsi que le *cariota mitis* ou *cavonégros* des Espagnols et des Malais, plusieurs espèces de palmiers curieux par leur feuillage et leur stipe couvert d'anneaux circulaires. Sur les bords de la mer croissaient des *crinums*, qui avaient plus de six pieds d'élévation et une hampe de cinq à six pouces de diamètre; enfin, j'ai trouvé sur cette île fertile une quantité de végétaux que je n'avais rencontrés encore nulle autre part, et qui tous me parurent inconnus. Je m'expliquai facilement la cause de leur belle végétation, en examinant la terre dans laquelle ils croissent, et qui n'est qu'une composition de terreau, de débris de feuilles et de détritus de végétaux.

Dans la journée que je passai sur cette plage, je recueillis un grand nombre de sachets de graines d'échantillons pour l'herbier, et de plantes vivantes dont je garnissais mes caisses.

Le lendemain, nous poursuivîmes notre route pour Samboangan; nous entrâmes d'abord dans le détroit de Basselan. Je remarquai très attentivement en passant toutes les petites îles et îlots dont ce détroit est encombré. Nous rencontrions même dans la mer des troncs d'arbres isolés, espèce d'îles factices et flottantes, sur lesquelles croissaient diverses plantes, notamment des palétuviers. Chemin faisant, je recueillis sur la surface de l'eau quelques espèces de *fucus* non connues et des flustres.

Le 21 novembre 1819, nous mouillâmes enfin devant *Samboungan*.

Le lendemain, après avoir pris toutes les mesures que je jugeai convenables pour la conservation et la sûreté de mes plantes à bord des navires pendant mon absence, je descendis à terre, et j'allai immédiatement prier le gouverneur de m'accorder un guide du pays, qui pût m'accompagner dans les excursions que je me proposais de faire dans les environs de la ville. Il eut la bonté de m'en promettre un pour le jour suivant. J'employai le reste de la journée à visiter la petite ville de Samboangan et les cultures qui l'avoisinent. Mon attention se fixa d'abord sur les cases des indigènes, qui sont en général peu élevées et mal bâties. Ces cases, qui sont toutes construites avec du bambou, reposent sur des piliers, à peu près comme les pigeonniers dans plusieurs de nos provinces. Le rez-de-chaussée est à quatre pieds d'élévation du sol, bas et humide. Les parois et le plancher sont en lames de bambou, plus ou moins larges, entrelacées de manière à former un tissu serré comme les nattes de vaquoi ou de jonc. Les planchers ainsi façonnés sont extrêmement solides, quoiqu'ils fléchissent lorsqu'on marche dessus. Ils sont supportés par des poutres en bambous ronds. Dans chaque case se trouvent plusieurs chambres, séparées par des cloisons de lames ou de plaques de bambous entrelacées comme des nattes. Les portes de chaque chambre sont faites de la même manière; les bancs qui servent de siéges aux alentours des appartemens sont également en bambou, ainsi que les lits; une simple natte en feuilles de *nipa fruticosa* sert de matelas, et une toile bleue de couverture. On a en outre à chacun de ces lits deux traversins ronds : l'un sert pour la tête en guise d'oreiller; l'autre pour les jambes, qu'il sépare l'une de l'autre à cause de la chaleur.

Les murs extérieurs de ces cases sont revêtus de feuilles du palmier que l'on appelle dans le pays *nipa*, espèce très commune dans ces contrées, et dont les feuilles résistent long-temps à l'action de l'eau et du soseil. Le revêtement des parois extérieures est formé aussi avec des feuilles appliquées contre un treillage de bambous et disposés, comme des écailles, de manière à se recouvrir les unes et les autres. Elles forment ainsi une masse épaisse et solide sur laquelle coule l'eau pluviale, qui ne peut pénétrer dans l'intérieur. On pratique dans ces espèces de murailles des trous carrés, assez larges pour donner de l'air et de la lumière : ce sont les fenêtres. Les contrevens, de la même matière que les murs, sont suspendus en dehors par des anneaux de rotin, ce qui permet de les ouvrir et de les fermer à volonté. La toiture est absolument semblable au revêtement des murs. Les feuilles de *nipa* tiennent lieu de nos tuiles, et sont disposées de la même manière. On m'a assuré que ce genre de toiture durait généralement de douze à quinze ans. Chaque case est entourée

d'une palissade en bambou, pour la préserver des attaques des animaux ou des passans. Un escalier, fabriqué toujours avec le même bois, placé en dehors de la maison, sert à monter dans les appartemens. Une espèce de galerie ou balcon reçoit cet escalier. Toutes les maisons de Samboangan sont bâties de la sorte ; je n'en excepte que l'hôtel du gouverneur. Les cases des plus riches ne diffèrent de celles des plus pauvres qu'en ce qu'elles sont plus vastes, plus élevées, mieux closes et plus soignées dans leur forme. Les parois internes sont faites avec du rotin *alien*, c'est-à-dire avec les tiges du *flagellaria indica*, au lieu d'être en bambou.

Auprès de chacune de ces cases se trouve toujours une espèce de petit jardin dans lequel les Indiens cultivent des ignames, des patates, quelques pois et autres herbes propres à les nourrir. Le bétel y abonde surtout. En général, le peuple de ces contrées est naturellement indolent, paresseux ; il ne cultive que ce qui lui est impérieusement nécessaire pour ne pas mourir de faim. On le voit toute la journée, ou couché nonchalamment, ou sur des nattes dans l'intérieur des cases, ou assis en dehors sur ses talons.

L'habillement des hommes est un pantalon de coton bleu fort ample ou un pantalon rayé de jaune et de blanc, fait avec du fil d'abaca (*mura abaca*), ou de pignas bromelia ; une chemise de cette dernière étoffe, jaunâtre et blanche, ou quelquefois tout-à-fait blanche, selon la qualité du fil. Cette chemise est toujours flottante sur le pantalon, jamais rentrée en dedans. S'ils portent une veste, ce qui est fort rare, elle est d'une étoffe aussi légère que la chemise et le pantalon. Les souliers sont chez eux hors d'usage. Les chapeaux dont ils se servent sont presque toujours en paille (1), que l'on teint en noir ou en blanc. Ceux de feutre leur sont insupportables. Chaque fois qu'ils sortent, ils ont l'habitude de mettre sur l'épaule gauche un mouchoir blanc ou de couleur artistement plié. En revanche, leur cou n'est point embarrassé dans une cravatte.

La mise des femmes est encore plus simple que celle des hommes. Autour de leur ceinture elles attachent une espèce de mouchoir en étoffe de fil d'abaca ou en coton blanc, qui fait le tour du corps, et pend jusque sur les chevilles du pied, comme le *camisa* des négresses de nos colonies. Pour cacher leur sein, elles ont un corsage de chemise dont les manches sont extrêmement courtes ; le reste de leur personne est entièrement nu. Elles ne portent ni souliers ni chapeaux ; elles ne peuvent même supporter un mouchoir sur la tête. Leurs cheveux sont longs et flottans.

Les femmes travaillent en général beaucoup plus que les hommes. Tous les plus gros ouvrages sont à leur charge. Ce sont elles qui pilent le riz

(1) C'est-à-dire en feuilles de *vaquoi*, ou feuilles de *nipa fruticosa*.

dans les mortiers pour le rendre potable. Comme ce grain compose leur principale nourriture, c'est aussi le seul objet de leur culture. Les environs de Samboangan offrent des plaines et des carrés magnifiques de cette plante substantielle, qui y réussit à merveille. Le terrain lui est si convenable, que j'en ai vu de près de cinq pieds de hauteur couverts des plus belles panicules chargées de gros grains bien nourris.

En parcourant les bois et les champs cultivés de ces contrées, je cherchais toujours à m'éloigner le plus possible de la ville, espérant trouver des objets plus beaux et plus rares. Je désirais me procurer des végétaux en nature, principalement de ceux qui pouvaient m'être inconnus. Je fus un jour extrêmement surpris, en voulant pénétrer dans l'intérieur d'un grand bois, du refus obstiné de mon guide de m'y accompagner. Il fit même toutes sortes d'instances pour m'engager à ne pas y entrer. Il me donna pour raison qu'il était infesté de Maures sauvages, qui ne vivent que dans les forêts, d'où souvent ils font des excursions dans la ville qu'ils mettent au sang et au pillage. Regardant cette version comme un peu exagérée, je ne m'en effrayai guère, et n'aurais pas changé ma résolution de parcourir le bois, si mon guide ne m'eût menacé de m'abandonner. Mais je fus contraint d'herboriser seulement aux environs de la ville. Lorsque je fus de retour à Samboangan, je demandai au gouverneur l'explication de ce conte des Maures. Sa réponse ne fut pas plus rassurante que celle du guide. Il me dit que huit mois ne s'étaient pas encore écoulés depuis que son prédécesseur avait été égorgé dans son lit, et que sa garde avait été massacrée par les sauvages. Il m'engagea fortement à faire comme lui, qui ne s'éloignait jamais beaucoup de la ville. Presque tous les jours, ajouta-t-il, on en voit dans les environs.

De pareils récits étaient peu faits pour me donner le courage de continuer mes courses. Cependant l'amour de la science l'emporta. Le guide que je tenais du gouverneur ne voulant plus m'accompagner, je m'arrangeai avec quelques chasseurs de notre bord, et nous pénétrâmes assez avant dans le pays.

Soit que le bruit de nos armes à feu eût intimidé les sauvages, soit que, nous ayant aperçus eux-mêmes, ils n'eussent pas été tentés de nous attaquer, nous ne découvrîmes aucune trace de ces Maures. En revanche, nous fûmes à plusieurs reprises poursuivis par des buffles, dont ces bois sont remplis. Un jour j'étais seul, ayant perdu mes chasseurs, absorbé dans mes herborisations; je cueillais des fleurs et des graines sur des arbrisseaux formant un bosquet de bois assez touffu, lorsque tout à coup je fus distrait de mes occupations par un bruit sourd qui paraissait approcher. Je me retournai promptement, et vis venir à moi trois buffles énormes,

qui se suivaient, portant le nez en l'air et marchant à grands pas. Je me sauvai à toutes jambes, et franchis une haie servant de clôture à un champ de riz, qui se trouva heureusement assez près de moi, au moment où j'allais être atteint par ces animaux : je n'eus même pas le temps de refermer ma boîte de fer-blanc qui demeura accrochée à un buisson. Les buffles, le nez appuyé sur la palissade, me dévoraient des yeux. Mais ils finirent probablement par s'ennuyer, et s'en retournèrent quelques minutes après. Ma frayeur calmée et le danger passé, je fus chercher ma boîte de fer-blanc, et continuai mes recherches, non sans retourner quelquefois la tête pour m'assurer si je n'avais pas encore quelques buffles à mes trousses. Le nombre de ces animaux est considérable dans les forêts de Samboangan. Un parent du gouverneur m'assura qu'on en voyait souvent des troupeaux de quatre-vingts à cent têtes. Ils rendent ces parages difficiles et dangereux pour les naturalistes. Cela est d'autant plus fâcheux, que je n'ai pas vu de contrée plus riches en objets d'histoire naturelle et en végétaux de tous genres. On y trouve une grande variété d'oiseaux magnifiques, et la plupart inconnus. Il est présumable que je suis le premier naturaliste qui ait un peu visité cette contrée, et encore n'ai-je pu le faire que très superficiellement.

Il existe dans ce beau pays des forêts immenses, au milieu desquelles j'ai trouvé trois espèces de sagoutiers, palmier que j'ai compris dans mes collections, une espèce d'arbre à pain inconnu des botanistes, dont je parlerai plus tard; le beau *baringtonia*, le *nipa fruticosa*: plusieurs arbres d'une espèce particulière de canneliers communs dans ces forêts, dont l'écorce est fort aromatique; diverses espèces de palétuviers, appelés *tagal*, dont l'écorce est employée en guise de quinquina; des *abaca musa*, espèce de bananier qui ne se cultive pas pour le fruit, mais seulement pour sa hampe qui produit un fil très fort, propre à toutes sortes d'usages; des pignas, espèce d'ananas, dont les feuilles donnent également un excellent fil; quelques espèces de *clerodendrum*, encore inconnues et cependant très remarquables par leurs fleurs rouges en panicules; l'*ébénier* (*diospyros ebenum*. Linn.); cinq sortes de *calamus*; deux espèces d'*hedysarum* en arbres, et enfin un grand nombre d'autres plantes fort rares, et qui ne se rencontrent que là.

Sur la gauche de la ville se trouvent de vastes plaines de cocotiers qui forment des forêts d'un coup d'œil ravissant. Ce pays est bien la véritable patrie des cocotiers. Ces fruits y sont si abondans, qu'on ne se donne même pas la peine de les récolter; on les laisse tomber par terre, où ils forment en germant des pépinières qui couvrent en peu de temps la surface du sol. Les sagoutiers, qui n'y sont guère plus rares, sont très

gros et très élevés. Le rotin y croît partout, et les espèces sont variées à l'infini. Les naturels du pays m'en ont fait remarquer jusqu'à dix variétés ou espèces bien distinctes, dont plusieurs fournissent un chou bon à manger. Les figuiers y abondent; plusieurs espèces sont extrêmement curieuses par leur racine stolonifère, descendant des branches les plus élevées et du sommet du tronc, puis formant des faisceaux couverts de fruits aussi bizarres qu'extraordinaires. On ne peut se lasser d'admirer cette prodigieuse diversité de figuiers dont la forme des fruits n'est jamais la même. Les arbres en sont souvent couverts depuis le pied jusqu'au haut des branches les plus élevées.

J'ai vu sur le bord de la mer quelques espèces d'*houstonia* couverts de fleurs. Il y en avait qui portaient des fleurs blanches, d'autres des fleurs roses; des plages entières sont couvertes de badamiers (*terminalia catappa*).

J'ai remarqué une espèce d'arum de six à huit pieds d'élévation, dont le stipe avait plus de six pouces de diamètre. Nulle part je n'en ai rencontré d'aussi gros. Une espèce de borraginée (*tournefortia*) fixa mon attention. Elle avait au moins six pieds de hauteur sur cinq pouces de diamètre. Ses feuilles, épaisses et très-velues, étaient remarquables par leur blancheur. J'observai aussi des arbres touffus et très élevés de la famille des urticées, remarquables par la largeur de leurs feuilles et la longueur de leurs grappes de fleurs; des méliacées nouvelles d'une grande beauté, etc.

Il serait bien à désirer que, dans l'intérêt de la science, on envoyât quelques naturalistes visiter ces contrées malheureusement trop peu connues. Il y feraient sans doute des découvertes extrêmement précieuses. J'ai eu trop peu de temps pour pouvoir récolter tout ce que j'ai trouvé de curieux en végétaux. Je n'ai pu m'occuper des animaux; mais par le petit nombre de ceux que j'ai observés, j'ai acquis la certitude que ce pays n'était pas moins riche dans cette branche d'histoire naturelle que dans celle du règne végétal. J'ai vu des chauves-souris dont les ailes avaient jusqu'à quatre pieds d'envergure, ce qui les rendait véritablement monstrueuses.

Le sol de ce riche pays est composé de terre forte, jaunâtre, d'une excellente nature. Elle est plus souvent humide que sèche. Rien, comme on sait, ne prouve mieux la fertilité d'un terroir que la végétation qui le couvre : il est difficile de voir un pays où elle soit plus vigoureuse qu'à Samboangan.

Pendant mon séjour dans ces parages, je récoltai un grand nombre de sachets de graines; mon herbier s'accrut aussi d'une quantité prodigieuse

de plantes, la plupart inconnues jusque-là même aux plus savans botanistes. En embarquant mes collections de végétaux vivans, j'avais soin de ne mettre à bord de *la Durance* que les doubles et triples de ceux que je gardais à vue à bord du *Rhône*, sur lequel je demeurais. J'avais éprouvé combien les soins négligens des marins pour cet objet étaient différens de ceux que je prodiguais moi-même aux fruits de tous mes pénibles travaux.

Le 2 décembre fut le jour fixé pour le départ de la division. Effectivement l'eau et le bois furent faits à cette époque pour une nouvelle traversée, et nous levâmes l'ancre le jour indiqué.

III.

MANILLE.

Nous fîmes enfin directement route pour le terme le plus éloigné de notre voyage. Après dix-neuf jours de mer, nous entrâmes dans la baie de Manille, où nous éprouvâmes des calmes qui ne nous permirent pas de mouiller avant le 23 décembre devant *Cavite*. Nous saluâmes le fort de vingt-un coups de canon, qui nous furent rendus presque immédiatement.

Lorsque j'eus pris toutes les mesures que je jugeai convenables pour la conservation de mes plantes à bord des deux bâtimens, et que le commandant de la division m'eut accordé un homme de l'équipage soi-disant propre à les soigner pendant mon absence, je m'armai de tout ce qui pouvait m'être nécessaire pour faire des recherches en histoire naturelle, et j'allai m'établir à Téralta, village situé à deux lieues de Cavite, chez un Français nommé M. Chapar, pour lequel j'étais muni de lettres de recommandation. J'y fus on ne peut plus favorablement accueilli : mon hôte mit de suite à ma disposition un logement propre à recevoir les collections que je me proposais de moissonner dans les environs. Il me fit chercher un Indien connaissant bien les lieux les plus boisés et les plus susceptibles de m'offrir d'abondantes récoltes, pour me servir de guide. Je parcourus avec cet Indien, pendant plusieurs jours, les environs de Téralta, à une distance assez considérable du village ; mais ces parages étant presque tous cultivés, je n'y fis pas d'aussi abondantes moissons que je m'en étais d'abord flatté. En fait de bois, je ne rencontrais souvent que les lisières des champs et

des chemins qui m'offrirent quelques bouquets d'arbres et de haies vives. Néanmoins j'y recueillis quelques sachets de graines, plusieurs échantillons de plantes pour mon herbier. J'y arrachai quelques végétaux, tels que le *dyopiros mabola*, le *djouat*, des *eugenia*, des *tabernamontana*, des *erythrina*, des *clerodendrum*, etc. Je garnis de terre fraîche des caisses dans lesquelles je fis reprendre ces végétaux vivans, afin de les conduire à bord des bâtimens, et de pouvoir les y conserver.

Je n'étais pas assez satisfait de mes herborisations dans ces parages, pour m'en tenir là : je voulus pénétrer dans les montagnes; elles se trouvent fort éloignées de Téralta, ce qui devait m'entraîner dans un voyage de plusieurs jours. Je jugeai donc à propos, avant de l'entreprendre, de retourner à *Cavite* pour donner quelques soins aux plantes que j'avais laissées à bord de *la Durance* et du *Rhône*. On commençait le désarmement de ces deux navires pour les réparer et les repeindre. Mes plantes ne se trouvaient guère bien dans tout ce mouvement. Les personnes chargées d'y veiller n'y portaient aucune attention; aussi la plupart de ces végétaux dépérissaient faute d'arrosement, et ma présence leur était indispensable : quelques jours plus tard, j'eusse vu disparaître le fruit de trente courses pénibles. A bord du *Rhône*, je ressuscitai presque tous mes sujets; mais à bord de *la Durance*, j'arrivai lorsqu'il n'y avait plus d'espoir. J'en fus plus affligé que surpris. Depuis le commandant jusqu'au dernier mousse, tout le monde paraissait embarrassé de ces collections, qui plus tard devaient faire la prospérité des colonies françaises et l'admiration des savans de l'Europe.

De retour à Téralta, M. Chapar, au lieu d'un guide, m'en donna deux, ayant chacun un cheval pour porter les collections que je devais former. Comme il m'était indispensable d'avoir un lieu quelconque dans les montagnes qui me servît de quartier-général, et où je pusse me reposer de mes fatigues, M. Chapar me recommanda au curé d'un village qu'il connaissait particulièrement. Après avoir ainsi pris mes mesures, je partis un matin avec armes et bagage, accompagné du capitaine Gerbet, qui faisait partie de notre expédition. Nous ne pûmes le jour même faire les dix mortelles lieues qui nous séparaient du curé qui devait nous donner l'hospitalité : les chemins étaient d'ailleurs aussi mauvais que difficiles. Nous passâmes la nuit dans les bois; le lendemain, à midi, nous frappâmes à la porte du presbytère, et je remis au pasteur la recommandation de M. Chapar. Le bon prêtre me reçut de son mieux; je m'installai dans le logement qu'il me désigna, et je mis de suite en herbier les plantes que j'avais récoltées dans le voyage. Lorsque nous eûmes dîné, mon hôte voulut m'accompagner lui-même dans les bois qui avoisinent le vil-

lage. J'y trouvai plusieurs végétaux rares et curieux. Le curé me fit remarquer une espèce d'*elæagnus*, dont on mange les fruits. Cet arbrisseau me parut digne de remarque, tant par sa forme que par ses feuilles, qui sont d'un blanc argenté, et fortement ponctuées; ses rameaux sont minces, flexibles et assez alongés; ses fruits sont petits, mais également alongés; ils ont un goût délicieux, un peu vineux. Dans cette après-dînée, tout en me promenant et en causant avec le bon curé, je ne laissai pas que de faire une récolte assez abondante, tant en graines qu'en plantes pour mon herbier.

Pendant plusieurs jours, je multipliai mes promenades dans les mêmes lieux, où je trouvais toujours quelque nouvel objet à récolter. Je rencontrai fréquemment le *mimosa scandens* ou *acacia*, remarquable par ses longues gousses articulées et déprimées, ainsi qu'un autre grand arbre également de la famille des légumineuses, nommé *aclé*. Le bois de ce dernier est fort dur, et passe auprès des habitans pour être incorruptible. Le *banava*, grand arbre de la famille des tillacées, dont le bois sert aux constructions navales, et une infinité d'autres arbres curieux, se sont souvent offerts à ma vue. Je remplis plusieurs paniers de plantes vivantes, que je mis en dépôt chez le curé, en attendant mon départ.

L'élévation prodigieuse des sagoutiers, surtout celle des sagoutiers de l'espèce que les habitans appellent *bori* (*lontarus*), me causa quelque surprise. Ce beau palmier est couronné par une réunion de feuilles digitées fort larges, qui lui donnent un aspect majestueux. Je me procurai un grand nombre de ses graines, que je ramassai à terre toutes fraîches. Je fis également une bonne provision de l'espèce de sagoutier appelé *cavonegro* (*caryota mitis*).

Je fis part à mon hôte, peu de jours après mon arrivée, de l'intention où j'étais de pénétrer plus avant dans l'intérieur des montagnes. Il eut la bonté, pour me favoriser dans cette expédition, d'engager des Indiens de sa paroisse à m'accompagner jusqu'à quelques cases qu'il possédait à six lieues en remontant. Ces Indiens, qui n'ont pas de plus grand bonheur que celui de pouvoir obliger leur pasteur, qu'ils bénissent et adorent comme l'Être suprême, se disputaient à qui me servirait de guide dans les voyages que j'allais entreprendre.

Le *padre Mariano*, c'est le nom de mon respectable hôte, vint m'embrasser, et me fit présent de quelques provisions de campagne. Elles ne pouvaient être bien considérables, car lui-même n'avait souvent pour sa propre nourriture que le strict nécessaire, qu'il devait uniquement à la charité de ses paroissiens. Partis le matin à neuf heures, nous arrivâmes sur les quatre heures de l'après-midi devant la case qui m'était destinée

comme quartier-général, tout le temps que dureraient mes explorations. Cette case, d'une dimension assez grande, était entourée de plusieurs autres plus petites qu'occupaient de pauvres familles malaises. Celle que je devais habiter appartenait au curé, qui y gardait un fermier, dont l'unique emploi était de cultiver le riz. Je contemplai avec quelque surprise, dans ces régions élevées, des champs immenses couverts de cette plante de la plus riche végétation. Nulle part je ne l'ai vue plus belle et produisant un grain aussi gros que sur ces montagnes; dans aucun pays, je n'en ai mangé dont le goût fût aussi doux et aussi agréable. Ce que je vis alors me convainquit que, pour faire croître le riz et pour l'obtenir bon, il n'est pas nécessaire de le tenir sous l'eau pendant tout le temps de sa végétation, comme on le croit généralement, et comme cela se pratique dans beaucoup de pays. Dans les montagnes que je parcourus, il ne reçoit que les eaux des pluies, qui encore n'y sont pas très abondantes.

Les Malais, habitans des îles Philippines, font de grandes meules de riz, comme en France on en fait de blé et de foin. Le grain ou épi est placé de manière à former le revêtement extérieur de ces meules, de façon que l'eau en tombant dessus glisse promptement et ne puisse pénétrer dans l'intérieur. Lorsqu'ils ont besoin de riz pour leur consommation, ils ne dérangent nullement les meules pour prendre la quantité qui leur est nécessaire, ils les ratissent avec les mains ou avec un morceau de bois comme on râperait un pain de sucre, et épuisent ainsi les meules sans leur faire jamais perdre la forme du cône. Pour écarter les oiseaux, ils les entourent de petits moulins en bambou creux, dont la surface est parsemée de plusieurs trous, et qui, frappés par le vent, font un bruit suffisant pour éloigner toute espèce d'animaux. On a recours à un expédient semblable dans quelques provinces de France, pour faire peur aux fouines, aux belettes et aux renards, et les empêcher d'attaquer les poulaillers.

La première nuit que je passai dans les cases élevées des montagnes où je me trouvais, je fus saisi par un froid excessif. Les indigènes n'ont pas de lit; ils se couchent à terre, sur des nattes; j'étais obligé de me conformer à leur usage; j'avais même négligé de me couvrir pendant mon sommeil. Le froid me parut si rigoureux, vers le milieu de la nuit, que je fus obligé de me lever pour allumer du feu. Je me rendis facilement compte de cette température glaciale, en songeant que j'étais à environ dix-sept lieues de la mer, et à une hauteur considérable au-dessus de son niveau.

Quoique ce ne fût pas l'époque de la floraison des plantes, je recueillis néanmoins beaucoup de végétaux vivans, dont une grande partie était

encore inconnue. Les graines n'étaient pas non plus en parfaite maturité, mais cela ne m'empêcha point d'en récolter une bonne provision.

Je m'enfonçai dans l'épaisseur des vastes forêts qui couvrent ces montagnes; je pénétrai dans la profondeur des collines les plus reculées. C'est dans ces derniers lieux que j'observai quelques belles espèces de *bégonia*, que je n'avais encore trouvées nulle part, ainsi que deux espèces de *besleria* extrêmement curieuses. Je remarquai dans les forêts un des plus beaux arbres qui existent, de la famille des sapotilliers et du genre chrysophyllum (1). L'*arbol abrea* des Indiens qui croît dans ces forêts, est un arbre résineux que je crois devoir classer dans la famille des térébinthacées; le *balite*, espèce de figuier, d'une grosseur et d'une élévation prodigieuse, dont les racines s'élèvent de terre en planches minces ou *arcaba*, de quatre à cinq pieds de hauteur forment des espèces de caisses fort bizarres. J'ai fait la découverte, dans ces lieux sauvages, d'une espèce de mangoustan que l'on ne connaissait pas encore. La fleur était passée, mais le fruit qu'il portait me parut beaucoup plus petit que celui des mangoustans cultivés, quoique absolument semblable pour la forme. Quant au goût, il aurait fallu en manger pour en juger; c'est ce que je ne pus faire, le fruit n'étant pas mû. L'arbre est semblable, sous tous les rapports, au mangoustan domestique. Les feuilles sont opposées, larges, coriaces, épaisses et luisantes.

Il vient dans ces montagnes une belle espèce de *bignonia*, appelée par les Indiens *banai*, dont le tronc ressemble à celui du papayer, par les cicatrices que laissent les feuilles à leur chute elles sont grandes, pennées, et à folioles nombreuses et larges; le pétiole commun est articulé et assez gros. Le tronc de cet arbre, quoique très grand, n'est que d'une grosseur moyenne; ses fruits sont aplatis, et ont souvent près de dix-huit pouces de longueur. L'arbre que les Indiens appellent *dita*, et que je rencontrai assez fréquemment, atteint une élévation de trente à quarante pieds. Ses feuilles sont digitées au nombre de sept folioles : du tronc de l'arbre découle un suc laiteux que les Indiens regardent comme très vénéneux. N'ayant pu observer sa fleur ni son fruit, je ne puis savoir à quelle famille il appartient; cependant je ne pense pas qu'il puisse appartenir à d'autre famille qu'à celle des euphorbiacées; peut-être est-ce un *hevea*. Les rotins, qui encombrent ces forêts, s'élèvent à une hauteur prodigieuse. Je cueillis quelques graines de chaque espèce, que je semai aussitôt dans des caisses : je m'en procurai un grand nombre d'individus que j'ai laissés à Bourbon

(1) Je l'ai rapporté vivant au Jardin des Plantes de Paris, où il est aujourd'hui en plein état de végétation.

en passant, parce que le peu d'accroissement qu'ils avaient acquis me faisait craindre de les perdre en voulant les transporter plus loin.

En examinant la nature du solque je parcourais, je ne pouvais m'étonner de la belle végétation qui, de toutes parts, frappait mes yeux. On rencontre partout, et surtout dans les grands bois, une couche de terreau, d'un pied et demi à deux pieds eviron d'épaisseur, qui recouvre la racine des végétaux, et facilite puissamment leur développement, en accélérant la germination des graines. Le fond de ce sol est composé d'une bonne terre forte, de couleur janâtre, semblable à celle de nos terres à froment.

Je ne me lassais pas de parourir dans tous les sens le sommet et les gorges des montagnes, les rohers au milieu desquels serpentent mille petits ruisseaux qui arrosent ds tapis de bégonia, mêlés de besleria, de fougères, etc. La nature, danses heureux climats, est absolument dans toute sa force. Le feu ni la hache destructive n'exercent jamais leurs ravages sur cette vigoureuse végétaion. L'arbre de haute futaie y élève sa tête majestueuse sans crainte d'atirer la main meurtrière du bûcheron : la liane s'attache partout où ellese plait le mieux ; l'art n'est point là pour prescrire des règles à son dévloppement.

Après huit jours d'explorations dans ces sites montagneux, les deux chevaux qui m'accompagnaiet avaient plus que leur charge des végétaux vivans que j'avais récoltés ; les Indiens eux-mêmes succombaient sous le poids. Ne pouvant plus me chrger d'autres objets d'histoire naturelle, je résolus de regagner le villag du curé Mariano. La seule nourriture que j'avais pu me procurer pendnt la semaine que je venais de passer dans les montagnes, était du riz sec cuit à l'eau, ou seulement rôti dans un bambou creux (1). On doit juger de l'insuffisance d'une pareille nourriture pour un Européen qui n'était point accoutumé, et surtout pour un voyageur sans cesse sur pie.

J'arrivai le soir chez le *synor padre*, qui n'eut rien de plus pressé que de me faire préparer à soupr. Ce repas, quoique assez frugal, me parut délicieux. Le curé, qui voutt bien me tenir compagnie, dut être satisfait de la manière dont je fis honeur à sa table.

(1) Les bergers et les voyaeurs malais ne se servent jamais d'autre marmite pour faire cuire le riz. A cet effet, ils fendent en deux un morceau de bambou rond, de deux pieds de long environ enveloppent dans une large feuille de bananier ou autre le riz humecté, qu'ils iroduisent dans le bambou, dont ils rejoignent les deux parties. En tournant cett espèce de cylindre pendant un certain temps sur un bon feu, le riz cuit très bn et acquiert un goût délicieux.

Mon intention étant de me mettre en route dès le point du jour pour atteindre le soir même Téralta, je donnai mes ordres en conséquence aux gens qui formaient ma suite. Malheureusement, comme ils étaient encore plus harassés de fatigue que moi, ils ne se levèrent pas assez tôt pour faire les dispositions du départ. Les chevaux n'étaient pas encore harnachés, lorsque le curé, qui disait sa messe ce jour-là (c'était un dimanche), appela les fidèles à l'église. Je n'osai résister à l'invitation qu'il me fit d'y assister; c'eût été payer d'ingratitude tous les services qu'il m'avait rendus, que de refuser de prendre ma part des bénédictions qu'il appelait sur ses paroissiens. Je fus très surpris de voir tant de monde dans une église très vaste. Je ne m'étais pas fait une idée juste de la nombreuse population de ce village. Chaque case qui le compose contient au moins douze ou quinze personnes; les cases sont toutes contiguës les unes aux autres, et le village est assez fort.

Ces villageois sont plus ou moins aisés, suivant leur activité et leur goût pour le travail; car, comme je l'ai déja dit, ils ne cultivent que le riz; mais les deux récoltes qu'ils en font chaque année sont si abondantes, que, quel que soit son bas prix (il ne se vend guère en gros au-delà d'un *quarto* la livre, un peu plus d'un sou), elles leur apportent souvent beaucoup d'argent.

J'ai vu dans ce village quelques indigoteries, c'est-à-dire des cuves en bois et une fabrique pour la préparation de la teinture; mais les divers appareils qu'exige l'extraction de cette substance, et les difficultés d'exécuter les opérations, empêchent beaucoup de monde de s'en occuper. Quelques familles seulement dans ce village paraissaient se livrer à cette culture. Il est fâcheux que l'on ne s'y adonne pas davantage, car l'indigo y est d'une beauté remarquable, et peut rivaliser avec celui de tout autre pays. Les Indiens l'emploient à la teinture des étoffes de toiles d'abaca ou de coton qui leur servent de vêtemens.

Après la messe, je pris congé de notre bon pasteur, et nous nous mîmes en route pour Téralta, où j'avais fait, quelques jours auparavant, un dépôt de plantes assez considérable. Nous ne pûmes y arriver qu'à la nuit. La longueur du voyage nous avait exténués. Il fallut m'occuper aussitôt de mettre en herbier les nouvelles plantes, et en sachets les graines que j'avais récoltées chemin faisant. Je renvoyai au lendemain le soin de mettre en terre les végétaux vivans, fruit de cette longue exploration. Ils étaient presque tous d'espèces inconnues, et plusieurs de la plus grande rareté dans les colonies françaises. Lorsque j'eus terminé ces opérations, je retournai à Cavite, où était mouillée la division. Je courus de suite à bord du *Rhône* pour y visiter les plantes que j'y avais recommandées.

Quelles furent ma surprise et ma douleur en retrouvant les caisses que j'avais laissées en bon ordre, étendues sur des tasseaux, avant mon départ, maintenant séparées sur le pont, mises à plat, et baignant dans l'eau salée chaque fois qu'on lavait les gaillards! Les plantes traitées de la sorte étaient dans l'état le plus souffrant, et dans un dépérissement total. Quelques-unes avaient déjà succombé, toutes auraient eu infailliblement le même sort, si je fusse arrivé quelques jours plus tard.

J'avais cru pouvoir placer ma confiance dans la personne qui m'avait été désignée pour donner à mes précieuses collections les soins assidus qu'elles réclamaient, et je me vis cruellement abusé. Ce n'était peut-être pas autant la faute de celui qui devait s'en occuper, que celle de ses supérieurs; car chaque fois qu'il voulait se livrer à ce soin, on l'en empêchait en lui donnant ordre de faire d'autres travaux moins pressés, et surtout bien moins importans.

A bord de *la Durance*, mes malheureux végétaux étaient dans un état pire encore qu'à bord du *Rhône*. Presque toutes les plantes de Java et de Samboangan y étaient mortes. Je pris alors le parti de faire descendre à terre les caisses contenant les plantes les plus précieuses et les plus délicates. Je les établis dans un jardin avec toutes celles que je récoltai dans le pays, en attendant le départ de la division.

Je fis confectionner plusieurs grandes caisses destinées à recevoir le fruit de mes explorations à Manille. Il n'y avait à Cavite que du sable et aucune espèce de terre propre à remplir ces caisses. Il fallut en aller chercher à deux lieues de là, c'est-à-dire à Téralta. Cette opération, que je fus obligé de diriger moi-même, me fit perdre beaucoup de temps. Lorsqu'elle fut terminée, je plaçai dans ces caisses les plantes que je possédais, et les remis toutes dans un parfait état de reprise; après quoi je m'embarquai pour Manille, ville capitale des îles Philippines, située à trois lieues de *Cavite*. Je fis cette courte traversée sur un grand bateau appelé dans le pays *tasco*. Ces embarcations ont de chaque côté de grands balanciers en bambou qui dépassent la coque de huit à dix pieds. Ces balanciers maintiennent l'équilibre de l'embarcation, et servent à amarer les cordages des voilures, mais nuisent singulièrement à la vitesse du bateau.

Un Français au service d'Espagne, M. Solier, fut le premier habitant de Manille avec lequel j'eus des relations amicales. Il me donna ou me procura tous les renseignemens que je désirais sur la manière dont je pourrais m'y prendre pour explorer le beau pays des environs. Il me conduisit chez un des plus riches propriétaires de Manille, M. Tuason, indigène qui parlait passablement français. La fortune de cet habitant est immense. Il commande à des peuplades entières d'Indiens, et possède des

propriétés dans presque tous les quartiers de l'île. C'était pour moi une précieuse connaissance. On verra combien je lui eus d'obligations pendant mon séjour à Manille.

Il commença par solliciter en ma faveur, auprès du corrégidor, un ordre par écrit pour que l'on m'accordât, dans tous les lieux que je visiterais, les hommes et les chevaux dont j'aurais besoin pour m'accompagner et porter mon bagage. Je me présentai moi-même chez le corrégidor pour lui remettre la recommandation de M. Tuason. Ce fonctionnaire, Espagnol de nation, m'accueillit avec beaucoup de bonté, et m'accorda au-delà de ce qu'on demandait pour moi. Il me donna un de ses sergens, auquel il intima l'ordre de faire exécuter ce que je réclamerais en vertu de l'autorisation qu'il me remettait. Une manière aussi bienveillante de traiter les étrangers ne me laissa pas la possibilité de refuser le dîner qu'il m'offrit. Ce ne fut que le soir que je retournai chez M. Tuason, pour veiller aux autres préparatifs de départ. Mais, lorsque j'arrivai, tout était prêt, équipages et provisions. M. Tuason, qui, en sa qualité de colonel, avait des militaires à ses ordres, voulut aussi qu'un de ses sergens m'accompagnât, et le gouverneur me fit la galanterie de m'envoyer huit militaires à cheval, armés jusqu'aux dents, pour m'escorter.

Le 29 janvier 1820, je me mis en marche, suivi de ma nombreuse escorte, pour aller visiter la *Cueva* (caverne) de San-Matheo, située à environ dix lieues de Manille. Nous fûmes coucher le premier soir de notre voyage à *Sienda*, habitation appartenant à M. Tuason. Le lendemain matin, au point du jour, je fus sur pied et ordonnai les préparatifs du départ. En attendant que tout fût disposé, je fis une promenade aux environs de la maison. Placé à côté de la belle rivière qui traverse plus bas Manille, ce magnifique établissement est dans une situation vraiment délicieuse. Tout à l'entour s'étendent à perte de vue de vastes plaines de riz et de cannes à sucre, et une source d'eau minérale se fait distinguer à une grande distance par la fumée qu'elle exhale. La température du climat est supportable pour tous les Européens. La terre y produit d'abondantes moissons. En un mot, ce pays offre les plus vastes ressources au cultivateur laborieux, qui peut s'y enrichir sans compromettre sa santé.

Quoique la végétation soit riche et variée, je rencontrai fort peu de plantes en fleurs, et mon herborisation ne fut pas très fructueuse. Sur les bords de la rivière croissaient des rideaux de bambous d'une très grande élévation, imitant par leur feuillage les saules pleureurs. Après avoir parcouru pendant environ une heure et demie la propriété de M. Tuason, je rejoignis ma caravane qui m'attendait pour partir, et nous continuâmes notre voyage vers la caverne.

Le premier village que nous rencontrâmes était Mariquina, où nous relayâmes. Le sergent du corrégidor avait pris les devans pour faire préparer les chevaux de relai, de sorte que sitôt que nous arrivâmes à Mariquina, nous n'eûmes que la peine de changer de montures et nous poursuivîmes notre route.

Nous arrivâmes pour dîner au village de San-Matheo, lieu de résidence du capitaine des Indiens. Mon courrier m'y avait devancé, et avait eu soin de faire préparer le repas, qui fut servi aussitôt que j'eus mis pied à terre. Le curé du lieu, ayant appris notre arrivée, vint auprès de nous s'informer du but de notre voyage, et me fit bien promettre de ne pas repasser sans m'arrêter chez lui.

Nous atteignîmes le soir le pied d'une montagne. Nous allâmes coucher chez un *Tomogon*, qui ne me parut pas très opulent. Il ne put m'offrir pour coucher qu'un plancher de bambous sur lequel il me fut impossible de fermer l'œil de toute la nuit. Nous n'étions qu'à environ trois lieues de la caverne. Nous remontâmes à cheval au point du jour. La route qui nous restait à parcourir était la plus mauvaise. Nous fûmes plusieurs fois arrêtés par de petites rivières dont le lit était trop profond pour pouvoir être passé à gué, même à cheval. Il fallait alors absolument construire des radeaux. Heureusement nous ne manquions ni de bras ni de matériaux. Le bambou était sous notre main, et le *Tomogon* avait eu l'attention d'envoyer au-devant de nous des hommes qui le coupaient. Sur les neuf heures de la matinée, nous touchâmes enfin le pied de la haute montagne dans laquelle la Cueva est percée. Il fallut construire de nouveaux ponts pour traverser la rivière qui se trouve à la base, et ce ne fut pas sans peine que nous la franchîmes à cause des sauts qui l'encombrent et des courans violens. Une fois de l'autre côté, il nous restait encore un assez long trajet pour atteindre l'entrée de la caverne. Nous fûmes obligés de mettre pied à terre et de gravir des rochers escarpés, de nous frayer des passages à travers des bois épais entrelacés de plantes épineuses qui nous déchirèrent cruellement. Il était dix heures lorsque nous arrivâmes à l'entrée de cette fameuse *Cueva*.

Nous disposâmes promptement des cierges et des bambous allumés pour nous éclairer dans ce vaste souterrain. Un seul de mes conducteurs avait déjà parcouru l'entrée il y avait déjà plusieurs années. De toute ma suite, trois ou quatre hommes se sentirent le courage de me suivre. La vue seule de ce noir caveau suffisait pour leur inspirer de l'effroi.

A quelques pas dans l'intérieur, je trouvai le passage presque fermé par les grandes masses de stalactites, qui, descendant perpendiculairement de la voûte à terre, formaient de superbes colonnes transparentes et plus ou

moins élégantes par la variété de leurs formes. Chaque jour, la filtration des eaux augmente le volume de ces stalactites. La voûte, qui était extrêmement élevée en certains endroits, était si basse dans d'autres, que j'étais souvent obligé de me coucher sur le ventre pour pouvoir passer. Fort heureusement ces affaissemens étaient toujours forts courts; dès que je les avais franchis, je retrouvais une voûte aussi élevée qu'à l'entrée. Des deux côtés du souterrain, je trouvai des noms et des inscriptions. Le mot *Leoncia* se présenta souvent à mes yeux. En avançant dans la caverne, nous rencontrâmes une si grande quantité de chauve-souris, que parfois elles nous empêchaient de nous entendre, par leurs cris aigus et le bourdonnement de leurs ailes. A la clarté de nos flambeaux, on les voyait se détacher de la voûte et fuir devant nous.

Plus loin, nous rencontrâmes des nappes d'eau considérables et une mare bourbeuse que nous eûmes beaucoup de peine à franchir. Le sommet de la voûte et ses côtés étaient, en plusieurs endroits, tapissés de lames minces de stalactites d'une blancheur éblouissante, au travers desquelles filtraient lentement divers filets d'eau. Sur le sol, j'observai des couches plus ou moins épaisses de terre noire semblable à du charbon de terre (schiste marneux, talc), mélangées alternativement de couches de terre blanche imitant la chaux vive. Entre ces divers lits, il s'en trouvait de pierre peu dure, puisque je pouvais la briser avec les mains.

Arrivés à peu près à moitié du chemin que nous devions parcourir, nous trouvâmes une chûte d'eau qui, par le bruit qu'elle faisait en tombant, me fit penser qu'elle allait se perdre dans un souterrain très profond. Je m'avançai sur le bord du précipice pour chercher à mesurer sa profondeur. Je découvris bien jusqu'à vingt pieds sans rencontrer le fond. Quelques efforts que je fisse pour observer de plus près, les Indiens, pendus aux pans de mon habit, ne voulurent jamais me permettre d'aller plus avant. Cette chûte d'eau est située à droite de la caverne, bornant à peu près le milieu de son excavation parcourable; on entend son murmure long-temps avant d'y arriver. En poursuivant notre route au-delà de cette cascade, nous marchâmes constamment dans deux ou trois pieds d'eau. La chaleur étouffée de ce lieu souterrain gênait beaucoup notre respiration, et nous faisait transpirer abondamment, tandis que nos jambes ne sortaient pas d'une eau qui nous paraissait glaciale. Après environ deux heures de marche, nous atteignîmes un grand rocher de stalactites qui, barrant, à ce que j'ai pu entrevoir, le milieu de la caverne, nous fermait entièrement le passage. J'eus beau chercher par tous les moyens possibles, et sur tous les points, à le franchir, je ne pus jamais y parvenir. Ce dont je m'assurai positivement, c'est qu'après ce rocher la voûte me

parut aussi large et aussi élevée qu'en deçà. On ne peut donc savoir, même approximativement, quelle est la profondeur de la caverne. Je suis probablement le premier et le seul qui ait été aussi avant.

Ce gros rocher qui me contrariait tant en m'arrêtant dans mes recherches souterraines me parut sans aucun doute le produit de la filtration des eaux : quelques espaces vides dans son flanc confirmèrent ma supposition. C'est par ces trous que j'aperçus distinctement le prolongement indéfini de la caverne.

En rebroussant chemin, je remarquai à droite et à gauche des embranchemens qui se prolongeaient dans la montagne, et auxquels je n'avais pas pris garde en allant. Cela me fit voir le danger de parcourir de semblables lieux sans avoir pris des mesures convenables pour sa sûreté. Je ne conçois actuellement qu'avec beaucoup de difficulté comment je ne me suis pas égaré dans quelqu'une de ces fausses routes : qui sait où elles m'eussent conduit? Je ramassai une tête de mort, que j'ai soigneusement rapportée à Paris, où je l'ai offerte au cabinet d'anatomie du Muséum. On m'apprit, à mon retour au village de San-Matheo, qu'il y avait environ trois ans, trois Indiens, entrés dans cette caverne par simple curiosité, ayant négligé de prendre de bonnes bougies, et s'étant contentés de bambous allumés, n'en sont jamais revenus. Probablement leurs bambous s'éteignirent, et il leur fut impossible de retrouver la sortie de cette caverne. Le curé lui-même me confirma ces détails, et je suis fermement convaincu que la tête de mort que j'en ai rapportée a appartenu à un de ces infortunés Indiens. Avant de sortir du souterrain, je cassai, avec le marteau dont je m'étais muni, un morceau de la roche granitique ou pyroxénique dont la montagne est composée.

Avec quel doux ravissement je respirai à la sortie de cette grotte ! Il me semblait que je revivais dans un autre monde. Je me crus rapproché de ma patrie. La nature me parut plus brillante et plus animée que je ne l'avais encore vue. Cinq heures de séjour dans les entrailles de la terre et dans l'épaisseur des ténèbres embellirent tous les objets qui frappèrent mes regards, lorsque je revis le flambeau du jour.

Nous fîmes halte le long de la rivière sur des gazons fleuris de *begonia*, *de besleria*, et autres plantes rares, pour prendre un peu de nourriture dont nous avions tous le plus grand besoin. Comme la nuit n'était pas éloignée, je remis au lendemain mes herborisations. Je me bornai ce jour même à cueillir en passant quelques graines et échantillons de plantes. J'abattis d'un coup de fusil un superbe calao, d'une espèce encore inconnue au Muséum de Paris, où je l'ai apporté soigneusement empaillé : c'est le calao à casque plat (*burceros hydrocorus*). Quelques autres espèces du

même genre furent le résultat de ma chasse dans ces régions élevées, telles que la *calao à casque sillonné* (*burceros sulcatus*), le *burceros bicornis;* dans les gallinacées, la *columba cruentu*, la *columba frontalis*: dans les oiseaux de proie, le *falco ponticeriensis*, *etc*. Le *Kakaloes* à huppe blanche y est très commun.

Nous revînmes passer la nuit chez le *Tomogon*, d'où nous étions partis le matin.

Le lendemain, je revins explorer les lieux que je n'avais fait qu'admirer la veille. Je m'attachai principalement à la montagne sous laquelle se trouve la Cueva. Elle est d'une très grande élévation, couverte de très petits végétaux agréables à l'œil par leur belle verdure, au milieu de laquelle se mêlaient des pointes de rochers aussi blancs que des pitons de neige.

En face de la Cueva, j'ai fait une découverte bien précieuse pour la colonie, c'est celle de *l'epidendrum vanilla*. On verra plus loin quel prix le gouverneur et les habitans de Manille ont attaché à cette trouvaille. Cette liane courait d'arbre en arbre, formant de superbes guirlandes. Les bambous, et surtout le ditar, espèce de *terminalia*, leur servaient particulièrement d'appuis, et soutenaient des rameaux couverts de fruits. Je fis une ample récolte des plus belles tiges (1) que je fis porter de suite par deux Indiens chez M. Tuason, à Sienda, où je tenais le quartier-général de mes collections. Je continuai ensuite mes herborisations en m'enfonçant dans l'épaisseur des plus vastes forêts. La prodigieuse élévation des arbres ne me permit pas malheureusement d'y récolter beaucoup de fleurs et de graines.

Je revins le soir coucher à San-Matheo, chez le capitaine des Indiens, afin de pouvoir aller visiter le lendemain une mine d'or éloignée, me dit-on, de deux lieues de ce village, et sur laquelle on me donna tous les renseignemens possibles.

Nous nous mîmes en route sur les dix heures du matin. Le guide qui me fut donné pour ce voyage ne partit pas en même temps que nous. J'ignore encore pour quelles raisons il demeura en arrière. Cela ne nous empêcha pas de continuer notre route en nous dirigeant sur le point où nous supposions la mine. Un seul de mes compagnons disait la connaître; mais soit qu'il n'ait pas voulu nous bien diriger, soit qu'il ne l'ait pas su, ce qu'il y a de certain, c'est que nous nous égarâmes, et que nous en étions même plus éloignés après deux heures de marche, qu'au moment de notre départ de San-Matheo. Nous prîmes le parti d'attendre nos deux

(1) Destinées à faire des boutures.

principaux guides, et nous tirâmes quelques coups de fusils pour les appeler et leur faire connaître la position dans laquelle nous nous trouvions. Ils nous rejoignirent enfin, et après avoir tenu conseil, il fut décidé qu'il était trop tard pour reprendre le chemin de la mine, dont nous étions fort éloignés. Un des guides, qui avait ordre de me conduire de là à *Rotondo*, village important de la province de Bosoboso, me proposa d'y aller directement, me promettant de m'accompagner plus tard à la mine. Force me fut d'accéder à cette proposition.

Pour reprendre le chemin de Bosoboso, il nous fallut gravir de hautes montagnes, les unes arides, les autres bien boisées. Je cueillis chemin faisant des graines, des fleurs, et même des plantes vivantes. Nous voyagions depuis plusieurs heures toujours dans l'intention de rejoindre la route de Bosoboso, que nous avions perdue. Tout à coup je vis mes Indiens s'arrêter et disputer entre eux. Ils étaient entièrement désorientés, et n'étaient pas d'accord sur le point où pouvait se trouver le village que nous cherchions. Il me parut clairement démontré que, depuis que nous marchions, au lieu de nous en être rapprochés, nous nous en étions éloignés à chaque pas. Lorsque j'acquis cette triste conviction, il était cinq heures. Nous marchions depuis huit heures du matin, sans avoir rien pris de la journée. Nous avions eu heureusement la précaution d'apporter avec nous de quoi dîner. Nous fîmes halte quelques minutes, pendant lesquelles nous fîmes à la hâte un léger repas dans une forêt dont les arbres semblaient se perdre dans les nues. La nuit approchait; nous repartîmes de suite. Le sentier qui nous avait conduits jusque dans le bois, devait nous servir à en sortir.

Je ne pourrais donner qu'une idée très imparfaite des précipices affreux dans lesquels nous conduisit ce maudit sentier. Comme nous étions entièrement désorientés, nous ne cherchions plus qu'à parvenir au premier village habité pour passer la nuit, et nous pensions que ce qu'il y avait de mieux à faire pour atteindre ce but était de persévérer dans la même direction. Cependant, après avoir marché fort long-temps, nous nous trouvâmes égarés plus que jamais. Nous arrivâmes dans un vallon arrosé par une rivière, et entouré de montagnes s'élevant à pic sur nos têtes, et sur lesquelles nous n'apercevions que des bois touffus dont la couleur sombre était effrayante. Pour comble de malheur, le sentier que nous avions suivi jusqu'à ce point s'y terminait. La nuit était des plus profondes; à peine pouvions-nous nous distinguer à cinq pas. Le courage commença à nous abandonner; la peur s'empara des Indiens qui m'accompagnaient. Nous essayâmes cependant de suivre le cours de la rivière, et nous avions à peine fait quelques pas, que des cris aigus et prolongés se firent enten-

dre ; ils semblaient approcher à chaque instant. La rive du fleuve que nous longions devenait de plus en plus impraticable par la quantité de pierres et de lianes qui en obstruaient le passage. Il ne manquait à notre malheureuse caravane que cette circonstance pour rendre sa position des plus affreuses. Le sergent que m'avait donné le corrégidor était heureusement un homme courageux. Il prit le commandement d'un ton militaire, fit faire halte à la petite troupe, qui était toute armée. On chargea les fusils, et on attendit, rangé en ordre de bataille, le signal du combat. Les cris se multipliaient de plus en plus, et commençaient à retentir très près de nous. Nous n'eûmes plus de doute sur les causes de ces vociférations. Un sifflement prolongé de flèches qui passèrent sur nos têtes nous convainquit que c'était une attaque de Maures, contre lesquels nous n'avions d'autre parti à prendre que de nous mettre sur la défensive. Nous ne pouvions apercevoir les sauvages ; mais leur nombre nous parut considérable, d'après les hurlemens qu'ils poussaient, et que répétaient les échos d'une manière effrayante. Lorsque nous les supposâmes à portée de fusil, nous fîmes une décharge complète, qui les épouvanta tellement, qu'ils se sauvèrent à toutes jambes, et s'enfoncèrent dans l'épaisseur des bois. Nous rechargeâmes aussitôt nos fusils, nous disposant à faire feu de nouveau ; mais nous n'entendîmes plus rien. Un silence profond succéda aux cris perçans dont nous étions étourdis un moment auparavant. Nous continuâmes à suivre le bord de la rivière, que nous descendions à pied, tenant nos chevaux par la bride, de crainte d'accident. Nous allions en avant, toujours dans l'espérance de trouver un chemin frayé. J'étais tellement harassé de fatigue, que, ne pouvant plus mettre un pied devant l'autre, je me déterminai enfin à proposer d'établir un camp volant, et d'y passer le reste de la nuit ; d'allumer des feux pour nous garder et nous sécher, car nous étions trempés jusqu'aux os.

Les Indiens rejetèrent cette proposition. Ils voulaient continuer à faire route, plutôt par la frayeur qu'ils avaient d'une seconde attaque, que dans l'espérance, comme ils le prétendaient, de retrouver la route. Dix heures étaient passées ; nous gravissions des lieux raboteux où nous courions mille dangers. Tout à coup de nouveaux cris vinrent troubler encore le silence de ces vastes solitudes. Ce n'étaient plus, cette fois, des cris menaçans, c'étaient les gémissemens lugubres et plaintifs d'une voix qui réclamait du secours. Chacun arma son fusil, et nous marchâmes bravement sur le point d'où partaient ces sons tristes et douloureux. Nous arrivâmes ainsi au sommet d'une montagne, l'arme au bras et prêts à faire feu. Nous distinguâmes la voix assez clairement pour penser que c'était quelque pâtre qui criait contre des animaux. Nous fûmes vers lui, et nous

trouvâmes en effet un pauvre Indien qui faillit mourir de frayeur en nous voyant. Deux buffles qu'il conduisait avaient engagé leur fardeau entre deux troncs d'arbres, et ne pouvaient plus en sortir. Depuis le matin, le conducteur travaillait sans relâche à les dégager, et ne pouvait y parvenir. Après avoir cherché à calmer sa frayeur, et lui avoir donné un coup de main pour sortir ses buffles de l'endroit où ils étaient emprisonnés, nous lui demandâmes en quel lieu nous étions, et à quelle distance de Bosoboso. Il nous dit que nous étions à trois fortes lieues de ce village, mais qu'il ne fallait pas songer à se mettre en route par l'obscurité qu'il faisait dans ces chemins épouvantables. Quelques instances que nous fissions pour le déterminer à nous servir de guide, en lui donnant la promesse de le payer généreusement, nous ne pûmes y réussir que lorsqu'il vit que nous étions armés de cierges. Nous coupâmes nos cierges par le milieu, afin d'avoir plusieurs feux, et que toute la caravane pût en profiter. La route était tellement étroite, escarpée et rapide, que je ne comprends pas comment, nous et nos chevaux, nous avons pu la parcourir, sans qu'aucun des nôtres, pendant cette pénible nuit, ait été victime de quelque accident fâcheux. Enfin, après avoir arpenté bois, vallons et montagnes, traversé, pour ainsi dire, à la nage des étangs, des marais, des rivières, nous arrivâmes au pied d'une petite case à nègre, où nous fîmes halte pour prendre des informations sur le chemin à suivre pour nous rendre à Bosoboso. Il sortit de cette case deux hommes entièrement nus, dont le corps était aussi noir que l'ébène, et dont la figure décharnée avait quelque chose de hideux. Le nombreux cortége dont j'étais accompagné leur inspira d'abord quelque crainte; ils parurent ne pas savoir à quoi se déterminer, et se demander s'ils pouvaient se fier à notre invitation de se joindre à nos guides. Un de ces hommes s'empressa cependant de nous aller chercher, à une fontaine voisine, de l'eau fraîche qu'il nous apporta dans un long bambou, et qui nous servit à éteindre une soif comparable à celle de Tantale. Nous prîmes ensuite la véritable route de Bosoboso, et nous arrivâmes enfin une heure après à ce village.

Toute la caravane alla descendre chez le curé de l'endroit, où notre estafette, parti le matin après nous, était arrivé dans la journée pour faire préparer le souper. On avait désespéré de nous revoir ce jour même. Il était deux heures après minuit quand nous mîmes pied à terre. Le curé, qui était couché, se leva de suite pour nous recevoir et nous faire servir un frugal repas. J'en pris ma part avec un plaisir infini, comme on peut le penser, et je ne me fis pas presser pour aller me coucher. Quelque dur que fût mon lit, jamais je n'ai dormi d'un pareil sommeil, même sur la plume et l'édredon.

Au point du jour, le guide que nous avions trouvé au milieu des bois, à dix heures du soir, vint réclamer auprès de moi le salaire que je lui avais promis. C'est de bien bon cœur que je lui donnai *dose pesos*, deux piastres, dont il se montra satisfait. Le service qu'il nous avait rendu ne pouvait trop se reconnaître; sans lui, je ne puis dire ce qu'il fût advenu de nous au milieu des forêts et sans boussole.

Pendant cette terrible journée, je ne récoltai, en fait d'objets d'histoire naturelle, qu'une espèce très belle d'hedysarum, inconnue jusqu'alors (1). Je la cueillis dans la profondeur d'un vallon, où je marchais tenant d'une main la bride de mon cheval, et de l'autre une bougie allumée, pour éviter de tomber dans les précipices affreux dont la route était bordée. Cette plante fait partie de mon herbier. Je la conserve soigneusement, et la reconnaîtrai toujours aux gouttes de cire dont elle fut couverte par ma bougie quand je la récoltai.

Le lendemain, je pris avec moi les deux hommes les moins fatigués de ma suite, pour aller visiter les lieux que nous avions parcourus la nuit précédente. Avec quel ravissement je contemplai ces belles forêts de Bosoboso, formées d'arbres majestueux et des plus rares! Je ne pouvais revenir de la grosseur et de la belle venue de leurs troncs. Des bois entiers de *caryota urens* et de *caryota mitis* s'offraient à ma vue, et chaque arbre était couvert de nombreux régimes de fruits qui en faisaient le plus riche ornement. Les rotins y croissaient dans leur plus grande élévation; quelques-uns avaient, par leur beau feuillage et leur tige articulée, l'aspect de palmiers d'un autre genre. Je remarquai aussi quelques espèces de *pandanus*, dont une à feuilles étroites assez rares, et diverses espèces de bambous dont les feuilles étaient plus larges que celles que j'avais vues jusque-là. Leur tige était très unie et les nœuds situés à une très grande distance les uns des autres. L'intérieur de ce bambou, qui est très creux, le fait beaucoup rechercher par les Indiens, qui s'en servent comme de cruches et de seaux pour porter de l'eau (2). Je rencontrai une infinité de plantes qui, pour la plupart, m'étaient inconnues, et dont je me procurai de jeunes plants.

Le curé de Bosoboso, chez lequel j'étais ébergé, est le seul habitant aisé de tout le village. Cela se conçoit aisément. Ministre de Dieu, tout ce qu'il demande à un Indien, il l'obtient sur-le-champ; il n'a pas même la peine de demander. Ces crédules Indiens se laisseraient plutôt mourir

(1) Je la nommai *H. Tuasonii* en l'honneur de M. Tuason.

(2) Les jeunes pousses de ces bambous sont mangés en guise d'asperges, à Manille comme à Java.

de faim, que de ne pas voir leur pasteur nager dans l'abondance et le superflu. Les plus beaux troupeaux et les plaines de riz les plus étendues et les mieux soignées dépendent du presbytère; tout ce qui appartient aux Indiens en ce genre paraît chétif et pauvre. Le village de Bosoboso est placé au milieu d'un vallon très étendu, arrosé par plusieurs petites rivières qui le rendent un des plus florissans, des plus fertiles et des plus sains de la contrée. Les hautes montagnes dont il est entouré le mettent à l'abri des coups de vents.

Je partis avec toute mon escorte le lendemain, à neuf heures du matin, de chez le curé de Bosoboso, pour retourner à Mariquina. Nous arrivâmes à ce village sur les quatre heures de l'après midi. Je fus chez le capitaine des Indiens, et le priai de m'accorder des guides qui pussent me conduire a la mine, sans courir le risque de m'égarer encore. Il promit de me les envoyer le lendemain à la maison de M. Tuason, avec tout ce qui serait nécessaire pour ce voyage.

A six heures, j'étais sur pied, et tout mon bagage était prêt. Sept heures avaient sonné, et je ne voyais arriver ni les chevaux ni les guides de Mariquina. Fatigué dattendre, je partis avec mon propre cortége pour San-Matheo. Je fus descendre chez le curé, qui m'avait fait promettre de m'arrêter chez lui en revenant de la *Cueva*. Il fut enchanté de me voir aussi fidèle à ma parole. Dans l'excès de sa joie et de sa reconnaissance, il fit tout ce qui dépendait de lui pour réparer les contrariétés que j'éprouvais. Grace à son obligeance, il obtint pour moi, du capitaine du village, un guide sûr, qui se chargea de me conduire à la mine. Les chemins que nous parcourûmes étaient affreux. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés et de fatigues que nous y arrivâmes. L'énorme quantité de pierres, composées d'amphybole, de mica et d'ocre jaunâtre, que nous trouvâmes à la surface du sol, nous signala sa position, que sans cela nous eussions peut-être eu beaucoup de peine à découvrir. En cherchant l'entrée du souterrain, nous rencontrâmes une espèce de chemin ou d'ouverture, dont la profondeur me parut être de trente à quarante pieds. En descendant plus bas, nous atteignîmes l'entrée de la mine. Je pus juger de suite, à son apparence, que l'exploitation était abandonnée depuis long-temps.

Je voulus m'assurer par moi-même, en parcourant cette mine dans tous les sens, si elle ne m'offrirait pas dans son intérieur quelques objets dignes d'attention. Je fis allumer des feux à l'entrée, ainsi que deux ou trois bambous, pour nous servir de flambeaux dans ces lieux souterrains, et suivi de trois personnes de bonne volonté, je pénétrai dans l'intérieur. En deux ou trois endroits, je trouvai des pierres dont le poids me parut

être considérable, vu la grosseur; c'étaient des roches à base de fer oxidé; quelques-unes semblaient argentées légèrement; d'autres morceaux paraissaient contenir des parcelles d'or, mais ce n'était autre chose que du mica et de l'ocre jaune. Je pris des échantillons en différens endroits. Je remarquai que ceux que je ramassai dans le fond de la mine étaient plus pesans que ceux que j'avais pris à l'entrée; ce qui me fit supposer que, si l'on creusait plus avant dans le sein de la terre, il serait très possible que l'on y trouvât un métal précieux, comme l'assurent les Indiens.

En sortant des souterrains, j'explorai la surface extérieure et les environs de la mine. Je n'y vis, en fait de végétaux, que quelques groupes de bambous fort épais; les arbres de haute futaie étaient rares. En plusieurs endroits, je remarquai des trous assez profonds que l'on avait creusés à diverses reprises, mais depuis long-temps, à ce qu'il me parut, pour s'assurer si l'on n'y trouverait pas de l'or (1). Non loin de cette mine, qui est assez étendue, la végétation reprenait un air riant et varié. Les arbres étaient fort beaux et surtout très droits.

Notre caravane était campée le long d'une petite rivière arrosant le vallon situé au pied de la haute montagne sur laquelle est la mine. Nous la rejoignîmes pour dîner; après quoi je fis une herborisation dans le voisinage de la rivière. Si je ne pus ramasser beaucoup de plantes en fleurs, en revanche je récoltai une assez jolie provision de graines et quelques plantes vivantes. Je fis porter les produits de cette excursion chez M. Tuason, à Sienda, et le soir nous y allâmes coucher.

Pendant mon séjour à San-Matheo et aux environs, j'eus occasion de m'apercevoir de la différence de mœurs qui existe entre les habitans de l'intérieur et ceux des bords de la mer. L'avantage est tout entier du côté des premiers : sous tous les rapports, je les trouvai plus vertueux, plus doux et plus laborieux surtout que ceux qui habitent le littoral de la mer et les villes. Leur physique diffère également. J'ai vu, dans l'intérieur, des hommes fort beaux et bien constitués. Les femmes y sont en général belles et bien faites. Leur peau est délicate et unie, leurs yeux noirs et bien fendus, leur bouche petite: il est fâcheux qu'elles gâtent leurs dents par la mastication du bétel. Les enfans abondent dans les familles. On en voit fréquemment des réunions de cinquante à cent; presque tous ont une jolie figure.

(1) Les peuples de ces contrées se figurent que l'or doit se trouver à la surface de la terre, et non dans son sein; ce qui les fait aussitôt renoncer au projet d'exploitation des mines.

La principale culture du pays est toujours le riz. Les habitans labourent les terres qu'ils veulent ensemencer avec une charrue dont le soc est en bois, recouvert seulement d'une lame très légère. Cette charrue diffère des nôtres en ce qu'elle n'a point d'*oreilles* pour renverser la terre de droite et de gauche, et en ce que la plupart n'ont point de roues. Elle ne fait, à proprement parler, que remuer légèrement le sol. Un buffle attaché par le poitrail suffit pour la traîner. Le laboureur la dirige dans le sens qu'il veut, au moyen d'une cheville en fer, ronde ou carrée, qui passe à travers les narines du buffle. Cette cheville est percée aux deux extrémités, et reçoit de chaque côté un bout de corde qui sert de rênes au laboureur.

Les buffles servent dans ce pays à tous les transports, comme les bœufs dans quelques parties de la France. On les attèle à des chariots à roue en bois sans ferrure; on charge même leur dos des fardeaux les plus pesans. Hommes, femmes et enfans les montent sans danger, et les conduisent partout. Cet animal, lorsqu'il est dressé à la domesticité, est d'une docilité parfaite. Il a le singulier instinct, pour se soustraire à l'influence de la chaleur et à la piqûre des nombreuses légions d'insectes, de se cacher tout entier sous l'eau, à l'exception seule du museau, dont il laisse à peine sortir l'extrémité qu'il tient immobile. Il se place ainsi sous cet élément dès les neuf heures du matin, et n'en ressort que vers les quatre heures du soir, lorsque la chaleur a perdu son intensité.

Je remarquai avec plaisir, dans les villages de San-Matheo et de Mariquina, une extrême propreté. Toutes les maisons sont entourées de palissades élégantes en branches d'arbres. Ces palissades sont bordées d'arectiers (*areca-catechu*), palmier qui, à l'époque de la fructification et de la maturité des fruits, offre un coup d'œil des plus agréables. J'observai, dans le voisinage de presque toutes les maisons, des jujubiers dont le fruit égalait en grosseur une prune de reine-claude, quelques orangers, des citronniers, des caramboliers, des sapotilliers, des tamarins, des manguiers, et surtout des bananiers de plusieurs variétés. Le bétel y est aussi cultivé avec soin.

M. Tuason me retint chez lui deux ou trois jours pour me faire assister à une fête qu'il se proposait de donner, après quoi je fis embarquer toutes mes collections pour Manille, afin de les faire transporter à Cavite, où la division était toujours mouillée. Je me rendis ensuite à Téralta, chez M. Chapar, où, comme je l'ai dit, j'avais laissé des collections en dépôt, et de là à Manille, où j'espérais continuer mes explorations. J'appris, à mon arrivée dans cette ville, que le gouverneur m'avait fait demander plusieurs fois, et qu'il m'invitait à aller le voir aussitôt que je serais de

retour. J'y allai sur-le-champ. C'était pour me prier de faire connaître aux habitans le lieu sur lequel j'avais découvert la vanille, que je rendrais par là le plus grand service à la colonie. Il désigna M. Tuason pour m'accompagner dans ce nouveau voyage.

Sans perdre un instant, nous montâmes en voiture, M. Tuason et moi, et nous partîmes avec une escorte et des provisions pour quatre jours. Je fus assez heureux pour trouver de suite le lieu où j'avais découvert cette plante précieuse lors de mon voyage à la *Cueva*. Toute ma mission consistait à l'indiquer à M. Tuason. Le gouverneur de Manille avait chargé cet habitant de lui faire un rapport sur le lieu et la position dans laquelle croissait la vanille, et l'arbre sur lequel elle s'attache particulièrement. Il était également chargé d'en transplanter quelques boutures sur ses habitations, pour essayer d'en former des cultures régulières. Je profitai de cette circonstance pour en faire une nouvelle provision que je transportai à Manille.

En descendant la rivière qui traverse Manille, j'avais remarqué un jardin chinois qui me parut si bien tenu, que je résolus d'y venir spécialement pour le visiter. Je fus enchanté de cette découverte, lorsque j'en eus parcouru quelques parties; il renfermait des plantes aussi rares que précieuses. Comme on eut soin de me prévenir que tout ce qui était dans ce beau jardin était à ma disposition..... avec de l'argent, je fis un choix de toutes les plantes que je crus les moins répandues et les plus importantes, entre autres, la *badiane* de la Chine, le *lonsone* (*laugia sinensis*), un *diospyros*; une espèce de châtaigne de la Chine, extrêmement rare; une espèce d'eugenia fort peu connue; les véritables canelliers de Ceylan et poivre noir; le bétel, les mandariniers et une infinité d'autres plantes de différens genres, aussi précieuses qu'intéressantes pour nos colonies. J'achetai environ cent cinquante individus de la plus belle venue, que je transportai de suite sur une *banquille* à bord des navires *le Rhône* et *la Durance*, qui étaient encore mouillés à *Cavite*. Les réparations faites à ces bâtimens étant terminées, je n'avais plus autant à redouter le séjour du bord pour mes malheureuses plantes. Je pris toutes mes mesures pour faire placer les caisses de façon à ce que les végétaux qu'elles contenaient fussent abrités des vents et des émanations salines. Toutes mes caisses furent au complet quand j'y eus mis les nouvelles plantes que j'avais achetées au jardin chinois. Il eût été difficile et dangereux d'y en mettre d'autres. Je terminai ce travail aussi promptement qu'il me fut possible. Comme le commandant de la division m'avait donné l'ordre de faire également transporter à bord, sans plus tarder, les collections que j'avais laissées en dépôt tant à Cavite qu'à Téralta, je pris mes mesures pour accélérer ces

opérations. Je commençai d'abord par Téralta, comme plus éloigné. Il me fallut faire deux voyages. Toutes les plantes provenant de ce dépôt furent mises à bord du *Rhône*, où j'avais fait disposer de la place. Au moyen de la chaloupe du *Rhône*, un seul voyage suffit pour transporter à bord des flûtes les plantes qui étaient en dépôt à Cavite chez le capitaine du port. Je fis arrimer sur le pont toutes les caisses qui purent y tenir sans trop gêner la manœuvre du navire, et j'eus la précaution de les faire entourer d'un treillage en bois et en bambous sur lequel pût se fixer un *prélat* ou toile peinte qui garantît les végétaux de l'eau salée de la mer et de la violence des coups de vent.

J'avais toujours sous les yeux mes collections à bord du *Rhône*; quant à celles de *la Durance*, où je ne pouvais que donner un coup-d'œil de temps à autre, le chef de timonerie fut désigné pour leur prodiguer les soins journaliers qu'elles réclamaient. Cet homme avait bonne volonté, mais ses supérieurs le contrariaient fréquemment.

Aussitôt après l'embarquement des végétaux, l'ordre fut donné d'appareiller pour aller mouiller en rade de Manille. Je me rendis à bord avec mes autres objets d'histoire naturelle, et nous mîmes à la voile le lendemain. La division demeura près d'un mois dans la rade de Manille, attendant chaque jour l'ordre du départ. Tout le monde fut consigné à bord. Je demandai la permission de descendre à terre pour poursuivre de nouvelles recherches utiles à ma mission. On ne me l'accorda qu'à la condition expresse de ne pas m'éloigner de la ville, afin de pouvoir revenir à bord au premier appel.

Depuis mon arrivée à Manille, j'avais le plus vif désir de faire le tour du lac de la *Lagouna*, situé à environ dix lieues sur la droite de la ville. Je fis part de ce projet à M. Tuason, et le priai d'avoir encore la bonté de me donner des guides pour me diriger dans ce voyage. Il me le promit; mais il me fit observer que je serais au moins une semaine à faire le tour du lac. Quels que fussent mes regrets, je crus devoir renoncer à ce projet, pour ne pas m'exposer à manquer l'expédition, qui était prête à appareiller d'un moment à l'autre, ou à retarder son départ. En parcourant les hautes montagnes de Bosoboso, j'avais pu prendre quelque idée du lac de la Lagouna qu'elles dominent. Je distinguais parfaitement les embarcations dont il était couvert, ainsi que les villages indiens et les belles habitations qui bordent ses rives. Tout ce qui frappait mes regards me rappelait le délicieux lac de Genève. La végétation m'y paraissait des plus riches. Une grande partie des terres environnantes était plantée de riz, dont on découvrait des plaines à perte de vue.

En attendant le signal de revenir à bord, je fis encore quelques herbo-

risations dans la partie ouest de Manille, à peu de distance de cette ville. Dans les parages que je parcourus, je vis des plaines entières couvertes d'arbres fruitiers, et des cultures extrêmement soignées et fort bien tenues. Je n'avais pas encore vu dans la colonie des plantations régulières aussi bien établies. Les jardins, qui sont immenses et en grand nombre, sont tirés au cordeau. Tout y est planté symétriquement et avec un ordre admirable. Ils sont généralement cultivés par des Chinois qui excellent dans la culture des légumes les plus délicats. Ils en apportent tous les matins en ville, et en tirent un prix très avantageux. L'industrie des Chinois est poussée dans cette branche d'agriculture au dernier point de perfection. Il n'y a, pour ainsi dire, qu'eux à Manille qui fournissent les marchés de jardinage; aussi s'enrichissent-ils promptement. Il y en a qui, par cette seule branche de culture, ont acquis des fortunes colossales. Cela est d'autant plus facile, que la colonie est extrêmement peuplée, et que l'argent y est tellement répandu, que, dans les plus faibles opérations commerciales, on ne parle que de piastres. Ce pays offre d'immenses ressources à l'Européen industrieux.

L'opulence de Manille s'annonce dès l'entrée de la rivière qui traverse cette vieille capitale de l'archipel de l'Asie. L'activité et le mouvement continuel des embarcations passant d'une rive à l'autre, la quantité innombrable de bâtimens de commerce qui sont mouillés dans la rade, tout respire grandeur et richesse. La superbe rivière qui coule au milieu de la ville la divise en deux parties, dont l'une est appelée *la ville de guerre*, et l'autre *la ville marchande*. Cette dernière est beaucoup plus étendue que l'autre, où cependant le gouverneur fait sa demeure. Dans la ville de guerre, les édifices sont plus grands, plus solides, et généralement toutes les maisons y sont mieux bâties que dans la ville marchande. Tout y est d'une propreté remarquable. Le fort est bien tenu, et forme une espèce de fer à cheval. On communique des deux parties de la ville au moyen d'un superbe pont en pierre, dans le genre de ceux de Paris. Il est même beaucoup mieux pavé, ainsi que les rues adjacentes, que les ponts et les rues de la capitale de la France. Les maisons sont bâties en pierre de taille, et sont toutes entourées au premier étage d'une galerie fermée par des châssis en écailles de nacre, qui sont construits de manière à ce qu'en les ouvrant, on puisse les glisser sur les côtés. Cette galerie est encore fermée extérieurement par des jalousies. C'est un lieu de promenade très agréable lorsque le mauvais temps empêche de sortir. Les rues sont droites et fort larges.

Il y a à Manille plusieurs églises très richement décorées. Devant ces édifices ou sur le côté est une espèce de grotte taillée dans le roc, dans

laquelle se trouvent plusieurs rangées de têtes de morts. Lorsqu'un Indien passe devant cette grotte, il fait plusieurs fois le signe de la croix, et se jette à genoux pour prier. Les prêtres ne manquent pas à Manille; on en rencontre à chaque pas dans les rues. Ils se louent aux riches habitans; M. Tuason en entretient plusieurs dans ses maisons de campagne. Il y a fait construire des chapelles où les prêtres disent chaque jour la messe. C'est bien moins par esprit de religion que par intérêt ou politique que les habitans encouragent le ministère des autels. La religion est un moyen si puissant de dominer l'ignorance et la crédulité, qu'on ne néglige point de s'en servir à Manille pour maintenir la paix et la soumission au milieu des Indiens. Comme tous les peuples privés de moyens d'instruction, ces bonnes gens sont aveugles dans leur foi et fanatiques dans leur croyance. Tous les soirs, sur les six heures, ils se réunissent en famille, et prient à haute et intelligible voix. En passant à cette heure-là dans les rues, on a les oreilles étourdies du bourdonnement de toutes ces voix qui, du reste, ne comprennent rien à ce qu'elles prononcent. Chaque individu est couvert de paquets d'amulettes, comme les musulmans de la côte occidentale d'Afrique.

Le nombre des Chinois habitans de la ville est considérable. Ils font presque exclusivement le commerce intérieur, tant en gros qu'en détail. On trouve parmi les hommes de cette nation d'habiles artisans de tous genres; ils excellent surtout à faire la pâtisserie. Du reste, intrigans et voleurs à l'excès lorsqu'ils ont affaire à des étrangers, ils cherchent par tous les moyens possibles à leur vendre leurs marchandises le double de leur valeur, et à les tromper, soit sur le poids, soit sur la qualité. Malheur à l'acheteur distrait! s'il lui arrive de tourner la tête, il est bien sûr de trouver une marchandise de qualité inférieure à la place de celle qu'il a cru acheter.

Les voitures sont encore plus communes à Manille qu'à Java. On ne sort presque jamais à pied. La promenade a lieu depuis six heures du soir jusqu'à la nuit, et plus tard. Les promenades pour les carrosses sont en dehors de la ville de guerre. On les voit couvertes, à certaines heures, comme les Champs-Élysées et le bois de Boulogne, de toute sorte d'équipages.

Il y a des bazars sur toutes les places publiques. A toute heure du jour on peut y acheter des fruits crus ou cuits, des sardines, du poisson salé, des bananes en beignets, et toute espèce de viandes. Les comestibles sont à très bon compte. Douze grosses sardines ne coûtent souvent que deux quartz (environ 9 liards); on a trois livres de la plus belle viande du pays pour un réal (12 sous environ), sept ou huit belles volailles pour une

piastre (5 francs 25 centimes), quatre à cinq œufs pour un quartz. Les étoffes sont aussi à très bas prix. Elles viennent de Chine où la main d'œuvre n'est pas chère, et sont d'ailleurs très légères, vu la chaleur du climat.

On ne porte guère que des chapeaux faits avec des feuilles de vaquoi (*pandanus*) ou de nipa, que l'on teint en noir; on en fabrique de toutes les qualités, en simple et double tissu. Dans aucun pays, on ne fait des chapeaux aussi fins qu'à Manille. J'en ai vu vendre de blancs, double tissu, 18 et 20 francs; mais c'est tout ce qu'il y a de plus beau et de plus fin en ce genre.

La plupart des toiles pour les chemises sont fabriquées avec du fil d'abaca (*musa bromeliæ*) ou de pignas. Ces toiles sont souvent très fines, et, quoique claires, elles supportent très bien le blanchissage.

La grande richesse de ces contrées et le modique prix des denrées coloniales et autres ne proviennent pas sans doute du perfectionnement de l'agriculture, qu'on peut regarder comme à peu près nulle pour ce qu'elle fournit au commerce. Quelles sont les denrées cultivées à Manille, qui soient propres à entrer dans le commerce? Je ne connais que la canne à sucre; encore n'est-elle cultivée que dans quelques parties de l'île. On n'y possède point de moulin pour la manipulation de la canne; on en extrait le jus avec une mauvaise roue en pierre, souvent même en bois, que l'on tourne à bras dans une auge également en bois, à laquelle sont adaptés deux cylindres que font mouvoir des buffles. Les chaudières et les autres ustensiles propres à la manipulation y sont inconnus. Aussi quelque belle que soit la qualité du sucre de Manille, ce n'est point à cette production que le pays doit l'opulence dont il jouit. On commence cependant, depuis quelques années, à s'occuper des usines que nécessite l'exploitation de la canne. Des cultivateurs français, venus de l'Ile de France, paraissent vouloir donner de l'extension aux sucreries.

Le riz, quoique cultivé en grand dans toute la colonie, est un objet de consommation comme le blé en Europe, mais n'entre point dans les marchandises sujettes à l'exportation. On peut juger de la grande quantité qui s'y consomme en pensant que les Chinois, les Indiens et les autres habitans, soit indigènes, soit étrangers, en mangent, comme nous mangeons du pain, à tous les repas.

Manille, capitale des îles Philippines, n'est donc redevable de son opulence qu'au commerce d'échange dont elle est le théâtre. Les Chinois et les autres habitans des îles environnantes viennent y verser les divers produits de leur sol et de leurs manufactures. Les Européens en font autant de leur côté, pour obtenir en échange les objets que leur refuse leur patrie. Les mines

qui se trouvent dans ces îles n'entrent pour rien dans les trésors dont elles regorgent, puisqu'on dédaigne de les exploiter par des motifs que j'ignore. Il est vrai que ces pénibles opérations ne pourraient être exécutées avec succès que par les Indiens indigènes, qui sont naturellement paresseux et ne peuvent travailler que lorsque la plus indispensable nécessité leur en fait une loi. Si l'on recommençait les travaux, comme on l'a tenté plusieurs fois, l'inconstance des travailleurs forcerait de les abandonner au moment où l'on serait à même d'en recueillir les fruits.

Lorsque je parcourais les campagnes de l'ouest, je remarquai de vastes vergers de mandariniers, de sapotillers et d'orangers, plantés en allées tirées au cordeau. Le coup-d'œil que présentent ces vergers est des plus agréables. Les chemins qui conduisent de la ville dans les villages et dans les maisons de campagne sont presque tous bordés de haies en bambous. C'est à la sortie de Cavite, auprès du village de Saint-Roc, en allant à Téralta, que ces haies sont vraiment remarquables. Ce sont plutôt des forêts que des haies. La prodigieuse élévation et l'épaisseur de ces arbrisseaux rendent les routes étroites impénétrables aux rayons du soleil, et les plus fortes pluies ont peine, en certains endroits, à traverser l'épaisseur du feuillage.

Les habitans de ces parages conservent cette plante avec le plus grand intérêt, malgré sa voracité et l'étendue de ses racines. Elle leur est des plus précieuses sous une infinité de rapports. Il n'entre aucune autre espèce de bois dans la construction de leurs cases; ils en confectionnent sans peine des vases de toutes formes et dimensions. Il leur sert en outre pour clôre leurs maisons et leurs champs, et à défaut d'autre moyen d'éclairage, on brûle des bambous en guise de cierges.

J'ai rencontré dans les environs de Téralta des champs très étendus, plantés en *dolichos bulbosus*. Cette plante est cultivée avec soin pour sa bulbe qui est très estimée des habitans du pays. Le *mimosa unguigati*, ou *camatchili* des Indiens, est également cultivé dans le voisinage des maisons pour la substance blanche et très sucrée qui entoure la graine. Les *diopyros mabola* embellissent les champs par leurs belles feuilles glauques et alongées, et par leur fruit jaune. J'ai souvent été embaumé le matin et le soir par l'odeur suave que répandent les fleurs de l'*ilanguilan uvaria*, arbre d'un très beau port, de la famille des anonnacées. J'ai remarqué une espèce de *zizyphus* dont le fruit était fort gros et assez agréable à manger, ainsi qu'une espèce particulière de grosse carambole à fruit doux, d'un goût extrêmement délicat. Cette dernière plante est assez rare dans certains parages.

Dans les jardins que j'ai parcourus, les *hibiscus* roses, jaunes et sim-

ples de la Chine, dont quelques-uns s'élevaient à plus de douze pieds, couverts de fleurs de toute beauté; les *houstonias coccinea* roses et blancs, qui ne cédaient en rien pour la hauteur aux *hibiscus*, et les *plumbago scandens*, frappaient de toutes parts ma vue, qui ne pouvait embrasser assez d'objets à la fois.

Le village de Téralta est grand et fort peuplé; les enfans y fourmillent. Au reste, cette multiplicité exubérante est générale dans les villes comme dans les villages de ces contrées. Dans les villages les plus populeux de la Normandie, la population n'est rien en comparaison de celle qui afflue dans les moindres hameaux de Manille; mais si l'on veut bien considérer cette île comme une colonie de la Chine, l'on ne sera plus surpris de cette immense population, puisque le nombre des habitans de cet empire surpasse celui de toute l'Europe. Saint-Roc, qui est à dix minutes tout au plus de Cavite, est un très grand village, au milieu duquel se trouve une fort belle église, quoique Cavite en possède cinq qui se touchent pour ainsi dire. La ville de Cavite est très sale. Les maisons sont antiques et mal bâties, les rues fort étroites, non pavées, ou le sont horriblement mal. Cette ville est située sur une pointe de l'île très sablonneuse. Je n'ai pu y trouver une seule poignée de véritable terre. Cavite forme, par rapport à Manille, une presqu'île. On peut aller d'une ville à l'autre très facilement, en contournant la baie d'un côté seulement, et en passant par Téralta et le vieux Cavite : la route est même des plus agréables. De chaque côté, elle est bordée de bambous qui préservent le voyageur des rayons d'un soleil dévorant. De distance en distance, on rencontre d'assez grands villages indiens et de fort jolies maisons de campagne.

Le bazar de Cavite, qui se tient près de la porte Saint-Roc, tous les jours de l'année, est approvisionné de tout ce que produit le pays en fait de comestibles. Les marins ne négligent pas de s'y procurer des vivres frais pour leurs traversées. Avec peu d'argent, ainsi que je l'ai dit, on peut acheter beaucoup.

Parmi la classe indigente des habitans de la ville et des environs, circule, en guise de monnaie, une petite espèce de coquillage, auquel les naturalistes ont donné le nom de *cypræa annulus*. Ce coquillage, dont dix représentent chez ces peuples une valeur relative de cinq centimes de notre monnaie, n'est guère en circulation que dans les bazars de comestibles, où les pauvres gens peuvent aisément pourvoir à leurs besoins journaliers. La valeur d'un sou pouvant ainsi se diviser en dix parties égales, il en résulte que les malheureux qui ne possèdent qu'une ou quelques fractions de ce sol, peuvent acheter sans difficulté, pour cette valeur, quel-

ques provisions de bouche, le prix des comestibles de tout genre étant extrêmement modique dans cette partie de l'Archipel asiatique. Ce petit coquillage est encore la monnaie favorite des enfans : on les voit du matin au soir sur les places publiques jouer avec archarnement au cypræa.

Après avoir parcouru pendant trois jours les jardins de Manille et ceux de ses environs, je fus invité à me rendre de suite à bord, attendu que la division ne devait pas tarder à partir. J'y restai consigné comme les autres, pendant près de trois semaines, sans pouvoir mettre pied à terre. Ce long retard et cette inaction ne purent que me donner de bien vifs regrets de n'avoir pas entrepris mon voyage au lac de la Lagouna que j'aurais eu tout le temps de terminer, et qui, je pense m'eût offert des résultats intéressans.

J'essaierai, pour mettre le lecteur à même d'apprécier à sa juste valeur cette consignation générale à bord des deux bâtimens de l'expédition, de lui faire connaître d'une manière succincte quel était le but principal de notre voyage, et surtout celui du séjour prolongé de la division dans la baie de Manille.

Les deux gabarres *le Rhône* et *la Durance* furent désignées en 1818 par le ministre de la marine et des colonies, pour aller chercher des Chinois instruits dans les cultures exotiques, soit sur les côtes continentales du grand empire chinois, soit dans les îles de l'Archipel asiatique où il devait s'en trouver prodigieusement, et les transporter de là à Cayenne pour y répandre ce genre d'industrie et coloniser insensiblement ce vaste continent de nos possessions américaines. Ces hommes, disait-on, devaient remplacer les nègres dont la traite venait d'être abolie.

Notre séjour dans la rade de Manille avait donc pour objet de nous procurer dans cette colonie des agriculteurs d'origine chinoise, qui abondent, en effet, dans ces parages. Le gouverneur de l'île, sans s'opposer à ce projet de notre commandant, parut néanmoins peu disposé à le favoriser ; cependant il jugea à propos de l'aboucher avec un capitaine chinois, qui, disait-il, avait beaucoup d'influence dans le pays. Après quelques *palabres* d'usage, ce dernier consentit volontiers, et s'engagea même à procurer, dans un délai assez court, le nombre d'hommes qui lui étaient demandés ; à cet effet, il reçut de nombreux cadeaux de notre part. Mais quelques personnes du bord, mal intentionnées sans doute, et ennemies de M. Philibert, commandant de l'expédition, cherchèrent par tous les moyens à lui faire manquer le but de sa mission ; ils insinuèrent au *capitan* chinois que ses hommes seraient faits esclaves dès leur arrivée dans nos colonies, et qu'il ne devait point compter sur les belles promesses qu'on lui faisait. Cette manœuvre clandestine ne tarda pas à être connue du commandant

de l'expédition, qui, bientôt, consigna tout le monde à bord; mais cette précaution fut malheureusement prise trop tard : les Chinois ne voulurent plus s'embarquer, et gardèrent les cadeaux, les arrhes qu'ils avaient reçus. On parvint pourtant, à force de démarches et de présens, à en engager une trentaine; ils furent conduits à Cayenne, où ces malheureux ont fini par succomber presque tous. L'un d'entre eux fut amené à Paris, où il a été entretenu pendant deux ans aux frais du gouvernement

Un des plaisirs les plus répandus chez les habitans du grand Archipel asiatique, et surtout chez ceux des îles Philippines, est sans contredit les combats des coqs. C'est peut-être un des jeux, ou, pour mieux dire, un des spectacles le plus en honneur chez les apathiques Malais de ces régions lointaines. Les habitans des villages de Mariquina, de San-Matheo et de Bosoboso surtout, se livrent avec un enthousiasme effréné à ce genre d'amusement, digne, sous tous les rapports, de leur indolence et de leur barbarie. Des jeunes gens de quinze à vingt ans parcourent sans cesse les rues, les chemins des campagnes, avec un coq d'une taille gigantesque sous le bras, offrant à tous les individus qu'ils rencontrent sur leur passage, de livrer au combat l'animal dont ils sont porteurs. Ils font ainsi successivement le tour des villages jusqu'à ce qu'ils soient parvenus à trouver des joueurs disposés à partager leur plaisir favori. Ils font ensemble un pari d'une valeur équivalente à celle de l'animal combattant, c'est-à-dire que le propriétaire du coq vainqueur reçoit de celui du vaincu la valeur estimée de ce dernier, ou souvent une valeur moindre, selon les dispositions des parties contractantes, mais jamais sans une sorte d'intérêt quelconque, soit de leur part, soit de celle des nombreux assistans.

Les conclusions du pari stipulées, on dispose tout pour la lutte. Les deux coqs sont bientôt entourés d'une foule de curieux et de passionnés joueurs. Placés en face l'un de l'autre, les deux combattans agitent et disposent leurs ailes en se fixant avec des regards fiers et animés, et attendent dans cette attitude, avec une impatience des plus vives, le signal de l'attaque qui doit venir de leur maître. Ce signal donné, une lutte aussi vigoureuse qu'opiniâtre s'engage; elle se prolonge ainsi sans arrêt jusqu'à ce que l'un d'eux succombe sous les coups redoublés de l'autre. Il est surprenant de voir avec quelle adresse et quel acharnement ces coqs singuliers se battent, s'irritent et se terrassent; il semble qu'ils soient animés des passions jalouses de leur maîtres, qui, du reste, les traitent fort bien.

Une chose qui m'a surtout indigné de la part de ces indolens Malais, c'est le cruel procédé qu'ils emploient envers ces bêtes innocentes, lorsqu'ils veulent que le but soit plus complètement atteint, surtout lorsque la

force des deux combattans paraît égale. Ils attachent à l'une des pattes de l'animal, au-dessus de l'ergot, un canif ou espèce de stylet tranchant et très acéré, à l'aide duquel le plus agile et le plus adroit parvient à poignarder son adversaire. L'animal, restant ainsi raide mort sur le pavé, justifie sans équivoque, aux yeux des spectateurs, la supériorité du vainqueur. Les combats de cette nature ont lieu surtout les jours de fête, et les prêtres ne font nulle difficulté d'y assister.

A mon retour d'un voyage que je fis dans les montagnes voisines, j'eus occasion de voir célébrer une de ces fêtes singulières, où le combat de coqs semblait être l'objet principal et la partie la plus intéressante. Tous les habitans de l'endroit se trouvaient à peu près réunis, et formaient, sur la place publique, un vaste groupe circulaire, dans le centre duquel je remarquai, non sans quelque surprise, plusieurs prêtres revêtus de leurs insignes religieux; ils semblaient diriger eux-mêmes le combat de ces bêtes inoffensives. Ceux qui formaient la première ligne du cercle tenaient dans leurs bras chacun un vigoureux coq, destiné aux combats successifs de la journée. Les prêtres, chefs principaux de cette cérémonie, s'adressaient tour à tour à eux pour leur demander, comme médiateurs, de traiter en leur faveur les conclusions des différens combats; ce privilège leur était accordé sans difficulté.

Chaque coq, placé par son maître sur le théâtre du combat, avait une de ses pattes armée d'un stylet acéré, préalablement examiné et sanctionné par les ministres-chefs de la cérémonie. Les combattans ainsi disposés, et convenablement appariés, commençaient la lutte au premier signal donné; celui qui succombait était aussitôt remplacé par un autre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que tous ceux destinés à combattre y eussent alternativement passé. Parmi le grand nombre de ces lutteurs opiniâtres, quatre seulement terrassèrent tous les autres; c'étaient, à vrai dire, des animaux d'une taille et d'une force monstrueuses dans leur espèce.

Pour moi, la chose la plus curieuse de cette fête, à laquelle je ne pus rester étranger, fut d'observer ces figures, ordinairement si indifférentes, si apathiques; il fallait voir l'enthousiasme, les éclats de joie des nombreux spectateurs à chaque lutte nouvelle. Les prêtres eux-mêmes partageaient cette gaîté générale.

Des combats analogues ont lieu dans tous les villages des environs de Manille, et en général partout où il se trouve deux Malais réunis. Le plus grand bonheur dont ils puissent jouir est sans contredit celui de posséder un coq fort, intelligent, et capable de lutter avec le premier venu de son espèce. Leur satisfaction est d'autant plus grande, que le combattant dont ils sont possesseurs a remporté plus de victoires.

Les Malais généralement aiment beaucoup la musique; on trouve chez presque tous les villageois une espèce d'instrument en bambou, qui est surtout en faveur parmi les jeunes gens. Cet instrument n'est autre chose qu'un morceau de bambou rond, creux, d'environ un pied et demi de long, autour duquel sont artistement tendues quelques cordes en crin. Alternativement vibrées, ces cordes, qui sont à peu près de même grosseur, produisent quelques sons peu sonores, plus ou moins harmonieux, et à peine distincts; pourtant ils ne laissent pas de charmer l'apathique Malais, qui en paraît émerveillé.

En recevant chez eux un étranger, les Malais se figurent lui faire une grande politesse que de lui jouer un air de leur façon; aussi s'empressent-ils de se placer à côté de lui, pour ne plus le quitter qu'à son départ. J'avoue que ces monotones musiciens m'ont souvent fort ennuyé, bien que dans leur opinion ils crussent me divertir infiniment; rien ne me paraissait en effet plus insupportable que cette invariable vibration constamment répétée.

PERROTTET.

ESSAI

D'UNE

FORMULE GÉNÉRALE

DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITÉ,

D'APRÈS LES IDÉES DE M. BALLANCHE.

Il y a peu de mois que, dans le journal d'un voyage, j'écrivais ce qui suit :

. . . . « Mais au milieu du magnifique spectacle que présentait l'escadre, je me plaisais surtout à suivre de l'œil les bateaux à vapeur, se portant de la tête à la queue, traversant nos rangs en tous sens, puisant dans leurs propres flancs leur force d'impulsion; ils se balançaient gracieusement sur la vague écumeuse, ils se jouaient dédaigneusement des vents contraires; et ainsi, me disais-je, quelques hommes d'élite, mus seulement par un sentiment généreux, par une conviction profonde qui fait leur destinée, marchent noblement dans la vie, peu soucieux du vent ou de la vague qui pousse ou soulève la multitude. »

J'éprouve quelque plaisir à relire ce passage, aujourd'hui que dans une disposition d'esprit toute différente, et me proposant

d'essayer une courte analyse des idées de M. Ballanche, je vais me trouver quelques instans sur le sillage éclatant de l'un de ces hommes dont alors même le souvenir ne m'avait pas quitté.

La méthode la plus rationnelle de rendre compte d'un système quelconque, consiste sans doute à en exposer d'abord la pensée principale, dominante, à descendre de là dans les détails, à suivre cette pensée dans ses rayonnemens; mais il faut pour cela que le système ait dit bien décidément son dernier mot, et cela ne peut être d'un auteur vivant, surtout lorsqu'il s'occupe d'études historiques. La muse de l'histoire est inépuisable en enseignemens. De nouvelles terres sociales se montrent à nous dans l'avenir, vers lesquelles ceux qui marchent à la tête des peuples ont mission de les conduire; en même temps des mondes nouveaux semblent sortir çà et là de la nuit des âges, et apparaissent aux yeux des *Schelling*, des *Muller* et des *Hegel*. Serait-ce parce qu'en raison de l'enchaînement merveilleux que la Providence a établi dans les choses de ce monde, l'histoire contemporaine contient tout à la fois les siècles qui ne sont plus et ceux qui ne sont pas encore? que, dans nos labeurs de tous les jours, nous travaillons non-seulement pour le moment qui s'écoule, mais que nous fondons l'avenir, que nous refaisons en quelque sorte de nos propres mains le passé, l'irrévocable passé? Et ainsi, au milieu de cette multitude d'évènemens, qui, jadis, auraient rempli des siècles, et que nous avons vu venir se mettre à l'étroit dans l'espace de si peu d'années, quelque fait de cette histoire amoncelée, condensée, quelque fait inaperçu du vulgaire, insignifiant pour lui, a peut-être été pour le philosophe une immense et subite illumination. Une pomme a suffi pour révéler la gravitation universelle, lorsqu'elle est tombée aux pieds d'un Newton.

Il est donc presque impossible, dans l'ordre d'idées dont nous allons nous occuper, d'isoler la pensée des circonstances au milieu desquelles elle est née, de la transporter hors de l'atmosphère où elle a grandi, où elle s'est développée; d'ailleurs, le tenter serait vouloir renoncer à l'intérêt tout dramatique de la voir réelle, animée, vivante; ce serait renoncer à s'identifier en quelque sorte avec celui qui la porte dans son sein, à écouter aux mêmes heures que lui la voix de cette mystérieuse Egérie.

Ainsi, au lieu d'appliquer à l'exposition des idées de M. Ballan-

che la méthode rationnelle dont je parlais il n'y a qu'un instant, je me bornerai à présenter l'analyse de ses différens ouvrages, à peu de chose près dans l'ordre où ils parurent, et en suivant le progrès de sa pensée des *Essais sur les Institutions* aux *Essais de Palingénésie sociale*, je m'efforcerai de montrer sous l'empire de quelles impressions cette pensée a pris naissance.

M. Ballanche publia, dans les premiers mois de 1814, son poème d'*Antigone*. Alors revenait de l'exil, soutenant les pas d'un royal vieillard, une princesse que nous venons de voir s'y acheminer une troisième fois; mais alors d'innombrables cris d'allégresse se faisaient entendre sur son passage, des milliers de voix s'élevaient pour la saluer du nom de moderne Antigone. Elles lui dédièrent ce poème, qui n'était point cependant un ouvrage de circonstance, mais une véritable œuvre d'artiste, une évocation de l'antiquité, pure et consciencieuse. Sous la draperie grecque, Antigone dédaignait la misérable langue des allusions, et ne parlait que le noble langage de Sophocle; néanmoins, jugée sous l'empire de cette première impression, elle ne reçut pas, à beaucoup près, l'accueil qu'elle aurait mérité.

Ce poème se recommandait pourtant par d'incontestables titres : le style toujours pur, harmonieux et facile, respire la noble simplicité de la poésie antique; les personnages conservent une fidélité religieuse à leurs caractères convenus, aux mœurs et aux croyances de leur époque; et cependant, tout en ne paraissant parler que sous l'inspiration de la muse grecque, ils s'adressent aussi à des sentimens, à des idées développés en nous par une civilisation plus avancée et par une religion spiritualiste.

Ce double caractère est surtout remarquable dans Antigone, la figure principale. Il la met en saillie dans le tableau, il la détache admirablement des figures secondaires qui se groupent autour d'elle. Toutefois, ce n'est pas là gracieux caprice d'artiste, anachronisme ingénieux, mais sentiment profond du sujet; car Antigone, l'un des types du beau moral pour la poésie grecque, et je crois le plus élevé, fait déjà pressentir toute une autre poésie. Au milieu du sombre et poétique nuage où nous apparaît la vierge grecque, il y a, ce me semble, sur son beau visage, comme une lueur anticipée du christianisme; on dirait quelquefois une fille chrétienne

égarée dans les murs de Thèbes, et à défaut du cirque, confessant devant Créon la religion du sacrifice et du dévouement.

D'ailleurs, dans un certain ordre d'idées, Antigone est vraiment contemporaine de tous les temps: fille de l'inceste, héroïne de toutes les piétés, elle est un symbole de l'humanité déchue, ayant le ciel pour but. Par là M. Ballanche se trouvait merveilleusement propre à traiter ce beau sujet, lui qui devait être le poète, le philosophe, l'historien de cette doctrine de la déchéance; aussi ce poème est-il demeuré comme le prologue des ouvrages qui l'ont suivi; son admirable poésie, de même que les sons d'une musique harmonieuse dans les anciennes initiations, dispose l'esprit du néophyte aux vérités du sanctuaire.

Ce fut en 1818 que M. Ballanche s'adressa pour la seconde fois au public; il lui présentait un *Essai sur les Institutions sociales.* Ce livre, fruit de longues études et de solitaires méditations, contenait déjà toute une philosophie de l'histoire, une espèce d'éclectisme politique, où M. Ballanche, au moyen d'une hypothèse nouvelle sur le rôle réciproque de la parole et de la pensée dans le développement de l'humanité, espérait concilier des doctrines jusque-là opposées, voire contradictoires. Mais en même temps M. Ballanche s'occupait beaucoup des évènemens contemporains; c'était aux faits du moment, à ce qui se passait sous nos yeux, qu'il appliquait de préférence ses théories; et par là il faisait aussi de son livre un livre de circonstance. C'est en me plaçant moi-même à ce double point de vue que j'essaierai de l'analyser.

Je dirai d'abord en quelques mots l'idée que M. Ballanche se fait de l'individualité d'un peuple, car cette idée est demeurée fondamentale dans son système.

M. Ballanche croit qu'un peuple est un être collectif.

Selon lui, un peuple sous l'influence d'une force organique, cachée dans le mystère profond de son existence, croît, grandit, se développe;

Il passe ainsi par une série de formes sociales;

Aucune ne le contient pour toujours; toutes, filles du progrès, sont destinées à périr par le progrès; en même temps que chacune d'elles résume le passé, elle enferme un avenir qu'elle ne saurait emprisonner: ainsi le gland a renfermé le chêne, mais il n'a pas été donné à

la frêle écorce du gland d'emprisonner à jamais le chêne immense.

Nous ne pouvons, il est vrai, peser, saisir, voir face à face ce principe intellectuel, cette ame d'un peuple. Voulons-nous le prendre en quelque sorte sur le fait, le surprendre dans le monde réel, il nous échappe dans la multitude et dans la confusion de ses actes. Voulons-nous le saisir dans son essence, le contempler dans le monde de l'abstraction, il s'évanouit comme un fantôme.

Il se cache dans les abîmes de l'intelligence humaine à une profondeur où il n'a été donné à aucun œil de pénétrer;

Mais il se révèle par ses modes d'activité; il devient visible par les développemens qu'il revêt, par cette multitude de formes sociales dont nous parlions tout à l'heure, et sous lesquelles un peuple nous apparaît.

Aussi toute cette partie de l'histoire des peuples, dont il est ici question, celle de leur développement, n'est-elle que la forme, l'enveloppe d'une autre histoire intellectuelle, idéale.

Les grandes révolutions politiques et religieuses en témoignent d'une manière éclatante.

En effet, les grandes révolutions ne sont que la transition plus ou moins rapide pour un peuple d'une forme sociale ou religieuse à une autre forme plus ou moins éloignée de la première. Elles arrivent seulement lorsqu'une nouvelle idée, entrée dans l'intelligence de ce peuple, demande à se réaliser dans le monde extérieur.

Ainsi, lorsque le principe de l'autorité eut grandi dans le monde sans obstacle, et fut parvenu, pour dernier terme de son développement, à l'organisation politique et religieuse de l'Europe du xve siècle de la chrétienté, comme disaient nos pères, alors surgit le principe de la liberté.

Dans la sphère des croyances, il arriva rapidement à ses dernières conséquencès, il toucha à la démocratie religieuse; dans la sphère politique, à diverses époques, en Angleterre et en France, il arriva de même à la république.

Mais dans le monde politique, ni dans le monde religieux, il ne pouvait s'établir pour long-temps dans la démocratie.

En effet, si les révolutions du monde réel ne sont que la reproduction des révolutions de l'intelligence, il ne leur faut pas moins des années, des siècles, pour les reproduire. La nature des choses

le veut ainsi; car si la pensée est instantanée, l'acte qui la réalise ne l'est jamais. D'ailleurs c'est surtout dans le vaste mécanisme social qu'il faut tenir compte des frottemens; les passions et les intérêts y sont des obstacles sans cesse renaissans.

Aussi, lorsqu'une nation, par suite du développement rapide d'un principe nouvellement éclos dans son sein, atteint tout à coup aux dernières limites, aux conséquences extrêmes de ce principe, elle a épuisé ses forces pour arriver là, il ne lui en reste plus pour s'y maintenir; elle revient sur ses pas, et après quelques années d'oscillation, finit par s'arrêter dans une forme mixte, dans des institutions formant une sorte de compromis entre son point de départ et celui qu'elle a touché un moment. C'est ainsi que la liberté religieuse dans sa route vers une émancipation complète, vers des religions, ou pour mieux dire, des opinions qui s'appuieraient seulement sur l'assentiment de la conscience individuelle, s'est arrêtée aux confessions des sectes réformées; ainsi, encore, la France, depuis quinze ans, fait une halte dans la monarchie représentative, comme à moitié chemin entre la monarchie pure et la république. Puisse-t-elle, d'ailleurs, y reprendre longuement haleine!

Mais, comme il est facile de le concevoir, cette pensée d'avenir n'éclate pas simultanément chez tous les individus, et tous n'en admettent pas immédiatement toutes les conséquences. Pendant qu'un petit nombre la comprend, y a foi, et se résout néanmoins à n'en cueillir que les fruits déjà mûris par le temps, d'autres la repoussent, et pour la fuir se réfugient en imagination dans un passé où ils ne croient jamais remonter assez haut pour le trouver purifié des modifications successives par lesquelles il s'est fait le présent. D'autres encore, par un sentiment opposé, se précipitent vers l'avenir le plus éloigné qu'ils puissent rêver, et il arrive alors qu'en même temps que les partis se jettent dans l'arène des intérêts positifs, pour s'y disputer la direction de la société, les doctrines, désertant cette société telle qu'elle s'est faite, se réfugient de plus en plus dans ce qu'elles ont d'exclusif, de sorte qu'il se fait entre elles comme un abîme qui, chaque jour, se creuse, un désert qui, chaque jour, s'agrandit.

Ces formules paraissaient à M. Ballanche tout-à-fait applicables à ce qui se passait au moment où il écrivait.

Louis XVIII, dans sa charte, avait fait une large part aux libertés publiques; on ne peut le nier;

En même temps il l'octroyait, et il datait son règne de la mort de l'enfant qui devait régner.

Il faut le dire, en agissant ainsi, Louis XVIII pouvait se croire équitable médiateur entre le passé et l'avenir.

En l'octroyant, il pouvait penser avoir scellé une alliance définitive entre le vieux principe de la légitimité qu'il continuait, et le principe de liberté qui venait de surgir au monde.

Et, dans un certain sens, dater son règne comme il le faisait, c'était dire que la chaîne des destinées sociales n'avait point été rompue : c'était accepter la révolution, y mettre la main, s'en déclarer complice.

Mais les partis ne consentirent point à en juger ainsi : loin de vouloir jeter sur le terrain les fondemens de la patrie nouvelle, ils en firent un champ de bataille.

L'un vit dans l'octroi de la charte, dans la charte tout entière, une faiblesse, une lâcheté, une inique consécration d'une odieuse révolution :

L'autre, dans la forme de cet octroi, dans la date du règne, une négation de toute légitimité de la révolution, une confiscation de la souveraineté nationale au profit de la royauté de droit divin.

Dans la sphère religieuse, même dissentiment : les uns s'efforçaient de ranimer des croyances qui s'éteignaient, de rendre quelques parcelles d'autorité, ou seulement d'influence politique, à ce catholicisme qui jadis avait créé et constitué l'Europe, dont l'autorité temporelle n'avait été long-temps que le ministre;

Mais les croyances qui, grace à la disposition des esprits, devenue sérieuse, recevaient partout un accueil plein de respect, trouvaient constamment de triples barrières au-devant de leurs pas, aussitôt qu'elles tentaient de pénétrer dans la vie politique; et, du milieu des masses, des multitudes de voix leur criaient déjà ce que vient de leur répéter naguère l'éclatante voix d'un prêtre : « Votre royaume n'est plus de ce monde. »

Même dissentiment dans la littérature. Un petit nombre, exclusif dans son admiration pour les belles et pures formes littéraires du siècle de Louis XIV, lui avait voué un culte de fidèle imitation :

mais d'autres, en s'égarant souvent, cherchaient des formes nouvelles, et en cela ils étaient les organes d'un besoin général; car il faut que la pensée, qui, se réalisant dans le monde, fait l'histoire d'une époque, finisse par s'écrire, et elle en devient la littérature. C'est pour cela que la littérature d'une époque en demeure pour la postérité l'image, l'expression fidèle; mais c'est aussi pour cela que les formes littéraires, le langage même d'une époque, ne réfléchissent, n'expriment fidèlement qu'elle seule. Ne voyons-nous pas Racine lui-même s'éloigner de plus en plus de nous, devenir le contemporain de Virgile? Ne nous faut-il pas apprendre aussi en quelque sorte son harmonieux et admirable langage? Bossuet s'adresse-t-il toujours à nos sympathies actuelles? Et n'est-il pas arrivé à la toute gracieuse Mme de Sévigné de nous révolter étrangement.

Une autre opposition se manifestait dans les masses; elle éclatait parfois d'une façon bizarre dans les individus : c'était un désaccord plus ou moins profond, mais toujours positif et réel, entre les mœurs et les opinions. Les mœurs, qui jusque-là avaient toujours reproduit les opinions, avaient cessé de le faire aussi fidèlement; elles étaient en arrière, et cela devait être, car les opinions, se formant dans la sphère intellectuelle, ne peuvent, par une raison que j'ai déjà dite, se réaliser immédiatement par les mœurs. Le jury, le divorce, en étaient des exemples, mais surtout la liberté de la presse, dont ceux qui s'en proclamaient les plus ardens défenseurs ne laissaient pas de se montrer alarmés, par une sorte de pudeur qui s'effarouche de toute publicité, lors même qu'elle est innocente, inoffensive.

Les masses suivaient les hommes éminens qui marchaient vers l'avenir; j'aurais dû dire qu'elles les y poussaient, car les supériorités qui les dominent, le génie lui-même qui paraît les entraîner, ne sont d'ordinaire que des manifestations plus ou moins éclatantes de leur instinct confus; et les masses ont le sentiment profond de leur avenir.

Ici cependant, et il faut le dire, car justice est due à tous, des esprits distingués, de nobles caractères, se faisaient remarquer parmi ceux qui s'égaraient dans les voies du passé, et qui ne devaient plus marcher à la tête des peuples. Parmi eux brillait, entre

tous, un homme éminent par de puissantes facultés, M. de Maistre, génie fier et hautain, prophète du passé, pour qui le livre de l'avenir était fermé d'un triple sceau. Il marchait dans son siècle, égaré dans son siècle, ne le voyant ni ne le comprenant. Il semblait que que la Providence, après l'avoir ébloui de la vue éclatante de la société féodale, pendant qu'elle était jeune et forte, l'avait ensuite poussé parmi nous frappé d'aveuglement. Du sein de ces ténèbres prolongées, il continuait à voir toujours radieuse, toujours brillante, cette société qui alors expirait. Ce n'était déjà plus qu'un cadavre qu'il espérait encore la revoir bientôt sur le trône, que, dans l'illusion de son orgueil il se croyait peut-être appelé à l'y replacer; mais sa propre mission était une mission de deuil. Son éloquente voix n'était destinée qu'à prononcer une sorte d'oraison funèbre; et c'est ainsi que, sans action sur ses contemporains, sans profit pour l'humanité, devait se consumer son beau génie, vain et magnifique ornement au milieu d'éternelles funérailles.

Autour de lui se pressaient ceux de son parti dont les convictions étaient profondes, religieuses: ceux-là dédaignaient les monarchies mixtes; ils se souvenaient du précaire appui qu'elles avaient prêté au trône de Louis XVI. Ils méprisaient le despotisme paisible et corrompu où s'était endormi Louis XV. Ils étaient hostiles à la monarchie de Louis XIV, car ils ne pouvaient oublier qu'à Versailles s'était achevé l'ouvrage commencé par Richelieu; que là, les antichambres avaient mieux fait que les échafauds; que là, la noblesse décimée s'était avilie, mort éternelle d'où les castes ne renaissent plus au monde politique. Ils savaient que l'immense pouvoir central créé par Louis XIV brisa, par action continue, les influences de la noblesse, du clergé, de la magistrature, que par lui la noblesse, cessant d'être véritablement une institution, ne fut plus que la frivole décoration du trône, et qu'ainsi la société put être livrée sans contrepoids à la révolution, à l'esprit du progrès : aussi, dans leurs rêves, dans leurs désirs, c'était le moyen-âge qu'ils ressuscitaient, sous des formes un peu différentes peut-être, mais avec quelques-unes de ses vigoureuses institutions, et surtout de ses fortes croyances.

Quant aux hommes de l'avenir, partant de l'hypothèse d'un contrat primitif, et ne se rendant peut-être pas très exactement compte

des formes de la nouvelle société qu'ils cherchaient avec ardeur, ils marchaient vers une sorte de république systématiquement nivelée, dont les États-Unis d'Amérique ne nous offrent guère qu'une grossière ébauche, et dont Bentham nous enseigne l'utopie.

Or, les dissidences qui se manifestaient entre ces doctrines n'étaient point accidentelles, passagères ; loin de là, profondes, permanentes, elles tenaient à leur esprit, à leur principe même.

Si les hommes du passé voyaient la décadence où les autres croyaient au progrès, s'ils pensaient que la société allait s'ébranlant de plus en plus sous la main de l'homme, et qu'il fallait se hâter d'arrêter ce mouvement, au bout duquel elle devait se briser, et pour cela, l'emprisonner au plus vite dans des formes déjà sanctionnées par les siècles, et l'y frapper d'immobilité ;

Si les hommes de l'avenir croyaient ne pouvoir repousser trop dédaigneusement tous débris du passé du nouvel édifice social qu'ils se flattaient d'élever ;

Si les premiers pensaient que l'autorité dans la société, que sa direction morale, devaient appartenir à la tradition, et les autres à la raison individuelle, à l'assentiment personnel ;

C'est que, différant d'opinion sur l'origine même de la société, les uns y voyaient une institution divine, les autres l'œuvre des mains de l'homme, le prix de ses propres sueurs.

Et comme cette question de l'origine des sociétés est, au fond, la même que celle de l'origine du langage,

Les uns croyaient aussi à l'origine divine du langage, à une langue primitive révélée à l'homme, qu'il aurait parlée en s'éveillant au monde ;

Tandis que les autres ne voyaient autre chose, dans les langues, que le résultat des efforts de l'homme, qu'ils croyaient avoir été suffisans à les tirer savantes et harmonieuses de la simple interjection.

Ils devaient donc différer, et ils différaient effectivement sur le rôle du langage, dans le développement de l'intelligence humaine.

Les uns croyaient que le langage avait dû précéder la pensée, parce qu'il lui était nécessaire ; les autres qu'il était né de cette pensée.

Et, en définitive, c'est à cette question de la nécessité du lan-

gage pour la pensée que venaient se rattacher les deux séries d'opinions opposées que nous venons de parcourir.

Mais les deux solutions opposées qu'elles en donnaient ne pourraient-elles donc pas se trouver toutes deux également vraies?

C'est-à-dire, serait-il impossible que les hommes se divisassent en deux classes : l'une qui penserait par la parole, l'autre chez qui la pensée ayant précédé la parole, aurait fait cette parole pour se manifester?

En effet, si l'une de ces opinions est décidément fausse, absurde, comment se fait-il que toutes deux paraissent s'appuyer sur des raisonnemens et des autorités qui se balancent?

Mais d'un autre côté, si toutes deux sont également vraies, si les hommes se divisent bien réellement dans les deux classes que je viens de dire, ce n'est plus seulement par quelques modifications purement extérieures qu'ils diffèrent : un abîme est entre eux. L'intelligence humaine n'existe pas aux mêmes conditions, n'obéit pas aux mêmes lois chez tous; et alors, si nous nous reportons à l'époque où écrivait M. Ballanche, nous ne nous étonnerons plus de l'irritation des partis, des conspirations qui éclataient çà et là, de l'impatience de tous d'en appeler à l'épée, même de l'empressement d'une faction à se jeter sur le couteau sanglant de Louvel pour en frapper les libertés publiques; nous verrions là comme deux races d'hommes vivant sur le même sol et se le disputant, deux races se repoussant par tous les points, et devant se combattre par toutes leurs facultés.

Ce fut cependant en proposant cette hypothèse, qui semblait devoir rendre toute conciliation impossible, que M. Ballanche essaya de rapprocher les doctrines ennemies.

Il supposait également vrais les deux faits qui servent de fondement à chacune d'elles, et il établissait entre ces deux faits un rapport de succession nécessaire, considérant le second comme un résultat inévitable du premier; tous deux comme également légitimes à deux époques de l'histoire de l'humanité.

Ainsi, il disait que la parole avait été originairement nécessaire à l'homme pour penser;

Qu'une langue primitive lui avait été révélée, où se trouvaient

déposées les idées sociales et religieuses propres à son développement moral;

Que cette langue se trouvait en quelque sorte écrite dans l'ensemble des institutions sociales où il était né;

Qu'alors, et tant que l'œuvre de l'homme avait dû être de conserver la société telle que Dieu l'avait faite, la tradition, entre les mains de ceux qui avaient mission de marcher à la tête des peuples, avait dû régner avec une autorité souveraine.

Mais il disait aussi qu'un terme avait été assigné à cette mission de la parole;

Que, primitivement, elle enfermait en quelque sorte la pensée, afin que la pensée sous cette enveloppe pût germer dans le cœur de l'homme;

Qu'un moment avait dû arriver où celle-ci se produisit libre et spontanée dans le monde, se faisant elle-même un langage, parvenant par elle-même à des idées sociales ou religieuses;

Que cette langue avait dû s'écrire aussi dans de nouvelles institutions, dans de nouvelles croyances;

Que dans ces institutions et ces croyances, c'était la raison individuelle qui devait régner à titre légitime, car elles étaient l'œuvre des propres mains de l'homme.

De la sorte, M. Ballanche se portait médiateur entre M. de Maistre et Jean-Jacques, entre le droit divin et la souveraineté du peuple; il disait que, dans l'histoire de l'humanité, les points de vue les plus opposés n'étaient pas toujours contradictoires; qu'il fallait oser les accepter tous, et ne point porter la main sur l'homme, noble créature de Dieu; ne point le mutiler pour le forcer à entrer dans le lit de Procuste de théories exclusives. Aux hommes du passé, il montrait dans l'avenir de nouvelles terres sociales, magnifiques conquêtes des siècles; il les en dotait au nom même de leurs sympathies pour les temps écoulés. Puis, donnant six mille années de date aux droits que les hommes du progrès croyaient seulement nés de la veille, il apportait la sanction de tous les temps, le concours de l'humanité entière, à l'œuvre qu'ils entreprenaient. Et, en effet, il enseignait aux uns et aux autres que les destinées sociales ont un développement harmonique et providentiel; qu'elles

forment une chaîne continue dont aucun anneau ne peut être brisé par la force brutale ou le hasard aveugle.

Mais ce n'est pas assez que cette chaîne enlace de ses anneaux la terre tout entière. Il faut en rattacher au-delà de ce monde les deux extrémités; car, de même que le pilote sur l'Océan demande sa route aux étoiles du ciel, c'est au ciel aussi que le philosophe demande le mot de la mystérieuse énigme de notre monde.

Et il suffit bien en effet d'un seul coup d'œil jeté sur l'homme pour se convaincre que cette terre ne peut le contenir tout entier!

Emprisonné dans le temps et dans l'espace, il s'y agite avec une impatience mal contenue. Il a des souvenirs et des espérances du ciel; il se montre sur la terre comme un étranger, comme un voyageur égaré, comme un roi détrôné, qui, sous le manteau de l'exilé, laisse percer quelques débris de la pourpre. Il est fugitif, variable, périssable, mais il a des instincts exquis : l'amour, la religion, la poésie, par lesquels il touche à l'éternel et à l'infini. Demain en poussière, et le sachant, il n'en réclame pas moins l'éternité pour les sentimens qui font battre sa misérable poitrine, et elle lui paraît suffire à peine à leur immensité. Au milieu de mille tombeaux qui s'ouvrent à ses côtés, et par lesquels la terre entière paraît lui crier du fond de ses entrailles mort et néant, il croit à sa propre immortalité. Il honore la vertu; il a foi en Brutus, en Charlotte Corday; il se plaît à déployer des facultés noblement inutiles sur cette terre; et si quelquefois, comme ébloui de son propre éclat, il tente de lui échapper en se réfugiant dans quelques systèmes avilissans, produits d'une pensée qui tend à se dégrader, toujours il leur échappe par quelques-uns de ses beaux côtés, toujours il ne tarde pas à leur donner d'éclatans démentis.

Mais qu'était-il avant de paraître sur cette terre? Préexistait-il à son apparition dans l'humanité? Sous quelle forme et de quelle façon?

Cette vie passagère, qui peut-être n'est qu'un point dans la continuité de nos destinées, est-elle un châtiment ou bien une récompense? une déchéance ou bien une conquête?

Au bout de notre route terrestre, arrosée de nos sueurs et de notre sang, Dieu nous délivrera-t-il pour toujours de ces voiles pesans de l'espace et du temps, sous lesquels nous courbons mainte-

nant nos têtes? Verrons-nous alors face à face, et Dieu, et l'infini, et l'éternité? ou bien seulement, un peu moins accablés sous un tissu plus léger, sommes-nous destinés à camper encore sur quelque autre globe, dans les étroites limites du fini?

Que sommes-nous enfin? Sommes-nous bien réellement des individus? Avons-nous une ame, une conscience? ou ne sommes-nous que des parties d'un tout, et serait-ce seulement une étincelle d'une ame universelle qui brille en nous?

Ces redoutables mystères, auxquels nous touchons par notre cercueil et par notre berceau, il n'est aucun de nous qui ne les agite souvent dans son sein, qui ne les ait sondés d'une téméraire pensée, tantôt avec espérance, tantôt avec angoisse.

En effet, là seulement est le mot de notre existence terrestre.

C'est pour cela que M. Ballanche, dans ses *Essais de Palingénésie sociale*, ouvrage dont je vais maintenant exposer l'idée fondamentale, voulant chercher les lois du développement de l'humanité, se demande d'abord à quel titre, à quelle condition, nous était imposée notre mission terrestre.

Il croit que nos facultés nous avaient été données pour remplir cette mission;

Que le développement de l'humanité en était l'accomplissement;

Et qu'ainsi ce seul fait devait suffire à dévoiler les mystères de la condition humaine, à révéler les grandes lois de l'histoire.

Or, M. Ballanche, s'en rapportant à l'autorité des antiques traditions, presque unanimes sur ce point, à des instincts confus qui témoignent en nous pour cette idée, admit que la présence de l'homme sur la terre était le résultat d'une déchéance.

Il pense que l'essénce humaine a préexisté à l'humanité;

Que, condamnée à une purification terrestre, elle a été brisée, dispersée dans nos apparentes individualités;

Qu'ainsi déchus, nous sommes jetés sur cette terre pour y marcher à la réhabilitation dans le sentier pénible de l'expiation;

Que sur notre route doivent se rencontrer mille épreuves, degrés divers d'une initiation progressive qui nous conduit à la réhabilitation;

Que nous marchons au but enchaînés les uns aux autres par les liens indissolubles de la solidarité, ou plutôt de l'identité.

Semblables aux gouttes de rosée d'abord éparses, et bientôt réunies au fond du calice de la fleur, nos individualités apparentes se brisant successivement, et retombant dans le sein de Dieu, doivent-elles à la fin des temps reconstituer une essence humaine, une? Je sais que telle n'est pas l'idée de M. Ballanche; et sans doute, dans la suite de son ouvrage, il s'expliquera plus nettement sur ce qu'il entend par le retour à l'unité; quoi qu'il en soit, et c'est de cela seulement qu'il s'agit ici, il pense qu'à ce point de départ, à ce but de l'homme, se rattachent deux ordres distincts de sentimens, de penchans : les uns bas et terrestres; les autres nobles, élevés, divins.

A chaque pas qu'il fait dans le monde, la vie lui présente, sous des formes diverses, une épreuve où doit s'engager une lutte entre ces deux sortes de facultés, entre ces deux natures qui sont en lui.

Gagner les grades d'un perfectionnement successif, s'initier ainsi de jour en jour à une perfectibilité indéfinie, telle est sa tâche dans le monde, et c'est peut-être pour cela qu'au moment où la vie l'abandonne, au moment où cette lutte a cessé, comme symbole de la victoire de la partie divine sur la partie terrestre de sa nature, une expression presque céleste se répand aussitôt sur son visage.

Mais, condamné qu'il est par l'anathème antique, ce n'est pas seulement dans son propre sein que l'homme doit trouver l'épreuve, ce n'est pas seulement au fond du foyer domestique que doit se passer son expiation.

Dans le monde social, il faudra de même qu'il traverse l'épreuve et subisse l'expiation.

Aussi M. Ballanche croit-il que les peuples, dans la carrière qu'ils fournissent, vont de même de la déchéance à la réhabilitation;

Que de là naissent comme deux élémens opposés enfermés dans leur mystérieuse organisation, et représentés au dehors par le patriciat et le plébéianisme, qui en sont comme les organes extérieurs.

Il pense que la lutte intime et cachée de ces deux élémens produit le mouvement de développement que je me suis efforcé de dé-

crire il n'y a qu'un instant; lutte qui se trouve extérieurement manifestée par celle des deux castes à laquelle aucun peuple n'aurait échappé.

Selon M. Ballanche, à la naissance même d'une nation, les patriciens se trouvent les dépositaires d'une certaine quantité d'idées sociales et religieuses; ils redisent les dernières paroles d'une révélation primitive; ils forment à eux seuls la société civile et politique.

Le plébéianisme n'a d'abord pas d'existence qui lui soit propre; il est formé de cliens assimilés à leurs patrons, portant le nom du patron, vivant de la vie du patron, extension du patron.

Mais il est réservé au plébéianisme, pour prix d'épreuves multipliées et de conquêtes successives, d'être initié successivement à tous les mystères, de partager tous les trésors de la société civile et politique; et ce progrès, sans doute continu, M. Ballanche le divise en trois époques, ou plutôt en trois évènemens principaux, dont chacun résume tout le progrès d'une époque.

Les plébéiens, d'abord enveloppés, pour ainsi dire, dans le patron, s'en séparent peu à peu; ils arrivent à une existence personnelle, à vivre pour eux-mêmes; ils ont acquis la conscience.

Puis, après avoir ainsi vécu d'une misérable vie, mêlés les uns aux autres, mais sans propriétés, sans aïeux, sans descendans, sans droits d'aucune espèce, en dehors de toute société, ils doivent enfin obtenir le mariage légal, qui fonde la société, l'étend dans le passé et dans l'avenir : ils ont conquis pour toujours la société civile.

Puis enfin, à une troisième époque, ils pénètrent dans la société politique, ils entrent en partage des dignités sociales, et imposent aux patriciens superbes le joug pesant de l'égalité, et alors le patriciat s'annule, se dissout dans le sein du plébéianisme : sa mission est terminée.

Tant que dure cette mission des patriciens, c'est à eux à marcher en tête des sociétés humaines, aux plébéiens à les suivre, comme une troupe de néophytes, subissant l'épreuve, attendant l'initiation. Mais, si les patriciens trahissent cette mission, s'ils font de l'ordre social une cité inaccessible, méconnaissant le droit d'asile, alors la guerre est substituée à l'épreuve, la conquête à l'initiation, et le

plébéianisme entre dans la cité, tumultueusement rangé autour de quelque chef inconnu, surgi tout à coup du milieu de la foule, qui aura saisi d'une main hardie la hache des révolutions et l'étendard de l'émancipation ; car le plébéianisme ne peut reculer. Le plébéianisme est le symbole de l'humanité se faisant elle-même. Au spectacle de ces luttes sanglantes, retracées dans l'histoire, ne sentons-nous pas par tous nos instincts, par notre foi dans son triomphe, qu'il y a là l'accomplissement d'une grande loi providentielle?

M. Ballanche ne nous dit pas encore, ce me semble, pourquoi les épreuves sont aussi indifférentes pour deux classes d'hommes, à quel titre on naît patricien ou plébéien : toutefois on peut présumer dès à présent que, dans le système de l'auteur, le partage des classes et des castes est un moyen d'initiation, qu'il tient au brisement de l'unité primitive, qu'il est préparatoire, et n'altère point l'identité d'essence. C'est donc le même problème du retour à l'unité, que je posais tout à l'heure, et que la suite de la Palingénésie essaiera sans doute de résoudre.

Quoi qu'il en soit, c'est toujours par l'idée qu'il s'est faite de la mission terrestre de l'homme, que M. Ballanche s'explique les origines du langage, de la croyance et de la société.

Il croit que, si la terre devait contenir l'homme tout entier, il eût peut-être été appelé à créer lui-même l'ordre social, à inventer les langues, à s'élever jusqu'aux croyances; que c'eût été là une assez éclatante couronne pour prix de ses efforts; qu'au contraire, si cette terre n'est qu'un lieu de passage où aussitôt entré il doive travailler sans relâche à son perfectionnement intellectuel et moral, il a fallu qu'il reçût d'une main inconnue ce qui fait de lui un être intellectuel et moral, c'est-à-dire la société, les langues et les croyances : il a fallu qu'il y fût né, qu'il les sût avant de les avoir apprises, qu'il naquît en quelque sorte avec un passé, tel enfin que nous le montre l'Écriture, homme et non pas enfant. Nous voyons en effet la société, qui est pour l'individu ce que Dieu fut pour l'homme primitif, ne déposer cet individu dans la vie active qu'après l'avoir muni d'un enseignement prématuré.

Mais a-t-il existé un premier peuple dont tous les autres peuples qui ont paru sur la scène du monde seraient descendus? Eut-il une religion dont toutes les religions postérieures ne seraient que

des altérations plus ou moins incomplètes? A-t-il parlé une langue dont nous redisons encore les sons affaiblis et dénaturés par les échos qui nous les ont transmis de siècle en siècle?

Plusieurs philosophes et plusieurs historiens ont admis cette hypothèse.

A mesure qu'on remonte vers les premiers temps de l'histoire, on voit tous les peuples se lier les uns aux autres, comme si tous se rattachaient en définitive à un tronc commun.

On voit de même la multitude des langues que parlent les hommes se pénétrer les unes des autres par quelques points, se rapprocher par leurs étymologies, et former, quant à leur structure grammaticale, comme deux langues à moitié universelles qui paraissent se confondre en s'enfonçant dans l'unité de l'intelligence humaine.

Les religions antiques viennent aussi se classer en trois vastes systèmes :

Dans l'une, l'homme, préoccupé de l'union nécessaire qui doit exister entre Dieu et le monde, divinise le monde, ou absorbe Dieu dans le monde; c'est le panthéisme.

Dans l'autre, remarquant l'opposition de deux principes qui paraissent en lutte dans l'univers, la sorte d'égalité de forces que cette lutte suppose, il explique le monde par ce combat; c'est le dualisme.

Dans l'autre enfin, ce dont l'homme paraît frappé, c'est de l'incommensurable supériorité de la cause créatrice sur la matière créée; il place entre elles un abîme qu'il creuse sans cesse, anéantissant le monde et ses lois devant l'idée sublime qu'il se fait de la puissance et de la nature divine.

Ces trois systèmes ne sont au fond que l'expression d'un même besoin d'en appeler de l'ordre visible à l'ordre invisible, du monde à Dieu. Ne serait-il pas possible qu'à l'origine des temps ils eussent été harmoniquement confondus en une seule, mais vaste et magnifique croyance?

M. Ballanche ne nous dit nulle part ce qu'il pense positivement de cette religion primitive, et du rôle de ce premier peuple dans l'histoire de l'humanité, quoiqu'il semble admettre implicitement l'existence de l'une et de l'autre. En revanche, il revient souvent

sur la nécessité *qu'une langue* ait *été donnée originairement à l'homme.*

Les *Essais de Palingénésie sociale* sont destinés à retracer le cycle complet des destinées humaines, d'après les doctrines dont je viens de donner la courte analyse.

Dans *Orphée*, M. Ballanche a voulu tracer le mythe de la déchéance, faire l'épopée de l'homme déchu, frappé d'anathème, mais aux yeux duquel brille dans un lointain avenir le dogme consolant de la réhabilitation.

Dans la *Formule générale*, il a voulu peindre, si je puis m'exprimer ainsi, l'incarnation des deux principes, au sein de la réalité, dans les murs de Rome, et leurs luttes historiques sous les noms de patriciat et de plébéianisme.

Enfin dans la *Ville des Expiations*, noble cité encore inachevée, où il serait téméraire à moi de porter mes pas, M. Ballanche nous montrera, je pense, les dernières traces de la déchéance s'effaçant du front de l'homme et l'humanité réhabilitée. — Ainsi la *Ville des Expiations* sera un mythe comme *Orphée*, mais un mythe l'opposé de celui d'*Orphée*.

De ces trois grands ouvrages il n'a paru que des fragmens du second; *Orphée* seul est terminé : c'est donc d'*Orphée* seulement qu'il m'est permis de hasarder une analyse incomplète.

Dans le poème, pour réaliser l'idée générale que je viens d'énoncer, M. Ballanche nous fait assister au spectacle de la Grèce encore barbare, mais naissant à la vie sociale, obéissant à l'influence civilisatrice de l'Égypte, ou, comme il le dit lui-même, à l'enfantement merveilleux de l'occident par l'orient.

Il nous montre, à la première lueur des temps historiques, le peuple d'Égypte déjà vieux, racontant une histoire de plusieurs siècles, pendant que les autres peuples, encore à leurs premiers pas, bégayaient à peine leurs premiers mots.

La terre qu'il habitait était évidemment nouvelle, et, par un contraste bizarre, les monumens qui la couvraient attestaient la haute perfection de l'art qui les avait élevés; il fallait donc que cet art eût grandi, se fût développé ailleurs, ou bien qu'il fût descendu du ciel sur les ailes dorées de la révélation.

Ce peuple ne savait rien de son origine. Dès le commencement

des âges, il paraissait s'être trouvé sur ce coin de terre, voyageur égaré, perdu. Là, entre des mers, des montagnes inaccessibles, sur une boue fangeuse, sans cesse menacé par l'océan, il avait dû avoir long-temps une existence misérable et précaire. Mais alors même il n'avait pas été exclu des harmonies providentielles établies entre la terre et l'homme. Par un décret spécial, ses destinées avaient été confiées au fleuve merveilleux du Nil. Ce fleuve, qui sans doute avait coulé long-temps obscur, ignoré, se montrait tout à coup large, rapide, comme accourant dans toute sa puissance pour accomplir sa mission. On voyait que, se précipitant contre l'océan, il l'avait forcé à reculer, que du limon mêlé à ses eaux il avait créé tout à coup, sur l'espace qu'il venait de conquérir, un sol tout nouveau; puis, faisant rentrer d'année en année dans son sein cette terre qui en était sortie, il l'imprégnait d'une nouvelle fécondité, et se plaisait à l'offrir encore à l'homme, recréée, pour ainsi dire, et prête à se couvrir de riches, d'innombrables moissons.

Que ce fleuve eût été tari dans sa source, et bientôt la population de la magnifique Égypte, après s'être un moment débattue dans les angoises de la faim, disparaissait sous les flots de la mer ou les sables du désert.

L'Égyptien avait façonné de mille manières ce sol, miraculeusement préparé; il l'avait coupé en tous sens de canaux, de chaussées, de routes, couvert de villes populeuses, embelli d'obélisques et de palais; il y avait élevé une multitude de temples; et au milieu de toutes ces pompes de la civilisation se montraient sombres et silencieuses les célèbres pyramides. On ignorait le monarque, imité depuis par deux autres, qui avait élevé la plus ancienne. Quel qu'il fût, il avait été sans doute grand et puissant; sans doute aussi, de même que le reste des hommes, il avait passé bien promptement de l'enfance à la décrépitude : sa vie, à peine agitée par quelques joies incomplètes, par quelques désirs demeurés inaccomplis, vague fugitive dans l'océan des âges, s'était brisée sans laisser de traces. Mais il avait mis un orgueil bizarre à s'éterniser dans la mort; il s'était construit un tombeau qui devait apparaître immuable, éternel, au milieu de vingt empires tour à tour élevés

et renversés; il avait épuisé toute sa puissance à porter un témoignage plus durable et plus éclatant de son propre néant.

Ce peuple de l'Égypte, qui avait le sceptre de la civilisation, ce peuple-roi pouvait donc lire sans cesse, dans ces gigantesques hiéroglyphes, ce terrible arrêt qu'une main mystérieuse fit apparaître en face d'un despote : « Dieu a compté les jours de votre règne, et en a marqué l'accomplissement. — Vous avez été pesé dans la balance, et vous avez été trouvé léger. »

Aussi ce spectacle avait-il fait sur les Égyptiens une impression profonde; la grande pensée de la mort s'élevait dans leur intelligence comme les pyramides dans la vallée du Nil.

Passagère chez les autres hommes, cette pensée était pour eux le centre et le but de leurs autres pensées; ils appelaient leurs maisons des hôtelleries, et leurs tombeaux des maisons; ils employaient leur vie entière à acquérir un tombeau; les morts avaient place à leurs festins; les morts étaient les témoins et les garans de leurs plus saints engagemens. Enfin leur vie même, où ne pouvait se manifester aucun acte de volonté, n'était qu'un long brisement de l'individualité, qu'une sorte de mort prolongée.

Toutefois le spectacle de l'Égypte extérieure, tout éclatant qu'il était, n'était pour ainsi dire qu'un voile, qu'un rideau, cachant un autre spectacle plus sublime, les saintes initiations.

Dans ces mystérieuses cérémonies, les prêtres admettaient à connaître les traditions, les doctrines dont ils étaient dépositaires, ceux qui s'en étaient montrés dignes en subissant certaines épreuves.

Parmi ces traditions, les plus importantes devaient être les doctrines de la solidarité, de la déchéance et de la réhabilitation.

Puis, si nous en croyons M. Ballanche, qui s'est fait leur interprète parmi nous, les prêtres enseignaient aussi que l'humanité accomplit ses destinées en parcourant un orbite immense dont un seul point touche à la terre; ils disaient que l'instant où elle franchit ce point, tout borné, tout limité qu'il est, contient peut-être deux éternités pouvant être ou l'expiation du passé ou la conquête de l'avenir.

D'autres fois, récitant d'antiques poèmes, où s'était exprimée la sagesse des premiers âges, ils racontaient l'histoire merveilleuse

du phénix renaissant de ses cendres, symbole de l'immortalité de l'ame; ou bien l'histoire de Job, où ce dogme consolateur apparaissait de nouveau, comme le mot de l'horrible énigme des malheurs du juste et de la prospérité du méchant dans ce monde; ou bien encore le mythe de Prométhée, titan superbe, qui jadis avait dérobé au char du soleil un feu créateur, et l'avait versé dans le sein de l'homme. Ils ajoutaient qu'une divinité jalouse ou irritée, ayant saisi Prométhée, l'avait cloué au sommet du Caucase; mais Prométhée, les yeux fixés sur un mystérieux avenir, défiait les supplices, ne cessait de parler de triomphe, et les néophytes devaient reconnaître dans sa destinée celle de l'humanité, qui, à travers de douloureuses et passagères épreuves, marche aussi à la conquête d'une palme immortelle.

La poésie aurait donc conservé dans les temples les vérités premières, jadis révélées à l'homme; grâce à elle, les grands hommes, les héros, les bienfaiteurs de l'humanité, recevant une vie immortelle en échange de leur vie périssable, auraient continué à marcher pendant des siècles à la tête de l'humanité, pour la diriger dans son évolution sociale.

Les épreuves subies, les initiés, dans les poétiques imaginations de M. Ballanche, se trouvaient revêtus à l'égard du genre humain d'une sorte de sacerdoce; missionnaires de la civilisation, ils devaient en aller porter la lumière et les bienfaits aux hommes encore barbares : pétrissant comme une molle argile ces rudes élémens des sociétés humaines, ils devaient en faire un peuple, une nation; puis les initier par degré à tous les mystères de la vie sociale.

Or, M. Ballanche a supposé que, parmi les noms de ces conquérans pacifiques, la postérité, conservant le nom du seul Orphée, l'aurait imposé à tous : c'est pour cela qu'il en a fait le héros de son poème; pour lui, Orphée est la personnification de l'influence égyptienne sur la civilisation grecque, intermédiaire entre l'homme civilisé et l'homme barbare, l'homme déchu et l'homme réhabilité; le représentant tous les deux, il est aussi l'homme tout entier, l'homme même.

M. Ballanche a réussi avec un rare bonheur à donner une mystérieuse et poétique réalité à cette existence symbolique.

Nous voyons d'abord Orphée errant au hasard dans l'immensité du monde; il ne peut nommer ni sa patrie, ni ceux qui lui ont donné le jour; des oracles lui ont révélé qu'il ne lui sera pas accordé de se survivre dans une longue postérité.

Ayant dévoué sa vie à la noble mission de répandre parmi les hommes les enseignemens qu'il a puisés dans le sanctuaire de l'Egypte, long-temps il sème une parole stérile, et si l'harmonie de sa lyre attire pour quelques instans autour de lui les barbares au milieu desquels il va hardiment se placer, il ne tarde pas à s'en voir abandonné.

Les paroles qu'il prononce n'enchaînaient d'aucuns liens, ni à lui, ni entre eux, ceux qui l'écoutaient; ils se dispersent bientôt, semblables aux feuilles balayées par le vent d'automne, un moment amoncelées, aussitôt disséminées.

C'est qu'Orphée ne s'adressait d'abord qu'à l'intelligence des hommes; il ne lui avait pas été donné tout à coup de parler à leurs sympathies les plus vives : il fallait pour cela qu'un sentiment qu'il ignorait encore, l'amour, éveillât en lui-même ces facultés, jusqu'alors endormies dans son propre sein.

Eurydice, nom consacré par la tradition, devient pour lui la muse de cette nouvelle et puissante poésie.

Mais il est impossible de donner une idée des aimables et suaves couleurs dont M. Ballanche nous dépeint ce personnage.

Eurydice a eu, dès ses jeunes années, le pressentiment d'un avenir plein de grandeur et de mystère; en voyant Orphée, elle a compris à qui appartenait cet avenir; sa destinée s'échappe des affections calmes et virginales, au milieu desquelles elle s'est écoulée jusque là, innocente et paisible, pour se mêler à la destinée orageuse et magnanime d'Orphée! On voit quelquefois aussi dans une vaste prairie une eau limpide qui s'égare en gracieux contours; du milieu de l'herbe touffue, elle élève un moment d'harmonieux murmures; puis elle va se perdre au sein de quelque fleuve rapide et majestueux qui a parcouru de lointaines contrées, et roule vers la mer ses ondes bruyantes et troublées.

Les dangers, les travaux qu'elle partage avec Orphée ne sauraient l'effrayer : avec la grande pensée d'amour, la force du lion et le courage du guerrier n'entrent-ils pas dans le sein de la jeune fille?

Orphée enseigne aux hommes les saintes lois de la justice, il institue les cités; cédant à l'autorité de sa parole, sur le seuil de la vie sociale, l'homme fort et robuste tend une main amie à l'être débile qui naguère s'enfuyait à son aspect; le manteau sacré du droit s'étend également sur l'un et sur l'autre. En même temps, à la vue, à la voix d'Eurydice, l'instinct de la pudeur, le sentiment de la beauté, l'amour enfin, mille autres qualités exquises naissent dans le cœur de l'homme.

Type de la femme, qui l'est elle-même des sentimens dévoués, Eurydice sait initier les hommes aux grandes pensées du dévouement, aux joies douloureuses du sacrifice : joies ineffables et mystérieuses, où viennent se reposer de nobles ames après de longues, de bien longues souffrances.

C'est ainsi qu'Orphée put accomplir la noble mission à laquelle il s'était consacré; la poésie en a symbolisé les merveilles en redisant d'âge en âge comment les bêtes féroces le suivaient, domptées par les harmonies de sa lyre, et comment les pierres, s'arrachant des entrailles de la terre, venaient d'elles-mêmes former les fondemens des cités.

M. Ballanche conduit d'abord en Samothrace le poète et sa compagne; il nous peint cette contrée comme ayant été bouleversée dès les premiers âges du monde par d'horribles convulsions de la nature, au milieu desquelles s'étaient englouties des nations entières. Au moment où Orphée y aborda, quelques hommes, débris d'une civilisation détruite, y erraient au hasard sur les ruines d'un sol profondément bouleversé. Sans lois, sans propriétés, sans tombeaux, à peine conservaient-ils encore quelques usages bizarres, quelques traditions obscures, restes du grand naufrage où s'était englouti l'ancien ordre social, et qui de jour en jour périssaient dans leurs mains. En dehors de la loi du progrès, universelle dans le nouvel ordre de choses qui s'établissait sur la terre, voyageurs jetés loin de la patrie sur une plage inconnue, ils allaient y mourir avant d'avoir fondé une autre patrie, lorsque Orphée, les saisissant d'une main puissante, entreprit de rattacher leurs destinées à moitié brisées aux destinées nouvelles de l'humanité.

Subjugués par l'harmonie de sa lyre, les farouches habitans de la Samothrace l'écoutèrent avec ravissement; des facultés, des

sympathies long-temps assoupies, s'éveillèrent dans leurs cœurs; ils se trouvèrent enchaînés par un lien subitement formé, entrèrent tous ensemble dans ce nouveau monde, que la voix d'Eurydice et d'Orphée faisait sortir du chaos.

Orphée institue parmi eux la propriété, origine de tous les droits sociaux : il leur enseigne le mariage et les funérailles; il enchaîne de mille liens l'intérêt de chacun à l'intérêt de tous, et créant l'autorité, base, lien, pivot de toute société, il la légitime en la fondant sur l'assentiment. Il ranime dans leurs cœurs l'idée d'un dieu juste et bienfaisant, qui s'était éteinte dans le souvenir effrayant des antiques catastrophes; il leur apprend à reconnaître ses lois providentielles dans l'ordre et les harmonies du monde; il leur apprend aussi à remplacer, par des paroles harmonieusement combinées, les sons rudes et grossiers qu'ils articulaient à peine, tristes restes d'une ancienne langue, qui attestaient que l'intelligence humaine elle-même avait eu ses bouleversemens.

Nous voyons Orphée porter ensuite les mêmes bienfaits chez d'autres peuples, chez les Thraces entre autres, où, se montrant au moment où deux partis allaient s'exterminer dans une sanglante bataille, pour mieux dire une horrible mêlée, sans art et sans gloire, il calme leurs haines et suspend leurs fureurs.

Mais voulant déjà nous faire pressentir un des traits caractéristiques de la civilisation grecque, M. Ballanche nous montre Orphée s'adressant simultanément à toutes les intelligences, n'assujétissant pas les peuples à la lente initiation des castes, croyant pouvoir épargner à l'humanité la peine de se faire elle-même, et suppléer par l'élan spontané au lent travail du perfectionnement.

En Samothrace, aux hymnes d'espérance d'Orphée, célébrant l'ère nouvelle qui s'ouvre pour le monde, se mêlent les accens funèbres d'une sibylle des anciens âges. Les sibylles, suivant M. Ballanche, étaient l'expression individualisée d'un peuple ou même d'un cycle social; elles avaient la vue du passé et de l'avenir; mais seulement à demi réalisées, sans existence personnelle, elles devaient vivre et mourir avec le peuple ou le cycle qu'elles exprimaient. Aussi, dès l'arrivée d'Orphée, celle-ci a-t-elle senti ses facultés s'affaiblir : son œil troublé ne peut plus percer les ténèbres de l'avenir qui s'avance; elle interroge Orphée sur cet avenir avec

anxiété, et dans de ravissantes paroles. Elle voudrait y accompagner encore d'un long regard la race infortunée des hommes; car de nobles sympathies sont en elle, et, prêtresse des cultes primitifs, si elle a supplié par le sang, c'est qu'elle croyait les hommes sous le coup d'un antique anathème, et craignait qu'un dieu irrité, s'en prenant à l'espèce entière de la faible rançon qui lui était refusée, ne s'en fît de ses propres mains un immense holocauste. Mais elle interroge vainement: c'est Orphée, c'est le nouveau cycle social qui la tue.

Cependant Eurydice, pensée fécondatrice des grandes pensées d'Orphée, apparition merveilleuse qui a enchanté un moment son imagination, reste pour lui la vision de l'épouse; elle meurt l'épouse-vierge.

Orphée voit aussi mourir Erigone, prêtresse de Bacchus, qui a senti pour lui tous les tourmens de l'amour, et qu'il a tenté d'élever jusqu'à lui, elle dont l'existence devait s'écouler dans une sphère inférieure: la vierge ne peut supporter les accords immortels, les puissantes révélations qu'il tire de sa lyre!

Soumis à la condition humaine, il fallait bien qu'Orphée le fût aussi à la douleur. La douleur seule pouvait lui apprendre le cœur de l'homme, lui donner le pressentiment de sa destinée. Nous élancerions-nous par la pensée au-delà de cette terre, si cette terre était toujours riante et belle? et ne sont-ce pas les rudes atteintes de la destinée qui, nous refoulant douloureusement sur nous-mêmes, nous forcent à descendre dans l'intimité de notre nature?

Lorsque sur le chemin de la vie nous avons trouvé quelques-uns des mécomptes qui y attendent l'homme, lorsque nous avons vu le terrible mystère de la mort s'accomplir sur un être chéri, que nous avons rencontré la trahison plus odieuse encore, des souffrances aiguës, déchirantes, glaçantes, pénètrent dans notre poitrine, notre cœur se remplit d'une immense amertume, qui ne cesse de déborder en flots intarissables d'émotions cruelles. Les hommes et la nature nous paraissent hostiles; les perspectives de notre vie, dépeuplées d'espérances et d'illusions, deviennent sombres, désenchantées; mais alors nous voyons quelquefois poindre à l'horizon les grandes pensées de Dieu et de l'immortalité de

l'ame, qui se montrent à nous avec une évidence de jour en jour plus consolante.

Ainsi, lorsqu'on gravit de hautes montagnes, le ciel semble perdre par degrés les éclatantes couleurs qu'on lui voyait de la plaine; terne et sombre, il s'assombrit encore, laissant enfin briller d'innombrables étoiles; et çà et là peut se rencontrer quelque lac solitaire que le souffle d'aucun vent ne peut troubler, et qui, dans ses ondes immobiles, réfléchit leur immuable lumière; c'est le symbole d'une ame devenue calme après de longues agitations, et contemplant déjà l'éternelle vérité.

Bien peu d'hommes, il est vrai, sont appelés à goûter ce calme sublime.

M. Ballanche nous montre Orphée lui-même troublé de pensées funestes aux derniers pas de sa carrière, mêlant l'impatience du but à la résignation de l'épreuve.

Cependant une autre jeunesse se glisse dans le sein d'Orphée, à mesure que les rides couvrent son front; un monde nouveau se montre à lui en même temps que ses yeux se ferment à la lumière du soleil, et il en célèbre les merveilles par des hymnes inspirées, recueillies par Thamyris, poète aveugle, initié comme lui aux mystères de l'Égypte.

A la fin du poème, les grandes destinées de Rome apparaissent dans le lointain.

Tel est le cadre poétique où M. Ballanche a renfermé ses idées sur les origines de la société, celles du langage, les destinées de l'homme, etc.; mais ce serait bien à tort qu'on chercherait des allégories dans les personnages ou les évènemens de ce poème : M. Ballanche ne traduit pas de pensée dans ce langage, et s'il emploie le mythe et le symbole, c'est que sa pensée, instinctivement pour ainsi dire, sans qu'il en ait conscience, naît et se développe sous cette forme.

Pour avoir épuisé la liste des ouvrages de M. Ballanche, il reste seulement à parler du *Vieillard et du Jeune homme* et de *l'Homme sans nom*.

Le premier de ces ouvrages est un dialogue : un vieillard et un jeune homme, examinant ensemble l'état de la grande société

européenne, se rendent mutuellement compte de leurs impressions. Le jeune homme ne peut comprendre cette société, si différente de celles où par l'étude il a vécu d'une factice et précoce expérience; il regrette les hiérarchies sociales brisées, il s'indigne de voir la religion bannie de l'ordre social, son nom même effacé du préambule des lois; il s'éloigne de cette société de toutes les puissances de son ame, s'exile de son siècle pour se réfugier dans le passé; comme Caton, il se déclare pour le vaincu. Mais le vieillard lui fait apercevoir comment l'état de choses qui le révolte se rattache par mille liens à celui qu'il poursuit de ses vains regrets; il lui dévoile, de la marche irrésistible et providentielle des sociétés humaines, ce que sa longue expérience lui a permis d'en saisir. Il le ramène ainsi doucement vers le siècle qui l'effrayait; car, par un gracieux renversement d'idées, c'est sous les cheveux blancs que se sont abritées l'intelligence du présent et les riches espérances d'avenir.

Dans *l'Homme sans nom*, M. Ballanche reproduisant quelques-unes de ses doctrines sur la légitimité historique de certaines institutions sociales, les fit servir au développement d'une situation traitée sous mille formes, mais au fond de laquelle réside un inépuisable intérêt : c'est celle d'un homme dont la vie doit s'écouler en désaccord avec ses opinions et ses sentimens, d'un homme condamné à son propre tribunal par la loi morale, qu'il lit éclatante de vérité dans sa propre conscience; condamnation terrible, qu'aucun tribunal sur la terre, que Dieu lui-même ne saurait remettre.

L'*Homme sans nom* est un régicide, mais un régicide qui croit à la royauté, pour mieux dire, à la légitimité, et redit en elle un dogme social. Cependant, mêlé aux premiers évènemens de la révolution, membre de la Convention au moment du procès de Louis XVI, et montant à la tribune pour absoudre, trouble de cœur ou fascination d'esprit, il a prononcé les paroles fatales.

Une sorte de délire, provenant de la violence de ses remords, pousse le régicide sur le chemin du roi qu'on conduisait au supplice; il avait je ne sais quelle vague espérance que l'horrible tragédie ne s'achèverait pas : mais elle s'acheva. Pour employer une

expression de celui qui en fut le principal acteur, *un petit débat* (1) s'engagea au pied de l'échafaud entre Sanson et le descendant de saint Louis; et Sanson en sortit au milieu d'impies applaudissemens, tenant à la main la tête de Louis. *L'Homme sans nom* quitte aussitôt Paris, et va ensevelir ses remords au fond d'un village écarté. M. Ballanche nous le montre vivant là de longues années, loin de toutes relations sociales, s'enfermant dans son crime, s'en faisant en quelque sorte une patrie; le régicide veut y vivre seul, y souffrir seul, y mourir seul : s'il consent à entrer en rapport avec les hommes, c'est pour s'exposer volontairement à leurs haines, à leurs mépris, aux sentimens les plus amers qu'ils puissent témoigner. Mais s'il accueille ses odieuses tortures avec empressement, désespérant de les mesurer jamais à son crime, de les trouver suffisantes à son expiation, ce n'est pas parce qu'un peu de sang a coulé sous sa main, que ce sang a été celui d'un innocent condamné sans être jugé, d'un prisonnier égorgé après le combat, c'est qu'à raison de ses convictions intimes, de sa religion politique, il croit à la sainteté des races royales, voit en elles des personnifications de la société tout entière, et qu'il se sent au fond du cœur coupable d'un crime dont son crime extérieur n'est, pour ainsi dire, qu'un horrible symbole : et s'il se mêle quelque adoucissement aux remords du régicide, c'est lorsque deux prêtres, approfondissant davantage avec lui les doctrines au nom desquelles il se voyait condamné, lui eurent montré, dans le terrible mystère de la solidarité, le décret providentiel qui prédestine les races royales à périr lorsque les sociétés qu'elles personnifient doivent mourir elles-mêmes pour revivre sous des formes nouvelles. Il n'aurait donc été qu'un instrument dans les mains de la Providence....

Et si *l'Homme sans nom*, se trouvant au milieu de nous il y a peu de mois, eût vu le dogme de la légitimité se débattre sanglant au milieu des barricades, sa foi dans la sainteté de l'antique mission de ce dogme n'en aurait pas été ébranlée; mais sachant trop dans quelles mains il se trouvait déposé, il aurait pensé qu'il était con-

(1) C'est le mot employé par Sanson dans une lettre insérée au *Moniteur*, et où il rend compte du courage et de la résignation du roi en ce funeste moment.

damné de bien haut; et ceux qui prétendaient se dévouer à lui, ne lui auraient que trop rappelé que Jupiter frappe d'aveuglement ceux qu'il veut perdre.

Si je puis me permettre maintenant de hasarder quelques courtes réflexions sur les idées de M. Ballanche, j'avouerai d'abord qu'il ne me paraît nullement prouvé que tous les peuples de la terre, nécessairement, et par le fait seul de leur existence, se soient toujours et partout divisés en ces deux castes, patriciat et plébéianisme.

Il me semble que nous ne retrouvons historiquement cette division en castes que chez les seules nations conquises; les patriciens, tant qu'ils existent, y demeurent les représentans des premiers conquérans. Ainsi l'Inde, sous les voiles dont elle s'enveloppe encore, nous laisse apercevoir, ou plutôt pressentir dans ses quatre castes, deux, peut-être trois conquêtes superposées. Mais la Chine, qui ne fut conquise qu'après avoir été civilisée, dont la civilisation triompha de ses conquérans, et annula les conséquences de la conquête, la Chine ne nous montre aucune distinction de castes; on n'aperçoit point que son mouvement social ait été le résultat d'une lutte intestine : le peuple sorti d'un seul germe paraît s'y être harmoniquement développé.

D'un autre côté, admettons que ce phénomène de la distinction des castes et de leurs luttes soit commun à tous les peuples : précisément parce qu'il leur serait commun, il ne pourrait expliquer que ce qu'ils ont eux-mêmes de commun, d'identique, leur constitution en quelque sorte physique, leur vie pour ainsi dire organique; mais il ne pourrait expliquer leur caractère individuel, moral, le rôle que chacun d'eux doit jouer dans le monde, l'idée qu'il a mission de manifester.

Encore moins suffirait-il à nous expliquer le développement complet de l'humanité, le caractère distinctif de chacune des grandes époques que nous y remarquons, l'idée autour de laquelle à chacune de ces grandes époques les peuples ont en quelque sorte gravité, et que chacun d'eux réfléchissait par quelque face.

Enfin, on pourrait peut-être reprocher à M. Ballanche d'avoir traversé trop rapidement la réalité historique, ne s'arrêtant qu'un

moment dans le monde romain, et de n'avoir visité l'Orient et nos temps modernes que sous la robe brillante du mythe.

Cependant au point de vue où il s'est placé, en partant comme lui de l'hypothèse d'une révélation primitive, il est peut-être possible de lire les grandes lois de l'histoire dans celle de l'intelligence humaine. On voit alors le monde social tout entier sortir de la pensée même de l'homme. Essayons de jeter un coup d'œil sur ce magnifique spectacle, en nous gardant toutefois de sortir du cercle des doctrines chrétiennes et platoniciennes, où se tient constamment M. Ballanche.

Admettons, comme il le fait sans doute, que les idées, comme l'entend Platon, préexistaient en Dieu, unies à sa substance sans lien entre elles.

Dans son activité volontaire, Dieu ayant uni les idées par le lien ineffable et mystérieux du Verbe, le monde exista alors dans l'intelligence divine comme une pensée non manifestée.

Voulant manifester cette pensée, il parla :

Par cette parole, le monde idéal devint le monde plastique; et, pour constituer cette terre, atôme dans l'infini, visible à nos faibles yeux, l'essence revêtit le temps, l'espace, la forme; subit le mouvement, l'organisation, la vie.

Cette parole est dans le monde plastique ce que fut le Verbe dans le monde idéal, lien, support, condition des choses; elle est pour l'univers entier ce que sont pour nous, sur ce grain de poussière et dans l'infirmité de notre intelligence, le temps, l'espace, la substance, la causalité;

Qu'elle se taise, la substance rentre dans l'essence, et le monde plastique est réabsorbé dans le monde idéal.

Ainsi l'univers est une image rendue manifeste de la pensée divine; chaque atôme en réfléchit une partie, et par son rapport avec le tout l'exprime tout entière.

L'intelligence de l'homme fut un reflet affaibli de l'intelligence divine; ses idées, des images dégradées, obscurcies des idées de Dieu;

En lui tombèrent aussi quelques reflets du Verbe et de la parole éternelle;

Par l'ensemble des facultés qui, dans son entendement borné,

représentait le Verbe infini, il put agir sur les idées qui étaient en lui, il put en faire une pensée, et manifester au dehors cette pensée par la parole.

Mais les idées nées avec lui, ce trésor qu'il portait dans son sein, lui demeurèrent d'abord cachées; son organisation matérielle était comme un voile qui lui dérobait la vue de son être intellectuel.

Et ce fut seulement lorsque, pour ainsi dire, sous le toucher de la sensation, il laissa échapper des sons et des paroles, que dans ces sons et ces paroles il vit apparaître comme dans un miroir sa propre pensée;

En venant au monde, il apportait donc la langue avec lui; il parla, comme sous le souffle qui fait vibrer ses cordes, la harpe éolienne rend d'harmonieuses modulations.

Et si pour éviter une expression contestée, on ne veut pas dire que le langage fut révélé à l'homme, on peut dire au moins qu'il est inné en lui.

Y eut-il une ou plusieurs langues primitives? Cette question n'est que secondaire, et rentre probablement dans celle-ci : Y eut-il sur la terre, à l'origine des âges, une seule ou plusieurs races d'hommes?

Cependant la révélation que l'homme portait en lui-même lui apparaissant dans le langage,

Sa raison individuelle s'éveilla et se posa en quelque sorte en face de cette révélation;

Elle agit sur les idées qui s'y trouvaient comprises, s'en empara, se les assimila.

Ainsi trois époques dans le développement intellectuel de l'homme : apparition dans l'intelligence d'un premier élément; naissance d'un second élément se plaçant en opposition du premier; domination définitive de ce dernier par l'absorption, l'assimilation du premier à sa propre nature.

Ces trois époques, pour avoir en quelque sorte coexisté dans l'homme primitif, n'en sont pas moins distinctes; elles se retrouvent avec des limites plus ou moins indécises dans le développement de l'homme individuel.

L'individu naissant dans la société en reçoit le langage, c'est-à-

dire toute une révélation; par sa raison, par l'ensemble de ses facultés, il agit sur le fond commun : se l'appropriant, il devient un être moral, intelligent, un homme.

Or l'humanité, considérée comme être collectif, est la manifestation de la nature humaine par toutes ses faces; c'est-à-dire elle est tout entier, l'homme complet.

Elle obéit donc aux mêmes mobiles que l'homme:

Et l'histoire étant le déploiement de l'humanité dans le temps,

Le développement historique de l'humanité doit reproduire sur une immense échelle, dans de colossales proportions, le développement moral de l'homme primitif et de l'homme individuel.

En effet, l'antiquité orientale, l'antiquité grecque et romaine, et nos temps modernes, semblent correspondre aux trois époques que nous avons remarquées;

Par les vastes synthèses qui composent sa science et paraissent avoir précédé l'examen des faits, par ses cultes saisissant l'homme tout entier et suffisant sa poésie, par ses institutions immuables où s'anéantit toute personnalité, qui demandent leur sanction à la croyance, non à la raison, à l'assentiment individuel, l'antiquité orientale exprime un principe immuable, substantiel, une révélation primitive restée frappée d'immobilité :

A Rome, le patriciat exprime encore le même principe; mais en face de lui et pour lutter contre lui naît au sein du plébéianisme un principe actif, individuel.

En Grèce, les deux principes se retrouvent encore en présence;

Seulement, au lieu d'exister au sein de deux castes superposées l'une sur l'autre, chacun s'est retranché dans une ville où il règne exclusivement : Sparte, représentant l'Orient, est l'asile du principe stationnaire; Athènes est le trône du principe actif, individuel, elle annonce nos temps modernes; et autour de ces deux villes se groupent les autres villes de la Grèce, suivant le degré d'affinité que leur constitution politique leur donne avec l'une ou l'autre : on peut surtout le remarquer dans la guerre du Péloponèse.

Enfin notre Europe moderne, par des caractères en tout l'opposé de l'Orient; des sciences qui renoncent à l'inspiration, à l'intuition; une poésie, expression de sentimens individuels; des religions qui ont laissé à la pensée la liberté dans tous les sens; des institutions

qui toujours se rapportent aux individus; des institutions politiques, qui s'adressent à l'assentiment, quelles que soient d'ailleurs leurs formes; l'Europe moderne représente à un haut degré un principe actif, personnel, la raison individuelle.

A ce point de vue, l'humanité se montre à nous dans sa majestueuse individualité.

Mais, si quittant cette terre par la pensée, nous nous élevions dans l'espace, alors en même temps que nous verrions notre globe et les autres planètes de notre système disparaître dans la multitude des mondes créés, et le soleil d'abord immense, étincelant, n'être plus qu'un point à peine lumineux dans la poussière des soleils semés dans l'immensité, nous verrions aussi l'humanité se briser, se dissoudre, pour ainsi dire, dans l'océan des êtres....

Mais il est bien temps d'abandonner ces étroites formules, où je me suis efforcé d'emprisonner la pensée de M. Ballanche, voulant parcourir dans un petit nombre de pages le cercle entier de ses idées.

Et maintenant le moment serait arrivé sans doute où je devrais essayer d'apprécier le genre d'inspiration de M. Ballanche. Je devrais peut-être dire que sa philosophie, expression d'un amour ardent et naïf de l'humanité, est devenue pour lui une véritable religion. Je devrais parler de la fraîcheur, pour ainsi dire virginale, de ses croyances, dire comment on ne peut le lire sans se sentir doucement pénétré de sa foi dans l'avenir, de sa sympathie pour les temps écoulés. Il vous subjugue par la sincérité de sa conviction, avant qu'il soit possible d'examiner sur quelles idées elle se fonde. En le lisant, il semble que l'on se trouve dans une atmosphère où l'on respire plus librement, on se sent allégé des mauvaises idées qu'on nourrit souvent contre l'homme, on croit à ce qu'il a de noble et de divin, on se livre à de magnifiques espérances sur la destinée. On ne peut pénétrer dans la pensée de l'auteur, sans éprouver une émotion presque religieuse; on y voit, non la vaine préoccupation d'un moment, mais une conviction intime et profonde : on sent qu'on approche d'une sorte de sanctuaire où il a noblement renfermé sa vie, loin des agitations et des intérêts de son temps. C'est ainsi, en effet, que M. Ballanche a compris la mission de l'écrivain : ce n'est pas lui que nous eussions jamais vu mettre son intelligence

au service d'un intérêt, d'un parti; ne trouver dans la littérature, dans ce monde de la pensée, qu'une antichambre conduisant au ministère, où il fallait se résigner à venir attendre, ou bien qu'une sorte de Sinamary où l'on arrivait déporté sous le coup de quelque disgrace. — On ne l'a jamais vu non plus chercher avidement de frivoles succès, de passagers applaudissemens, en se faisant le servile écho de la foule : il a compris au contraire, que c'était à lui de l'initier à ses propres idées; si de flatteurs et de légitimes suffrages n'étaient venus, au bout de quelques années, récompenser ses longs travaux, s'enveloppant de son manteau, il se serait résigné à attendre la postérité. Le sort de Milton ni celui de Vico ne l'auraient effrayé. Il se serait aussi rappelé que Mme de Staël, le génie qui brille parmi nous d'un si merveilleux éclat, devança trop son siècle pour en être comprise; que pour nous élever jusqu'à bégayer sa pensée, nous, hommes de ce temps, il a fallu les révolutions qui ont brisé le sabre impérial, et le vaste mouvement intellectuel qui a fondé la liberté.

Après avoir tenté de développer la pensée principale de M. Ballanche, il resterait encore, pour compléter ce petit travail, à apprécier le mérite littéraire de ses ouvrages, surtout la valeur philosophique de son système, en le comparant à quelques systèmes contemporains de l'Allemagne. Mais mesurant ma tâche à mes forces, je laisse volontiers ce soin à de plus habiles. Je me croirai d'ailleurs presque certain d'avoir fait partager au lecteur ma vive et sympathique admiration pour l'auteur de la *Palingénésie*, si j'ai réussi à présenter un résumé quelque peu fidèle de ses doctrines.

Aug. Barchou.

UN NAUFRAGE.

J'aime, dans ces nuits orageuses d'hiver, seul auprès de mon feu, entendre la grêle et la pluie battre mes carreaux, le vent soulever mes volets et les agiter sur leurs gonds, ou bien s'engouffrer et mugir sourdement dans le tuyau de ma cheminée. Cela me reporte sur la mer, et réveille en moi des souvenirs qui ne m'apparaissent plus que comme un songe éloigné fait dans les beaux jours de la vie, dans cet âge où une surabondance d'existence me faisait entrevoir l'avenir aussi grand, aussi immense, aussi indéfini que l'océan sans bornes au milieu duquel j'étais emporté. Qu'elle s'est usée vite cette existence! deux passions l'ont dévorée. Oui! mais deux passions grandes, nobles et généreuses, telles qu'on peut toujours les avouer, et qui permettent, dans un âge plus avancé, de regarder derrière soi sans rougir. Et d'ailleurs, qu'est-ce qu'une vie sans sensations? quelles sont celles que peut donner la sphère étroite des habitudes vulgaires de sa contrée, de son pays, de l'Europe même?.... Il faut à une ame ardente, altérée de grandes choses, le monde tout entier à parcourir, une nature nouvelle, des terres, des peuplades inconnues, des tempêtes, des périls, des naufrages, et l'aspect subit, instantané de la mort, pour sentir et donner du prix à l'existence.

Mais ce n'est pas tout-à-fait cela que je voulais dire. Je voulais raconter comment, après avoir traversé tout le grand Océan austral, après avoir navigué pendant deux mois entre la Nouvelle-Hollande et l'Amérique,

nous arrivâmes sous le cap Horn, à l'extrémité de la terre de Feu. Nous abordions ces contrées inhospitalières, l'ancre était jetée, lorsque des *rafales* subites, nous poussant sur des rochers, forcèrent de couper le câble et de prendre le large en louvoyant dans le détroit de Lemaire. Le temps était sombre et menaçant; des nuages noirs emportés par les vents passaient rapidement sur nos têtes, et fuyaient vers le pôle. Quelques instans suffirent pour amener une des plus effroyables tempêtes que nous eussions vues. A peine eut-on le temps de serrer les voiles. Celles qu'on crut nécessaires à mieux diriger le navire furent déchirées, enlevées, emportées dans les airs. Une mer peu profonde, soulevée jusque dans ses abîmes, abandonnait aux vents l'écume de ses vagues qui retombaient sur nous en pluie salée. Le vaisseau, ne pouvant plus prêter le côté, fut obligé de fuir sans voiles devant l'ouragan. Quatre hommes à la roue du gouvernail avaient de la peine à le diriger. Des masses d'eau battaient ses flancs, inondaient sa batterie, balayaient son pont, et le faisaient craquer dans toutes ses parties. La nuit était venue. L'équipage à son poste, prêt à agir, n'avait plus qu'à attendre la fin de la tourmente. Ce fut alors qu'on cria terre devant nous!... A ce cri de terreur, précurseur d'une mort inévitable et prompte, le capitaine répondit : « Si c'est vraiment la terre, nous ne pouvons l'éviter; mais ce ne doit pas être elle. » En effet, c'était un de ces nuages qui la simulent quelquefois, et trompent le navigateur. La tempête dura toute la nuit, et le lendemain les côtes d'Amérique et la terre des Etats étaient loin derrière nous. Nous venions de doubler un de ces grands caps, séjour des tempêtes et d'éternels frimas; nous regardions comme terminé un voyage commencé par l'est, il y avait plus de deux ans et demi, lorsque nous apparurent les côtes verdoyantes des îles Malouines.

Fatigués d'une longue et rude navigation, nous saluâmes avec transport une terre qui nous promettait quelques jours de calme et de repos. Par une belle soirée d'automne, nous cinglions rapidement vers le port, lorsqu'une roche inattendue vint arrêter le navire dans sa course, et entr'ouvrir ses flancs. La secousse fut violente, le danger pressant. L'eau entrait avec force; nous courûmes aux pompes, qui étaient celles d'un vaisseau de premier rang. Ce fut vainement : il en entrait plus que nous ne pouvions en rejeter. Nous voyons peu à peu notre navire se remplir et s'enfoncer; tous nos efforts ne faisaient que le maintenir à la surface. Cependant une partie d'entre nous abandonnait quelquefois les pompes pour se porter à la manœuvre, virer de bord, et chercher en louvoyant à gagner le rivage, distant de plusieurs lieues. Un calme presque complet s'unissait à une nuit profonde : on n'entendait d'autre bruit que celui de

nos bras tendus sur les leviers, et des tourbillons d'eau s'engouffrant dans la cale de la corvette. Toutefois quelque chose de généreux ressortait de cette position désespérée, et il y avait de l'intérêt à contempler cent vingt Français loin de leur patrie, aux extrémités du monde, luttant en chantant contre leur destruction prochaine; car si le navire se fût tout à coup englouti, les derniers accens qu'on eût entendus eussent été des cris de joie. Un seul sentiment peut-être contristait en ce moment ces jeunes gens, qui ne craignaient pas la mort; c'était de voir au milieu d'eux une jeune femme, l'honneur et le modèle de son sexe, exposée à un péril que son amour conjugal lui avait fait affronter. L'intérêt qu'elle inspirait nous porta à laisser un instant le *pont* pour chercher à la soustraire à la catastrophe qui pouvait subitement arriver, car un impérieux devoir ne permettait pas à celui naturellement chargé de ce soin de s'en occuper. Nous la trouvâmes, comme elle se montra toujours, calme et résignée. Mais nous ne pouvions rien, et nous devions tous périr ou nous sauver ensemble.

Nous entrions insensiblement dans une baie immense. Nos forces, épuisées par neuf heures d'un travail excessif, n'allaient plus nous permettre de maintenir l'eau, dont le navire était rempli, au degré convenable pour l'empêcher de couler, lorsqu'il échoua sur la côte. Il était deux heures du matin, et le jour ne paraissait pas encore. L'épuipage, accablé de fatigue, s'étendit sur les manœuvres, et prit quelques instans de repos.

Dès qu'il fit assez clair pour entrevoir notre position, nous vîmes que nous étions sur une plage sablonneuse; devant nous s'étendaient des plaines herbeuses sans fin, entrecoupées de ruisseaux, d'étangs, et bornées par de hautes montagnes nues et arides : pas un arbre, pas un arbrisseau ne venait rompre la monotonie de ces prairies. Des nuées d'oiseaux de mer, étonnés de voir troubler leur solitude, tournoyaient autour de nous, et se disputaient en criant les débris d'alimens que les flots entraînaient du navire. La marée, en se retirant, l'inclina sur le côté. Rien ne fut plus triste alors que d'entendre le son rauque des lames qui entraient et sortaient par les sabords des batteries. Les voiles furent amenées, les mâts baissés; les vergues servirent de soutien à la corvette pour l'empêcher de se coucher davantage et de se remplir entièrement.

Pendant ce temps, le capitaine envoya reconnaître le pays et chercher un lieu convenable pour asseoir un camp.

Ici commence pour nous un nouveau mode d'existence. A une navigation tantôt paisible, tantôt orageuse et inquiète, mais débarrassée du soin de se procurer des vivres qu'on porte toujours avec soi, succède tout à coup une vie sauvage sur une terre déserte; la nécessité de trouver tous les

jours des alimens pendant un temps dont on ne peut pas prévoir la durée, et pour résultat dans l'éloignement, une fin misérable, affreuse, désespérée.

Notre navire ne pouvait plus se relever, ni sa voie d'eau se réparer. Couché sur le côté, il avait eu le malheur de subir pendant vingt-quatre heures la violence d'un *raz-de-marée* qui l'avait porté plus haut sur la plage, et en partie rempli de sable. Quelle nuit encore que celle où toute communication avec la terre étant interrompue, les lames qui arrivaient du large en déferlant soulevaient la corvette par son arrière, et, la laissant retomber de tout son poids, menaçaient à chaque coup de l'abîmer et de la faire disparaître!

La nécessité dans laquelle nous avions été de pomper constamment pour l'amener jusque-là ne nous avait permis de sauver que fort peu de biscuit. Le reste nous revint mouillé par la mer et mélangé avec mille saletés. Ce fut notre nourriture des premiers instans.

Les personnes qui exploraient les environs tuèrent sur les bords d'un petit étang un énorme phoque qui semblait accablé de vieillesse, et s'y être retiré pour y mourir. Ce monstre marin, du poids de deux mille livres, fournit pendant quelques jours un aliment gras et huileux, dont plusieurs de nous furent incommodés. Quand nous n'avions rien autre chose à manger, on envoyait enlever à la pièce la quantité de viande nécessaire à tout l'équipage. Dans ces contrées à température fraîche, elle se conserve assez long-temps à l'air sans altération et sans être souillée par des insectes qui n'existent pas dans l'île.

Cependant on portait à terre tout ce qu'on pouvait retirer du navire. Un camp fut établi à quelques pas du rivage derrière des dunes de sable, non loin d'un ruisseau; avec les mâts et les voiles, on dressa des tentes pour l'équipage, les maîtres, l'état-major et le commandant. Le même ordre qu'à bord régna dans cet arrangement, et chacun de nous se maintint dans ses rapports respectifs. Nous n'avions point de précautions à prendre contre les naturels et les bêtes féroces; et la discipline qui existait naturellement indiquait que nous n'aurions pas à nous prémunir contre nous-mêmes, du moins tant que nous trouverions assez d'alimens pour vivre en commun.

Cette île avait autrefois été habitée. Bougainville, le premier Français qui fit comme en plaisantant le tour du monde, que ses découvertes, ses privations et ses périls ont rendu moins célèbre que son charmant *Épisode de Thaïti*, fonda jadis un établissement sur les Malouines pour la pêche de la baleine. Il ne réussit pas; mais les chevaux qu'on y laissa devinrent sauvages, et multiplièrent beaucoup. Ces animaux, des oiseaux, quelques

phoques, devaient dorénavant nous servir de nourriture jusqu'à ce que nous eussions construit un petit navire des débris du nôtre.

Chaque jours nous allions en détachement à la recherche des vivres, qu'on déposait en commun. Des hommes apostés dans quelques accidens de terrain de ces plaines immenses guettaient les chevaux et quelques bœufs qu'il était difficile d'atteindre, car pas un arbre, pas un monticule ne nous dérobait à leur vue. Dans les premiers jours, les oies du rivage et les oiseaux de mer suffirent à nos besoins; mais l'époque approchait où ils devaient émigrer vers d'autres contrées.

Un bien singulier oiseau nous fut d'un grand secours : c'est le manchot, qui ne vole pas, qui a deux nageoires aplaties au lieu d'ailes, et dont le corps est couvert d'un feutre serré, ressemblant plus à de la soie qu'à de la plume. On dirait même que ce sont des écailles qui recouvrent ses petites rames. Ces *oiseaux-poissons*, ne trouvant leur nourriture que dans l'eau, s'y tiennent plus souvent qu'à terre. Ils avaient choisi pour demeure une des petites îles de la rade, afin de ne pas y être inquiétés dans la ponte, et l'éducation de leurs petits. Ils se tenaient par milliers dans des terriers cachés au milieu de grandes graminées. Quand nous manquions de ressources ailleurs, nous abordions à cette île, que nous considérions comme un magasin de réserve, et nous faisions un massacre régulier de ces malheureux oiseaux qui n'opposaient à nos coups qu'une fuite embarrassée et des cris lamentables ressemblant à ceux d'un ânon. Ils émigrent tous à la fois à des époques fixes, et un jour nous ne fûmes pas peu surpris de n'en plus trouver un seul.

Ces îles embrumées servent de refuge, une partie de l'année, à diverses espèces d'oiseaux qui accourent des extrémités de ce monde austral. Des nuées de cormorans au vol lourd et difficile viennent se ranger à la file sur les rescifs qui s'avancent dans la rade, et se laissent stupidement assommer. Des albatros, des pétrels géans, des mouettes, des labbes, disputent en criant dans les airs des lambeaux de proie aux vautours noirs et aux aigles. Ces derniers poussaient l'audace jusqu'à tournoyer autour de nos têtes, déchirer devant nous le gibier que nous venions d'abattre. Eux-mêmes aussi finirent par nous servir d'aliment.

Cependant les jours s'écoulaient lentement, l'hiver approchait, et avec lui les frimas qui allaient couvrir la terre et chasser vers d'autres régions les animaux qui nous conservaient la vie. Nous n'avions plus d'autre espoir de délivrance que dans l'envoi de notre chaloupe à la côte d'Amérique, distante de trois cents lieues. Dans des mers aussi orageuses, la réussite d'une telle entreprise était plus que douteuse, et les deux officiers et les quatre matelots qui furent désignés pour cette noble et péril-

leuse mission, n'échangeaient que la perspective de se noyer contre celle de mourir de misère et de faim.

Une fois je fus envoyé en reconnaissance au village de Saint-Louis. Je parcourais avec tristesse ces maisons abandonnées, encore debout et sans toiture; à la place du foyer domestique croissaient des plantes potagères dégénérées qu'avait apportées dans son émigration une génération qui n'existait plus. Comme elle, elles n'avaient pu prospérer sur ces plages étrangères et lointaines qui ne reçoivent presque jamais la douce influence du soleil. Tout à coup je vis sortir du sol une abondante fumée; j'appelai mes compagnons: nous crûmes un instant que quelqu'un avait abordé dans l'île à notre insu, et que l'espérance d'en sortir nous était rendu. Vainement! le feu qui brûlait avait été mis depuis plus de deux mois sur ce terrain tourbeux, et durait encore. Nous en vîmes la date écrite en anglais sur le mur.

Dans un tel état de choses, je trouvai quelques distractions dans l'étude de la nature. Je cherchais à surprendre les mœurs des animaux qui peuplaient cette solitude, et que la présence de l'homme n'avait ni troublées, ni modifiées. J'observais l'instinct du phoque, à qui cette même nature semble avoir refusé les organes que demande son intelligence manifestée par l'expression de ses yeux. Ce mammifère, qui ressemble au chien, fait pour aller dans l'eau, n'a pour moteur sur la terre que des moignons informes sur lesquels il se traîne et rampe. Je voyais l'attachement du manchot pour ses petits, qu'il rassemble auprès de lui et cherche à défendre. Le soir, en longeant les grèves pour rentrer au camp, je me plaisais à entendre les petits éclats de la mouette rieuse, luttant, comme moi, au milieu des brumes, contre le vent, et dans l'éloignement les claquemens du héron bihoreau en sentinelle sur une pointe avancée du rocher.

Il arriva une fois qu'une baleine, en se jouant dans la baie, vint s'échouer sur le rivage. Elle frappait l'onde de sa queue, et lançait par ses évens des torrens d'eau en vapeur. On envoya un canot pour s'en emparer. Un matelot, renouvelant en quelque sorte une de ces scènes fabuleuses et gigantesques de l'Arioste, monta sur le dos de cette baleine, lui fit une large ouverture à coups de hache, et y fixa un grapin. Cette petite ancre à plusieurs becs tenait à une grosse corde fixée à terre. A la marée montante, le monstre, par un léger mouvement de malaise, rompit la corde et gagna le large; mais, épuisé par ses blessures, il revint bientôt expirer sur le rivage. Des nuées d'oiseaux voraces fondirent dessus, déchiquetèrent sa peau, en firent découler l'huile, qui, se répandant sur la plage, en rendit les alentours glissans et à peine abordables.

Au camp, les journées n'étaient point oisives. Le son de la cloche ap-

pelait le matin tout le monde à l'ouvrage. Les uns allaient enlever au navire ce qui était nécessaire pour chercher à en construire un autre ; les autres fortifiaient les tentes contre la violence du vent, qui avait déjà menacé de les enlever ; d'autres préparaient la tourbe qui servait à la cuisson des alimens, tandis qu'on envoyait des détachemens chercher les chevaux et le gibier qui avaient été tués au loin. C'était toujours le travail le plus fatigant que de marcher chargé sur un sol inégal, couvert d'herbes et de trous. Les charpentiers, les serruriers travaillaient au canot qui devait bientôt partir.

Cependant je passai des nuits bien calmes sous la tente, travaillant à la lueur de ma lampe de coquille, alimentée par l'huile de phoque. Je me souviendrai toujours du plaisir que j'éprouvai à lire les *Entretiens d'Eudoxe,* que je ne connaissais pas. L'auteur a mis dans cet ouvrage d'éducation toute la sagesse de sa longue vie. Si jamais ces lignes jetées au hasard lui parviennent, il éprouvera peut-être quelque satisfaction d'apprendre que son livre a pu distraire un instant d'une des plus terribles positions dans laquelle on puisse se trouver.

Il y avait parmi l'équipage un homme avec lequel j'aimais beaucoup à m'entretenir. C'était pour nous le représentant de la valeur française sous la république. Il avait fait les campagnes d'Italie et d'Egypte. Il avait été sergent de grenadiers dans cette fameuse 32e demi-brigade qui, dans les circonstances difficiles, permettait au général en chef de dormir tranquille. Et voilà que maintenant, après bien des vicissitudes, après avoir échappé à cent combats, il se trouve, au déclin de ses jours, naufragé sur une île déserte.

Le séjour des vaisseaux ne lui avait rien ôté de son air martial, pas même fait fléchir la rectitude de sa taille. Sa parole était brève et rapide comme une évolution, et il saluait constamment de la main en militaire. Il savait apprécier ce qu'il avait fait, et n'ignorait pas ce qu'il aurait pu être. Ses observations étaient consignées dans un journal qu'il tenait assez régulièrement.

Un jour (c'était pour nous un dimanche), couchés sur l'herbe au bord du rivage, ayant à notre droite le camp, et devant nous l'entrée de la baie et l'étendue de la mer vers laquelle se portaient toutes nos espérances, je lui disais : « Allons, Larose (1), causons de vos campagnes et de la gloire du temps passé. Reportons notre pensée vers cette patrie que nous ne reverrons peut-être jamais... — Que voulez-vous que je vous raconte ?

(1) C'est le vrai nom de ce brave, que j'ai perdu de vue, et qui est peut-être dans le malheur.

Parlerai-je de Rivoli, d'Arcole, où les boulets et la mitraille enlevaient des files entières de nos grenadiers; de Marengo, où le général Bonaparte (1) gagna la bataille, et perdit son ami? — Non; parlez-moi de l'Egypte et de ses déserts de sable; c'est une opposition avec ceux dans lesquels nous nous trouvons maintenant. — C'est vrai. Nous eûmes terriblement à souffrir pour aller assiéger Saint-Jean-d'Acre. Je montai des premiers à l'assaut. Nous fûmes repoussés, et sans mes cheveux, que je portais longs, un Turc m'abattait la tête d'un coup de revers de son damas.

« A la bataille des Pyramides, l'armée d'Italie montra ce qu'elle savait faire contre des nuées de Mameloucks. J'étais un peu écarté avec un autre sergent, lorsque nous fûmes chargés par un chef ennemi qu'on distinguait à la richesse de son costume. — A moi, l'homme; à toi, le cheval; et aussitôt le cavalier roule par terre, et le coursier arabe gagne le Nil. Le Turc avait de l'or, et portait un magnifique yatagan enrichi de pierreries. Cela fit du bruit dans l'armée. Un aide-de-camp vint nous proposer de céder ce sabre au général en chef. Nous répondîmes que nous le porterions nous-mêmes; ce que nous fîmes. Les diamans qui l'ornaient brillaient d'un si grand éclat, que le soir nous n'avions pas besoin de lumière dans notre tente... — Ah! pour le coup, père Larose, c'est trop fort... Vous croyez encore être parmi les Arabes, et raconter une histoire des *Mille et une Nuits*........ — Je voulais seulement dire, reprit-il, que les diamans étaient beaux. On nous en donna........ »

Il ne put achever... Tout l'équipage criait *navire! navire au large! nous sommes sauvés!*..... Il entre..... On traite avec lui, et nous revoyons la France. . . . .

. . . .

. . . .

J'ai renoncé pour toujours aux voyages. J'ai dit adieu à la mer et à ses orages, comme au beau ciel des tropiques où les navigations sont si douces.

Adieu aussi, admirables aspects des contrées équatoriales; îles verdoyantes de l'Océanie, ceintes de vos forêts de palmiers aux tiges ondoyantes, vous ne m'apparaîtrez plus à l'horizon pour réjouir ma vue fatiguée de la monotonie des flots.

Je ne verrai plus accourir vers nous vos joyeux habitans, enfans capri-

(1) C'était toujours ainsi que le vieux grenadier de la république qualifiait Napoléon. Jamais les mots de premier consul, d'empereur, de roi, ne lui venaient à la bouche.

cieux et légers d'une nature indomptée; bons ou méchans selon qu'il leur prend envie. Ils ne me serviront plus de guides dans mes courses solitaires, et je ne dormirai plus dans leurs cases de sauvages.

Je n'éprouverai plus de ces sensations fortes qui font tant vivre dans un instant, lorsque soudainement, et sans transition, se présente la question d'être ou de ne plus être.

Et vous, productions d'une nature féconde que j'aimais tant à observer, générations se renouvelant sans cesse et sans terme, mystère incompréhensible d'êtres jetés comme au hasard dans cet océan de vie, votre étude ne m'occupera plus, votre fin ne tourmentera plus ma pensée. C'est à regret, et malgré moi, que je vous abandonne; mais je renonce aux sciences. A quoi m'ont-elles servi?.....

Je ne veux plus vivre que de souvenirs; du moins ils me reporteront vers de douces illusions, hélas! aussitôt évanouies que formées. Puisque tout me *faillit* dans le temps présent, même l'amitié, je vivrai dans celui qui n'est plus, et qui me promettait le bonheur.

Que peut l'injustice contre celui qui s'est mis au-dessus d'elle par son indépendance et la droiture de son caractère?....... Ne lui restera-t-il pas toujours deux choses grandes et immuables pour parler à son cœur, Dieu et la liberté?.......

Y.....

LA

NIÈCE DU GOUVERNEUR.

Imbroglio à la manière espagnole,

PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE ET SUIVI D'UN ÉPILOGUE.

PERSONNAGES DU PROLOGUE ET DE L'ÉPILOGUE.

LE MARQUIS DE LA ROCA, } auteurs de la *Nièce du Gouverneur*.
PEDRO VALLEZ, }
LE DIRECTEUR.
OSORIO, jeune premier de la troupe.
CATALINA, jeune première.
ACTEURS.

PERSONNAGES DE L'IMBROGLIO.

DON JUAN D'AYAMONTE, gouverneur de Murcie.
DON LOPEZ DE CASTEREY, } gentilshommes de cette ville.
DON ALVARO MANRIQUE, }
DON LÉON DE GUZMAN.
DONA ISABELLE D'AYAMONTE, nièce du gouverneur.
DON LOUIS DE VILLENAS.
MEIMENGEN.
BARTHOLOMEO.
ROBERTI.
CARLO, valet de don Louis.
DIEGO, valet de dona Isabelle,
VITTORIA, suivante de dona Isabelle.
DIAZ, alguazil.
SEIGNEURS ET DAMES de Murcie.
VALETS OU SUIVANTES.
ALGUAZILS.

PROLOGUE.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le foyer du théâtre; la répétition vient de finir.

LE DIRECTEUR, PEDRO, OSORIO, CATALINA,
UNE ACTRICE.

LE DIRECTEUR.

Allons, à ce soir, et bonne chance!

PEDRO.

Ah! qui sait si le public aura bien ou mal digéré!... Osorio, que présagez-vous de notre succès?

OSORIO.

Franchement, je ne puis vous répondre; mais je trouve que vous exagérez quelquefois l'expression de la passion.

PEDRO.

Défaut si l'on veut, mais il est bon : faire plus fort que nature est un écart du talent; faire plus faible est un vice de la médiocrité.

CATALINA, dans un coin, à une actrice.

Eh bien! ma chère, vous continuez vos débuts..... avec succès, m'a-t-on dit?

L'ACTRICE.

Oui; et vous-même, que dites-vous du rôle que vous jouez ce soir?

CATALINA.

Mais pas mal, je vous assure; non, réellement, pas mal, ma parole d'honneur!...

OSORIO, à Pedro.

Votre illustre collaborateur n'est pas venu à la répétition : cela prouve bien peu d'inquiétude pour le succès.

PEDRO.

C'est qu'il n'est inquiet que pour sa part de travail dans l'ouvrage, quelques points et virgules, des trémas, et une quantité prodigieuse de points d'exclamation.

OSORIO.

Il en est, à ce qu'il paraît, de cet ouvrage comme de l'enfant qu'a eu Catalina quand il l'entretenait : il s'en croit fanatiquement le père, et s'appitoyait sur les cris de la senora en mal d'enfant. On dit que la rusée Andalouse lui répondit que c'était bonté pure à lui de gémir sur un accident...

PEDRO.

Voici le marquis lui-même.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Bonjour, tous. (A Pedro.) Bonjour, mon cher. (A Catalina.) Salut, senora. Eh bien! la répétition?

LE DIRECTEUR.

Elle est finie depuis un quart d'heure.

LE MARQUIS.

Quoi! vous ne m'avez pas attendu!

LE DIRECTEUR.

Votre seigneurie est d'ordinaire si exacte, que, ne la voyant pas à l'heure juste, nous avons pensé qu'elle ne viendrait pas.

LE MARQUIS.

J'avais un rendez-vous; ne pourriez-vous pas recommencer?

LE DIRECTEUR.

C'est impossible : nous avons d'autres ouvrages à répéter après.

LE MARQUIS.

Il faudrait au moins reprendre la fin avec un nouveau dénouement que je vous apporte.

PEDRO.

Un nouveau dénouement! le matin de la première représentation!...

TOUS.

C'est impossible.

LE MARQUIS.

Ce sera l'affaire de rien : au lieu de votre dénouement en dialogue, la pièce sera finie par un discours que prononcera le héros. Avec de la bonne volonté et un souffleur...

PEDRO.

Mais pourquoi cette résolution subite?

LE MARQUIS.

D'abord, mon cher, c'est que votre dénouement malheureux était du plus mauvais goût; ensuite la marquise Andujar, qui doit assister à la représentation, ne peut les supporter : l'autre jour, au *Médecin de son déshonneur*, on a été obligé de l'emporter évanouie de sa loge. Tenez, (à Pedro.) lisez ce dénouement.

PEDRO, après l'avoir lu rapidement.

Il est fort bien sans doute; mais la pièce est manquée avec une fin heureuse : d'ailleurs, sauf de bien rares exceptions, les dénouemens tristes font plus d'effet que les autres. Cela est fondé sur une base sûre et invariable, la malignité humaine : faites du bien aux hommes, ils l'oublient; faites-leur du mal, ils se souviennent de vous. Non, je ne puis accepter cette fin...

LE MARQUIS.

En ce cas, je retire l'ouvrage, mon cher, et vous vivrez comme vous pourrez; je suis auteur aussi bien que vous, les comédiens avaient refusé la pièce avant les améliorations que j'ai apportées au style par mon travail.

PEDRO, à part.

Et à leurs cerveaux par votre vin de France.

LE MARQUIS.

Ainsi donc choisissez.

PEDRO.

Non, c'est impossible; c'est..... (à part.) c'est me déshonorer. (Haut.) Attendez du moins quelques jours, que nous ayons le temps d'en causer.

LE MARQUIS.

Eh! comment voulez-vous que je fasse?... La marquise Andujar part demain pour ses terres.

OSORIO, à Pedro.

Qu'est-ce donc que cette marquise Andujar?

PEDRO, à Osorio.

Une femme qui l'envoie promener toutes les fois qu'il lui parle d'amour. Non, Osorio, non, Catalina, vous ne direz pas le dénouement!...

OSORIO, à Pedro.

C'est ici le jugement de Salomon: on reconnaît le véritable père.

PEDRO.

Je le crois bien, on veut tuer l'enfant. Mon cher directeur, vous ne voulez pas?...

LE DIRECTEUR.

Monsieur le marquis, considérez un peu...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce que cela me fait? Mon cher, si vous ne jouez pas ce soir comme je l'entends, je retire la pièce et j'écris au ministre. Je vous ferai ôter demain votre brevet, votre patente, comment appelez-vous cela? d'administrateur de théâtre. Voilà mon dernier mot.

LE DIRECTEUR, à Pedro.

Nécessité n'a point de loi; il faut céder. (A Osorio.) Apprenez le nouveau dénouement.

CATALINA.

Mais je perds ainsi ma tirade.

LE MARQUIS.

Vous y gagnerez quelque chose qui vaut mieux qu'une tirade : j'ai un écrin... Et vous... (Il parle bas à d'autres acteurs.)

PEDRO.

Quoi! Catalina!

CATALINA.

Le directeur l'exige.

PEDRO, aux autres acteurs.

Quoi! vous!...

LES AUTRES ACTEURS.

Le directeur l'exige.

PEDRO, à Osorio.

Et vous, Osorio, mon ami, ma vie est entre vos mains.

OSORIO.

Retirez la pièce; c'est le seul moyen de la sauver.

PEDRO.

Eh! si je le fais, je meurs de faim demain.

OSORIO.

Alors ne la retirez pas.

UN VALET, entrant.

L'auteur de la pièce nouvelle, s'il vous plaît?

LE MARQUIS, précipitamment.

C'est moi...

LE VALET.

Une lettre de la marquise Andujar pour M. le marquis.

LE MARQUIS.

A quoi bon m'appeler marquis? Nommez-moi seulement D. Louis de La Roca. Qu'est-ce que ces vains titres donnés par la naissance, auprès de ceux acquis par la gloire? C'est déparer l'or que de le mêler avec du clinquant. Vous ne me croirez peut-être pas, mais j'aimerais mieux m'appeler Calderon tout court que le duc de Medina Cœli, bien que sa race ait des droits au trône d'Espagne. Mais à propos, ma lettre... (Lisant.) La marquise m'attend dans une demi-heure; vite il faut recommencer la répétition.

LE DIRECTEUR.

En scène...

PEDRO.

Rage et enfer!... Ah!... si je ne mourais pas de faim!

SCÈNE III.

Sept heures du soir.

OSORIO, seul dans sa loge, s'habillant.

Maudit tailleur! m'apporter toujours mes habits à l'heure juste! Rien ne va! rien n'est prêt, ni costume ni mémoire... Je sais mal le nouveau dénouement; j'ai répété vingt fois l'autre, et serais presque tenté de le dire, en dépit du marquis; mais tout va retomber sur moi, c'est sûr; c'est moi seul qui l'exécute... Que faire?...

(Un garçon de théâtre entre; deux lettres à la main.)

Deux lettres pour vous, monsieur, très pressées.

OSORIO, ouvrant la première.

Voyons!... Ah! c'est de Pedro.

« Mon ami, j'ai réfléchi; je ne puis laisser dire le nouveau dénouement du marquis: si vous l'exécutez, je vous donnerai à choisir, après la pièce, de deux pistolets, et la cervelle de l'un de nous sautera. »

Oh! mon Dieu! ceci devient sérieux. Et l'autre lettre... C'est du marquis.

« Mon cher, j'apprends que le petit Pedro se donne du mal pour faire dire son dénouement au lieu du mien : si vous jouez la fin de la pièce comme il l'a faite, je vous fais donner, ainsi qu'à lui, trois cents coups de bâton, et avant huit jours le théâtre sera fermé, et Osorio à la tour de Ségovie. » Diable...

LE GARÇON DE THÉÂTRE, accourant.

Monsieur, monsieur, on va lever la toile; c'est à vous de paraître.

OSORIO.

Que faire?... Je ne sais où donner de la tête. Mon manteau, mon chapeau! Le dénouement... On lève la toile... Le diable emporte auteurs et théâtre! (Il sort en courant.)

LA
NIÈCE DU GOUVERNEUR.

SCÈNE PREMIÈRE.

Il fait nuit. Une rue de Jaën, ville d'Andalousie. Une porte s'ouvre; il en sort une femme et un jeune homme enveloppé dons son manteau.

D. LOUIS DE VILLENAS, VITTORIA.

VITTORIA.

Adieu, puisqu'il le faut.

D. LOUIS.

Adieu!...

VITTORIA.

Vous reviendrez me voir?

D. LOUIS.

Sans doute... mais qui êtes-vous?

VITTORIA.

Vous le saurez si vous revenez... Penserez-vous à moi?

D. LOUIS

Toujours! (Vittoria rentre.) Toujours!..... jusqu'à après-demain matin, s'il fait beau dans la journée de demain. Voilà une bonne fortune qui ne m'a pas coûté cher. Mais où suis-je?... où est Carlo? Je lui avais ordonné de m'attendre ici hier au soir : le drôle aura

trouvé que je m'amusais trop, et qu'il n'était pas juste que je prolongeasse autant son ennui. Comment revenir à mon hôtel? je ne trouverai pas, dans la nuit, le chemin... Je n'ai pas passé douze heures dans cette ville... Heureusement voici le jour.

SCÈNE II.

CARLO, D. LOUIS.

CARLO, se heurtant contre D. Louis.

Au secours! au meurtre!...

D. LOUIS.

Quel est ce voleur?.. (Reconnaissant Carlo.) Ah! c'est toi, maraud!

CARLO.

Ah! c'est vous, monsieur! Je respire, je croyais être mort.

D. LOUIS.

Tu n'en vaudras guère mieux tout à l'heure, si tu ne m'expliques pas comment tu n'étais pas ici, comme je te l'avais dit.

CARLO.

Monsieur, vous m'aviez dit d'aller chercher pour vous, à votre hôtel, une lettre qui devait arriver, et de revenir.

D. LOUIS.

Eh bien!...

CARLO.

J'ai attendu la lettre jusqu'à cette heure; et vous m'aviez dit qu'elle était d'une telle importance, que je n'ai pas voulu reparaître sans l'avoir. La voici; elle vous suit de poste en poste depuis Cordoue.

D. LOUIS.

C'est-à-dire que tu ne t'es éveillé que tout à l'heure. Donne-moi cette lettre. Je crois bien qu'elle est importante... elle est de mon père... L'aube me permettra de la lire. Ordinairement ces paquets sont composés de deux parties, un sermon et une traite sur un banquier. Celui-ci paraît bien léger... Il aura simplifié son envoi... plaise aux dieux qu'il ne manque que la partie littéraire! (Ouvrant la lettre.) Hélas! il n'y a justement que celle-là..... Mais lisons, peut-être trouverai-je quelque renseignement. « Mon fils,

j'ai résolu de mettre un terme à vos folies; je veux vous marier... »
Il appelle cela mettre un terme à mes folies. « Celle que je vous destine est, dit-on, charmante; elle est certainement fort riche et de grande maison : c'est dona Isabelle d'Ayamonte, nièce de D. Juan d'Ayamonte, gouverneur de Murcie, le plus opulent seigneur d'Espagne, et le plus en crédit. Rendez-vous à Murcie chez le gouverneur, où doit arriver également la jeune fille, qui vivait dans une ville d'Andalousie, chez une parente dont elle vient d'hériter. Ce mariage est déjà convenu et presque connu; vous ne pouvez vous y refuser.

« Votre père,

« Le comte DE VILLENAS. »

Épouserai-je, ou n'épouserai-je pas?... Le gouverneur est, dit-on, un grand misérable, quoiqu'il donne de très beaux bals; mais la nièce en est-elle coupable? Et si elle est jolie et riche... Oui; mais en attendant, cela ne me donne pas d'argent, et j'en ai aussi besoin que de l'air que je respire... Ah! un *post-scriptum* que j'avais oublié sur l'autre page. « Si vous avez besoin d'argent, vous n'aurez qu'à vous nommer chez tous les banquiers de Murcie, et vous en trouverez. » A Murcie donc; il n'y a pas à hésiter, c'est le port; et vite! il me reste à peine assez de vivres pour la traversée.

(Il sort avec Carlo.)

SCÈNE III.

L'intérieur de la maison d'où est sorti don Louis.

VITTORIA seule.

C'est une chose bien singulière que le caprice! Hier au soir un jeune homme me poursuit, dans les rues de la ville, de propos où la galanterie ressemblait à de l'impertinence, mais tournés cependant avec esprit. Je ne pouvais me défendre d'un certain plaisir à l'écouter; mais il prenait des libertés, il fallut bien se défendre. Je lui donne un soufflet : pour lui donner un soufflet, il fallait le regarder, et il était fort joli garçon. Il n'en devient que plus vif; je

double le pas, je rentre chez moi, et ferme la porte, mais pas si vite qu'il ne soit déjà en dedans. Le diable a fait le reste... Pourvu qu'il ne le dise pas au moins... Bah! après tout, qui est-ce qui le sait? puis, je ne suis pas Espagnole pour rien.

SCÈNE IV.

VITTORIA, DIEGO.

DIEGO.

Salut à la belle Vittoria.

VITTORIA.

Bonjour, Diego.

DIEGO.

Quand je dis belle, le teint un peu pâle et les yeux un peu rouges... Auriez-vous pleuré?

VITTORIA.

Non.

DIEGO.

Eh! ne seriez-vous pas enrhumée?

VITTORIA.

Non, et pourquoi cette question?

DIEGO.

C'est un danger auquel on s'expose par trop de politesse, en reconduisant hors de sa chambre, par une nuit froide, les gens qui vous rendent des visites,... à cinq heures du matin.

VITTORIA.

Que veut-il dire?... Expliquez-vous, Diego.

DIEGO.

Oh! rien, j'étais à la lucarne de mon grenier à examiner le ciel pour savoir s'il pleuvrait aujourd'hui; j'entends chuchotter au pied du mur; je regarde, j'aperçois un homme qui sortait de cette maison, où il n'y a à cette heure d'autre homme que moi; et comme il n'y avait pas de miroir dans la rue...

VITTORIA, à part.

Ah! le malheureux! il a tout vu.

DIEGO.

J'allais prendre mes pistolets et crier au voleur, quand je vous ai vu sortir après lui, lui dire un tendre adieu, et l'embrasser avec une effusion qui m'a appris à n'en pouvoir douter que c'était un de vos meilleurs amis; sur quoi je me suis recouché, et j'ai dormi tranquillement.

VITTORIA, très troublée.

Calomnie, calomnie infame! Diego, vous mentez..... vous avez mal vu.

DIEGO.

Mal vu..... j'ai de bons yeux pourtant. Mais, pour mieux m'en assurer, je vais chez la Léonarde, la vieille dévote, et Béatrix, la jeune coquette, qui demeurent en face, leur demander si elles n'auraient pas vu comme moi....

(Il fait quelques pas pour sortir.)

VITTORIA.

Non, Diego, restez ici; je vais tout vous dire... mais promettez-moi le secret au moins.

DIEGO.

Oh! tout-à-fait; eh bien!...

VITTORIA, à part.

Ce que je fais est mal; mais c'est le seul moyen de m'en tirer. (Haut.) Eh bien! ce jeune homme était un amant....

DIEGO.

Je m'en doutais.

VITTORIA.

De ma maîtresse.

DIEGO.

Diable!... Est-ce bien vrai?

VITTORIA.

Aurais-je des amans en pourpoint de velours et en fraise de dentelle?

DIEGO.

Mais ce baiser....

VITTORIA.

C'était un message que je devais porter à qui de droit.

DIEGO.

Ah! c'est différent. (A part.) Au fait, j'aime autant que ce soit sa maîtresse qu'elle. (Haut.) Il paraît que la petite personne use déjà de sa liberté. (A part.) Cela est même plus piquant ainsi. A propos, un courrier vient d'apporter une lettre pour dona Isabelle... timbrée de Murcie....

VITTORIA.

Donnez-la-moi, que je la porte. Elle est encore couchée; mais elle m'a recommandé de lui faire connaître sans délai les lettres qui arrivent de cette ville.

DIEGO.

Oh! un instant.... je suis curieux de voir ce qu'elle contient; en écartant un peu l'enveloppe....

VITTORIA.

Que voulez-vous?

DIEGO.

Voir si nous irons à Murcie, ou si nous resterons enterrés dans ce trou : n'est-ce pas naturel?

VITTORIA.

Prenez garde....... (Apercevant dona Isabelle dans le fond du théâtre.) Diego, rendez-moi cette lettre à l'instant; il me la faut.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DONA ISABELLE D'AYAMONTE, en demi-deuil.

D. ISABELLE, avançant précipitamment.

Qu'est-ce que cette lettre!

DIEGO, surpris.

Cette lettre... madame....

D. ISABELLE.

Oui, donnez-la-moi à l'instant, je la veux! (Elle la prend.) A mon adresse!... Et vous vous permettiez... Je rends grace à cet intérêt qui vous fait lire les lettres qui me concernent; mais comme je vous

ai pris pour valet de pied, et non comme secrétaire, vous aurez la bonté de quitter la maison aujourd'hui même.

DIEGO.

Mais, senora....

D. ISABELLE.

Allons, faites votre compte, et revenez dans un quart d'heure pour la dernière fois.

DIEGO, à part.

C'est décidément elle qui a un amant; je vais en appeler toute la ville en témoignage.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DONA ISABELLE, VITTORIA.

D. ISABELLE.

Voyons cette lettre; elle est de mon oncle le gouverneur.... On veut me marier à don Louis de Villenas.... Cela importe à mon oncle.... cela m'importe peu. Je ne me laisserai pas sacrifier si le prétendu ne me convient pas.... Je suis riche.... La richesse, c'est l'indépendance; si ce n'est pas le bonheur, c'en est du moins la base, et je ne la céderai qu'avec la certitude de n'y point perdre.

VITTORIA, à part.

Je me sens des remords de ce que j'ai dit.... mais je n'ai pas le courage de réparer le mal... Voilà une mauvaise nuit, et surtout une mauvaise matinée, et il faudra dévider bien des rosaires pour qu'elles ne me soient pas comptées plus tard.

D. ISABELLE.

Vittoria?...

VITTORIA.

Senora?...

D. ISABELLE.

Je pars pour Murcie..... Trouvez-moi un domestique, et que le domestique me trouve des muletiers : je veux partir aujourd'hui même.

VITTORIA.

Mais, madame, c'est impossible.... Vous avez des fournisseurs à payer, des affaires à terminer dans cette ville.

D. ISABELLE.

Eh bien! restez-y : je vous sais fidèle et intelligente, et je vous charge de tout. Vous viendrez me rejoindre à Murcie....

VITTORIA.

Comme il vous plaira, senora.

SCÈNE VII.

Un carrefour de forêt aux environs de Murcie.

DON LOPEZ DE CASTEREY, LÉON DE GUZMAN,
DON ALVARO MANRIQUE.

CASTEREY.

Amis, il faut nous munir d'armes, voici le moment; demain, il faut prendre jour pour l'exécution de notre dessein.

D. LÉON DE GUZMAN.

Oh! demain sans délai. Mais voici un inconnu, prenons garde à nous.

MANRIQUE.

Il serait fâcheux qu'il s'arrêtât ici, où tous les nôtres vont venir nous rejoindre : il gênerait singulièrement nos délibérations.

CASTEREY.

Mais ne me trompé-je pas? Oui.... non.... C'est mon ancien camarade d'université, c'est Louis de Villenas. C'est une ame noble, un cœur d'Espagnol; c'est un conjuré de plus, il faut l'enrôler.

MANRIQUE.

Quoi! vous voulez confier nos projets à cet étranger!

CASTEREY.

Il n'en est pas un pour moi..... Je l'estime capable de seconder nos desseins, je le sais incapable de les trahir... Il est jeune, vaillant; c'est un auxiliaire utile.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, DON LOUIS DE VILENNAS, qui arrive à cheval.

D. LOUIS.

Holà ! seigneur ; veuillez m'indiquer, s'il vous plaît, la route de Murcie... Mais que diable ! je connais cette figure... Eh ! je ne me trompe pas, c'est toi, mon vieux Casterey !

CASTEREY.

C'est ton ancien camarade lui-même.

D. LOUIS, descendant de cheval.

Eh ! que fais-tu ici ?

CASTEREY.

Tu vas le savoir... Louis, je te tiens incapable de trahir qui que ce soit, encore moins un ancien camarade, ton ami présentement ; je vais mettre d'un mot ma vie et celles de plusieurs braves gentilshommes entre tes mains.

D. LOUIS.

Elles y seront plus en sûreté que la mienne, voilà ce que je puis promettre.

CASTEREY.

Ecoute : don Juan d'Ayamonte, que le roi a fait gouverneur de Murcie, s'en est rendu le tyran et le bourreau ; il accable le peuple de corvées, la bourgeoisie d'exactions, la noblesse d'affronts ; sa signature est devenue une formule d'arrêt, sa justice n'est que son plaisir, ses devoirs ne sont que ses intérêts. Son dédain humilie nos gentilshommes, son caprice ravit et déshonore nos femmes et nos filles. En vain nos plaintes contre lui sont-elles venues jusqu'à Madrid ; elles y ont expiré comme un flot sur cette plage stérile et desséchée de la cour. Ne pouvant avoir justice, nous voulons vengeance ; nous soulevons demain Murcie, et, dût notre révolte mettre toute l'Espagne en feu, dût cette pierre, en roulant, produire une avalanche, nous tuerons demain le gouverneur...

VILLENAS.

J'en suis.

CASTEREY.

C'est bien. A Salamanque, quand il s'agissait de jouer quelque tour à nos maîtres ou de se révolter, c'était ton mot. Je crois qu'en grandissant, ton ame ne s'est point rétrécie, tu n'as pas perdu les bonnes habitudes. Mais qui t'amenait toi-même à Murcie?

D. LOUIS DE VILLENAS.

Ce qui m'amenait à Murcie... Attends... c'est... oui... ah! voilà ce que c'est : mon père m'a écrit de m'y rendre pour épouser la nièce de don Pedro d'Ayamonte.

CASTEREY.

Comment?

D. LOUIS.

Oui; mais j'aime mieux conspirer contre lui. D'ailleurs, je ne veux pas me marier, et cependant j'aurais besoin d'une dot!... Puis, tu as toujours fait de moi tout ce que tu as voulu, et j'ai toujours eu pour caractère de me ranger avec les opprimés, dussé-je être écrasé avec eux. Je vais lui dire que je ne veux pas de sa nièce.

CASTEREY.

Garde-t'en bien; tu fais un fort mauvais conspirateur; il faut avoir l'air d'accepter pour éloigner tout soupçon; il donne ce soir un bal pour l'arrivée de cette même nièce qu'on te destine; nous y serons.... Cela ne nous empêchera pas d'y revenir demain sans masques ni dominos, avec des poignards en guise de bouquets; au contraire, nous aurons étudié les lieux, c'est une connaissance qui n'est pas inutile.

D. LOUIS.

Mais n'êtes-vous que trois pour conspirer?

CASTEREY.

Oh! nous avons des affidés dans toute Murcie; le premier tocsin mettra mille cloches en mouvement, et mille flambeaux s'allumeront à la première torche; nous avons des conjurés qui se révoltent par patriotisme, comme nous, d'autres par oisiveté, d'autres par misère; nous avons, entre autres, deux Italiens et un Allemand qui arrivent tout fraîchement de la dernière conspiration de Venise : ce sont des hommes qui vivent de révolution comme d'autres vivent d'un art ou d'un métier; ils vont de pays en pays, cachant

de longs poignards sous de longs manteaux, partout où il y a des troubles, qu'ils cherchent comme une grenouille cherche ses marécages. On les voit apparaître dans les empires comme des vers sur un cadavre; leur présence est un signe de dissolution. Ils acquièrent, au risque de leur vie, une expérience de révolte et une théorie de bouleversement qu'ils mettent en usage pour gagner leur vie, jusqu'à ce qu'ils la perdent sur la roue ou sur le gibet. Il serait curieux qu'après avoir échappé aux périls d'immenses naufrages politiques, ils vinssent échouer dans cette obscure bourrasque. Mais qui sait?... On échappe souvent à la mitraille de vingt campagnes pour mourir de l'explosion d'un méchant pistolet de chasse qui crève.

D. LOUIS.

Il suffit, je suis des vôtres; j'ai laissé mes effets à une auberge sur la route, près d'ici; je vais les chercher. Où te retrouverai-je?

CASTEREY.

A Murcie, à l'auberge du Lion d'or, place Royale.

VILLENAS.

Comptez sur moi; salut, seigneurs, à la vie, à la mort.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

CASTEREY, MANRIQUE, GUZMAN, PUIS MEIMENGEN, BARTHOLEMEO, ROBERTI.

CASTEREY.

Nos amis les étrangers n'arrivent pas; je crains de ne pas leur avoir bien indiqué l'endroit où ils doivent se rendre; comme nous sommes épiés à Murcie, j'ai choisi ce lieu, qui nous a paru très bien caché aux yeux, mais je crains qu'il ne le soit trop; reprenons la route de la ville. Ah! les voici.... C'est vous, vous arrivez bien tard.

MEIMENGEN.

Nous nous sommes égarés; nous avons été beaucoup plus loin qu'il ne fallait, et nous nous sommes trouvés tout à l'heure sur la route, à une auberge où des muletiers faisaient halte. Il s'était ar-

rêté avec eux une jeune et jolie femme, avec deux ou trois suivantes et des domestiques armés; nous avons demandé son nom, c'était... vous ne devineriez jamais.

CASTEREY.

Qui donc?...

MEIMENGEN.

La nièce du gouverneur, dona Isabelle d'Ayamonte, qui arrive pour son mariage, avec ses diamans, ses parures, sa fortune, et peut-être des papiers importans à connaître pour nos desseins; elle va passer dans quelques minutes sur la route, à deux pas d'ici : si vous nous en croyez, nous nous saisirons des bagages de la nièce, en attendant que nous fassions affaire avec l'oncle.

MANRIQUE.

Quoi! arrêter et dévaliser une jeune femme innocente et sans défense!

BARTHOLOMEO.

N'est-elle pas une ennemie?... Nous sommes en guerre; c'est de bonne prise.... D'ailleurs, deux choses servent puissamment dans les entreprises de ce genre : l'argent et la connaissance des desseins de l'ennemi; nous acquérons probablement l'un et l'autre par ce coup de main. Chose pareille nous est arrivée à la dernière révolution de Gênes.

GUZMAN.

Mais c'est changer de nobles conquérans de liberté en détrousseurs de grands chemins.

MEIMENGEN.

Ecoutez, seigneurs cavaliers; nous nous sommes embarqués dans votre entreprise à condition de la servir à notre manière et non à la vôtre; nous vous en laisserons toute la gloire : que nous en ayons au moins quelque profit, sinon nous vous abandonnerons tout, mais avec les périls, et l'on verra si vous vous en tirerez.

CASTEREY, à Manrique et à Guzman.

Ecoutez, il faut leur céder; les règles ordinaires sont hors de saison. (A Meimengen.) Faites donc ce que vous voudrez, mais nous ne nous en mêlerons pas.

MEIMENGEN.

C'est trop juste; allez nous attendre à Murcie : nous y serons nous-mêmes dans une heure avec notre proie.

(Casterey sort avec Manrique et Guzman.)

SCÈNE X.

MEIMENGEN, BARTHOLOMEO, ROBERTI.

MEIMENGEN.

C'est une affaire sans péril; la senora n'a auprès d'elle qu'un muletier et des domestiques; ils ont bien des armes, mais ils nous les offriront pour leur rançon : le premier coup de pistolet les fera tomber d'avance en syncope.

BARTHOLOMEO.

Nous partagerons également le butin, comme nous avons fait au dernier mouvement populaire de Pise; mais que ferons-nous de la femme?

ROBERTI.

Oui, de la femme....

MEIMENGEN.

De même que du butin... Mais que diable!... que l'affaire réussisse d'abord, et nous verrons ce que nous ferons après.... Attention, je vois approcher la petite caravane; suivez-moi, et point de bruit jusqu'à ce que j'aie tiré mon premier coup de pistolet.

(Ils sortent : le théâtre reste vide un instant.)

SCÈNE XI.

D. LOUIS DE VILLENAS rentre, tenant son cheval par la bride, Carlo le suit.

D. LOUIS.

Enfin, la route est à deux pas, nous a-t-on dit, et nous n'avons qu'à suivre tout droit pour arriver à Murcie. (On entend le bruit de coups de feu avec des cris : Au secours.) Mais que diable!... Sont-ce là des voyageurs, des femmes attaquées par des brigands? Holà! Carlo,

mes pistolets : prends les tiens, et par saint Jacques de Compostelle, voyons qui aura les crânes les plus durs.

(Il sort en courant.)

CARLO.

Quel enragé!... Il est fou.... Pas tant, pourtant;.... voilà deux brigands à bas.... Les domestiques achèvent le troisième. Le voici qui revient avec la senora, saine et sauve, dans ses bras : c'est tout-à-fait une aventure de roman...

SCÈNE XII.

VILLENAS, DONA ISABELLE, évanouie dans ses bras, muletiers, domestiques.

VILLENAS.

Rassurez-vous, madame.... Elle est toujours évanouie... Qu'elle est belle! Un flacon, de l'eau, quelque chose...

(Une suivante tire un flacon, que Villenas fait respirer à dona Isabelle.)

DONA ISABELLE, revenant à elle.

Où suis-je?... Grace, seigneurs brigands.... Mais quoi!... ce ne sont plus eux.... Seigneur cavalier.... est-ce à vous que je suis redevable?...

VILLÉNAS.

Moi seul suis redevable au sort, qui m'a accordé le bonheur de pouvoir vous secourir...... Les misérables ne voulaient pas lâcher prise; il a fallu leur brûler la cervelle pour leur faire entendre raison.

DONA ISABELLE.

Comment remercier tant de valeur et de générosité? Vous êtes blessé, je crois?

VILLENAS.

Oh! ce n'est rien.

DONA ISABELLE.

Prenez au moins ce mouchoir pour étancher le sang.

VILLENAS.

Je prendrai ce mouchoir, mais non pour cet usage.

DONA ISABELLE.

A qui dois-je un tel service?...

VILLENAS, à part.

Lui dire mon nom, c'est lui révéler mon prochain mariage, dont on peut parler d'un instant à l'autre, c'est inutile; on ne sait pas ce qui peut arriver. (Haut.) Permettez-moi de rester ignoré; mon nom, d'ailleurs, ne serait pas moins inconnu de vous quand vous me l'entendriez prononcer. Mais vous-même?

DONA ISABELLE.

Permettez-moi de garder le même silence; je tiens à prouver que mon sexe n'est pas moins discret que le vôtre.

VILLENAS.

Du moins permettez que je vous reconduise jusqu'à Murcie; même accident peut vous arriver encore.

DONA ISABELLE.

Je ne voudrais pas abuser...

VILLENAS.

Je vais moi-même à Murcie...

UNE SUIVANTE, à dona Isabelle.

Senora, voici des gens envoyés par votre oncle au-devant de vous, qui arrivent avec des chevaux.

DONA ISABELLE.

Je vous remercie, seigneur cavalier; j'aurai une escorte jusqu'à Murcie, je ne vous donnerai pas la peine de m'accompagner; veuillez agréer de nouveau l'expression de ma vive reconnaissance.

VILLENAS.

Quoi! ne vous reverrai-je jamais?

DONA ISABELLE.

Jamais!.... c'est un mot de damnés ou de démons; mais cependant, à moins que le hasard...

VILLENAS.

Je ferai en sorte que le hasard nous réunisse.

DONA ISABELLE, souriant.

Adieu jusque-là, seigneur cavalier.

(Elle sort.)

VILLENAS.

Elle est charmante... Mais qui est-elle?... Je m'y perds... Ah! je n'y renonce pas; elle ne veut pas que je la suive... soit... mais elle ne m'empêchera pas de la retrouver... Allons, ventre à terre jusqu'à Murcie.

(Il remonte à cheval et part.)

SCÈNE XIII.

La chambre d'une auberge à Murcie.

VILLENAS, arrivant, à son domestique.

Faites desseller les chevaux, je m'arrête ici.

(Entre un valet en riche livrée.)

LE VALET.

Seigneur, le gouverneur, qui a appris votre arrivée en cette ville, m'envoie vous prier d'accepter un appartement dans son hôtel, et de vouloir bien assister ce soir à son bal: il vous prie même de l'honorer de votre visite en ce moment.

(Il sort.)

VILLENAS, à part.

Casterey m'a recommandé la prudence, il faut obéir; je vais seulement lui écrire un mot pour lui dire ce qui m'arrive; je ne suis pas sûr de le voir aujourd'hui: il est prudent maintenant qu'on ne me voie pas aller chez lui, mais nous nous retrouverons au bal.... Singuliers événemens!.... Prendre mesure pour une bière sur un homme en habit de fête.

SCÈNE XIV.

Une chambre du palais du gouverneur.

D. JUAN D'AYAMONTE, seul.

D. Louis de Villenas avait l'air embarrassé et contraint pendant toute sa visite, mais il m'a paru disposé à épouser ma nièce... Je pense toujours à ces réunions secrètes qu'on m'a dit avoir lieu

chez Casterey... On remue, il y a quelque chose là-dessous... Par saint Jacques!... le poids de leur tête fatiguerait-il leurs épaules, et faudra-t-il les en délivrer? Heureusement j'ai des émissaires adroits, et ce sont les fils par lesquels je les tiens... Et ma nièce qui n'arrive pas... tout me contrarie aujourd'hui.

SCÈNE XV.

D. AYAMONTE, DONA ISABELLE suivie des alguazils qui l'ont escortée.

DONA ISABELLE.

Ah! bonjour, mon oncle.

AYAMONTE, l'embrassant.

C'est toi; je commençais à être inquiet.

DONA ISABELLE.

Vous aviez raison de l'être avec une police si mal faite; savez-vous que j'ai été attaquée à quelques lieues de Murcie par trois brigands? Ils ont tué mon muletier, et sans le courage d'un jeune voyageur qui a fait feu sur eux, j'étais perdue : mes gens ont repris courage, et les trois assaillans sont restés sur la place.

AYAMONTE.

Quel est ce voyageur?

DONA ISABELLE.

Je ne puis pas plus vous donner des renseignemens sur lui que sur les brigands : il m'a quitté à quelques pas du lieu du combat, lorsque j'ai rencontré l'escorte que vous m'envoyiez.

AYAMONTE.

C'est singulier; voici la première fois, depuis long-temps, que j'entends parler d'attaques de ce genre : ma surveillance avait fait justice exacte de tous les brigands, soit de ville, soit de grande route. J'avais écrasé également du pied les sangsues et les vipères; il faut que ce soit une attaque particulière. (A un alguazil.) Diaz, faites chercher et apporter les cadavres de ces hommes à Murcie.

L'ALGUAZIL.

On a prévenu vos désirs : on les a apportés; leurs costumes et leurs figures annoncent des étrangers.

AYAMONTE.

Aucun papier, aucun indice?

DONA ISABELLE.

Des stylets, des cigares et une madone, voilà tout ce qu'on a trouvé sur eux.

AYAMONTE.

Il suffit, laissez-nous... Je verrai au fond de cette affaire... (Les alguazils sortent.) C'est un soupçon à mettre avec des preuves... Mais parlons d'autre chose : tu sais que, pour ton arrivée, je donne ce soir un grand bal.

ISABELLE.

Eh bien! vous le donnerez sans moi ce soir : la fatigue du voyage, la peur que j'ai eue, m'empêcheront d'y paraître.

AYAMONTE.

Mais ce bal n'est donné que pour toi... Sans toi, comment veux-tu que je fasse?

ISABELLE.

C'est ce que je vous demanderai plutôt, moi qui ai fait cinquante lieues...

AYAMONTE.

Je comptais, ce soir, te présenter ton prétendu, qui vient d'arriver ; il est fort bien ; sa résolution est conforme à celle de son père; cependant il parle de ses projets avec une tiédeur que ta vue dissiperait bientôt.

ISABELLE.

Oh! bien, demain, après... Un mari, cela ne presse jamais... (A part.) Ce jeune homme me revient à la tête... Je donnerais ma plus belle dentelle pour savoir qui il est.

AYAMONTE.

Je vais contremander le bal, puisque tu ne veux pas voir D. Louis de Villenas ce soir. (Il sonne.) Je puis en attendant te montrer son portrait, que son père m'a envoyé; tiens.

(Il lui donne un petit portrait.)

DONA ISABELLE.

Est-il possible!... Mais c'est mon inconnu.

UN VALET, entrant.

Que veut monseigneur?...

AYAMONTE.

Envoyez mes gens chez toutes les personnes que j'ai invitées ce soir, et faites-leur dire que le bal est remis; je ferai savoir plus tard le jour.

ISABELLE.

Mon oncle, décidément, puisque vous avez fait tous les apprêts de votre bal, je ne le ferai pas manquer; j'irai malgré ma lassitude.

AYAMONTE.

Il paraît que le portrait du prétendu est un talisman qui vaut mieux que mes prières.

ISABELLE.

Mais c'est à une condition, c'est que vous ferez de votre bal un bal déguisé, et que personne ne sera admis qu'en domino ou masqué.

AYAMONTE.

Allons, il faut faire ce que tu veux : les femmes ont plus de caprices en trois minutes que nous de volontés en trois mois. (Au valet.) Faites avertir partout qu'on ne sera reçu qu'en domino ou masqué.

ISABELLE.

Adieu, mon oncle, il est tard; je vais dormir quelques heures, puis m'habiller pour le bal. (A part, en sortant.) Quel plaisir de l'intriguer! Que je vais lui faire passer une mauvaise nuit!

(Elle sort.)

AYAMONTE, seul.

Elle est partie : folle, rieuse, insouciante, elle ne craint pas de conspiration, elle; peu lui importe qu'on se réunisse toutes les nuits dans Murcie! Mais à propos de cela, quelle idée! Ne puis-je pas faire servir mon bal de ce soir.... (Appelant.) Diaz, (Diaz paraît.) vous connaissez bien don Lopez de Casterey, le gentilhomme aux trousses duquel je vous ai mis depuis quelques jours. Guettez-le ce soir; s'il vient au bal, et s'il est en domino, ou déguisé, vous

m'aurez à l'instant même un costume et un masque exactement pareils au sien.

(Il sort.)

SCÈNE XVI.

Une salle de bal.

D. LOPEZ DE CASTEREY, D. PEDRO DE MANRIQUE, PUIS D. LÉON DE GUZMAN, EN DOMINO ET MASQUÉS.

CASTEREY, à Manrique.

C'est une heureuse idée que vous avez eue, Manrique, de mettre des nœuds particuliers aux ceintures de nos dominos pour nous reconnaître entre tous. Sait-on ce que sont devenus nos trois aventuriers?...

D. LÉON DE GUZMAN, arrivant.

Je puis vous le dire, moi : après avoir eu la folie d'attaquer la senora, ils ont eu la sottise de se laisser tuer tous trois par ses gens et par un voyageur inconnu, qui est accouru au secours. Nulle preuve n'était sur eux, qui pût nous trahir?...

CASTEREY.

Aucune; ne nous affligeons qu'à demi de leur perte : ils servaient notre conspiration utilement, mais ils la déshonoraient. C'était un métal dont l'alliage rendait le nôtre plus solide, mais lui ôtait de sa valeur. Je voudrais retrouver Villenas.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; VILLENAS, DIAZ, EN DOMINO, QUI S'APPROCHE PEU A PEU DE CASTEREY.

CASTEREY, à Villenas.

C'est toi, tu as bien fait de ne pas venir me voir aujourd'hui, pour ne pas éveiller de soupçon; mais apprends que notre dernière réunion se fera demain à deux heures de l'après-midi.

VILLENAS.

J'y serai, si je suis quitte à cette heure de la présentation à ma future, qu'on me fait subir également demain à midi; elle n'aura pas lieu ce soir, comme je le croyais. Et tu persistes à vouloir que je ne la refuse pas?

CASTEREY.

Plus que jamais. Ne va pas laisser briller aux yeux de d'Ayamonte la lame du poignard, au moment de la lui mettre dans le cœur. Mais à propos, sais-tu ce qui est arrivé à trois de nos hommes?

VILLENAS.

Non?...

CASTEREY, apercevant Diaz.

Attends; voici un homme de mauvais mine : sous son masque, je crois le reconnaître pour un agent de la police de Murcie; il ne faut pas qu'il nous voie causer long-temps ensemble. Fais semblant de te promener dans cette salle, et quand il sera parti, nous continuerons notre conversation.

(Ils se séparent.)

DIAZ, à part.

Un domino rose avec des cordons orange qui figurent un œillet.

SCÈNE XVIII.

DON LOUIS DE VILLENAS, CASTEREY, DONA ISABELLE.

(Dona Isabelle passe au fond, et regarde D. Louis de Villenas; celui-ci s'approche; elle lève à demi son masque, puis le laisse retomber.)

D. LOUIS DE VILLENAS.

C'est elle!... Senora...

DONA ISABELLE.

Je ne vous connais point, seigneur cavalier.

D. LOUIS DE VILLENAS.

Me trompé-je... Il m'a bien semblé pourtant reconnaître un coin de son sourire... Senora...

DONA ISABELLE.

Je ne vous connais pas, seigneur, vous dis-je... Veuillez ne pas me suivre...

D. LOUIS DE VILLENAS.

Quoi! nul moyen de lier conversation! (On entend l'air d'un fandago.) Veuillez du moins m'accepter pour votre cavalier au fandango, si l'on ne m'a point prévenu.

DONA ISABELLE.

Pour cela, je puis vous l'accorder.

(Ils commencent un fandango dans un salon au fond.)

CASTEREY, qui suivait des yeux Diaz qui disparait, se retourne du côté où était Villenas.

Villenas... Eh bien!... Qu'est-il devenu?... Bon, le voilà qui danse un fandango; Villenas... Le voilà qui emporte sa danseuse dans une autre salle... Ah! le mauvais conspirateur!...

SCÈNE XIX.

Une galerie éclairée par la lune; au fond on voit étinceler le bal derrière les vitraux.

DON LOUIS DE VILLENAS, DONA ISABELLE.

DONA ISABELLE entre précipitamment.

Il est sur mes pas... Je ne puis lui échapper... Oui, le voilà qui cherche la porte de la galerie. Ah! l'imbécile! il prend celle qui est à côté... Non, non, le voici...

(Entre don Louis de Villenas.)

D. VILLENAS.

Ah! vous ne fuirez jamais assez loin pour que je ne vous suive pas. Je vous ai reconnue : vous êtes celle que j'ai sauvée ce matin. En vain votre ingratitude me méconnaît; nous avons changé de rôle : ma vie est entre vos mains.

DONA ISABELLE.

Vous croyez ne pas vous tromper?

VILLENAS.

Oh! il n'est pas dans le monde deux tailles pareilles à celle que j'ai entourée de mes bras ce matin, pour vous emporter évanouie hors du champ de bataille, et ce soir, au sein de la danse, mon bras vous a reconnue.

DONA ISABELLE.

Eh! bien, oui, c'est moi; mais que voulez-vous?...

D. LOUIS DE VILLENAS.

Votre amour!....

DONA ISABELLE.

Vous êtes bien audacieux!....

D. LOUIS DE VILLENAS.

L'excès de ma passion me permet de l'être; qui donne beaucoup peut demander autant.

DONA ISABELLE.

Vous êtes bien prompt à vous enflammer.

D. LOUIS DE VILLENAS.

Oh! il suffit de jouer avec un fer rouge, pour qu'il s'attache à vos mains. Lorsqu'on a échangé quelques regards avec deux beaux yeux, lorsqu'on a exposé sa vie pour conserver une autre vie plus chère, lorsqu'on a emporté une danseuse palpitante dans une atmosphère de lumières, de parfums et de musique, cela est déjà trop!... Un violent amour s'attache vite à vous, il n'a pas besoin de longues habitudes, de preuves multipliées, de connaissances intimes. Il y a des vues assez longues pour voir dans une ame, c'est celle d'un amant. Touchez un gant, ramassez un éventail, respirez une haleine, et le poison est gagné... L'amour est dans votre sang.

DONA ISABELLE.

Je ne suis pas si prompte à m'enflammer.

D. LOUIS DE VILLENAS.

Oh! vous, savez-vous, saurez-vous jamais ce que c'est que l'amour? vous, créature céleste, mais où Dieu mit tout à la surface; vous qui ne ressentez par la flamme dont vous rayonnez, mais qui voyez la vie à travers le prisme qui vous donne à vous-même tant d'éclat! Les battemens de votre cœur sont une musique; votre ame a la forme d'un sourire; l'amour pour vous n'est qu'un

vague instinct qui vous avertit que le bras nerveux d'un cavalier sied mieux autour de votre taille dans la danse, que le bras arrondi d'une de vos compagnes; c'est un parfum qui vous attire dans l'air où respire celui que vous aimez; mais ce n'est pas la vapeur qui vous y fait mourir. Vous vous laissez aller dans la vie comme dans une gondole paisible entre deux rives enchantées. Quand vous avez fini votre journée, vous posez votre beau front entre les deux mains de l'ange du sommeil, qui y laisse tomber des songes comme des fleurs, et vous vous endormez indécise entre votre passion de la veille et celle du lendemain. Mais vivez pour nous tuer, c'est votre destinée; d'ailleurs seriez-vous assez forte pour porter le quart de l'amour que j'ai en moi tout entier? Passez donc sur cette terre sans la toucher, et sans vous informer des traces que vous y laissez.

DONA ISABELLE, à part.

C'est bien là le portrait de mon masque, son langage paraît sincère; mais il faut une dernière épreuve. (Haut.) Je sais qui vous êtes, ne cherchez pas à me tromper, vous vous nommez don Louis de Villenas; vous êtes venu à Murcie pour épouser dona Isabelle d'Ayamonte, la nièce du gouverneur chez qui nous sommes; vous devez lui être présenté demain à midi. Vous voyez que je suis bien informée.

D. LOUIS DE VILLENAS, embarrassé.

Il est vrai, je dois épouser.... mais je n'épouserai.... (à part.) Au diable Casterey avec sa précaution.... Je ne puis dire que je n'épouserai pas dona Isabelle.

DONA ISABELLE.

Eh bien! si vous m'aimez, je n'en veux qu'une seule preuve; refusez demain formellement dona Isabelle.

D. LOUIS.

Quoi! la refuser demain!....

DONA ISABELLE.

Publiquement.... Je serai au nombre des personnes qui assisteront à cette présentation, ainsi vous ne pouvez échapper à mes regards.

D. LOUIS.

Je pourrais vous promettre de ne pas l'épouser.... Mais lui faire cet affront!

DONA ISABELLE.

Voyez à laquelle de nous deux vous voulez le faire.

D. LOUIS.

Eh bien! tout ce que vous voudrez, magicienne... Oui, je la refuserai, je l'insulterai, je vous la sacrifierai publiquement, mais que puis-je espérer après cela?

DONA ISABELLE.

Beaucoup, si vous avez le courage de refuser dona Isabelle.

D. LOUIS.

Je le ferai.

DONA ISABELLE.

Et moi je gage bien que non. On vient de ce côté, il faut nous séparer.

D. LOUIS.

Un baiser du moins pour prix de ma soumission.

DONA ISABELLE.

Allons, je vous l'accorde (Villenas l'embrasse). Que je suis heureuse! (à part) s'il ne me l'avait pas demandé, je lui aurais proposé, je crois. Ah! voilà un homme qui sait aimer! Mon bal est fini, je puis rentrer chez moi.

(On entre dans la galerie; dona Isabelle et don Louis s'esquivent.)

SCÈNE XX.

Un autre salon du bal.

DON LOUIS, UN DOMINO.

(Don Louis de Villenas se promène et cherche à retrouver dona Isabelle. Il aperçoit un domino absolument semblable à celui de Casterey; il s'en approche.)

D. LOUIS.

Casterey, je t'avertis que, malgré ma promesse, je ne puis demain accepter la main de dona Isabelle, je dois la refuser; la pré-

caution pourrait être bonne pour mon intérêt, si j'en avais un autre que celui de mon honneur. Quoi! tu veux que j'accepte en mariage une femme demain, et qu'après-demain peut-être, j'assassine son oncle (le Domino fait un mouvement); cela t'indigne toi-même! Je refuserai dona Isabelle, n'est-ce pas?

LE DOMINO, d'une voix sourde.

Soit.

D. LOUIS.

Je trouverai un prétexte.... Cela n'aura point l'air d'un affront; aucune haine ne paraîtra me pousser; sois tranquille, je n'éveillerai aucun soupçon. Attends-moi toujours chez toi à deux heures, je ne manquerai pas au rendez-vous.

(Il sort.)

AYAMONTE, se démasquant.

Ni moi non plus...

SCÈNE XXI.

La chambre à coucher de dona Isabelle.

DONA ISABELLE, VITTORIA, PUIS AYAMONTE, UNE SUIVANTE.

DONA ISABELLE, se levant.

Quelle heure est-il?...

VITTORIA.

Dix heures.

DONA ISABELLE.

Ah! c'est vous, Vittoria.

VITTORIA.

Oui, senora, j'arrive en poste de Murcie.

DONA ISABELLE.

Vous y avez terminé toutes mes affaires?

VITTORIA.

Oui, senora.

DONA ISABELLE.

Allons, vite, habillez-moi... Je n'ai plus que deux heures pour

faire la plus grande toilette de ma vie... (Se regardant dans son miroir.) J'ai eu bien tort d'aller au bal hier, voilà ce que j'ai, ce matin, le teint pâle et les yeux battus!.... Que c'est désagréable! mais le bonheur fera revenir mes couleurs. (On frappe.) Voyez qui frappe.

UNE SUIVANTE.

Madame, c'est monseigneur le gouverneur; il dit qu'il faut qu'il vous parle à l'instant même.

DONA ISABELLE.

Il arrive bien mal à propos, en véritable oncle de comédie; n'importe, donnez-moi ma mantille, et qu'il entre.

(Entre le gouverneur.)

Eh bien! mon oncle, toujours pour midi la présentation?...

AYAMONTE.

Oui, la présentation au tribunal. J'ai appris bien des choses; il se trame une conspiration contre moi dans cette ville.

DONA ISABELLE.

Prenez vos mesures pour la prévenir; vous savez que moi je n'entends rien à la politique.

AYAMONTE.

Oui, mais ton prétendu est au nombre des membres de cette conspiration, qui ne va à rien moins qu'à m'assassiner.

DONA ISABELLE, se levant.

C'est impossible.

AYAMONTE.

Il me paraît que tu reprends goût à la politique?

DONA ISABELLE.

Qui vous l'a dit?

AYAMONTE.

Lui-même hier au bal: j'avais un domino parfaitement semblable à celui de Casterey; il m'a pris pour lui, et m'a révélé clairement ce que mes agens m'avaient fait soupçonner depuis long-temps. Ils ont un rendez-vous aujourd'hui à deux heures chez Casterey; et des alguazils déguisés veillent déjà sur toutes les issues de la maison. Des mandats d'arrêt sont lancés contre tous les affidés de Casterey, mais je ne les ferai mettre à exécution qu'à l'heure du

rendez-vous, afin de les prendre tous ensemble. Voici celui (il tire de sa poche un parchemin) qui regarde Villenas, je ne crains pas qu'il m'échappe; il est près de moi, je n'ai qu'à étendre la main pour le saisir; d'ailleurs partout où il ira, il sera enveloppé d'un réseau de regards vigilans.

DONA ISABELLE.

Mais est-il possible qu'arrivé d'hier, il ait déjà....

AYAMONTE.

Il a trouvé le temps d'ourdir une conspiration.

DONA ISABELLE.

Mais ce jeune homme, dont la loyauté est connue, vous aurait-il promis de m'épouser, s'il avait le dessein de vous assassiner?....

AYAMONTE.

Aussi veut-il rétracter sa promesse; il doit venir à midi, ici, mais pour te faire un affront, pour te refuser publiquement: il me l'a dit hier encore.

DONA ISABELLE, sautant de joie.

C'est cela, c'est cela.

AYAMONTE.

Comment?...

DONA ISABELLE.

Oui, mon oncle; il me refuse... par amour pour moi. Cela vous étonne! Il m'aime depuis deux jours sans savoir qui je suis: en voulez-vous des preuves? C'est lui qui a exposé sa vie pour sauver la mienne des attaques des brigands hier, et qui hier soir m'a promis, dans le bal, de refuser pour moi un des plus beaux partis de toute l'Espagne, dona Isabelle d'Ayamonte, une personne de notre connaissance. Il a pu être égaré par quelques fanatiques; mais son amour me répond de lui: il ne fera que ce que je voudrai.

AYAMONTE.

Ma sûreté exige cependant qu'on mette ce mandat à exécution.

DONA ISABELLE.

Différez au moins jusqu'après notre entrevue; vous ne risquez rien jusque-là. Je vous réponds de lui.... Mon cher oncle... me refuserez-vous la première grace que je vous demande de ma vie?

AYAMONTE.

Toute Murcie, toute l'Espagne à genoux la demanderait sans l'obtenir; mais toi, tu seras plus favorisée : je vais remettre ces parchemins à Diaz, et je lui dirai de n'en exécuter le contenu qu'à mon signal, et je ne le donnerai qu'avec ta permission. Seulement je vais faire retarder l'entrevue jusqu'à l'heure de la réunion des conspirateurs, pour qu'il ne puisse se trouver à cette dernière.

(Il sort.)

DONA ISABELLE.

Il m'a aimée assez pour me sacrifier sa vie et sa fortune; mais il est Espagnol.... s'il allait ne pas m'aimer assez pour me sacrifier sa vengeance.

SCÈNE XXII.

L'appartement de don Louis de Villenas.

DON LOUIS DE VILLENAS, s'habillant.

Allons, voilà un mot qui m'avertit que mon entrevue n'est que pour deux heures... On dirait que c'est un fait exprès... Je ne pourrai assister à la réunion chez Casterey... C'est une grande folie que cette conspiration; je l'ai acceptée comme une partie de plaisir, sans y réfléchir : je ne faisais pas plus cas de ma vie alors que d'une journée.... Depuis je suis devenu amoureux, je souffre plus; mais je tiens à la vie, car je puis être heureux. Qu'elle est belle! Ah! toute la fête n'était qu'un temple dont elle était l'idole... Qu'on est triste le lendemain d'une fête!... on a la tête aussi lourde qu'on avait la veille les pieds légers. Tout s'est envolé, danse, plaisir, musique : il ne m'est resté que mon amour; mais hier il m'emportait malgré moi, comme une aile au-dessus de la terre; aujourd'hui il m'attache à son niveau comme un poids..... il est amer et désespéré..... la hache du bourreau l'éteindra dans mon sang... Que dire d'ailleurs à d'Ayamonte pour prétexte du refus que je vais faire de sa nièce?

(Entre Carlo.)

CARLO.

Seigneur, une lettre très pressée pour vous, au timbre de Jaën.

D. LOUIS DE VILLENAS.

De qui est-elle? Je me suis arrêté il y a quelques jours à Jaën pour la première fois de ma vie, et je n'y ai passé qu'une nuit.... Il est vrai que je ne l'ai point passée seul. Ah! c'est d'une vieille amie de ma mère.... J'oubliais en effet qu'elle demeurait à Jaën... Lisons... « Mon cher don Louis, j'apprends que vous allez épouser dona Isabelle d'Ayamonte; mais une aventure scandaleuse dont elle a été l'héroïne à Jaën ne lui permet plus de devenir l'épouse d'un homme d'honneur. Elle y avait un amant qu'on a vu sortir une nuit de chez elle; plusieurs voisins en ont été les témoins; un valet chassé par elle a confirmé le fait. Cette aventure est déjà connue de toute la ville, et ne peut tarder à l'être partout où elle ira. Voyez si vous pouvez allier votre sang au sien!... » Non certes! Et c'est cette femme qu'on voulait me donner, à moi!... à moi, don Louis de Villenas! Pour qui m'ont-ils pris?... Ah! je vais leur rendre avec usure l'affront qu'ils ont voulu me faire, et nous verrons sur quel front il restera écrit... Plus de précaution, plus de ménagement... ma tête dût-elle tomber, je la porterai haut jusque-là.... Voici l'heure.... partons.... D'ailleurs, quel plaisir cela va faire à mon inconnue!

SCÈNE XXIII.

Le salon de don Juan d'Ayamonte.

SEIGNEURS ET DAMES, attendant.

UN SEIGNEUR.

Don Louis et dona Isabelle se font bien attendre : on voit bien qu'ils savent qu'on ne peut commencer sans eux.

UN AUTRE SEIGNEUR.

La senora est jolie.

UNE DAME.

Elle ne pêche point par trop de fraicheur.

LE SEIGNEUR.

Elle est fatiguée par le voyage sans doute; mais qui a pu faire ce mariage entre deux personnes qui ne s'étaient jamais vues?

LA DAME.

Qu'en savez-vous, s'ils ne s'étaient jamais vus? On dit qu'ils se connaissaient depuis long-temps... On dit même... qu'il était temps que le mariage se fît...

LE SEIGNEUR.

Vraiment!...

LA DAME.

Oui, et quelqu'un qui connaît mon cousin les a vus s'embrasser en plein bal sous leurs dominos.

LE SEIGNEUR.

Bah!...

LA DAME.

C'est exact...

AUTRE SEIGNEUR, arrivant.

Savez-vous une chose? Dona Isabelle a été attaquée hier, en arrivant à Murcie, par dix-huit brigands; ils ont été mis en fuite... devinez par qui?...

LA DAME.

Par une confrérie de la Sainte-Hermandad?

LE SEIGNEUR.

Par son prétendu tout seul, qui se trouvait là.

LA DAME.

C'est merveilleux!

UNE AUTRE DAME, arrivant.

Ah! je vous apporte d'étranges nouvelles.

LA PREMIÈRE DAME.

Qu'est-ce donc?...

LA DEUXIÈME DAME.

Mon mari a un correspondant d'affaires à Jaën, qui vient de lui écrire (baissant la voix) que la senora Isabelle d'Ayamonte avait mené dans cette ville une conduite scandaleuse; qu'elle y recevait toutes les nuits un amant, et qu'on l'a vu sortir de chez elle.

LA PREMIÈRE DAME.

Ah! c'est charmant, c'est charmant.

LE SEIGNEUR.

Et D. Louis de Villenas qui va épouser cela.

LA DEUXIÈME DAME.

Eh! ne voyez-vous pas que c'est un mariage de convenance?

LE SEIGNEUR.

Silence, voici la senora.

SCÈNE XXIV.

DON JUAN D'AYAMONTE, DONA ISABELLE D'AYAMONTE, très parée; SEIGNEURS ET DAMES.

(Les seigneurs et les dames entourent dona Isabelle, qui reçoit leurs félicitations. Tout à coup les portes s'ouvrent avec fracas; entre précipitamment don Louis de Villenas.)

D. LOUIS DE VILLENAS.

D'Ayamonte, d'Ayamonte!... ta nièce est une infame!... C'est donc à mon écusson que tu réserves de marquer la tache de ta maison! Il n'en sera pas ainsi : je refuse hautement cette impudique, dont le déshonneur a déjà rempli la ville qu'elle habitait. Lis cette lettre, et tu sauras tout. Où est-elle? où est-elle?... que je lui brise sur le front son masque de vertu.

(Bruit général.)

DONA ISABELLE.

Ah! mon Dieu... (Elle tombe évanouie.)

DON JUAN D'AYAMONTE.

Tu mens!.... rage et enfer!.... Vengeance!.... A moi, Diaz!

D. LOUIS DE VILLENAS.

Où est-elle? où est-elle?

DON JUAN D'AYAMONTE.

A tes pieds!...

DON LOUIS DE VILLENAS, apercevant dona Isabelle évanouie.

Dieu!... Misérable! Qu'ai-je fait?...

(Des alguazils entrent au même instant et se saisissent de lui; Diaz s'approche un papier à la main.)

DIAZ.

Au nom du roi, nous t'arrêtons, don Louis de Villenas, cou-

pable de complot contre la sûreté de l'état, avec don Lopez de Casterey. Nous te sommons de nous suivre à l'instant, pour que tu rendes compte de ta conduite au tribunal.

D. LOUIS DE VILLENAS.

J'allais me rétracter, ils m'ont fermé la bouche.

(Les alguazils emmènent don Louis; on emporte dona Isabelle évanouie.)

UNE DES DAMES A L'AUTRE.

Quand je vous le disais.

(Tout le monde sort en chuchottant.)

SCÈNE XXV.

DON LOUIS, seul dans sa prison.

Ah! malheureux! mon sang bouillonne dans mes veines... Qu'ai-je fait? Non, c'est impossible, c'est une calomnie: les attaques des hommes ne peuvent atteindre un ange, et c'en est un... Sans réfléchir, sans attendre un instant, je l'ai flétrie d'un affront public... elle si pure et si douce!... je l'ai vue étendue sans mouvement à mes pieds, dans la poussière, avec ses beaux cheveux et ses habits de noce, et c'est moi, moi!... Ah! quoi qu'il en soit, je la disculperai, je rétracterai ces infames mensonges: cela ne sauvera pas ma vie, mais bien mon ame; et, pour mieux prouver son innocence, je prendrai l'échafaud pour tribune... Mais j'entends depuis quelque temps des gémissemens dans la prison à côté de la mienne... ils se rapprochent... on vient... c'est Casterey!

SCÈNE XXVI.

DON LOUIS, CASTEREY.

CASTEREY, entre en se traînant contre le mur.

Ah! les misérables! ils ont commencé par moi les supplices de l'enfer; ils m'ont tout brisé... Ah! c'est toi, Louis... Eh bien! t'a-t-on mis à la question?

D. LOUIS.

Non... Quoi! ils ont eu l'audace?...

CASTEREY.

Oui, ils ont eu l'audace... et toi, ils t'ont épargné... toi... qui as le plus offensé d'Ayamonte; c'est singulier. C'était une terrible imprudence de ta part: elle nous aurait perdus, si nous ne l'avions déjà été... Prête-moi ton siége, il n'y en a pas dans notre prison... Oui, ces valets de bourreaux, à la solde de ce valet de roi qu'on nomme d'Ayamonte, m'ont horriblement fait souffrir. Une seconde torture, et je me tuerais si j'avais encore mon poignard.

D. LOUIS.

Voici le mien.

CASTEREY.

On ne t'a pas fouillé!... Comment?... et ta prison est presque une chambre élégante. (A part.) Tout ceci n'est pas clair. (Haut.) Mais reprends ton poignard, je ne veux pas devancer le bourreau : il faut que la leçon soit complète, que l'Espagnol nous ait long-temps sous les yeux et ne nous voie pas refuser une goutte du calice de fiel; il faut que de notre échafaud nous l'appelions à la liberté. Nous n'aurons jamais assez de sang pour féconder le sol de la patrie... L'heure de l'audience ne peut tarder...

D. LOUIS.

Je dois, Casterey, te prévenir d'une chose qui pourrait t'étonner. Quoique l'on m'épargne la torture, ma mort est certaine, et je ne chercherai pas à l'éviter. J'ai conspiré contre d'Ayamonte, je l'avouerai, je m'en glorifierai même; mais avec la même franchise je dois rétracter devant mes juges une calomnie infame que j'ai avancée sans preuves contre une créature céleste, la nièce de ce damné de d'Ayamonte : c'est elle que le hasard m'a fait sauver hier des mains de trois de nos conspirateurs qui l'attaquaient comme des brigands, et dont le hasard m'a rendu aussi amoureux, sans la connaître, que je suis ennemi de d'Ayamonte.

CASTEREY.

Ah! tout est expliqué; j'apprends à te connaître.

D. LOUIS.

Comment?...

CASTEREY.

Cette complaisance est sans doute le prix de ta grace. C'est juste en effet. On t'emploie à rendre l'honneur à une femme perdue; on te paie d'un prix aussi vil que ton métier; on t'accorde une existence déshonorée et servile, et de prisonnier tu vas devenir esclave.

D. LOUIS, furieux.

Casterey!....

CASTEREY.

Vis, vis; nous le désirons, nous l'exigeons même; moi et mes braves compagnons, nous t'exilons de notre mort: qui peut recourir à de pareils moyens pour sauver sa vie aurait peur devant l'échafaud... Tu ne déshonores que toi-même en vivant lâchement, tu nous déshonorerais tous par une fin honteuse...

D. LOUIS.

Casterey!... Rends grace à d'anciens souvenirs d'amitié; rends grace aux alguazils qui nous ont enlevé nos épées; rends grace surtout à l'état de faiblesse où t'a mis la torture. Ce n'est pas trop de tout cela pour empêcher que je n'étouffe dans ta gorge tes paroles avec la vie. J'ai mis plus d'une fois la main sur mon poignard; et si je ne m'étais retenu, j'aurais justifié tes injures, j'aurais assassiné en lâche un homme sans armes. Mais tiens (il brise la lame de son poignard.) Tu peux recommencer maintenant! Peux-tu me soupçonner, moi qui, riche, à la veille de faire le plus beau mariage du royaume, et pouvant vivre long-temps et heureux, ai préféré me jeter, pour mourir, dans votre folle conspiration; moi qui ai flétri publiquement la nièce du plus puissant et du plus vindicatif gouverneur de toute l'Espagne? Mais là a commencé mon crime: j'ai dit une calomnie.

CASTEREY.

Tu sais trop bien que ce n'en est pas une; d'ailleurs quelle preuve en aurais-tu?

D. LOUIS.

Mon amour; et je suis décidé à tout réparer.

(Entre le geôlier, qui remet une lettre à don Louis.)

CASTEREY.

Tiens, voici ta grace qu'on t'apporte.

D. LOUIS.

Ma grace!... je la déchirerais...

CASTEREY, d'un air d'incrédulité.

Toi!...

D. LOUIS.

Homme implacable, prends toi-même et déchire-la.

(Il lui donne la lettre cachetée.)

CASTEREY.

Soit... Mais c'est un billet doux, signé *Isabelle d'Ayamonte*.

D. LOUIS.

D'elle! oh! mon Dieu!...

CASTEREY.

Veux-tu le reprendre?

D. LOUIS.

Non, lis, mais sans rien altérer... Il faut achever le sacrifice jusqu'au bout.

CASTEREY, lisant.

« Don Louis, vous m'avez égorgée, vous avez à jamais empoisonné ma vie; mais je sais qu'en insultant la nièce du gouverneur, vous ne croyiez pas m'atteindre; je sais que vous m'aimez, sachez que je ne vous aime pas moins. (D. Louis tressaillit.) Mon oncle ne pouvait trouver de supplices assez affreux pour vous : mes pleurs, mes longues prières ont fait fléchir un instant sa colère; je puis même vous promettre votre grace, si vous rétractez au tribunal vos paroles calomnieuses, car je pense que vous-même maintenant vous les reconnaissez telles. Il ne me reste plus qu'à mourir si vous ne rendez promptement ce qu'on peut lui rendre d'honneur à la malheureuse

« ISABELLE D'AYAMONTE. »

Eh bien! que vas-tu faire?

D. LOUIS.

Je ne rétracterai pas mes paroles.

CASTEREY.

C'est bien, don Louis; ta main; tu le jures?

D. LOUIS.

Oui...

CASTEREY.

Adieu. Je retourne dire à nos compagnons que nul ne refuse de mourir, et que je ne les trompais pas quand je leur ai dit que notre entreprise aurait en toi un homme de cœur pour soutien.

(Il sort.)

D. LOUIS, seul.

Et cependant elle va mourir!... Je suis un misérable, un assassin... qu'importe? je vais mourir moi-même, je ne verrai pas son désespoir, ses larmes; ah! cette idée pourtant est affreuse : la mort me paraît impuissante elle-même pour en éteindre le sentiment.

(Une petite porte s'ouvre; entre dona Isabelle, pâle et abattue; elle s'arrête, regarde D. Louis, et lui dit d'une voix étouffée.)

Rends-moi mon honneur!...

D. LOUIS, pétrifié.

Vous ici, dona Isabelle!...

DONA ISABELLE.

Rends-moi mon honneur!... Que t'avais-je fait, don Louis?

D. LOUIS.

J'ignorais...

DONA ISABELLE.

Eh bien! alors répare le mal que tu m'as fait. Crois-tu encore à la calomnie que tu as dite?...

D. LOUIS.

Oh! jamais : votre présence suffit pour anéantir ce soupçon; mais je ne puis publiquement...

DONA ISABELLE.

Tu ne peux! Eh bien! sais-tu ce qui a donné lieu à ce soupçon? Il y a quelques jours, un jeune homme s'arrêta à Jaën, petite ville d'Andalousie; il suivit dans la nuit la camériste d'une noble demoiselle de cette ville; il entra chez cette jeune fille, séduite par ses discours, et n'en sortit qu'au milieu de la nuit. On le vit fuir, et on accusa la maîtresse de cette suivante. On le crut généralement; c'était une calomnie. Ce jeune homme, don Louis, c'était

toi : Vittoria, ma suivante, déchirée de remords, vient de l'avouer toute en pleurs. Hier un jeune homme, à qui on avait proposé d'épouser cette pauvre calomniée, lui fit publiquement un affront que le sang même ne pourrait laver, et l'a déshonorée pour jamais; ce jeune homme, don Louis, c'est toi. Aujourd'hui le même jeune homme sait qu'il a dit un mensonge infame, qu'il a flétri tout l'avenir d'une jeune fille qui ne méritait pas un tel sort, que cette jeune fille l'aime, que, par ses prières, ses larmes, ses humiliations, elle a presque obtenu sa grace, et qu'elle va mourir si l'honneur ne lui est rendu : eh bien! il ne veut pas dire : Cette femme est innocente. Cet ingrat, ce monstre, don Louis, c'est encore toi.

D. LOUIS.

Eh! c'est justement cette grace qu'on m'accorde qui m'empêche de parler et qui me lie!..... Voulez-vous que l'on croie que je me suis rétracté pour l'obtenir! Dona Isabelle, je ne connaissais pas encore votre sourire angélique, votre esprit, votre grace céleste, et j'ai exposé ma vie pour vous. Cet affront que mon erreur a fait rejaillir sur vous, je croyais qu'il humilierait votre rivale, celle que repoussait mon cœur qui n'était qu'à vous. Je puis tout faire pour vous, excepté de passer pour un lâche. Faites rétracter cette grace, et sur l'échafaud, en face de toute la ville, pendant que le bourreau, aiguisera sa hache, je parlerai, je prendrai à témoin le Dieu devant lequel je paraîtrai que je vous ai calomniée indignement, que vous êtes un ange de vertu, et ma tête, en roulant sur le pavé, témoignera aussitôt que ce n'était point la mort que je craignais.

DONA ISABELLE.

Ah! tais-toi, tais-toi... méchant homme!... Voilà comme ils sont tous..... mourir! Peu leur importe de laisser sur la terre un cœur brisé et des yeux qui pleureront à jamais... Mourir! Ils ne voient que leur féroce honneur..... Moi aussi j'y pense à mon honneur, mais je sens mon amour; car je t'aime, ingrat; car j'avais pensé que cette réprobation qui me frappait pouvait devenir pour moi l'occasion d'un grand bonheur : toute puissante sur mon oncle le gouverneur, j'avais pensé que je lui persuaderais qu'une simple rétractation n'était point assez pour sa nièce, qu'il fallait que l'offenseur prouvât publiquement son estime pour l'offensée en lui offrant sa main... qu'elle ne devrait jamais accepter; mais que cependant....

D. LOUIS.

Isabelle!... moi... ton mari!...

DONA ISABELLE.

Oui, j'aime, et j'aime plus profondément que toi, moi, où Dieu a mis tout à la surface; moi qui n'ai rien au fond de l'ame, comme tu disais hier. Mais je crains le malheur, il me glace comme un hôte inconnu!... Le malheur!... hélas!... Emmaillotée au temps de mon enfance dans des langes dorés, courtisée, adulée, j'ai toujours vu une escorte de flatteurs et de valets à mes ordres; jamais nul ne se hasardait d'élever la voix devant moi : on eût dit que cette garde d'amis ou d'esclaves empêchait mon mauvais génie d'approcher. J'arrivai jusqu'à dix-huit ans sans connaître le malheur que de nom, et tout à coup il est venu fondre sur moi, terrible, imminent, inévitable, sans frein, sans ménagement; ah! je n'ai pas la force de le supporter; nous ne combattons pas à armes égales, je fléchirai sous son poids jusqu'à ma tombe... Je me tuerai...

D. LOUIS.

Et c'est moi, moi qui l'assassinerais... Comment n'ai-je pas senti que c'était impossible?

DONA ISABELLE.

Après le bal, don Louis, je m'étais bercée de ce rêve, impossible sans doute, inexécutable. Si notre vie, me disais-je, s'envolait comme ce fandango que nous dansions ensemble; si nous passions rapidement aux bras l'un de l'autre, au sein de ce monde jaloux et bruyant, sans rien voir que nous, avec de la musique, des lumières et des parfums à l'entour, sans autre idée, sans autre souci que l'amour; si, pour finir cette douce vie, venait une mort encore plus douce; si, comme à la fin de ce bal tumultueux, il tombait de mon front une fleur, et puis une autre; et si enfin nous nous endormions toujours l'un près de l'autre, y aurait-il écrit là haut un destin plus fortuné?...

D. LOUIS, se levant impétueusement et la saisissant avec ardeur.

Non, cet avenir sera le mien; je le veux, je le veux... Que m'importent l'honneur et tous ses faux sermens?... Je ne sens que l'amour, plus fort que tout, au fond de mon cœur... Il ne fallait pas que Dieu me donnât de telles passions, s'il voulait que je les surmontasse; il ne devait pas allumer ce feu, s'il ne voulait pas qu'il

me brûlât. Aucune puissance humaine, aucune loi, aucun devoir ne pourrait t'arracher de mes bras. L'air que je respire est dans ton haleine! partout ailleurs j'étouffe et je ne peux plus vivre.

(Il presse avec rage Isabelle sur son cœur, ses lèvres sur les siennes; il reste un instant comme anéanti; tout à coup une cloche se fait entendre.)

DONA ISABELLE.

C'est l'heure où les accusés sont appelés à l'audience..... Louis, que vas-tu dire?...

D. LOUIS.

Peux-tu en douter?... Je dirai que je suis un monstre, un misérable, et que tu es un ange.

DONA ISABELLE.

Allons, je réponds de tout; nous pouvons être heureux, don Louis. Je te quitte, mais ce n'est pas un adieu....

(D. Louis couvre sa main de baisers; elle sort précipitamment par la petite porte qui lui a livré passage.)

D. LOUIS.

Oui, je dois réparer mon crime, lui rendre ce que je lui ai ravi si injustement : voilà ce que commande, avant tout, l'honneur.

CASTEREY, à don Louis en passant.

Nous te précédons au tribunal, don Louis, songe à ton serment.

D. LOUIS, comme foudroyé.

Mon serment!...

(Une porte de la prison s'ouvre; Casterey et les autres accusés sortent enchaînés au milieu entre deux rangs de gardes.)

SCÈNE XXVIII.

L'audience de justice.

(Les juges en demi-cercle, greffiers, alguazils, peuple; Casterey sur le banc des accusés; dona Isabelle dans une tribune.)

LE PRÉSIDENT.

Don Lopez de Casterey, avez-vous quelque chose à ajouter pour votre défense?

CASTEREY.

Oui, une chose...

LE PRÉSIDENT.

Parlez...

CASTEREY.

C'est que vous me faites l'effet de grands chiens noirs que le seigneur gouverneur mène avec lui à la chasse des criminels : quand ils sont abattus, il vous donne leur cœur à sucer pour récompense de vos services. Faites mention de ceci au procès-verbal; j'ai fini.

LE PRÉSIDENT.

Alguazils, emmenez don Lopez de Casterey : on appréciera son système de défense. Amenez don Louis de Villenas!

(On fait asseoir don Lopez à côté, et on fait entrer Villenas.)

LE PRÉSIDENT.

Quels sont vos noms, prénoms et âge?

D. LOUIS.

Don Louis de Villenas, vingt-trois ans.

LE PRÉSIDENT.

Don Louis de Villenas, reconnaissez-vous être coupable de complot contre la vie du gouverneur de Murcie, et contre la sûreté de la province?

D. LOUIS.

Oui, seigneur président.

(Dona Isabelle s'agite dans sa tribune.)

LE PRÉSIDENT.

Vous reconnaissez-vous coupable de calomnie envers la nièce du gouverneur, dona Isabelle d'Ayamonte?

CASTEREY.

Va-t-il faiblir?...

DONA ISABELLE.

Oh! mon Dieu! que va-t-il dire? mon ame est suspendue à ses lèvres.

(Don Louis reste quelques instans à réfléchir; silence général mêlé d'agitation; tout à coup don Louis s'approche du public. Le souffleur à plusieurs reprises lui crie : Ah! l'amour l'emporte!)

D. LOUIS.

Messieurs, c'est une position vraiment très embarrassante que la mienne, et je ne sais où diable les auteurs ont trouvé une situation pareille. Je ne sais comment m'en tirer à leur honneur et au mien : si je disculpe dona Isabelle et que je m'avoue calomniateur, vous sifflerez, non sans quelque raison, parce que je manque à mon serment, et que je consentirai à passer pour un lâche; si je fais le contraire, vous sifflerez encore mieux, et avec bien plus de raison, parce que je manquerai à un autre serment, que je refuserai de rendre l'honneur à une femme estimable, à qui je l'ai ravi, et parce que mon sacrifice vous paraîtra au-dessus des forces humaines; donc, je prendrai sur moi de vous laisser finir la pièce comme vous l'entendrez, et de ne point dire un dénouement qui ne pourrait être que faux ou cherché. Monsieur le machiniste, voulez-vous baisser la toile?

(La toile baisse au milieu de cris, de sifflets et de huées épouvantables. Les claqueurs demandent l'auteur; le toile se lève; Osorio vient pour le nommer; on lui jette des pommes cuites; la toile baisse de nouveau.)

ÉPILOGUE.

Le foyer des acteurs dans le théâtre ; on entend siffler horriblement.

LE MARQUIS, PEDRO VALLEZ, QUELQUES ACTEURS.

LE MARQUIS.

Plus de doute, on siffle ; Pedro, entendez-vous ? c'est votre dénouement, que vous avez voulu maintenir, qui excite l'orage. Tout allait bien jusque-là ; vous êtes cause de la chute de mon ouvrage ; vous me le paierez cher.

PEDRO.

Eh ! pas du tout, seigneur marquis ; vous y avez à peine touché à votre ouvrage, et ce que vous y avez fait l'a perdu !... C'est votre dénouement heureux qui rend l'évènement sinistre.

LE MARQUIS.

Et moi je vous dis que c'est le vôtre qu'on siffle.

PEDRO.

Pas du tout, c'est le vôtre ! Allez-vous-en au conseil d'état, et ne vous mêlez plus de littérature. Là seulement votre nom vous permet de faire des sottises impunément.

LE MARQUIS.

Insolent !...

(Ils se prennent aux cheveux.)

LE DIRECTEUR.

Eh! messieurs, messieurs, apaisez-vous, voici d'ailleurs Osorio qui va vous mettre d'accord.

(Entre Osorio avec des pommes cuites largement étalées sur son manteau de velours.)

LE MARQUIS.

N'est-ce pas, c'est le dénouement de Pedro qui a fait siffler?

PEDRO.

Non, c'est le sien! n'est-ce pas?

LE MARQUIS ET PEDRO, ensemble.

Répondez.

OSORIO.

De grace, messieurs, laissez-moi respirer : rassurez-vous; ce n'est ni l'un ni l'autre : c'est un dénouement de mon invention.

PEDRO.

Et pourquoi n'avoir pas dit le mien?

LE MARQUIS.

Pourquoi n'avoir pas joué comme je vous le disais?

OSORIO, tirant de sa poche la lettre du marquis qu'il donne à Pedro, et celle de Pedro qu'il donne au marquis.

Pour les deux raisons que voici; j'étais trop menacé dans le cas où j'aurais dit l'un de vos deux dénouemens, et je tiens trop à l'intégrité de ma cervelle et de mes épaules, qui me sont également utiles et agréables. Une autre fois accordez-vous mieux, et surtout prenez un sujet qui puisse finir; car le vôtre, assez beau du reste, ne pouvait avoir qu'un mauvais dénouement; c'était le nœud gordien, on pouvait le couper, et non pas le défaire.

PEDRO.

Donnez-vous donc de la peine! Ah! j'abandonne cette ingrate poésie; je me fais garçon barbier, si je ne trouve quelque chose de pis.

LE MARQUIS.

Et moi je laisse dorénavant la littérature aux roturiers; cela est indigne des gens de notre état; d'ailleurs, je n'avais presque rien fait à cette pauvre pièce; mais si on eût dit mon dénouement, elle eût réussi.

PEDRO.

C'est-à-dire si on eût dit le mien !...

LE MARQUIS.

Ce n'est que par pitié pour ce pauvre auteur, qui mourait de faim, que j'ai consenti à m'en mêler ; je retourne aux affaires d'état ; je vais me faire nommer ministre.

OSORIO.

Allons, les deux auteurs déconfits prennent deux partis également désespérés.

UN VALET.

La voiture du seigneur don Louis.

LE MARQUIS.

A qui parle ce maraud ?.... Je te chasse, si tu ne m'appelles désormais seigneur marquis.

PAUL FOUCHER.

LETTRE

SUR LE THÉATRE

A PROPOS D'ANTONY.

C'est une heureuse chose qu'une chose nouvelle, dût-elle faire un peu de mal. Quand elle tombe au beau milieu d'une grande ville, on vous la prend, on vous la tourne et retourne en cent façons, on la regarde en tous sens, on en rit, on en pleure, on s'en réjouit, on s'en fâche, on l'accuse, on la défend, on la critique, on la loue. Que prouve tout ce tapage? qu'il y a là une puissance réelle, une œuvre vivante, ayant, comme toute créature, ses qualités et ses défauts, mais vivante du moins, et c'est beaucoup, et c'est tout.

Il y a mille manières d'examiner une œuvre d'art: chacun a la sienne; toutes sont bonnes quand elles rendent une impression, toutes sont curieuses et profitables pour les auteurs quand elles sont de bonne foi. Si j'écrivais jamais pour le théâtre, je voudrais entendre tous les dialogues et tous les monologues de tous les groupes de la salle, pour voir dans quels miroirs se réfléchissent mes personnages, et quelle impression générale est restée établie dans l'esprit de la majorité.

L'impression produite par Antony sur le public a été l'émotion profonde que donne la vue d'une passion énergique et mutuelle; mais l'accusation presque générale d'immoralité est sortie de cette impression même.

Je crois possible de démontrer précisément le contraire, et je l'essaierai tout à l'heure. Je voudrais vous parler d'abord du premier coup d'œil de la représentation.

La Porte-Saint-Martin est double comme la porte de l'enfer de Virgile. D'un côté, et c'est sans doute par la porte d'ivoire, entre la bonne compagnie; de l'autre, la porte de corne, entre la mauvaise. Antony a rouvert la porte d'ivoire, et le beau monde est entré. Les chapeaux bleus et roses, les ceintures moirées, les figures pâles et gracieuses, ont remplacé les bonnets ronds, les tabliers et les figures larges, rouges et luisantes; voilà les salons venus, cela sent bon.

On disait bien depuis quelque temps que ce théâtre se voulait décidément élever, on parlait d'un grand drame politique, d'une certaine maréchale de France; je ne sais trop ce que ce pouvait être, mais je ne suis pas fâché que le mélodrame ait fait sa rentrée dans le monde littéraire, en passant par un salon de 1831; c'était sa destinée, donc c'est heureux, si tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

Toujours est-il que le succès de ce drame est un des plus beaux qu'on puisse voir, et que chaque représentation ressemble à une fête donnée par vingt salons réunis, dont une partie occupe aussi la scène. Des discussions curieuses, et un peu semblables à ce que devaient être celles de la cour d'amour, s'engagent dans chaque loge, d'une loge à l'autre, d'un balcon à une loge, entre jeunes femmes et jeunes gens, entre inconnus parfois, et tout cela dans les entr'actes; car, dans les actes, le moyen de parler? Madame Dorval est toujours là! — On entend, dis-je, dans toute la salle des conversations à demi-voix sur la grande question chevaleresque, la question éternelle, celle du dévouement en amour, à laquelle restent, comme réponse, une ou deux belles et immortelles anecdotes par siècle, comme celles de Roméo, de Paul, de Werther, de Desgrieux, etc., etc. Chaque femme cherche en son cœur lequel de ces hommes passionnés et malheureux elle doit donner pour modèle, elle jette son nom dans sa conversation d'entr'acte en jouant avec son éventail; celui à qui elle parle commence par arranger ses cheveux et sa cravate, froncer les sourcils avec tristesse, mais non sans douceur, et puis il cite celui des noms qui lui sied le mieux; on s'anime, on prend parti pour son champion, et ce combat a cela de bon, que, de quelque côté que reste la victoire, elle tournera au plus grand bien de tous deux; que monsieur cède à madame, ou ma-

dame à monsieur, tous deux auront cédé à l'influence d'Antony. Oh! bel art de la scène, si tu corriges les mœurs, ce n'est pas en riant cette fois!

Non, on ne rit pas, on pleure peu, mais on souffre beaucoup en voyant ce drame. On éprouve cette nerveuse agitation des personnages qui crispe les mains et les pieds, malgré qu'on en ait, comme si on voyait quelqu'un toujours prêt à tomber d'un toit. Cette jeune femme est comme menacée par un vautour qui tourne sur elle. L'épouvante saisit pour elle à la vue de ce jeune homme convulsif, qui porte en lui-même deux causes d'exaltation, son amour d'abord, puis cette rancune de bâtard et d'orphelin qui lui fait bouillonner dans le cœur une éternelle rage contre la société. On pressent (et c'est habile à l'auteur), on pressent que cet homme, toujours en garde contre tous, qui a toujours l'épigramme à la bouche et le poignard à la main, saisira la première occasion de se donner une victime. Et qui choisira-t-il? Cette douce et gracieuse beauté qu'il a perdue en combinant froidement l'héroïsme, en calculant sur sa pitié, en ensanglantant son salon de soie pour qu'elle l'y garde, en volant ses faveurs sur la grande route comme un brigand..... Ce serait horrible, si ce n'était utile et moral. — Il ne m'est pas possible de croire que M. Dumas écrive un ouvrage pareil sans une pensée dominante et sans conclusion, comme on parle sans idée dans un bal. Non, je crois ce drame médité dans un but d'utilité morale et même religieuse. Je le comprends comme une satire de notre siècle et de notre année même, portant à l'aversion, à l'horreur de l'athéisme, du matérialisme, de l'égoïsme, de la présomption, de la domination orgueilleuse de la force physique sur la faiblesse; tout cela personnifié artistement dans le rôle original d'Antony.

Cela dit, ce drame est un ouvrage très-beau.

Et quelle idylle voulez-vous offrir, je vous prie, à une société blasée, à qui suffisent à peine les scènes sanglantes du théâtre, qui se réjouit à la vue des bêtes féroces, et demandera bientôt des combats de gladiateurs pour voir couler le vrai sang? Croyez-vous qu'un homme qui a dessiné Paula, Saint-Mégrin et son joli page, n'eût pas été capable d'une pièce couleur de rose, et qu'il n'eût pu mettre en scène un amour moins scandaleux? Eh bien! s'il l'eût fait, on n'y serait pas allé en foule, soyez-en sûr, et tout ce que renferme l'ouvrage de mots spirituels, d'observations fines, de tableaux vrais sur la société du jour, tout se fût perdu, si le cadre n'eût été noir. Ce cadre sombre attire les yeux de force, captive l'attention et attache aux détails qui sont essentiels. Je me trompe fort, ou l'auteur a pensé à cela. C'est une mauvaise plaisanterie qui se renouvelle trop souvent ici, que de vouloir toujours chercher bien haut de coupables projets contre l'ordre social dans des œuvres d'art; je ne crois point que l'auteur

ait eu le moins du monde l'intention, que lui ont supposée quelques personnes, de vouloir abolir parmi nous l'usage de se marier et établir celui de tuer les femmes dont le mari demeure sous le même toit; ce serait par trop noir, et M. Dumas n'en veut sûrement pas tant. S'il est vrai, du reste, qu'il ait formé cette grande entreprise, comme un journal l'assure, la suite le dévoilera. Pour moi, chétif, je me bornerai à vous parler des questions d'art que renferme ce brillant drame.

Il me paraît assez dans la manière de M. Dumas de créer d'abord un dénouement, et ensuite d'y suspendre la pièce entière. Le dernier mot une fois inventé, il veut que tout y aboutisse, il accroît, il gonfle les caractères, s'il le faut, il resserre ou il étend les événemens, et événemens et caractères ont leur germe dans la dernière ligne ou le dernier vers. C'est une bonne manière pour l'état actuel de nos besoins d'émotions croissantes; donc elle est bonne pour le succès, et après tout, le succès n'est-il pas tout ce qu'il faut? La France, tout oublieuse qu'on la croit, se souvient de toute réussite, et en conserve une mémoire proportionnelle égale au mérite de l'ouvrage, selon le temps de sa naissance; on sait encore gré à Mme Deshoulières de ses moutons. Je connais des hommes d'esprit qui en récitent jusqu'à dix vers, en vérité. Voltaire, en faisant moins de tragédies, eût fait mieux sans doute, mais il aima mieux avoir tous les ans un succès avec des orphelins chinois que de créer en dix ans un monument comme Athalie: fit-il mal? fit-il bien? je ne sais. Il faut prendre un homme comme il est, et le juger selon ce qu'il veut faire. Voltaire connaissait admirablement les planches et le parterre; il savait ce que dure une œuvre de théâtre livrée au public et dévorée en deux mois; il voulait alimenter l'hydre toute sa vie, et lui jetait de la pâture souvent. Dans les jeunes auteurs qui veulent écrire pour la scène, il n'est pas surprenant que quelques-uns adoptent ce système et précipitent encore le nombre des représentations. L'exemple est séduisant, et je n'en sais pas à qui la comparaison puisse être injurieuse. Grâce aux habitudes des théâtres de jouer tous les jours le même ouvrage, il n'y a plus de *répertoire* possible. Un drame est affiché, on y court lundi, mardi, mercredi; il s'use de jour en jour jusqu'à la corde; puis tout est fini, on n'y pense plus, on dit: A un autre. *Les romantiques font toujours des préfaces*, dit-on dans *Antony:* j'en sais une où l'auteur écrivait ceci: « Faire jouer une tragédie n'est autre chose que préparer une soirée; après un certain nombre de soirs, la machine ayant toujours diminué de qualité, et la multitude de quantité, le mouvement cesse tout-à-coup dans la solitude. » C'était moins fou qu'on ne l'a pu croire. Jouissons donc du présent au théâtre, me suis-je dit; accrochons-nous-y, comme aux branches d'arbre un enfant qui se noie; allons où va tout le monde, et voyons. J'ai vu Antony.

Certes, je me garderai de vous envoyer une analyse pareille à celles que l'on fait d'habitude, scène par scène, acte par acte. *Elle me résistait, je l'ai assassinée*: voilà tout le drame? oui, voilà tout, et il a fallu un bien grand talent pour tirer cinq actes d'une idée d'honneur conservé, d'un sentiment abstrait et tout moderne, qui n'eût fourni à tant d'autres qu'une esquisse pareille à celles du Gymnase. Rendons grâce aux auteurs qui savent développer, dans ce temps où tout se rétrécit, se fait à la hâte, se lit, se voit en courant. Les ébauches perdent les tableaux; remercions ceux qui peignent sur de grandes toiles, car on en serait venu à réduire le *Tartufe* et le *Misanthrope* chacun à un acte. On a dit qu'Antony parlait trop. Loin de trouver cela, je trouve qu'il ne parle pas assez, car toute la pièce est le développement de son caractère et de ses sentimens violens. J'aurais voulu plus que cinq actes pour le connaître davantage et me rendre compte plus long-temps et plus profondément de ces deux fureurs dont je vous ai parlé, et qui se partagent son cœur; fureur d'amour, un peu matérielle, je le crains, et fureur de bâtardise, un peu trop philosophique pour l'indulgente année 1831. J'aurais voulu tout un roman pour cela, et un roman d'analyse tel que *Werther* ou *Adolphe*. S'il y a du mérite à avoir étendu l'action par le développement des caractères, il n'y en a pas moins à avoir su s'arrêter et contenir les caractères dans les bornes de l'action. C'est de quoi on n'a pas assez loué M. Dumas; il est vrai qu'en général on loue le moins qu'on peut, ce n'est pas piquant.

Rien de pis, selon moi, que de juger sans se placer au point de vue de l'auteur. Une fois que l'on aura admis l'existence (et elle est très possible) d'un jeune homme profondément égoïste et vaniteux, qui aime une femme, non pour elle, non pour l'entourer de bonheur, de soins et d'hommages, pour la consoler des afflictions de famille et des froissemens du monde, pour l'élever à ses propres yeux et aux yeux de tous, pour voiler ses fautes et dévoiler ses qualités, pour soutenir sa faiblesse et diriger sa marche; mais qui l'aime pour lui-même, pour lui seul, pour accomplir son déshonneur comme on gagne un pari, avec une rage de joueur; pour lui déclarer rudement qu'elle est sa propriété, pour la traîner à sa suite sous les lustres et les bougies, comme une victime ornée, pour lui faire fouler ses enfans aux pieds, pour anéantir son cœur de mère dans son sein, pour étouffer la prière sur sa bouche, et pour lui plonger un couteau dans la poitrine, comme Ali-Pacha égorge son esclave de peur qu'elle ne serre le vainqueur; une fois, dis-je, ce caractère admis, rien de plus moral que ce drame accusé d'immoralité, car il épouvante les femmes en leur montrant quelle déloyale et cruelle puissance elles peuvent donner sur elles à ces caractères faussement exaltés et passionnés froidement. Oui, n'en doutez pas, c'est la leçon qu'a voulu donner l'auteur, car il doit

savoir que l'amour est la plus sublime expression de la bonté, ou n'est rien.

On a regardé le caractère d'Antony comme impossible, comme hors de nature; je pense au contraire qu'il est très commun et des plus communs. Le nombre est incalculable d'hommes blasés, durs et athées, qui rougissent de cet état de leur cœur, et qui, pour arracher des succès d'amour-propre à des êtres facilement intimidés et éblouis, s'inventent des malheurs mystérieux et le plus byroniens possible, leur parlent de religion, sans croire seulement à l'ame, et de dévouement en méditant l'éclat de leur perte, et à force de se monter la tête, de se faire un héroïsme philosophique et une métaphysique de damné, sont forcés, pour soutenir leur rôle, de jouer le dernier coup du vice, en jetant le crime dans la partie. Les garnisons regorgent d'exemples pareils : il était bon d'en faire une grande satire, l'auteur d'Antony vient de la donner avec un grand bonheur et une égale habileté; il ne peut pas avoir eu d'autre but, et c'est dans ce sens seulement qu'on doit et qu'on peut louer son œuvre. Antony est un type effrayant, et il est utile par cela même.

Le caractère de Mme d'Hervey est tracé avec le plus rare talent, et ici je ne puis m'empêcher de me rappeler qu'il était destiné à Mlle Mars, et que sa création vient d'échoir à madame Dorval. Tel est l'art double du théâtre, que l'on ne peut séparer un rôle dans sa pensée de l'acteur qui l'a créé. Adèle d'Hervey apparaîtra toujours sous les traits de l'heureuse rivale de Mlle Mars, et il est impossible d'être plus complètement rendu que ne l'est ce rôle charmant dans tous ses traits, toutes ses couleurs et toutes ses nuances. Mme d'Hervey est une femme mélancolique, douce et bonne, toute soumise à son mari, toute rangée à ses devoirs; très heureuse d'ailleurs, aimant bien sa petite fille et la toilette aussi, les robes roses, les jolis chapeaux et les bouquets; mais à travers cela, n'oubliant jamais qu'elle fut aimée de cet Antony : on sent que, s'il reparaît, elle est perdue; que, s'il la touche du regard seulement, elle tombera. Aussi fuit-elle, aussi s'échappe-t-elle comme un pauvre oiseau qu'aspire quelque reptile venimeux. Une fois atteinte, elle n'essaie pas un moment de se soustraire au pouvoir de son maître, et c'est un trait ravissant de ce caractère, qu'elle lui pardonne tout, jusqu'aux affronts publics qu'il lui a causés; elle accepte tout de lui à la fois, le déshonneur, la ruine et la mort, presque sans reproche, en s'écriant seulement : *Mais je suis perdue, moi!* Mot naïf que l'Adèle de la Porte Saint-Martin dit avec un étonnement douloureux qui porte la terreur jusqu'au fond des ames, parce qu'il révèle le rôle entier et le résume, parce qu'il montre qu'elle a été si profondément engourdie par trois mois d'enivrement et d'abandon, que

c'est la première fois qu'elle se réveille de là, et se réveille au bord du précipice, et le mesure pour la première fois aussi; ce mot veut dire qu'elle n'y avait jamais pensé, qu'à peine se croyait-elle si coupable, qu'elle voudrait savoir de son Antony lui-même s'il pense que ce soit sans ressource et pour toujours, et s'il avait cru aussi que le danger fût si grand. Il y a toutes ces idées et tous ces sentimens dans le seul cri de l'actrice et dans son attitude, car en apprenant le retour de son mari, ses jambes s'affaiblissent, elle tombe assise sur les bras d'un fauteuil, et croise les mains en regardant son séducteur en face, comme pour lui faire contempler sa victime dans tout son abaissement et toute sa destruction. On aime à se figurer ce que Mlle Mars eût fait de ce rôle; elle l'eût pris autrement peut-être, et d'une manière plus conforme à toute sa personne; mais mieux, cela n'eût pas été possible, même à elle. Dans les premiers actes, il est probable qu'elle eût cherché de la légèreté, et cette coquetterie ingénue qui plaît tant en elle; mais je ne sais si cette manière et ces qualités même n'eussent pas nui à l'ensemble du caractère, et n'eussent pas été en désaccord avec les deux derniers actes de ce grand rôle : quand le malheur serait venu tomber sur cette ame pleine de légèreté, de finesse spirituelle et mondaine, il aurait eu peine à y développer ces élans douloureux, ces larges épanchemens de terreurs et d'angoisses, auxquels est préparée l'ame mélancolique et tendre que fait pressentir chaque geste, chaque mot, chaque soupir pénétrant de Mme Dorval.

Qui peut savoir cependant quels trésors imprévus aurait pu nous montrer le talent brillant qui se voile à présent à tous les yeux? qui pourrait décider entre ces deux femmes célèbres que l'on ne cesse de comparer? L'une était la première des comédiennes, et fut tragédienne quand elle le voulut; le contraire vient d'arriver à l'autre, elle avait le secret des plus touchantes larmes, des plus puissantes émotions de la tragédie et du drame; elle vient de montrer que le ton aisé et simple du monde, que les bonnes manières de la comédie lui étaient familières; elle a passé sans effort dans ce nouveau cercle avec le talent le plus souple qui soit au théâtre. Elle semblait une actrice anglaise venue de Covent-Garden ou de Drury-Lane avec toute la profondeur de rêveries, d'émotions, de mistress Siddons, et elle vient d'ajouter à cette puissance tragique (la première au théâtre) celle que donne une observation fine de la société; c'est un talent complet, et dont l'avenir est bien vaste, heureusement pour l'art dramatique. Le rôle de Mme d'Hervey m'a fourni une observation nouvelle sur ce talent de bien dire, si rarement compris; il ne consiste pas dans cette sorte de chant trop usité depuis longues années, et qui n'est bien placé que dans les périodes larges et longues du vers alexandrin

pompeux et antique. Dans les vers qui sont un chant eux-mêmes, et dont chaque syllabe est une note, l'acteur est bien contraint d'être chanteur malgré lui-même; mais dans les vers modernes et brisés, ou dans la prose, rien de plus monotone et de plus froid que ces tirades scandées, mesurées, balancées, comme des *adagios* et des *allegros*. On essaie depuis quelque temps une autre manière à la scène; mais en changeant de route, les comédiens ont trouvé d'autres écueils. Quelques-uns, à force de couper et de heurter leur débit, de prendre ce qu'on nomme *des temps* (qui sont les soupirs et demi-soupirs de la musique), à force de chercher le nature, l'abandon et la franchisse, sont tombés dans la trivialité, la mauvaise grace et la grossièreté. *Bien dire* n'est pas seulement non plus prononcer nettement et proprement, c'est choisir dans les mouvemens naturels et vrais de son cœur ceux qui sont *beaux* suivant l'art, car s'ils ne l'étaient que suivant la nature seule et à tout hasard, ce ne serait pas assez. Ainsi, avant le rôle de Mme d'Hervey, la même actrice avait montré dans *Charlotte Corday* (aujourd'hui parodiée aux Français), dans *l'Incendiaire* et dans *Marie Beaumarchais*, toute une science variée et profonde, qui consiste à se tenir toujours près de la nature et toujours dans l'art. C'est là le chemin de tout comédien véritable : il faut s'y tenir sans dévier, autrement on se perd ou dans la phrase ampoulée ou dans le mot trivial.

Revenons à la pièce. L'acte le plus brillant est le quatrième; je n'y verrais guère à reprendre, si je voulais reprendre. Ce salon actuel est peint; cette jolie petite femme légère et bonne qui plaint Mme d'Hervey en se regardant dans la glace, qui parle de sa robe à son poète et de poésie aux autres, pour le faire briller; cet auteur spirituel qui jase de littérature dans le petit cercle féminin, ces jeunes gens désœuvrés qui se chauffent, tout cela est charmant. Il a été très-habile à M. Dumas de jeter ainsi la critique de l'art dans l'art même, et de faire porter à Antony son bouclier. Personne ne pouvait le tremper plus solidement que lui-même.

Ce personnage d'Antony était d'une extrême difficulté pour l'acteur. Bocage a déjà reçu tant d'éloges dans ce rôle, que ce serait un lieu commun de les répéter.

J'ai vu le public jouer de son côté une scène charmante à la troisième représentation.

Des femmes très jeunes, très jolies et fort parées, que je ne connais pas et que devrait remercier l'auteur, étaient groupées dans une grande loge de l'avant-scène, leurs amies dans les loges voisines; après avoir écouté Adèle d'Hervey, en pâlissant, en frémissant, en se cachant les yeux, elles ont éprouvé pour elle une pitié si tendre, un intérêt si vif, qu'elles ont toutes arraché leurs bouquets et les lui ont jetés sur la scène, toutes

penchées en dehors, en souriant et en pleurant, étendant les mains comme pour l'embrasser lorsqu'elle a reparu. C'était bien gracieux à voir, et cela me fit penser à l'injustice de lord Byron, lorsqu'il a fait dire au Giaour :

> No gayer insects fluttering by
> Ne'er droop the wing o'er those that die,
> And lovelier things have mercy shown
> To every failing but their own,
> And every woe a tear can claim
> Except an erring sister's shame.

« Non, les plus brillans papillons de l'air n'ont jamais abaissé leurs ailes sur ceux qui meurent ; et les femmes les plus belles ont pitié de toute chute, excepté de celle de leurs pareilles. Tout malheur peut réclamer d'elles une larme, hormis la honte d'une sœur égarée. »

Il se fût repenti s'il eût vu comme moi ces belles personnes étendre leur aile sur la sœur frappée à leurs pieds.

Y....

FIN.